



DES
HOMMES CÉLÈBRES
DANS LES SCIENCES ET LES ARTS,
ET DES
MÉDAILLES
QUI CONSACRENT LEUR SOUVENIR.

PAR

Hippolyte Kluyskens,

Docteur en médecine et en chirurgie, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de l'Université de Gand, chirurgien de l'Hôpital civil, membre fondateur de la Société de Médecine, membre du Comité central de vaccine de la même ville, correspondant de la Société de Médecine de Berlin, du Cercle médical de Montpellier, etc.

TOME SECOND.

GAND,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE LÉONARD HEBBELYNCK,
rue des Peignes, 6.

1859.

HAEBERL (François-Xavier), né le 25 mars 1759, à Oelkam, près de Holzkirchen dans le haut Palatinat, mourut en 1832. Docteur en médecine de la Faculté de Munich, il commença à pratiquer à Vienne, fut nommé médecin conseiller en chef, directeur de l'hôpital civil d'Ingolstadt, médecin de l'hôpital des Frères de la Miséricorde, devint membre de l'Académie royale et de plusieurs sociétés savantes, chevalier de l'ordre du Mérite civil, etc.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : NEUSS. Inscr. F. X. AB HAEBERL MEDICUS PER X LUSTRA OPTIME MERITUS.

R. Un grand édifice. Insc. IPSE MEDENS ÆGRIS ÆDES STRUIT ARTE MEDENDIS. Exergue : COLLEGARUM PIETAS.

HAENDEL (Georges-Frédéric), compositeur célèbre, surnommé *Il Sassone*, né à Halle, dans le pays de Magdebourg, le 24 février 1684, reçut les leçons de l'organiste Zachau, et fit des progrès rapides dans l'art qu'il avait embrassé. Dès l'âge de dix ans, il composa une suite de sonates, qui ont été

conservées dans le cabinet du roi d'Angleterre. En 1703, il se rendit à Hambourg, où il donna son premier opéra (l'*Almeria*). Il se livra dans cette ville à l'enseignement de la musique, eut un grand nombre d'écoliers, et n'en publia pas moins trois autres opéras, sans compter beaucoup de pièces de clavecin.

En 1708, il entreprit un voyage en Italie, et donna à Florence son premier opéra italien, *Rodrigo*. A Venise, il fit exécuter celui d'*Agrippine*, qui eut vingt-sept représentations consécutives. Il quitta l'Italie en 1710, et passa dans le Hanovre, où l'Électeur le nomma maître de chapelle. Malgré ces nouvelles fonctions, il abandonna bientôt ce royaume et se rendit en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il composa en quinze jours son opéra de *Renaud*. Naturellement inconstant, Haendel se remit à voyager, puis revint à Londres, où Georges Ier, son ancien souverain (1), qui venait de monter sur le trône d'Angleterre, lui assigna un traitement annuel de 400 livres sterling (10,000 francs). Depuis cette époque, il ne cessa d'y travailler pour le théâtre, malgré les nombreux désagréments qu'il eut à éprouver de la part des directeurs.

En 1751, il devint aveugle, et sans rien perdre du feu de son génie, il continua à toucher l'orgue et le clavecin, avec la supériorité qui lui était particulière; six jours avant de mourir, il dirigea encore l'exécution d'un de ses Oratorios. Il mourut le 17, et, selon d'autres, le 14 avril 1795, âgé de soixante-quinze ans.

---

(1) L'Électeur de Hanovre, dont Haendel était devenu le maître de chapelle en 1710, fut proclamé, en 1714, roi d'Angleterre sans opposition, mais au préjudice de la maison de Stuart, où se trouvaient, dit-on, plus de quarante personnes, qui pouvaient prétendre à l'héritage de la reine Anne, décédée sans postérité.

Le caractère dominant du talent de Haendel est la grandeur, l'élévation, la solennité des idées. Autour de cette qualité, qu'il a portée jusqu'au sublime, se groupent d'autres genres de mérites secondaires, qui font de plusieurs de ses ouvrages des modèles de perfection en leur genre. Ainsi, la modulation, quoique souvent riche, inattendue, est toujours douce et naturelle; ainsi, l'art de disposer les voix et de les faire chanter sans effort, paraît lui avoir été aussi facile qu'aux maîtres italiens de la bonne école, quoique la contexture serrée de son harmonie présentât des obstacles à cette facilité. On a accusé Haendel de manquer de mélodie : cette critique ne me paraît pas fondée. C'est de la mélodie, et de la mélodie des plus sauves, que celle de quelques airs de *Radamiste*, d'*Othon*, de *Renaud*, de *Rodelinde*, et de plusieurs autres opéras de Haendel, mais de la mélodie qu'on ne peut apprécier qu'en se plaçant à un certain point de vue, pour apercevoir tout ce qu'il y a de profond et d'expressif dans ses accents. C'est aussi de la mélodie qu'on trouve dans plusieurs pièces de ses suites de clavecin, mais de la mélodie environnée de détails si riches, qu'elle ne peut être sentie que par une oreille exercée et délicate. C'est surtout dans les chœurs que Haendel est incomparable pour la grandeur du style, la netteté des pensées et la progression de l'intérêt. L'effet de ces morceaux, dont le plus grand nombre n'est accompagné que par des violons, des violes et des basses, est immense et accuse des proportions colossales. Telle est même la puissance de ces chœurs, que loin d'y ajouter par le luxe de l'instrumentation moderne, on ne pourrait que les affaiblir. Mozart, cet homme dont le sentiment musical fut une des merveilles de la nature, Mozart, dis-je, avait bien

compris cette difficulté d'augmenter l'effet des chœurs de Haendel; car, après avoir ajouté des parties d'instruments à vent au Messie, il disait qu'il n'avait réussi à colorer que les airs. Beethoven, si riche et si puissant dans les effets de ses compositions, se prosternait aussi devant le grandiose de Haendel, et avouait que la simplicité de ses moyens était une véritable magie (1).

Haendel est le musicien le plus estimé par la nation anglaise, qui le regardait comme naturalisé chez elle. Ce sont ses oratorios qui ont fondé sa réputation. Ils sont tous sur des paroles anglaises. La collection de ses œuvres a été publiée par souscription à Londres, en 1786.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : WOLFF. F. Inscript. G. FRIDERICUS HAENDEL.

R. NATUS HALÆ IN MAGDEBURGICA AN. 1684. OBIIT AN. 1759. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1823 Durand edidit (2).

HAGEN (CHARLES-GODEFROID) naquit à Kœnigsberg, le 24 décembre 1749. Il s'adonna avec succès à l'étude des sciences naturelles, devint professeur de chimie, de physique et d'histoire naturelle à l'université de sa ville natale, fut décoré de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse, et mourut le 2 mars 1829, âgé de quatre-vingts ans.

Médaille, en argent, de 4 1/4 centimètres.

---

(1) FÉTIS, ouvr. cité, art. *Haendel*.

(2) Le nom de Haendel se trouve encore sur une médaille que nous donnons à l'article consacré à Mozart.

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. LOOS DIR. H. GUBE FEC. Insc. C. G. HAGEN. PHYS. ET CHEM. PROF. REGIOM. OR. AQUIL. RUBR. EQ. NAT. D. 24 DEC. 1749.

R. Un pupitre sur lequel se trouve un livre ouvert, surmonté d'une couronne et portant pour titre : LEHRBUCH DER APOTHEKER KUNST. Exergue : D. 28 SEPT. 1825. Insc. ARTEM PER X LUSTRA DOCENDO PROMOVIT. MERITISS. SENI PHARMACOPOLÆ TOTIUS REGNI BORUSS. Sur la tranche : EX OFFICINA MONETARIA. G. LOOS. D. LOOS. FIL. BEROLIN (1).

HAHNEMANN (Samuel-Chrétien-Frédéric), naquit le 10 avril 1755, à Meissen, en Saxe, et mourut à Paris, le 3 juillet 1843, âgé de quatre-vingt-huit ans.

Il est l'auteur de l'homœopathie, méthode thérapeutique qui consiste à traiter les maladies à l'aide d'agents qu'on suppose doués de la propriété de produire sur l'homme sain des symptômes semblables à ceux qu'on veut combattre. L'axiome des partisans de cette méthode est *similia similibus curantur*, contrairement à l'axiome d'Hippocrate, *contraria contrariis curantur*. Suivant eux, deux maladies semblables ne pouvant exister dans un organe, l'artificielle, qu'on produit avec le médicament, détruit la spontanée; puis on fait cesser la maladie artificielle, en n'administrant plus le médicament qui l'a produite. Sans s'occuper des causes internes des maladies, ils ne combattent que les symptômes, avec lesquels s'évanouit toujours, disent-ils, la cause interne qui est identifiée avec eux; ils substituent les symptômes du remède à ceux du mal, pour arriver à la guérison de celui-ci; et pour

(1) Rudolphi décrit la même médaille, mais sans inscription sur la tranche.

cela ils ne donnent les médicaments qu'à des doses excessivement minimes, par la raison qu'exerçant immédiatement leur action sur l'organe malade, ils conservent toujours assez d'énergie pour provoquer des symptômes un peu plus intenses que ceux de la maladie à laquelle on veut remédier (1).

La ville de Leipzig, d'où il avait été chassé en 1820, lui éleva une statue en 1851; un diplôme de membre d'honneur lui avait été offert précédemment par l'Académie homœopathique d'Allentown, en Amérique.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : KRUEGER F. Insc. SAMUEL HAHNEMANN NATUS MISENAE D. X APRILIS 1755. DOCTOR CREAT. ERLANGAE D. X AUGUSTI 1779.

R. Dans le champ : SIMILIA SIMILIBUS. Insc. MEDICINAE HOMOEOPATHICAE AUCTORI DISCIPULI ET AMICI D. X AUGUSTI 1829.

La deuxième, en bronze, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : EMILE ROGAT 1836. Insc. SAMUEL HAHNEMANN.

R. Dans le champ : SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR. Dans un cercle formé par un serpent. Insc. NÉ A MEISSEN LE 10 AVRIL 1755. VENU EN FRANCE LE 25 JUIN 1835. A LEUR MAITRE LES HOMOEOPATHISTES FRANÇAIS (2).

(1) D'après ce principe, un grain de la substance médicamenteuse est mêlé à quatre-vingt-dix-neuf grains de sucre de lait, puis un grain du mélange est mêlé de nouveau à quatre-vingt-dix-neuf autres grains de ce sucre, et ainsi de suite. Par ces dilutions, ou ces mélanges répétés jusqu'à trente fois, la dose de la substance médicamenteuse administrée n'égale pas même un quadrillionième ou un quintillionième de grain.

(2) Cette médaille fut frappée à l'occasion de l'arrivée de Hahnemann en France.



NATUS
BERNÆ
IN HELVETIA
AN. M. DCC. VIII.
OBIIT
AN. M. DCC. LXXVII.

SERIES NUMISMATICA
UNIVERSALIS VIRORUM ILLUSTRIUM

M. DCCC. XXI.

La troisième, en bronze doré, de 3 1/2 centimètres.

A. A HAHNEMANN.

R. L'HUMANITÉ RECONNAISSANTE. En dessous : A. GARNIER.

HALLER (ALBERT DE), botaniste, anatomiste et physiologiste célèbre, naquit à Berne le 16 octobre 1708, et mourut le 12 décembre 1777, âgé de soixante-neuf ans.

Comme botaniste, la science lui doit beaucoup moins qu'à Linné, qu'à Tournefort, qu'aux Jussieu, qu'à Lamarck et à Decandolle, moins même qu'à Adanson; comme anatomiste, il eut pour rivaux Camper, Winslow, Hunter, D'Aubenton, Duvernay, rivaux redoutables, sans compter ses successeurs, Sœmmering, Scarpa, Cuvier, les deux Meckel et Tiedemann. Comme naturaliste et philosophe, il eut des vues moins élevées et moins fécondes que Buffon, une pensée moins robuste; et, comme écrivain, un style moins riche d'images, un renom d'une durée plus incertaine. Comme poëte et littérateur, Voltaire et Rousseau, ses rivaux en d'autres carrières, lui causèrent encore plus d'insomnies que Buffon; mais ce qui fait de Haller un homme incomparable, ce sont ses ouvrages de physiologie, de même que son érudition scientifique : c'est en physiologie qu'il est roi, et ses Bibliothèques d'anatomie, de botanique et de chirurgie, sont aussi impérissables que ses *Elementa physiologiæ* (1).

Trois médailles.

La première, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. M. MK. F. (JOANNES MELCHIOR MOERIKOFER FECIT). Insc. ALBERTUS HALLERUS.

---

(1) ISID. BOURDON; *Illustres médecins et naturalistes des temps modernes.* Paris, 1834, in-8°, p. 221 et 222.

R. Les Alpes. Dans les nues, un livre ouvert offrant d'un côté une figure anatomique, de l'autre une plante, entourée d'une lyre et d'une couronne de laurier. Insc. PATRIÆ NOVA SERTA PARAVIT. Exergue : FAMAM EXPRESSIT IN AERE MOERIKOFERUS (1).

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. ALBERTUS HALLER.

R. NATUS BERNÆ IN HELVETIA AN. 1708. OBIIT AN. 1777. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1821. Durand edidit. Sur la tranche, le mot MONACHII.

La troisième de même métal et module que la précédente.

A. Le buste à droite, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. ALBERTUS HALLER.

R. NATUS FERITATE MILONIS IN GALLIA (textuel) AN 1639 (textuel). OBIIT AN 1699 (textuel). — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1821. Durand edidit (2).

HALLEY (EDMOND), astronome du plus grand mérite, secrétaire perpétuel de la Société royale de Londres, naquit dans cette ville le 8 novembre 1656, et mourut le 25 janvier 1742 (3), âgé de quatre-vingt-six ans, à l'observatoire de Greenwich, où il avait remplacé Flamstead en 1720.

---

(1) HALLER, ouv. cité, p. 131, n° 217. — HAUSCHILD, cité, n° 358.

(2) En comparant les revers de la deuxième et de la troisième médaille, on peut se faire une idée de la méprise du graveur concernant le revers de la dernière. On ne peut expliquer l'erreur commise qu'en admettant que ce revers devait servir à une illustration, née dans un autre pays que la Suisse, et qui avait vécu à une époque antérieure à HALLER.

(3) Dans le *Dictionnaire de la Conversation*, XI[e] volume, on lit que Halley naquit le 29 octobre 1656 à Haggerston, hameau voisin de Londres à cette époque, et aujourd'hui englobé dans cette capitale, et qu'il mourut le 14 janvier 1742.

A l'âge de dix-neuf ans, il détermina la méthode directe de trouver les aphélies et l'excentricité des planètes. Il parvint à fixer, pendant une année de séjour qu'il fit dans l'île de Sainte-Hélène en 1676, la position exacte de plus de trois cents étoiles australes. Un nouveau voyage, qu'il entreprit en 1698, lui permit d'observer les variations de l'aiguille aimantée sous les diverses températures et latitudes. Guidé par la méthode de Newton, avec qui il s'était lié, il annonça le retour périodique des comètes. On lui doit encore les tables de la lune, fruit de quarante années d'observation, et par lesquelles il a voulu établir les lois du mouvement de cet astre. Avec Lahire et Dominique Cassini, il a déterminé la précession des équinoxes.

Cet homme célèbre, nommé en 1713 professeur de géométrie à Oxford, et ensuite astronome du Roi, était correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Ses mœurs étaient douces; sans ambition, sans envie, il n'avait d'autre but que le progrès de la science, d'autre désir que la découverte de la vérité (1).

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, devant lequel : A. DASSIER F. Insc. EDMUNDUS HALLEY.

R. ASTRONOMUS REGIS MAGNÆ BRITANNIÆ 1744 (2).

HARDOUIN (PHILIPPE), doyen de la Faculté de médecine de Paris, dont le jeton figure dans le cabinet des médailles de

(1) *Revue britannique*, 1833, vol. I, p. 432; 1835, vol. I, p. 310, et vol. II, même année, p. 322.

(2) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. II, p. 340, pl. 184, n° 3. — Snelling, ouv. cité, pl. 31, n° 7.

la Bibliothèque impériale de Paris avec la date de 1638 (1).

HARTENFELS (Georges-Christophe-Petri de), premier médecin de l'Électeur de Mayence, naquit en 1633 à Erford, en Thuringe, et mourut, comblé d'honneurs, le 11 décembre 1718. Ce praticien habile rendit de grands services pendant le siége de Mayence et lors de l'épidémie qui désola l'électorat en 1683. Il fut créé comte palatin de Hartenfels en 1680, et nommé professeur de médecine à l'Académie d'Erfurd en 1690.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Légende sur trois lignes : D. GEORG. CHRIST. PETRI AB HARTENFELS. S. P. C. COMES. CONS. ET ARCH. EL. MOG. CANC. PRIM. ET PHYS. ERF. UN. ET FAC. MED. SEN. PROF. PUBL. ET P. L. C. ÆT. 81. D. 25 FEBR. 1714.

R. Les armoiries. Ins. D. G. C. PETRI AB HARTENFELS INSIGNIA (2).

HARVEY (Guillaume), l'auteur de la véritable doctrine de la circulation du sang et qui s'est encore rendu célèbre par ses belles observations sur la génération, naquit à Folkstone, dans le duché de Kent, le 2 avril 1578, et mourut le 3 juin 1658, âgé de quatre-vingts ans.

Avant Harvey, on avait tout au plus quelques obscures idées sur la circulation du sang. On savait vaguement, ou

(1) D'après le *Magasin pittoresque*, année 1857, le jeton de Philippe Hardouin est le plus ancien qui figure parmi les jetons des doyens de la Faculte de médecine dans le cabinet des médailles de Paris.

(2) Mus. Mazz., ouv. cité, p. 227, pl. 136, n° 3, vol. II. L'exemplaire dont nous venons de donner la description, se trouve dans le cabinet royal des médailles à Berlin.



NATUS
FOLKSTONII
IN CANTIO
AN. M.D.LXXVIII.
OBIIT
LONDINI
AN. M.DC.LVII.

SERIES NUMISMATICA
UNIVERSALIS VIRORUM ILLUSTRIUM

M. DCCC. XXIII.

plutôt on le supposait, que le sang des veines éprouvait quelques mouvements, qu'il traversait les poumons, que le cœur le faisait mouvoir, etc.; mais il y avait si loin de là à ce que nous savons pertinemment aujourd'hui sur la circulation, que personne ne pensait alors que les artères renfermassent du sang, ni que le pouls eut pour cause les battements du cœur : on croyait encore que les artères étaient remplies d'un fluide subtil, et comme on le disait alors, d'esprits vitaux.

Harvey établit sa découverte sur l'organisation même du cœur, ses battements, la disposition de ses valvules et des valvules de l'aorte et des veines; sur le pouls, la saignée, les hémorrhagies et la manière dont on les arrête. Le cœur palpite, disait-il, les artères battent, le sang jaillit; et tous ces effets sont simultanés et parfaitement isochrones. Si l'on comprime une artère, le pouls s'y perd au-delà de la compression, et il persévère du côté du cœur; mais si, au contraire, c'est une veine que l'on comprime, alors le vaisseau se vide entre le cœur et l'endroit comprimé, tandis qu'il se gonfle dans le bout opposé.

Cette doctrine fut vivement combattue, surtout par Primerose, Gaspard Hoffmann et l'opiniâtre Riolan. C'est qu'il est dans la destinée des plus grandes vérités d'être combattues comme erreurs à leur naissance. Les hommes de génie ne trouvent guère que des accusateurs parmi les contemporains qui les jugent : Harvey l'a éprouvé comme Galilée; la circulation du sang eut ses détracteurs comme le mouvement de la terre. Chaque siècle combat aveuglément les découvertes qui font sa gloire; et ce n'est que dans l'éloignement des hommes et des choses, qu'on leur rend enfin justice par l'admiration ou le mépris.

Harvey était médecin de l'hôpital Saint-Barthélemy, à Londres; il fut médecin de Jacques Ier et de Charles Ier. Sans avoir joui de son vivant d'une immense renommée, comme Boerhaave ou Haller, sa gloire, fondée sur des recherches patientes et de vraies découvertes, est aussi impérissable que celle de Newton, et ce qui a le droit de nous étonner, c'est qu'Harvey ait pu accomplir d'aussi grands travaux au milieu d'une vie tourmentée par les révolutions de son pays, dont il fut une des victimes.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BINFIELD F. Inscription : GULIELMUS HARVEY.

R. NATUS FOLKSTONII IN CANTIO AN. 1578. OBIIT LONDINI AN. 1657. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1825. Durand edidit (1).

HAYDN (FRANÇOIS-JOSEPH), célèbre compositeur, associé étranger de l'Institut de France, membre de la classe des Beaux-Arts, naquit à Rohrau, en Autriche, le 31 mars 1732. Il se montra dès son enfance passionné pour la musique. D'abord enfant de chœur de la cathédrale de Saint-Étienne à Vienne, il fut renvoyé à la mue de sa voix. Sans asile, un pauvre musicien de sa connaissance, nommé Spangler, le recueillit dans sa mansarde (2). C'est là que Haydn dut à

(1) Nous avons déjà dit qu'il ne faut pas attacher beaucoup d'importance à l'exactitude des revers des médailles éditées par DURAND, relativement à l'année de naissance et à celle des décès des savants. Ici encore on fait mourir Harvey en 1657, tandis que, selon la majorité des biographes, il mourut en 1658.

(2) Haydn, ne sachant que devenir, fut forcé de passer la première nuit à la belle étoile, sur un banc de pierre qui lui servit de lit. Ce fut le lendemain que

une étude opiniâtre de se créer une position quelque peu supportable, en vendant quelques sonates et en donnant quelques leçons. Ses talents finirent enfin par lui faire trouver des protecteurs dans les personnes de Madame la comtesse de Thun et du prince Antoine Esterhazy, qui se l'attacha en qualité de maître de chapelle. Dès lors la gloire et l'opulence récompensèrent les travaux de Haydn, dont la réputation s'accrut encore dans les deux voyages qu'il fit en Angleterre en 1790 et 1794. Ce grand compositeur mourut le 31 mai 1809, âgé de soixante-dix-sept ans.

Haydn est à juste titre considéré comme un des plus grands musiciens des temps modernes : ses ouvrages ont plus fait pour le développement des richesses de la musique instrumentale que les productions de plusieurs centaines d'autres artistes qui l'avaient précédé. Sa pensée ne se pique pas d'une originalité recherchée; elle paraît même quelquefois d'une simplicité trop nue au premier aspect; mais bientôt on s'aperçoit qu'elle a été conçue avec des développements qui en font une grande et belle chose. La lucidité y brille partout, et l'art le plus parfait se manifeste dans toutes les transformations de cette pensée, si simple en apparence, et dans leur enchaînement. Toujours abondant, sans être ja-

---

Spangler, passant par cette rue, le reconnut. Haydn lui raconta les détails de son renvoi; le brave homme en eut pitié. « Mon ami, lui dit-il, tu sais comme je suis logé : je ne puis t'admettre dans ma chambre, où couchent ma femme et mes enfants; mais je t'offre dans un coin de mon grenier, un matelas, un lit de sangle, une table, une chaise et de plus une nourriture très-frugale, tant que mes facultés me le permettront. » Haydn n'oublia pas cet important service; plus tard, à sa recommandation, Spangler entra comme premier ténor dans le corps des musiciens du prince Esterhazy.

mais diffus. Haydn a mieux connu que personne les proportions convenables d'un morceau, en raison de la nature d'un thème; jamais il ne laisse désirer quelque chose; jamais il ne fait regretter qu'il n'ait pas fini plus tôt. Pour bien comprendre le mérite des symphonies et des quatuors de ce grand artiste, il faut savoir ce que ce genre de composition avait été entre les mains de ses devanciers, ou des contemporains de sa jeunesse; il faut avoir examiné avec attention les quatuors et les symphonies d'Agrell, d'Aspelmaier, de Croener, de Filtz, de Harrer, de Hertel, de Léopold Hoffmann (de Vienne), de Scheibe, de Seiffert, de Werner, de Zach et d'autres. Bien que non dépourvus de mérite, les ouvrages de ces musiciens semblent être tous jetés dans le même moule: ce sont toujours les mêmes dispositions, le même ordre dans le retour des idées, et les thèmes même ont tant d'analogie, qu'il est à peu près impossible de distinguer le style de l'un de celui de l'autre. Un compositeur italien, nommé *Sammartini*, parait seul avoir exercé quelque influence sur la direction des idées de Haydn, dans sa jeunesse. Celui-là était un homme de génie; mais il était si peu soigneux de sa gloire; il avait tant de hâte dans sa manière d'écrire; il a produit une si grande quantité de symphonies, de quatuors, de trios, et de compositions de tout genre, qu'il n'a pu qu'en ébaucher la facture, et qu'il n'a point tiré de ses heureuses facultés le fruit qu'on aurait pu en attendre; le nombre des morceaux sortis de sa plume surpasse *deux mille*. Haydn avait entendu des symphonies de Sammartini dans sa jeunesse, et avait été frappé de l'élégance des idées qui y sont répandues à profusion, et de la clarté du style. Il y a lieu de croire qu'il les prit d'abord

pour modèles; mais bientôt son génie s'éleva plus haut, et le cachet de son individualité s'imprima si bien à tout ce qui sortit de sa main, qu'on oublia son point de départ. Ses premières sonates de piano, ses premiers trios, ses premiers quatuors, ses premières symphonies ont peu d'étendue; mais dans leurs proportions, on aperçoit déjà un plan complet, une grande netteté de pensée, enfin une rare élégance de formes. Vient ensuite un curieux et intéressant spectacle: celui de l'agrandissement progressif des idées de l'artiste, qui le conduit graduellement aux douze grandes symphonies exécutées à Londres, et aux cinquante derniers quatuors, modèles admirables de conception et de facture.

Dans la musique instrumentale, les compositions de Haydn brillent de je ne sais quel sentiment pur, vrai, naturel, qui ne se trouve pas ailleurs. Mozart est plus passionné, plus entraînant; Beethoven a plus de fougue, plus d'énergie, plus de fantaisie; mais personne n'a ce charme doux et tranquille, cette facilité d'énonciation, ce cachet d'une âme pure, qui se manifestent dans les œuvres de ce grand homme. Nonobstant les transformations que l'art a déjà subies, et celles qui l'attendent encore, les productions de Haydn resteront toujours aux yeux des connaisseurs comme des types d'un genre de beautés impérissables.

Haydn a écrit pour le théâtre cinq opéras allemands et quatorze opéras italiens : la nature ne l'avait pas créé pour l'élever dans ce genre de compositions à la hauteur où il est parvenu dans la musique instrumentale. Ses mélodies ne manquent ni de grâce, ni de suavité, mais le sentiment dramatique y est faible, et tout démontre, même dans ses meilleurs opéras, qu'il n'entrait qu'avec difficulté dans l'esprit

de la scène. Pour être lui-même, il avait besoin de jouir de toute la liberté de son génie, et de n'avoir point d'entraves. Il s'est rendu justice à cet égard dans sa vieillesse, et avouait qu'il avait été inférieur à lui-même, lorsqu'il avait écrit pour le théâtre.

Dans la musique d'église, Haydn ne s'est élevé au-dessus de ses contemporains que par des détails de facture et les agréments des mélodies; quant au style général de ce genre de composition, il n'y a point porté de grandes vues pour l'approprier à son objet et le rendre digne de la majesté de l'église. Le caractère religieux y manque; non qu'Haydn, qui était pieux, n'ait eu l'intention de l'y mettre, mais tout ce qu'il avait entendu et exécuté lui-même depuis son enfance était composé dans un système uniforme, où le caractère de la musique mondaine était admis. Il a suivi la route qui lui était tracée, au lieu de s'en frayer une nouvelle, et ne s'est distingué des autres compositeurs de musique d'église de son temps que par les qualités de son talent. Les messes de Haydn sont toutes agréables; on les entend avec plaisir, mais elles n'élèvent point l'âme.

Dans ses oratorios et ses cantates, il s'est acquis une juste célébrité, quoiqu'il soit resté inférieur à Haendel dans les chœurs, sous le rapport de l'élévation des idées et de la grandeur du style. Son premier ouvrage, en ce genre, fut *Le retour de Tobie :* il l'écrivit dans sa jeunesse. Plus tard, il en comprit les défauts, et le retoucha; mais il ne parvint jamais à en faire une composition remarquable. *La Création du monde*, dont l'idée lui fut suggérée par le baron Van Swieten, médecin de Marie-Thérèse, est ce qu'il a fait de mieux en ce genre: elle renferme des beautés de premier

ordre. On sait quel a été le succès de cet ouvrage, qui restera toujours comme un des beaux monuments de l'art. Moins nerveux, moins énergique, l'oratorio des *Quatre Saisons* fut le dernier soupir du talent de Haydn. Des éclairs de génie s'y font encore remarquer, mais on y sent en général la vieillesse de l'auteur.

L'idée de la perte prochaine d'un si grand homme occupait tous les musiciens et amateurs de Vienne; ils résolurent de lui donner un dernier témoignage de leur profonde vénération, en exécutant sous ses yeux son oratorio, la Création, avec une traduction de Carpani : cent soixante exécutants se réunirent à cet effet chez le prince Lobkowitz. Parmi les chanteurs, on remarquait Weitmüller, Radichi et Mme Fischer, de Berlin. Environ quinze cents personnes étaient réunies dans la salle. Le vieillard, malgré sa faiblesse, fut apporté dans un fauteuil au milieu de cette foule émue par sa présence et par l'objet de la fête. La princesse Esterhazy et Madame Kurbeck, ancienne élève de Haydn et son amie, allèrent au-devant de lui : des fanfares annoncèrent son entrée dans la salle. On le plaça au milieu de trois rangs de siéges, destinés à tout ce qu'il y avait d'illustre à Vienne. Salieri, qui devait diriger l'orchestre, vint avec émotion presser les mains du vieux maître, qui l'embrassa : bientôt après, l'orchestre commença au milieu de l'attendrissement général. Environné de grands personnages, dit Carpani, d'artistes, de femmes charmantes dont les yeux étaient fixés sur lui, écoutant les louanges de Dieu que lui-même avait trouvées dans son cœur, Haydn fit dans cette mémorable séance un bel adieu au monde et à la vie. Le médecin Capellini, homme d'un rare mérite, placé près de Haydn, vint à remar-

quer que les jambes de l'artiste célèbre n'étaient point assez couvertes; à peine en eut-il dit un mot à ses voisins, que les plus beaux châles vinrent entourer et réchauffer les pieds du vieillard. Ému par tant de gloire et de témoignages d'attachement, Haydn sentit ses forces s'affaiblir. On enleva son fauteuil; mais au moment de sortir de la salle, il fit arrêter les porteurs, remercia le public par une inclination, puis se tournant vers l'orchestre, il leva les mains au ciel, et, les yeux pleins de larmes, il bénit les dignes interprètes de son génie (1).

Le nombre des œuvres de Haydn s'élève à près de neuf cents (2).

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : N. GATTEAUX. Inscript. JOSEPH HAYDN.

R. Une lyre surmontée d'une couronne d'étoiles. Insc. HOMMAGE A HAYDN, PAR LES MUSICIENS QUI ONT EXÉCUTÉ L'ORATORIO DE LA CRÉATION DU MONDE AU THÉATRE DES ARTS L'AN IX DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE OU 1800 (3).

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : E. GATTEAUX. Inscript. JOSEPHUS HAYDN.

R. NATUS AN. 1730. RORHAU AD VIENNAM AUSTRIÆ OBIIT AN. 1809. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1818. Durand edidit.

---

(1) [illegible] ouv. cité, art. Haydn.

(2) Il en a signé la liste avec cette note de sa main : Catalogue de toutes les compositions musicales dont il m'est possible de me souvenir, depuis ma dix-huitième jusqu'à ma soixante-treizième année. Vienne, 4 décembre 1805.

(3) Millin, ouv. cité, pl. 11, n° 183.

Le nom de Haydn se trouve encore sur une autre médaille. Voir l'article consacré à Mozart.

HAYNE (FRÉDÉRIC-GOTTLOB), botaniste éminent, professeur de botanique à Berlin en 1814, naquit le 18 mars 1763 à Sachsen-Jutterboch, et mourut à Berlin le 28 avril 1832, âgé de soixante-neuf ans.

Clichet en fer, de 8 1/2 centimètres, offrant le buste très-ressemblant de Hayne.

HECQUET (1) (PHILIPPE), naquit le 11 février 1661, à Abbeville, en Picardie. Il fit son cours de philosophie au collége des Grassins à Paris, et, après avoir pris ses degrés à Reims, au mois de juillet 1684, il se fit agréger au collége des médecins d'Abbeville. Il revint à Paris et résolut, pour éviter les tracasseries qu'on aurait pu lui susciter, de prendre ses degrés à la Faculté de Paris. Il fut reçu docteur le 15 janvier 1697. Depuis ce moment, la Faculté l'honora comme un de ses membres les plus chers; il fut élevé au décanat en 1712. Sa réputation comme praticien ne fit que s'accroître jusqu'en 1727, où, devenu infirme, il se retira chez les religieuses Carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont il était le médecin depuis trente-deux ans; il y mourut le 11 avril 1737, à l'âge de soixante-seize ans.

Hecquet fut un écrivain très-fécond. Ses ouvrages prouvent qu'il avait du savoir et qu'il n'était pas dépourvu de quelques vues pratiques d'une certaine portée; mais ils sont

(1) Une faute typographique s'est glissée dans le *Magasin pittoresque*, A. 1858, p. 87, où ce nom est écrit HOQUET.

tous d'une prolixité rebutante, tous entachés de l'esprit d'hypothèse le moins réservé, tous remplis de ce qu'il y avait de plus inutile et de plus faux dans la doctrine des iatromathématiciens sur la trituration, sur l'atténuation des fluides par le jeu mécanique des solides, sur la nécessité d'évacuer et d'humecter pour entretenir ou rétablir la liberté des ressorts dans l'économie, etc. En vertu de ses doctrines, il y avait peu de malades dans l'affection desquels Hecquet ne trouvât la double indication de les vider de sang et de les remplir d'eau; et l'on prétend que c'est lui que Lesage fait figurer si plaisamment dans son *Gil-Blas*, sous le nom du docteur Sangrado (1).

Trois jetons.

Le premier, en argent, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : N. R. (NICOLAS ROUSSEL). Insc. PH. HECQUET ABBAV. M. DE. (ABBAVILLENSIS MEDICORUM PARISIENSIUM DECANUS).

R. Un serpent, emblème d'Esculape, se dirigeant au milieu de plantes et de fleurs vers un temple, vu de face, et situé au haut d'une montagne. Insc. MONSTRAT ITER (2).

Le deuxième, en cuivre argenté, a 3 centimètres.

L'avers est le même que celui du précédent.

R. Le temple est situé sur la droite. Les circonvolutions du serpent sont autres que celles du revers du premier jeton, et à l'exergue, on trouve 1714. L'inscription, du reste, est la même.

Le troisième, en cuivre, de 2 2/3 centimètres, présente le

(1) DESKIMERIS, ouv. cité, art. HECQUET.

(2) FR. ROTHSCHOLTZ, ouv. cité, p. 233, nº 102.

même revers que le premier; sur l'avers se voient les armoiries de la Faculté avec la légende: URBI ET ORBI SALUS. A l'exergue: M. PH. HECQUET ABBAV. FACUL. MED. PARIS. DEC. 1713.

HEDENUS (J.-A.-G.), médecin contemporain recommandable, en l'honneur duquel ses collègues et ses amis firent frapper la pièce suivante.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: KRUEGER F. (en lettres gravées). Insc. J. A. G. HEDENUS PER X LUSTRA MEDICUS SAGATUS ET TOGATUS. Exergue: DRESDÆ D. 16. M. JULII 1833.

R. Un guerrier pansé par Esculape. Insc. ORE DOCENS ARTEM DEXTRA FERT ARTE SALUTEM. Exergue: COLLEGARUM ET AMICORUM PIETAS.

HEIM (ERNEST-LOUIS), un des médecins les plus éminents de Berlin, naquit à Solz, duché de Meiningen, le 22 juillet 1747. Les sciences naturelles et la médecine firent l'objet de ses études de prédilection, et après avoir pris le bonnet doctoral le 15 avril 1772, il voyagea en Hollande, en Angleterre et en France, où il se mit en relation avec les hommes recommandables de ces pays.

De retour, Heim s'établit à Spandau et puis à Berlin, où sa réputation l'avait devancé. Il fut le premier médecin qui, dans cette dernière ville, pratiqua la vaccine; il fut aussi le premier à essayer les arséniates comme moyen thérapeutique. Il mourut, âgé de quatre-vingt-sept ans, à la fin de septembre 1834.

Médaille, en bronze doré, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: BRANDT. F. (en lettres

gravées). Insc. ERN. LUDOV. HEIM DOCTOR. CREATUS D. 15 A^PR 1772. NATUS D. 22 JUL. 1747.

R. Esculape assis, offrant un bouquet. Insc. NULLAM DIEM PERDIDIT. Exergue 1822 (1).

HEINSIUS (DANIEL), célèbre philologue, fut avec Scaliger et Casaubon un des types de ces commentateurs savants qu'a produits en si grand nombre le XVIe siècle. Né à Gand, en mai 1580, il eut dès son plus jeune âge la passion du grec. A seize ans, les travaux de Scaliger lui causèrent tant d'émulation, qu'il passait une partie des nuits sans dormir, comme Thémistocle pour Miltiade. Tour à tour professeur d'histoire et de politique à l'Université de Leyde et bibliothécaire de l'Académie de cette ville, Heinsius publia des éditions annotées de Théocrite, d'Hésiode, de Sénèque, d'Horace, de Térence, d'Ovide, de Tite-Live et d'une foule d'autres classiques; ses poésies grecques et latines, pleines de pureté et de grâce, eurent autrefois un grand succès. Sa tragédie d'*Hérode*, son poëme *De contemptu mortis*, dans lequel il développe avec talent les idées de Platon, ses querelles avec Balzac et Saumaise, ses liaisons avec Gassendi et les principaux grands hommes de son siècle, donnèrent à Heinsius une très-haute réputation. Parmi ses ouvrages publiés, il y a un traité fort curieux, intitulé : *An viro litterato ducenda sit uxor?* Il est intéressant de comparer la solution négative d'Heinsius avec une disser-

---

(1) La médaille que décrit RUDOLPHI est exactement la même, à l'exception du mot Apr, qu'il donne tout au long APRIL. Sur mon exemplaire ne se trouvent que les trois lettres Apr. J'ajouterai néanmoins que le nom du graveur BRANDT. F. est en lettres gravées sur ma pièce, tandis que sur celle de RUDOLPHI, il n'est pas fait mention de cette particularité, qu'il indique d'ordinaire.

tation analogue de Juste-Lipse. Cela n'empêcha pas Heinsius de se marier. Les biographes modernes, qui lui donnent tous un caractère grave, bien qu'enclin à une plaisanterie amicale, ne parlent pas de son goût caractérisé pour le vin. Nous trouvons dans un livre du temps : « Heinsius disait qu'une page de Platon l'enivrait autant que s'il avait avalé dix verres de vin. » C'était pour lui un dernier terme de comparaison. Il mourut à Leyde le 25 février 1655, selon les uns, mais d'après le plus grand nombre des biographes, en 1665, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était chevalier de Saint-Marc de la République de Venise, historiographe de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et des États de Hollande, et secrétaire du synode de Dordrecht. (CHARLES LABITTE).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. DANIEL HEINSIUS.

R. NATUS GANDAVUM (au lieu de GANDAVI) AN. 1580. OBIIT AN. 1655.

HEISTER (LAURENT), anatomiste et chirurgien du plus grand mérite, professeur de chirurgie à Altdorf et puis à Helmstadt, naquit le 18 septembre 1683 à Francfort-sur-Mein, et mourut à Helmstadt le 18 avril 1758, à l'âge de soixante-quinze ans.

Sa réputation était européenne. Des pays les plus éloignés, il fut souvent consulté par des personnages les plus illustres, par des princes souverains. Le czar Pierre Ier voulut l'attirer dans ses états pour y professer l'anatomie et la chirurgie, mais Heister ne put se résoudre à abandonner l'Allemagne, où il était si universellement considéré.

Comme chirurgien, Laurent Heister fut un homme vrai-

ment remarquable. Il réunissait, chose assez rare, le savoir d'un médecin profond à l'adresse d'un opérateur habile. Il s'appliqua aux opérations les plus importantes de la chirurgie; la cataracte attira en particulier toute son attention, et, par les expériences qu'il répéta sur cette maladie, il fut un des premiers qui se convainquirent qu'elle dépendait de l'opacité du cristallin. Son mérite lui valut une place dans l'Académie impériale d'Allemagne et dans celle de Florence, et dans les Sociétés royales de Londres et de Berlin. L'acquisition que firent ces compagnies savantes, leur fut aussi avantageuse qu'elle était honorable pour celui qui en était l'objet (1).

Médaillon ovale en argent, de 10 lignes en hauteur et de 8 en largeur.

A. Le buste. Insc. gravée : D. LAUR. HEISTER MED. PROF. ALTORF.

R. Une guirlande, au milieu de laquelle les mots : EX GEMMA DORSCHEI (2).

HELVETIUS (JEAN-FRÉDÉRIC), premier médecin du prince d'Orange et des États-Généraux de Hollande, naquit dans une famille noble de la principauté d'Anhalt, vers l'an 1625, et mourut le 29 août 1709, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Ce praticien, qui s'éleva aux premières dignités médicales, eut néanmoins la faiblesse de s'appliquer aux vaines spéculations de l'alchimie.

Médaille, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

---

(1) *Biographie médicale*, citée, art. HEISTER.

(2) Ce revers est entièrement gravé au burin. Il n'y a pas de doute que ce médaillon ne vienne de MOEHSEN. Je l'ai acheté, dit RUDOLPHI, dans la vente de Frenzel, avec plusieurs autres médailles portant son nom.

A. Apollon assis, tenant de la main droite une lyre et de la gauche, le bâton d'Esculape. Au-dessus de l'auréole de la tête figure le signe de Mercure; à la droite, ceux de Jupiter, de Vénus et de Saturne. Exergue: CITO TUTE ET JUCUNDE.

R. TER ZALIGER GEDACHTENISSE VAN DEN HEERE JOHANNES FRIDERICUS HELVETIUS 'S LANDS DOCTOR OVERLEDEN DEN 29 AUG. 1709. OUDT 80 JAEREN. Périgraphe: HY HEEFT GENESEN EN IS GESTORVE OM GENESEN TE WERDEN (1).

HENIS (JEAN), médecin-poëte.

Médaille, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: CORMANO F. Insc. JO. HENIS. D. COM. PAL. EQ. D. M. LOIMIAT. GER. ET ITAL. P. C.

R. A. Ω. CADENT A LATERE TUO MILLE ET DECEM MILLIA A DEXTRIS TUIS, TE AUTEM NON APPROPINQUABIT. PS. 91 (2).

HERMSTAEDT (SIGISMOND-FRÉDÉRIC), naquit à Erfurt, le 14 avril, en 1758 selon les uns, et en 1760 d'après les autres, et mourut à Berlin, le 23 octobre 1833.

Il voyagea en Allemagne, se rendit à Berlin où il fut nommé professeur de chimie pharmaceutique au collége médico-chirurgical et fut successivement chargé de diverses fonctions importantes. On lui doit une foule d'excellents ouvrages sur la chimie, la technologie, la pharmacie, les sciences agricoles,

---

(1) Tous les biographes s'accordent à dire qu'il naquit en 1625 et qu'il mourut en 1709. D'après ces données, Helvetius devait avoir quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il mourut; cependant sur le revers de la médaille, que nous venons de décrire d'après RUDOLPHI, on lit qu'il n'avait que quatre-vingts ans à l'époque de sa mort. Si ce fait est exact, Helvetius devait être né en 1629, et non en 1625.

(2) Une autre médaille, sans le revers, mais gravée au burin, se trouvait dans la collection de RUDOLPHI. — Mus. MAZZ., ouv. cité, 2e vol., p. 78, pl. 118, n° 4.

qui, la plupart, sont devenus classiques en Allemagne. Il a encore enrichi le recueil des mémoires de l'Académie de Berlin, dont il était membre, d'une foule de mémoires intéressants écrits en français.

Clichet en fer, de 7 1/2 centimètres, offrant le buste très-ressemblant de Hermstaedt.

HEROARD (Jean, de Vaugrigneuse), naquit à Montpellier; il fut reçu docteur en médecine de la Faculté de cette ville en 1575. Il obtint, par le crédit du duc de Joyeuse, une place de médecin ordinaire de Charles IX, continua l'exercice de son art sous les règnes de Henri III et de Henri IV, et devint premier médecin de Louis XIII. Il mourut le 11 février 1628.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face, sous lequel : WARIN. Insc. J. HEROARD S. D. VAUGRIGNEUSE. P. MÉDECIN D. ROY.

R. Des armoiries. Insc. JOVE DIGNUS APOLLINIS ARTE. Exergue : OB. 11 FEBR. 1628 (1).

HERZ (Marc), médecin et philosophe très-recherché, naquit à Berlin le 17 janvier 1747, et mourut le 20 janvier 1803, âgé de cinquante-six ans. Il eut pour professeur en philosophie le célèbre Kant, qui le choisit pour soutenir la thèse dans laquelle Kant émit les premiers principes de son système (2).

Herz est le premier qui ait donné des leçons de physique expérimentale à Berlin. Conseiller et médecin du comte de

---

(1) Moehsen, ouv. cité, vol. 1, p. 161.

(2) Cette thèse était intitulée : *De mundi sensibilis formâ et principiis*. De là nous voyons que les professeurs engageaient leurs élèves à défendre des points de doctrine qui leur étaient enseignés.

Woldeck, Frédéric-Guillaume II le nomma professeur de philosophie. Il était médecin de l'hôpital des Israélites à Berlin.

Médaille, en argent, de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : $\frac{A}{S}$ (Abramson).

R. Pallas tient de sa main droite un serpent qui avec sa gueule présente un trèfle à un hibou se tenant à la gauche de la déesse. Insc. AESCULAPII PALLADISQUE VIS UNITA FORTIOR. Exergue : NATUS 1747 (1).

HESS (MICHEL), né en 1497, fut médecin physicien à Nuremberg.

Deux médailles.

La première, en bronze (2), de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. MICH. HESSII PHI. AETA. 33.

R. La Fortune, tenant de la main gauche un bouclier, élève avec la droite une sphère qu'une main, sortie des nues, saisit. Insc. SUPERIS CREDITE FATA. 1530.

La seconde uniface, en étain, de 3 1/2 centimètres, présente le buste avec une barbe plus grande et les cheveux plus fins et plus courts. Insc. MICHAEL. HESS. PHYSIC. AETAT. ANI. 46 (3).

HEURTELOUP (NICOLAS) naquit à Tours, le 26 novembre 1750. Un goût très-vif le décida à devenir chirurgien. La fortune de ses parents était médiocre, son éducation s'en

---

(1) Je ne possède pas cette médaille, que je décris d'après RUDOLPHI. On remarquera que le nom de MARC HERZ ne se trouve pas sur l'avers de cette pièce; que par conséquent, aucune inscription ne fait connaître l'illustration à laquelle elle appartient.

(2) Il en existe un exemplaire en argent dans la collection royale à Dresde.

(3) IMHOF, ouv. cité, p. 779, n° 20.

ressentit, mais son zèle, secondé par les plus heureuses dispositions, parvint à triompher de tous les obstacles. Il contribua par ses connaissances à relever le service sanitaire de l'armée, utilisa son savoir dans plusieurs hôpitaux militaires de la France, notamment en Corse et à Toulon. En 1793, il devint membre du conseil de santé, où il siégea jusqu'à sa mort.

Il remplaça, en 1808, le baron Percy à la grande armée d'Allemagne. Chargé, en cette qualité, de la direction du service chirurgical, il déploya en cette occasion toute l'activité de la jeunesse, unie aux lumières qu'une longue expérience peut seule donner. Le grade d'officier de la Légion d'honneur et le titre de baron furent la juste récompense des services qu'il avait rendus, et dont les chirurgiens-majors de l'armée voulurent perpétuer le souvenir en faisant frapper, dans la capitale de l'Autriche, une médaille en l'honneur de leur chef. C'est cette médaille que nous décrivons plus loin.

De retour à Paris, Heurteloup fut atteint, quelque temps après ce dernier et brillant succès, d'une paralysie, déterminée par une affection cérébrale à laquelle il succomba le 27 mars 1812, à l'âge de soixante-deux ans.

Heurteloup ne doit pas être compté au nombre des chirurgiens qui ont enrichi leur art de découvertes précieuses ou d'opérations importantes; il ne s'est même pas placé au premier rang parmi les hommes qui ont cultivé la chirurgie avec le plus d'éclat; mais il est un des meilleurs inspecteurs-généraux qu'ait possédés le service de santé militaire français. Des talents administratifs d'un ordre supérieur, une connaissance approfondie de l'organisation et de tous les détails du service des hôpitaux militaires, une justice tempérée par la douceur

et la bienveillance, une ardente philanthropie, telles sont les qualités qui le distinguaient, et qui en firent un homme remarquable dans le poste élevé qu'il occupait. Ajoutons qu'il sut presque toujours distinguer les hommes de mérite, et qu'il ne laissa échapper aucune occasion de les encourager et de les protéger.

Les fatigues de la guerre et les travaux de l'inspection n'empêchèrent pas Heurteloup de se livrer aux méditations du cabinet. Toutefois, il introduisit dans ses écrits plus d'érudition que de méthode. Il montra qu'il avait beaucoup lu, beaucoup observé; mais il ne possédait pas cet esprit d'ordre qui enchaîne les idées de la manière la plus naturelle, et qui dispose les matériaux d'un livre de telle sorte que tout soit clair et qu'il n'y ait ni redite, ni confusion. Aussi a-t-il mieux réussi dans les notes isolées, dont il a enrichi ses traductions, que dans les ouvrages de plus longue haleine qu'il a lui-même composés (1).

Médaille, en bronze, de 4 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : le bâton d'Esculape. Insc. N. HEURTELOUP TURONENSIS EXERCITUUM IMPERATOR. GALLOR. CHIRURG. PRIMARIUS. Exergue : VINDOB. 18 JUL. 1809.

R. S. M. a témoigné sa satisfaction de la manière dont la chirurgie a servi, et particulièrement des services du chirurgien en chef Heurteloup. — 28e Bulletin de l'armée. Insc. LES CHIRURGIENS DES ARMÉES D'ALLEMAGNE (2).

---

(1) *Biographie médicale*, ouv. cité, art. HEURTELOUP.

(2) *Supplément à l'histoire métallique de Napoléon*, ouv. cité, pl. 71, n° 460. Cette pièce diffère de celle décrite par RUDOLPHI qui ne fait pas mention, sur l'avers, du bâton d'Esculape sous le buste, écrit le mot CHIRURG. tout au long CHIRURGUS; et, sur le revers, au lieu DES ARMÉES, dit DE L'ARMÉE.

HEVELIUS (Jean), dont le véritable nom était Hewel ou, comme le croient quelques-uns, Hewelke, astronome pratique distingué, naquit à Dantzig le 28 janvier 1611, et mourut le 28 janvier 1687, âgé de soixante-seize ans.

Ce savant était d'une forte complexion et doué d'une vue perçante. Pendant cinquante ans il se livra au travail des observations. Il reçut des encouragements des rois de France, d'Angleterre et de Pologne. Colbert l'avait mis sur la liste des étrangers célèbres à qui Louis XIV faisait des pensions (1). Son observatoire fut visité par des rois, des princes et des savants de tous les pays. Il avait fait une étude particulière du dessin, de la gravure et de plusieurs arts mécaniques. Lui-même il construisit la plupart de ses instruments et plusieurs de ses lunettes. Il avait dans sa maison une imprimerie, en sorte qu'il put faire paraître plusieurs de ses ouvrages sans emprunter aucun secours étranger. Il entretenait habituellement un artiste et un imprimeur, par lesquels il se faisait aider dans ses observations. Plusieurs de ces aides moururent dans la force de l'âge et quand il venait de terminer leur éducation astronomique. Sa femme les remplaça souvent, et, pendant dix années entières, elle le seconda dans toutes ses observations avec un zèle, une patience et une dextérité qu'il n'avait trouvés dans aucun de ses collaborateurs.

Revêtu plusieurs fois du consulat, Hevelius fut un bon orateur; il remplit souvent les fonctions de préteur sans qu'aucun de ses jugements ait été réformé. En septembre 1679, un

---

(1) Ainsi Louis XIV n'encourageait pas seulement les lettres et les sciences dans son royaume, mais il pensionnait encore les hommes de mérite des pays étrangers.

terrible incendie consuma, en son absence, les trois maisons contiguës sur lesquelles il avait établi son observatoire, et dévora en peu d'heures ses effets les plus précieux, son imprimerie, ses instruments, la plupart de ses manuscrits et l'édition presque entière de la seconde partie de sa machine céleste. On porta à 30,000 thalers (120,000 francs environ) la perte qu'Hevelius éprouva dans cet incendie. Les libéralités de Louis XIV réparèrent le dommage.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 3/4 centimètres.

A. Le buste de face, sous lequel : A. KARLSTEEN. Insc. JOANNES HEVELIUS. DANTISCA. CONSUL.

R. Un aigle s'élevant vers le soleil. Insc. IN SUMMIS CERNIT ACUTE. Exergue : NAT. A°. 1611. DIE 28. JAN. MORT. IPSO NATALI DIE 1687 (1).

La seconde, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste.

R. JOHANNES HEVELIUS DANTISCANO CONSUL. VET. CIVITAT. DELICIUM REGUM AC PRINCIPUM. ASTRONOMORUM IPSE PRINCEPS IN GLORIAM ATQUE ADMIRATIONEM SECULI PATRIÆ ORBIS ANNO 1611 DIE 28. JANUARII NATUS REM CONSILIIS PUBLICAM JUVIT LITTERARIAM PRÆCELLENTIB. MONUMENT. AUXIT MERITIS IN UTRAMQUE ILLUSTRIS SPLENDOREM NOMINIS ÆTERNITATI INSERUIT IPSO NATALI DIE ANNO 1687 DENATUS. En dessous : J. H(OEHN) (2).

HIAERNE (URBAIN), chimiste et médecin, vice-président du conseil des mines et premier médecin du roi, naquit en Suède

(1) *Hist. remarq.* vol. 8, p. 81. — KOEHLER, ouv. cité, vol. 7, p. 305. — C. BENJ. LENGNICH. *Hevelius*, Danzig, 1780, in-8°.

(2) HAUSCHILD, ouv. cité, n° 382.

en 1681 et y mourut en 1724. Il avait proposé l'établissement d'un laboratoire de chimie, dont il obtint la direction et il fit à Medevi la découverte d'une source d'eaux minérales, qu'il décrivit. Il était membre de la Société royale de Londres.

Deux médailles.

La première, en plomb, de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. KARLSTEEN. Insc. URB. HIÄRNE. M. D. SOC. REG. ANGL.

R. Un serpent s'élance de l'orbite droite d'un crâne humain, couvert de branches de laurier et sur lequel dardent des rayons solaires avec ces mots : GOTT UND TOTT (par allusion à la noble famille qui fut sa protectrice). Insc. VIVITUR INGENIO. Exergue : 1682 (1).

La seconde, en bronze doré, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : A. K. (Arvid Karlsteen). Insc. URB. HIÄRNE S. R. SUE. ARCHIAT PRIM.

Le revers est le même que celui de la première, à l'exception qu'à l'exergue on lit : 1702 (2).

HILLING (ACHATE), né en 1591, naturaliste remarquable, s'adonna particulièrement à la recherche et à la détermination des coquillages. Il mourut en 1670.

Deux médailles.

L'une, uniface ovale, en argent, a 4 1/2 centimètres de

---

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 120, pl. 127, n° 5. — On trouve cette pièce mieux gravée dans : *Prüf. Gesellsch. zu Halle*, vol. 11, p. 240. Sur le revers de la médaille de ma collection, les rayons solaires se font remarquer à gauche, tandis que d'autres rayons provenant d'un écusson aux armoiries de la famille Tott, dardent à droite sur le crâne.

(2) Cette médaille fut communiquée à RUDOLPHI par le pasteur Augustin, prédicateur dans la cathédrale de Halberstadt et numismate distingué.

hauteur et 4 de largeur et représente le buste avec l'inscription : ACHATIUS HILLING. AE. 71. AN. 1661 (1).

L'autre, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste. Insc. ACHATIUS HILLING NAT. 1591. DE. 1670.

R. Le parafe du nom dans une guirlande faite d'une branche de palmier et d'une branche de laurier. Insc. AFFERT HOMINIBUS CHRISTUS BEATITUDINEM (2).

HILLING (GRÉGOIRE), fils du précédent, né en 1614, fut un médecin distingué de Nuremberg. Il mourut en 1680.

Médaille ovale, uniface, en argent, de 4 1/2 centimètres de hauteur et de 4 de largeur, offrant le buste de face et l'inscription : GREGOR. HILLING M. D. AET. 56. A. 1670 (3).

HIRT (FRÉDÉRIC-GUILLAUME-LOUIS), né à Jéna le 30 juillet 1761, médecin renommé de Zittau, se rendit recommandable dans l'art des accouchements et dans la pratique de la vaccine, qu'il propagea avec beaucoup de zèle dans les différentes classes de la population de Zittau et de ses environs.

Médaille, en argent, de 2 1/4 centimètres.

R. Un enfant, fléchissant les genoux, tient de la main gauche une fleur, et montre de la droite la place où il a été vacciné sur le bras gauche. Insc. DIESS ERHÄLT MIR LEBEN, GESUNDHEIT UND WOHLGESTALT.

R. ZUM ANDENKEN AN DIE SCHUTZBLATTERN. Exergue : VON D. HIRT IN ZITTAU.

---

(1) Décrite dans MOEHSEN, vol. 1, p. 82, elle est actuellement dans la collection des médailles de Berlin. RUDOLPHI en possédait une variété en étain, sur l'avers de laquelle on voyait le buste d'Achate Hilling, et sur le revers, celui de son fils Grégoire.

(2) MOEHSEN, cité.

(3) MOEHSEN, p. 81. Cette médaille fait partie du cabinet royal de Berlin.

HISINGER (Guillaume de), minéralogiste distingué de la Suède, donna une heureuse impulsion à l'étude de l'histoire naturelle et aux savants de son pays qui la cultivaient.

Clichet, en fer, de 9 centimètres, représentant l'effigie ressemblante de ce savant recommandable.

HOERGER (Joseph), médecin contemporain de mérite, en l'honneur duquel ses collègues firent frapper la pièce suivante, à l'occasion de son jubilé de cinquante années de pratique médicale.

Médaille, en étain, de 3 1/3 centimètres.

A. Un coq sur le couvercle d'une lampe allumée entourée de feuilles de vigne où s'entrelace le bâton d'Esculape. Insc. CUSTODIA CERTA SALUTIS. En dessous : OTT F. NEUSS. D.

R. JOSEPHO HOERGERO MEDICINAE DOCTORI DECEM LUSTRIS SUMMA CUM LAUDE PUBLICA PERACTIS COLLEGÆ AUGUSTANI 1854.

HOFFMANN (Frédéric), un des plus éminents médecins modernes, naquit à Halle le 19 février 1660. Sa première éducation fut très-soignée et il donna de bonne heure, par son goût pour les lettres, la philosophie et les mathématiques, des marques de son aptitude pour les sciences. Après avoir terminé, en 1678, ses études de philosophie par une thèse *de Mundo* qu'il soutint avec honneur, il s'adonna à l'étude de la médecine à Jéna, sous le célèbre Georges-Wolfgang Wedel. Son goût pour la chimie le porta à se rendre à Erfurt pour y profiter des leçons de Gaspard Cramer; mais au bout d'un an il revint à Jéna, où il se fit recevoir docteur en médecine, et au mois de mai 1682, il publia son beau traité sur le cinabre d'antimoine, qui établit sa réputation comme chimiste.

Quelque temps après, il obtint l'autorisation de faire des


FRID. HOFFMANN. REG. PRVSS. CONS. INTIM. MEDICVS. ET. PROFES.


ADVERSA ET PHILOSOPHVM ET CHRISTIANVM PROBANT.
NATVS
HALAE MDCLX.
PATRE
FRIDERICO ARCHIAT. SAX.
PRIMVS IBI PROFESSOR
IAM SENIOR
ARTEM QVA AVGVSTISS·CAESARI
REGIB·MVLTISQ·S·R·I·PRINCIPIB·
PROFVIT
PER XLIV·ANN·DOCVIT
ET IN
SYSTEMA RATIONALE
REDEGIT.

cours, et ses succès furent assez brillants pour inspirer quelque jalousie aux professeurs qu'il éclipsait par ses talents. Mais sa santé ébranlée par ses travaux, et les sollicitations de Joachim-Martin Unverfaerth, son parent, conseiller de l'Électeur de Brandebourg et chancelier de la principauté de Minden, le déterminèrent à se rendre dans cette ville. Il y resta deux ans et se rendit au printemps de 1688 à Halberstadt, dans le cercle de la Basse-Saxe, comme médecin pensionné du canton. Il y fut reçu avec distinction, et il remplit si parfaitement les devoirs de son état, qu'il se mit bientôt au-dessus de l'opinion avantageuse qu'on avait conçue de son savoir et de son mérite.

Lorsque vers l'année 1689, Frédéric III, Électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse en 1700, fonda l'Université de Halle, il consulta Hoffmann sur le choix qu'il devait faire des professeurs les plus propres à l'illustrer et à y appeler des élèves. Hoffmann y fut désigné comme premier professeur de médecine et de physique. Ce fut à sa sollicitation que l'autre chaire de médecine fut confiée à Georges-Ernest Stahl, autrefois son condisciple et son ami à Jéna, et depuis, son rival.

Ce sont ces deux hommes qui élevèrent si haut la gloire et la renommée de l'Université de Halle. C'est à eux également qu'appartient l'honneur d'avoir fondé les deux doctrines médicales les plus importantes du dernier siècle, doctrines auxquelles il faut remonter pour trouver l'origine de celles de notre époque

Hoffmann a rendu de grands services à la médecine pratique; il eut recours à une foule de moyens thérapeutiques nouveaux, et en expliqua l'emploi. Grâce au regard pénétrant qu'il jetait sur la nature, il sut obtenir de grands succès par

les moyens les plus simples et notamment par la diète. Ses recherches sur beaucoup d'eaux minérales généralisèrent l'emploi de ces agents naturels, et quelques préparations médicales, notamment l'*Elixirium viscerale* ou Baume de vie d'Hoffmann, et le *liquor anodynus mineralis* ou liqueur d'Hoffmann, et aussi Gouttes d'Hoffmann, dont il enseigna la composition, et qui portent son nom, sont encore maintenant d'un usage général. On reconnait moins de valeur au système suivant lequel il attribuait au corps des facultés propres et une vie indépendante mise en mouvement par une substance éthérée excessivement subtile, qui serait l'âme sensible (*anima sensitiva*). Cette substance se détacherait en partie du corps lui-même et serait en partie tirée par lui de l'atmosphère, mais serait à son tour soumise, dans ses mouvements, à une âme supérieure, inconnue. Les causes de maladie agiraient sur la partie solide par pression et par tension; l'altération des humeurs serait un phénomène qui ne se développerait que dans le cours de la maladie; les maladies elles-mêmes consisteraient en un mouvement trop fort ou trop faible; et il faudrait les distinguer d'après ce principe. C'est ainsi qu'Hoffmann voulait établir que l'essence de la vie est déterminée par masse, nombre et poids. Il appartient par conséquent à l'école des iatromathématiciens; circonstance qui s'accorde parfaitement avec sa prédilection pour les mathématiques, science vers laquelle il s'était senti entraîné dès sa plus tendre jeunesse. Son système, bien qu'en premier lieu il repose sur une hypothèse tout-à-fait insoutenable, et qu'il soit en outre extrêmement incohérent dans une foule de détails, compta néanmoins beaucoup de partisans, par opposition au système de son rival Stahl, parce qu'il sut l'exposer d'une manière claire et saisissable.

Hoffmann fut comblé successivement de tous les honneurs dus à son mérite. Il fut comte du palais (1), conseiller intime et médecin du roi de Prusse (2), doyen de l'Université de Halle, membre de l'Académie des curieux de la Nature (3), de celles des Sciences de Berlin (4) et de Saint-Pétersbourg, de la Société royale de Londres, etc. Il mourut le 12 novembre 1742, âgé de quatre-vingt-deux ans, après plus d'un demi-siècle de professorat, et après avoir livré au monde médical au-delà de trois cent cinquante ouvrages, qui forment une des gloires du siècle et une des richesses de l'art (5).

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : KOCH. Insc. FRID. HOFFMANN. REG. PRUSS. CONS. INTIM. MEDICUS. ET PROFES.

R. NATUS HALÆ 1660. PATRE FRIDERICO ARCHIAT. SAX. PRIMUS IBI

---

(1) En 1727, il guérit le prince Schwartzembourg d'une maladie dangereuse; en récompense de ce service, ce généreux convalescent le créa comte palatin.

(2) Les suites de la maladie dont Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, avait été attaqué au camp sur le Rhin, retinrent Hoffmann jusqu'en 1735 à Berlin. Le célèbre Boerhaave, qui avait été consulté sur cette maladie, engagea le roi à se livrer entièrement à Hoffmann pour achever la cure; et ce fut le témoignage rendu en sa faveur par un tel médecin qui lui mérita toute la confiance de son prince. Il employa l'espace de cinq mois à cette cure, et il y réussit si bien que le roi le combla d'honneurs et de présents. Non seulement Hoffmann obtint pour lui le rang de conseiller intime, et pour son fils, une chaire de médecine à l'Université de Halle avec le titre de médecin consultant; mais le roi lui donna encore son portrait enrichi de diamants, et il chargea le peintre, qui l'avait travaillé, de faire celui de notre médecin, qui fut placé dans la maison royale de Monbijou.

(3) Ce fut Luc Schrock qui invita Hoffmann à prendre place dans l'Académie impériale des curieux de la Nature, où il entra sous le nom de DÉMOCRATE.

(4) Leibnitz le présenta à la Société royale de Berlin, et Blumentrost à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

(5) DEZEIMERIS et *Biographie médicale*, art. *Hoffmann*.

PROFESSOR JAM SENIOR ARTEM QUA AUGUSTISS. CÆSARI REGIB. MULTISQ. S. R. J. PRINCIPIB. PROFUIT PER 44. ANN. DOCUIT ET IN SYSTEMA RATIONALE REDEGIT. En dessous : 1737. Périgraphe : ADVERSA ET PHILOSOPHUM ET CHRISTIANUM PROBANT (1).

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : WOLF F. Insc. FRIDERICUS HOFFMANNUS.

R. NATUS HALÆ IN MAGDEBURGICA AN. 1660. OBIIT AN. 1742. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit. Sur la tranche : MONACHII (2).

HORCH (CHRISTOPHE) fut conseiller intime et premier médecin du roi de Prusse. Il naquit en 1667 et mourut en 1754.

Médaille, en bronze, de 5 3/4 centimètres.

A. Le buste. Insc. C. HORCH CONSIL. INTIM. ET ARCHIAT. BOR. REG.

R. AVI OPTIMI MEMORIAM C. V. J. C. V. MOEHSEN M. D. Ces mots sont entourés d'une guirlande de feuilles de chêne et de laurier, entrelacée d'une banderole sur laquelle on lit : DEN. 1754. AN. AET. 87 (3).

HOUSTET (M.....-F......), chirurgien de Paris, que Portal, Éloy et la Biographie médicale passent sous silence, et qui cependant écrivit plusieurs ouvrages remarquables, qu'on

---

(1) J. H. LOCHNER, ouv. cité, 7e partie, préface.

(2) RUDOLPHI n'indique rien sur la tranche de son exemplaire. Remarquons en passant que ce n'est pas dans le duché de Magdebourg, comme il est dit sur le revers de cette médaille, mais dans celui de Brandebourg, qu'est située la ville de Halle où naquit Hoffmann.

(3) MOEHSEN fit frapper cette médaille, dont il ne dit qu'un mot dans le vol. 2, p. 576, de son ouvrage. Elle est en argent dans le cabinet royal à Berlin.

trouve notés dans la Bibliothèque chirurgique de Haller et dans le Répertoire de Reussius.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : B. DUVIVIER F. Inscript. LUD. XV. REX CHRISTIANISS.

R. STUDIORUM ET PERITIÆ PRÆMIUM IN SCHOLA CHIRURG. PRACTICA IN PERPETUUM ASSIGNABAT M. F. HOUSTET 1765. Sur la tranche le mot CUIVRE (1).

HOWARD (JEAN), surnommé à bon droit le philanthrope (2), naquit à Hackney (3) en 1727, et mourut le 20 janvier 1790, dans la maison du banquier Markuf, à Cherson.

Howard eut la gloire de faire modifier presque entièrement le régime sanitaire des prisons et des hôpitaux dans la plupart des pays qu'il visita. Ses concitoyens lui prouvèrent leur reconnaissance en élevant une statue à sa mémoire.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. L'effigie à droite, sous laquelle : BARRE 1829. Insc. JOHN HOWARD.

R. L'inscription entourée d'une guirlande de feuilles de chêne : SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE — COMITÉ DES PRISONS.

---

(1) RUDOLPHI décrit aussi cette médaille, mais au revers, après le mot PERPETUUM, il a mis le signe interrogatif (?), pour en demander probablement l'explication.

(2) Le tremblement de terre, qui eut lieu à Lisbonne le 1er novembre 1755, venait d'épouvanter l'Europe; Howard s'embarqua en 1756 pour le Portugal. La frégate *le Hanovre*, sur laquelle il faisait la traversée, fut prise par les Français; il fut retenu quelque temps prisonnier de guerre et, dans cette situation affligeante, il ressentit au fond de son cœur cette pitié profonde et active, et selon ses propres paroles, cette vocation qui détermina la plus grande partie des utiles travaux de sa vie.

(3) D'autres biographes le font naître à Enfield.

Mon cabinet offre encore six pièces de monnaie en cuivre, battues à l'effigie d'Howard.

La première, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JOHN HOWARD. F. R. S.

R. Deux H entrelacées; au-dessus : 1792. Insc. BIRMINGHAM PROMISSORY HALFPENNY. Sur la tranche : PAYABLE AT BURCKMAN 'S WAREHOUSE BIRMINGHAM.

La deuxième a 2 centimètres et présente les mêmes faces que la première, à l'exception qu'au lieu de HALFPENNY, on y trouve FARTAING (liard). Rien sur la tranche.

La troisième, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JOHN HOWARD F. R. S. PHILANTHROPIST.

R. Des armoiries, sous lesquelles : 1794. Insc. PORTSMOUTH AND CHICHESTER HALFPENNY. Sur la tranche : PAYABLE AT SHARPS PORTSMOUTH AND CHALDECOTTS CHICHESTER.

La quatrième, du même module que la précédente, offre le même avers.

R. Une femme debout représentant la liberté; quelques ballots sont à ses pieds. En dessous : 1794. Insc. LIBERTY ET COMMERCE. Sur la tranche : PAYABLE IN LONDON.

La cinquième présente le même module et le même avers que la troisième.

R. La Grande-Bretagne assise tenant de la main droite une lance et appuyant le bras gauche sur un bouclier. En dessous : 1795. Insc. RULE BRITANNIA. Sur la tranche : CURRENT EVERY WHERE (1).

---

(1) Cette monnaie est également décrite par RUDOLPHI, mais sans l'inscription qui se trouve sur la tranche de la mienne. Le professeur de Berlin avait encore


CHRIST. GVIL.
HVFELAND



La sixième, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JOHN HOWARD F. R. S. En dessous : HALFPENNY.

R. Une femme assise, tenant dans sa main gauche un rameau d'olivier, montre de la droite une prison à un enfant tenant une clef. Au-dessus : GO FORTH. Insc. REMEMBER THE DEBTORS IN GOAL. Sur la tranche : PAYABLE AT LONDON OR DUBLIN.

HUFELAND (CHRISTOPHE-GUILLAUME), célèbre médecin allemand, naquit à Langensalva, dans la Thuringe, le 12 août 1762. Reçu docteur à Tubingen, en 1783, il pratiqua d'abord à Weimar, sous les auspices de son père, médecin du lieu. Le jeune Hufeland fut, à quelque temps de là, nommé professeur à Jéna; puis il succéda à son père comme conseiller médecin aulique à Weimar, et resta dans cette ville jusqu'en 1801, où le roi de Prusse l'appela à Berlin, pour occuper aux mêmes titres près de sa personne le rôle distingué qu'il remplissait près du duc souverain de Weimar. Bientôt il devint en outre médecin-directeur de la Charité de Berlin, directeur du Collége de chirurgie et conseiller privé.

Lorsqu'en 1809, la Prusse s'inspira de l'exemple de la France pour instituer une université hiérarchique, Hufeland fut pourvu d'un brevet de professeur ordinaire à la Faculté de Berlin, et nommé l'année suivante conseiller d'État. Enfin, vers 1819, le Gouvernement le nomma directeur de l'Acadé-

---

trois autres monnaies à l'effigie de Howard, mais il ne les a pas décrites. Il fait à ce sujet une remarque d'une extrême justesse. Il faut louer dignement, dit-il, celui qui eut l'ingénieuse idée de faire circuler parmi le peuple, sous forme de pièces de monnaie de peu de valeur, l'image de l'homme le plus humain et le plus compâtissant dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

[illegible] de la médecine et de la chirurgie militaires. [illegible]
[illegible] plus [illegible]
[illegible] médecins [illegible]
[illegible] Hufeland [illegible] homme de l'art. [illegible]
[illegible] dans son dernier [illegible] tristes larmes: [illegible]
[illegible] la médecine [illegible]
[illegible] plus [illegible] plus [illegible]
[illegible] des professions.

Depuis [illegible] Hufeland publia [illegible] Berlin un journal [illegible] le titre de *Journal der practischen Arzneykunde und Wundarzneykunst*. [illegible] quatre-vingt-[illegible] volumes. [illegible] chaque année, à partir de 1801, un Annuaire de l'hôpital de la Charité de Berlin. On connaît encore de lui quarante [illegible] ouvrages, dont plusieurs ont été traduits en diverses langues. Les principaux sont: [illegible] Iéna. [illegible] le plus célèbre de tous [illegible] France [illegible] deux versions [illegible] l'auteur [illegible] sous le nouveau titre de *Macrobiotique*: c'est dans ce traité [illegible] l'Europe [illegible] Américains [illegible] et [illegible] lecteurs [illegible] jour, sans [illegible] *Système de médecine pratique*. [illegible] Leipzig, 1808; Berlin, [illegible] occasion [illegible] recommanda [illegible] grâce à lui

obtint une vogue universelle; cet ouvrage fut traduit à Paris en 1821, accompagné d'un mémoire du baron Larrey; 4° *Histoire de la santé* (1812); 5° *Conseils sur l'Éducation physique* (1799); 6° *Principales eaux minérales de l'Allemagne* (1810), petit ouvrage qui eut le succès des autres œuvres d'Hufeland.

Hufeland était ennemi des systèmes: il combattit tour à tour la *dichotomie* de Brown, l'*irritation* de Broussais, l'*homœopathie* d'Hahnemann, mais il mit tant de modération, tant d'égards dans ses critiques, que plus d'une fois il se concilia l'estime de ceux dont il repoussait les doctrines. C'est à lui par exemple, qu'Hahnemann adressait, pour être insérées dans son journal, ses lettres, ses réflexions, ses griefs même d'homme persécuté et de médecin incompris. Toujours à la recherche des faits et ne prisant que la réalité, Hufeland ne donnait accès dans son recueil qu'à des observations avérées, à des remarques pratiques. Ses cours publics avaient la même simplicité que ses écrits.

Hufeland a résumé non pas ses doctrines, il n'en avait point à proprement parler, mais ses idées essentielles, ses opinions détachées, dans un de ses derniers ouvrages, qu'on a traduit dans toutes les langues, et qui a pour titre : *Manuel de médecine pratique, fruit d'une expérience de cinquante ans*, avec cette épigraphe : *Natura sanat, medicus curat morbos.* Dans cette œuvre, l'auteur ne tient pas assez compte des recherches et découvertes faites par d'autres praticiens, ses contemporains, auxquels le diagnostic et le siége des maladies sont redevables de tant de lumières.

En 1833, Hufeland fêta le cinquantième anniversaire de son doctorat et de son heureuse pratique, et à cette occasion il

lui fut adressé beaucoup de faveurs et d'hommages. Le roi de Prusse voulut, entre autres gracieusetés, que la Société fondée en 1810 par son premier médecin portât désormais le nom d'Hufeland. Ce médecin éminent mourut à Berlin, le 25 août 1836, âgé de soixante-quatorze ans.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BRANDT F. Insc. CHRIST. GUIL. HUFELAND.

R. Un autel, sur lequel : le bâton d'Esculape et un parchemin ayant pour titre : MACROBIOTICE. Sur le devant : un génie soulève une femme tenant deux enfants; un autre génie derrière elle manie un fuseau. Exergue :

NATURÆ PRÆCEPTA COLENS MORBISQUE MEDETUR
FILAQUE PARCARUM LENTIUS IRE DOCET.

— D. 24. M. JUL. A. 1833.

HUMBOLDT (ALEXANDRE DE), homme d'un immense génie, profondément versé dans toutes les branches de l'histoire naturelle, est né à Berlin le 14 septembre 1769. Il est membre de toutes les sociétés savantes et décoré de tous les ordres de l'Europe. L'Institut de France le compte au nombre de ses plus illustres et de ses plus zélés correspondants.

Entre toutes les tendances intellectuelles qui se partagent, qui se disputent notre époque, il en est une qui domine et embrasse en quelque sorte toutes les autres, et par laquelle ce siècle, inférieur peut-être au passé sur quelques points, semble appelé à manifester la puissance de l'esprit humain dans des proportions inconnues aux âges précédents.

Cette tendance, qui formera aux yeux de l'avenir, le caractère distinctif du temps présent, est celle qui pousse avec une énergie toujours croissante le genre humain vers l'étude

pratique des sciences naturelles. Jamais à aucune époque, la notion scientifique de la nature et de ses produits si variés, l'étude de ses lois si mystérieuses, l'application de ses forces si gigantesques, ne furent poursuivies avec une ardeur si extraordinaire et des résultats si prodigieux.

Profitant de tous les travaux, de toutes les découvertes des siècles antérieurs, notre siècle aspire à faire marcher d'un même pas toutes les catégories de la science, à les unir en une synthèse puissante, dont il se sert comme d'un levier pour remuer le monde. Car si c'est aussi un but déterminé, ce n'est pas précisément un but spécial qu'il poursuit; ce n'est pas, comme au quinzième siècle, par exemple, la découverte de régions inconnues qu'il pressent et prépare; c'est mieux que cela : c'est l'asservissement complet de la nature, c'est l'exploration, l'exploitation, la possession du globe entier; c'est en quelque sorte l'anéantissement de l'espace et du temps, la domination des airs, de la terre et des flots, qui semblent le but de ses audacieux efforts. Jamais on ne prit plus au sérieux le grand mot de Colomb à Isabelle: *El mondo es poco :* le monde est petit. Vainement la nature irritée se débat sous l'étreinte de ce Titan nouveau; vainement elle le brûle de ses feux; vainement elle l'engloutit dans ses eaux; vainement elle l'écrase entre ses bras puissants; elle anéantit les hommes, mais l'homme lui échappe toujours, et toujours plus ardent, toujours plus infatigable, toujours plus opiniâtre, puisant dans une lutte éternelle une force toujours nouvelle, l'esprit humain s'acharne à sa proie.

A des époques d'une activité scientifique si prononcée et dont les efforts si variés convergent vers un si grand but, il

faut des esprits vastes pour embrasser d'un coup-d'œil tout l'ensemble du mouvement, coordonner, comparer, féconder les résultats obtenus, et agir tour à tour sur chaque point avec une force propre, augmentée des forces de tous. La science contemporaine compte plusieurs de ces hommes universels, de ces têtes encyclopédiques de la famille des Cuvier, et M. Alex. de Humboldt est sans contredit une des organisations de ce genre les plus extraordinaires dont puisse se glorifier notre siècle.

Il est difficile d'énumérer tout ce qu'est M. de Humboldt, mais il est encore plus difficile d'expliquer ce qu'il n'est point. Je ne saurais vraiment dire quelle partie des connaissances humaines est étrangère aux investigations de l'illustre savant: géographe, géologue, physicien, chimiste, astronome, botaniste, philosophe, moraliste, chimiste, économiste, homme d'état au besoin, homme du monde toujours, voire même poëte, car il a écrit deux volumes de prose purement descriptive, où brille un sentiment poétique des plus remarquables; connaissant littéralement comme sa poche notre misérable petite planète, l'ayant étudiée et explorée dans tous les sens, en dessus et en dessous, du levant au couchant, de l'équateur aux pôles, dans ses cavernes les plus profondes et sur ses plus hautes montagnes, dans ses plus terribles volcans et sur ses mers les plus orageuses, dans ses innombrables produits du règne minéral, végétal et animal, dans ses habitants de toutes les espèces et de toutes les couleurs, dans l'histoire, les mœurs, l'organisation sociale et politique de ces mêmes habitants; possédant de plus une connaissance aussi étendue des phénomènes du ciel que de ceux de la terre; n'ayant pas son pareil pour déterminer une longitude et une latitude,

observer, décrire une étoile, une éclipse, une comète, et embrasser dans son ensemble le mouvement général des astres, sachant, en un mot, par cœur, son zodiaque, son globe terrestre et son humanité, dont il parle toutes les langues, M. Alex. de Humboldt a trouvé encore le temps de faire entrer dans sa prodigieuse intelligence toutes les facultés qui constituent un chambellan accompli : la science du monde, des salons, des intrigues, des cancans politiques, diplomatiques et autres. Sa conversation célèbre est aussi redoutée par les absents, qu'elle est recherchée par ceux qui l'écoutent. C'est en sortant d'un entretien avec lui qu'un écrivain, prévoyant sans doute le sort qui l'attendait, a trouvé cette phrase charmante : « M. de Humboldt a l'habitude de n'épargner guère que la personne à laquelle il parle. En l'écoutant, on est toujours plus avide de l'entendre, et l'on tremble de le quitter (1). »

Trois médailles.

La première, en bronze, a 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : F LOOS. Insc. FRIDER. HENRIC. ALEXANDER AB HUMBOLDT.

R. De Humboldt assis, étudiant l'Amérique sur une sphère. Inscr. NOVI ORBIS DEMOCRITUS. Exergue : IN FELICEM REDITUM BEROLINI 1805.

La deuxième, en bronze, de 6 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BRANDT F. Insc. ALEXANDER AB HUMBOLDT.

R. Phébus parcourant sur son char une partie du zodiaque;

---

(1) *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien.* Bruxelles, 1847, 2 vol. grand in-8°, 2e vol., p. 45 et 46.

en dessous : Neptune, près duquel un dragon, et Pomone, à côté de laquelle, un lion. Insc. ILLUSTRANS TOTUM RADIIS SPLENDENTIBUS ORBEM. Exergue : BEROLINI 1828.

Cette belle médaille fut offerte à M. de Humboldt par les auditeurs qui avaient suivi ses conférences publiques sur la géographie physique pendant l'automne de 1828.

La troisième, de même métal et module que la première.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C PFEUFFER F. Insc. ALEXANDER AB HUMBOLDT NAT. 14 SEPT. 1769.

R. Cette inscription entourée d'une guirlande en feuilles de chêne : FLORA SUBT(ERRANEA) IRRIT(ABILITAS) VEG(ETABILIS) ET AN(IMALIS) ITER AMERIC(ANUM). GEOGR(APHIA) PLANT(ARUM) DISQU(ISITIONES) GEOL(OGICÆ) ET MAGN(ETICÆ) LIN(EÆ) ISOTH(ERMÆ). En dessous : G. LOOS DIR. (1).

HUNTER (GUILLAUME) naquit le 23 mai 1718, à Kilbridk, dans le comté de Lanark. Le docteur Cullen fut son protecteur et le détermina à étudier la médecine; plus tard, Hunter trouva dans le docteur Douglas un guide éclairé, qui lui enseigna l'anatomie et l'art des accouchements. Guillaume ne tarda pas à se faire connaître d'une manière avantageuse par des travaux anatomiques que la Société royale de Londres accueillit avec faveur. Samuel Sharp le choisit, en 1746, pour son successeur, en lui cédant son amphithéâtre. Hunter fit avec le plus grand éclat ses premiers cours d'anatomie. Après avoir été agrégé au collége des chirurgiens de Londres, il

(1) L'effigie de cette médaille est prise d'après le portrait en cire fait par [illegible] et qui était très-ressemblant. Cette médaille fut frappée en décembre 1828.

voyagea en Hollande et en France, fut reçu, en 1748, un des chirurgiens de l'hôpital de Middlesex, et l'année suivante, un de ceux de l'hôpital des femmes en couches. Richard Manningham et le docteur Sandys, accoucheurs très-répandus, cessèrent vers cette époque de pratiquer leur art. L'illustre Smellie plaisait peu dans le monde, à cause de l'austérité de ses mœurs et de la rudesse de ses manières. Hunter se trouva occuper le premier rang dans la branche la plus lucrative de l'art de guérir.

En 1750, il voulut se faire recevoir docteur en médecine. Ce fut à l'Université de Glascow, où Cullen était alors professeur, que Hunter alla prendre ce titre. De retour à Londres, il succéda au docteur Layard comme l'un des médecins de l'hôpital des femmes en couches, où il avait rempli pendant plusieurs années les fonctions de chirurgien. Ce fut vers cette époque que la Société de Médecine de Londres le reçut parmi ses membres. Hunter enrichit les mémoires de cette Société de travaux fort importants ou d'observations neuves. Nous citerons celles sur l'anévrysme variqueux, la rétroversion de l'utérus, l'anasarque, l'emphysème, la hernie dans la tunique vaginale. On lui doit la description de la membrane caduque, qui a retenu le nom de Hunter.

Lorsqu'en 1762, il fit paraître ses commentaires médicaux, il rencontra dans Alexandre Monro, le jeune, professeur à Édimbourg, un adversaire redoutable contre lequel il s'emporta avec une extrême vivacité, parce que Monro lui contestait les droits qu'il prétendait avoir à quelques découvertes anatomiques.

En 1764, Hunter devint médecin extraordinaire de la reine; en 1767, il fut reçu membre de la Société royale de

Londres, et y donna, l'année suivante, lecture d'un mémoire sur les ossements fossiles de l'animal de l'Ohio, dans lequel il reconnut un quadrupède différent de l'éléphant et de tous les autres animaux que nous connaissons. Cuvier nous a appris que cette race d'animaux est perdue. Plus tard, Hunter s'occupa aussi de recherches sur les os fossiles que l'on trouve à Gibraltar.

Comme notre savant cultivait aussi l'archéologie, il devint en 1768 membre de la Société des Antiquaires, et, la même année, lors de la création de l'Académie des Beaux-Arts à Londres, le roi lui accorda le titre de professeur d'anatomie dans cet établissement. Hunter saisit cette occasion pour étudier sous un nouveau jour la structure du corps humain, et faire l'application de cette connaissance à la peinture et à la sculpture. L'Académie des Sciences et la Société royale de Médecine de Paris se l'attachèrent en qualité d'associé.

Célibataire et jouissant d'une fortune indépendante, Hunter créa une école d'anatomie et d'histoire naturelle. Il y affecta un terrain spacieux, sur lequel il fit bâtir une maison avec un vaste amphithéâtre et des salles nombreuses destinées, les unes aux dissections, les autres à contenir tous les objets qui font partie d'un muséum. C'est ainsi qu'il rassembla dans cet asile de la science non seulement une foule de pièces anatomiques, mais encore beaucoup de curiosités d'histoire naturelle, une riche bibliothèque qui contenait quinze mille volumes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'incunables, et une collection de médailles antiques rares : il recherchait principalement celles des peuples et des villes. Ce Museum faisait ses délices, et il ne cessa de l'orner et de l'enrichir jusqu'à sa mort, qui arriva le 30 mars 1783; il était

âgé de soixante-cinq ans. Mathieu Baillie, neveu de Hunter, fut chargé de pourvoir à la conservation de ces précieuses collections et de les remettre, après trente ans, à l'université de Glascow, qui les possède actuellement. Hunter avait laissé des fonds pour leur entretien et pour leur augmentation (1).

L'ouvrage qui rattache le nom de Hunter à la numismatique, quoiqu'il n'ait rien écrit sur cette science, est la description des médailles de son cabinet par le docteur Combe (2). La description des pièces qui composaient cette importante collection est faite par ordre alphabétique. Les planches, bien gravées, sont au nombre de soixante-huit; chacune d'elles contient vingt à trente figures. A la fin se trouvent représentés quatre cent vingt signes et monogrammes, qui se rencontrent dans le cours de l'ouvrage, ainsi que trente-sept inscriptions en caractères peu ou point connus (3).

Hunter a eu les honneurs d'une médaille, que Rudolphi assure être la plus belle qu'il ait vue. Elle fut d'abord coulée avec un métal de composition, puis perfectionnée par le burin du graveur; son module est de 7 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. GUL. HUNTER. ANATOMICUS. — BURCK FEC.

R. Une urne sur laquelle est représentée une démonstration anatomique; sur sa base : 1774. Légende : OLIM MEMINISSE JUVABIT.

---

(1) Une description générale du Musée Huntérien a été publiée en anglais par les soins de M. Laskey. Glascow, 1813, in-8°.

(2) Cet ouvrage a pour titre : *Nummorum veterum populorum et urbium qui in museo Gulielmi Hunter asservantur descriptio figuris illustrata operâ et studio Caroli Combe*. Londres, 1782, fig., in-4° maj.

(3) Dezeimeris — Biographie médicale — Renauldin, Études sur les médecins numismatistes, art. *Hunter*.

HUNTER (John), l'une des sommités chirurgicales du dernier siècle, était frère de Guillaume. Né le 14 juillet 1728, il eut le malheur de perdre son père à l'âge de dix ans, son éducation fut négligée; il s'adressa à son frère Guillaume, qui le fit venir auprès de lui à Londres, l'initia dans son art et lui procura les moyens d'étendre ses connaissances. John Hunter étudia ainsi l'anatomie sous les auspices de son frère, pendant dix années, avec une ardeur et une persévérance presque sans exemple. Aussi ne tarda-t-il pas à lui être très-utile. Il contribua à ses découvertes sur les vaisseaux lymphatiques et sur l'utérus. Bientôt il en fit seul de fort importantes, et ce fut alors que, pour se perfectionner dans la physiologie, il commença à se livrer à l'étude de l'anatomie comparée, non dans la vue de faire des dissections isolées d'animaux particuliers, mais pour approfondir la manière dont s'exécutent les plus importantes fonctions de la vie, par la comparaison des organes infiniment variés, qui en sont les instruments, dans les différentes classes d'animaux, et pour arriver par là à la connaissance des principes généraux sur leur jeu et leur usage dans l'homme. Cette étude eut pour lui tant d'attraits, que dès lors elle devint et a toujours été son étude favorite. Il s'y livra avec passion et commença cette admirable collection, au perfectionnement de laquelle il consacra des travaux infinis et des sommes immenses.

Les travaux de tout genre auxquels il s'adonna chez son frère, lui ayant occasionné une maladie inflammatoire dont les suites donnèrent des craintes pour sa poitrine, on lui conseilla de voyager dans un pays chaud; il partit en 1761, en qualité de chirurgien militaire, pour le Portugal. De retour à Londres en 1763, il enseigna l'anatomie et la chirur-

gie, et se livra avec ardeur à l'exercice de cet art, dans lequel il reçut successivement tous les honneurs dont cette carrière est susceptible. En 1767, il fut reçu membre de la Société royale de Londres. Il fonda à cette même époque une Société particulière pour l'avancement de l'art de guérir. En 1768, il fut agrégé au corps des chirurgiens de Londres, et élu chirurgien de l'hôpital Saint-Georges. En 1776, il fut nommé chirurgien extraordinaire du roi. En 1781, il fut agrégé à la Société royale des Sciences et Belles-Lettres de Gottembourg; en 1783, à la Société royale de Médecine et à l'Académie royale de Chirurgie de Paris; en 1786, il fut élu chirurgien général de l'armée; en 1790, chirurgien général et inspecteur des hôpitaux, etc.

En 1783, Hunter sentit les premières atteintes d'une angine de poitrine. La fréquence des accès alla toujours en augmentant; il mourut subitement, le 16 octobre 1793, âgé de soixante-quinze ans (1).

Personne, dit Odier, n'a mieux été jugé que Hunter par le célèbre Lavater: « Cet homme pense par lui-même, dit-il, en voyant son portrait. » Hunter a bien justifié ce jugement: il n'a traité aucun sujet de physiologie, de médecine ou de chirurgie, dans lequel il n'ait mis de l'originalité.

John Hunter ne laissa que de peu de fortune. La riche collection d'anatomie, qu'il avait commencée dès sa jeunesse, a été acquise, suivant son vœu, par le Gouvernement, qui l'a donnée au Collége des chirurgiens de Londres, sous la condition de la rendre publique, et d'en expliquer le contenu dans un certain nombre de leçons annuelles. C'est en 1810 que l'on a commencé ces leçons.

---

(1) Rudolphi, dit qu'il mourut en 1798.

Il aida son frère Guillaume dans quelques-unes de ses découvertes. Celle sur les lymphatiques et sur les vaisseaux de la matrice fut en grande partie le résultat des travaux de John, qui en a fait aussi de fort importantes dans l'anatomie et la zootomie. Ainsi, on lui doit une description plus exacte que celle qu'on possédait jusqu'alors, de la distribution des branches du nerf olfactif et de celui de la cinquième paire, ainsi que de celle des vaisseaux de la matrice, qu'il a poursuivis jusqu'à leur épanouissement dans le placenta. Il a découvert les vaisseaux lymphatiques dans les oiseaux, et tracé un exposé fidèle de la manière dont les testicules descendent peu à peu de l'abdomen dans la cavité des bourses. C'est lui qui a donné le nom de gouvernail, au cordon fibro-celluleux, qui, en se contractant pour attirer le testicule hors du ventre, allonge les fibres du muscle petit oblique, lesquelles produisent le crémaster, et qui constitue lui-même le dartos par son épanouissement. La physiologie lui est redevable de quelques vues ingénieuses. Il soutenait avec raison que le sang est doué de vitalité et pensait que l'élasticité des artères diminue en raison du rétrécissement de leur calibre et de l'augmentation de leur force musculaire. Enfin son nom ne figure pas moins honorablement dans les fastes de la chirurgie. C'est à tort cependant que le procédé opératoire qui consiste à lier l'artère fémorale dans le cas d'anévrysme de l'artère poplitée, a été publié sous le nom de méthode de Hunter, même en France, car ce procédé, dont Anel est le véritable inventeur, avait été tiré de l'oubli par Desault, qui, dès 1785, développa les principes sur lesquels repose la théorie par laquelle on en explique les succès. Hunter a d'ailleurs publié des observations intéressantes sur l'anévrysme variqueux, et

son ouvrage sur les maladies vénériennes a servi à M. Ricord de base pour son système des affections syphilitiques (1).

Pour sa médaille, voir l'article consacré à Fordyce.

HUYGENS, ou Huyghens de Zuylichem, en latin Hugenius (Christian), célèbre mathématicien et astronome, né à La Haye le 14 avril 1629, s'est placé, par ses vastes connaissances, ses théories, ses inventions dans les arts et les sciences, sur la ligne des Archimède et des Newton.

Après avoir fait de brillantes études en Hollande, il voyagea en Danemarck avec Henri, comte de Nassau, revint à Leyde, où il publia ses deux premiers ouvrages qui annonçaient dès-lors un grand maître en géométrie. Il passe ensuite en France, où il fut reçu docteur en droit à l'Académie protestante d'Angers. De retour dans sa patrie, il s'occupa avec son frère ainé de l'art de tailler et polir les verres des grandes lunettes. C'est au moyen d'un objectif de douze pieds de foyer, construit par lui, qu'il découvrit le premier un satellite à la planète de Saturne. Après plusieurs autres travaux et découvertes, il fit successivement cinq voyages en France, et lors du troisième en 1666, il accepta une pension ainsi qu'un logement à la Bibliothèque du Roi, qui lui furent offerts par le ministre Colbert. C'est à cette époque qu'il écrivit ses traités sur la dioptrique, sur le mouvement résultant de la percussion, et qu'il publia le fruit de ses méditations sur la théorie du pendule, ouvrage qui est son plus beau titre de gloire et qu'il dédia à Louis XIV.

En 1681, Huygens quitta tout-à-fait la France, soit qu'il

---

(1) Dezeimeris, Biographie médicale, art. *Hunter*.

y fût contraint par le mauvais état de sa santé, soit qu'il voulût terminer ses jours au milieu des siens dans sa patrie, soit enfin, comme on l'a prétendu, que la révocation de l'édit de Nantes fût la cause de cette retraite. Fixé définitivement en Hollande, Huygens s'y livra à de nouveaux travaux, publia de nouveaux ouvrages, non moins remarquables que les premiers, et mourut à La Haye, le 8 juillet 1695, âgé de soixante-six ans.

Deux médailles.

La première, en bronze, de trois pouces et une ligne de diamètre.

A. Le buste à gauche, sous lequel : 1679. Inscrip. CHRIST. HUGENIUS.

R. Le pendule servant à mesurer Saturne, au-dessus duquel, la planète du même nom, avec son satellite découvert par Huygens. Inscr. SEMET METITUR. Sur les côtés : PROPTER INVENTIONEM TRIANGULI SATURNI (en lettres gravées).

La seconde, également en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : HENRIONNET F. Insc. CHRISTIANUS HUGENIUS.

R. NATUS HAGÆ COMITUM IN BATAVIA AN. 1629. OBIIT AN. 1791. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1821. Durand edidit (1).

HUYSSE (ALEXANDRE-JEAN-JÉRÔME), exerça la chirurgie à Middelbourg en Zélande.

---

(1) RUDOLPHI fait remarquer l'erreur qui se trouve sur le revers de cette pièce en donnant 1791, pour l'année de la mort de Huygens. Sur le revers de ma médaille, au lieu de 1791, il y a MDCXCX (1700). C'est une faute d'attention de la part du graveur, qui, au lieu de XCX, aurait dû graver XCV, 1695, date de la mort de Huygens.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Cinq écussons à armoiries, entourés de banderoles et réunis à la partie supérieure par une rosette. Sur les banderoles on lit les mots : ALEXAND. JOH. HIERO. HUYSSE. ANTHONI. VAN STEVENINCK DEKEN. FRANÇOIS RITSAART OUD DEKEN. JACOB DE WOLF. BRI BUS. En dessous : BELEIDER. BUS. M. Au dessus : 1756.

R. La mort avec ses attributs. Insc. VOOR 'T CHIRURGIENS GILDE.

C'est la médaille de corporation des chirurgiens de Middelbourg.

IFLAND (AUGUSTE-GUILLAUME), auteur dramatique distingué, naquit à Hanovre le 19 avril 1759. Il commença par être artiste de théâtre et s'échappa de la maison paternelle pour aller débuter à Gotha en 1777. Ses succès sur la scène furent très-rapides. Madame de Staël a parlé de cet artiste dans les termes les plus propres à donner une haute idée de ses talents (1) : « Il est impossible, dit-elle, de porter plus loin l'originalité, la verve caustique et l'art de peindre les caractères que ne le fait Ifland dans ses rôles. Je ne crois pas que nous ayons jamais vu au théâtre français un talent plus varié ni plus inattendu que le sien, ni un acteur qui se risque à rendre les défauts et les ridicules naturels avec une expression aussi frappante. »

« Sa manière de jouer la tragédie est aussi, selon moi, d'un grand effet. Le calme et la simplicité de sa déclamation dans le beau rôle de Walstein ne peuvent s'effacer du souvenir.

(1) *De l'Allemagne*, par madame la baronne DE STAEL-HOLSTEIN. 2e édition. Paris, 1814, 3 vol. in-8°. 2e vol., p. 279 et suivantes.

L'impression qu'il produit est graduelle. On croit d'abord que son apparente froideur ne pourra jamais remuer l'âme; mais en avançant, l'émotion s'accroît avec une progression toujours plus rapide, et le moindre mot exerce un grand pouvoir quand il règne dans le ton général une noble tranquillité qui fait ressortir chaque nuance, et conserve toujours la couleur du caractère au milieu des passions. »

« Il n'y a pas un accent, pas un geste dont Ifland ne sache trouver la cause en philosophe et en artiste. A-t-il à représenter un personnage dont le caractère n'a rien de méchant, mais dont la vanité l'égare autant que s'il était vraiment pervers et qui néanmoins veut paraître indifférent, Ifland saisit avec une admirable sagacité ce qu'il y a d'embarrassé dans cette apparente insouciance. »

« Examinant de quelle manière les rôles des scélérats doivent être rendus sur la scène, il faut, dit Ifland, que l'acteur s'attache à faire sentir par quels motifs le personnage est devenu ce qu'il est, quelles circonstances ont dépravé son âme, enfin l'acteur doit être comme le défenseur officieux du caractère qu'il représente. En effet, il ne peut y avoir de vérité, même dans la scélératesse, que par les nuances qui font sentir que l'homme ne devient jamais méchant que par degrés. »

« La théorie d'Ifland sur les gestes est très-ingénieuse et plus d'un homme du monde pourra y puiser un utile enseignement. Il se moque de ces bras en moulin à vent qui ne peuvent servir qu'à déclamer des sentences de morale, et croit que d'ordinaire les gestes en petit nombre et rapprochés du corps indiquent mieux les impressions vraies; mais dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, il y a deux parties très-distinctes dans le talent, celle qui tient à l'enthousiasme poétique

et celle qui naît de l'esprit observateur; selon la nature des pièces ou des rôles, l'une ou l'autre doivent dominer. Les gestes que la grâce et le sentiment du beau inspirent ne sont pas ceux qui caractérisent tel ou tel personnage. La poésie exprime la perfection en général plutôt qu'une manière d'être ou de sentir particulière. L'art de l'acteur tragique consiste donc à présenter dans ses attitudes l'image de la beauté poétique, sans négliger cependant ce qui distingue les différents caractères : c'est toujours dans l'union de l'idéal avec la nature que consiste tout le domaine des arts. »

Non content d'être le premier artiste dramatique de l'Allemagne, Ifland voulut être auteur et composa un grand nombre de pièces, dont la plupart obtinrent un beau succès.

Après avoir été pendant plusieurs années directeur du théâtre de Manheim, il alla d'abord à Weimar, puis à Berlin, où le roi de Prusse lui confia la direction des spectacles de la cour; il mourut, dans l'exercice de ces fonctions, le 20 septembre 1814, âgé de cinquante-cinq ans.

Belle médaille, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche entre deux branches de laurier entrelacées. En dessous: LOOS.

R. QUI FABULAS SCENICAS SCRIBENDO AGENDOQUE ANIMAS SEMPER MOVIT OBLECTAVIT PERCUTIT IFLANDO MUSARUM ALUMNO ISTUC AMORIS MONIMENTUM LIPSIÆ QUOS ARTE AC MORIBUS SIBI DEVINXIT AMICORUM OFFICIOSA VOLUNTAS OFFERT. En dessous : les emblèmes des jeux scéniques entremêlés de feuilles de vigne.

INGENHOUSZ (JEAN) naquit à Breda (Hollande), en 1730. Après avoir terminé ses humanités, il s'adonna à l'étude de la médecine, mais particulièrement à celle des sciences naturel-

les. Il exerça d'abord la médecine dans sa ville natale, passa ensuite en Angleterre, devint membre de la Société royale de Londres, se rendit plus tard à Vienne, où il inocula avec succès les princes et les princesses, et reçut de l'impératrice Marie-Thérèse le titre de médecin de la famille impériale avec celui de conseiller aulique. Après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande et en France, Ingenhousz retourna en Angleterre, et mourut près de Londres, le 7 septembre 1799, dans une maison de campagne où il s'était retiré (1).

Clichet, en bronze, de 9 centimètres, présentant le buste à droite avec l'inscription : J. INGENHOUSZ CONS. AUL. ET ARCHIAT. CAES. REG. SOC. LOND. ETC. SOCIUS. 1779.

INGLIS (JOHN), médecin anglais peu connu.

Médaille coulée, en bronze, de 10 centimètres.

A. Le buste. Insc. JO. INGLIS M. D. 1703. M. S. (Max. Soldanus).

R. Hygie et Minerve. Insc. REDDUNT ALTERNAM VICEM (2).

JABLONOWSKI (JOSEPH-ALEXANDRE), né le 4 février 1712, devint voïwode de Nowogorod et fut créé, en 1743, prince de

---

(1) On a de lui plusieurs ouvrages qui se rapportent tous aux points les plus importants de la physique et de l'histoire naturelle. Ce sont : un *Mémoire sur l'électrophore*, lu à la Société royale de Londres. — *Expériences sur les végétaux*, traduites en français par l'auteur. — *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique*, traduites en français. — *Essai sur la nourriture des plantes* (en français), traduit en anglais. — Ingenhousz a enrichi le *Journal de physique*, de Rozier, ainsi que différents recueils périodiques anglais, d'un grand nombre de *Mémoires* sur des matières de physique, de mécanique et d'histoire naturelle.

(2) ROTHSCHOLTZ, ouv. cité, p. 236, n° 105. — HAUSCHILD, cité, n° 412. RUDOLPHI avait vu cette médaille chez GOETZIUS.

l'empire d'Allemagne. En 1768, il quitta sa patrie, lors des troubles qui y éclatèrent, et, au retour de nombreux voyages en France et en Italie, il fixa sa résidence à Leipzig, où il mourut le 1er mars 1777.

Ami et protecteur des sciences, il réunit dans ses domaines, notamment à Iablonof, de riches collections de livres, de médailles, etc.; il composa aussi lui-même plusieurs ouvrages polonais, latins et français. Dans l'année 1765, il proposa trois prix pour la solution de trois questions relatives à l'histoire de la Pologne, à l'économie politique, à la physique et aux mathématiques; prix que la Société des Naturalistes de Dantzig était appelée à décerner en 1766. Mais celle-ci ayant accordé le prix à une dissertation de Schlozer, qui reléguait dans le domaine de la fable l'existence de Lech, le prince Jablonowski regarda cette assertion comme une hérésie historique contre laquelle il publia ses *Vindiciae Lechi et Czechi* (Leipzig, 1770), et refusa de délivrer le prix proposé, en soutenant que les conditions du concours n'avaient point été remplies. En 1768, il fonda à Leipzig la société scientifiqne qui porte encore son nom, mais qui ne fut définitivement organisée qu'en 1774. Jablonowski la dota d'un capital dont les revenus sont appliqués à faire frapper trois médailles en or, de la valeur de vingt-quatre ducats chacune, à l'effigie du fondateur, pour les meilleures réponses à trois questions relatives aux sciences précitées.

Médaille, en or, de 5 centimètres.

A. Le buste. Insc. JOS. ALEX. DUX DE PRUSS. VINDIS. A VICHOLTZ. IN JABLONOW. ET S. R. I. PR. POL. NOVOGROD EQUES TORQ. ET COMM. S. SPIR. MICH. ET HUB. ACAD. SCIENT. AC. BON. LITT. PARIS. ARCAD. RECUP. INSTITUTIQ. IN ITALIA COLL.

R. Les armoiries du prince. Insc. RECEDANT VETERA NOVA SINT OMNIA. ECCL. — PRÆMIUM PHYSICÆ (1).

JACQUIN (NICOLAS-JOSEPH, baron de), botaniste éminent, appartenait à une ancienne famille du Brabant, et naquit à Leyde, le 16 février 1727. Il fit ses études à Anvers, à Louvain, à Leyde et à Paris, et choisit enfin Vienne pour séjour. Quand, à la sollicitation du baron Van Swieten, François Ier fonda, en 1753, le jardin impérial de Schœnbrunn, on résolut d'envoyer plusieurs botanistes dans les pays lointains à l'effet d'y recueillir une collection de plantes exotiques, Jacquin fut chargé d'aller en Amérique. Il parcourut de 1755 à 1759, plusieurs îles des Indes Occidentales et une bonne partie des côtes de la Colombie moderne, et les envois qu'il expédia au jardin botanique de Vienne en firent le plus riche de cette époque. En 1763 il fut nommé conseiller des mines et professeur de chimie et de minéralogie, puis, en 1768, professeur de chimie et de botanique à l'Université de Vienne. Il mourut dans cette ville, le 26 octobre 1817, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Jacquin occupe un rang élevé parmi les botanistes de son siècle; car, sans parler des services qu'il rendit au jardin botanique de Vienne, il se distingua comme professeur et comme écrivain. Il a doté l'Allemagne de magnifiques ouvrages, non moins précieux qu'utiles, tels que la *Flora Austriaca* (5 vol.; Vienne, 1773-78, avec 500 gravures sur cuivre); et le *Stir-*

---

(1) C'est le prix pour les mémoires sur la physique. Il existe encore des médailles pour les meilleurs travaux sur l'histoire de la Pologne, sur l'économie politique et sur les mathématiques.

pium Americanarum Historia (Vienne, 1763-80, avec 264 planches coloriées). On lui doit en outre un grand nombre de manuscrits et de traités.

Il fut membre ou associé de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, et le nom de Jacquinia a été donné, en son honneur, par Linné, à un genre de la famille des Sapotilliers, qui renferme des arbrisseaux des Antilles.

Rudolphi décrit une médaille qu'il dit avoir reçue du fils de Jacquin. Cette pièce, en bronze, de 6 1/4 centimètres, est très-rare, ajoute-t-il, parce que le coin fut brisé, ce qui ne permit que d'en frapper un petit nombre.

A. Le buste, sous lequel : BOEHM F. Insc. NICOLAUS JOSEPHUS JACQUIN L. B. (LIBER BARO).

R. Flore, près d'un sarcophage, auquel la Jacquinia et le bâton d'Esculape servent d'ornement, donne à la Renommée les ouvrages de Jacquin. Insc. AMORE FLORUM TANTUS. Exergue : NATUS 16 FEBRUAR. 1727. OBIIT 26 OCT. 1817.

Le nom de Jacquin figure encore sur la belle médaille d'horticulture de Belgique que nous décrivons à l'art. *L'Escluse*.

JÆNISCH (Godefroid-Jacques), médecin de l'hôpital de Hambourg, naquit en cette ville le 17 octobre 1751 et y mourut le 18 novembre 1830, âgé de soixante-dix-neuf ans. Sa bibliothèque, selon Lengnich, se composait de trente mille volumes.

Médaille, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste. Insc. GOTTFRIED JACOB JÆNISCH M. D.

R. Une couronne de laurier contenant ces mots : DIGNISSIMO MAGIST. ORD. MONUMENTUM AMORIS LATOMI HAMBURGENS. 1778 (1).

(1) Lengnich *Merkw.*, ouv. cité, n° 268.

JANTKE (Jean-Jacques), docteur en médecine, médecin du grand-duc Théodore à Zulzbach, professeur de physiologie et de pathologie à Altdorf, membre du Collége de médecine de Nuremberg, naquit à Bricg le 30 janvier 1687, et mourut le 22 mars 1768, âgé de quatre-vingt-un ans.

Quatre médailles.

La première, ovale, en argent, de 3 1/8 centimètres de hauteur.

A. Le buste à droite. Insc. gravée : JO. JAC. JANTKE. MED. D. P. P.

R. Insc. gravée : SÆC. SOLEM. CEL. ACADEMIA ALTORFINA. IN GEMMIS C. C. DORSC. 1723 (1).

La deuxième est un onyx de forme ovale, ayant 3 centimètres en hauteur et 2 1/2 en largeur, offrant le buste à gauche, sous lequel : DORSCH. Insc. JO. JAC. JANTKE MED. D. P. P. L'inscription et le nom de Dorsch sont en lettres gravées. C'est une jolie pièce.

La troisième, ovale aussi et en argent, de même module que la précédente.

A. Le buste à droite. Insc. gravée : JO. JAC. JANTKE MED. P. P.

Revers gravé : SÆC. SOLEM. CEL. ACADEMIA ALTORFINA IN GEMMA SC. C. DORSCH. 1723. Exergue : BEROLINI R. C. M. (RECUDI CURAVIT MOEHSEN) (2).

La quatrième, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. VIRI INCOMPARABILES ET EXCELLENTISSIMI D. JO. BALT. BERN-

---

(1) Ammon, ouv. cité, pl. 8, n° 9. Cet exemplaire se trouve dans le cabinet royal des médailles à Berlin.

(2) Cette pièce appartint dans le temps à Moehsen, et vint plus tard, ainsi que la suivante, en la possession de Rudolphi.


EDUARD JENNER ENTDECKER DER SCHUTZIMPFUNG D.14 MAI 1796



HOLD (théologien) D. JO. FRID. DANREUTHER (jurisconsulte) D. JO. JAC. JANTKE JUBILÆUM OFFICII UNO MENSE CELEBRANT. Exergue: APRILIS D. D. 9. ET 20.

R. Les emblèmes de la théologie, de la jurisprudence et de la médecine. Insc. QUARE DUM LICET NOS LÆTEMUR AMANTES. PROSP. Exergue: 1764 P. P. WERNER F. (1).

JENNER (ÉDOUARD), l'illustre auteur de la découverte de la vaccine, naquit à Berkeley, dans le comté de Glocester, le 17 mai 1749. Il eut pour maîtres, dans l'étude de l'art de guérir, d'abord Daniel Ludlow, chirurgien distingué à Sudbury, et ensuite le célèbre John Hunter. Il se fixa à Berkeley. Le temps que lui laissait l'exercice de sa profession, Jenner l'employait à des études d'histoire naturelle et d'anatomie pathologique, et il fit dans ces sciences des observations qui auraient mérité de fixer l'attention par leur nouveauté, si l'auteur lui-même ne les eût fait oublier par une de ces découvertes à côté desquelles tout s'efface, et qui interdisent de chercher d'autre titre de gloire à celui qui a eu le bonheur de les produire aux yeux de l'univers. Jenner fut assez heureux pour voir la pratique de la vaccine se propager d'un bout du monde à l'autre. Il reçut les hommages de son pays, du monde savant, de son siècle et mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, le 26 janvier 1823. Sa statue colossale en bronze, dont M. Ch. Marshall, membre de l'Académie royale de Londres, a exécuté le modèle, a été inaugurée dans cette capitale le 30 avril 1858, dans Trafalgar-squire, et se trouve

(1) WILL, ouv. cité, vol. 1, p. 185. — ALTORF cité, pl. suppl., n° 6.

placée près de la statue du major-général, sir Ch. Napier (1).

Cinq médailles.

La première date de 1801 et est en or.

A. Apollon, dieu de la médecine, présente à l'Angleterre tenant une couronne civique sur laquelle se lit le nom de Jenner, un matelot préservé de la variole par la vaccine. Insc. ALMA NAUTIS STELLA REFULSIT. 1801.

R. Une ancre au-dessus de laquelle : GEORGIO TERTIO REGE Au-dessous : SPENCER DUCE (2).

La deuxième, que la Société médicale de Londres fit frapper en l'honneur de Jenner et qu'elle lui remit le 4 mars 1804, est également en or, avec cette inscription : DON. SOC. MED. LONDIN. ANN. SALUT. 1773. INSTITUT. E. JENNER M. D. SOCIO SUO EXIMIO OB VACCINATIONEM EXPLORATAM.

La troisième, en argent, de 2 2/3 centimètres, fut donnée en prix en 1811.

A. Un enfant, entre un rosier et une corne d'abondance, montrant la vaccine sur son bras. Inscrip. : EDUARD JENNER'S WOHLTHATIGE ENTDECKUNG. Exergue : VOM 14 MAI 1796.

R. ZUM ANDENKEN AN ERHALTENEN UND MITGETHEILTEN SCHUTZ. — GEREICHT VOM DOCTOR BREMER IN BERLIN 1803 — 8 L. 6 GR. (3).

---

(1) Une autre statue de Jenner, confiée à M. Paul, l'auteur de la statue de Jeanne d'Arc, va être livrée à la fonderie et sera inaugurée sous peu à Boulogne-sur-Mer.

(2) Faisant allusion à l'administration de la marine royale sous Georges III.

(3) Ce Jean-Emmanuel Bremer, dont il est fait mention au revers de cette médaille, naquit à Rugenwald en 1745 et mourut à Berlin en 1816, à l'âge de soixante-et-onze ans, après y avoir exercé avec le plus grand succès la médecine pendant trente-huit ans. Cet homme de mérite, qui fut le père des pauvres, coopéra activement à la propagation de la vaccine en Prusse.

La quatrième, en argent, a 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : F. LOOS. Insc. EDUARD JENNER ENTDECKER DER SCHUTZIMPFUNG. D. 14 MAI 1796.

R. Une vache, autour de laquelle dansent des enfants, est couronnée de fleurs par un génie qui plane au-dessus d'elle. Insc. EHRE SEY GOTT IN DER HÖHE. Exergue : UND FREUDE AUF ERDEN.

La cinquième, aussi en argent, n'a que 2 4/5 centimètres.

A. Le même que celui de la médaille précédente.

R. Hygie défend un enfant contre un génie malfaisant au moyen d'un bouclier, sur lequel est représentée une vache. Insc. TRIUMPH! GETILGET IST DES SCHEUSALS LANGE WUTH.

JESSENSKY, JESSENIUS A JESSEN (JEAN DE MAGNA JESSEN), noble hongrois, médecin, professeur de médecine à l'Université de Wittenberg, puis à celle de Prague, dont il devint recteur et chancelier; il fut médecin de Rodolphe II et de Mathias, ami particulier de l'astronome Tycho-Brahé, naquit à Breslau en 1566, et paya de sa tête la révolte à laquelle il prit part contre l'Autriche. Il fut décapité le 11 juin 1621 (1).

Médaille, en étain, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. D. JOAN. JESSENSKY DE MAGNA JESSEN.

R. Des armoiries. Insc. RECTOR ACAD. CAROLIN. PRAGENS. ET MED. CÆS. (2).

JOHNSON (SAMUEL), littérateur éminent, naquit à Licht-

---

(1) Il s'était mis du parti des rebelles qui s'assemblèrent à Prague et déposèrent l'empereur d'Autriche, Ferdinand II, le 19 août 1619.

(2) Cette médaille est en argent au cabinet royal de Berlin. — KUNDMANN Siles. *in nummis oder berümhte Schlesier in Münzen*. Breslau, 1738, in-4°, p. 395, pl. 2, n° 89.

field, dans le comté de Warwick, en Angleterre, le 18 septembre 1709, et mourut à Londres le 13 octobre 1784, âgé de soixante-quinze ans. Il était d'un caractère vif, brillant, mais hautain et impatient. Il s'emportait souvent en injures grossières et en invectives; cependant sa conversation était très-agréable et le faisait rechercher. Il est auteur d'un dictionnaire très-estimé de la langue anglaise. Il fut enterré à Westminster, où ses nombreux admirateurs lui firent élever un monument.

Jeton, en cuivre, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. Dr SAMl. JOHNSON.

R. Un ouvrier debout travaillant. Insc. BIRMINGHAM HALFPENNY. Exergue : 1793 (1).

JOUBERT (LAURENT), médecin de talent, naquit à Valence, dans le Dauphiné, le 16 décembre 1529. Il commença ses études médicales dans sa ville natale, alla les continuer à Montpellier en 1550, et au bout d'un an, fut promu au baccalauréat, sous la présidence d'Antoine Saporta, doyen. C'était alors la coutume de s'exercer à la pratique après le baccalauréat. Joubert se conforma à cet usage. Il employa le temps

(1) Remarquons une fois de plus cet empressement que l'on met en Angleterre à honorer les hommes de génie : On les représente avec leur buste sur des pièces de monnaie de peu de valeur, afin de rendre ces illustrations plus populaires. Howard, Wellington, Pitt, Johnson et une foule d'autres notabilités anglaises dans toutes les genres ont obtenu les honneurs de cette ingénieuse marque de reconnaissance nationale. Cet usage s'est également propagé en Allemagne pour les [illegible], etc., et nous voyons qu'en Belgique on a frappé des pièces de monnaie avec les têtes accolées du duc et de la duchesse de Brabant, à l'occasion de leur mariage en 1853, et d'autres lors du vingt-cinquième anniversaire de l'inauguration de S. M. Léopold I, célébré en 1856.

destiné à cet exercice partie à Aubenaz, dans le Vivarais, partie à Montbrison, dans le Forez; puis il fréquenta les universités de Paris, de Turin et de Padoue, où il entendit les leçons de Fallope; il se rendit à Ferrare et à Bologne et revint à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1558.

Le professeur Honoré Duchastel, ayant été appelé à la cour comme médecin, choisit Joubert pour le suppléer en son absence. La Faculté de médecine de Montpellier ratifia ce choix, et Joubert le justifia par l'éclat de son enseignement. Rondelet, dont il avait été trois ans le commensal, et dont il était resté l'ami, étant venu à mourir en 1566, Joubert le remplaça comme professeur. A la mort de Saporta en 1574, il fut nommé chancelier de l'Université, et mourut à Lombert le 21 octobre 1583, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Son ouvrage sur les coups d'arquebuse, etc., renferme, pour le temps où il a été écrit, les préceptes les plus judicieux sur la nature et le traitement des plaies d'armes à feu. L'auteur prouve, contrairement à l'opinion générale de ce temps-là, que ces plaies ne sont pas produites par le venin, ni la brûlure, et conclut que tout se borne à la contusion et à la solution de continuité.

Médaille uniface, coulée en étain, de 6 1/4 centimètres, offrant le buste avec l'inscription : LAUR. JOUBERT VAL. DELPH. MONSP. MEDICUS AN. 1558. AET. 28 (1).

JOVIUS ou GIVIO (PAOLO), plus connu sous le nom de Paul Jove, médecin, historien et évêque, naquit à Como

---

(1) RUDOLPHI avait vu cette médaille chez GOETZIUS — HAUSCHILD, ouv. cité, n° 413.

le 19 avril 1483 et commença ses études sous la direction de Benedetto, son frère. Il se rendit ensuite à Padoue pour perfectionner son instruction, puis à Pavie, où il se fit recevoir docteur en médecine; à Milan, où il suivit les leçons du savant Richieri (Cœlius Rhodiginus), et enfin à Rome, où il séjourna plusieurs années sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII, et où il écrivit quelques-uns de ses ouvrages.

Exerçant la profession de médecin à Rome et comblé des faveurs de Clément VII, Paul Jove, perdit tout ce qu'il possédait au sac de Rome par l'armée impériale en 1527; mais le pape le dédommagea de ses pertes, en lui donnant l'évêché de Nocera. Il accompagna le souverain pontife à Bologne, lors du couronnement de Charles-Quint, et fut accueilli avec une grande distinction par l'empereur et par les princes étrangers qui formaient son cortége.

Devenu bien plus riche qu'auparavant, il passa le reste de sa vie tantôt dans la somptueuse habitation qu'il avait fait construire au bord du lac de Côme, sur les ruines de la villa de Pline le Jeune, et qu'il appelait son Muséum, tantôt à Rome et dans différentes cours d'Italie, où il se faisait rechercher par l'aménité de son caractère, les agréments de son esprit et sa gaité. Il était à Florence auprès du grand-duc Cosme I, lorsqu'il mourut d'une attaque de goutte le 11 décembre 1552, âgé de soixante-neuf ans. Il a laissé plusieurs ouvrages qu'on ne doit lire ou consulter qu'avec défiance, puisque l'auteur avoue lui-même, dans une de ses préfaces, qu'il avait deux plumes, l'une d'or et l'autre de fer, et qu'il se servait tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon l'occasion et le besoin.

Deux médailles.

La première, en métal de cloche, a 9 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. PAULUS JOVIUS COMENSIS EPISCOPUS NUCERINUS A. D. N. S. 1552.

R. Paul Jove tenant un livre (l'Éloge des hommes illustres) sous le bras gauche, et de la main droite, soulevant un cadavre de sa tombe. Insc. NUNC DENIQUE VIVES (1).

La seconde, coulée en bronze, de 4 centimètres, présente à l'avers le buste à gauche de Jovius avec le front orné de petites cornes, tandis que le revers offre la tête, aussi à gauche, couverte de priapes au lieu de boucles de cheveux (2).

JUNCKER (JEAN), l'un des disciples les plus distingués de Stahl et le meilleur interprète de ses doctrines, naquit le 3 juin 1680 (3) à Laudorf, près de Giessen. Il commença ses études dans cette dernière ville, les continua à Marbourg et les termina à Halle où il prit le bonnet doctoral.

Après avoir pendant près de dix ans pratiqué la médecine en divers lieux, il fut nommé médecin du collége royal de Halle en 1716, puis professeur de médecine à l'Université de la même ville; il obtint plus tard le titre de conseiller à la cour de Prusse. Il mourut le 25 octobre 1759, âgé de soixante-dix-neuf ans.

---

(1) Mus. Mazz. vol. 1, p. 288, pl. 62, n° 2. — KÖHLER, ouv. cité, vol. XII, p. 1. — VAN MIERIS, ouv. cité, vol. 2, p. 426.

(2) Mus. Mazz., cité, même page, n° 3.

(3) DEZEIMERIS, dans son Dictionnaire historique de la Médecine, que nous avons déjà plus d'une fois cité, dit, à l'article *Juncker*, qu'il naquit le 23 octobre 1679; mais, d'après d'autres biographes et la médaille que je décris plus loin, Juncker serait né en 1680. Il est toutefois digne de remarque que RUDOLPHI, tout en donnant la description de la même médaille sans y ajouter aucun commentaire, dise aussi que ce personnage est né en 1679.

Juncker fut le principal propagateur de la doctrine de Stahl, et ses ouvrages, au nombre de cent quarante-trois, écrits avec beaucoup de méthode et de clarté, furent beaucoup plus lus que ceux de son maître.

Médaille, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste sous lequel : J. G. N(EUMANN). Insc. D. JOH. JUNCKER M. P. P. O.

R. Un temple. A gauche est assis un homme couvert d'une toge, tenant un livre ouvert et prenant avec la main droite une coupe. Derrière lui un oranger, et devant lui un appareil à distillation. Insc. INSERVIENDO. Exergue : NATUS 1680 (1).

JUNG (AMBROISE), médecin, naquit à Ulm en 1471, fut choisi, en 1494, médecin du chapitre d'Augsbourg, et mourut en 1548.

Médaille, en étain, de 7 centimètres.

A. Le buste à droite. Inscript. AMBROSIUS. JUNG. ARTIUM. ET. MEDICINÆ. DOCTOR. AN. AETATIS 57.

R. Des armoiries. Insc. JUSTITIA. NOSTRA. CHRISTUS. 1528 (2).

JUNIUS (ADRIEN) ou de JONGHE en flamand, fut un des plus illustres savants du XVI[e] siècle. Il naquit à Horn (Hollande) le 1[er] juin 1512, se rendit habile dans les langues, les belles-lettres et la médecine, et voyagea dans presque toute l'Europe. Après avoir longtemps exercé son art à Harlem, il fut appelé à Copenhague pour y remplir la place de premier médecin du roi; mais ne pouvant s'habituer au climat, il revint à Harlem, y fut nommé recteur des écoles et mourut

---

(1) MOEHSEN, ouv. cité, vol. 2, p. 576.

(2) Mus. Mazz. vol. 1, p. 227, pl. 51, n° 2. — MOEHSEN, cité, vol. 1, p. 49.

le 16 janvier 1574, à l'âge de soixante-deux ans (1), à Armuiden, près de Middelbourg en Zélande.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, celui intitulé : *Nomenclator omnium rerum*. Augsbourg, 1555, in-8°, est consulté souvent avec fruit par les savants.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. ADRIANUS JUNIUS.

R. NATUS HORNÆ AN. 1512. OBIIT AN. 1575.

JUSSIEU (BERNARD DE), botaniste célèbre, naquit à Lyon en 1699, et mourut à Paris, le 6 novembre 1777.

Nommé démonstrateur de botanique au Jardin du Roi, en remplacement de Vaillant, c'est dans ce poste modeste, dont il ne sortit jamais, que Bernard de Jussieu a exercé sur la botanique et sur l'histoire naturelle en général une influence qui fait époque dans l'histoire de la science. Chirac, qui avait succédé à Fagon dans la surintendance, avait laissé tomber l'enseignement de la botanique; les fonds attribués à des dépenses urgentes avaient été détournés de cette destination, et plus d'une fois, Antoine de Jussieu y avait suppléé de ses propres deniers. Bernard, à son tour, redoubla de zèle pour soutenir l'enseignement, ainsi que les cultures du Jardin royal; le droguier, dont il était conservateur, reçut une extension considérable et prit le titre de Cabinet du Roi. Mais là où les talents du démonstrateur éclatèrent d'une manière supérieure, ce fut dans les herborisations à la campagne. C'est là qu'il

(1) D'autres biographes soutiennent qu'il mourut le 16 juin 1575. Voir sa médaille.

faisait admirer son ardeur, son savoir, et surtout son inépuisable patience. Les élèves, non contents de le pousser à bout par des questions importunes, cherchaient parfois à l'embarrasser en mutilant certaines plantes ou en en composant de toutes pièces, espérant le trouver en défaut; mais Bernard avait bientôt dévoilé leurs ruses et s'en tirait toujours à son honneur (1).

Déjà, depuis quelques années, en méditant sur les rapports naturels qui existent entre les plantes, Bernard de Jussieu songeait à s'élever des détails de la science à ses généralités, et réunissait en silence les matériaux du système auquel est attaché son nom. Une circonstance heureuse lui permit de faire une application de ses grandes vues. Le roi Louis XV désira former, dans les jardins de Trianon, une école de botanique, et Bernard fut chargé de mettre ce projet à exécution en 1758. Le système de Linné jouissait, à cette époque, d'un crédit universel. De Jussieu, de plus en plus persuadé que la classification doit se fonder sur l'ensemble des caractères analogues, et ayant approfondi la subordination relative de ces caractères, disposa l'école d'après ces idées. Il partagea d'abord le système en deux grandes divisions : les monocotylédonies et les dicotylédonies; puis il distribua les ordres et les familles suivant l'analogie des caractères généraux, et, sans établir les motifs de cette distribution toute nouvelle, il se

(1) On raconte que Linné l'ayant accompagné dans une excursion semblable aux environs de Paris, et les élèves ayant voulu répéter avec lui la même supercherie, le botaniste suédois leur dit, en leur rendant la plante ainsi défigurée : « Aut Deus, aut Dominus de Jussieu; Dieu seul ou votre maître pourrait vous la nommer. »

borna à publier un simple catalogue du jardin de Trianon. C'était, à la vérité, tracer sur le sol même le plan de la méthode naturelle qu'il avait conçue et qui fut développée plus tard par un membre non moins illustre de cette famille, Antoine Laurent de Jussieu, auquel il confia les idées générales auxquelles il s'était arrêté dans cette distribution.

Bernard de Jussieu réunissait deux qualités ordinairement fort opposées : Un amour passionné de la science et une insouciance complète de l'honneur qu'il pouvait retirer de ses travaux. Quand on lui faisait remarquer que d'autres lui enlevaient quelqu'une de ses découvertes, il s'écriait : « Qu'importe? pourvu que le fait soit reconnu ! » Ces deux qualités, comme son entière abnégation, qui l'empêchait de porter ombrage à personne, donnaient beaucoup de poids à ses opinions.

Bernard de Jussieu était membre de l'Académie des Sciences de Paris; il rapporta, en 1734, d'Angleterre, les deux cèdres du Liban, dont l'un existe encore dans le jardin du Muséum, et qui est le plus ancien de ceux qui se trouvent en France. Jean-Jacques Rousseau, qui étudiait la botanique, lui ayant fait demander quelle méthode il devait suivre : « Aucune, répondit Bernard; qu'il étudie les plantes dans l'ordre où la nature les présente, et qu'il les classe d'après les rapports que l'observation fait découvrir entre elles. Il est impossible, ajoute-t-il, qu'un homme d'autant de mérite s'occupe de botanique sans nous apprendre quelque chose (1). »

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DE PAULIS F. Inscription : BERNARD DE JUSSIEU.

---

(1) P. A. CAP, ouv. cité, p. 14 et suivantes.

R. NÉ A LYON EN 1699. MORT EN 1777. — Galerie métallique des grands hommes français. 1823.

KÆSTNER (ABRAHAM-GOTTHELF), naquit le 27 septembre 1719, à Leipzig, et s'adonna avec succès à l'étude des mathématiques. Il devint successivement professeur dans cette branche des sciences à Gœttingue, puis directeur à l'Observatoire de la même ville, où il se fit une grande réputaton par la clarté méthodique de son enseignement, ainsi que par la publication d'un grand nombre de mémoires et de dissertations.

Kæstner savait douze langues, et il répondait à ceux qui voulaient le déterminer à étudier la philosophie de Kant, dont la terminologie bizarre trouvait déjà des censeurs, qu'à son âge il n'avait pas besoin d'en apprendre une treizième. Il mourut le 20 juin 1800, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. ABR. GOTTH. KÆSTNERO CONSIL. AULIC. MAGN. BRIT. REG. PHILOS. ET MATHES. IN ACAD. GEORG. AUG. P. P. O.

R. WILHELM. I. COM. REGNANS IN SCHAUMB. ET LIPP. 1770 (1).

La seconde est coulée en fer, uniface, de 7 1/2 centimètres, représentant le portrait de Kæstner, mais à un âge moins avancé.

KANT (EMMANUEL), philosophe allemand, chef de l'École qui a succédé à celle de Leibnitz, naquit le 22 avril 1724, à Kœnisberg en Prusse, et y mourut le 12 février 1804, à l'âge de quatre-vingts ans.

Kant entreprit de soumettre à un nouvel examen les bases

(1) HAUSCHILD, ouv. cité, n° 246.


IMMANUEL KANT NAT D XXII APR MDCCXXIV
OBIIT D XII FEBR MDCCCIV


LUCIFUGAS DOMUIT VOLUCRES ET LUMINA SPARSIT

de nos connaissances. Le résultat le plus important de ses recherches fut que, suivant lui, les catégories, ainsi que le temps et l'espace, ne seraient que des formes de la connaissance : celles-là, c'est-à-dire les catégories, formes de l'entendement pur; ceux-ci, c'est-à-dire le temps et l'espace, formes de l'intuition sensible. De là l'opposition kantienne du subjectif et de l'objectif. Inhérentes à l'esprit, ces formes seraient en effet, selon Kant, absolument indépendantes de l'objet, en sorte que l'homme ne connaîtrait jamais rien en soi, jamais l'objet en soi, ou l'être, mais seulement des phénomènes. La connaissance théorétique *à priori* ne regarde donc que les conditions formelles des objets, que la possibilité, sans pouvoir aller jamais jusqu'à l'existence, sans que jamais la réalité des objets supersensibles, comme Dieu et l'âme, puisse être connue ni démontrée.

De cette ignorance savante, fondée sur la critique de la faculté de connaître, et que, selon Kant, il faut accepter comme définitive, la doctrine kantienne a pris son nom : Criticisme, philosophie critique, idéalisme critique.

Après avoir placé dans un doute éternel les objets de la connaissance théorétique, Kant retrouve la certitude au moyen de la raison pratique. Celle-ci, chargée de déterminer le libre arbitre, apporte avec elle la notion du devoir, notion *à priori*, absolue, catégorique. En tant que règle universelle de toute volonté raisonnable, la loi morale constitue une législation universelle absolument obligatoire. La morale rétablit comme croyance rationelle, comme foi attachée à la raison pratique, la certitude de Dieu, de l'immortalité de l'âme, l'idée du souverain bien, ou de l'harmonie entre la nature externe et la nature rationnelle de l'homme.

La philosophie de Kant n'a point seulement détruit l'erreur et posé les questions plus avant; elle a aussi avancé les solutions par un grand nombre de vérités positives qu'elle a mises au jour. Cette philosophie a opéré une révolution comparable à celle que Socrate et Descartes avaient accomplie précédemment; elle ouvre une ère nouvelle: non seulement tout le cycle philosophique que vient de parcourir l'Allemagne a en elle son point de départ, mais de plus son influence s'est étendue à presque toute l'Europe.

Le 22 avril 1858, la statue du célèbre philosophe a été inaugurée à Kœnigsberg.

Quatre médailles.

La première, en argent, a 4 centimètres.

A. Le buste à gauche est placé sur une base. En dessous: FR. LOOS. Insc. IMMANUEL KANT NAT. D. 22 APRIL. 1724. OBIIT D. 12. FEBR. 1804.

R. Un char triomphal dans les nues, conduit par deux hibous, dans lequel un génie debout élève avec chaque main un flambeau allumé, surmonté d'une étoile. Ins. LUCIFUGAS DOMUIT VOLUCRES ET LUMINA SPARSIT.

La deuxième, aussi en argent, a 4 1/6 centimètres.

A. Le buste, sous lequel: ABRAMSON. Inscript. IMMANUEL KANT. NAT. 1724.

R. Minerve assise indique du doigt à un hibou volant la hauteur où il peut atteindre. Insc. ALTIUS VOLANTEM ARCUIT. Exergue: DENATUS 1804.

La troisième, également en argent, a aussi 4 1/6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel $\frac{A}{S}$ (Abramson). Inscrip. EMANUEL KANT.

R. Une haute tour ronde, d'où pend un fil; à sa base un sphynx. Insc. PERSCRUTATIS FUNDAMENTIS STABILITUR VERITAS. Exergue: NAT. 1723 (1).

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : ROGAT F. Insc. IMMANUEL KANT.

R. NATUS MONTISREGIÆ (2) IN BORUSSIA AN. 1724. OBIIT AN. 1804. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1825. — Durand edidit.

KARSTEN (DIDIER-LOUIS-GUSTAVE), minéralogiste dans la plus haute acception du mot, professeur de minéralogie et d'oryctographie à l'école des mines de Berlin; conseiller et assesseur votant près de l'administration des mines et forges, un des conservateurs du cabinet royal de minéralogie de Berlin, naquit le 5 avril 1768 à Butzow, et mourut dans la capitale de la Prusse le 20 mai 1810, âgé seulement de quarante-deux ans.

La mort prématurée de ce savant fut une perte réelle pour la Prusse. Au courant de tous les progrès de la science, lui-même savait, pressentait et devinait.

Médaille coulée en fer, uniface, de 8 2/3 centimètres, représentant le buste ressemblant de Karsten.

KAUFMANN (BALTHASAR), chirurgien et chimiste, s'est fait connaître par un travail pharmaceutico-chimique, dont Haller parle dans ses bibliothèques.

Médaille très-belle, en étain, de 4 centimètres.

(1) Ce n'est pas en 1723, c'est en 1724 que naquit Kant.

(2) Le nom de la ville de Kœnigsberg a été ici latinisé. Kœnigsberg signifie Montagne du Roi; on a traduit littéralement ces mots en latin.

A. Le buste. Insc. BALTH. KAUFMANN CH(IRURGUS) ET CHYMI-C(US) ART. 35.

B. Les emblèmes de l'alchimie : Jéhovah écrit en hébreu ; différents arbres, un lion, un aigle, une porte fermée marquée des lettres [illegible] ; une clôture en haies, un petit jardin, la [illegible] etc. Insc. ARCTE RUBRA ALBA TEGUNTUR (1).

KAUNITZ (WENCESLAS-ANTOINE, prince de), comte de Ritberg, gouverneur-général intérimaire de la Belgique en l'absence du duc Charles de Lorraine pendant les années 1744 à 1748, naquit à Vienne en 1711 et mourut le 27 juin 1794.

Kaunitz était un esprit de premier ordre : à une profonde connaissance de la situation politique de l'Europe, à un zèle infatigable pour le service de ses souverains, il unissait la probité la plus rigoureuse et une discrétion qui le rendait impénétrable. Pendant longtemps on le considéra comme l'oracle de la diplomatie, et il exerçait une telle influence sur la direction générale des affaires qu'on l'avait surnommé par plaisanterie, *le cocher de l'Europe*. Cependant, malgré toute sa finesse et toute sa supériorité, sa politique était quelquefois par trop subtile et manquait son but. Il ne voyait que l'intérêt de la maison d'Autriche, et oubliait trop que la politique d'un empereur d'Allemagne devait être une politique allemande. Il avait pour la Prusse la même aversion que Marie-Thérèse, aversion fondée un peu sur des rancunes personnelles, provenant de ce que, en prenant possession de la Frise Orientale, Frédéric II avait repoussé les prétentions qu'il élevait comme héritier de quelques domaines situés dans cette pro-

(1) Imhof, ouv. cité, p. 801, n° 1.

vince; quant aux affaires d'Allemagne, il les traitait par-dessous jambes, en vrai diplomate de l'école française, jouant un jeu double et souvent ridicule, par exemple lorsqu'il cherchait à s'appuyer sur l'intérêt religieux. C'est très-certainement lui qui eut la première idée du partage de la Pologne. Il prit aussi une part des plus actives aux essais de réforme religieuse de Joseph II : à Rome, on en fit même peser sur lui la responsabilité; aussi ne l'y désignait-on jamais que sous le nom de *il ministro eretico*. Lors de son séjour à Vienne, Pie VI, pour lui témoigner combien il l'avait en estime particulière, lui ayant présenté à baiser non pas le revers, mais la paume de sa main, Kaunitz refusa de se plier à cette exigence de l'étiquette, et se contenta de presser la main du pape. Son amour-propre et sa vanité étaient extrêmes, et sa formule ordinaire, quand il voulait louer quelqu'un sans réserve, était : Mon Dieu, je n'aurais pas mieux fait moi-même ! Il parlait avec une grande facilité les langues française, italienne, latine et anglaise, et se montrait le protecteur généreux des sciences, des arts et des lettres. Autant il était cérémonieux et roide avec les hommes de son rang, autant il était affable et bienveillant avec ses inférieurs (1).

Médaille, en argent, de 5 centimètres.

A. L'effigie à droite, sous laquelle : KRAFFT F. Insc. WENCESLAUS PR. A KAUNITZ-RITBERG.

R. Un génie debout; à ses pieds, les emblèmes de la diplomatie et des sciences. Insc. NASCITUR ORDO. Exergue : 1773.

KEPPLER ou KEPLER (JEAN), fameux astronome, une

---

(1) *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Seconde édition. Paris, 1856, grand in-8°, art. *Kaunitz*.

des gloires de l'Allemagne, naquit à Weil (1) (Wittemberg) le 27 décembre 1571, et mourut à Ratisbonne le 15 novembre 1630, à l'âge de cinquante-neuf ans. En 1808, on lui a élevé un monument en marbre de Carrare, dans le cimetière de Saint-Pierre, où il fut enterré.

Keppler, dont l'esprit rigoureux, méthodique, ne s'accommodait point des résultats isolés de l'astronomie de son temps, après un grand nombre de calculs et de tentatives, parvint à trouver, en 1618, ces règles immortelles, connues sous le nom de lois de Keppler; il les publia en 1619 dans son ouvrage, intitulé : *Harmonique du monde.* « Le sort en est jeté, dit-il dans la préface, j'écris mon livre; il sera lu par l'âge présent ou la postérité, peu m'importe; il pourra attendre son lecteur; Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans un contemplateur de ses œuvres? » En effet, l'importance des lois de Keppler ne fut appréciée que quand Newton, arrivé par elles aux plus belles découvertes, les eut démontrées au monde savant.

Malgré ses travaux multipliés, Keppler fut toujours pauvre, mais il s'en consolait, disant qu'il ne céderait pas ses ouvrages pour le duché de Saxe.

Deux médailles.

L'une, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. JOANNES KEPLERUS.

R. NATUS AN 1571 VIEL IN REGNO WIRTEMBERGENSI OBIIT AN. 1630. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1823. Durand edidit (2).

---

(1) D'autres le font naître à Magstatt, dans le duché de Wurtemberg.

(2) Sur l'exemplaire décrit par RUDOLPHI, le nom de KEPLERUS s'écrit avec deux P, KEPPLERUS.

L'autre ne diffère de la première que en ce que JOANNES s'écrit JOHANNES, que le nom de KEPLERUS s'écrit KOEPLERUS, et que sur la tranche se trouve le mot CUIVRE.

Il existe encore d'autres variétés de cette médaille, par rapport à l'année où elles furent frappées. Ainsi, au lieu de 1823, on en trouve avec le millésime 1819.

KESTELOOT (JACQUES-LOUIS), docteur en médecine et littérateur flamand distingué, naquit à Nieuport le 9 octobre 1778, et mourut à Gand le 5 juillet 1852, âgé d'environ soixante-quatorze ans.

Kesteloot prit le laurier doctoral à l'Université de Leyde et contribua activement à propager la vaccine en Hollande; il devint membre d'une Société de vaccine à Rotterdam, où il s'était établi. Fortement imbu du sentiment national et de l'amour de l'idiome de son pays, il cultiva la littérature néerlandaise sous le professeur Siegenbeck, et vécut dans les plus agréables relations avec quelques littérateurs éminents de la Hollande, MM. Van Hall, Van Hemert, Bilderdyk, Falck, Kinker, et plusieurs autres. A cette époque, ces personnages, les plus indépendants et les plus profonds penseurs de leur pays, se rencontraient par un commun besoin d'étude et d'épanchement de cœur.

Désireux de s'instruire de l'état des sciences et des arts en France, Kesteloot se rendit à Paris et y vécut dans l'intimité de Recamier, de Legouvé et de l'abbé Delille. Il fut un des trois savants que le roi de Hollande, Louis-Napoléon, chargea de la rédaction d'un plan pour l'établissement, en Néerlande, d'une institution scientifique à l'instar de l'Institut de France. Satisfait du rapport, ce monarque nomma d'abord les trois com-

missaires membres de la nouvelle institution; mais Kesteloot crut devoir décliner cet honneur.

Lors de la réunion de la Hollande à la Belgique, trois universités furent érigées dans les provinces méridionales du nouveau royaume; il fut nommé professeur ordinaire de pathologie générale et de matière médicale à celle de Gand. Il fut désigné par le sort pour prononcer le discours d'inauguration du nouvel établissement. Le texte pourrait s'en résumer ainsi : Voulez-vous une civilisation morale, répandez au loin une instruction scientifique au moyen de la langue du peuple.

Nommé membre de la commission médicale de la Flandre Orientale dès la création de cette institution dans les Pays-Bas, ce ne fut que quelques années avant sa mort qu'il crut devoir se démettre de ces fonctions.

Il fut un des propagateurs zélés de la Société : *Tot nut van 't algemeen* dans les provinces flamandes, et se ménagea le concours de ses compatriotes qui désiraient relever les chambres de rhetorique, jadis les sanctuaires du progrès.

Bruges lui est en grande partie redevable de son Académie royale de dessin et de peinture; il prit une part active au rétablissement de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, détruite, comme toutes les autres institutions scientifiques, sous le régime français, et l'un des premiers, il prit place parmi les nouveaux membres.

En 1823, Kesteloot aida à fonder à Gand une Société de littérature néerlandaise, patronée par le gouverneur de la province. A notre savant échut le fauteuil de vice-président.

Lorsque l'orage politique de 1830 changea de nouveau les destinées de nos provinces, la prédominance de la langue flamande, mal assurée encore sur son propre territoire, eut le

sort du gouvernement qui lui avait donné son appui : elle disparut. Ceux qui ne s'étaient servis de l'idiome de leurs pères que comme d'un marche-pied, craignant d'être entraînés dans la chute, abandonnèrent la cause que jusqu'alors ils avaient proclamée être celle de la civilisation. Kesteloot fut de ceux qui reconnurent que les révolutions sortent de l'ordre légal, si, passionnant le peuple au nom de la liberté, elles ôtent à ce même peuple le premier des apanages de la liberté, le droit de s'instruire, de se gouverner dans sa propre langue. Aussi resta-t-il fidèle à ses antécédents.

La révolution avait disloqué l'enseignement en Belgique; il devenait urgent de l'organiser sur de nouvelles bases, rendues nécessaires par suite du système de liberté proclamé par la constitution. C'est à cette époque (1835) que Kesteloot fut déclaré émérite et qu'il se voua presque exclusivement à la pratique de la médecine.

Sa franchise, son indépendance d'esprit, dont les entraves sont, aux yeux d'un Flamand, une insupportable tyrannie, ne purent jamais fléchir devant les grands pour en obtenir des places et des honneurs.

Un splendide banquet lui fut offert par ses anciens élèves, de concert avec plusieurs littérateurs, le 13 avril 1846, dans la belle salle du Casino à Gand. La voix du poëte et celle de l'orateur s'y réunirent à l'écho venu d'au-delà des frontières. Un artiste de mérite, M. De Hondt, de Bruges, voulut que son burin perpétuât le souvenir de cette fête. A la demande de Kesteloot, l'exécution de ce projet fut retardée jusqu'au moment où il crut opportun de rassembler à son tour ses amis pour leur exprimer les sentiments de son cœur. Il choisit, à cet effet, l'anniversaire de sa cinquantième année d'exercice

de la médecine le 31 octobre 1850. Cette belle fête a laissé des souvenirs durables dans le cœur de tous ceux qui y assistèrent (1).

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, derrière lequel : le bâton d'Esculape. En dessous : F. DE HONDT. F. Insc. JAC. LUD. KESTELOOT NEOPORTANUS. MED. D.

R. QUI MEDICINAE PROFESSOR IN ACAD. GAND. RUD. DONATUS DOCTORATUS SUI FESTUM POST X LUSTRA INTER SUOS XXXI OCT. 1850 CONSECRAVIT. DILIGERE ET INVESTIGARE.

KEYSER (NICAISE DE), peintre du plus beau talent, est né le 26 août 1813 à Santvliet, province d'Anvers. Il est aujourd'hui directeur de l'Académie royale de peinture à Anvers, et membre de la section de peinture de l'Académie royale de Bruxelles. Chevalier de l'ordre de Léopold depuis le 6 décembre 1839, il a été nommé officier le 29 septembre 1855.

Lors de l'achèvement de son tableau, la Bataille de Woeringen, les élèves et les amis de cet artiste ont fait frapper en son honneur la médaille que nous décrivons plus loin. Cette toile qui s'est acquise la réputation la plus honorable parmi les créations artistiques de l'époque, a été, au mois de juillet 1840, exposée à Cologne. Elle était doublement importante pour cette ville, en ce qu'elle représentait un des faits les plus brillants de son histoire.

Le 26 août 1841, jour où le salon d'exposition de la ville de Courtrai fut ouvert, le public put admirer une autre pro-

---

(1) Voir l'*Annuaire de l'Académie des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*. Année 1853. — 19e année.

duction de M. De Keyser, la Bataille des Éperons d'or. Ce tableau a été acheté par la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts et de l'Industrie de cette ville.

Médaille, en bronze, de 7 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : HART F. Insc. NICAISE DE KEYSER.

R, Insc. A NICAISE DE KEYSER SES ÉLÈVES ET SES AMIS 1839. Dans le champ : un trophée composé d'une cuirasse, surmontée d'un casque panaché, de drapeaux, d'épées, de brassards, de gantelets, de cottes de maille, de haches d'armes, d'instruments de musique, d'un canon et d'un livre ouvert, sur la page de droite duquel : les armes de la ville ; au-dessous on lit : NÉ A SANTVLIET LE 26 AOUT 1813. En dessous : une étoile, une médaille et une décoration pendent sur l'exergue. Sur le rebord du canon se trouve : HART F. (1).

KIELMEYER (CHARLES-FRÉDÉRIC), physicien du plus grand mérite, naquit le 22 octobre 1765. Ses collègues de l'Allemagne firent frapper en son honneur une superbe médaille.

Cette pièce, dont je possède un exemplaire en bronze, a 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : LOOS D. HELD F. Inscrip. CAROL. FRIED. KIELMEYER. Exergue : NAT. BEBENHUSÆ 22 OCT. 1765.

R. Une guirlande de fleurs contenant ces mots : 11 FEBRUAR. 1793. Insc. GERMANIÆ PHYSICORUM PIETAS. Exergue : M. SEPTEMBR. 1834.

KLAINMULHER (JEAN), médecin obscur, dont la mémoire

---

(1) GUIOTH, ouv. cité, p. 279, pl. 41, n° 287.

nous a été conservée par une belle médaille uniface, coulée en métal, de 10 centimètres.

Elle présente le buste à gauche. Aux côtés : 1527. Inscrip. JOHAN KLAINMULHER. DER. ERCZNEY. DOCTOR AUGUSTAN. IM. ALTER. 54 (1).

KLAPROTH (MARTIN-HENRI), célèbre chimiste, naquit, selon les uns (Rudolphi) à Wernigerode, en Prusse, et, selon d'autres à Berlin, le 1er décembre 1743. Professeur de chimie, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, associé de l'Institut de France, Klaproth se plaça, par la découverte du titane, de l'urane et du tellure, parmi les savants les plus distingués de son siècle, et fit faire de grands progrès à la chimie, par ses moyens particuliers d'analyse, qui ont été fort utiles à plusieurs chimistes français. Il mourut à Berlin le 1er janvier 1817, âgé de soixante-quatorze ans.

Médaille uniface, coulée en fer, d'environ 7 1/2 centimètres, offrant le portrait très-ressemblant de Klaproth.

KLUYSKENS (JOSEPH-FRANÇOIS), naquit à Alost, le 9 septembre 1771. Son père, qui pratiquait la médecine à Erpe, le destinait à l'état d'orfèvre; mais cette profession ne convenant pas à ses goûts, il entra comme apprenti barbier chez Jean Miele, chirurgien à Gand.

Dans cet apprentissage, il fit la connaissance de feu M. Ch. Van Hulthem, qui ne fut pas longtemps sans appré-

(1) MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 41. — Dans l'ouvrage d'OBERTHUR, que nous avons déjà cité, p. 67, no 284, il est appelé KLEINMUTHER. RUDOLPHI compara les deux médailles et s'assura que la pièce, signalée par OBERTHUR, portait bien le nom de KLAINMULHER et que ce n'était qu'une erreur typographique.



JOSEPH FRANÇOIS
KLUYSKENS,
NÉ À ALOST
LE IX SEPT. MDCCLXXI,
MOURUT
À GAND LE XXIV OCT.
MDCCCXLIII.

cier les talents naissants de son jeune barbier. Il l'interrogea sur ses connaissances et sur l'état qu'il voulait embrasser. D'après ses réponses, il lui confia d'abord des livres d'anatomie et de physiologie, que Kluyskens dut, faute de temps, étudier pendant la nuit.

Quand il croyait bien posséder ses auteurs, Van Hulthem l'interrogeait, et satisfait de ses réponses, il lui donnait d'autres ouvrages, les uns sur la chirurgie, les autres sur les accouchements.

Entretemps Kluyskens profitait aussi de quelques leçons qu'il recevait d'un père Augustin; c'est ainsi qu'il apprit l'anglais et se perfectionna dans la langue française. Il avait pour compagnon d'études notre si digne bourgmestre, feu Van Crombrugghe, qui, vers la fin de son utile carrière, se rappelait encore avec un véritable plaisir ces moments qu'ils avaient passés ensemble auprès de ce savant religieux.

Grâce au zèle éclairé de ses magistrats, la ville de Gand possédait déjà à cette époque, des cours publics destinés à l'instruction des élèves en chirurgie. L'anatomie, la chirurgie et l'art des accouchements y étaient enseignés par des professeurs rétribués par la caisse municipale. Le jeune Kluyskens s'empressa de suivre leurs leçons, et se distingua parmi tous ses condisciples par son intelligence et son assiduité. Ses progrès furent tels qu'en 1793, il mérita l'honneur d'être proclamé lauréat dans la classe d'accouchements, et d'être décoré de la médaille d'or que nous décrivons plus loin.

Ces premiers succès excitèrent son émulation. A la suite d'un examen qu'il subit devant des commissaires spéciaux, Kluyskens reçoit une commission de chirurgien de bataillon près du corps des chasseurs Leloup, à l'armée autrichienne,

en 1792. Une blessure à la cuisse l'oblige à solliciter sa démission. En 1794, il occupe la place de chirurgien-major à l'hôpital militaire de Gand. Un nouvel examen qu'il subit avec honneur devant une commission, siégeant à La Haye, lui fait obtenir la place de chirurgien en chef de l'hôpital, dit de Bonne-Espérance, pendant le siége de Landrecies.

Après les désastres de la première coalition contre la France, Kluyskens fut reçu chirurgien et accoucheur par le Collége de médecine de Gand, le 7 mai 1795. Ce fut dans l'épreuve qu'il soutint à cet effet avec les talents qu'il avait déjà déployés dans des circonstances analogues, que le savant B. Coppens, président du Collége de médecine, frappé de l'intelligence précoce et de l'esprit éveillé du jeune récipiendaire, devina d'un coup d'œil tout son avenir. Aussi dès ce moment, guidé par cette bienveillance qui dispose l'homme noble et grand qui sait, en faveur de celui dont les premiers essais promettent que lui aussi, un jour, il saura, Coppens lui accorda-t-il son amitié et sa puissante protection.

En 1796, Kluyskens est nommé un des chirurgiens en chef par quartier à l'hôpital civil de Gand. A la même époque, le commissaire ordonnateur de l'armée le charge, en chef, du service de santé à l'hôpital militaire de la même ville.

En 1797, il professe la chirurgie en remplacement du docteur Van Dueren, et reste chargé seul du service chirurgical à l'hôpital de la Biloque. En 1802, il succède provisoirement à son bienfaiteur B. Coppens dans l'enseignement de l'anatomie. En 1804, après la mort du professeur Roisin, on lui confie momentanément la chaire d'histoire naturelle et de botanique. En 1806, professeur de pathologie chirurgicale, de médecine opératoire et de clinique externe à l'École centrale du dépar-

tement de l'Escaut, il devient membre du jury médical, poste qu'il occupa jusqu'à la suppression de cette institution.

Les résultats qu'avait obtenus G. Demanet, chirurgien accoucheur à Gand, qui y inocula la première vaccine le 7 septembre 1800, engagèrent le préfet Faipoult à donner une nouvelle organisation au comité central de vaccine établi en cette ville et qui devint départemental. Kluyskens, qui s'était rendu à Paris pour y suivre les inoculations du médecin anglais Woodville, fut choisi pour en faire partie en qualité de secrétaire perpétuel en 1812.

En 1809, il organise des hôpitaux, des succursales pour les nombreux malades et blessés qui affluent à Gand, lors de l'invasion de l'île de Walcheren par les Anglais.

En 1811, il est envoyé par la ville de Gand, de concert avec MM. Norbert Van Aken et de Vaernewyck, à Paris, pour complimenter l'empereur Napoléon Ier sur la naissance du roi de Rome.

En 1814, il obtient du lieutenant-général Tindal le brevet de chirurgien principal de l'armée.

Lors de l'invasion de l'armée française en Belgique, en 1815, il fut appelé par son respectable ami, feu le professeur Brugmans, alors inspecteur général du service de santé de l'armée hollando-belge, pour organiser les hôpitaux et les nombreuses ambulances de Bruxelles, Louvain, Namur, Charleroi, Nivelles, Termonde, etc. Après la bataille de Waterloo, il eut de continuels rapports avec Thompson, Samuel Cooper, Guthrie, Adams, chirurgiens militaires anglais, et Grœfe, chirurgien en chef de l'armée prussienne. Près de trois cents amputations furent faites sous sa direction et plus de neuf mille blessés furent soignés par lui. Ce fut à ses actives démarches que feu

[illegible] de guerre, dut [illegible]

[illegible] de la créati[illegible]
[illegible] le mêr[illegible]
[illegible] une lettre aut[illegible]
[illegible] les soi[illegible]

[illegible] provinci[illegible]
[illegible] Kluy[illegible]
[illegible] de l'Instit[illegible]

[illegible] Faculté [illegible]
[illegible] acad[illegible]
[illegible] docteur [illegible]
[illegible] honoraire [illegible]
[illegible] par un arrê[illegible]

[illegible] premier officier de sant[illegible]

[illegible] la part d[illegible]
[illegible] parvenir u[illegible]
[illegible] médicale pra[illegible]

[illegible] l'Université [illegible]
[illegible] les fonc[illegible]
[illegible] pour les élève[illegible]

En 1830, il était recteur de l'Université. Médecin du roi Léopold Ier en 1833.

A la réorganisation de l'enseignement supérieur en 1835, il fut nommé professeur de clinique externe à l'Université.

Au mois d'octobre 1838, une mémorable fête lui fut donnée spontanément par ses anciens élèves qui vinrent de tous les points du pays exprimer, dans l'effusion de leur cœur, tout l'attachement qu'ils portaient à leur maître vénéré, toute la reconnaissance dont ils voulaient lui donner une preuve en l'honorant d'une ovation vraiment grandiose.

Voici le discours que Kluyskens ne put prononcer à cause de son émotion, et qui peint si bien les sentiments qui l'avaient toujours guidé dans ses rapports avec les élèves (1):

« Messieurs, vous tous mes chers élèves, qui composez cette nombreuse et intéressante réunion, si honorable pour moi, recevez l'expression de ma gratitude pour la reconnaissance que vous me témoignez avec tant d'affection, en voulant perpétuer dans vos familles ce souvenir de ma personne (2). Cette marque d'estime et d'amitié de votre part est profondément gravée dans mon âme et sera transmise par mes enfants à leur postérité.

» Messieurs, nous avons l'honneur de cultiver la science la plus noble, la plus ancienne et qui a devancé toutes les autres. La médecine, dans son acception générale, a été exercée

---

(1) Ce discours ne fut pas publié; je l'ai trouvé parmi les manuscrits que mon père a laissés, et dont quelques-uns ont été publiés dans les Annales de la Société de Médecine de Gand.

(2) Il est fait ici allusion au beau portrait lithographié, dessiné par feu Van der Haert et que les élèves de l'Université firent exécuter et remirent à Kluyskens en cette mémorable occasion.

dans les temps les plus reculés, et alors déjà elle jouissait de la plus grande vénération. A des époques moins éloignées de nous, elle a reçu successivement beaucoup de modifications et d'améliorations; des hommes d'un génie supérieur en ont fait une science rationnelle. De nouvelles connaissances anatomiques et physiologiques, jointes à l'esprit d'observation, devenu plus général, et à la découverte de plusieurs moyens curatifs efficaces, lui ont imprimé un haut degré de perfection. Mais il appartenait à notre époque de voir la médecine acquérir un nouveau lustre et faire de nouveaux et immenses progrès par les réformes introduites dans l'enseignement de l'art de guérir. C'est cette circonstance que je veux saisir pour vous rappeler combien les sciences médicales ont profité chez nous par ces grandes et salutaires réformes. Oui, messieurs, je me rejouis de vous le dire et de vous le répéter: parmi les nombreux élèves, qui, depuis tant d'années ont été formés à notre école, et qui, en qualité de docteurs, sont répandus depuis plus d'un quart de siècle dans les villes et les communes de nos provinces, il n'en est pas un qui, par ses connaissances et ses talents, n'ait mérité une grande confiance, l'estime et la considération de ses concitoyens, et n'ait fait honneur à notre ancienne école de médecine et à nos universités précédente et actuelle.

» Je me glorifie, messieurs, de pouvoir citer parmi vous plusieurs de mes anciens élèves, qui, par leurs études et leur application soutenue, ayant acquis un savoir incontestable et un haut talent pour enseigner, ont été promus aux fonctions du professorat : MM. Verbeeck, Van Coetsem, De Block, Guislain, Burggraeve, Mareska, honorent aujourd'hui notre Faculté de médecine et en soutiennent dignement la renom-

mée. M. Van Esschen, homme de grand mérite, est mort professeur à l'Université de Louvain; il est généralement regretté, et M. Van Biervliet y professe avec talent les sciences physiologiques.

» Messieurs, ces beaux résultats ont été obtenus et s'obtiendront toujours par le zèle soutenu des professeurs chargés de l'enseignement; par la bonne disposition des élèves à consacrer leur temps aux études; par leur assiduité à fréquenter les cours de leurs professeurs, pour profiter des hautes connaissances de ces hommes et de leur expérience.

» Je dois encore vous faire observer, messieurs, que la situation heureuse de cette Université dans une ville si populeuse, où des milliers d'ouvriers sont occupés dans les nombreuses usines et fabriques, contribue puissamment à l'instruction des élèves dans les sciences médicales. Cette circonstance, qui ne peut vous échapper, parle très-haut à l'avantage de notre école, laquelle, je l'espère, ne sera jamais surpassée par aucune autre. Vous savez, messieurs, que jamais chez nous, ou rarement, les démonstrations anatomiques et opératoires ne doivent chômer; que l'hôpital civil, toujours fortement peuplé et présentant continuellement une grande variété de maladies et d'accidents, ne cesse de fournir aux élèves l'occasion précieuse de se former à la pratique et d'acquérir de bonne heure une grande expérience.

» Vous conviendrez donc que, par ces ressources bien dirigées, avec des élèves studieux, aujourd'hui qu'on ne peut se refuser à reconnaître l'impulsion donnée aux progrès des arts et des sciences, l'École de médecine de Gand doit nécessairement produire des hommes qui excellent dans l'une et dans l'autre partie de l'art de guérir, et que, parmi eux,

[illegible] européè
[illegible] constam[illegible]
[illegible] remplir dans
[illegible] l'hôpital civ
[illegible] l'Université, je
[illegible] dignement [illegible]
[illegible] quand j[illegible]

[illegible] la science. Mais j[illegible]
[illegible] des hom[illegible]
[illegible] les hommes s[illegible]
[illegible] bienveillance et d'amitié,
[illegible] remarquable,
[illegible] d'expressions a[illegible]
[illegible] je suis pén[illegible]

[illegible] tel je s[illegible]
[illegible] de ma vie vous a[illegible]
[illegible] l'avenir vous appartiendra ég[illegible]
[illegible] vivre, que je cesserai d'[illegible]
[illegible] confrère et un ami dévoué. »

[illegible] touchante ovation, le 14 décem[illegible]
[illegible] recut la croix de chevalier
[illegible]

[illegible] années il fit partie du Conseil c[illegible]
[illegible] l'attention de cette administration
[illegible] nouvel hôpital. Le mémoire qu'il
[illegible] à ce sujet, contient des vues larges et [illegible]
[illegible] les moyens propres à améliorer la cl[illegible]
[illegible] dans les asiles que la bienfaisance et
[illegible] ouvrent à la misère, ainsi qu'au tra[illegible]

ment et au soulagement des infirmités; mais la question financière n'était jamais entrée dans sa pensée, et son projet grandiose et somptueux devait malheureusement échouer contre cet écueil (1).

De nouveau recteur de l'Université en 1840, il obtint le traitement le plus élevé accordé aux professeurs de l'enseignement supérieur, et bientôt après son émeritat.

Il devint membre honoraire de l'Académie royale de médecine de Belgique, en 1841, lors de la création de cette institution scientifique, et, après avoir reçu, en novembre 1842, de la part de ses collègues à l'Université, un témoignage éclatant et honorable pour les nombreuses années qu'il avait consacrées à l'enseignement depuis l'érection de l'Université à Gand, il mourut dans cette ville le 24 octobre 1843.

Pour occuper des places aussi éminentes, il fallait que Kluyskens fût doué d'une de ces intelligences d'élite qui font les grands hommes; et, en effet, presque sans fortune, il dut, par la seule force de son génie, puiser dans une opiniâtre application au travail les premiers principes littéraires et scientifiques de son art, pour parvenir à cette renommée et à cette gloire, qui furent le but constant de ses pensées.

Jamais homme ne réunit mieux que lui les dons qui constituent le bon chirurgien. D'un sang-froid étonnant, prodigieux, il était doué d'une dextérité qui faisait l'admiration constante de ses élèves et de tous ceux qui l'entouraient. Ses

(1) La création d'un nouvel hôpital se fait vivement sentir. Malgré les changements opérés dans l'hôpital actuel, malgré plusieurs salles nouvelles qu'on y a bâties récemment, cet établissement est beaucoup trop exigu pour le nombre des malades qu'on est obligé d'y admettre. On est d'accord sur l'urgence d'en ériger un second dans la partie Nord de la ville.

sens précis, son organe tactile, admirablement organisé, déterminaient dans son esprit des appréciations justes. Son coup-d'œil hippocratique frappait les moins attentifs, et sa sagacité, sa pénétration brillaient surtout dans les moyens, les ressources, les minuties que commande la position des blessés et des opérés.

Ce qui constituait, chez Kluyskens, une des plus remarquables qualités de son caractère médical, c'était son entière indépendance scientifique. Dans tout le cours de sa longue carrière, dans toutes les circonstances de sa pratique, si nombreuse et si variée, le chirurgien de Gand s'annonce avec un facies auquel on le reconnaît toujours, avec une originalité sévère, avec un type de praticien, qui le place bien au-dessus du vulgaire des hommes de sa profession (1).

Rien de plus imposant que son entrée dans ces salles de l'hôpital où l'attendaient ses élèves. A son arrivée, toutes les conversations cessaient et chacun se découvrait. On se sentait en présence d'un homme qui commandait le respect. Les malades eux-mêmes lui témoignaient cette vénération qu'on n'accorde ordinairement qu'aux bienfaiteurs de l'humanité. Si un cas grave s'était présenté, un des élèves internes, attaché au quartier de chirurgie, lui en faisait part. Il l'examinait avec

---

(1) A peine âgé de vingt-neuf ans, il est choisi comme arbitre et comme juge dans un cas de maladie très-grave. Une des premières notabilités de la ville succombe aux symptômes primitifs d'une fracture compliquée de la jambe; l'envie accusa de cette fatale terminaison le traitement auquel on avait eu recours. Dans une relation imprimée du fait, les deux collègues incriminés en référèrent à son opinion. Kluyskens, dans sa réponse, résumant avec une logique sévère les indications que la thérapeutique prescrit en pareil cas, justifia pleinement leur conduite, par des arguments puisés dans les principes de la plus saine chirurgie.

soin, et s'il s'agissait de l'opérer immédiatement, soit que l'individu fût atteint d'une fracture du crâne, qui exigeât l'application du trépan, soit que l'une de ses extrémités supérieures eût été broyée dans les engrenages d'une machine et réclamât l'amputation immédiate, il y procédait sur le champ. Après quoi il s'occupait de la clinique, des cas les plus graves, sur lesquels il donnait constamment les explications les plus détaillées au lit même du malade. D'autres fois les leçons cliniques étaient faites sous forme d'interrogatoire, il voulait s'assurer que ce qu'il avait expliqué quelques jours auparavant avait été bien compris. Puis il entrait dans la salle des consultations, où étaient admises, l'une après l'autre, les personnes indigentes malades. Le chef de clinique était chargé de les interroger et de lui communiquer le résultat de ses questions. Si l'affection avait été bien reconnue et si elle n'était pas de nature à exiger un traitement à l'hôpital, il délivrait une prescription à prendre chez le pharmacien et engageait le patient à revenir quelques jours après; mais si le diagnostic du chef de clinique avait été douteux, ou avait laissé quelque chose à désirer, le professeur examinait lui-même le malade, entrait dans les explications nécessaires à la rectification du diagnostic; après quoi, si le cas exigeait soit une opération, soit d'autres soins chirurgicaux, il engageait le patient à venir séjourner à l'hôpital.

Avant de soumettre ses malades à l'opération, il les y préparait convenablement et il modifiait ces préparatifs suivant la constitution des malades, la nature de l'opération et celle de l'organe qui devait en être le siége. Il n'oubliait jamais qu'il y a souvent plus de talent et d'habileté à rendre inutile une opération qu'à l'exécuter d'une manière brillante; aussi n'a-.

vait-il recours aux instruments que quand tous les autres moyens avaient échoué; mais une fois que la nécessité de l'opération lui était démontrée et qu'elle était la seule planche de salut qui restât au patient, il avait pour habitude de l'en prévenir, car l'expérience lui avait appris combien il est dangereux de faire, pour des cas chroniques surtout, des opérations graves contre la volonté du malade.

L'opération acceptée, il prenait un soin extrême à en préparer le succès. Les instruments dont il croyait devoir faire usage, étaient nominativement indiqués. L'appareil à pansement n'échappait pas à son attention. Il faisait recouvrir de linge ces objets étalés sur des plateaux, afin qu'ils échappassent à l'œil du malade et n'augmentassent pas les tourments qu'il allait endurer.

Dans les cas d'amputation des extrémités inférieures, d'opérations de la taille, de la hernie, de l'anévrisme, etc., il plaçait ses malades sur une table, qu'il avait fait confectionner expressément; il disposait les aides convenablement et voulait que les élèves, qui assistaient à l'opération, fissent autour de lui un cercle assez large, pour ne l'empêcher en rien dans ses mouvements.

Sa main, une fois armée du couteau, il rappelait les aides en termes sévères aux exigences impérieuses du moment, et il commençait l'opération. Sa main délicate, ferme et adroite, le mouvement facile de ses doigts, la finesse de leur tact, rendaient l'exploration des parties malades non seulement d'une facilité et d'une sûreté extraordinaires, mais guidaient admirablement les instruments qu'ils maniaient. Les plaintes auxquelles succédaient toujours les accents de la reconnaissance, ne l'ébranlaient pas; mais il voulait, pendant tout le temps de

pération, qu'on gardât autour de lui un religieux silence; seul encourageait le malade de la voix, marchait à son but que rien pût l'en détourner un instant. Rencontrait-il difficulté, un état anomal des parties, ou bien un calcul tonné, il en faisait part aux assistants (1).

L'opération terminée, il apportait les mêmes soins au pansement, faisait coucher l'opéré dans un lit ordinairement tout paré dans une salle particulière, lui faisait donner quelques llerées d'une potion calmante, veillait en un mot à ce que homme fût entouré de ces soins intelligents et doux, me pour lui faire oublier les maux qu'il avait dû lui faire urer. Il fallait une âme ferme pour remplir convenablet ces pénibles fonctions, et cependant il était sensible et des fois il a dû se faire violence pour servir les malheux qui se confiaient à ses soins.

Il ne perdait pas son opéré de vue et le visitait aussi longmps qu'il le jugeait nécessaire jusqu'à deux et même trois fois dans la journée, pour s'assurer par lui-même de son état, et voir si les soins dont il avait cru convenable de l'entourer lui étaient ponctuellement administrés. Je me rappelle qu'un jour, où il avait été obligé de faire, dans la matinée, trois amputations, l'une d'elles fut suivie d'une hémorrhagie peu grave et qui paraissait produite par un vaisseau cutané. Les élèves de garde n'avaient pu arrêter le suintement du sang et

---

(1) Un jour que Kluyskens pratiquait une opération de lithotomie par la méthode latérale, le volume de la pierre en rendit l'extraction impossible; sa dureté résista à toutes les tentatives faites pour la briser: ne prenant conseil que de lui-même et des circonstances, il a recours à la taille hypogastrique, dont la plaie périnéale lui fraya la voie, et il parvient ainsi à délivrer le malade de son calcul.

bandages de Desault et de Boyer, les bouts d'os fracturés ne restaient pas en place, chevauchaient toujours et finissaient par se consolider dans cette position.

Pour les cas de fracture de l'olécrane et de la rotule, son expérience lui avait fait découvrir une grande analogie entre ces fractures, parce que, malgré un grand nombre d'appareils, les uns plus ingénieux que les autres, on ne parvenait jamais à amener la consolidation des extrémités fracturées sans qu'une substance internodulaire s'interposât dans ces cas entre les fragments. Il rejetait pour ces deux fractures tout appareil compliqué.

Dans les amputations, sa méthode participe de celle de J.-L. Petit et d'Alanson.

Pour l'anévrisme de l'artère poplitée, il opérait d'après la méthode de Hunter, empruntée à celle d'Anel.

Jamais chirurgien ne fut plus heureux que lui dans l'opération de la hernie étranglée.

Dans l'opération de la taille, il suivait le procédé du frère Côme.

Dans les cataractes, il avait une prédilection marquée pour l'opération par abaissement.

Il eut recours aux scarifications des glandes amygdales, alors que personne n'eut encore songé à ce moyen, adapté au traitement de l'angine tonsillaire, rebelle aux agents curatifs.

Le premier, il fit connaître sur le continent l'appareil de Baynton dans le traitement des ulcères atoniques.

Dans l'érésipèle phlegmoneux des membres, il faisait de nombreuses scarifications pour prévenir les symptômes formidables qui caractérisent cette affection insidieuse.

Il obtint dans le traitement de la gangrène d'hôpital des

succès inouis par l'usage de l'acide muriatique mêlé au miel.

On a pu constater les brillants résultats qu'il obtint dès 1814 du traitement des chutes du rectum par le cautère actuel, méthode dont il revendiquait l'invention, ce que lui accorde Lassus dans sa *Pathologie chirurgicale.*

Comme médecin, Kluyskens appartient aux fondateurs de cette école qui, par des efforts constants et en faisant valoir des motifs rationnels, déduits de la considération de notre sol, sont parvenus à faire sentir que les Flandres se trouvent, quant à leur constitution médicale, dans des dispositions exceptionnelles. Et nous n'hésitons pas à le dire, Kluyskens, comme les Coppens, les De Brabant, les Van Rotterdam, les Wauters, montrait un tact particulier dans tout ce qui était relatif au traitement de nos fièvres paludeuses et des maladies propres aux poldres en général.

Considéré comme professeur, Kluyskens fut un des hommes remarquables de son époque. C'est à juste titre qu'il peut être considéré comme le fondateur de l'enseignement de la clinique chirurgicale dans la ville de Gand. Une foule studieuse se pressait toujours à ses leçons pratiques et théoriques. Il possédait l'art si difficile et si rare de captiver l'attention de ses auditeurs et de jeter sur les matières qu'il traitait dans ses cours, toujours donnés sous forme d'improvisation, un intérêt tout-à-fait particulier. Son extrême facilité à se rappeler jusqu'aux moindres détails des lectures qu'il avait faites, jusqu'aux moindres circonstances des cas observés par lui, donnait à son enseignement une richesse d'érudition, une variété de couleur pratique et expérimentale, que ses auditeurs ont toujours admirées en lui. C'était de l'or qui coulait de sa bouche, disait un jour, se rappelant les le-

çons de M. Kluyskens, un de ses anciens élèves, médecin d'un haut mérite, savant professeur et poëte distingué (Van Esscheu), que la mort est venue trop tôt enlever à la science.

Kluyskens était doué d'un physique heureux; son organisation était forte; sa figure, qu'animait un œil vif et intelligent, était belle et imposante; il avait, dans sa mise et dans son maintien, cette sévérité qui commande le respect; tout en lui dénotait l'homme qui a la conscience de sa valeur. Absorbé par ses nombreux devoirs et par ses travaux littéraires, il aimait cependant le commerce des hommes, et, dans les relations où il se plaisait à se délasser des fatigues de sa profession, il pouvait être d'une gracieuse aménité, d'une urbanité parfaite; son humeur était joyeuse; sa conversation aimable, gaie et spirituelle; se prêtant volontiers à la plaisanterie, empreinte parfois d'une certaine malice moqueuse, il résistait difficilement à lancer un bon mot, fût-ce même aux dépens de ses meilleurs amis.

Il aimait les arts, qu'il se plaisait à protéger et à encourager : les jeunes talents étaient sûrs de trouver en lui de l'appui; le souvenir, comme il le disait, de ses premiers succès, lui rappelait combien les encouragements des hommes haut placés sont nécessaires à leur développement. Cette protection, il la répandait particulièrement sur ses élèves, quand leur application ou leurs heureuses dispositions promettaient un peu d'avenir. L'amitié qu'il leur vouait, l'appui qu'il leur donnait, partaient chez lui du cœur, et sans cette arrière-pensée qu'il pouvait se créer des émules et des rivaux. Autant qu'eux, il était fier de leurs succès, il jouissait de leur triomphe, et le jour où un de ses anciens élèves venait s'asseoir à ses côtés,

dans le fauteuil professoral, ou recevait une marque publique d'estime ou de considération, ce jour était toujours pour lui un des beaux moments de sa vie.

Il était charitable et bienfaisant, et sa bienfaisance était sans ostentation. Sous une apparence de rudesse et de brusquerie, il avait le cœur sensible et bon pour ses malades. Il exigeait de l'homme riche et aisé qu'il rétribuât largement ses soins et ses services; mais chez le pauvre, qui ne réclamait jamais en vain un soulagement à ses misères, un adoucissement à ses souffrances, il poussait le désintéressement jusqu'à la générosité; à l'homme malheureux, il portait l'intérêt d'un véritable philanthrope: en même temps que les ressources de son art, je l'ai vu maintefois prodiguant celles de sa propre bourse.

A côté de la conscience de ce qu'il valait, Kluyskens avait à un haut degré le sentiment de sa profession. Respectueux avec les hommes placés dans une condition élevée, il n'en mendiait jamais le patronage. Ses droits, quand il en avait, il les exposait avec confiance et avec noblesse; il aurait cru déroger à son caractère, en sollicitant et en acceptant la protection de la médiocrité dorée, au prix d'une humiliation. Nul n'a contribué autant que lui à replacer la chirurgie dans son véritable lustre, à la relever de cet état d'abjection, de ces conditions ancillaires, où elle était encore plongée il y a un demi-siècle.

Les Sociétés de Médecine de Bruxelles, de Gand, de Bruges, de Louvain, de Paris, de Berlin, etc., le comptaient au nombre de leurs membres. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets relatifs à son art (1).

---

(1) Ces ouvrages ont pour titre: *Verhandeling over den druiper en de pokziekte*, traduction flamande d'un ouvrage anglais de B. Bell, 1797, 2 vol. in-8°. —

Le gouvernement a fait exécuter deux bustes de Kluyskens : l'un, en marbre, par M. Devigne, se trouve à Bruxelles, dans la salle d'assemblée de l'Académie royale de Médecine; l'autre, en bronze, dû au ciseau de M. Parmentier, orne le magnifique cabinet d'instruments de chirurgie de l'Université de Gand, cabinet dont Kluyskens fut le créateur. La Société de Médecine, qui se réunit mensuellement dans un local de l'Hôtel-de-ville, et la Bibliothèque publique, possèdent aussi, chacune, un buste, d'après celui de l'habile sculpteur, M. Devigne.

Trois médailles.

La première, en or, de 4 1/2 centimètres.

A. Lucine debout, tenant de la main droite un bouquet de fleurs, de l'autre un flambeau. Insc. VOTO PARTURIENTIS ADES. Exergue : ARTIS OBSTETRITIÆ PRÆMIUM.

Verhandeling over de koeypokjes, 1801. in-8°. — *Introduction à la pratique des accouchements*, traduction française de l'ouvrage anglais de THOMAS DENMAN, 1802, 2 vol. in-8°. — *Annales de littérature médicale étrangère*, 1805-1815, 19 vol. in-8°. — *Quelques dissertations sur la digitale pourprée dans la phthisie pulmonaire*, 1806, in-8°. — *Zoonomie de Darwin*, traduit de l'anglais, 1810-1811, 4 vol. in-8° avec une analyse de l'ouvrage. — *Mémoire sur la fièvre typhoïde qui règne dans la province de la Flandre-Orientale*, 1817, in-4°. — *Discours prononcé à l'ouverture du cours de chirurgie*, 1817, in-4°. — *Dissertation sur l'ophthalmie contagieuse qui règne dans quelques bataillons de l'armée des Pays-Bas*, 1819, in-8°. — *Matière médicale pratique*, 1824-1826, 2 vol. in-8°. — *Quelques réflexions sur la nature et le traitement du choléra-morbus épidémique de l'Inde*, 1833, in-8°. — *Nécessité de construire un vaste hôpital général, un nouvel hospice d'aliénés, et sur le besoin de donner plus de capacité aux hospices des invalides des deux sexes*, 1837, in-8°. — KLUYSKENS inséra dans les *Annales de l'Institut royal des Pays-Bas*, trois Mémoires, l'un sur la gangrène d'hôpital, l'autre sur une grossesse extra-utérine, et le troisième sur une monstruosité extraordinaire se présentant aux doigts des deux mains. — Voir les notices nécrologiques sur KLUYSKENS, par MM. VERBEECK et GUISLAIN.

R. S. P. Q. G. (Senatus Populusque Gandensis) ART. OBST. PROT. D. D. JOSEPHUS FRANCISCUS KLUYSKENS 1791.

La deuxième, en or, de 5 centimètres.

A. Le buste de face, d'après la belle lithographie de feu M. Vanderhaert.

R. JOSEPH-FRANÇOIS KLUYSKENS, NÉ A ALOST LE 9 SEPTEMBRE 1771, MORT A GAND, LE 24 OCTOBRE 1843 (1).

La troisième, aussi en or, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BARRE F. Insc. CAROLUS AUGUSTUS DUX SAXONIÆ.

R. La légende : DOCTARUM FRONTIUM PRÆMIA, entourée d'une guirlande de fleurs (2).

KLUYSKENS (CHARLES), le plus jeune des six frères de Joseph-François, est né à Erpe (Flandre-Orientale), le 5 avril 1788. Il fit ses études au Collége d'Alost, où il se distingua en remportant plusieurs prix et une médaille d'honneur à l'effigie de Napoléon I. De là il se rendit à Gand, y étudia la médecine, sous les auspices de son frère aîné, et passa son examen d'officier de santé en 1811. Il alla s'établir dans la commune de Saint-Gilles-Waes.

En 1825, le gouvernement des Pays-Bas lui accorda la médaille en or, comme récompense du grand nombre de vaccinations gratuites qu'il avait faites. En 1832, il obtint, après un brillant examen devant la Faculté de médecine de l'Université de Gand, le titre de docteur en médecine. A la mort du

(1) Ces deux médailles sont gravées au trait. La première est due à l'élégant burin de feu Tiberghien.

(2) C'est cette médaille que mon père reçut du grand-duc de Saxe-Weimar, et dont il est fait mention dans cet article.

professeur Verbeeck, le Gouvernement le nomma, en son remplacement, membre de la commission médicale de la province (1).

Les connaissances profondes en son art, l'aménité de son caractère, la douceur de ses mœurs, lui avaient concilié depuis longtemps l'estime de ses collègues et la considération de ses concitoyens. Élu membre du conseil communal en 1830, par les suffrages des habitants de Saint-Gilles, il fut choisi par le roi pour occuper la place de bourgmestre en 1836, et un vote populaire et unanime l'a maintenu dans ces honorables fonctions jusqu'à la fin de 1854, qu'il crut devoir les résilier.

Il fut nommé, en 1855, juge suppléant à la justice de paix du canton de Saint-Gilles, et chevalier de l'ordre de Léopold le 24 octobre 1857. Il mourut à Saint-Gilles, le 25 mars 1858, à l'âge de soixante-dix ans. Deux discours furent prononcés sur sa tombe, l'un par M. le secrétaire communal, au nom de M. le bourgmestre empêché, l'autre, par M. le docteur Cauterman.

Médaille, en or, de 4 centimètres.

A. Une vache, au-dessus de laquelle plane la Renommée tenant de la main gauche le bâton d'Esculape. En dessous : FABRICK H. D. HEUS. Exergue : 1809. Insc. VOLITAT. JAM. FAMA. PER. ORBEM.

R. Une guirlande de feuilles de chêne contenant cette in-

---

(1) A l'époque dont nous parlons, cette commission était composée comme suit : MM. Van Coetsem, président; Mareska, secrétaire; De Rudder, Lados, De Nobele, Dumont, Somers et Vercecken, ces deux derniers pharmaciens, membres.

scription gravée: AAN C. KLUYSKENS HEELMEESTER TE S[t] GILLES WAAS. 1825. Légende : PRO VARIOL. VACC. INSIT. PLUS C. CIVIB. UNO ANN. GRATIS ADMINISTR. (1).

Voici la description de quelques autres médailles que divers gouvernements ont fait frapper à l'occasion de l'institution de la vaccine dans leurs états et qu'ils accordaient comme récompense à ceux d'entre les médecins, qui, pendant une année, avaient pratiqué le plus grand nombre de vaccinations gratuites (2).

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DENON DIR. ANDRIEU F. Insc. NAPOLÉON EMPEREUR.

R. Esculape et une jeune fille debout. D'un côté : une vache; de l'autre, une lancette et un tube capillaire (3). En dessous : ANDRIEU F. DENON DIR. Exergue : LA VACCINE 1804. Sur la tranche le mot BRONZE.

Médaille de même métal et module que la précédente.

A. Le même que le revers de la précédente, avec cette différence que le nom du directeur est remplacé par celui de PUYMAURIN D., et qu'à la suite du nom du graveur, il y a FECIT écrit tout au long, au lieu de F.

Le revers servait à inscrire le nom du lauréat (4).

Médaille, en bronze argenté, de 3 1/4 centimètres.

---

(1) Charles Kluyskens obtint encore une seconde médaille sous le gouvernement du roi Guillaume I et trois autres sous celui de Léopold I, pour les vaccinations gratuites qu'il avait faites dans sa populeuse commune, à diverses époques.

(2) Voir l'article consacré à DEMANET.

(3) C'est dans ces tubes capillaires, dus à Bretonneau, qu'on conserve le virus vaccin.

(4) MILLIN, ouv. cité, pl. 29, n° 93.

A. Une vache, au-dessus de laquelle : une lancette et un tube capillaire. De côté : DE PAULIS F. Exergue : EX INSPERATO SALUS.

R. L'inscription : VACCINATIONS MUNICIPALES DE PARIS 1804, entourée d'une guirlande de feuilles de chêne.

Médaille de même module et métal que la précédente.

A. Le buste à droite, sous lequel : DE PAULIS F. Inscription : LOUIS XVIII ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

R. MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR — COMITÉ CENTRAL DE VACCINE FORMÉ LE XI MAI 1800.

Médaille, en bronze, de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : GAYRARD F. DEPUYMAURIN D. Insc. LOUIS XVIII ROI DE FRANCE ET DE NAV.

R. Une guirlande de feuilles de laurier, dans la partie centrale supérieure de laquelle on lit : MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR — SOCIÉTÉ CENTRALE DE VACCINE.

Médaille, en argent, de 2 1/2 centimètres.

A. Un Génie protége un enfant, réfugié dans les bras de sa mère, contre un dragon : Exergue : G. LOOS DIR. L. HELD FEC.

R. FÜR WILLIGE MITTHEILUNG DES IMPFSTOFFES.

Médaille, en or, de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BRAEMT F. Insc. LÉOPOLD PREMIER ROI DES BELGES.

A. Une vache, devant laquelle une lancette ouverte. Au dessus : PROPAGATION DE LA VACCINE. Exergue : le bâton d'Esculape (1).

---

(1) Ces diverses médailles font partie de mon cabinet. La dernière m'a été conférée par le Gouvernement en 1839; j'en ai obtenu également une en 1843 et une troisième en 1851.

KNAPE (CHRISTOPHE), anatomiste de mérite et professeur, à l'Université de Berlin, de médecine légale, qu'il cultiva avec soin et dont il étendit considérablement le cercle, est né le 26 décembre 1747. Il prit le bonnet de docteur en 1773 et, dans l'exercice de ses fonctions, s'acquit l'estime générale de ses collègues, mais particulièrement celle de Rudolphi, son ami. Le 6 décembre 1823, on célébra son jubilé de cinquante années de pratique médicale. A cette occasion, ses collègues firent frapper la pièce suivante :

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. LOOS DIR. C VOIGT FEC. Insc. CHRISTOPH. KNAPE MED. PROF. MERITISS. NAT. D. 26 M. DEC. 1747.

R. Esculape et Thémis se donnant la main sur un autel. Insc. UTRAQUE FAVORE INCLARUIT. Exergue : 50 ANN. DOCT. 6. DEC. 1823.

Clichet, coulé en fer, de 8 1/2 centimètres, offrant le portrait très-ressemblant de Knape.

KNIPHOF (JEAN-JÉRÔME), médecin et professeur de médecine à l'Université d'Erfurt, naquit dans cette ville le 24 février 1704, et mourut le 23 janvier 1763, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Inspecteur de l'église et de l'école de la communauté évangélique des Déchaussés et de la maison des Orphelins (1)

---

(1) Mon cabinet offre quelques médailles relatives à des institutions d'orphelins :

La première, en argent, de 3 centimètres.

A. La Sagesse assise instruisant un petit enfant debout. Insc. DE WYSHEIT WYST [illegible] Exergue : PS. CXI. V. X.

R. Un enfant couronné, tenant de la main droite une plume, puisant de la

pour tout ce qui concerne les objets d'art ou de science, il fut choisi en 1741 pour bibliothécaire de l'Académie des curieux de la Nature, institution dont il était membre depuis 1733.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. D. JO. HIERON. KNIPHOF. ANAT. CH. ET BOT. R. P. F. M. A. O. S. R. J. A. N. C. C. P. T. DECAN.

R. Un jardin botanique. Insc. NASCITUR HIC MIRÆ FERTILITATIS HONOS. Exergue: DE FELICI NOMINALI D. 24 JUNI 1748. GRATULATUR J. H. W(ERNER) (1).

---

gauche dans une corne d'abondance; à ses pieds les attributs des arts. Inscrip. ALTYDT HET PADT DER DEUGDT. Exergue: 1778. Les deux derniers chiffres gravés.

La deuxième, en argent, de 2 2/3 centimètres.

A. La Sagesse assise instruisant deux enfants; un Génie plane dans le champ et verse une corne d'abondance sur son giron. Insc. HY IS DER WEEZEN VADER. Exergue: TER GEDACHTENIS AAN DE WEEZEN UYTGEDEELD.

R. Un établissement d'orphelins. En dessous: C. F. KONST. Insc. LUTH: DIAC. WEESHUIS. Exergue: GESTIGT 1678. T'JUBILÉ GEVIERD 24 AUG. 1778.

La troisième, en argent, de 3 2/3 centimètres.

A. Une femme debout, tenant dans ses bras un enfant et montrant à deux autres un hospice situé sur une montagne. Insc. DE LIEFDE LEERT EN KWEEKT, WAAR OUD'REN ZORG ONTBREEKT. Exergue: Une guirlande de fleurs.

R. Un monument sur la base duquel la lettre L dans un cercle formé d'un serpent. A l'entour, les emblèmes des arts et des sciences. Insc. RENSWOUDSCHE STIGTINGEN. Exergue: GEVIERT TE DELFT DEN 28 MAY 1806.

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 353, pl. 187, nº 2. — Moehsen, ouv. cité, vol. 1, p. 241. Je rétablis ici, d'après ces auteurs, ce que l'avers de cette médaille offre de défectueux dans l'ouvrage de Rudolphi. L'inscription doit être corrigée ainsi: D. JO. HIERON. KNIPHOF, ANAT. CH. ET BOT. PR. P. F. M. A. O. S. R. I. A. N. C. C. P. T. DECAN., qu'on peut compléter ainsi: DOCTOR JOHANNES HIERONYMUS KNIPHOF, ANATOMIÆ CHIRURGIÆ ET BOTANICES PROFESSOR PUBLICUS FACULTATIS MEDICÆ ASSESSOR ORDINARIUS SACRI ROMANI IMPERII ACADEMIÆ NATURÆ CURIOSORUM COLLEGA PRO TEMPORE DECANUS.

La seconde, très-rare, est en argent : elle a 3 1/2 centimètres et se trouve au cabinet royal à Berlin.

A. Le buste à gauche, sous lequel : W(ERNER). F. Inscrip. D. JOH. HIERON. KNIPHOF.

R. Hygie devant un autel sur lequel reposent le bonnet doctoral et les insignes académiques. Insc. FACULT. MED. SEN. ET AS. PATH. ET PRAX. P. P. O. S. R. J. A. N. C. ADJ. ET BIBL. Exergue : RECT. UNIV. ERFURT. II. ELECT. D. 14 JUL. 1762 (1).

KONERDINGK (THÉODORE), médecin, né en 1711.

Rudolphi avait reçu du célèbre P.-Fr. Roeding un portrait très-élégant, en argent, de 8 centimètres, dont le buste est gravé avec l'inscription : THEODORUS KONERDINGK. PH. ET MED. D. AETAT. 28. ANNO 1639.

Il reçut encore de la même célébrité un autre portrait, aussi en argent et de 8 centimètres, représentant probablement le buste de l'épouse de Konerdingk, gravé avec l'inscription : DOROTHEA ENGELBRECHTS AETAT. SUÆ 21 ANNO 1639.

KREUTH, médecin de la Bavière.

Jolie médaille, en argent, de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : NEUSS. F. Insc. MAXIMILIAN JOSEPH KOENIG VON BAYERN.

R. Un monument, où se trouve un buste : sur la base du monument on lit : REIN U : SEGENREUT WIE DIESE QUELLE WAR SEIN

(1) [illegible], cité, p. 249. Le revers de cette médaille n'est pas décrit exactement. D'après cet auteur, il faudrait : FACULT. MED. SEN. ET AS. PR. PATH. ET PRAX. P. P. O. S. R. J. A. N. C. ADJ. ET BIBL., qu'il rend ainsi : FACULTATIS MEDICAE SENIOR ET ASSESSOR PRIMARIUS PATHOLOGIAE ET PRAXEOS PROFESSOR PUBLICUS ORDINARIUS SACRI ROMANI IMPERII ACADEMIAE NATURAE CURIOSORUM ADJUNCTUS ET BIBLIOTHECARIUS.

LEBEN. Insc. DEM UNVERGESSLICHEN. En dessous : GEWIDMET IN KREUTH. 1828 (1).

KREYSIG (Frédéric-Louis), médecin allemand d'un grand mérite, naquit le 7 juillet 1770, selon les uns, et, d'après Rudolphi en 1769, à Eilenbourg, en Saxe, où son père exerçait l'art de guérir.

Sa réputation comme praticien fixa l'attention de Frédéric-Auguste, roi de Saxe, qui le choisit pour son médecin en 1803. Il devint successivement conseiller aulique et médical, chevalier de l'ordre civil du mérite, professeur à l'Académie médico-chirurgicale de Dresde et directeur de la Clinique médicale. Revenu d'un voyage scientifique en Angleterre et en Irlande, il mourut le 4 juin 1839, à l'âge de soixante-neuf ans.

Kreysig était membre de l'Académie royale des Sciences en Suède, membre honoraire de la Société médico-chirurgicale de Londres, membre adjoint de la Société impériale Léopoldine des Naturalistes, membre des Sociétés économique et d'histoire naturelle de Dresde et de Moscou, de la Société physico-médicale d'Erlangen, de la Société médico-chirurgicale de Berlin, de la Société physicale de Wurzbourg, de celles des Amis des Sciences de Varsovie et de Cracovie, membre correspondant de l'Accademia Pontaniana de Naples, etc. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on remarque surtout ceux sur les maladies du cœur et sur l'usage des eaux minérales naturelles et artificielles.

---

(1) En Bavière aussi, de même que dans le grand duché de Saxe-Weimar et dans d'autres pays, le buste des savants se trouve sur le revers des médailles à l'effigie du prince. Touchante association de l'intelligence et du pouvoir.

Un clichet en fer, entouré d'un cercle de feuilles de chêne, présente le buste très-ressemblant de Kreysig. On y lit pour épigraphe : FRIEDRICH LUDWIG KREYSIG, et pour hypographe : BERLIN IM SEPTEMBER 1828. Sur la base du buste, le nom de l'artiste KIEHLMAN.

LACAILLE (NICOLAS-LOUIS DE), astronome éminent, naquit à Rumigny le 15 mars 1713 et mourut le 21 mars 1762, âgé de quarante-neuf ans.

Ami de l'illustre Cassini, il partagea avec le fils de cet astronome le travail de la projection du méridien qui passe par toute la France. A l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé professeur de mathématiques au collége Mazarin. Membre de l'Académie des Sciences, il établit ses calculs d'éclipses pour dix-huit cents ans. Son voyage au Cap de Bonne-Espérance, entrepris dans le dessein d'examiner les étoiles australes invisibles à l'horizon de Paris, lui permit de déterminer dans l'espace de deux ans la position jusqu'alors inconnue de neuf mille étoiles. Il indiqua la méthode la plus facile et la plus commode pour connaître la longitude en mer par l'observation de la lune, méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, et qui ne permet jamais une erreur de plus d'un demi-degré ou dix-huit lieues marines (1).

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

---

(1) Les ouvrages de Lacaille sont fort nombreux, eu égard surtout au peu de temps qu'il mit à les composer. Outre des leçons élémentaires de mathématiques, de mécanique, de perspective, d'astronomie, d'optique, on a de lui des *Tables solaires*, supérieures à tout ce qui avait été fait en ce genre, le livre *Astronomiæ Fundamenta*, un grand nombre de mémoires insérés dans le recueil de l'Académie, etc.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SCHMIT F. Insc. N. LUDOVICUS LACAILLE.

R. NATUS RUMIGNY IN CAMPANIA AN. 1714 (1) OBIIT AN. 1762. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1824. Durand edidit (2).

LAGRANGE (JOSEPH-LOUIS), l'un des plus grands géomètres des temps modernes, naquit le 25 janvier 1736, à Turin, de parents d'origine française, et mourut à Paris le 10 avril 1813, âgé de soixante-dix-sept ans. Ses restes furent déposés au Panthéon, où son éloge fut prononcé par Lacépède et Laplace.

Lagrange fut l'ornement et la gloire de l'École normale, du Bureau des longitudes et de l'École polytechnique en France. Les fonctions les plus honorables lui furent confiées, et il les remplit d'une manière si digne qu'il fut nommé successivement sénateur, grand officier de la Légion d'honneur, comte, grand-croix de l'ordre de la Réunion.

Ce qui caractérise surtout le génie de Lagrange, c'est cette constante préférence pour les méthodes générales d'analyse indépendantes de constructions géométriques, pour les principes féconds qu'il a le premier révélés à l'école moderne. Ses ouvrages seront toujours des modèles inimitables pour la pro-

---

(1) L'année de la naissance de De Lacaille, qu'on lit sur le revers de cette médaille, ne s'accorde pas avec celle admise par la grande majorité des biographes, qui le font naître en 1713.

(2) RUDOLPHI donne cette médaille deux fois dans son ouvrage. Il la décrit à la lettre C et à la lettre L. Je remarque que le mot UNIVERSALIS ne se trouve pas dans la description de la première, mais bien dans celle de la seconde. Ma pièce diffère de la sienne en ce que sur la tranche se trouve le mot MONACHII.

fondeur de l'invention, la simplicité dans la forme des principes, la clarté des expositions et l'élégance des démonstrations et du style.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche avec DONNADIO F. sur la base. Inscrip. JOSEPH-LOUIS LAGRANGE.

R. NÉ A TURIN LE 25 JANVIER 1736. MORT A PARIS LE 10 AVRIL 1813.

La deuxième et la troisième sont de même métal et module que la première.

A. Le buste à gauche, sur la base duquel : DONNADIO. Insc. JOSEPH-LOUIS LAGRANGE.

R. NÉ A TURIN EN 1736. MORT EN 1813. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1818.

La troisième.

A. Le même que celui de la médaille précédente avec cette différence que le nom du graveur DONNADIO F. se trouve en dessous du buste. Insc. JOH. LUDOVICUS LAGRANGE (1).

R. NATUS TAURINI IN PEDEMONTIO AN. 1736. OBIIT AN. 1813 — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1822 — Durand edidit.

LALANDE (JOSEPH-JÉRÔME LE FRANÇOIS DE), savant astronome, naquit le 11 juillet 1732, à Bourg-en-Bresse (France), et mourut à Paris le 4 avril 1807.

Membre de l'Académie des Sciences de Paris, Lalande succéda, en 1762, à Delisle, dans la chaire d'astronomie au Col-

---

(1) C'est une faute typographique qu'on trouve dans l'ouvrage de Rudolphi ; c'est JOS. qu'il faudrait.

lége de France. Non content d'en remplir les fonctions avec un rare assiduité pendant quarante-six ans, il fit de sa maison une sorte de collége pour la science : il y logeait et nourrissait plusieurs jeunes gens peu aisés, mais doués d'heureuses dispositions; et cette noble conduite lui ayant valu une pension de mille francs qu'il n'avait pas sollicitée, il la consacra aussitôt à l'éducation d'un nouvel élève. D'autres astronomes ont brillé d'un éclat plus vif; d'autres ont fait des découvertes plus nombreuses et plus importantes : il n'en est pas qui ait autant que Lalande contribué à répandre le goût et la connaissance de l'astronomie; et presque tous les savants que depuis la France a possédés en ce genre, se sont formés à ses leçons ou par la lecture de ses ouvrages.

« Lalande, dit Delambre, n'a point renouvelé la science dans ses fondements, comme Copernic et Kepler; il ne s'est point immortalisé comme Bradley, par deux découvertes brillantes; il n'a point été au même degré que Lacaille, un observateur et un calculateur exact, adroit, scrupuleux et infatigable; il n'a point eu, comme Wargentin, la constance de s'attacher à un objet unique pour être seul dans un rang à part; mais s'il n'est à tous ces égards qu'un astronome du second ordre, il a été le premier de tous comme professeur. »

Deux médailles.

La première, en bronze, a 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : GATTEAUX F. Insc. JOS. HIER. LEFRANÇOIS DE LALANDE, N. BURGI 1732.

R. ASTRONOMO ET CIVI SOCIETAS LITTERARIA BURGENSIS 1783.

La seconde, aussi en bronze et de 4 centimètres, offre le même avers que la première.

R. ACADEMIÆ REG. SCIENT. PARIS. ASTRONOMUS. ACAD. LONDIN.

BEROLIN. PETROP. HOLMI. HAFNIENS. ROTER. BRUXEL. GOTTING. DUBLIN. EDIMB. BONON. FLORENT. ROM. PATAV. MANT. TAURIN. BOSTONIENSIS MONSPEL. TOLOS. ETC., SOCIUS 1787.

LANTHOIS (ÉTIENNE), médecin contemporain à Paris.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : N. P. TIOLIER. F. Inscrip. ETIENNE LANTHOIS BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ.

R. Un autel sur lequel un vase où s'abreuve un serpent entourant le bâton d'Esculape. A gauche une plume; à droite une couronne. Insc. HYGIE ET LA RECONNAISSANCE L'ONT DÉCERNÉE. Exergue : OFFERTE PAR F. J. BELANGER 7bre 1817.

On trouve cette médaille représentée au frontispice de l'ouvrage de Lanthois sur la phthisie.

LANZONI (JOSEPH), médecin érudit, littérateur, antiquaire et poète, naquit à Ferrare le 26 octobre 1663 (1), et y mourut le 1er février 1730, à l'âge de soixante-sept ans.

A peine âgé de vingt ans, il était docteur en philosophie et en médecine, il devint professeur ordinaire de médecine à l'Université de Ferrare et y enseigna pendant plus de quarante ans; plus tard il occupa la chaire de physique, en qualité de lecteur ordinaire, et il la remplit jusqu'à sa mort.

Le plus grand attrait de Lanzoni était l'étude; et comme le goût de l'application s'accrut chez lui avec l'âge, il employa à ses recherches profondes sur l'antiquité tout le temps que sa profession n'absorbait point. La littérature entrait aussi dans le cercle de ses occupations; mais fidèle à ses premiers devoirs,

---

(1) [illegible] 1663.

la philosophie et la médecine tenaient toujours la place la plus distinguée dans son esprit. Il était même si versé dans ces deux sciences que, lorsqu'il s'agitait en Italie quelque question difficile sur des matières qui étaient de leur ressort, on la soumettait presque toujours à son arbitrage.

Ce médecin a été le restaurateur et le secrétaire de l'Académie de Ferrare. Celle des Curieux de la Nature se l'associa sous le nom d'Épicharme; la variété de ses talents, et surtout ceux qu'il avait pour la poésie latine et italienne, lui ont encore ouvert l'entrée de l'Académie des Arcadiens de Rome, des Apatistes de Florence, de la Concorde de Ravenne, des Incitati de Faenza, des Recuperati de Padoue, etc.

Deux médailles.

La première, frappée du vivant de Lanzoni, a 8 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. JOSEPHUS LANZONUS.

R. Hygie sur le trépied (1).

La seconde, de même module, ne fut frappée qu'après la mort de Lanzoni.

A. Le buste de face. Insc. JOSEPHUS LANZONUS.

R. Un génie feuilletant avec soin un livre; tout autour : le bâton d'Esculape, des fleurs, une tête de sphynx, une lyre, des chalumeaux. Insc. SANAT, DOCET, DELECTAT (2).

LAROCHEFOUCAULT-LIANCOURT (FRANÇOIS-ALEXANDRE-FRÉDÉRIC, duc de), naquit en 1747. Grand-maître de la garde-robe sous Louis XV et Louis XVI, il fonda dès 1780,

(1) Mus. MAZZ., ouv. cité, vol. 2, p. 279, pl. 167, n° 2.
(2) Mus. MAZZ., ibid. n° 3.

dans sa terre de Liancourt, une ferme-modèle, une école d'arts et métiers, à laquelle l'école de Châlons doit son origine. Élu député aux États-généraux par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvoisis, il siégea parmi les modérés du côté droit. Appelé après la session au commandement militaire des cinq départements de la Normandie, il fut destitué après le 10 août, et passa en Angleterre. Puis il s'embarqua pour les États-Unis, qu'il parcourut en observateur sérieux. Rentré en France en 1799, il s'occupa de populariser la vaccine, et fut un des fondateurs des dispensaires organisés par la Société Philanthropique. En même temps il établissait à Liancourt des manufactures, de venues en peu de temps très-importantes, et se faisait un des promoteurs de l'enseignement mutuel.

Appelé à siéger à la Chambre des pairs de la première Restauration, il fut pendant les cent jours député de l'Oise au Corps législatif, et reprit ensuite sa place au Luxembourg, où il se signala par son indépendance, tout en se montrant partisan des idées monarchiques. Aussi le ministère en 1826 lui retira-t-il un grand nombre de fonctions honorifiques et gratuites qu'il remplissait. Il était en effet membre du conseil général des hôpitaux, président de la Société de la Morale chrétienne, inspecteur-général de l'École des arts et métiers, membre du conseil général des manufactures, du conseil d'agriculture, du conseil général des prisons, du conseil général des hospices et président du comité de vaccine. Il mourut le 27 mars 1827. Le jour de ses funérailles, les élèves de l'école des arts et métiers, qui suivaient son convoi, voulurent porter son cercueil sur leurs épaules. Mais le pouvoir, voyant dans ce témoignage de respect une manifestation politique,

les fit charger par les gendarmes; le cercueil tomba, et se brisa; les insignes de la pairie furent traînés dans la boue. Le corps fut enterré à Liancourt (1).

Médaillon, en argent, d'un centimètre.

A. Le buste à droite. Insc. LAROCHEFOUCAULT DE LIANCOURT N. 1747.

R. LES ARTS ET L'HUMANITÉ HONORENT SA MÉMOIRE. — MORT LE 27 MARS 1827.

LASSUS (ORLANDE), célèbre compositeur belge, appelé par les Italiens Orlando de Lasso et connu aujourd'hui sous le faux nom de Roland de Lattre, naquit à Mons en 1520 et devint d'abord, ainsi que le fut Grétry, enfant de chœur dans une des églises de sa ville natale (2).

Ferdinand de Gonzague, général au service de l'empire et vice-roi de Sicile, l'emmena en Italie. Lassus avait alors seize ans. Deux ans après, en 1538, il sortit de la maison de son protecteur pour s'attacher à Constantin Castriotto, avec lequel il se rendit à Naples, où il obtint l'appui du marquis de la

---

(1) *Dictionnaire de la Conversation*, cité.

(2) On a lu dans les journaux en Belgique, au commencement du mois d'avril 1838, un article extrait d'un journal de Mons dans lequel on trouvait les lignes suivantes : « Une découverte récente vient donner enfin le mot de l'énigme que l'on n'avait pu trouver jusqu'ici relativement au célèbre compositeur montois, connu aujourd'hui sous le faux nom (tout moderne d'ailleurs) de Roland de Lattre. » — « Il existe dans un vieux registre du XVIe siècle, intitulé : *Escole de jeunes enfans choraulx de Monseigneur Sainct-Nicolas en la rue de Havrech*, la mention que voici : *Orlande, Lassus, anno* 1532, *ætate* 12. » — Voilà donc l'époque où notre fameux concitoyen était enfant de chœur à Saint-Nicolas, son véritable nom et son âge trouvés définitivement. » — Le manuscrit qui renferme ce précieux renseignement est un in-quarto, en parchemin. Lassus signait : *Orlando de Lassus*.

Le 6 avril 1574, le pape Grégoire XIII le créa chevalier de Saint-Pierre à l'éperon d'or, dans la chapelle du Vatican. Cette même année, Lassus fit un voyage en France, et Charles IX, dont la musique seule pouvait dissiper les sombres vapeurs, voulut le retenir à Paris. Le duc Albert, préférant à sa propre satisfaction la fortune de son favori, l'exhortait à accepter les offres brillantes qui lui étaient faites, et que la reconnaissance l'engageait à rejeter, lorsque Charles IX expira le 30 mai 1574.

Dès ce moment, Orlande fut fixé irrévocablement à Munich, où Albert lui prodigua de nouveaux bienfaits. Ce prince mourut le 24 octobre 1579, et son successeur, le duc Guillaume V, hérita de son estime pour Lassus, qui mourut en 1595 (1), âgé de soixante-quinze ans environ.

La Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut résolut d'ériger une statue à Lassus. Cette résolution a été exécutée en 1853. Cette statue décore une des principales places publiques de Mons.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : VEYRAT SC[it] E. WAUTERS PINXIT. Insc. ROLAND DE LATTRE.

R. Un cadre surmonté d'un écusson. Dans le cadre on lit : UN GRAND HOMME EST DE TOUS LES AGES ET LA RECONNAISSANCE EST DE TOUS LES INSTANTS. AD. MATHIEU. En dessous : NÉ A MONS EN 1520, MORT A MUNICH EN 1595 (2).

---

(1) Quelques biographes prétendent qu'Orlande Lassus mourut en 1594 ; sur l'une des médailles que nous décrivons plus loin, il est dit en effet qu'il décéda cette année, tandis que sur les deux autres on le fait mourir en 1595.

(2) GUIOTH, ouv. cité, p. 308, pl. 48, n° 317.

La deuxième, en bronze, de 6 centimètres.

A. Une statue, sur la base de laquelle : FRISON SCULP. En dessous : 1853. Insc. HIC ILLE ORLANDUS LASSUM QUI RECREAT ORBEM. De côté : LÉOPOLD WIENER F.

R. Une couronne de feuilles de chêne et de laurier contenant ces mots : NÉ A MONS MORT A MUNICH EN 1594. Périgraphe : ORLANDE DE LASSUS LE PRINCE DES MUSICIENS DE SON TEMPS. En dessous : trois étoiles.

La troisième, en bronze, a 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sur la base duquel : JOUVENEL (en lettres gravées). Insc. ROLAND DE LASSUS DE LATTRE NÉ A MONS EN 1520.

R. PRINCE DES COMPOSITEURS DE SON TEMPS. IL FUT LE CHEF DE L'ÉCOLE ALLEMANDE. 1541 IL EST MAITRE DE CHAPELLE DE St JEAN DE LATRAN. 1543 IL REVIENT AUX PAYS-BAS VOYAGE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE ET SE FIXE A ANVERS PENDANT DEUX ANS. 1557 LE DUC DE BAVIÈRE L'APPELLE A SA COUR EN QUALITÉ DE MAITRE DE CHAPELLE. 1570 L'EMPEREUR MAXIMILIEN L'ANOBLIT. 1571 A PARIS CHARLES IX LE COMBLE DE PRÉSENTS. 1574 GRÉGOIRE XIII LE CRÉE CHEVALIER DE L'ÉPERON D'OR. LA MORT DE CHARLES IX LE FAIT RETOURNER A MUNICH. 1595 IL Y MEURT.

LATORRE (MARC-ANTOINE de), ou TURRIUS, ou bien encore TURRIANUS, professeur d'anatomie à l'Université de Pavie, s'est servi dans ses leçons des tableaux peints par Léonard de Vinci représentant les os et les muscles humains. Il naquit à Vérone en 1479, et mourut d'une fièvre maligne en 1512.

Deux médailles.

La première de 6 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. TURRIUS ILLE MARCUS AN. ART. ET. MED. DOC. ET. PUB. LEC.

R. Une femme sur un cheval ailé. En dessous : OP. JU(LIANI). TU(RRII). (Le frère de Marc-Antoine) (1).

La seconde, en bronze, de même module, serait tout-à-fait semblable à la première, si elle n'était si grossièrement exécutée (2).

LAUB (GEORGE), philosophe et médecin de mérite, naquit en 1554 et mourut en 1597.

Médaille ovale en plomb, que Rudolphi remarqua chez Goetzius.

A. Le buste. Insc. GEORGIUS LAUB AUG. PH. ET MED. DOCTOR. AET. SU. 34. AN. 1587.

R. Un palmier qu'un homme s'efforce vainement de courber. Insc. VIM VICIT VIRTUS (3).

LAVATER (JEAN-GASPARD), naquit à Zurich le 15 novembre 1741, et mourut dans cette ville le 2 janvier 1801, des suites d'une plaie d'arme à feu au bas-ventre que lui fit un soldat qu'il avait eu l'imprudence de haranguer au milieu d'une émeute populaire. Ainsi l'enthousiasme causa la mort de ce philosophe, comme il avait causé toutes les tribulations de sa vie, son exil, ses persécutions, ses combats perpétuels.

Lavater eut tant à souffrir de ses contradicteurs, et quelquefois même de ses amis; il avait éprouvé, jeune encore, tant

(1) MAFFEI, ouv. cité, vol. 2, p. 284.

(2) MOEHSEN fit exécuter cette médaille et la vendit comme étant l'œuvre de Julien de Latorre. — MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 128.

(3) J. BRUCKERI, *Historia vitæ Adolphorum Occonum ad illustrandam rem litterariam et medicam seculi XVI comparata.* Lips., 1734, in-4°, pl. p. 25.

de mécomptes, tant d'injustices et de perfidies, que l'idée lui vint d'apprendre à augurer des hommes d'après leur physionomie, et de puiser dans l'analyse des traits de la figure quelques précieuses révélations sur les caractères et de sûrs préservatifs contre les trahisons. Telle fut l'origine de ce grand et bel ouvrage, l'*Essai de Physiognomonie*, dont le premier volume parut en 1775. Comme Lavater a rempli ce traité des observations et des souvenirs de toute sa vie, regrets, repentirs, désillusionnements et déceptions, il n'est pas d'endroit en Europe où sa science et son nom ne soient chaque jour allégués à l'appui d'un pressentiment ou d'un horoscope. Plus heureux et moins tourmenté, il est certain que Lavater eût eu moins de sagacité, et surtout moins de renom; aux philosophes il faut deux choses : beaucoup de génie et quelques adversités. (Isidore Bourdon.)

Cinq médailles.

La première, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sur la base duquel on lit : BOLTSCH(AUSER). Insc. JOHANN CASPAR LAVATER.

R. Une guirlande de laurier, contenant ces mots : GEBOHREN DEN 15 NOVEM. 1741 (1).

La deuxième, de même module, d'après Haller.

A. Le même que celui de la précédente, mais plus neuf et avec les lettres plus grandes.

R. Les mots sous la guirlande: GEBOHREN D. 15 NOVEMB. 1741 (2).

La troisième, en étain, de même diamètre.

---

(1) HALLER, ouv. cité, n° 241. — HAUSCHILD, cité, n° 466.

(2) Ibid., n° 242.

A. Le même que celui de la deuxième.

R. Un obélisque sur un rocher entouré de la mer. Inscrip. RECTUS ET IMMOTUS (1).

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : LEVÊQUE F. Insc. JOH. CASPARUS LAVATER.

R. NATUS TURICI HELVETIORUM AN. 1741. OBIIT AN 1801 — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1818. Parisiis Durand edidit.

Sur la tranche de mon exemplaire on lit : MONACHII, tandis que sur celle de la pièce de Rudolphi, il n'en est pas fait mention.

La cinquième est de même métal et module que la précédente, mais le nom du graveur est en lettres plus grandes, et on ne trouve pas le mot PARISIIS au revers, ni le mot MONACHII sur la tranche.

LAVOISIER (ANTOINE-LAURENT), chimiste illustre, dont les travaux eurent une grande influence sur les sciences médicales, naquit à Paris le 16 août 1743.

Ce savant étudia toutes les sciences : astronome avec Lacaille, chimiste avec Rouelle, botaniste avec Bernard de Jussieu, il n'avait pas vingt ans lorsqu'il remporta le prix proposé par l'Académie des Sciences sur un meilleur mode d'éclairage à donner à la ville de Paris. Ce corps savant savant l'appela à

---

(1) HALLER, n° 240, croit que ce revers a toujours été défectueux; RUDOLPHI assure qne son exemplaire réfute cette assertion; mais, dit-il, celui de HALLER offre deux fissures qui, probablement, se sont montrées d'autant plus vite qu'on a mis moins de temps à l'extraire du moule.

remplir, quand il avait à peine vingt-cinq ans, la place d'as socié, vacante par la mort de Baron.

Le premier de tous les chimistes, Lavoisier renversa l'existence du phlogistique, prétendu principe de combustion que l'autorité de Becher et de Stahl avait accrédité. Il démontra jusqu'à l'évidence que la calcination des métaux est due à leur combinaison avec l'air, puisque cette partie d'air, ainsi absorbée, est respirable; enfin qu'elle est précisément et exclusivement la partie respirable de l'air. Cavendish avait découvert que la combustion de l'air inflammable donne de l'eau pour produit. Suivant cette idée féconde, Lavoisier établit, par de belles expériences, que l'eau peut se décomposer en air inflammable et en air respirable, et il appliqua bientôt cette donnée à tous les êtres des trois règnes de la nature. Ce furent là les bases d'une nouvelle science; alors seulement la chimie cessa d'être une suite de rêveries d'adeptes.

Quelque importants que fussent les services rendus par Lavoisier, ce n'était là que le prélude de découvertes plus considérables; il ne put malheureusement ni les perfectionner par l'expérience, ni les immortaliser par la publication. Lavoisier était fermier-général; il fut arrêté avec vingt-huit de ses collègues, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et le premier chimiste de l'Europe, l'honneur de la France par son génie, porta sa tête sur l'échafaud le 8 mai 1794.

Ainsi périt dans toute la force de la santé et du talent, le savant le plus remarquable du XVIII[e] siècle, qui avait consacré sa vie entière à des travaux utiles au genre humain, et dont les découvertes, tout importantes qu'elles étaient déjà, semblaient n'être que le prélude d'autres plus brillantes encore. Cet événement déplorable a suggéré les remarques sui-

vantes à Cuvier : « On ne peut, sans frémir, dit-il, faire la réflexion qu'un délai de quelques semaines, qui, même au milieu des fureurs de ce temps-là, n'aurait eu rien d'extraordinaire, l'eût conduit à l'époque où les échafauds furent renversés. L'horreur redouble quand on songe que l'esprit de parti ne le poursuivait point, qu'il n'existait pas de dénonciation spéciale contre lui, et que l'indifférence stupide des hommes au pouvoir n'eut en cette occasion aucune des excuses ignominieuses qu'elle mettait quelquefois en avant. »

Cinq médailles.

La première, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : ANDRIEU F. Inscrip. ANT. LAUR. LAVOISIER.

R. L'an 8 Ph. Gengembre essayait de perfectionner les monnaies. Inscription marginale gravée : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Sur la tranche on lit en lettres gravées. A LA PATRIE. AUX SCIENCES (1).

La deuxième, de même métal et module que la précédente.

A. Comme celui de la précédente.

R. L'an 9 P. Gengembre essayait de perfectionner les monnaies. Inscription gravée sur la tranche : A LA PATRIE. AUX SCIENCES (2).

La troisième, en bronze, a 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DUPRÉ. Insc. A. LAUR. LAVOISIER NÉ A PARIS LE 16 AOUT 1743.

R. LES SCIENCES ET LA PATRIE PLEURENT CET ILLUSTRE SA-

(1) La marge de ma pièce n'offre aucune inscription.

(2) *Histoire métallique de Napoléon*, ouv. cité, pl. 4, n° 186, où cette médaille est dépeinte, mais sans les lettres gravées sur la tranche.

VANT MORT VICTIME DES FUREURS RÉVOLUTIONNAIRES. — Dupré lui a érigé ce monument de reconnaissance l'an 10 (1).

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. A. LAUR. LAVOISIER.

R. NÉ A PARIS EN 1743. MORT EN 1794. — Galerie métallique des grands hommes français — 1821.

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : WOLF F. Insc. A. LAURENTIUS LAVOISIER.

R. NATUS PARISIIS AN. 1743. OBIIT AN. 1794. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1844. Durand edidit.

LÉAULTÉ (URBAIN), fut élu d'une voix unanime doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1740. Il succéda à J.-B. Chomel, qui était mort dans l'exercice des fonctions du décanat, le 4 juillet 1740. Éloy, la Biographie médicale et les autres ouvrages biographiques que j'ai consultés, ne disent rien de Léaulté. Haller parle de quelques dissertations de ce médecin relatives à la diététique (2).

Deux jetons.

Le premier de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. J.-B. CHOMEL PARIS. F. M. P. DECANUS. Exergue : 1738-39.

R. DECAN. 1738 OBIIT 4° JULII 1740. HUIC UNANIMI VOCE SUFFECTUS EST DECANUS M. URBANUS LEAULTÉ ANTIQUIOR SCHOLÆ MAGISTER.

---

(1) HENNIN, ouv. cité, pl. 61, n° 620.

(2) HALLER, *Biblioth. botan.*, vol. 1, p. 229. — *Biblioth. medic. practic.*, vol. 3, p. 645, et vol. 4, p. 9.


ANT: LEEUWENHOEK · REG: SOCIET · ANGL: MEMBR


IN TENUI LABORAT
TENUIS NON GLORIA

Le second, en cuivre, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : DUVIVIER F. Insc. URB. LÉAULTÉ P(ARIS). ANT(IQUIOR). SCH(OLAE). MAG. P. M. D.

R. Les armoiries de la Faculté. Insc. URBI ET ORBI SALUS. Exergue : 1740.

LEEUWENHOEK (ANTOINE), naturaliste habile, naquit à Delft le 24 octobre 1632, et mourut le 26 août 1723, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Il s'acquit une grande réputation par ses expériences et ses découvertes ; il excella surtout à tailler des verres pour les microscopes et les lunettes. Ses talents lui ouvrirent l'entrée de la Société royale de Londres, à laquelle il légua les vingt-six microscopes qu'il avait confeetionnés (1). Il lui a adressé la plupart de ses observations dont elle a enrichi les Transactions philosophiques. Pierre-le-Grand, czar de Russie, honora Leeuwenhoek de son estime (2).

On a dit de Leeuwenhoek qu'il était simple, clair et net comme ses lentilles. Il était d'une activité singulière, et fit

---

(1) Les microscopes de Leeuwenhoek ne se composaient point de globules de verre : c'étaient des lentilles bi-convexes, qui communiquaient aux objets une amplification apparente de cent soixante fois leur volume réel. Les microscopes d'aujourd'hui vont beaucoup plus loin en fait de grossissement.

(2) Lorsque ce prince passa devant Delft, en 1698, il envoya deux de ses aide-de-camp prier Leeuwenhoek de se rendre auprès de lui dans un des bateaux de charge qui le suivaient, et d'apporter ses admirables microscopes; il lui fit même dire qu'il aurait été le voir en passant par Delft, s'il n'avait été contraint de se dérober à la foule qui l'importunait. Ce savant physicien ne fut pas plus tôt arrivé auprès de S. M. czarine, qu'il satisfit l'empressement de ce prince curieux, et lui fit voir, entre autres singularités, la circulation du sang dans la queue d'une anguille.

quelquefois jusqu'à quinze découvertes microscopiques en un jour, une découverte par heure, comme les philologues, sans compter les conjectures. Ce fut lui qui le premier étudia la structure intime des animaux et des végétaux, le parenchyme des organes. Il a été aussi le premier à bien voir les globules du sang, que Malpighi avait mal appréciés. Il en a décrit la forme chez tous les animaux. Il a bien vu la circulation du sang dans les queues des poissons, et c'est lui qui a découvert les animalcules spermatiques. C'est lui qui a décrit ou le premier montré la communication terminale des artères avec les veines, la structure intime des muscles et des nerfs, la cristallisation de quelques sels provenant des humeurs, etc. Il a eu pour imitateurs l'abbé Fontana, Prochaska, Della Torre et beaucoup d'autres. Il eut plus d'une fois maille à partir avec des contradicteurs ou des rivaux, surtout au sujet des animalcules spermatiques, dont Hartsoeker lui contesta la découverte; mais les intérêts de son juste amour-propre ne le firent jamais divorcer d'avec la philosophie et l'urbanité; sa douceur fut exemplaire comme sa patience. Il faut convenir néanmoins qu'il avait moins de sagacité et de critique que de finesse dans l'organe de la vue et d'adresse dans l'art de fabriquer un microscope. Il crut voir beaucoup de choses qui n'ont jamais existé, et il donnait souvent ses hypothèses pour des réalités (1).

Belle médaille ciselée, en argent, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. ANT. LEEUWENHOEK. REG. SOCIET. ANGL. MEMB^r^.

R. Dans le fond, la ville de Delft; sur le plan antérieur, des

---

(1) *Biographie médicale*, ouv. cité, art. *Leeuwenhoek*.

fleurs et une ruche entourée d'abeilles. Exergue : IN TENUI LABOR AT TENUIS NON GLORIA (1).

LEGIER (PIERRE), naquit à Paris, où il fit ses humanités, sa philosophie, ses études médicales et où il fut admis au doctorat en septembre 1667. Il deviut doyen de la Faculté en novembre 1688, et mourut le 15 octobre 1690.

C'était un homme très-lettré, versé dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, la théologie, la médecine. Il fut un bon praticien et professeur au collége royal.

On rapporte de lui et comme un fait à son honneur, une anecdote qui montre les habitudes des médecins de ce temps et la juste critique qu'en a faite Molière. Legier fut prié de venir en consultation avec un médecin étranger qui se trouvait à la cour. Il accepta, à la condition qu'on désignerait un troisième médecin, qui serait arbitre entre eux. Quand le médecin étranger eut donné son avis, Legier le réfuta avec vivacité et avec une érudition qui confondit son confrère. Cette discussion brillante fit tant de bruit que l'adversaire de Legier fut éloigné de la cour, et, si l'on en croit Hazon, exclu de la capitale.

Hazon exprimait le vœu que ces luttes eussent lieu beaucoup plus souvent. On ne comprend pas quelle utilité elles auraient eue pour le malade, qui pouvait passer de vie à trépas avant que ses médecins se fussent mis d'accord ou que la supériorité de l'un sur l'autre fût reconnue et établie.

Jeton, en cuivre, de 3 centimètres.

---

(1) VIRGILE, liv. 4, des *Géorgiques*. — VAN LOON, édition flamande, vol. 4, p. 223.

A. Les armes de ce doyen.

R. Les armes de la Faculté. 1690 (1).

LEHMANN (JEAN-GOTTLOB), médecin et minéralogiste renommé du XVIII[e] siècle, mourut à Saint-Pétersbourg le 22 janvier 1767. Il avait fait des progrès si rapides en minéralogie que le grand Frédéric, informé de ses talents, le nomma membre du conseil des mines, et Lehmann parcourut, en cette qualité, toutes les provinces de la monarchie prussienne, pour visiter les travaux d'exploitation et faire de nouvelles expériences. Il fut nommé, en 1754, membre de la Société royale des Sciences de Berlin. L'impératrice Élisabeth l'appela en Russie en 1761, avec l'offre d'une pension de 1000 roubles (4000 francs) et le titre de membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg; il se rendit à cette invitation et s'adonna dans cette ville à ses travaux jusqu'à l'époque de sa mort. Ses essais sur le cobalt ont été appréciés dans le monde savant.

Rudolphi décrit une médaille de 3 3/4 centimètres qui lui fut communiquée par le prédicateur Augustin.

A. La Grande-Bretagne offre une couronne à Mercure; Minerve en place une sur sa tête. Insc. ARTS AND COMMERCE PROMOTED. Exergue: THE LONDON SOCIETY 1758.

R. Une guirlande de laurier, contenant ces mots : FOR THE BEST ESSAY ON COBALT 1759. Insc. TO JOHN GOTTLOB LEHMANN M. D. En dessous: N. VIII.

LEIBNITZ (GODEFROID-GUILLAUME, baron de), philosophe et le savant le plus universel des temps modernes, naquit le 3 juillet 1646, à Leipzig, et mourut en Hanovre le 14 no-

(1) *Magasin pittoresque*, cité, A. 1857, p. 363.

vembre 1716, âgé de soixante-dix ans. Un simple monument, en forme de petit temple, lui fut élevé près des portes de Hanovre, avec ces mots : OSSA LEIBNITZII.

Dans la carrière encyclopédique que Leibnitz parcourut, il embrassa toutes les branches du savoir humain, comblant les lacunes qu'offrait la science, renouvelant ce qu'elle avait d'imparfait. Doué d'ailleurs d'une activité aussi prodigieuse dans la vie positive que dans le monde intellectuel, il remplit de hautes charges auprès des princes allemands, et passa une partie de sa vie à voyager en Europe, comblé de distinctions par les nations étrangères.

L'établissement des Académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg, le projet de formation d'une langue universelle, etc., tels sont les principaux faits de la vie active de Liebnitz, qui s'est acquis une réputation bien autrement grande par ses travaux philosophiques et mathématiques. Cartésien par la doctrine et par la langue, il introduisit l'éclectisme dans la philosophie et chercha à concilier les deux écoles rationaliste et empirique. Pour caractériser l'importance des travaux mathématiques de Leibnitz, il suffira de dire qu'il a rivalisé avec Newton. Il est aujourd'hui bien établi que ces deux grands hommes sont parvenus chacun de son côté à la découverte des procédés généraux de l'analyse infinitésimale, que Fermat avait effleurés avant eux. Mais, plus heureux que Newton, Leibnitz proposa une notation expressive et une métaphysique que l'on préférera toujours à toutes les autres, à raison de la simplicité qui en résulte dans les calculs. Le génie de Lagrange n'a pas réussi à faire préférer le calcul des fonctions à celui des infiniment petits.

Trois médailles.

La première.

A. GOTTFR. WILH. BARO DE LEIBNITZ. SAPERE AUDE.

R. SOCIETAS ALETHOPHILORUM AB ERN. CHR. S. R. I. COM. DE MANTEUFFEL INSTITUTA 1736 (1).

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : WOLFF F. Insc. G. GODOFREDUS LEIBNITZ.

R. NATUS LIPSIÆ AN. 1646. OBIIT AN. 1716. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1823. Durand edidit (2).

La troisième est un portrait en fer de 8 centimètres, avec le nom de Leibnitz.

LEIDENFROST (JEAN-GOTTLOB), médecin distingué de l'armée de Silésie et professeur à l'Université de Duisbourg, naquit le 24 octobre 1715 à Ortenberg, dans le comté de Stolberg et mourut à Duisbourg le 2 décembre 1794, âgé de soixante-dix-neuf ans. Ses collègues de l'Université firent frapper la pièce suivante à l'occasion de son jubilé de cinquante années de professorat.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : STIERLE. Insc. JOH. GOTTLOB LEIDENFROST.

---

(1) KUNDMANN GEL., ouv. cité, n° 423, donne cette description de la médaille; mais est-elle bien exacte? RUDOLPHI en doute; voici sur quoi il se fonde : La pièce, qu'il possédait en argent, est dépeinte dans KOEHLER, ouv. cité, vol. 12, n° 369; le revers est exactement le même que celui décrit par KUNDMANN; mais l'avers présente l'effigie de Pallas (dont le casque est orné des têtes de Leibnitz et de Wolff) et les mots SAPERE AUDE.

(2) Sur mon exemplaire GODOFREDUS s'écrit GODFREDUS, et sur la tranche il y a MONACHII.


IOH. GOTTLOB LEIDENFROST


SENATVS ACAD. DVISB. OPTIMO SENI
MVNERIS GESTI
SEMISAECVLARIA SACRA
DIE XIIII SEPT.
CIↃIↃCCLXXXIII

R. Hygie sacrifiant. Insc. SENATUS ACAD. DUISB. OPTIMO SENI. Exergue : MUNERIS GESTI SEMI SÆCULARIA SACRA DIE 14 SEPT. 1793.

LELLI (HERCULE), peintre, architecte, sculpteur, naquit à Bologne vers 1700 et mourut en 1766.

Cet artiste s'est acquis une grande renommée par les préparations en cire qu'il fit pour l'Institut de Bologne, et qui consistent en statues et planches dans lesquelles il a représenté tout ce qui est relatif à l'anatomie. Non moins habile dans la perspective linéaire, il inventa une machine au moyen de laquelle il réduisait et arrêtait avec précision les contours des portraits qu'il voulait graver.

Médaille grossière, coulée en bronze, de 7 centimètres.

A. Le buste. Insc. ERCOLE LELLI ACADEMICO CLEMENTINO.

R. Un écusson sur lequel on lit : FU OSTENSORE DI MIOLOGIA E OSTEOLOGIA E ART. DI DIOTRICA E OTICA.

LEMOINE (ANTOINE), médecin de Paris, devint doyen de la Faculté de médecine de cette ville et mourut en 1714.

Jeton, en cuivre, de 2 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. F. Inscrip. ANTONIUS LEMOINE. DECANUS.

R. Les insignes de la Faculté. Insc. URBI ET ORBI. Exergue : FAC. MED. PARIS. 1678 (1).

LENS (ANDRÉ-CORNEILLE), peintre de mérite, naquit à Anvers en 1739, eut Eyckens et Beschey pour maîtres. Devenu peintre du prince Charles de Lorraine, il se rendit à Rome, et à son retour, fut nommé professeur de l'Académie de dessin dans

(1) MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 393.

sa ville natale. Il réussit à faire dispenser les peintres des droits de maîtrise auxquels ils avaient été jusqu'alors assujettis dans les Pays-Bas. Il refusa les offres brillantes que lui fit Joseph II pour l'attirer à Vienne, et se fixa à Bruxelles. Il devint membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Intitut de France. Il mourut le 30 mars 1822.

Un goût pur, un ton simple et agréable, un bon coloris et une bonne entente du clair-obscur sont les qualités qui distinguaient cet artiste.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. ANDRÉ LENS.

R. NATUS ANTVERPIA AN. 1739 OBIIT AN. 1822.

LEONI (DOMINIQUE DE) fut professeur de médecine à l'Université de Bologne pendant une bonne partie du seizième siècle.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, derrière la tête, une étoile. Insc. DOMINICUS DE LEONIBUS.

R. Un vase sur un piédestal. Insc. SIC EST VASUS AMORIS (1).

L'ÉPÉE (CHARLES-MICHEL DE), célèbre instituteur des sourds-muets, naquit à Versailles le 25 novembre 1712. Il embrassa de bonne heure le ministère sacré, mais son refus de signer le formulaire le lui fit abandonner temporairement pour suivre la carrière du barreau; il se fit même recevoir avocat. Toutefois l'évêque de Troyes le fit renoncer à sa nouvelle

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 1, p. 422, pl. 95, nº 3, où cette médaille se trouve ainsi décrite.

profession, l'attira dans son diocèse, lui conféra la prêtrise et un canonicat.

L'abbé de L'Épée jouissait d'une fortune de 7,000 francs de rente, lorsqu'il la consacra, ainsi que tous ses soins, à l'éducation des sourds-muets. On peut révoquer en doute la véracité de ce respectable philanthrope, quand il assure n'avoir eu aucune connaissance des essais tentés en ce genre par les Espagnols, les Anglais et surtout par Pereira, son contemporain. Ce n'est pas pour avoir inventé l'art précieux de suppléer par les yeux au défaut de l'ouïe; ce n'est pas pour avoir porté sa méthode au degré de perfection dont elle était susceptible, que l'abbé de L'Épée a des droits à la reconnaissance du genre humain; ce qui lui a mérité la vénération, dont sa mémoire sera à jamais entourée, c'est son dévouement à l'instruction d'une classe d'êtres malheureux, qui semblaient devoir en être privés pour toujours. Seul, sans appui, sans secours, il forma et soutint de ses deniers le premier établissement qui eût encore existé en ce genre dans l'Europe; se refusant jusqu'au nécessaire pour que ses élèves n'en fussent pas privés : se contentant des aliments les plus simples et des vêtements les plus grossiers, et passant sans feu, malgré son grand âge, les hivers les plus rigoureux. Ce fut au milieu de ses honorables fonctions, entouré de ses élèves en pleurs que mourut le 23 février 1789, cet ami de l'humanité, qu'aucune académie, aucune société savante, si ce n'est la Société philanthropique, n'avait accueilli dans son sein. Il avait cependant publié de 1772 à 1784 trois ouvrages sur les moyens d'instruire les sourds-muets, et il préparait un Dictionnaire général des signes, qui a été terminé par l'abbé Sicard, son heureux successeur.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sur la base duquel : B. DUVIVIER F. Insc. CH. MICHEL DE L'ÉPÉE NÉ A VERSAILLES 1712, MORT A PARIS 1798.

R. AU GÉNIE INVENTEUR DE L'ART D'INSTRUIRE LES SOURDS-ET-MUETS DANS LES SCIENCES ET LES ARTS, B. DUVIVIER 1801. Sur la tranche le mot CUIVRE (1).

La seconde, en bronze, de 4 1/2 centimètres, présente le même avers que la première.

R. OFFERT AU SOUV. PONT. PIE VII PAR LES ADMINISTRATEURS DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS LORS DE LA VISITE DE SA SAINTETÉ. PARIS 23 FÉVRIER 1805. Sur la tranche le mot BRONZE.

L'ÉPINE (GUILLAUME-JOSEPH DE), naquit à Paris vers la fin du XVII[e] siècle; il reçut le bonnet de docteur en 1724, fut élu doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1744 et continué dans ces fonctions en 1745.

L'Épine ne s'est fait un nom en médecine que par son opposition constante à l'inoculation de la petite-vérole (2), mais il rencontra dans Antoine Petit un adversaire qui n'a pas peu contribué à faire triompher cette pratique.

Deux jetons.

Le premier, en cuivre, d'environ 3 centimètres.

---

(1) J'observe que dans l'ouvrage de MILLIN, pl. 14, n° 183, où figure cette médaille, la lettre F. ne se trouve pas après le nom du graveur.

(2) Il déduisit les motifs de cette opposition dans les deux pièces suivantes: *Rapport sur le fait de l'inoculation de la petite-vérole*, Paris, 1765, in-4°. *Supplément au rapport*, Paris, 1767, in-4°.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DU VIVIER F. Inscrip. G. J. DE L'ÉPINE PARISIN. SAL. FAC. P. DEC.

R. Un amphithéâtre. A gauche : D. V. Insc. PULCHRIOR EXURGIT. Exergue : INAUGURAVIT J. DE WINSLOW. 18. FEBR. MDCCXLV. En dessous : 1744. 1745. 1746 (1).

Le second, en argent, de même module.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DU VIVIER. Insc. G. L. DE L'ÉPINE PARISINÆ SAL. FAC. DEC.

R. OLIM DATI OBSTETRICIBUS PROF. RESTITUT. 17 MAI 1745. J. H. BERTIN. 18. MAI. J. B. ASTRUC 14. JUN. EJUSD. ANNI. Exergue : BIBLIOTHECA PUBLICA JURIS FACTA DIE JOV. 3. MART. 1746 (2).

L'ESCLUSE (CHARLES), en latin *Clusius*, médecin et botaniste éminent, naquit à Arras, le 9 février 1525 selon les uns, et le 18 février 1526 selon les autres. Il mourut à Leyde le 4 avril 1609, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Ce savant belge excella surtout dans la botanique. Il s'était fait une loi de ne se fier au témoignage de personne dans l'étude des plantes, et de ne croire que ses propres yeux : aussi l'exactitude la plus scrupuleuse règne-t-elle dans toutes ses descriptions et dans ses figures des plantes, et plusieurs botanistes, entre autres Gaspar Bauhin, se servi-

---

(1) D'après ce jeton, le nouvel amphithéâtre, destiné aux cours démonstratifs de la Faculté, fut inauguré le 18 février 1745, pendant le décanat de de L'Épine, par J. WINSLOW. Cet amphithéâtre fut construit en pierres de taille et fermé avec des fenêtres vitrées. L'ancien, dans lequel Riolan (le second), Duverney, Littre, Hunaud, commencèrent leur célébrité, était ouvert à tous les vents, et il y faisait tellement froid l'hiver, qu'il fallait un zèle des plus ardents pour y séjourner. Il dura cependant cent et vingt ans.

(2) HAUSCHILD, cité, n° 478. RUDOLPHI avait vu ce jeton chez GOETZIUS. Il n'en est pas fait mention dans le *Magasin pittoresque*, A. 1858, p 136.

rent-ils de ses ouvrages. C'est à L'Escluse qu'on est redevable de la méthode qui déduit les caractères botaniques de la structure des fruits. Pendant son séjour en Espagne, ce savant découvrit plusieurs plantes nouvelles; toutes ses descriptions sont exactes, et ses planches sont d'une beauté remarquable; le jugement qu'il porte sur les difficultés qui se rencontrent dans l'étude de la botanique est marqué au coin de la sagesse. Il professa habilement cette science à Leyde pendant seize années.

Ce médecin obtint des éloges flatteurs de Juste-Lipse, pour les soins qu'il prit de multiplier les richesses de la botanique; en effet, il augmenta considérablement le nombre des plantes connues, et fut aidé dans ses recherches par les renseignements qu'on lui envoya des Indes et de différentes parties de l'Europe. Sa science et sa candeur lui procurèrent des amis qui se firent un plaisir de lui communiquer leurs découvertes; on remarque parmi eux, Jacques Plateau, natif de Tournay, qui lui envoya les figures des plantes indigènes du Tournaisis. C'est encore à L'Escluse qu'on est redevable de l'introduction dans les Provinces-Unies des patates ou camotes, nommées actuellement pommes-de-terre, originaires, comme nous le savons, du Pérou et d'abord importées en Europe, en l'an 1586, par Drake, qui en donna un échantillon à Gérard, habile botaniste; ce dernier les cultiva dans ses jardins à Londres et en partagea le produit avec L'Escluse. Celui-ci les introduisit en Hollande, d'où elles furent envoyées en Italie.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BRAEMT. F. Inscrip. GUILIELMUS I, BELGARUM REX.

R. L'inscription : SOCIETAS REGIA HORTICULTURÆ BELGII BRUXELLIS, entourée d'une guirlande de fleurs, où se trouvent les noms de CLUSIUS, DODONÆUS, LOBEL, JACQUIN, BOERHAAVE, RUMPHIUS ET DE RHEEDE sur des banderolles entrelacées.

LESUEUR (EUSTACHE), l'un des plus grands peintres du XVIIe siècle, naquit à Paris en 1617, étudia sous S. Vouet et fut reçu maître de l'ancienne Académie de Saint-Luc. Il attira dès lors l'attention de Poussin, qui lui envoyait de Rome les esquisses des plus beaux modèles. Il fut nommé un des douze premiers membres de l'Académie, créée en 1648. Son caractère doux, modeste et peu ambitieux ne lui fit jamais rechercher les faveurs de la cour; la seule place qu'il y occupa fut celle de peintre de la reine-mère. Une maladie de langueur détermina sa retraite chez les Chartreux, où il mourut en 1655.

On peut dire que Lesueur a deviné l'antique. Ses qualités comme peintre peuvent se résumer ainsi : Exécution séduisante et facile, pinceau rempli de charme et d'expression, composition sage, noble, gracieuse, pleine de goût et d'âme, disposition grande et simple, expression juste et naïve, attitudes vraies, draperies heureuses; correction délicate, ton suave, belle entente du clair-obscur, idées poétiques; il mérita le surnom de Raphaël français (1).

Trois médailles.

La première, en argent, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, derrière lequel : J. D(ASSIER). Insc. EUSTACHE LESUEUR.

---

(1) SIRET, ouv. cité.

R. Un monument autour duquel les emblêmes de la peinture. Sur la base : PEINTRE M. 1655 (1).

La deuxième, en bronze, a 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : VEYRAT F. Insc. EUSTACHIUS LESUEUR.

R. NATUS LUTETIÆ AN. 1617. OBIIT AN. 1655. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1825. Durand edidit. Sur la tranche, le mot MONACHII.

La troisième, de même métal, a 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : VEYRAT F. Insc. EUSTACHIUS LESUEUR.

R. NATUS PARISIIS AN. 1617. OBIIT AN. 1655. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1844. Durand edidit. Sur la tranche, le mot CUIVRE.

LETHIEULLIER (JEAN), docteur en médecine de la Faculté de Paris, en devint le doyen en 1762.

Beau jeton, en argent, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : B. DUVIVIER. Insc. J. LETHIEULLIER PARIS. F. M. P. DECAN.

R. Les armoiries de la Faculté avec la légende : URBI ET ORBI SALUS. Exergue : FAC. MEDIC. PAR. 1760. 1761. 1762.

Le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris offre encore un autre jeton de ce doyen.

LETHIEULLIER (LOUIS-PIERRE-FÉLIX-RENÉ), médecin de la Faculté de Paris, conseiller médecin du roi en son grand conseil, fut choisi doyen de la Faculté en novembre 1768, et continué dans ces fonctions jusqu'en 1774.

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 75, pl. 117, n° 4.

Deux jetons.

Le premier, en argent, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : ROETTIERS FILIUS. Insc. L. P. F. R. LETHIEULLIER PARIS. F. M. P. DECANUS.

R. Des armoiries. Exergue : les sceptres académiques en sautoir sur un coussin 1770. En dessous : 1768-1769.

Le second, en cuivre jaune, de 2 2/3 centimètres.

A. Le même que celui du précédent.

R. CHEMIÆ CURS. INSTITUT. 1770. INAUGUR. M. AUG. ROUX 1771. Périgraphe : ELECTUS 1768. CONFIRM. 1770. ITER. ELECT. 1772.

LEVACHER DE LA FEUTRIE (THOMAS), docteur en médecine, naquit dans le diocèse d'Evreux, fit ses études médicales à Caen et y fut promu au doctorat. Il vint ensuite à Paris, où il disputa, en 1764, le prix légué par le docteur Jean de Diest à la première place de la licence et l'obtint; il devint docteur régent l'année suivante et doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1779-1780. Il fut l'un des fondateurs de la Société médicale d'émulation de la même ville, et mourut dans un âge avancé (1).

Jeton, en cuivre argenté, de 3 centimètres.

---

(1) Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Traité du Rakitis ou l'art de redresser les enfants contrefaits*. Paris, 1772, in-8°, dans lequel il a osé s'emparer de la machine inventée par le chirurgien LEVACHER, son homonyme, et des observations de ce dernier pour prévenir et guérir la courbure de l'épine. Il parle dans son ouvrage de cette machine et des faits de LEVACHER comme s'il s'agissait de lui-même. Cette impudence est d'autant plus extraordinaire qu'il se piquait d'avoir de l'érudition; il fallait qu'il eût bien mauvaise opinion de celle de ses lecteurs pour agir d'une manière aussi audacieuse à l'égard d'un confrère. DEZEIMERIS, art. *Levacher de la Feutrie*.

A. Le buste à droite, sous lequel : B. DUVIVIER. Insc. THOM. LEVACHER DE LA FEUTRIE EBROIC. S. FAC. P. DEC.

R. Les armoiries de la Faculté, surmontées d'un chapeau orné de fleurs. Exergue : 1779-1780.

LEVIGNON (François), conseiller d'État, médecin de la Faculté de Paris, dont il devint le doyen en 1666. Il mourut en 1675.

Deux jetons.

Le premier, en cuivre, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite. Inscription : M(AIT)RE FR. LEVIGNON. CON(SEILLE)R. DES(TA)T. ET DOIEN.

R. Une main, sortie des nues, étreignant des serpents. Insc. CONTERO. MONSTRA. Exergue : 1666 (1).

Le second, de même métal et module que le précédent, offre les armes de la Faculté au revers.

LICETI (Fortunio), naquit à Rapallo, dans l'état de Gênes, le 3 octobre 1577. Son père eut un soin extrême de son enfance et de son éducation (2). Il l'instruisit lui-même dans les lettres et l'envoya en 1595 à Bologne, où il l'aida encore de ses conseils pendant ses cours d'étude. Rappelé à Gênes par la mort de son père, il se rendit à Pise où il professa succes-

---

(1) Moehsen, ouv. cité, vol. 1, p. 385.

(2) Fortunio vint au monde avant terme. C'est à l'agitation violente que sa mère éprouva pendant une tempête, dans le trajet de Reco à Rapallo, qu'on attribua la naissance prématurée de cet enfant, qui reçut le nom de Fortunio, parce qu'il promettait d'y survivre. Son père le mit dans une boite garnie de coton, et l'éleva avec tant de soin, qu'il jouit dans la suite d'une santé aussi parfaite que s'il fût venu au terme ordinaire.

sivement la logique et la philosophie. Son savoir lui acquit une si grande réputation qu'il fut appelé en 1645 à professer la médecine à l'Université de Padoue, où il mourut le 17 mai 1657, à l'âge de quatre-vingts ans.

Liceti était un des hommes les plus savants de son siècle, mais sa vénération aveugle pour Aristote l'empêcha de faire faire le moindre progrès aux sciences (1).

Rudolphi donne, d'après un catalogue manuscrit de la collection de Puttlitz, la description suivante d'une médaille en bronze.

A. Le buste de face. Insc. FORTUNIUS LICETUS MED. ET PR. PRIM. PAT. (en lettres gravées).

R. Mercure poursuivant un faune. Insc. FORTASSE LICEBIT.

LICHTENBERG (GEORGES-CHRISTOPHE), physicien et moraliste, naquit près de Darmstadt le 1er juillet 1742 (2). Il professa les mathématiques et la physique expérimentale à Gœttingue, consacra ses loisirs à la philosophie et à la littérature,

---

(1) Ce médecin a laissé plus de cinquante écrits, parmi lesquels s'en trouve un : *De lucernis antiquorum reconditis, libri sex*. Genuæ, 1602, in-4°, où Liceti prétend que les Anciens avaient le secret de faire une huile qui ne se consumait point; ou de disposer les lampes sépulcrales en sorte qu'à mesure qu'elles brûlaient, la fumée se condensait insensiblement, et se réduisait en huile par un changement perpétuel; qu'à l'égard de la mèche, elle était d'une espèce de lin que les Anciens appelaient *asbeston*, c'est-à-dire, inextinguible. Cette opinion de Liceti a été réfutée par Octavio Ferrari, célèbre professeur d'humanités à Padoue, dans la dissertation qu'il publia en 1685 sous le titre : *De Veterum Lucernis sepulchralibus*. Il y prouve que les lampes appelées éternelles, et dans lesquelles on supposait une mèche inextinguible, ne sont que des phosphores qui s'allument pour un peu de temps, après avoir été exposés à l'air.

(2) RUDOLPHI le fait naître en 1744.

et mourut le 24 février 1799, à l'âge de cinquante-sept ans.

On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit, de gaîté, une sensibilité profonde et une connaissance peu commune du cœur humain; mais on doit avouer que les analyses auxquelles il soumet et les pensées et les sentiments, sont souvent trop subtiles. Dans les sciences, il eut le tort de s'opposer à la restauration de la chimie par Lavoisier; mais l'ouvrage où il le combat (1) est écrit avec tant de charme que l'on oublie la frivolité et même la fausseté des arguments, pour admirer la richesse et l'élégance du style avec lequel il les expose.

Clichet coulé en fer, de 7 1/2 centimètres, représentant le portrait de l'illustre savant.

LIEBERKUEHN (JEAN-NATHANAEL), anatomiste micrographe habile, naquit à Berlin le 5 septembre 1711. Son penchant l'entraîna vers les sciences physiques et naturelles. Il y acquit des connaissances profondes avant d'avoir pris aucun titre, et le premier qu'il eut fut celui de membre de l'Académie des Curieux de la nature. Dans le cours de ses voyages scientifiques, il s'arrêta quelque temps à Leyde, et y reçut le grade de docteur en médecine en 1739. Il passa ensuite à Londres pour s'occuper de médecine pratique et mettre les hôpitaux à profit pour son instruction. La Société royale de cette ville l'admit au nombre de ses membres. Il vint en France, d'où il retourna à Berlin pour occuper la place de membre du conseil supérieur de médecine et divers autres emplois. Il mourut le 7 décembre 1758, âgé de quarante-sept ans.

---

(1) Il a pour titre : *Exposition des idées de M. Deluc sur la formation de la pluie.* Paris, 1800, in-8°.


JUSTUS L. B. DE LIEBIG MEDIC. ET PHILOS. D. A. CHEM. P. P. O. MONACHENSIS


INTIMAM RERUM APERUIT VIM HOMINIBUSQUE THESAUROS
HORN IN MAINZ

Lieberkuehn a déployé la plus grande habileté dans l'art de préparer et d'injecter les diverses parties du corps humain et il a porté les observations microscopiques à un haut degré de perfection. Il fit exécuter un microscope solaire, qui lui servit à démontrer aux yeux la circulation du sang, et qui ouvrit la voie à un grand nombre de découvertes. Il laissa un cabinet anatomique, composé de plus de quatre cents pièces très-bien préparées.

Rudolphi rapporte qu'il a vu un portrait en métal coulé et doré, de 10 à 12 1/2 centimètres, d'après celui en cire de Glume, dont l'avers présentait le buste de Lieberkuehn et le revers une inscription gravée par les soins de Moehsen (1).

LIEBIG (Justus, baron de), l'un des plus grands chimistes de notre époque, est né le 8 mai 1803, à Darmstadt. En 1818, il entra dans l'officine d'un pharmacien, où il ne resta que dix mois. Il alla étudier ensuite à Erlangen et à Bonn, de 1819 à 1822. A la fin de cette dernière année, il vint à Paris, aux frais du gouvernement grand-ducal, et il y continua ses études jusqu'en 1824. Un mémoire qu'il soumit à l'Académie des Sciences, sur la nature des fulminates, attira sur lui l'attention de M. Alexandre de Humboldt, lequel le mit en rapport avec Gay-Lussac. L'influence de M. de Humboldt lui ouvrit en outre les portes de la carrière de l'enseignement, et ne contribua pas peu à le faire nommer dès 1824 professeur extraordinaire, et en 1826 professeur titulaire de chimie à Giessen. Depuis lors M. Liebig n'a pas un seul instant cessé de remplir cette chaire, et avec l'appui du gouvernement grand-ducal

---

(1) Ouv. cité, vol. 2, p. 576.

il est parvenu à rendre cette petite université un foyer de lumière et un point central d'activité pour l'étude de la chimie, où se pressent une foule de jeunes disciples, accourus non pas seulement de tous les coins de l'Allemagne, mais encore des diverses régions du nord de l'Europe et surtout d'Angleterre. C'est à lui qu'est due l'impulsion féconde donnée en Allemagne aux études chimiques. Les distinctions honorifiques les plus nombreuses et les plus flatteuses sont venues le trouver dans son laboratoire, pour le récompenser des services de tous genres qu'il a rendus à la science; et c'est ainsi qu'en 1845 le grand-duc de Hesse-Darmstadt l'a créé baron sans qu'il eût le moins du monde sollicité cette faveur.

Outre les *Annalen der Pharmacie*, le recueil le plus important qui soit consacré en Allemagne à la chimie organique, et contenant tous ses derniers travaux pratiques, dont la plupart sont exposés aussi dans les *Annales françaises de chimie et de physique*, il a commencé, en 1836, en collaboration avec Poggendorf, un grand dictionnaire de chimie qui vient d'être tout récemment terminé. Indépendamment de la part importante prise par lui à la nouvelle édition du *Manuel de Pharmacie* de Geiger (Heidelberg, 1839), dont la partie relative à la chimie organique a été traduite en anglais et en français, et peut être considérée comme un véritable manuel de chimie organique, nous mentionnerons ici surtout les deux ouvrages intitulés : *La chimie organique dans ses applications à l'agriculture* (Brunswick, 1840; 7e édition, 1845) et *La chimie organique dans ses applications à la physiologie et à la pathologie* (Brunswick, 1842; 2e édition, 1845).

Tous les travaux chimiques de M. Liebig sont d'une haute importance; toutefois, c'est plus particulièrement de la chimie

organique qu'il a bien mérité. Il a perfectionné la méthode de l'analyse organique, examiné les fulminates et presque tous les acides organiques les plus importants, l'acide urique et les produits de sa décomposition, le cyanure de soufre et les produits de sa décomposition, les produits de l'oxidation de l'alcool, et, en société avec Wœhler, l'huile d'amandes douces et ses combinaisons. Ces différents travaux l'ont conduit aux vues théoriques les plus larges sur les radicaux organiques et la nature des acides organiques, enfin sur les phénomènes de la fermentation et de la décomposition spontanée, ainsi que sur les métamorphoses de la nature organique en général. Dans ces dernières années, M. Liebig s'est surtout occupé de l'application de ces divers résultats et de beaucoup d'autres encore, provenant d'observations nouvelles sur la partie chimique de la physiologie végétale et animale, ainsi que d'une réforme totale de ces sciences dans leurs rapports avec l'agriculture et la pathologie. L'accueil fait aux écrits qu'il a publiés sur ce sujet prouve qu'il a atteint son but, qui était de démontrer la nécessité d'une réforme et d'exciter l'esprit de recherche dans la voie nouvelle qu'il ouvrait. M. Liebig admet lui-même qu'à la suite des discussions qu'il provoque, beaucoup de conséquences déduites de ses thèses seront modifiées. Son individualité, qui offre beaucoup de charme, son enthousiasme ardent pour le but qu'il croit juste, enthousiasme que ne peut retenir aucune considération, tout en lui, jusqu'à son extrême irritabilité, le rend éminemment propre à accomplir sa mission scientifique, toute d'initiative. Que si, en s'en acquittant, il ne ménage pas assez certains intérêts personnels et blesse même certains amours-propres, s'il s'est livré à beaucoup d'attaques n'ayant aucun caractère scientifique, enfin s'il a mêlé bon

nombre d'erreurs à quelques vérités, il n'en demeure pas moins avéré qu'il a enrichi la science de beaucoup trop d'observations et de faits d'une importance capitale pour qu'ils ne fassent pas oublier quelques erreurs et quelques torts de détail et ne transmettent pas son nom à la postérité comme celui d'un des savants qui méritèrent le mieux de la chimie (1).

Médaille, en bronze, de 5 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C. G. K(OEN). Inscrip. JUSTUS L. B. DE LIEBIG MEDIC. ET PHILOS. D. A. CHEM. P. P. O. MONACHENSIS.

R. Un groupe allégorique, entouré d'une guirlande de feuilles de laurier et de chêne, entrelacée des emblêmes de la chimie et de la pharmacie. Insc. INTIMAM RERUM APERUIT VIM HOMINIBUSQUE THESAUROS. Exergue : KOEN IN MAINZ.

LIÉNARD (NICOLAS), docteur régent, fut doyen de la Faculté de médecine de Paris, et mourut le 1er février 1697.

Son jeton porte les armes du doyen et le millésime 1682 (2).

LINDENAU (BERNARD DE), célèbre astronome contemporain, natif de Gotha, conseiller intime du roi de Saxe et délégué à la diète de Francfort.

Médaille, en argent, de 4 centimètres, frappée en l'honneur de Lindenau, au moment où il quitte Gotha.

A. Le buste, sous lequel : HELFRICHT.

R. Une guirlande de feuilles de chêne, contenant cette inscription: BERNHARD V. LINDENAU VON DANKBAREN MITBÜRGERN.

---

(1) *Dictionnaire de la Conversation*, art. *Liebig*.

(2) *Magasin pittoresque*, cité, A. 1857, p. 363.


CAROLUS LINNÆUS


NATUS
ROESHULTAE
IN SUECIA
AN. M.DCC.VII.
OBIIT
AN.M.DCC.LXXVIII.
SERIES NUMISMATICA
UNIVERSALIS VIRÛM ILLUSTRIUM
MDCCCXVIII.

LINNÉ (Charles), célèbre botaniste et naturaliste, que les uns font naître le 13 mai, d'autres le 24 mai, et plusieurs le 25 mai 1707, à Roeshult, dans la province suédoise de Smoland, fut de tous les naturalistes du XVIII[e] siècle celui dont l'influence a été, selon Cuvier, la plus utile et la plus universelle. Il mourut le 10 janvier 1778, à l'âge de soixante-et-onze ans.

Les commencements de Linné furent rudes; il fut obligé de faire des copies, de donner des leçons de latin, pour pouvoir continuer ses études. C'est en s'efforçant de mettre de l'ordre dans le jardin botanique d'Upsal, dont la direction venait de lui être confiée, qu'il reconnut les vices des méthodes et qu'il songea pour la première fois à les réformer. Ce fut de même en lisant le discours d'ouverture du cours de Vaillant qu'il conçut l'idée d'un système fondé sur les organes de la fructification. Quelques années après, une autre idée lumineuse devint pour lui comme une seconde révélation : il imagina d'exprimer le nom de chaque plante au moyen de deux mots seulement, au lieu de la phrase caractéristique, mais souvent assez longue, de Bauhin ou de Tournefort. Il voyagea en Laponie aux frais de la Société royale des Sciences d'Upsal, se rendit en Hollande auprès de Boerhaave, qui devint son protecteur; de là il vint à Paris. Quand il se présenta au Jardin du Roi, Bernard de Jussieu faisait une démonstration de botanique, et présentait aux élèves une plante originaire d'Amérique, en leur demandant s'ils pourraient, à ses caractères extérieurs, reconnaître sa patrie. On se taisait, lorsque Linné, élevant la voix, s'écria en latin : « Facies americana! » Physionomie américaine!

Bernard jetant les yeux sur lui, répondit aussitôt : « Tu es Linneus! » Vous êtes Linné !

A son retour en Suède, Linné ne tarda pas à être nommé premier médecin du roi, membre de l'Académie de Stockholm et professeur de botanique à Upsal. Il devait occuper cette chaire durant trente-sept ans. C'est pendant cette longue période de professorat, qu'il profita, de même que Buffon, de sa haute influence et de tous les moyens dont il disposait pour étendre et perfectionner la science, pour recueillir les éléments de ses ouvrages et pour les publier. Il fit donner des commissions à des élèves qui, de tous les points du globe, lui rapportèrent des matériaux immenses; les naturalistes du monde entier s'empressaient de lui offrir tout ce qu'il croyait digne de lui. De toutes parts, à l'exemple de la Suède comme de la France, les nations s'efforçaient de seconder ce prodigieux essor d'une science encore nouvelle. Linné recevait de tous les corps savants et de tous les souverains les marques les plus éclatantes de considération; mais, inaccessible à l'orgueil, ces honneurs ne changeaient rien à la simplicité de ses goûts et de ses habitudes; la critique, à laquelle d'ailleurs il ne répondit jamais, ne réussissait pas davantage à l'émouvoir.

Si le système artificiel de Linné a dû perdre de son crédit en présence de la méthode naturelle de Jussieu, il n'en est pas de même de sa nomenclature, qui est restée dans la science et à laquelle les naturalistes se sont généralement rattachés. On en peut dire autant de sa philosophie botanique, qui a conservé jusqu'à nos jours sa haute autorité. Linné réunissait toutes les qualités nécessaires au succès de ses grandes vues; il rangea toutes les productions de la nature sous une loi nouvelle; il créa pour la science une langue spéciale; son

enseignement se répandit, et domina dans toutes les écoles pendant plus d'un demi-siècle. Sa société était douce, sûre, remplie de charme; sa bienveillance et sa piété étaient sincères, son zèle et son activité infatigables. Le principal caractère de Linné fut d'être un grand professeur, comme Buffon un grand philosophe. Malheureusement, une dissidence regrettable sépara toujours ces deux hommes de génie, qui eussent encore augmenté l'élan de la science, s'ils se fussent entendus et réunis pour la servir.

Linné avait refusé les offres de plusieurs monarques qui désiraient l'attirer dans leurs états. « Les talents que je tiens de Dieu, avait-il toujours répondu, je les dois à ma patrie. » Aussi le roi, Gustave III, l'honora-t-il dignement et s'honora-t-il lui-même en écrivant l'éloge funèbre de ce grand naturaliste, qui répandit sur la Suède une gloire non moins éclatante et sans doute plus durable que celle de son infortuné souverain (1).

Aujourd'hui la cathédrale d'Upsal renferme son tombeau, et un monument lui a été élevé, ainsi qu'une statue en marbre dans l'Université où il faisait ses cours.

Son fils, qui lui succéda, étant mort peu de temps après, en 1784, les herbiers et les manuscrits de Linné, achetés par le docteur Smith, furent transportés en Angleterre. J. F. Gronovius a donné le nom de Linnæa à un genre de la famille des chèvrefeuilles.

Onze médailles.

La première, en bronze, de 3 1/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : D. F. (FEHRMANN). Inscrip. CAROLUS LINNÆUS M. D. BOT. PROF. UPS. AET. 39.

---

(1) P. A. Cap, ouv. cité, p. 54 et 55.

R. CAROLO GUSTAVO TESSIN ET IMMORTALITATI EFFIGIEM CAROLI LINNÆI CL. EKEBLAD. AND. HÖPKEN. N. PALMSTIERNA ET C. HARLEMAN DIC. 1746 (1).

La deuxième, en argent, de 3 1/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : D. F. Insc. C. LINNÆUS EQU. AUR. ARCHIAT. ET PROF. UPS.

R. Emblème très-ingénieux. Le soleil darde ses rayons sur trois couronnes, symboles armoriaux de la Suède, mais qui vues de plus près représentent les trois règnes de la nature. Insc. ILLUSTRAT (2).

La troisième, très-rare, puisqu'elle servit de prix en 1764, est en argent de 3 1/2 centimètres.

A. Le même que celui de la précédente.

R. Les armoiries de l'Académie royale des Sciences (3).

La quatrième, aussi en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : LJUNGBERGER. Insc. CAROLUS LINNÆUS ARCH. REG. EQU. AURATUS.

R. La Nature en deuil est entourée de différents animaux; à ses pieds la Linnée, etc. Insc. DEAM LUCTUS ANGIT AMISSI. Exergue : POST OBITUM UPSALIÆ D. 10. JAN. 1778. REGE JUBENTE (4).

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 348, pl. 186, n° 4. — Koehler cité, vol. 18, p. 25. — Moehsen, vol. 1, p. 225. — *Linné's biograph. Egenhändige Anteckningar af Carl. Linnæus om sich sjelf med Anmärkningar och tillägg.* Stockholm 1823, in-4°, pl. Adam Afzelius edidit, pl. 3, n° 1. — Van Loon, contin. 3e fascicule, pl. 22, n° 217. Cette médaille fut frappée, en 1746, aux frais du comte de Tessin, du baron Palmstierna et du baron Harleman.

(2) Moehsen, vol. 1, p. 217. — Linné 's biogr. pl. 3, fig. 2. C'est aux soins du comte de Tessin qu'on doit cette médaille.

(3) Linné 's biogr., à l'avant-dernière page.

(4) Cette médaille, frappée par ordre du roi, se trouve décrite dans la biographie de Linné, pl. 3, fig. 3.

La cinquième, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le même que celui de la deuxième médaille.

R. NATALIUM MEMORIÆ SECULARI D. 24 MAII 1807. INSTITUTUM LINNÆANUM UPSALIENSE (1).

La sixième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DUBOIS F. Insc. CAROLUS LINNÆUS.

R. NATUS SMOLANDIÆ (2) AN. 1707. OBIIT UPSALIÆ AN. 1778 — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1822. Durand edidit.

La septième, aussi en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DUBOIS F. Insc. CAROLUS LINNÆUS.

R. NATUS ROESHULTÆ IN SUECIA AN 1707. OBIIT AN. 1778. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1818. Parisiis Durand edidit (3).

La huitième, uniface de 3 5/8 centimètres, représente le buste avec l'inscription : CAROLUS LINNÆUS (4).

La neuvième est un clichet de forme ovale, coulé en fer, de 7 1/2 centimètres (5).

---

(1) Même ouvrage, pl. 3, fig. 4.

(2) L'erreur qu'a commise ici le graveur, se trouve réparée sur la médaille suivante.

(3) Biographie de Linné, pl. 3, fig. 5. RUDOLPHI, avait l'avers de cette médaille en argent. Elle fut, dit-il, frappée en Suède, quoiqu'on y trouve le nom du graveur français. En Suède, on l'a prise pour modèle.

(4) Biogr. de Linné, pl. 3, fig. 6. Cette pièce fut frappée en Angleterre et selon RUDOLPHI, d'après un portrait très-connu de Linné, qui porte cette ridicule inscription : DEUS CREAVIT, LINNÆUS DISPOSUIT.

(5) Cette pièce a été faite d'après le même portrait dont parle la note précédente.

La dixième est encore un clichet de forme ronde, coulé en fer, de 9 centimètres (1).

La onzième, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de Linné à gauche, sous lequel : DISTEXHE. Insc. SOCIÉTÉ ROYALE D'HORTICULTURE ET D'AGRICULTURE DE LIÉGE.

R. Les armes de la ville de Liége, entourées d'une guirlande de fleurs et de fruits.

LIPSE (JUSTE), célèbre philologue belge, naquit le 18 octobre 1547 à Isque, petite commune entre Bruxelles et Louvain. A l'âge de vingt ans, il quitta sa patrie pour suivre Granvelle en Italie; plus tard il passa trois ans à Iéna, où il enseigna l'éloquence et l'histoire, puis il revint dans sa patrie; mais des troubles graves l'en éloignèrent de nouveau en 1579 et 1591. Il alla occuper la chaire d'histoire à Leyde. Si des universités étrangères s'étaient empressées de se l'attacher par les plus brillants avantages, l'amour du pays et l'attachement aux croyances de ses ancêtres ramenèrent Juste Lipse sur le sol natal (2). Il déclina constamment les propo-

(1) Même remarque concernant le clichet; la chevelure cependant n'est pas la même.

(2) La plupart des auteurs affirment que ce savant, pendant son séjour en Hollande, professa le protestantisme, et que son retour au catholicisme fut dû surtout à l'influence de MARTIN DELRIO et des jésuites. Tout ce qui se rattache à cette période de la vie de Juste Lipse a été raconté en détail par M. DE REIFFENBERG, *de Justi Lipsii vita et scriptis*, p. 18 à 21, dans les *Mémoires des prix de l'Académie de Bruxelles*, 1823. Un curieux document, communiqué par M. KICKX, professeur à l'Université de Gand, semble prouver que Juste Lipse n'a jamais complétement abjuré la foi de ses pères, ni professé ouvertement le protestantisme. Voir le *Messager des Sciences historiques de Belgique*, A. 1842, p. 493 et suivante.

itions les plus flatteuses que lui firent plusieurs princes qui voulurent l'attirer chez eux. Le pape Clément VIII, le Sénat de Venise, Ferdinand de Médicis, le roi de France, Henri IV, et plusieurs autres compétiteurs illustres, trouvèrent Juste Lipse inébranlable. La chaire d'histoire ancienne, à l'Université de Louvain, qui lui avait été offerte par les États du Brabant et qu'il avait acceptée, comblait ses désirs et son ambition. Dans cette tribune, il acquit des droits incontestables à l'admiration de ses contemporains et aux hommages de la postérité. C'est là qu'il charme, qu'il étonne et se fait écouter des souverains, et qu'il impose ses œuvres à l'Europe.

La vie et les travaux de cet homme célèbre ont été souvent appréciés à des points de vue différents. Plus d'une fois la critique et les éloges leur ont été prodigués, de nos jours comme autrefois. Mais, en laissant de côté toute exagération, Juste Lipse n'apparait pas moins comme un des savants les plus prodigieux du XVI[e] siècle.

L'admiration de ses concitoyens l'avait investi d'une espèce de dictature dans la république des lettres. L'autorité de son nom, de sa parole et de ses écrits exerçait partout une immense influence. La vivacité de son esprit, la profondeur et l'étendue de ses connaissances, la solidité de son jugement, la richesse de sa mémoire, le charme de sa diction et de son style fascinaient la jeunesse et les savants, les princes et les hommes d'état. De grandes et nobles qualités de cœur venaient se joindre aux avantages qu'une nature heureuse et une étude opiniâtre lui avaient procurés.

Historiographe de Philippe II, roi d'Espagne, il fut revêtu des fonctions de conseiller d'État par l'archiduc Albert. Il

mourut à Louvain le 24 mars 1606, à l'âge de cinquante-neuf ans (1).

On voit encore à Isque la maison qu'il habita, sur laquelle sont gravés, dans la pierre d'encadrement, ces mots : *Moribus antiquis*. On y conserve plusieurs objets qui servirent à son usage personnel, quelques ouvrages, entre autres, un Tacite annoté par lui et qu'il savait par cœur. On y trouve encore un portrait de lui, peint par Rubens, et portant cette inscription : *Clariss. D. Justus Lipsius à cons. Archiducum.* Ce portrait remonte à l'année 1600 environ. Juste y est représenté en costume de conseiller d'État, portant le manteau de velours et l'hermine. Ce tableau, qui a souffert de l'humidité, est en fort mauvais état.

Le 28 juin 1853, un monument, érigé à sa mémoire, a été inauguré dans la commune d'Isque. Ce monument, qui orne la place communale, est formé du buste de Juste Lipse, sculpté par M. Marchant, l'auteur des statues de la façade de Sainte-Gudule et de la magnifique chaire de vérité de Chimai. Il a été fait sur le modèle du buste en marbre blanc placé autrefois sur la tombe de Juste Lipse, dans l'église Saint-François à Louvain et conservé aujourd'hui à la bibliothèque royale. L'exécution en est irréprocable. Le piédestal est d'une grande simplicité, c'est une pierre quadrangulaire, entourée

(1) La meilleure édition des œuvres de Juste Lipse est en six volumes in-fol., reliés en parchemin, publiés à Anvers, en 1637, par Balthazar Moretus, avec les caractères de Plantin. On y trouve ses études approfondies sur les antiquités militaires des Romains, sur les institutions, sur la philosophie des Anciens, ses admirables traités d'histoire et de philosophie morale traduits dans toutes les langues de l'Europe, et qui ont donné à leur auteur la première place parmi les écrivains de son temps avec Casaubon et Scaliger.

d'une grille habilement travaillée. Sur les deux faces latérales du piédestal, deux bas-reliefs représentent, l'un, Juste Lipse dans son cabinet d'étude, l'autre, l'éminent professeur dans sa chaire, donnant sa célèbre leçon sur la clémence en présence d'Albert et d'Isabelle. Sur les deux autres, sont gravées en lettres d'or les inscriptions suivantes : *Justo Lipsio Iscano e principibus sæculi XVI. Philologis, litterarum Doctori Lovanii. — Natus D. XVIII M. Octobr. A. MDXLVII, obiit Lovanii D. XXIIII M. Mart. A. MDCVI.* Sur l'autre face, on lit: *Auspice Leopoldo I, Belgarum rege, monumentum ex ære publ. et priv. Iscani civi suo PP.*

Quatre médailles.

La première, en argent, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. JUSTUS LIPSIUS AET. LI.

R. Tête casquée et ailée ; en dessous : deux mains jointes ; derrière : le lituus; au devant : des faisceaux avec la hache au centre. Insc. MORIBUS ANTIQUIS RES STAT ROMANA VIRISQUE (1).

La deuxième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : JOUVENEL. Insc. JUSTE LIPSE NÉ EN 1547 — MORT EN 1606.

R. Une tablette sur laquelle plusieurs livres, dont quelques-uns ouverts. Au-dessous l'inscription : CRITIQUE, HISTORIEN, PHILOLOGUE, POLITIQUE, PHILOSOPHE. IL FUT TOUR-A-TOUR PROFESSEUR A IÉNA, A LEYDE ET A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN DONT IL EST UNE DES GLOIRES. SES NOMBREUX OUVRAGES ONT EU EN LEUR TEMPS UNE VOGUE IMMENSE.

La troisième est un jeton, en cuivre jaune, qui ne diffère

---

(1) VAN LOON, ouv. cité, vol. 1, p. 536. Sur un bel exemplaire authentique que j'ai dans ma collection, on voit 1601 en chiffres gravés sous l'épaule droite.

de la première que par le module, qui est seulement de 3 1/2 centimètres, et qu'on ne voit pas, sur le revers, la tablette ni les livres.

La quatrième, en bronze, de grand module, est l'œuvre de M. Wiener. C'est la médaille commémorative de la solennité de l'inauguration du monument élevé à Juste Lipse.

A. Le monument en relief, avec cette inscription : A JUSTE LIPSE, LA COMMUNE D'OVERYSSCHE, INAUGURÉE LE 28 JUIN 1853.

R. Ces mots gravés, entourés d'une couronne de chêne : RÈGNE DE LÉOPOLD Ier ROI DES BELGES. C. F. PIERCOT MINISTRE DE L'INTÉRIEUR. CH. LIEDTS, GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE BRABANT. P. ANNEMANS, GOUVERNEUR TEMPORAIRE. P. M. VAN DE VELDE, BOURGMESTRE (1).

LOBEL (MATTHIAS DE), en latin LOBELIUS, botaniste renommé, naquit à Lille en 1538. Son goût pour la médecine le conduisit, en 1565, à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1568. De retour dans sa patrie, il n'y fit qu'un court séjour, alla d'abord exercer son art à Anvers, puis à Delft, devint médecin du prince d'Orange et des États-Généraux. Il s'adonna à la botanique, en fit son étude favorite, et il y réussit d'une manière si brillante que Jacques I, roi d'Angleterre, l'appela à Londres, où Lobel composa ses principaux ouvrages sur les plantes. Il mourut à Highgate, près de Londres, le 3 mars 1616. Plumier a donné le nom de *Lobelia* à un genre de la famille des campanulacées.

Pour la médaille, voir l'article consacré à L'Escluse.

(1) *Messager des Sciences historiques*, etc., ouv. cité, A. 1853, p. 246 et suivantes.

LOCKE (JEAN), célèbre philosophe et publiciste anglais, naquit à Wrington (BRISTOL), le 29 août 1632, et mourut dans sa retraite d'Oates, en 1704.

En philosophie, Locke consomma la révolution commencée par Bacon et Gassendi. Il ne se borna pas, comme ses prédécesseurs, à affirmer que toutes nos idées dérivent de l'expérience, il se proposa, dans son Essai sur l'entendement humain, d'assigner l'origine de chaque idée, et il poursuivit cette longue et pénible entreprise avec une patience et une pénétration admirables. Il ruina de fond en comble l'hypothèse des idées innées, montra comment toutes nos connaissances naissent de la perception ou des sens et de la réflexion, et signala le premier l'influence qu'exercent les mots sur la formation de nos idées et sur la naissance de nos erreurs. Comme publiciste, il fut un des plus éclairés défenseurs des libertés publiques (1).

Six médailles.

La première, en plomb, a 4 1/6 centimètres.

A. Le buste de face. Insc. JOHANNES LOCKE.

R. La Liberté tenant un chapeau, la Raison une balance à la main, sont assises sur un sarcophage; à leurs pieds un Génie, entouré de divers jeux d'enfants, démontre quelque chose dans un livre. De côté : J. D. Exergue : M. 1704 (2).

La deuxième est à peu près la même que la première, excepté que sur l'avers se trouvent les initiales du graveur J. D.,

---

(1) Ses œuvres complètes ont été éditées à Londres, en 1824, 9 volumes in-8°.

(2) Sur l'exemplaire en bronze de RUDOLPHI se trouve au revers : M. 1707. — MUS. MAZZ., ouv. cité, vol. 2, p. 193, pl. 147, n° 6. — MOEHSEN, cité, vol. 1, p. 337. — SNELLING, cité, pl. 26, n° 5. Je trouve dans les deux premiers ouvrages aussi le millésime de 1704 au revers de la médaille.

que la face est plus pleine, les cheveux plus abondants et que les plis des vêtements ne vont pas de la gauche vers la droite, mais sont plus courts et disposés vers la gauche (1).

La troisième est en bronze, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JAC. ROETTIERS. Inscrip. JOANNES LOCK.

R. MENS HABITAT MOLEM. VIRG. GEORG. — 1739 (2).

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres :

A. Le buste à droite, sous lequel : CAUNOIS F. Insc. JOHANNES LOCKE.

R. NATUS WRINGTONI PROPE BRISTOLIUM IN ANGLIA AN 1632. OBIIT AN. 1704. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1821. Durand edidit. Sur la tranche le mot CUIVRE.

Voici la description que donne Rudolphi de cette pièce, on pourra la comparer ainsi avec la mienne.

A. Le buste à droite. Insc. JOANNES LOCKE.

R. NATUS WRINGTONI PROPE BRISTOLIUM IN ANGLIA AN. 1632. OBIIT AN. 1704. — Series numismatica virorum illustrium. — 1819. Durand edidit.

La sixième est en tout semblable à la précédente, seulement il y a le mot MONACHII sur la tranche.

LOMBARD (Lambert), encore connu sous le nom de Sus-termans, peintre et restaurateur des arts à Liége, où il naquit

(1) Cette pièce, qui est de même module que la précédente, fait supposer à Rudolphi que l'avers de la première est de Dassier père; que l'avers de celle-ci est du fils, parce qu'elle est beaucoup plus élégante et plus belle.

(2) Rudolphi, édit., n° 657. Rudolphi ne possédait pas cette médaille; il en avait vu un exemplaire en argent dans le cabinet de Berlin.

en 1482 selon les uns, et en 1506, d'après les autres (Siret), s'adonna à l'art de la peinture sous Arnold de Beer et J. de Mabuse. Possesseur d'une fortune assez considérable, il fit plusieurs voyages pour perfectionner ses talents et pour recueillir des antiquités, dont il forma par la suite une collection très-précieuse. Pendant son séjour en France, il s'appliqua surtout à dessiner les ruines des châteaux et des abbayes; il passa ensuite plusieurs années à Rome et à Florence. De retour à Liége, il y établit à ses frais une école de dessin, d'où sont sortis plusieurs artistes distingués, tels que Hubert Goltzius, François Floris, Guillaume Key, etc. Il mourut à Liége en 1565. On disait de lui qu'il était l'homme le plus savant de son siècle. Ses qualités comme peintre se résument ainsi: beau coloris, bonne entente du jeu des ombres, bon dessin. Malgré tout ce qu'il fit pour imiter le genre italien, il ne sut jamais se défaire de la roideur à laquelle il avait été habitué (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel: SIMON F. Insc. LAMBERT LOMBART.

R. NATUS LEODII AN. 1506.

LORME (CHARLES DE), naquit à Moulins en 1584. Son père fut son premier maître, puis il se rendit à Montpellier, où il étudia la médecine et prit ses degrés en 1607. Il voyagea en

---

(1) SIRET, ouv. cité, p. 7. — La vie de Lombard a été publiée sous le voile de l'anonyme à Bruges, en 1565. *Cum privilegio*, in-8° de 37 pp., plus un demi-feuillet non chiffré. L'auteur, Dominique Lampson, et l'imprimeur, Hubert Goltzius, étaient l'un et l'autre élèves du grand artiste liégeois. — *Messager des Sciences historiques*, etc., ouvr. cité, A. 1859, p. 18 et suivantes.

Italie et s'y fit tellement admirer par ses connaissances que le Sénat de Venise lui conféra gratuitement le titre de noble, que cette république faisait payer alors cent mille écus. De retour à Paris, il rendit de très-grands services lors de la peste qui ravagea cette capitale en 1619. Il fut appelé à la Rochelle, où l'armée, pendant le siége, était décimée par la dyssenterie. En 1626, il succéda à son père dans la place de médecin ordinaire du roi et il remplit les devoirs de cette place avec tant de succès qu'il se concilia la confiance de la cour et de la ville.

D'après Gui Patin, Charles de Lorme fut premier médecin de Gaston de France, frère unique de Louis XIII. Ce praticien exerçait son art avec un si noble désintéressement que Henri IV dit un jour que de Lorme gentilhommait la médecine. Il mourut à Paris en 1678.

Trois médailles, dont l'une se trouve au cabinet royal de Berlin, la deuxième dans le trésor numismatique de Thott (1) et la troisième dans ma collection. Voici leur description:

La première, uniface, en argent, de 5 centimètres, offre le buste à droite, sous lequel : AB. DUPRÉ F. Insc. CAROL. DE LORME REG. CONS. ET MED. ORDINARIOR. PRIM. ÆT. 41 (2).

La deuxième, ovale, en bronze.

A. Le buste à droite. Insc. CAROL. DE LORME REG. CONS. ET MED. ORDINARIOR. PRIM. ÆT. 43. 1628.

R. Une mer agitée, le char de Neptune renversé. Au loin des navires aux voiles déployées; des rochers près des bords

(1) Ouv. cité, vol. 2, p. 173, n° 1518.

(2) Moehsen, cité, vol. 1, p. 369. — *Des Numophylacii Burckhardiani;* anderer Theil. Göttingen, 1745, in-8°, t. 2, p. 640, n° 1792, où la pièce se trouve indiée en bronze, mais avec le nombre 47 pour l'âge de de Lorme.

de la mer; un cadavre étendu sur l'un d'eux, près duquel une femme les mains élevées et Esculape avec son bâton. Inscrip. [illegible] SERTI POTUERE.

La troisième, uniface, en bronze argenté, de forme ovale, de 4 1/4 centimètres de largeur sur 5 1/2 de hauteur, présente le buste à droite, sous lequel : A. D. Insc. CAROL. DE LORME [illegible] CONS. ET MED. ORDINARIOR. PRIM. AET. 43. 1628.

LUBIN (SIMON), qu'on a honoré de son vivant d'une médaille, mourut à Bruxelles, le 15 juin 1835.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : J. LECLERC F. Derrière le buste : SIMON LUBIN.

R. A SIMON LUBIN, 384 DE SES CONCITOYENS GUÉRIS DE DIVERSES MALADIES PAR SES SOINS DÉSINTÉRESSÉS. BRUXELLES. 19 AVRIL 1835 (1).

LUNARDI (VINCENT), aéronaute renommé, naquit à Lucques en 1759 et mourut à Lisbonne en 1799.

Médaille, en bronze argenté, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. VINCENT LUNARDI. Exergue: FIRST AERAL TRAVELLER IN ENGLAND.

R. Un ballon s'élevant dans les airs. Insc. ET SE PROTINIES (pour protinus) ÆTHEREA TOLLIT IN ASTRA VIA. Exergue : SEPTEMBUS (pour septembris) 15 1784.

LUTHER (PAUL), docteur en médecine et professeur à l'Université d'Iéna, naquit à Wittemberg le 28 janvier 1533, et mourut à Leipzig le 8 mars 1593, âgé de soixante ans.

---

(1) GUIOTH, ouv. cité, p. 201, pl. 28, n° 226.

Médaille, coulée en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face du père. Inscrip. D. MART LUTHERUS. AET. 60.

R. Le buste de face du fils. Insc. P. L. D. M. (Paulus Lutherus Doctor Medicus). AETATIS 42. AN. 1573 (1).

MACHIAVELLI (NICOLAS), célèbre publiciste, naquit à Florence le 3 mai 1469 et mourut le 22 juin 1527, âgé de cinquante-six ans. Il fut pendant quatorze ans secrétaire de la République florentine; exerça, en cette qualité, une grande influence sur les affaires, et remplit plusieurs missions en France, en Allemagne et à Rome. En 1512, il perdit ses fonctions au retour des Médicis, fut impliqué dans une conspiration contre le cardinal de ce nom, mais peu après il rentra en grâce et recouvra son emploi en 1521. C'est dans son ouvrage intitulé : le *Prince,* qu'il a exposé les principes de cette politique qu'on a appelée de son nom Machiavélique.

Il est impossible pour celui qui ne connait pas à fond l'histoire et la littérature de l'Italie, l'état des sentiments moraux des Italiens à l'époque où Machiavel écrivait cet ouvrage, de lire ce livre sans effroi et sans surprise. Cette scélératesse qui ne craint pas de se faire voir dans toute sa nudité; cette atrocité froide, judicieuse, réduite en préceptes et appuyée par des exemples, semblent plutôt être le propre d'un maniaque que d'un sage. Des principes que le misérable le plus endurci oserait à peine aujourd'hui confier à un complice, et s'avouer à lui-même sans chercher à en diminuer l'horreur

(1) JUNCKER, ouv. cité, p. 253. — VAN MIERIS, cité, vol. 3, p. 132, n° 5. — MOEHSEN, cité, vol. 2, pl. 1, n° 1.

ar quelque sophisme, sont professés dans le *Prince* sans mbages, sans détours, et présentés comme les bases fondanentales de la politique.

Diverses opinions ont été émises sur cette œuvre. On sait que dans l'année où Machiavel composa son manuel des tyrans, il fut emprisonné et souffrit la torture pour la cause de la liberté. Comment, se demande-t-on, le martyr de cette cause sainte a-t-il pu ensuite devenir l'apôtre de la tyrannie? Quelques auteurs ont tâché de découvrir, dans ce singulier livre, des intentions cachées plus en harmonie que le but apparent avec le caractère et la conduite de l'auteur. Suivant une hypothèse, Machiavel aurait employé contre le jeune Médicis le même artifice qui fut plus tard employé contre Jacques II, par son ministre Sunderland, quand ce dernier poussait ce malheureux prince à des mesures violentes, pour précipiter sa chute, et hâter la libération de l'Angleterre. Suivant une autre supposition, que Bacon est disposé à admettre, le traité du *Prince* ne serait qu'une grave ironie, destinée à prémunir les peuples contre les piéges des tyrans.

Et cependant, dans ses autres écrits, Machiavel professe une grande élévation de sentiments, un zèle pur et vif pour le bien public, des vues larges et équitables des droits et des devoirs des citoyens. Ces contradictions ont fait dépeindre cet auteur comme un assemblage monstrueux de qualités incohérentes; la générosité et l'égoïsme; la cruauté et la bienveillance; l'artifice et la candeur; une abjecte scélératesse et l'héroïsme d'un preux ou d'un citoyen de la Grèce antique. A côté d'une phrase qu'un homme vieilli dans les ruses de la diplomatie oserait à peine écrire en chiffres à son espion le plus confidentiel, on en trouve une autre qu'on dirait échappée de la bouche

de Léonidas. Un acte d'une perfidie adroite et un dévouement patriotique sont recommandés, tout-à-fait dans les mêmes termes, à l'admiration publique. Deux caractères entièrement différents sont donc confondus dans cet homme extraordinaire, et il résulte de leur combinaison un éclat incertain et changeant comme celui d'un tissu de soies mélangées. Cela n'aurait rien qui dût surprendre si Machiavel eût eu l'esprit ou l'âme faible; mais il avait au contraire une tête puissante, un goût très-sûr et un sentiment très-vif du ridicule.

Médaille, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : PIETRI. Insc. NICOLAUS MACHIAVELLI.

R. NATUS FLORENTIA AN. 1469. OBIIT AN. 1527. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1844. Durand edidit. Sur la tranche, le mot CUIVRE.

MADAI (DAVID-SAMUEL DE), praticien distingué, naquit le 4 janvier 1709 à Chemnitz dans la Basse-Hongrie, et mourut le 2 juillet 1780, âgé de soixante-et-onze ans.

Médecin de plusieurs personnages augustes, membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'Hermès V, Madai cultiva aussi la numismatique, science pour laquelle il avait un goût très-prononcé. Ce sont ses travaux numismatiques qui lui valurent la noblesse du Saint Empire, dont Joseph II le décora, lui et ses descendants, en reconnaissance de l'hommage qu'il lui avait fait de son Histoire des thalers.

Juste appréciateur de ses talents, un ami voulut les célébrer en lui consacrant une médaille qui fut frappée en 1773. Elle est en argent et a 4 1/6 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : F. W. WERMUTH. Insc. DAV. SAM. A



VIRO
ARTE MEDICA
CANDORE IN AMICOS
MERITIS IN REM NVMARIAM
EXCELLENTI
HOC AMICITIÆ MONIMENTVM
DICAT
I : A : A P :
MDCCLXXIII

MADAI HUNG(ARUS) CONSIL. AUL. ET ARCHIAT. PRINC. ANHALT. (OTH.).

R. VIRO ARTE MEDICA CANDORE IN AMICOS MERITIS IN REM NUMARIAM EXCELLENTI HOC AMICITIÆ MONIMENTUM DICAT J. A(UGUSTUS) A K(ONIKAU). 1773.

Cette pièce est représentée sur le frontispice du catalogue de la collection des médailles de Madai; c'est un don, ajoute Rudolphi, qui m'a été fait par le fils de Madai et que m'a transmis un numismate du plus grand mérite, le savant Zepernick.

MAGLIABECHI (ANTOINE), naquit à Florence le 28 octobre 1633. Ses parents peu fortunés le destinaient à une profession mécanique; mais une passion invincible pour la lecture l'entraîna bientôt dans la carrière qui devait le rendre célèbre. Guidé par les conseils d'Ermini, bibliothécaire du cardinal de Médicis, il acquit en peu de temps les connaissances les plus étendues dans la littérature, les langues et l'antiquité. Son mérite ne resta pas ignoré : Cosme III le nomma conservateur de sa bibliothèque et l'autorisa à transcrire les manuscrits de la bibliothèque Laurentienne. Dès lors Magliabechi se livra avec une ardeur nouvelle à ses études favorites. Doué d'une mémoire prodigieuse, il parvint par la seule lecture des catalogues à savoir le contenu et même la disposition des principales bibliothèques de l'Europe. A ce violent amour de l'instruction, il joignit le dédain des honneurs, de la fortune et de la société. Pour condescendre à ses désirs, le grand-duc l'avait dispensé de paraître à sa cour, et lui transmettait ses ordres de vive voix ou par écrit.

Magliabechi, regardé comme l'homme le plus érudit de son époque, mourut le 2 juin 1714, à l'âge de quatre-

vingt-un ans. Quoiqu'il n'ait laissé aucun écrit important, les sciences lui ont de grandes obligations pour les renseignements précieux qu'il fournit aux savants de toutes les nations et surtout aux Belges, qui eurent souvent recours à ses vastes connaissances. Sa bibliothèque comprenait plus de 30,000 volumes; il l'avait léguée à la ville de Florence, et, bien qu'elle ait reçu depuis des augmentations considérables, elle a conservé le nom de Magliabechiana. Le catalogue en a été publié en 1790.

Cinq médailles en bronze.

La première de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : ANT. DE JANUARIO F. Inscr. ANTONIUS MAGLIABECHIUS FLORENTINUS.

R. Un homme assis, sous l'ombrage d'un hêtre, occupé à lire. Insc. SCIRE NOSTRUM REMINISCI. Exergue : A. D. JANUARIO F.

La deuxième a 9 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. ANTONIUS MAGLIABECHIUS.

R. Un livre ouvert sur une table. Insc. OMNIBUS OMNIA.

La troisième de 8 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: BARTH. VAGGELIUS F. Insc. ANTONIUS MAGLIABECHIUS.

R. Un livre ouvert sur une console. Insc. anagr. Is. VnVs. bIbLIotheCa. Magna. Exergue : 1714.

La quatrième a 7 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. ANTONIUS MAGLIABECHIUS.

R. Le Phœnix renaissant de ses cendres regarde le soleil. Insc. SOLA. IN TERRIS (1).

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 233, pl. 157, n° 5, et pl. 158, n° 1, 2 et 3.

La cinquième, uniface, de 7 1/2 centimètres, présente le buste à droite, qui ressemble parfaitement à celui de la pièce précédente, mais ici sans inscription, ni revers.

MAJOR (JEAN-DANIEL), médecin et professeur distingué de médecine à l'Université de Kiel, naquit à Breslau le 16 août 1634, et mourut le 3 août 1693, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Major est un des premiers qui aient traité de la transfusion du sang et de l'infusion des médicaments dans les veines, sans en avoir toutefois appuyé l'usage sur des faits démonstratifs.

Il s'occupa aussi de numismatique; son cabinet renfermait une collection considérable de médailles et de monnaies anciennes et modernes.

Un noble et généreux savant, Thomas Rehdiger, ayant donné par testament à la ville de Breslau, une nombreuse bibliothèque et une collection de médailles antiques, les sénateurs de la ville en firent faire un catalogue méthodique et arrêtèrent que cette double collection, ouverte aux curieux et aux érudits, porterait à perpétuité le nom de bibliothèque Rehdigérienne, en témoignage de reconnaissance pour le généreux donateur. L'inauguration en fut faite au mois d'octobre 1661, et le discours fut prononcé par Jean Gebhard, professeur du gymnase.

Major, dans un mémoire, qu'il publia sur cette collection (1) trouve que cette bibliothèque laisse plusieurs choses à désirer.

---

(1) *De Numis Rehdigerianis, publico bono contribuendis, desiderium, cum brevi declaratione eorum quæ in studio rei nummariæ supplenda adhuc videntur.* Breslau, 1670, in-4°. — Kiel, 1681, in-4°, 87 pages.

[illegible] dans cette carrière. [illegible] parait

prudence des anciens, et tout à la fois dans l'astronomie, la géographie, la pyrotechnie, l'hydraulique, la marine, la métallurgie, la botanique, la zoologie, la physique, la pathologie, l'anatomie humaine et comparée ; sciences auxquelles il faut ajouter l'architecture, la peinture, la calligraphie, la connaissance des emblèmes et des hiéroglyphes, la statuaire, la gravure, la sculpture, la toreutique, l'art monétaire et ses phases diverses depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au moyen-âge ; et pour former le complément de cette masse scientifique, il est encore nécessaire d'y joindre la géométrie, l'arithmétique, la musique, la chronologie, la généalogie, la mécanique, la gymnastique, l'équitation, la chasse, la guerre, la balistique (1).

Une autre difficulté qui accompagne les études numismatiques, c'est la juste appréciation de la nature des monnaies, à l'aide de laquelle on puisse distinguer facilement les fausses d'avec les véritables : on atteindra ce but par l'expérience, c'est-à-dire en maniant fréquemment une grande quantité de pièces de bon aloi, avec lesquelles on se sera tellement familiarisé qu'une médaille adultérine frappera sur le champ l'attention, et ne pourra passer inaperçue, lorsque surtout on l'aura collationnée avec plusieurs exemplaires légitimes.

Tel est le précis fidèle des matières contenues dans cet opuscule, qui donne une haute idée de la solide érudition de l'auteur, mais qui, par ses exigences outrées, est capable de faire regarder comme impossible l'étude de la numismatique.

Médaille, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

A. La Renommée assise sur un globe, sur lequel les trois

(1) Renauldin, ouv. cité, p. 304 et suivantes.

majuscules : J. D. M. (Jean-Daniel Major) 1688. Inscrip. IN CIMBRICI MUSEI MEMORIAM.

R. L'édifice du Musée de Gottorp avec divers emblèmes. Insc. PROTECTIO, TECHNE, ANTIQUITAS, PHYSICA (1).

MALESHERBES (CHRÉTIEN-GUILLAUME DE LAMOIGNON DE), un des principaux défenseurs de Louis XVI; homme d'état, agronome, littérateur, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française, naquit à Paris le 6 décembre 1721.

Lorsque les événements, en France, amenèrent, avec la chute du trône, le procès si douloureusement mémorable du monarque, Malesherbes se dévoua pour la défense de Louis XVI, et ne l'abandonna qu'au dernier moment. Cette généreuse conduite ne tarda pas à recevoir sa récompense. Quelques mois après la catastrophe du 21 janvier 1793, on arracha Malesherbes et sa famille à la solitude où ils gémissaient en silence sur les malheurs de la patrie; l'illustre vieillard parut devant le tribunal révolutionnaire, et entendit l'arrêt qui le condamnait comme conspirateur. Sa philosophie l'accompagna jusque sur l'échafaud; il y vit immoler sa fille et ses petits enfants, et périt le dernier de tous, le 22 avril 1794.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : GALLE F. Insc. C. G. LAMOIGNON MALESHERBES.

R. NÉ A PARIS EN 1721. MORT EN 1793. — Galerie métallique des grands hommes français. 1819 (2).

---

(1) TENZEL'S *Monatl. Unterred.* December 1697, p. 1003. — KOEHLER, vol. XX, p. 89.

(2) C'est 1794 au lieu de 1793 qu'il faudrait sur le revers de cette pièce. — Parmi les ouvrages laissés par MALESHERBES, on remarque : *Observations sur l'histoire naturelle de Buffon*, 2 vol. in-8°.

Je possède encore un clichet, en bronze, de 5 centimètres, offrant le buste à gauche, sous lequel : VIVIER F., avec l'inscription : C. G. LAMOIGNON MALESHERBES.

MALHERBE (FRANÇOIS DE), célèbre poëte français né à Caen en 1555, était d'une famille noble et ancienne. A l'âge de dix-neuf ans, il suivit en Provence le grand prieur Henri d'Angoulême, servit quelque temps sous ses ordres, et porta depuis les armes dans les troupes de la Ligue. Cette carrière n'était pas celle qui devait l'illustrer. Son ode sur l'arrivée de Marie de Médicis commença sa réputation; déjà, en 1587, il avait publié *les Larmes de saint Pierre,* poëme imité de Tansillo, qu'il désavoua plus tard comme peu digne de lui. Le nouveau style qu'il prêtait à la poésie, jusqu'alors restreinte aux compositions naïves, parut une sorte de prodige; Henri IV lui ayant demandé des vers, fut tellement satisfait de ceux que Malherbe lui présenta, qu'il le plaça sous la protection de son écuyer Bellegarde, et peu après lui fit une pension. Dès ce moment, regardé comme l'oracle du beau langage, Malherbe prit à la cour les habitudes et le pouvoir d'un professeur, relevant avec rudesse les moindres fautes dans la bouche des princes comme dans celle des serviteurs; on l'appelait le *Tyran des mots et des syllabes*. C'est ainsi qu'il vécut, publiant de loin en loin quelques pièces de vers regardées aussitôt comme des modèles, peu aimé personnellement, mais proclamé partout le *poëte des princes et le prince des poëtes*. Il mourut en 1628.

Boileau, dans son *Art poétique,* lui assigne le premier rang parmi les restaurateurs et les inventeurs de la langue. Il fonda l'école des grands écrivains qui depuis ont enrichi la littérature

française; cependant on convient que dans ses productions le mérite du style l'emporte souvent sur celui des pensées, et que, s'il imite heureusement Horace, il est resté bien au-dessous du lyrique latin quand il a voulu créer (1).

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche; sous le bras gauche : E. GATTEAUX. Insc. A MALHERBE NÉ A CAEN EN 1555. LA VILLE DE CAEN 1815.

R. L'inscription : ENFIN MALHERBE VINT, surmontée d'une lyre et entourée de deux branches de laurier entrelacées.

MALPIGHI (MARCEL), qu'on pourrait nommer le créateur de l'anatomie de structure, l'un des hommes qui ont pénétré le plus avant dans la carrière qu'il avait ouverte, naquit à Crevalcuore, près de Bologne, le 10 mars 1628, et mourut, à Rome, le 29 novembre 1694, âgé de soixante-six ans.

La sagacité de ce médecin dans les recherches anatomiques, lui mérita la réputation dont il jouit encore aujourd'hui. Il s'appliqua à la découverte des parties les plus délicates du corps humain et les moins sensibles à la vue, dans un temps où personne encore n'en avait eu la moindre idée. Il macérait les parties qu'il voulait examiner, il se servait de microscopes, il employait des injections faites avec de l'encre et d'autres liqueurs colorées, il réunissait à tout cela l'anatomie comparée des animaux : c'est à cette méthode de procéder que l'on doit les découvertes qu'il a faites. Mais ses recherches ne se bornèrent point aux animaux les plus parfaits, il les étendit jusqu'aux insectes et aux végétaux, qu'il disséqua avec la

---

(1) Les œuvres de MALHERBE ont été imprimées plusieurs fois; parmi ces éditions, on distingue celle de 1723, 3 vol. in-12, publiée par Chevreau.

même adresse que les parties du corps humain. Il découvrit que la substance corticale du cerveau est composée d'une multitude innombrable de petites glandes; il fixa les différentes conjectures qu'on avait faites jusqu'alors sur le tissu de la langue; il démontra la véritable substance des poumons et celle du foie, et donna plusieurs observations nouvelles sur la rate, sur le mécanisme des reins, sur les vaisseaux lymphatiques et sur les glandes. Il est vrai qu'il a poussé trop loin ce qu'il a dit sur la texture de ces dernières parties, dont il a inutilement multiplié le nombre; il est vrai encore que sa diction est assez difficile à comprendre, que sa théorie ne vaut pas mieux; mais ce dernier défaut, qui était celui de son siècle, ne doit rien diminuer de notre reconnaissance pour les découvertes et les observations dont il a enrichi l'histoire naturelle et l'anatomie.

Quatre médailles.

La première, en bronze, de 8 1/2 centimètres et que les habitants de Bologne firent frapper du vivant de Malpighi.

A. Le buste à gauche, sous lequel : AET. ANN. 63. Inscrip. MARCELLUS. MALPIGHIUS. PHIL. ET. MED. BON.

R. Une femme couchée sur un cube orné de deux mots : STAT SOLIDO, gravés sur deux lignes, examine soigneusement des plantes. Inscrip. TUTISSIMO LUMINE EXHIBITO. Exergue : BONON (1).

La deuxième, très-belle, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : S. U. (St Urbain). Insc. MARCELLUS MALPIGHIUS BONON. PHIL. ET MED. COLLEG.

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 165, pl. 140, n° 5.

R. Le même que celui de la première, à l'exception que les mots : STAT SOLIDO ne sont pas en lettres gravées et sont sur une ligne au lieu de deux. Exergue : 1693 (1).

Pour la troisième, voir la médaille de Baglivi, au revers Malpighi.

La quatrième, aussi en bronze, a l'avers de la deuxième et pour revers l'avers de celle présentant le buste de Sbaralea. Voir l'article consacré à ce dernier.

MANNA (PIERRE), né à Crémone, fut un praticien très-recherché au seizième siècle. Il était premier médecin du duc de Crémone.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. PETRUS MANNA MEDICUS CREMON.

R. Deux vieillards assis, l'un avec un livre, l'autre tenant de la main gauche un cœur préparé et de la droite paraissant démontrer la veine du pied. Derrière eux, un voile dont une partie est relevée pour laisser voir Phébus dans son char au moment du lever de l'aurore (2).

MANZI (JEAN-GALATÉE), professeur d'anatomie à Bologne en 1669.

Médaille, en bronze, de 6 centimètres.

---

(1) KOHLER, cité, vol. 12, p. 393.

(2) Telle est l'interprétation que donne RUDOLPHI de ce revers. J'avoue, dit-il, que cette explication n'est qu'hypothétique, mais j'ai cru tout concilier de cette manière. MAZZUCHELLI explique ce revers, en disant que des deux personnages assis, l'un semble discuter, tandis que l'autre écoute ; que ce sont probablement Manna lui-même et le duc de Crémone, et que l'on peut en conclure que le prince était très-familier avec son médecin.

A. Le buste à droite. Insc. JO GALATEUS MANZI PHIL. ET MED. DOC. COLL. ANAT. LEC. PUB.

R. Une partie du zodiaque entoure les trois fleuves: le Pô, l'Arno et le Tibre. Inscrip. UNO TEGI PASSUS OLYMPO. Exergue : BONON (1).

MARAT (JEAN-PAUL), médecin érudit, l'un des personnages fameux qui figurèrent dans le grand drame de la révolution française, naquit à Baudry, principauté de Neufchâtel (Suisse), en 1746, et mourut assassiné dans son bain, par Charlotte Corday, le 13 juillet 1793.

Plusieurs médailles.

La première, uniface, de 4 1/2 centimètres, offre le buste à gauche, sur la base duquel on lit : MARAT (2).

La deuxième a 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. MARAT MARTIR DE LA LIBERTÉ.

R. La liberté tenant de la main droite des faisceaux, de la gauche une hache surmontée du bonnet phrygien. Insc. LA LIBERTÉ OU LA MORT (3).

La troisième, octangulaire, de 3 1/3 centimètres de hauteur sur 2 1/2 de largeur.

A. Le buste à gauche ; le bord de la médaille entouré d'étoiles.

R. A MARAT L'AMI DU PEUPLE; bord également constellé (4).

---

(1) Il est à remarquer que RUDOLPHI décrit cette pièce d'après MAZZ., vol. 2, p. 96, pl. 122, n° 3. Or, je trouve que sur l'avers, au lieu de GALATEUS, il y a dans MAZZUCHELLI GALEATIUS; et sur le revers, au lieu D'OLYMPO, il y a OLIMPO.

(2) HENNIN, cité, pl. 49, n° 509.

(3) Ibid., n° 510.

(4) Ibid., n° 511.

La quatrième, en fer, de 5 2/3 centimètres, est uniface et offre le buste à gauche placé sur une base. A la droite, le nom de MARAT.

La cinquième aussi en fer, de 4 centimètres, est également uniface et présente le buste à gauche avec l'inscription : MARAT DES NATIONS DÉFENSEUR INTRÉPIDE (1).

MARGGRAF (ANDRÉ-SIGISMOND), chimiste distingué, né à Berlin en 1709, devint membre de l'Académie de cette ville, directeur de la classe de physique, associé de l'Académie des Sciences de Paris, et mourut en 1782, âgé de soixante-treize ans. Ce savant s'est rendu célèbre par plusieurs découvertes intéressantes; il a, le premier, extrait la potasse du sel d'oseille, retiré le sucre de la betterave et trouvé l'acide formique.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : ABRAMSON. Insc. ANDR. SIGISM. MARGGRAF.

Un appareil chimique. Insc. IGNIBUS ABDITA RERUM SCRUTATOR. Exergue : NATUS 1709.

La seconde, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : ABRAMSON. Insc. ANDREAS SIGISMOND MARGRAFF.

R. Le même que celui de la précédente, avec cette différence qu'à l'exergue, au lieu de NATUS écrit tout au long, il y a NAT. (2).

(1) Outre ces médailles, le n° 498 de la pl. 48; les n°ˢ 583, 584, 585 et 586 de la pl. 58 de l'ouv. de HENNIN, représentent Marat avec Lasouski, Lepelletier, Chalier, Barras, Viala; et pour les quatre derniers numéros, avec l'inscription : MORTS VICTIMES DE LA LIBERTÉ EN 1793.

(2) RATSCHILD, ouv. cité, n° 547.

MARSILI (Louis-Ferdinand, comte de), géographe et naturaliste érudit, né à Bologne le 10 juillet 1658, rechercha de bonne heure la société des savants et fit de rapides progrès dans les mathématiques, l'anatomie et l'histoire naturelle. A l'âge de vingt ans, il entreprit un voyage à Constantinople et recueillit, avec beaucoup d'observations scientifiques, des notes sur les forces militaires des Ottomans et sur la discipline de leurs armées. A son retour, il offrit ses services à l'empereur Léopold et fit avec distinction plusieurs campagnes contre les Turcs. Employé comme officier général dans la guerre de la succession, il se trouva renfermé dans Brissac, dont le comte d'Arco était gouverneur. La reddition de cette place au duc de Bourgogne en 1703, après treize jours de tranchée ouverte, devint l'objet d'une enquête, et Marsili fut condamné par la commission impériale à une dégradation humiliante. Fort du témoignage de sa conscience, ce savant trouva dans la culture des sciences des consolations à une disgrâce non méritée. Il parcourut la Suisse et la France en naturaliste, et fut appelé à Rome, en 1709, par le pape Clément XI, qui voulait lui confier le commandement de ses troupes; mais Marsili déclina ces offres, revint à Marseille reprendre le cours de ses observations, fit encore plusieurs voyages dans sa patrie, en Angleterre, en Hollande, dans l'intérêt des sciences qu'il cultivait, et mourut à Bologne le 1er novembre 1730, âgé de soixante-douze ans.

Associé de l'Académie des Sciences de Paris et de Bologne, membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Montpellier, il dota sa ville natale d'un musée d'histoire naturelle, auquel il joignit tous ses instruments astronomiques, ceux qui lui avaient servi à ses expériences chimiques, des

plans pour les fortifications, des modèles de machines, tous ses objets d'antiquité, des armes étrangères, etc. Il en forma un corps auquel il donna le titre d'Institut des Sciences et des Arts de Bologne. Il subordonna cette institution à l'Université et la relia aux deux académies existantes : celle de Peinture, de Sculpture et d'Architecture (1), et celle de l'Académie des Sciences, érigée en 1690 par Eustache Manfredi et qui s'appelle l'Académie des Inquiets, nom assez convenable, dit Fontenelle, aux philosophes modernes, qui, n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent et chercheront toujours (2).

Belle médaille, en bronze, de 6 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : S. V. (St Urbain). Insc. ALOYSIUS FERDINANDUS COM. MARSILIUS.

R. Le soleil rayonnant sur Bologne. Inscription : NIHIL MIH. Exergue : BONON. SCIENT. ACAD. SOCIO ET MAECENATI OPT. ANNO S. 1731 (3).

MARTINENQ (JEAN-BAPTISTE-THOMAS), médecin, devint doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1746, et fut continué dans ces fonctions pendant les années 1747 et 1748. Ce fut durant son décanat que la pharmacopée de Paris fut augmentée.

Trois jetons.

Le premier, en cuivre, de 2 4/5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : D. V. (Duvivier). Insc.

---

(1) Nommée Clémentine, parce qu'elle fut établie par Clément XI.

(2) Fontenelle, Éloge de Marsili.

(3) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 284, pl. 169, n° 2. — Sur le revers de mon exemplaire, il y a AN. au lieu de ANNO, et l's, qui suit, ressemble parfaitement à un 8.

. B. T. MARTINENQ PAR. MED. FAC. DEC. Exergue : AN INDE FELI-CIOR? 1746. 1747. 1748.

R. Au lieu d'un écusson, deux serpents repliés entourent trois cigognes, environnées de rayons solaires. Épigraphe : URBI ET ORBI. Hypographe : FACUL. MEDIC. PARIS.

Le deuxième, de même métal et module que le premier.

A. Le même que celui du précédent.

A. A la partie supérieure, une cigogne. Inscrip. RECOGNITA ITER. ET AUCTA PHARMAC. PARIS., entourée de six des signes du zodiaque. La ligne de l'exergue est formée ici par un serpent. On y lit : J. B. T. MARTINENQ MED. FAC. DECANO 1748.

Le troisième offre le même module et avers que le précédent.

R. Les armes du doyen. Un arc armé d'une flèche. Inscrip, PRÆVISA FERIENT MINUS. Exergue : M. J. B. T. MARTINENQ. PARIS. ITER. DECAN. 1749-1750.

MARTINI (Frédéric-Henri-Guillaume), médecin naturaliste, fondateur de la Societé des curieux de la Nature à Berlin, naquit le 31 août 1729 à Ohsdruf (Saxe-Gotha). Il étudia la médecine à Berlin et à Francfort-sur-l'Oder, où il prit le grade de docteur en 1757. Il exerça son art d'abord à Artern, puis à Berlin, où il s'établit en 1761. Il mourut le 27 juin 1788, à l'âge de quarante-neuf ans.

Médaille, en argent, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : ABR(AMSON). Inscription : F. H. W. MARTINI M. D.

R. Sur un cube, un livre ouvert où on lit le mot NATURA. Insc. DEM STIFTER D. GESELLSCH. NATURFORSCHEND. FREUNDE. Exergue : GEB. 1729 (1).

---

(1) Dans l'ouvrage de J. A. Ephr. Goeze, intitulé : *Denkmal der Freundschaft*

MARTINIO (Jean-François), médecin de Milan, qui a commenté en 1552 quelques chapitres d'Hippocrate.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Inscrip. JO. FRANC. MARTINIO MEDIOLAN. MEDICUS.

R. Le buste, à gauche, d'Aristote, sur le bonnet duquel le mot grec φιλελλην. Insc. 'Ελλαδος σωθειστης δωρον (1).

MASSA (Nicolas), médecin renommé du XVIe siècle, naquit à Venise, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès; il y enseigna l'anatomie, et l'un des premiers refusa de plier sous l'autorité des anciens, et s'arrogea le droit de voir autrement que ne l'avaient fait Aristote et Galien; aussi le traité qu'il laissa sur l'anatomie et qui porte le titre d'introduction, quoique renfermant plusieurs erreurs, ne lui a pas moins mérité une place distinguée parmi les plus grands anatomistes. Il s'appliqua au traitement des maladies vénériennes, et, à l'exemple de Berenger de Carpi, il y employa utilement les frictions mercurielles. Il mourut dans un âge avancé en 1563, en 1564 d'après Haller, ou, selon d'autres, en 1569 (2).

Riolan et quelques anatomistes ont attribué à Massa la découverte des muscles pyramidaux; mais Éloy pense que le seul qu'il ait trouvé est le muscle crémaster.

Martini an seinem 48sten Geburtstag gestifstet. Berlin, 1777, in-8°, on voit représentee une médaille de Spener en l'honneur de Martini, qui n'a jamais été frappée.

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 1, p. 261, pl. 58, n° 1. — Moehsen, ouv. cité, vol. 1, p. 113.

(2) Tiraboschi, d'après l'Alberici, dit que son tombeau, placé dans l'église de Saint-Dominique à Venise, portait une epitaphe qu'y avait fait mettre sa fille Marie, et datée de 1569; ce qui fait présumer à ces historiens que cette année pourrait bien être celle de la mort de Massa.

Médaille uniface, de métal composé, de 5 centimètres, offrant le buste et l'inscription en lettres gravées : NICOLAUS MASSA. Cette médaille fut frappée à Venise.

MATSYS, METSYS ou MESSIS (QUENTIN), naquit à Anvers en 1450. Il s'adonna dans sa jeunesse à l'état de serrurier, et n'était connu, à cette époque, que sous le nom de Maréchal d'Anvers. On prétend qu'il se fit peintre par amour; une inscription que l'on voit sur une pierre avoisinant son tombeau porte : *Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.* D'autres soutiennent qu'à la suite d'une longue maladie, qui le laissa trop faible pour continuer ses rudes travaux, il se mit à dessiner de petites images de saints pour les pénitents de la Compagnie des lépreux. Ces premiers essais, qui furent heureux, l'attachèrent décidément à la peinture, et il produisit plusieurs tableaux qui se distinguent par beaucoup de vérité, de caractère et de fini. Metsys mourut à Anvers en 1529. On voit dans cette ville, près de la cathédrale, le grillage d'un puits. Ce grillage, d'un travail curieux, est de Quentin Metsys (1).

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : F. DE GRAVE. F. Inscrip. QUINTINUS MATSYS.

R. NATUS ANTVERPIA AN. 1450. OBIIT AN. 1529.

La seconde est un clichet ovale, de 8 1/2 centimètres en hauteur et de 7 en largeur, offrant le buste à droite, sous lequel : 1495, et l'inscription : QUINTINUS METSYS (2).

---

(1) SIRET, ouv. cité, p. 4.

(2) VAN MIERIS, ouv. cité, 1re partie, p. 290. Cet auteur ajoute qu'il se rappelle

[illegible] surnommé le vieux (*Senior*) pour [illegible] qu'on appelait le jeune (*Junior*), na-[illegible] le 11 décembre 1621. Après avoir achevé ses [illegible] par ses parents, à l'Académie [illegible] en 1637, et s'y adonna d'abord à l'étude de la phi-[illegible] et de la logique, puis à celle de la médecine. Il se [illegible] à cet effet à l'Université de Groningue, et bientôt [illegible] au gymnase de Brême, pour y entendre Gérard de [illegible]. Ses progrès furent si rapides qu'au bout de trois [illegible] dans sa patrie. Il alla, en 1645, à Franeker, où [illegible] le célèbre Jean-Antoine Vander Linden. Il ne [illegible] aucune occasion de s'instruire, surtout en anatomie [illegible] médecine. En 1650, il arriva à Leyde et y recueillit le [illegible] la même année, après avoir soutenu avec ta-[illegible] dissertation sur l'ictère.

[illegible] retour à Franeker, il s'y exerça, dans des cours privés, [illegible]. Vander Linden ayant été nommé professeur à [illegible] de Leyde en 1651, Matthæus lui succéda à Frane-[illegible] comme professeur extraordinaire de médecine et [illegible] puis en qualité de professeur ordinaire. Il rem-[illegible] ces fonctions durant trente-six ans comme titulaire, qua-[illegible] ans comme professeur honoraire et premier médecin de [illegible] province, et pendant ce temps il fut appelé trois fois au [illegible].

[illegible] occupa encore d'autres emplois : il fut membre de l'ad-

---

[illegible] dans une des murailles [illegible] au-dessous, sur une [illegible]
[illegible] 1621

ministration de bienfaisance, fit partie du collége des tribuns du peuple, devint bourgmestre de la ville; mais l'envie ne lui laissa pas la jouissance de ces dignités, elle lui suscita des déboires, et Matthæus fut assez sage pour se démettre de ces fonctions. Il mourut le 29 décembre 1700, âgé de soixante-dix-neuf ans.

Matthæus était doué d'un esprit sagace, d'un jugement prompt et solide et d'une mémoire prodigieuse, qu'il conserva jusqu'à l'extrême vieillesse. Il avait l'élocution facile, vive, mâle et agréable; son maintien était grave, mais d'une gravité douce et polie qui lui concilia l'estime et le respect de tout le monde. Haller cite, de cet auteur, plusieurs dissertations sur l'anatomie (1).

Médaille, en argent, de 6 3/4 centimètres.

A. Périgraphe : PHILIPPUS MATTHÆUS PER 36 ANNOS MED. ET BOT. PROFESSOR PER 14 HONORARIUS ET PROVINCIÆ ARCHIATER. Inscription du milieu : NATUS MARPURGI XI. DECEMBRIS 1621. DENATUS FRANEQUERÆ 29. DECEMBRIS 1770.

R. Un ange, debout sur un sarcophage, tenant de la main droite une trompette, de la gauche, un livre. Inscription sur le bord supérieur du monument : VIVITUR INGENIO. Sur le bord inférieur : MORITUR CORPORE.

Les figures et les lettres sont gravées.

MATHÆUS (PHILIPPE), Junior, un parent du précédent, fut son collègue en médecine et en anatomie de 1670 à 1690. Il naquit à Utrecht le 16 mars 1641 et y fit ses études hu-

---

(1) *Æmonis Luc. Vriemoet, Athenarum Frisiacarum lib. duo*, etc. Leovardiæ, 1763, in-4°, p. 427 et suivantes.

manuitaires de 1655 à 1659; il se rendit à Franeker pour y étudier la médecine, y défendit publiquement deux thèses médicales et revint ensuite à Utrecht, où il prit le bonnet doctoral en 1622. Deux années après, on lui permit d'y professer la philosophie et la médecine; il devint lecteur en 1667, et en 1670 professeur extraordinaire à la même université. L'influence de son parent le fit nommer, la même année, professeur ordinaire dans la faculté de médecine de l'Université de Franeker, où il fut chargé des cours d'anatomie et de médecine. Il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle, et non sans éclat, surtout pour ce qui concernait l'anatomie.

Doué d'une mémoire étonnante, ce fut là peut-être un des motifs pour lesquels il écrivit moins que d'autres savants de son époque. On n'a de lui que les deux dissertations que nous avons rappelées.

Sa conversation était des plus agréables. Il était intègre, moral et inébranlable dans ses principes. Il mourut des suites d'une maladie de langueur, à Franeker, le 6 octobre 1690, âgé de quarante-neuf ans. Jean Regius, professeur de philosophie, prononça son oraison funèbre (1).

Médaille, en bronze, de 5 2/3 centimètres.

A. Une tête de mort, reposant sur deux os en sautoir, et surmontée d'un sablier. Insc. DISCE MORI IN VITA POST FATA UT VIVERE POSSIS.

R. Périgraphe : PHILIPPUS. MATTHÆUS. JUNIOR. PER. XX. ANNOS. MEDICINÆ. ET. ANATOMES. PROFESSOR. Au centre (continuation de l'inscription) : NATUS ULTRAJECTI XVI MARTII 1641 DENATUS FRANEQUERÆ VI OCTOB. 1690.

---

(1) J. DIRKS, *Nieuwe bydragen tot de penningkunde van Friesland*, nos I-X, page 41, no 7.

MATTHIOLE (Pierre-André), illustre commentateur de Dioscoride, naquit à Sienne en l'an 1501, selon Dezeimeris, et le 23 mars 1500, d'après Rudolphi. Il mourut de la peste à Trente en 1577.

Matthiole était médecin de Maximilien II et conseiller aulique; il reçut des lettres de grande noblesse et fut longtemps consulté comme un oracle. Il y a peu d'exemples d'un succès aussi prodigieux que celui qu'obtinrent ses commentaires sur Dioscoride, dont près de 40,000 exemplaires furent vendus en vingt années. Haller a apprécié le mérite et les défauts de Matthiole avec impartialité; le jugement de Sprengel se rapproche beaucoup de celui de Haller : c'était un homme laborieux, dit Sprengel, supérieur par ses études, par son érudition, par les connaissances qu'il avait des plantes, à la plupart des botanistes de son temps; ambitieux toutefois et tenant aux opinions qu'il avait une fois émises. Il fut soutenu par la libéralité des princes, par Busbecq, par le médecin Quakelbeen et les principaux savants de son époque. Il passa la plus grande partie de sa vie à commenter Dioscoride, il compara les plus anciens ouvrages, corrigea leurs interprétations, examina avec le plus grand soin les plantes dont traite le médecin grec, réfuta avec vivacité, parfois rudement et souvent d'une manière lumineuse et claire, les opinions des autres. Il fit graver sur bois les figures des plantes, les rendit si fidèles et si exactes que jamais avant lui elles n'avaient été si bien représentées.

En présence de ce jugement positif, de cette appréciation claire, émanée d'hommes du mérite et de la compétence de Haller et de Sprengel, nous ne pouvons admettre l'opinion qu'émettent d'autres auteurs. Ainsi, d'après la Biographie médicale,

Matthiole se serait laissé tromper et aurait trompé sciemment ses successeurs en insérant de fausses figures de plantes dans ses commentaires sur Dioscoride. Il les y a mises, ajoute-t-elle, telles qu'on les lui a données, sans trop s'informer si elles étaient conformes à la nature; et comme il s'est fondé d'ailleurs sur les descriptions qu'avaient laissées les Anciens, il a imaginé le dessin de plusieurs plantes sur ce qu'ils en ont écrit, et nous a ainsi tracé des images de pure invention (1).

Médaille, en plomb, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : 1565. Inscrip. PETRI ANDREÆ MATTHIOLI EFFIGIES.

R. Une hache à double tranchant et un flambeau allumé, passés en sautoir dans un anneau. Tout autour, une banderolle avec cette inscription : CHE NE FOCO NE FERRO A VIRTU NUOCE (2).

MATTUSCHKA (HENRI-GODEFROID, comte DE), botaniste silésien, naquit à Jauer le 22 février 1734, et mourut le 19 novembre 1779, âgé de quarante-cinq ans. On lui doit la Flore silésienne, ouvrage très-estimé, en trois volumes.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : KOENIG. Inscrip. H. G. C. M. L. B. D. S. ET T. S. C. W. C. O. S. R. M. S. N. S. B. ET S. OE. W. A. A. F. P. D. IN P. (Ce sont les initiales de son nom et de ses titres).

---

(1) *Biographie médicale*, ouv. cité, art. *Matthiole*. DEZEIMERIS, même article.

(2) Semblable inscription : « NEQUE FERRUM NEQUE IGNEM NOCERE », se trouve sur le portrait de Matthiole. — Le célèbre Oberthur communiqua cette médaille, qu'il a insérée dans son ouvrage, p. 83, n° 355, à Rudolphi, pour que ce professeur la décrivît.

R. Un obélisque entouré de la Linnée et sur lequel le mot : IMMORTALI. Au devant un sarcophage, sur le milieu duquel on lit : NAT. 22. FEBR. 1734. DEN. 19 NOV. 1779. A la droite, une femme observe une éclipse de lune au moyen d'un télescope; à la gauche, une autre femme fond en larmes, tenant dans ses mains un livre, où on lit : FLOR. SIL. Insc. DOLEMUS. Exergue : ECLIP. LUN. D. SEP(ULCHRALI). EJ. 23. NOV. 1779. — F. F. F. F. (Fratres Fieri Fecerunt).

La seconde, aussi en argent, de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste diffère totalement de celui de la première pièce, au point qu'on doute s'il représente le même individu. L'avers de la précédente médaille nous offre un jeune homme avec les cheveux relevés en touffe vers le haut du front; celui-ci, au contraire, présente un homme qu'on voit avec surprise coiffé de cheveux unis et plats. Du reste, l'inscription est la même.

R. Quoique ce revers soit identique à celui du numéro précédent, la gravure diffère. Le bord de celui-ci est plus large, ce qui rend l'exergue plus petit. Les lettres du verbe *Dolemus* sont plus espacées et ainsi de suite (1).

MAUPERTUIS (Pierre-Louis-Moreau de), géomètre et astronome distingué, naquit à Saint-Malo le 17 juillet 1698. Il montra dès sa jeunesse un penchant si prononcé pour les mathématiques, fit tant de progrès dans cette étude qu'il entra à l'Académie des Sciences de Paris en 1723. Il se rendit cinq ans après à Londres, y fut admis à la Société royale, et à son

(1) Hauschild, ouv. cité, n° 514, représente l'une et l'autre médaille; mais leur description est imparfaite et n'est pas exempte de défauts; j'ignore pour quelle raison. (Rudolphi).

retour en France, passa à Bâle, où il se concilia l'estime et l'amitié des frères Bernouilli. La réputation qu'il s'était acquise le fit placer, en 1736, à la tête des académiciens que Louis XV envoya dans le Nord pour déterminer la figure de la terre. Cette entreprise, à laquelle Maupertuis doit en partie son illustration, fut exécutée en un an avec tout le succès qu'on pouvait justement espérer. Le roi de Prusse, Frédéric II, offrit en 1740, au chef de cette expédition la présidence et la direction de l'Académie de Berlin. Ces fonctions devinrent pour Maupertuis une source de chagrins, que son caractère inquiet et un peu jaloux ne firent que rendre plus amers. Engagé dans une dispute avec Kœnig, professeur de philosophie à Franeker sur une question scientifique (1), il vit bientôt Voltaire se ranger parmi ses plus ardents adversaires. Maupertuis, tout en restant le favori de Frédéric II, n'en fut pas plus heureux. Il fit un voyage en France pour rétablir sa santé délabrée et alla mourir à Bâle, dans les bras de Bernouilli, le 27 juillet 1759, à l'âge de soixante-un ans.

Comme écrivain, il avait de l'esprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, un ton sec et brusque, un style plutôt roide que ferme, des paradoxes, des idées fausses, une littérature médiocre: en un mot, il fit moins d'honneur à l'Académie française, dont il était membre, qu'à celle des Sciences.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: GEORGI. INSC. PETR. LUD. MOREAU DE MAUPERTUIS.

---

(1) Kœnig lui disputait la découverte du principe de la moindre action, sur lequel Maupertuis fondait toute la mécanique.

R. Un homme dirigeant un char traîné par un renne. Insc. EXTRA ANNI SOLISQUE VIAS (1).

MAUVILLAIN (JEAN-ARMAND DE), docteur en médecine et doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1666 et en 1667, fut l'ami intime de Molière. Ce furent lui et Liénard qui apprirent au grand comique les termes de leur art, et lui fournirent la plupart des plaisanteries qui se trouvent dans ses pièces contre les médecins et les apothicaires.

Jeton, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : 1668. DU FOUR. Inscrip. JOAN. ARM. DE MAUVILLAIN DOYEN.

R. Polyphème vaincu par Ulysse. Inscription : VERO LUMINE CÆCAT (2).

. MAYER (CHRISTIAN), jésuite, astronome de mérite, né en Moravie le 20 août 1719, devint directeur de l'Observatoire de Manheim. Il annonça dans le discours préliminaire des Tables d'aberration et de mutation de Mesger en 1788, que

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 394, pl. 198, n° 8, — J. J. Spies, *der Brandenburgischen historischen Münzbelustigungen*, 1-5 Theil. Anspach, 1768-1774, 4 pl., 3e partie, p. 177.

(2) Moehsen, ouv. cité, vol. 1, p. 385. — Voici comment Éloy explique le revers de cette pièce : « Comme chaque doyen est dans l'usage, d'après une possession immémoriale, de faire frapper à son coin, un jeton sur le revers duquel on met ordinairement les armes de la Faculté ou celles du doyen ou un emblème ou devise à son choix, Mauvillain, qui, pendant son décanat, avait eu un procès avec François Blondel, doyen lui-même en 1658 et en 1659, et qui l'avait gagné avec dépens, fit mettre sur le revers de son jeton, un cyclope renversé, dont Ulysse crève l'œil avec un pieu, et pour devise cette inscription : VERO LUMINE CÆCAT, faisant allusion à Blondel, qui était borgne et le plus processif de tous les hommes. »

ses observations dans la partie méridionale du ciel l'avaient amené à soupçonner que les petites étoiles qui environnent les principales sont véritablement leurs satellites, et qu'elles ont été ainsi placées afin que leurs mouvements propres ouvrissent aux astronomes une voie pour arriver à la connaissance des distances réciproques des étoiles, de leur distance à la terre, et de la variété des systèmes célestes. Cette prétendue découverte n'ayant point été confirmée par des recherches postérieures, a été rangée parmi les illusions optiques. Mayer mourut le 16 avril 1783, dans sa soixante-quatrième année.

Médaille de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste. Insc. CHRISTIAN MAYER S. EL. PAL. BAV. ASTRONOM. ET PROF. ASTR. HEID(ELBERGENSIS).

R. Une étoile, sous laquelle l'inscription suivante : AUSPICE DEO ET CAROLO THEODORO ELECTOR. PALAT. BAVAR. NOVA IN COELO SIDEREO PHÆNOMENA 1777 MANNHEMII DETEXIT, MOTUI FIXARUM PROPRIO, PARALLAXI EARUM ET NOVIS PLANETIS SATELLITIBUSQUE INVENIENDIS MAXIME IDONEA. Exergue : OB. D. 16. APR. 1783. ANN. ÆT. 64. En dessous : BOTTSCHAUS(ER). F. (1).

MAYERNE (THÉODORE-TURQUET DE), docteur en médecine renommé, naquit le 28 septembre 1753 près de Genève, d'après Dezeimeris et d'autres, et à Genève même, selon Rudolphi. Il commença ses études médicales à Heidelberg, [illegible] rendit à Montpellier, y fut reçu bachelier en 1596 et docteur le 20 février 1597. Nommé médecin du duc de Rohan, il suivit ce seigneur à la diète de Spire et revint en 1602 à Paris, où il exerça la médecine, quoique n'appartenant pas à la Fa-

[illegible], ouv. cité, n° 576, d'où la description de la méd[illegible] a été [illegible], cité, n° 562.

culté de cette ville, en vertu de la charge de médecin du roi par quartier dont il était revêtu. Il ouvrit en outre des cours pour les jeunes chirurgiens, où il vantait par-dessus tout les remèdes chimiques. La Faculté de Paris, jalouse de le voir empiéter sur ses privilèges, lança un décret portant défense à tous ses membres de consulter avec lui.

Attiré en Angleterre par un seigneur anglais qu'il avait guéri, et présenté à Jacques I, Mayerne fut nommé médecin du roi. Après la mort de Jacques, il fut revêtu de la même charge auprès de Charles I. Comblé d'honneurs et de richesses, il fut agrégé aux universités d'Oxford et de Cambridge; et quand Charles I eut porté sa tête sur l'échafaud, il se retira à Chelsea, où il mourut le 15 mars 1655, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

La théorie qui règne dans les ouvrages de Mayerne n'est point bonne, dit Astruc, et ne mérite aucune attention; la pratique pourrait être plus utile par le grand nombre de remèdes qu'on y propose, si on pouvait s'y fier. Ils sont pour la plupart nouveaux, bizarres, singuliers ; et, quoiqu'on en parle d'un ton de confiance comme de remèdes excellents, ils sont absolument hors d'usage dans la pratique.

Médaille de 8 3/4 centimètres.

A. Le buste. Inscription: TH. DE MAYERNE. EQ. AUR. BARO M. BNÆ. 4 REG. GAL. ET ANGL. ARCHIA^OS.

R. Sphère ailée posée sur la base d'un cube supportant la figure d'un alchimiste, sur laquelle un serpent tenant sa queue dans sa gueule. Au sommet: Les insignes doctoraux. Inscrip. NON. HAEC. SINE. NUMINE (1).

---

(1) SNELLING, ouv. cité, pl. 13, n° 4. — *Engl. Medals*, pl. 19, n° 4.

MAYORBANCK (J.) obtint, en 1780, le premier prix en l'art des accouchements de la châtellenie de Courtrai, sous Marie-Thérèse.

Médaille à bélière, en argent doré, de 6 centimètres.

A. L'effigie à droite, sous laquelle : R(OETTIERS). Inscrip. MAR. THER. D. G. HUNG. BOH. REG. AR. AU. COM. FLAND. Sur le bord: 1en PRYS J. MAYORBANCK.

R. Les armoiries de la ville de Courtrai. Insc. CASTELLANIA CORTRACENA. Sur le bord : PRYS DER VROEDKUNDE A° 1780.

Le jeton, qui forme le centre de cette belle médaille, est en argent; les ornements dans lesquels il est encadré sont en vermeil. C'est une pièce bien intéressante pour l'histoire de l'art de guérir dans les Flandres. Vers la fin du règne de Marie-Thérèse, l'enseignement des accouchements attira d'une manière toute spéciale l'attention de l'administration à Gand, à Ypres, à Courtrai, etc. Des cours publics furent organisés et des prix accordés aux meilleurs élèves. On a retrouvé quelques exemplaires de la médaille donnée par notre Vieux-Bourg; celle de la châtellenie de Courtrai, avec les ornements qui l'encadrent, est très-rare.

En voici une qui fut donnée à Gand, sous Joseph II, aux lauréats en accouchements.

Médaille, en étain, de 3 1/4 centimètres.

A. Le buste lauré à droite. Insc. JOSEPHUS II AUG. COM. FLAND.

R. Le Vieux-Bourg de Gand, surmonté de la tête d'un lion. Insc. VETUS BURGUM GANDENSE. Exergue : GENERI HUMANO CONSULENS ARTIS OBSTETRICIÆ LAUREA D. D. (Reste un espace pour graver le nom du lauréat).

C'est une pièce type. Les exemplaires étaient en argent. Ils sont rares. M. Goetghebuer en possède un en or, et

M. Ch. Onghena un autre, en argent, tous les deux du temps de Marie-Thérèse, et dont le revers est le même que celui du mien. Ils sont dus à l'habile burin du célèbre Van Berckel.

MAZET (André), docteur en médecine, né à Grenoble en décembre 1793, fut envoyé, en 1819, en Espagne avec Pariset pour observer l'épidémie qui désolait Cadix. En 1821, une seconde épidémie s'étant déclarée à Barcelone, Mazet fut encore désigné, conjointement avec MM. Bally, Pariset, François et Rochoux, pour aller la combattre. Mais à peine arrivé, il fut atteint de la contagion, et succomba le 22 octobre de la même année, âgé de vingt-huit ans. La nouvelle de sa mort excita la plus vive douleur dans toute la France; les arts et la poésie célébrèrent à l'envi son généreux dévouement; une pension fut votée à la mère de ce jeune médecin par les deux chambres, et des souscriptions s'ouvrirent pour ériger des monuments à sa mémoire à Grenoble et à l'Académie de médecine de Paris.

Belle médaille, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

A. Un génie malfaisant plane sur une ville, sur laquelle il verse un vase de matières pestifères. Dans le champ, un malade, atteint de la fièvre jaune, est soutenu d'une part par la Religion, de l'autre par Hygie, déesse de la santé. Insc. PIETAS GALLICA. Exergue : SÆVIENTE IN BARCINONAM PESTILENTIA 1821. GAYRARD INV.

R. V̄. VIRI. MEDICI QUORUM. PRIMUS. OCCUBUIT. MAZET. PARISET. BALLY. FRANÇOIS. AUDOUARD. (1) — SANCTI MONIALES. II. SANCTO.

(1) Ces noms se trouvent, sur ma pièce, entre une branche de feuilles de laurier et d'olivier. Rudolphi n'en fait pas mention.

CAMILLO. DEVOTÆ. — LUDOVICI. XVIII. REGNI ANN. XXVIII. Inscrip. MORTE. VENALEM. PETIERE. PALMAM.

Clichet, en bronze, de 7 1/2 centimètres, représentant à droite des malades couchés, auxquels des médecins et des sœurs de charité prodiguent des soins; à gauche, la Mort, armée de sa faulx, soulève le couvercle d'une tombe sur lequel on lit: ILS ME LES RAVISSENT. Derrière elle un cyprès et une pyramide avec le nom de MAZET, sur le sommet de laquelle un génie vient déposer une couronne. Une tête, entourée de rayons, plane sur cette scène. En dessous à gauche: MOREL F. Exergue: DÉVOUEMENT DES MÉDECINS FRANÇAIS A BARCELONNE 1821.

MEAD (Richard), médecin également distingué par ses talents et par la noblesse de son caractère, naquit à Stepney, petit village près de Londres, le 2 août, selon les uns (Dezeimeris) et le 11 août 1673, selon d'autres, parmi lesquels Renauldin (1). Il mourut le 16 février 1754, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Son père, obligé de s'expatrier, à cause de ses opinions religieuses, s'était retiré en Hollande et avait confié l'éducation de son fils au fameux Grævius. Le jeune Mead, envers qui la nature avait été fort libérale, acquit sous ce maître une haute instruction; et après avoir fait ses humanités et son cours de philosophie à Utrecht, il se rendit à Leyde pour commencer l'étude de la médecine, qu'il alla terminer ensuite en Italie. C'est à Padoue qu'il reçut le bonnet doctoral en 1695. De retour en Angleterre l'année suivante, Mead

(1) D'après la médaille que nous décrivons plus loin, Mead serait né le 11 août 1673.

s'établit à Londres, et se livra à la pratique de son art avec un tel succès, qu'au bout de quelques années il avait conquis avec une réputation méritée, une clientèle brillante et étendue. En 1704, la Société royale de Londres l'accueillit au nombre de ses membres : en 1707, l'Université d'Oxford confirma les lettres patentes par lesquelles celle de Padoue rendait témoignage de sa promotion au doctorat. Admis en 1716 dans le sein du collége des médecins de Londres, il fut appelé l'année suivante au service de l'hôpital de Saint-Thomas, et enfin, en 1727, il devint médecin du roi Georges II, qui pourtant ne lui accorda point, dit-on, une confiance sans réserve.

La générosité de Mead n'avait point de bornes. Il réunissait à sa table, qui était fort délicate, les hommes les plus distingués dans les sciences, les lettres et les arts. Sa bibliothèque, belle et nombreuse, était ouverte à tous ses amis, qui pouvaient y puiser largement. Son zèle pour le progrès des sciences le portait souvent à des recherches actives, qui avaient pour but de déterrer le savoir enfoui ou méconnu, et de secourir le talent dans l'indigence. Le savant bibliographe Michel Maittaire avait reçu de notre médecin plusieurs services importants : il lui témoigna sa reconnaissance, en lui dédiant la nouvelle édition de deux ouvrages classiques, l'un de Lucrèce, en 1713, l'autre de Martial, en 1716 : éditions imprimées à Londres, et toutes deux excellentes, non seulement par leur fidélité, mais encore par l'index très-détaillé et très-commode qui termine chaque volume. Dans son épître dédicatoire, Maittaire déclare avoir trouvé Mead toujours empressé à obliger ses amis; il le félicite d'avoir associé de profondes connaissances médicales à l'étude si attrayante de la littérature antique, et il l'engage à se délasser de ses fatigues en passant de la lecture sérieuse de

Lucrèce à celle des fines plaisanteries et des joyeuses facéties de Martial.

Voulant honorer la mémoire de son compatriote Harvey, auteur de l'importante découverte de la circulation du sang, Mead fit sculpter à ses frais la statue en marbre de cet homme illustre, et la plaça dans le Collége des médecins de Londres, au milieu de la salle d'assemblée. Le libraire Thomas Guy avait acquis une fortune immense : c'est d'après les conseils de Mead qu'il en consacra une grande partie à la création d'un hôpital magnifique, l'un des établissements les plus utiles de la capitale de l'Angleterre, et qui a conservé le nom de son généreux fondateur.

Mead avait une riche collection de médailles en tous métaux, parmi lesquelles on en distinguait de fort rares : il en possédait surtout un grand nombre qui avaient été frappées à Smyrne, et qu'il devait à la libéralité de son ami Chishull. Il en a fait l'objet d'un mémoire intitulé : *Dissertatio de nummis quibusdam a Smyrnæis in medicorum honorem percussis*. Londres, 1724, in-4°, fig. En voyant sur plusieurs de ces médailles les noms de Xeuxis et d'Hicésius, qui avaient dirigé les écoles médicales de Laodicée et de Smyrne, Mead pensa que ces noms appartenaient à ces deux médecins, et que c'était en leur honneur que ces pièces avaient été frappées. Poussant plus loin ses recherches, il crut découvrir que la même distinction avait honoré plusieurs autres personnages qui s'étaient fait une haute réputation dans l'art de guérir, tels que : Apollophanes, Jatrodorus, Jason, Athénagoras, Sarapion, Pasicrates, Métrodore, fils de Pasicrates, Hermogènes de Tricca; mais M. le docteur Renauldin, qui a analysé cette dissertation, a fait ressortir d'une manière très-docte les erreurs commises

par Mead (1). « Deux ouvrages estimés, *la Biographie universelle* et *la Biographie médicale*, ajoute cet auteur, déclarent que Mead s'est trompé dans ses appréciations numismatiques, et aurait dû dire que les médailles smyrnéennes ont été frappées, non pour des médecins, mais pour des magistrats. Si les auteurs de *l'article Mead* avaient écrit *par* des magistrats, au lieu de *pour*, ils auraient eu raison. Il faut se rappeler en effet, que les pièces, que nous nommons aujourd'hui médailles, étaient les vraies monnaies dont se servaient les villes pour les transactions commerciales, et qu'elles étaient frappées, non point pour des magistrats, quoique leurs noms y soient inscrits, mais bien par l'intervention de leur autorité, comme chefs de l'administration urbaine. » *Musæum Meadianum, sive catalogus numorum, veteris ævi monumentorum, ac gemmarum, cum aliis quibusdam artis recentioris et naturæ operibus.* Londres, 1755, in-8°. C'est le catalogue du précieux cabinet que Mead laissa après sa mort et que le docteur Renauldin examine en parfait connaisseur.

Magnifique médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : L. PINGO F. Insc. RICHARDUS MEAD, MED. REG. ET S. R. S.

R. Un enfant tenant un serpent de chaque main; à la partie supérieure: le soleil et la lune. Inscrip. LABOR EST ANGUES SUPERARE. Ses armoiries avec l'inscription : N. AUG. 11. 1673. O. F. 16. 1754.

Cette médaille fait allusion aux travaux de Mead.

MELANDERHJELM (DANIEL MELANDER, anobli sous le

(1) Ouv. cité, article *Mead*.

nom de), géomètre et astronome distingué, naquit en Suède le 9 novembre 1726. Il parut d'abord se destiner uniquement à l'analyse transcendante, mais après avoir été pendant quelques années le suppléant de Martin Stroemer, il devint professeur en titre d'astronomie à Upsal, en 1761, et consacra presque tous ses travaux aux théories astronomiques. Il reçut des lettres de noblesse de Gustave III en 1778, il fut nommé chevalier de l'Étoile polaire en 1789, conseiller en la chancellerie en 1801, et membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, dont plus tard il devint secrétaire. Après quarante années de professorat, lorsqu'il voulut se reposer, on le déclara émérite, et il mourut en janvier 1810, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. E. Insc. D. MELANDERHJELM EQU. AUR. R. CANC. CONS. PROF. UPS. EMER.

R. La muse de l'astronomie. Insc. VETAT MORI. Exergue : SECRETARIO SUO DIGNISS. ABEUNTI ACAD. R. SC. STOCK. 1803.

MELI (JEAN), médecin, poëte et professeur de chimie à Palerme, naquit dans cette ville le 4 mars 1740. Doué d'une imagination vive et nourri de la lecture des meilleurs écrivains anciens et modernes, il ne tarda pas à faire connaître son talent pour la poésie. A dix-huit ans, il publia la *Fata galante*, poëme regardé par ses compatriotes comme une espèce de prodige. Quelques années après, il reçut le laurier doctoral à la Faculté de médecine et alla exercer pendant cinq ans à Cinisi, petit village appartenant aux Bénédictins. Ce fut là qu'il écrivit les poëmes des *Quatre Saisons*, de *Polémon*, et qu'il conçut l'idée d'un ouvrage médico-philosophique, intitulé : *Mécanisme de la Nature*. Le talent flexible de Meli se pliait à tous

les genres; il composa des fables, des bucoliques, des canzoni, etc., dans le dialecte sicilien, et excita ainsi une admiration universelle en Italie, en même temps qu'il se fit un nom durable. Il eut le mérite en effet de purifier et d'ennoblir cet idiome.

Jamais le bon et modeste Meli n'avait reçu la moindre faveur de son souverain. Ferdinand IV, expulsé de Naples par les Français en 1798, vint chercher un asile à Palerme et s'empressa de réparer ses torts involontaires à l'égard de Meli, en lui assignant une pension de 300 ducats. Notre médecin ne jouit que peu de temps des bienfaits du monarque; il mourut d'une maladie de poitrine, le 20 décembre 1815, âgé de soixante-quinze ans.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, la tête ceinte de laurier. Inscrip. JOANNES MELI.

R. Une tête de femme à gauche, entourée de quatre poissons figurant les armoiries de Palerme ou de Syracuse. Inscription supérieure : ANACREONTI SICULO. Inscription inferieure : LEOPOLDUS FER. IV FIL. (1).

MELLERSTAT (MARTIN-POLLICH DE), docteur en médecine, en jurisprudence et en théologie, professeur de médecine et premier recteur de l'Université de Wittemberg.

---

(1) RUDOLPHI possédait aussi cette médaille : son exemplaire ressemble beaucoup au mien; le professeur de Berlin n'a pu déchiffrer le nom du graveur, et moi, de mon côté, avec la meilleure intention du monde, je n'ai pu parvenir à lire celui qui se trouve sous le buste du mien. Je ferai encore observer qu'au revers, RUDOLPHI donne simplement : LEOPOLDUS FER. FIL. ; sur mon exemplaire, les chiffres IV sont intercalés entre FER. et FIL.

... 200 ANNOS ... SACRUM

... philosophe et médecin de Milan ... siècle.

... centimètres.

... tourné à droite. Inscrip. APOLLONIUS MENABENUS DOCT ...

... homme examine la patte d'un lion (probablement ...

... DSU ... EXULTATIONE. METET. 1591 (3).

MENDELSSOHN (Moïse), psycologue et physiologiste émi... naquit à Dessau le 10 septembre 1729, et mourut ... janvier 1786, à l'âge de cinquante-cinq ans.

... pour l'étude, il fit toujours sa principale affair...

... la description de cette médaille à RUDOLPHI.



GÉRARD
MERCATOR,
NÉ À
RUPPELMONDE
LE V MARS MDXII,
MOURUT À
DUISBOURG
LE II DÉC.
MDXCIV.

de méditer sur la philosophie et la littérature, devint un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne, consacra ses efforts à disposer ses coréligionnaires aux bienfaits d'une civilisation dans laquelle ils lui doivent leurs premiers pas, et se vit recherché et estimé par tous les hommes distingués de son temps (1).

Médaille, en vermeil, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel: I. ABRAHAM ET F. Insc. MOSES MENDELSSOHN.

R. Un crâne humain sur le sommet duquel un papillon. Insc. PHAEDON (Titre de l'ouvrage de l'auteur sur l'immortalité de l'âme). Exergue: NATUS 1729 (2).

MERCATOR (GÉRARD), l'un des plus célèbres géographes de son temps, cosmographe du duc de Juliers, naquit à Ruppelmonde le 5 mars 1512. Il fit ses études de philosophie à Louvain et y prit ses degrés. Il travaillait avec une telle application, qu'on était obligé de l'avertir de prendre la nourriture et le repos nécessaires. Il apprit les mathématiques sur les conseils de Gemma le Frison, qui lui enseigna en même temps l'art de la gravure. Ses progrès furent si rapides qu'il se trouva bientôt en état de donner des leçons de géographie et d'astronomie. Il fabriquait lui-même les instruments dont ses élèves avaient besoin, avec une précision remarquable pour le temps. Il présenta, en 1541, au cardinal Granvelle un globe terrestre, dont ce ministre fut si satisfait, qu'il recommanda l'auteur

---

(1) Son petit-fils, G.-B. Mendelssohn, a publié la meilleure édition de ses œuvres complètes, 17 vol., Leipzig, 1843-1845.

(2) SPIES, ouv. cité, 5e partie, p. 101.

à l'empereur Charles-Quint. Mercator entra au service de ce prince, mais on ne sait pas précisement sous quel titre; il exécuta pour lui deux globes, l'un céleste en cristal, et l'autre terrestre en bois, dont les contemporains parlent avec une sorte d'admiration, mais qui malheureusement ont été détruits dans les guerres des Pays-Bas. Mercator mourut à Duisbourg le 2 décembre 1594, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Ce savant est principalement connu pour avoir donné son nom à la projection employée dans les cartes marines; il publia, en 1569, la première carte hydrographique de ce genre de son atlas, dont il n'avait différé la publication que pour donner à Ortelius, son compatriote, le temps d'éditer le sien.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. GÉRARD MERCATOR, NÉ A RUPPELMONDE LE 5 MARS 1512, MORT A DUISBOURG LE 2 DÉCEMBRE 1594 (1).

MERLET (JEAN), docteur régent, fut doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Son jeton porte la date de 1646 (2).

MERLET (ROLAND), fut doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Son jeton porte la date de 1658 sur l'avers, et celle de 1652 au revers (3).

MESMER (ANTOINE), naquit le 23 mai 1733 à Weil, près

(1) Cette pièce, entièrement gravée au trait, est due au burin de M. Ch. Onghena.

(2) *Magasin Pittoresque*, A. 1857, p. 328.

(3) Ibid.

de Stein sur le Rhin, selon les uns, et en 1734 à Mersbourg en Souabe, d'après d'autres. Il fit ses études médicales à Vienne, où il prit le bonnet doctoral. Il publia une thèse en vue d'établir l'influence des corps célestes sur les corps animés, au moyen d'un fluide subtil qui remplit tout l'univers. Il imagina de joindre à cette influence l'action des aimants et exposa son système dans la capitale de l'Autriche. Il n'obtint aucun succès. Il fut donc obligé de le modifier et déclara que les effets magnétiques dépendaient moins de l'aimant que d'une faculté inhérente à sa propre personne et qu'il pouvait guérir ses malades par la seule apposition des mains sur la partie souffrante, ou même de loin et à distance (1). Ces assertions, émises en 1775, appelèrent l'attention sur le magnétisme animal. Elles furent communiquées aux plus célèbres académies de l'Europe, qui ne répondirent pas à l'auteur ou qui le traitèrent de visionnaire. Il reçut le même accueil des médecins et des savants de Vienne. Le gouvernement lui fit défense de continuer à appliquer sa découverte. Mesmer se rendit à Paris en 1778, rechercha vainement les suffrages de l'Académie des Sciences et de la Société de Médecine, finit par s'adresser au public, et trouva réunis de ce côté tous les éléments de succès : frivolité et passion pour les nouveautés. Aussi compta-t-il bientôt un grand nombre d'adeptes dans les premières classes de la société, dont l'enthousiasme n'eut point de bornes. Il parvint même à s'attacher un docteur-régent de la Faculté, nommé Deslon, qui prit la défense de son maître devant la

---

(1) On se rappellera que le fameux Driesken Nypers exploitait la crédulité populaire en Belgique, il y a à peine quelques années, en appliquant ses mains sur les parties souffrantes des malades qui avaient la bonhomie de s'adresser à lui.

Société de Médecine. Mais une décision de la Faculté et des dissertations particulières de ses membres renversèrent les espérances du confiant apologiste. Telle était toutefois la renommée de Mesmer, que le ministère ouvrit avec lui des négociations pour l'engager à révéler sa doctrine. Celui-ci, indigné des offres trop mesquines du gouvernement, se retira à Spa, et laissa la place à Deslon, qui sut, en l'absence de son maître, exploiter avec succès la crédulité parisienne. Une souscription ouverte par d'illustres adeptes au profit de Mesmer, et dont la valeur s'éleva à plus de 340,000 livres, dut bien le consoler de la trahison de son élève. Mais les désordres nombreux qui accompagnèrent les réunions présidées par le grand opérateur, depuis son retour à Paris, éveillèrent enfin l'attention du gouvernement, qui livra le maître et sa doctrine à l'examen impartial de l'Académie des Sciences et de la Société de Médecine (1). Les conclusions de ces deux corps furent également défavorables au magnétisme animal, et reçurent une publicité extraordinaire, qui força Mesmer à quitter

(1) Le premier de ces corps savants nomma une commission composée de Majault, Sallin, Darcet, Guillotin, Franklin, Leroi, Bailly, Bory et Lavoisier pour examiner la doctrine et l'emploi du magnétisme animal. Des expériences furent faites avec le plus grand soin chez Deslon et chez Franklin. Après les avoir répétées plusieurs fois et variées de diverses manières, les commissaires demeurèrent convaincus que tous les effets attribués au magnétisme étaient le résultat de l'influence morale que les hommes exercent toujours les uns sur les autres, quand ils ont la conscience de leur présence mutuelle. Le rapport de l'Académie, rédigé par Bailly, peut être considéré comme un chef-d'œuvre de raison et de philosophie, en même temps qu'il est un modèle d'élégance et de fermeté dans le style. La Société de Médecine prit les mêmes conclusions que l'Académie, et les deux rapports furent répandus avec profusion par le gouvernement. — *Biographie médicale*, citée, *art.* MESMER.

la France, non sans emporter l'argent des souscripteurs, auxquels il ne donna même pas son secret, comme il en était convenu. Il passa quelque temps en Angleterre sous un nom supposé et finit par se retirer en Allemagne, où il est mort tout à fait ignoré à Mersbourg, le 5 mars 1815.

Aujourd'hui quel revirement! des sociétés de magnétisme animal se forment dans un grand nombre de pays, notamment en Allemagne, où plusieurs de ces associations publient des annales mensuelles sous la rubrique de *Médecine magique*. A Paris, où deux corps savants des plus respectables s'étaient unis pour condamner publiquement la doctrine de Mesmer, une société s'occupe activement du Mesmérisme pour en exalter les avantages.

Ces prétendus adeptes, entre les mains desquels le magnétisme animal est devenu un moyen extrêmement fructueux d'exploiter la crédulité des niais, ont simplifié le charlatanisme de leur maître, et, à l'aide du somnambulisme, ils produisent des effets bien autrement merveilleux encore que lui avec son baquet.

Médaille, en bronze, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BORREL 1856. Insc. FRED. ANT. MESMER.

R. SOCIÉTÉ DU MESMÉRISME DE PARIS.

MESNY (BARTHOLOMÉE), médecin de Florence qui fit paraître, en 1758, une analyse des eaux thermales de Pise.

Médaille, coulée en bronze et gravée, de 8 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. BAR. MESNY. D. M. MAG. ETRU. DUC. MED. NOSOC. MILIT. PRÆF. S. EL. PAL. ME. CONJ. ACAD. N. N. SOC.

R. Esculape dans un pays mantagneux, où l'on voit les

cornes d'Ammon et d'autres fossiles, ainsi qu'un livre ouvert où on lit : HIPPOC. OPE. Inscrip. JUVANDO CONSUMOR. Exergue : I. W(EBER). F.

MÉTASTASE (PIERRE-ANTONIO-DOMENICO-BONAVENTURE TRAPASSI, dit), poëte classique italien, le créateur du chant moderne italien, naquit selon les uns à Rome, selon d'autres à Assisi, le 3 janvier 1698, et mourut à Vienne le 12 avril 1782, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

L'empereur Charles VI l'invita, en 1729, à venir se fixer à Vienne, et le nomma poëte de sa cour avec un traitement de 4000 florins par an.

Médaille, en bronze, de 8 1/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : G. KOL. F. Insc. METASTASIUS.

R. Les emblèmes des jeux scéniques. Insc. ULTIMI. NOSCUNT. GELONI. FLORENTIÆ. AN. 1754.

MEYER (JEAN-CHARLES-HENRI), anatomiste et physiologiste éminent, un des amis intimes de Rudolphi, naquit le 2 juillet 1767, et mourut le 5 août 1828, âgé de soixante-et-un ans.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : I. C. H. Insc. HEINR. MEYER, DOCT. D. HEILK. RITT. D. EIS KREUZES.

R. ANDENKEN AN DANIEL LOOS. BERLIN 1819. (Ces mots sont entourés d'un serpent formant cercle).

La deuxième, aussi en bronze, frappée en 1822, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. VOIGT F. G. LOOS D.

Inscript. HEINR. MEYER DOCT. D. HEILK. RITT. D. EIS. KREUZES.

R. Un autel avec un vase, où s'abreuve un serpent entourant un bâton. Insc. ANDENKEN AN D. LOOS SEINEN HELFREICHEN ARZTE. Exergue : 1819.

La troisième est un clichet, coulé en fer, de 8 1/2 centimètres, représentant le buste de Meyer à peu près comme celui de la première médaille, mais avec le visage moins relevé.

MICHEL-ANGE, plus connu sous ces prénoms que sous celui de BUONAROTI, qui était celui de son père, est l'artiste le plus célèbre des temps modernes. Il naquit le 6 mars 1474 au château de Caprèse, dans le territoire d'Arezzo en Toscane, et mourut à Rome, le 17 février 1564, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On peut dire que, dès son enfance, il montra des dispositions extraordinaires pour l'art qu'il devait illustrer plus tard. Il reçut les premières notions du dessin de Fr. Granacci et devint ensuite l'élève des Ghirlandaï ; dès l'âge de quinze ans, ses maîtres n'avaient plus rien à lui apprendre, et même il corrigeait leurs dessins. Cette supériorité lui valut la jalousie de ses condisciples, et plus tard celle de Bramante, architecte du pape Jules II. C'est à Michel-Ange qu'on doit les admirables peintures de la chapelle Sixtine, où son génie parut dans tout son éclat ; Raphaël lui-même fut le premier à profiter de la belle manière de son rival.

D'un caractère sérieux et sévère, Michel-Ange réprouva les débordements de son siècle, méprisa toujours le luxe, méconnut même les commodités de la vie ; il fuyait les grands, quoique aimé et recherché par eux. Frugalité, désintéressement, austérité de mœurs, piété profonde, simple et sévère,

inflexibilité, mépris de la fortune et même de la gloire; tels sont les principaux traits de son caractère. Le seul reproche peut-être à lui faire, c'est qu'il ne sut pas être assez grand pour cacher en maintes occasions la jalousie que lui inspiraient ses rivaux.

Ses qualités comme peintre se résument ainsi: dessin d'une correction et d'une grandeur inimitables; imitation des formes antiques, qu'il copia sans servilité et auxquelles il donna les mouvements que sentait son âme vigoureuse; style terrible et sublime, simple et rempli de sentiment; comme il passa une partie de sa vie à disséquer non seulement des cadavres humains, mais différentes espèces d'animaux et particulièrement des chevaux, ses connaissances anatomiques étaient immenses; originalité parfaite; pensées grandes et imposantes; on dirait que le mot *grandiose* a été inventé pour caractériser sa manière; draperies extraordinaires et d'une beauté singulière. La chapelle Sixtine renfermant son chef-d'œuvre en peinture, c'est là qu'on peut le mieux étudier le grand homme; il y a représenté la Création et d'autres épisodes du Testament: sublime comme ses sujets, il a donné la mesure de la plus grande force de l'esprit humain. Les images imposantes de l'austère religion des Juifs, le cortége effrayant et sacré des ministres d'un Dieu en courroux, les Sibylles, ces prophètes dont les bouches semblent annoncer les rigueurs de ses vengeances, y sont représentés avec cette vérité surnaturelle que le seul Michel-Ange pouvait atteindre. Son génie, tout en excellant dans le terrible, s'est montré doux et gracieux dans la représentation d'Ève, sortant du néant: ce sont bien les grâces de l'épouse du premier homme, modèle parfait de beauté et de force, grâce sans aucune altération et pure comme lorsqu'elle

sortit des mains du Créateur; le plus bel éloge que l'on puisse faire de ces admirables peintures, c'est (il faut le répéter ici), que Raphaël, en les voyant, agrandit sa manière. Plusieurs années après, Michel-Ange peignit dans la même chapelle le Jugement dernier, le plus célèbre de ses ouvrages : on entend le son des trompettes divines, annonçant la destruction des mondes orgueilleux, éveillant les morts dans la poussière des tombeaux et rassemblant tous les hommes aux pieds d'un juge terrible, qu'il nous représente plaçant ses élus à sa droite et foudroyant les damnés. Les monstres infernaux, les ossements blanchis qui se raniment et se lèvent, les abimes affreux, les tortures déjà commencées des victimes, tout y est représenté avec un génie qui a fait et fera toujours l'admiration de tous les siècles. Pour la couleur, les grâces et le clair-obscur, Michel-Ange doit céder la place à Raphaël. Regardant la fougue et l'élévation des pensées, le grandiose du style et la science du dessin comme la perfection de l'art, il sembla dédaigner les autres branches, et ainsi son caractère austère et sérieux se traduisit jusque dans les chefs-d'œuvre que son ciseau et son pinceau léguèrent à la postérité (1).

Six médailles.

La première, de 8 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. S. (ABRAMSON). Insc. MICHAEL. ANGELUS. BONAROTUS.

R. La Peinture, l'Architecture et la Sculpture entourent une console, sur l'un des côtés de laquelle trois couronnes réunies. Insc. LABOR. OMNIA. VINCIT.

La deuxième, de 10 centimètres, est uniface, présentant le

(1) Siret, ouv. cité, p. 340 et 341.

buste à droite, sous lequel : VARIN. Inscrip. MICHAEL ANGELUS. BONARROTUS. FLOR. AET. ANN. 88.

La troisième, de 6 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. MICHAEL. ANGELUS. BONARROTUS. FLOR. AE. S. ANN. 88.

R. Un aveugle conduit par un chien. Insc. DOCEBO. INIQUOS. V. T. E. IMPII. AD. TE. CONVER (1).

La quatrième, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : HERARD. Insc. M. ANGELUS. BONAROTUS. PATRITIUS. FLORENTINUS.

R. Un tronc humain, entouré des emblèmes de la peinture, de l'architecture et de la sculpture. Inscrip. FÆLICITER JUNXIT. Exergue: 1673.

La cinquième, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: SANTARELLI F. Insc. MICH... PIU CHE MORTAL ANGEL DIVINO.

R. Trois couronnes, une de feuilles de chêne et deux de laurier entrelacées. Insc. LEVAN DI TERRA AL CIEL NOSTR' INTELLETTO. 1812 (2).

La sixième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : GAYRARD F. Insc. MICH. ANGELUS BONAROTUS.

R. NATUS CLUSII IN ETRURIA AN. 1474. OBIIT AN. 1564. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1819. Durand edidit.

---

(1) Ces trois médailles sont représentées et décrites dans le vol. 1, p. 337, pl. 73, nos 1, 2 et 3 du Musée MAZZUCHELLI. Cet auteur doute que le revers de la troisième appartienne à Michel-Ange; il croit qu'il revient plutôt à Julien de Ruvere, dont l'avers offrant le buste à droite avec l'inscription : JULIANUS. EPS. ...TIEN. CAR. S. P. AD. VINCULA., avait effectivement le même revers.

(2) ...LLIN, ouv. cité, pl. 69, n° 475.

MILTON (Jean), l'un des plus grands poëtes de l'Angleterre, naquit à Londres le 9 décembre 1608. Il ne se fit connaître d'abord que par quelques poésies gracieuses, mais à partir de la révolution de 1640, il se jeta avec ardeur dans le parti républicain, publia des écrits sur la réformation ecclésiastique, sur la liberté de la presse, et fut nommé par Cromwell secrétaire-interprète du conseil d'État pour la langue latine; le Protecteur le choisit plus tard pour son propre secrétaire. Il continua vigoureusement sa polémique contre les champions des vieilles doctrines. Sorti de la carrière politique après la mort de Cromwell, il fut, au retour des Stuarts, arrêté comme régicide, et dut la vie au poëte Davenant. Il se retira ensuite dans la solitude et y vécut pauvre et oublié, mais non inactif, quoique à cette époqne il fût devenu aveugle. Il composa alors son *Paradis perdu*, qu'il dictait à sa femme et à ses deux filles. Ce poëme, vendu par lui à un libraire pour trente livres sterling, eut d'abord peu de succès. Ce ne fut qu'après la mort du grand poëte, arrivée le 10 novembre 1674, qu'Addison dévoila à l'Angleterre le chef-d'œuvre qu'elle avait dédaigné.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste de face. Insc. JOANNES MILTON.

R. Un épisode du Paradis perdu. Insc. DIRA DULCE CANIT ALTER HOMERUS. Exergue: J. D(ASSIER) (1).

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel: VIVIER F. Insc. JOANNES MILTON.

---

(1) Mus. Mazz., cité, vol. 2, p. 107, pl. 125, n° 1.

R. NATUS LONDINI IN ANGLIA AN. 1608 OBIIT AN. 1671. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1818. Durand edidit. Sur la tranche le mot CUIVRE (1).

MIRABEAU (HONORÉ-GABRIEL RIQUETTI, comte de), l'un des plus éloquents orateurs qu'ait produits la France, naquit au Bignon, près de Nemours, le 9 mars 1749. Sa jeunesse agitée se passa sous le coup de lettres de cachet obtenues par son père contre lui. Il ne commença sa carrière politique qu'en 1787, qu'il fut chargé par le ministre Calonne d'une mission secrète en Prusse; à son retour, il fut élu député du Tiers-État de la sénéchaussée d'Aix aux États-Généraux. Il contribua puissamment à toutes les conquêtes de l'Assemblée constituante sur les priviléges de l'ancien régime; mais, monarchiste de conviction, quand il crut s'apercevoir que la révolution allait mettre la royauté en péril, il se rapprocha de la cour dont il avait été jusque-là le plus violent adversaire. Malheureusement, il lui vendit l'appui que ses opinions lui faisaient un devoir de lui donner, et ternit ainsi sa gloire par une tache ineffaçable. Il mourut le 2 avril 1791, à peine âgé de quarante-deux ans (2).

Neuf médailles.

La première, de 3 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. HONORÉ GABRIEL MIRABEAU.

R. Deux branches de laurier, au centre desquelles : DÉPUTÉ

---

(1) La plupart des biographes que j'ai consultés, s'accordent à fixer l'époque de la mort de Milton en 1674; c'est donc une erreur que contient le revers de cette médaille.

(2) *Revue britannique*, ouv. cité, année 1851, 2e vol., p. 742 et suivantes.

D'AIX A L'ASSEMBLÉE NAT^le EN 1789 ÉLU PRÉSIDENT LE 29 J^er 1791 MORT LE 2 AVRIL SUIVANT.

La deuxième, de 3 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : GIROT F. Inscrip. LE DÉMOSTHÈNES FRANÇAIS.

R. Dans le champ : MORT LE 2 AVRIL 1791, au centre une épée surmontée du bonnet phrygien. Inscrip. HONORÉ RIQUETTI MIRABEAU.

La troisième uniface à bords ondulés, de 4 1/2 centimètres, offrant le buste à gauche, avec cette inscription : HON^ré. GAB^el. MIRABEAU NÉ A PARIS EN 1749 MORT LE 2 AVRIL 1791.

La quatrième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel ; GALLE. F. Insc. LE DEMOSTHENES FRANÇAIS.

R. HONORÉ RIQUETTI-MIRABEAU A MÉRITÉ LES HONNEURS DÉCERNÉS PAR LA NATION AUX GRANDS HOMMES QUI ONT BIEN SERVI LA PATRIE. ASS. NAT. 3 AVRIL 1791.

La cinquième, en tout semblable à la précédente, est en métal de cloche.

La sixième, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, bords perlés. Insc. HONORÉ RIQUETTI MIRABEAU.

R. PURE MATIÈRE DE CLOCHE FRAPPÉE PAR MERCIER, MATHIEU, MOUTERDE ET AUTRES ARTISTES RÉUNIS, A LYON. 1792. Bords également perlés.

La septième, de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche. Inscrip. HONORÉ RIQUETTI MIRABEAU. Marges perlées.

R. PUR MÉTAL DE CLOCHE, FRAPPÉ PAR LES ARTISTES RÉUNIS DE LYON, LE 24 SEPTEMBRE L'AN IV DE LA LIBERTÉ, Ier DE L'ÉGALITÉ. Marges perlées.

La huitième, du même diamètre que le numéro précédent, présente aussi le même avers.

R. MÉTAL DE CLOCHE FRAPPÉ L'AN 1er DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, PAR LES ARTISTES RÉUNIS DE LYON (1).

La neuvième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : E. GATTEAUX. Insc. G.^l H.^r RIQUETTI DE MIRABEAU.

R. NÉ AU BIGNON PRÈS NEMOURS EN 1749. MORT EN 1791. — Galerie métallique des grands hommes français — 1822.

MIREVELT ou MIEREVELT (MICHEL-JANSON), peintre renommé, naquit à Delft en 1568. Élève d'A. de Montfoort, dit Blokland, il le quitta au bout de deux ans environ et s'attira bientôt la protection des grands, qui utilisèrent ses talents avec un empressement mérité. La bonne couleur, la finesse et la vérité dans la touche distinguent les productions de cet artiste, qui mourut en 1641 (2).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Inscrip. MICH. JANSON MIREVELT.

R. NATUS DELFIS AN 1588. OBIIT AN 1641 (3).

MIZLERUS (LAURENT-CHRISTOPHE), premier médecin du roi, naquit à Onold le 25 juillet 1711, et mourut à Varsovie en mai 1778, à l'âge de soixante-sept ans. Philosophe et méde-

---

(1) HENNIN, ouv. cité, pl. 23, nos 206, 207, 208, 209, 210; pl. 35, no 365; pl. 37, no 375 et pl. 39, no 405.

(2) SIRET, ouv. cité, p. 96.

(3) Les uns font naître Mirevelt en 1567 (A. SIRET); d'autres en 1568; SIMON, au contraire, donne 1588 comme l'année de la naissance de ce peintre de l'École hollandaise.

cin, il cultiva avec succès presque tous les arts, mais particulièrement la musique, dont il fut un des plus fermes soutiens.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Triangle, entouré d'un cercle, contenant les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, environnés d'abeilles. Au-dessus : un Génie tenant un flambeau renversé. Inscrip. SOCIET. SCIENT. MUSIC. IN GERM. INSTAUR.

R. IN MEMORIAM SOC. SCIENT. MUSIC. IN GERM. FLORENTIS A. R. S. 1738 COEPTAE AUCT. LAUR. MIZLERO MATHEM. PHILOS. MUSICO CL. (1).

MOIVRE (Abraham de), géomètre et astronome distingué, ami de Newton, naquit en 1667 à Vitry, en Champagne, et mourut à Londres en 1754. Il faisait partie de la Société royale de cette dernière ville, de l'Académie des Sciences de Paris et de celle de Berlin.

Médaille, en bronze, de 5 1/4 centimètres, frappée en 1741.

A. Le buste à droite, sous lequel : J. A. DASSIER. Inscrip. ABRAHAMUS DE MOIVRE.

R. UTRIUSQUE SOCIETATIS REGALIS LOND. ET BEROL. SODALIS. 1741 (2).

MOLINELLI (Pierre-Paul), chirurgien distingué, naquit en 1702 et mourut le 15 octobre 1764. Il était professeur en médecine et en chirurgie à l'Université de Bologne, membre

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 346, pl. 186, n° 1. Sur une autre médaille que possédait Rudolphi, et qui fut frappée en l'honneur de Jean comte Malachowski, on trouve aussi le nom de MIZLERUS PHILOS. ET MED. D.

(2) Mus Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 363, pl. 188, n° 5. — Snelling cité, pl. 31, n° 5. Rudolphi, dans son ouvrage, a oublié l'inscription du nom et prénom de DE MOIVRE sur l'avers de la médaille qu'il décrit.

de l'Institut de la même ville, premier chirurgien de l'hôpital de Sainte-Marie-de-Vie, et associé étranger de l'Académie royale de chirurgie de Paris.

Médaille, en bronze, perfectionnée au burin, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. PETR. PAUL. MOLINELLI MEDICUS BONONIENSIS.

R. Une femme couronnée de laurier, assise, tenant de sa main droite une branche de laurier, caressant de sa gauche un serpent dont le corps entoure un bâton : à ses pieds une grue. Inscrip. SALUTIS CUSTOS ET VINDEX. Exergue : 1769. D'un côté : F. B. De l'autre : P. A.

MONGE (GASPARD), créateur de la géométrie descriptive et l'un des fondateurs de l'École polytechnique de Paris, dont il fut un des professeurs les plus éminents, naquit à Beaune le 10 mai 1746. A l'âge de seize ans, il professa les mathématiques à Lyon; il accompagna Napoléon I en Égypte, devint membre de l'Institut et sénateur, et fut créé comte de Péluse en 1804. Ses talents, qu'il avait consacrés avec dévouement à la science, ne trouvèrent pas grâce lors de la Restauration. Il perdit sa place à l'École polytechnique et on lui ôta son titre de membre de l'Académie des Sciences. Il mourut dans l'exil, le 28 juillet 1818, âgé de soixante-douze ans.

« Il aima la France et le peuple comme sa famille, la démocratie et l'égalité comme les résultats d'une démonstration géométrique, a dit Napoléon I dans ses Mémoires. Il était d'un esprit ardent, mais, quoi qu'en aient dit ses ennemis, un véritable homme de bien. »

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : E. GATTEAUX. Insc. GASPARD MONGE.

R. NÉ A BEAUNE EN 1746. MORT EN 1818. — Galerie métallique des grands hommes français. 1822.

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT, baron de la Brède et de), l'un des plus célèbres publicistes de la France, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour l'étude et toute la vivacité d'esprit nécessaire pour en recueillir les fruits. Il passa son adolescence dans l'étude des lois, et comme délassement, il lisait des ouvrages d'histoire et de voyages et méditait les productions littéraires des temps antiques. A vingt-cinq ans il fut reçu conseiller, et en 1716, président à mortier au Parlement de Bordeaux. En 1721, il publia les *Lettres persanes*. Au milieu de détails voluptueux et un peu libres, de sarcasmes irréligieux qui flattaient le goût du siècle pour les plaisirs et son penchant à l'incrédulité, on y trouve une satire tout à la fois énergique et gracieuse des vices et des ridicules de la nation; un tableau animé et vrai des mœurs françaises; des aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois criminelles et sur les plus chers intérêts des nations; un grand amour de l'humanité, un zèle courageux pour le triomphe de la raison.

En 1726, il vendit sa charge de président pour se livrer entièrement à son goût pour la philosophie et les lettres, devint membre de l'Académie française en 1727, parcourut la plupart des pays de l'Europe, s'arrêta pendant deux ans en Angleterre, où il fut reçu membre de la Société royale de Londres. De retour en France, il se retira dans son château de la Brède, fit paraître en 1734 ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, admi-

[illegible] exposition du système politique et guerrier de l'ancienne Rome. En 1748 parut enfin son grand ouvrage, [illegible] qui mit le sceau à sa réputation et qui seul donne la mesure de son génie. Dans cette œuvre remarquable, [illegible] à la profondeur des vues philosophiques [illegible] et d'une rare concision. Montesquieu fut considéré [illegible] dans toute l'Europe comme le législateur des nations; mais, loin d'être ébloui par l'éclat de sa gloire, il continua de vivre en sage, et de jouir de lui-même et de ses amis, partageant son temps entre le château de la Brède et Paris, [illegible] entre l'étude et le monde, s'occupant d'améliorations agricoles, [illegible] de ses paysans, toujours disposé [illegible] secourir les malheureux, à rendre justice aux talents et à les protéger au besoin. Quoiqu'il [illegible] par quelques-unes de ses [illegible] à la secte philosophique, de même que Buffon, [illegible] les bons esprits, il n'aimait pas le [illegible] ni les excès de l'esprit de cabale. [illegible] l'*Encyclopédie*, et c'est pour ce grand [illegible] composa l'Essai sur le goût. Montesquieu mourut [illegible] Paris [illegible] 1755, à l'âge de soixante-six ans. [illegible] l'Académie française mit au concours l'éloge de Montesquieu [illegible] M. V[illegible] le prix. La statue de Montesquieu [illegible] 3 septembre 1858, à Bordeaux.

[illegible]

[illegible]

[illegible] DE SECONDAT BARO DE [illegible]

[illegible] une balance, de [illegible] de ses yeux; à ses

pieds, le glaive; la Vérité plane dans les nues, sa main droite tient une plume et un livre ouvert où on lit: ESPRIT DES LOIS; sa main gauche soutient un globe entouré de rayons. Inscrip. NUNC JURA. Au bas, vers la gauche : J. A. DASSIER. Exergue: 1753 (1).

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : CAUNOIS F. Insc. C. SECONDAT DE MONTESQUIEU.

R. NÉ A LA BRÈDE EN 1689. MORT EN 1755. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1817.

MONTGOLFIER (JACQUES-ÉTIENNE), inventeur de l'aérostat, dont la première expérience publique eut lieu près d'Annonai, le 5 juin 1783, naquit le 7 janvier 1745, et mourut le 2 août 1799, âgé de cinquante-quatre ans. Louis XVI lui avait donné le cordon de Saint-Michel.

Son frère, Joseph-Michel, né en 1740 à Vidalon-lez-Annonai, fut un mécanicien remarquable, qui aida Jacques dans l'invention des aérostats, simplifia la fabrication du papier, et inventa une machine pneumatique pour raréfier l'air dans les moules de sa fabrique. Il mourut le 26 juin 1810. Il jouit d'une pension de 1000 francs.

On a prétendu que le hasard avait été pour beaucoup dans la découverte des aérostats. Il ne faut pas examiner si le hasard n'a pas toujours influé de quelque manière sur les plus belles inventions du génie, mais si le génie n'en est pas moins admirable pour avoir saisi parmi tant d'idées inutiles et destinées

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 365, pl. 189, n° 5. Dassier vint expressément de Londres pour frapper cette pièce en l'honneur de Montesquieu.

à ne rien produire, au lieu de la créer lui-même, celle qui pouvait, dans ses conséquences et dans ses résultats, devenir le principe et la base d'une grande et sublime découverte. Celle des frères Montgolfier fut pour eux bien certainement le résultat d'une théorie appuyée sur des faits et des observations qui avaient échappé jusqu'alors à l'attention des hommes vulgaires. Ils reconnurent qu'il serait possible d'élever à une très-grande hauteur une masse d'un très-grand poids, en remplissant son intérieur d'un fluide plus léger que l'air atmosphérique dont elle serait entourée, de telle sorte que, n'étant plus en équilibre avec lui, elle pût s'élever par sa légèreté relative, comme une bouteille vide surnage au-dessus de l'eau, étant devenue, en se remplissant d'air, plus légère qu'elle. Ils n'eurent plus alors qu'à trouver ce fluide, et ce fut l'air atmosphérique lui-même, raréfié par la chaleur, qui le devint. Ce fut le principe de leur découverte, principe simple et naturel, mais qu'on n'avait pas aperçu avant eux, ou que du moins on n'avait pas mis en pratique.

Cinq médailles, dont les quatre premières sont de toute beauté.

La première, en bronze, de 4 1/5 centimètres.

A. Les bustes des deux frères à gauche, sous lesquels : N. GATTEAUX. Insc. JOSE. ET ETIEN. MONTGOLFIER POUR AVOIR RENDU L'AIR NAVIGABLE.

R. Une machine aérostatique planant au-dessus du Champ de Mars, à Paris. Exergue : EXPÉRIENCE DU CHAMP DE MARS 27 AOUT 1783. EN VERTU D'UNE SOUSCRIPTION SOUS LA DIRECTION DE M. FAUJAS DE St FOND.

La deuxième, aussi en bronze, de 4 centimètres.

A. Celui du précédent.

R. Un aérostat qu'un Génie soulève. En dessous, une femme élève ses mains dans l'admiration et des lions se cachent. Insc. ATTONITUS ORBIS TERRARUM. Exergue : ITINERE PER AERA FELICITER TENTATO ANNO 1783.

La troisième, en bronze, de 5 centimètres.

A. Deux aérostats. Insc. AUDACIA FELIX. Exergue : AERA PERMEARUNT 21. NOV. L. F. DARLANDES ET F. PILATRE. 1. DEC. J. A. C. CHARLES. ET M. N. ROBERT ANNO 1783 (1).

R. Un cercle en étoiles contenant ces mots : PATEFACTO PER AERA ITINERE A JOSEPHO ET STEPHANO MONTGOLFIER 5 JUNII 1783. REI MEMORIAM POSTERITATI TRADI JUSSIT LUDOVICUS XVI. ANNO 1784.

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Un Génie, assis sur un lion, regarde un aérostat s'élevant au-dessus de la ville de Lyon, et en trace les détails sur une table. En dessous: N. GATTEAUX F. Inscrip. QUE NE PEUT LE GÉNIE. Exergue : MÉDAILLE FRAPP. EN VERTU D'UNE SOUSCRIPT. FAITE A LYON PAR LES SOINS DE M. ACHET ECUIER OFF. DE MONSIEUR FRÈRE DU ROI.

R. L'AEROSTAT, NOMMÉ LE DE FLESSELLES DE 100 P^ds DE D^tre SUR 113 DE H^r S'EST ÉLEVÉ A 1400 T^es DES BROTTEAUX A LYON MM. MONTGOLFIER L^ne PILATRE DE ROSIER CHARLE PRINCE DE LIGNE LES C^tes DE LAURENCIN DE LA PORTE D'ANGLEFORT LE Mis DE DAMPIERE ET M. FONTAINE LE 19 J^er 1784. Sur la tranche le mot CUIVRE.

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres.

---

(1) Voici encore une médaille concernant les aéronautes Charles et Robert: Médaille, en bronze, de 4 1/5 centimètres.

A. Un ballon s'élevant sur la place Louis XIV à Paris. En dessous à gauche : J. F. C. Insc. AERA NAVIGATA. Exergue: CAROLUS ET ROBERTUS.

R. Un ballon au haut des airs. Insc. SCIENTIA TUTUS. Exergue: CAROL. AD 10200 PED. IN CAMP. NEEL. EVECTUS DIE 1^â DECEMBRIS 1783.

1. Le buste à gauche, sous lequel : caqué F. Insc. [illegible]
[illegible].

2. [illegible] en 1743. mort en 1799. — Galerie métallique des grands hommes français — 1821 (1).

MONTHYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget, baron de), conseiller d'état et l'un des bienfaiteurs de l'humanité, naquit à Paris le 23 décembre 1733. Il émigra en Angleterre lors des premiers troubles politiques de la France, fut nommé membre de la Société royale de Londres, et retourna dans son pays en 1814, avec le roi Louis XVIII. Les fondations de prix faites par cet homme bienfaisant se montaient, avant la révolution, à un capital de plus de 60,000 francs. Elles devinrent nulles par la suppression, en 1793, des académies auxquelles elles avaient été confiées; mais il les a remplacées depuis. De 1815 à 1820, il fit aux bureaux de charité des arrondissemens de Paris divers dons très-considérables, qui ont été employés à des achats de rentes pour les indigents. Il mourut le 29 décembre 1820, âgé de quatre-vingt-sept ans.

Tout le monde a entendu parler du testament de Monthyon, mais peu de personnes en connaissent les dispositions.

Par son testament olographe, en date du 12 novembre 1819, M. Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget, baron de Monthyon, disposa de toute sa fortune de la manière suivante :

Le legs universel à Mademoiselle Robertine de Balivière, filleule du testateur, à la charge d'acquitter ses dettes et tous ses legs.

---

(1) L'[illegible], Émile-Joseph baron de Lyitgendorf et Paul Andriani, de Milan, [illegible] chacun l'honneur d'une médaille.

» Ce legs devait être de 60,000 francs au moins, et pouvait s'accroître de toute la fortune qui se trouvait libre et disponible par de là les 60,000 francs, après l'acquittement de tous les legs.

» Deux legs, de 10,000 francs chacun, à l'Académie des Sciences pour les découvertes utiles.

» Deux legs, également de 10,000 francs chacun, à l'Académie française pour récompenser des actions vertueuses.

» Enfin, douze legs, de 10,000 francs chacun, aux bureaux de Bienfaisance de Paris, pour être distribués en gratifications ou secours aux pauvres sortant des hôpitaux et ayant le plus besoin de secours.

» Ces legs, ainsi que ceux faits aux Académies, devaient être doublés, triplés, quadruplés, si la réserve pour le legs universel le permettait, et enfin accrus et multipliés indéfiniment, tant qu'elle le permettrait.

» Leur montant devait être placé en rentes sur l'État. »

M. Monthyon étant décédé le 29 décembre 1820, une transaction intervint entre Mademoiselle de Balivière, l'administration des Hospices et les Académies; et, à part le legs de Mademoiselle de Balivière, la succession de M. Monthyon fut partagée ainsi qu'il suit:

Académie des Sciences,	1/8,	fr.	807,937 65
Académie Française,	1/8,	»	807,937 65
Administration des hospices,	6/8,	»	4,859,220 1

Cette dernière somme, placée en rentes sur l'État, suivant la volonté du testateur, donne un revenu net de 286,537 francs par an.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

R. Les bustes accolés de Monthyon et de Franklin, tournés

à gauche, sous les quels : BARRE. Insc. FRANKLIN BIENFAITEUR DU GÉNIE. MONTYON GÉNIE DE LA BIENFAISANCE.

R. LES SOUSCRIPTEURS ASSOCIÉS POUR PROPAGER L'HISTOIRE DES BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ 1833, dans un cercle formé de deux branches de chêne. Périgraphe : SOCIÉTÉ MONTYON ET FRANKLIN POUR LES PORTRAITS DES HOMMES UTILES.

MONTI (CAJETAN), s'adonna avec succès à l'étude de l'histoire naturelle et devint président de l'Institut de Bologne.

Médaille, en bronze, de 5 1/6 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : R. T. F. Insc. CAJETANUS MONTIUS INSTITUTI PRÆSES.

R. Une guirlande de laurier, contenant ces mots : ANIMALIUM STIRPIUM ET LAPIDUM NATURAS PERSEQUITUR. 1787 (1).

MORAND (ANTOINE), médecin, devint doyen de la Faculté de médecine de Paris et mourut le 12 août 1682.

Deux jetons.

Le premier, en cuivre, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. M. ANTONIUS MORAND DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté de médecine de Paris. Exergue : FACUL. MED. PARIS. 1664 (2).

Le second porte sur l'avers les armes de Morand, et au revers la date de 1664.

MORAND (ANTOINE-JEAN), médecin, fils du précédent, fut

(1) Cette médaille paraît due au même burin que celle de Mundini que nous décrivons plus loin ; c'est celui de P. Tadolini. Sur celle-ci se trouve R. T. ; mais comme il y a plusieurs graveurs du nom d'Hamerani, Dassier, Roettiers, Pingo, de même y en a-t-il plusieurs du nom de Tadolini.

(2) MOEHSEN, ouv. cité, vol 1, p. 377.

aussi doyen de la Faculté de médecine de Paris. Mœhsen rapporte qu'il mourut le 17 octobre 1682, la même année que son père. Les biographes que j'ai consultés, se taisent sur le père et le fils.

Jeton, en bronze, de 2 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : 1676. Insc. ANTO. JOANNES GRAND DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté de médecine de Paris — 1676 (1).

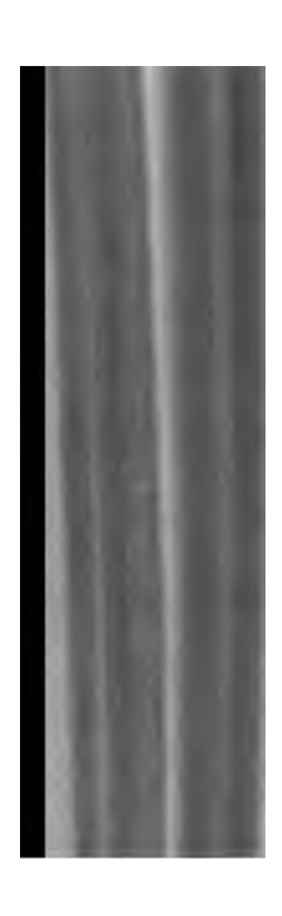
MOREAU (JEAN-BAPTISTE), né à Paris en 1621, fut reçu docteur de la Faculté de médecine en cette ville le 19 août 1648. Praticien distingué, professeur royal et premier médecin de Madame la Dauphine, il devint doyen de la Faculté en 1672, il mourut à Fontainebleau le 25 septembre 1693.

Son père, René Moreau, doyen en 1630, avait le premier combattu les desseins de Renaudot, médecin de Montpellier, qui voulait établir une Faculté rivale de celle de Paris, avec les mêmes priviléges, et moyennant beaucoup moins d'épreuves pour la collation des grades. A l'époque du décanat de Jean-Baptiste, les efforts des médecins de province étaient sur le point d'aboutir à un succès complet, lorsque Moreau obtint de Colbert, un acte par lequel étaient confirmés les priviléges dont jouissait exclusivement la Faculté de Paris.

L'association des médecins des universités provinciales

---

(1) MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 385. RUDOLPHI avait encore un jeton dont l'avers, par un fait assez bizarre, présente cette inscription : OB CARLOREGIUM BIS ... LIBERATUM. Il a appris que ce jeton appartenait au règne de Louis XIV, par le catalogue de THOT, 2e partie, p. 135, no 1098. Le *Magasin pittoresque*, A. 1837, p. 363, porte sur l'avers la date de 1678.



[illegible] 17

[illegible] devint do[illegible]

[illegible] 12 août [illegible]

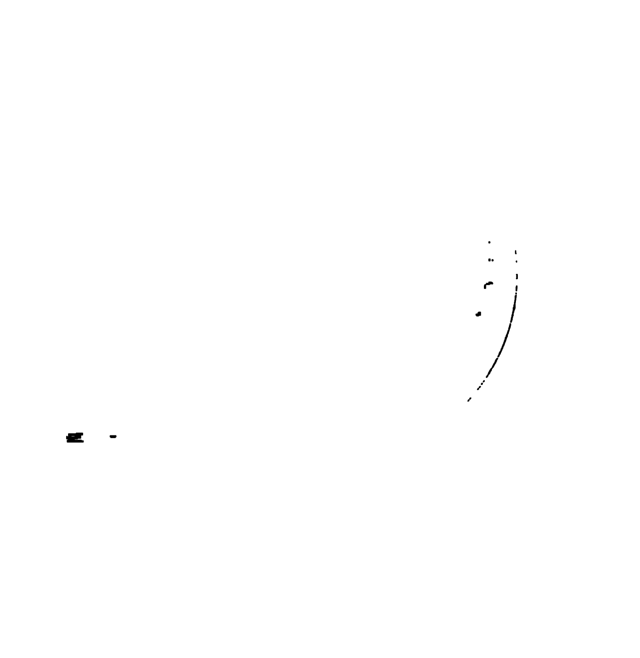
[illegible] centimètr[illegible]

[illegible] Faculté de m[illegible]

[illegible] 1664 (a).

[illegible] les armes [illegible]

[illegible] médecin.



vit dans la suite tous ses projets déjoués par Fagon.

Moreau n'échappa au poignard d'un assassin que par hasard. Un individu qui voulait le tuer, se présenta trois fois chez lui sans le rencontrer. A la fin, ce misérable trouva Guibert Puylon, lui demanda une consultation, et le frappa de coups de couteau pendant qu'il écrivait.

Jeton, en cuivre, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: G. H. 1664. Insc. M. JO. BAPT. MOREAU M. ET PR. B. DECANO.

R. Les armoiries de la Faculté de médecine de Paris (1).

MORGAGNI (JEAN-BAPTISTE), anatomiste du plus haut mérite et le prince des anatomo-pathologistes, naquit à Forli le 25 février 1682. A peine âgé de sept ans, il perdit son père, et son éducation dut être soignée par sa mère, qui le fit avec tant de succès que son fils devint à quatorze ans membre d'une académie de sa ville natale. En 1698, il se rendit à Bologne pour y étudier la médecine et y fut reçu docteur en 1701. Il succéda à Valsalva comme démonstrateur d'anatomie, et la manière dont il s'acquitta de ces fonctions lui valut la réputation d'un des premiers anatomistes de son temps. Il visita ensuite Padoue et Venise, et alla s'établir, comme médecin, à Forli. En 1712, il remplaça Antoine Vallisnieri dans sa chaire de médecine théorique à Padoue, passa plus tard à celle d'anatomie, et fut pendant près de soixante années l'ornement de cette université. Il mourut le 6, et d'après Rudolphi le 5 dé-

(1) Je décris ce jeton d'après RUDOLPHI. Deux erreurs se sont glissées dans cette description: sur l'avers, au lieu de 1664, il faut 1674, et le B, au revers, doit être remplacé par un R. — MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 385.


I·B·MORGAGNVS ANATOMICVS AET·XC.
LACKNER


PROXIMOS OCCVPAVIT HONORES
CIƆIƆCCLXXI
F·B·F

tembre 1771, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Tous les médecins connaissent son excellent livre *de sedibus et causis morborum per anatomen indagatis,* dans lequel il posa les premiers fondements de l'anatomie pathologique et qui a rendu le nom de Morgagni immortel.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : LUCKNER. Insc. J. B. MORGAGNUS ANATOMICUS AET. 90.

R. Esculape avec Télesphore; à ses pieds, des livres sur un desquels une tête portant un hibou. Insc. PROXIMOS OCCUPAVIT HONORES. Exergue : 1771 P. B. F. (1).

La seconde, en bronze, de 6 1/4 centimètres :

A. Le buste, sous lequel : T. MERCANDETTI F. R. Insc. JOANN. BAPTISTA. MORGAGNI.

R. Pallas tenant d'une main une couronne, de l'autre donnant au génie d'Esculape, portant son bâton, un scalpel avec lequel il ouvre un cadavre couché sur un lit, de manière que le cœur et les vaisseaux sont visibles. Inscrip. SALUTI SCIENTIA. Exergue : T. M. INV. ET SCULP. ROMÆ 1808.

MORISSET (PHILIBERT), docteur régent, fut doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Jeton de 3 centimètres.

A. Un personnage debout tient un caducée. Insc. IN. ARDUIS. PRUDENTIA. Exergue : M. P. MORISSET. DE(CANUS). 1662.

R. Armoiries de la Faculté. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1662.

(1) *Appendice alla Biblioteca Firmiana contenente la raccolta di medaglie d'uomini illustri.* Mediolani, 1783, in-4°, p. 109, n° 108.

MOSCATI (le comte Pierre), naquit à Milan en 1739, d'après Dezeimeris; en 1740, selon la biographie portative, et en 1749, d'après la biographie universelle. Il commença ses études médicales sous les auspices de son père, alla les continuer en Toscane, puis à Turin et les termina à l'Université de Pavie, où il prit le bonnet de docteur. Après avoir été quelque temps aide-médecin à l'hôpital de Florence, il se rendit à Bologne. En 1764, il fut nommé au concours professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Pavie, nouvellement rétablie par l'impératrice Marie-Thérèse. Il y publia, outre ses leçons d'anatomie en forme de tableaux, un discours qui fit beaucoup de bruit, sur les différences physiques qui existent entre l'homme et les animaux. Entraîné dans la carrière politique par les événements de 1796, Moscati fut d'abord membre du Conseil, puis du Directoire de la république cisalpine; et, sous les gouvernements qui se succédèrent en Italie, occupa la direction générale de l'instruction publique, et obtint successivement les dignités de sénateur, comte, conseiller d'État, grand dignitaire de la Couronne de fer et chevalier de la Légion d'honneur : il était en même temps médecin du vice-roi Eugène et de sa famille. Les changements politiques de 1814 l'éloignèrent des affaires publiques; mais, malgré le rôle assez important qu'il avait joué pendant le règne de Napoléon I, le comte Moscati resta dans sa patrie et ne cessa point d'y jouir de la considération due à son mérite. Il mourut dans sa ville natale, le 19 janvier 1824.

Médaille, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. COSSA F. 1819. Inscrip. PIETRO MOSCATI MEDICO FILOSOFO.

R. Une guirlande de laurier, avec ces mots au centre : DOTTRINA ED AMOR DI PATRIA.


HAYDN HAENDEL MOZART BEETHOVEN


ZUR
FEIER DES
17. NIEDERRHEIN.
MUSIKFESTES
UNTER LEITUNG VON
FELIX MENDELSSOHN
BARTHOLDY
ZU COELN
PFINGSTEN
7 U. 8 JUNI
1835

MOZART (Jean-Chrysostome-Wolfgang-Amédée), naquit à Salzbourg, le 27 janvier 1756. A l'âge de trois ans, il commença ses études musicales; à six ans, il fut présenté à l'empereur François I, qui le nomma son petit sorcier. La musique semblait être sa langue maternelle. Il débuta à Versailles, en 1763, parcourut l'Europe, fêté partout, et se fixa auprès de l'empereur Joseph II. Il mourut le 5 décembre 1791, âgé de trente-cinq ans.

Aucun musicien, de quelle époque que ce soit, n'a possédé comme Mozart le génie universel de l'art. Dans toutes les parties de cet art, il s'est élevé au plus haut degré du talent. Lui seul, entre ses contemporains de l'Allemagne, a compris le but de la musique d'église. Tout n'est pas également bon dans les œuvres de ce genre qu'on a publiées sous son nom, parce qu'il s'y trouve beaucoup de choses de sa première jeunesse; mais son grand *Kyrie* (en *ré*), ses messes nos 2, 4 et 5, son *Misericordias Domini*, à quatre voix, son *Ave verum corpus*, à quatre voix, ses hymnes et ses cantates d'église, sont des œuvres de la plus belle inspiration et d'un véritable caractère religieux. On y remarque d'ailleurs un art d'écrire dont la pureté, sans froideur, est digne des beaux temps de l'école italienne, et l'on peut dire que Mozart est le seul compositeur allemand qui ait eu ce mérite. Dans le genre de l'Oratorio, on ne connait que son *Davidde penitente*, qui est plutôt une cantate développée qu'un véritable oratorio. Jamais l'expression mélancolique ne s'est élevée plus haut que dans cet ouvrage. Dans l'opéra, Mozart a certainement créé un art nouveau, ou plutôt, fait une transformation complète de l'art qui l'avait précédé. Absolument original dans les formes de la mélodie, dans l'harmonie, la modulation, l'instrumentation

et la variété des coupes, il est devenu le modèle sur lequel se sont formulés tous les compositeurs qui l'ont suivi, et son influence se fait encore sentir de nos jours. C'est en lui empruntant des formes et des moyens que Rossini a transformé à son tour la musique italienne. Méhul avouait sans détour les obligations que les compositeurs dramatique de son temps avaient eues à l'auteur de *Don Juan* pour la réforme de quelques parties de leur art. La révolution du drame lyrique, qui continue aujourd'hui ses développements, a commencé à l'*Idoménée*. L'opéra de demi-caractère s'est élevé au dernier degré de perfection dans les *Noces de Figaro*, l'opéra romantique et fantastique a été créé tout entier dans *Don Juan* et dans *la Flûte enchantée*.

Mozart n'a été faible dans aucune des parties de la musique instrumentale, et il y a imprimé le même mouvement d'ascension que dans la musique de théâtre. Ses grandes symphonies ont exercé de l'influence, même sur Haydn, son prédécesseur; cette influence se fait remarquer dans les douze symphonies que cet homme célèbre écrivit à Londres l'année même de la mort de Mozart et dans l'année suivante. Sa manière s'y est agrandie. La symphonie en *sol* mineur de Mozart est la découverte d'un nouveau monde de musique. On ne connait rien de plus beau, de plus original, de plus complet que les quatuors des œuvres 10 et 18, et les quintettes en *ut* mineur, en *ré*, en *mi* bémol et en *sol* mineur. Les quatuors de piano sont à l'égal de ces compositions; enfin ses concertos de piano ont tout à coup plongé dans l'oubli ce qui existait avant qu'ils parussent. Les petites pièces de tout genre, les morceaux pour instruments à vent, les contredanses, valses, etc., produits par la plume de Mozart, font recon-

naître à chaque instant le génie merveilleux qui daignait s'abaisser jusqu'à ces bagatelles. Le caractère d'universalité et de perfection que Mozart a imprimé à tous ses ouvrages; le goût, la propriété de style de chaque genre, qu'il a possédés au plus haut degré, en font un homme à part, et doivent le rendre l'objet de l'admiration et du respect des artistes dans tous les temps (1).

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous le bras droit duquel : A. GUILLEMARD F. Insc. WOLFGANG GOTTLIEB MOZART. Exergue : GEB. 1756. GEST. 1791.

R. La Musique sous les traits d'une femme debout, jouant de la lyre; devant elle un petit Génie sonnant de la trompette. Insc. HERRSCHER DER SEELEN. DURCH MELODISCHE DENKKRAFT. En dessous à droite : F. STUCKGART F.

La seconde, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. La figure allégorique de la Musique présente au fleuve du Rhin, représenté par un vieillard assis, la Flûte enchantée (par allusion au chef-d'œuvre de Mozart). Inscrip. HAYDN HAENDEL MOZART BEETHOVEN. Exergue : G. LOOS DIR. C. PFEUFFER FEC.

R. Une guirlande composée de feuilles de chêne et de fleurs, avec cette inscription au centre : ZUR FEIER DES 17. NIEDERRHEIN. MUSIKFESTES UNTER LEITUNG VON FELIX MENDELSSOHN BARTHOLDY ZU COELN PFINGSTEN 7 U. 8 JUNI 1835.

MUELLER (JEAN-GASPARD), docteur en médecine et premier

(1) FÉTIS, ouv. cité, art. *Mozart*. On y trouve encore une indication des ouvrages de cet éminent compositeur.

médecin d'Ernest-Auguste-Constantin, duc de Weimar, naquit à Jena en 1675, et mourut en 1753.

Erbsteinius, dans une de ses lettres adressées à Rudolphi, avait parlé d'une médaille frappée en l'honneur de Mueller, mais ne l'avait pas décrite.

MUELLER (Charles-Ottfried), l'un des plus ingénieux et des plus savants archéologues des temps modernes, naquit le 28 août 1797, à Brieg, en Silésie. A peine eut-il terminé ses études, qu'il donna une idée des recherches savantes auxquelles il s'était déjà livré, dans l'*Ægineticorum Liber* (Berlin, 1817). La même année il fut attaché comme professeur au collége de Breslau, appelé *Magdalenum;* et c'est tout en enseignant la grammaire à ses élèves qu'il réalisa le vaste projet d'analyser le cycle mythique tout entier et de remonter jusqu'à l'origine des traditions grecques sur chaque peuplade. En 1819, Heeren et Bœckh le firent nommer professeur d'archéologie à Gœttingue. La même année, il alla étudier les trésors de la Galerie de Dresde, et se rendit ensuite, dans le même but, à Paris et à Londres. En 1839, il obtint du gouvernement hanovrien la permission d'aller visiter l'Italie et la Grèce, et succomba à Athènes, le 1er août 1840, aux fatigues sans nombre auxquelles, malgré sa constitution délicate, il s'était exposé pendant ce voyage, notamment pour étudier les inscriptions du temple de Delphes (1).

(1) Parmi les nombreux écrits qu'il a laissés et qui embrassent l'ensemble de l'archéologie, on cite son *Histoire des races et des États helléniques*, dont une édition nouvelle et plus complète a été donnée après la mort de l'auteur, et d'après ses notes manuscrites, par Schnedewin (Breslau, 1844, 3 vol.); son essai ethnographie *sur la demeure, l'origine et l'histoire ancienne du Peuple macédonien*

Belle médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face, sous lequel : F. HELFRICHT F. Inscrip. CAROLUS ODOFREDUS MUELLER NAT. 5 KAL. SEPT. 1797. DEF. KAL. AUG. 1840.

R. PIIS MANIBUS C. O. MUELLERI INGENIO DOCTRINA INDUSTRIA DE ANTIQUITATIS. STUDIIS IMMORTALITER MERITI IN IPSO. GLORIAE CURSU TRISTISSIMA MORTE. NON GERMANIÆ SED EUROPÆ. EREPTI SACRUM ESSE. VOLVIT CONVENTUS PHILOLOGORUM BONNÆ HABITUS A. D. 3 KAL. OCT. A. 1841.

MUNDINUS ou MONDINI (CHARLES), professeur contemporain d'anatomie à l'Université de Bologne, communiqua à Rudolphi quelques observations sur l'organe de la vue. Son fils lui succéda dans sa chaire.

Médaille, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : P. TADOLINI F. Insc. CAROLUS MUNDINUS ANATOMICUS BONONIENSIS.

R. Une guirlande de chêne contenant ces mots : AEQUE INGENIO POLLENS AC MANU.

MURRAY (JEAN-ANDRÉ), l'un des meilleurs écrivains sur la matière médicale (1), naquit à Stockholm, le 27 janvier 1740.

(Berlin, 1825), et ses *Étrusques* (Breslau, 1828); *De Tripode Delphico* (1820); *De Phidiæ vita et operibus* (1827); *De Munimentis Athenarum* (1836); *Antiquitates Antiochenæ* (1839). On a aussi de lui une *Histoire de la littérature de l'ancienne Grèce* (Londres, 1840), qu'il composa en anglais, à la demande d'un grand nombre d'érudits anglais.

(1) Il a laissé quarante-trois ouvrages, qui tous méritent d'être lus; mais son Traité de matière médicale, consulté souvent par feu le professeur KLUYSKENS, mon père, lorsqu'il composa sa Matière médicale pratique, est un ouvrage du premier ordre. Il est intitulé : *Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparato-*

Il commença ses études dans sa ville natale et à Upsal, parcourut les provinces méridionales de la Suède, se rendit à Copenhague, de là à Gœttingue, où il fut reçu docteur en médecine en 1763. Professeur extraordinaire et maître de philosophie, il devint successivement professeur ordinaire de médecine et inspecteur du jardin botanique de l'Université. Décoré de l'ordre de Wasa, il fut nommé, en 1782, conseiller à la cour. Il mourut le 22 mai 1791, âgé de cinquante-et-un ans.

Clichet, coulé en fer, de 7 1/2 centimètres environ, portant l'effigie et le nom de ce savant.

NEEF ou NOEVIUS (GASPARD), frère du suivant, professeur de médecine à l'Université de Leipzig, naquit en 1513 et mourut en 1579.

Médaille, en plomb, de 3 centimètres.

A. Le buste de face. Insc. CASPAR NOEVIUS. MEDICI : DOCTOR. AETA. 66 1579 (ce millésime est en chiffres gravés).

R. Le buste de face de son épouse. Insc. BARBARA STROMER D. C. N. CONJUNX. AETA. 60 1590 (aussi en chiffres gravés) (1).

NEEFE ou NOEVIUS (JEAN), frère aîné du précédent, fut un des meilleurs médecins de son temps, et, au dire de Ru-

---

rum et compositorum in praxeos adjumentum consideratus, cinq vol. in-8°, qui parurent successivement en 1776, 1777, 1784, 1787 et en 1790. Les deux premiers volumes furent réimprimés et considérablement augmentés après la mort de l'auteur : le premier en 1793, et le second en 1794, par L. C. ALTHOF, auquel on doit le sixième qui compléta cet ouvrage, et qui parut en 1792, in-8°.

(1) MOEHSEN, *in Prüfend. Gesellsch. zu Halle II. XI.*, p. 254. — MOEHSEN, *Meds.*, ouv. cité, vol. 1, p. 73.

dolphi, premier médecin du prince de Saxe. Il naquit en 1499 et mourut en 1574.

Quatre médailles.

La première, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. JOHANN. NEEFE MEDICIN DOCT.

R. Des armoiries.

La deuxième, en vermeil, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. JOHANN. NEEFE DER MEDICIN DOCT. AETA. 75.

R. Des armoiries (1).

La troisième, en argent, de même module que les deux premières.

A. Le même que le précédent.

R. Le buste de son épouse. Insc. APOLLINA DOCTOR JO. NEEFEN.

La quatrième, de même métal, a 3 centimètres.

A. Les bustes des deux frères. Inscrip. JOAN. ET CASP. NOEVII MED. DOCT.

R. Des armoiries. Inscrip. JEHOVA LUMEN PEDUM MEORUM. HIS TRIBUS JUNCTIS. (Ces mots se rapportent aux armoiries) (2).

NEWTON (ISAAC), le créateur de la philosophie naturelle et l'un des hommes les plus extraordinaires que le monde ait produits, naquit le 25 décembre 1642, à Wolstrop, dans le comté de Lincoln, en Angleterre, et mourut le 20 mars 1727, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (3).

Ses principales découvertes sont les suivantes, par ordre de date : 1° La généralisation ou la mise sous forme algébrique

(1) MOEHSEN, *Meds.*. vol. 2, pl. 2, n° 2.

(2) Ibid., n° 1.

(3) D'autres biographes le font naître en 1643 et mourir le 31 mars et en 1726.

de la règle donnée par Pascal pour obtenir directement
terme quelconque des puissances binomiales entières, rés
tat qui est compris dans la célèbre formule connue sous
nom de binome de Newton. 2° La méthode des fluxio
forme particulière sous laquelle il conçut l'analyse infinit
male, découverte aussi par Leibnitz, qui fut plus heureux d
le choix de la notation. 3° La décomposition de la lumiè
4° La loi de la gravitation ou pesanteur universelle, la p
brillante et la plus féconde de ses découvertes, sur laquel
sont fondées toutes nos connaissances en mécanique célest
5° L'invention des instruments mobiles à réflexion faite d
nouveau par l'astronome anglais Hadley en 1731, parce que la note que Newton avait laissée à ce sujet n'avait pas été publiée. Le respect et l'admiration qui doivent s'attacher aux immortels travaux de ce grand homme, ne peuvent nous faire oublier ni les faiblesses par lesquelles il a participé à la nature humaine, ni tout ce qu'il a emprunté à son époque et à ses devanciers. Parmi ceux-ci, figure au premier rang Descartes, dont la géométrie fournit à Newton l'entrée dans la carrière, et qui méritait du savant anglais plus de reconnaissance que celui-ci ne lui en témoigne dans ses écrits. Dans la célèbre discussion au sujet de l'invention de l'analyse infinitésimale, on voit avec peine Newton sacrifier les droits incontestables de Leibnitz, qu'il avait antérieurement reconnus. Enfin, ce qui est plus grave, à aucune époque de sa vie, dans aucun de ses écrits, Newton n'imita le noble exemple de Descartes, qui livrait à la publicité le secret des idées et des méthodes à l'aide desquelles il renouvelait la face de la géométrie. Bien loin de là, il garda longtemps pour lui seul ses procédés d'alynase infinitésimale; il présenta sous une forme purement

synthétique les lois de la gravitation, auxquelles il était parvenu d'une autre manière; il conserva dans ses papiers ou annonça sous forme d'anagramme les résultats qui auraient pu mettre ses contemporains sur la voie de nouvelles découvertes. Il semble que, par cette manière si différente d'agir, les deux nations rivales auxquelles appartiennent ces deux grands génies, aient caractérisé leur influence et leur mode d'action sur le développement de l'intelligence humaine.

On a érigé une statue à Newton.

L'inauguration a eu lieu le 21 septembre 1858, dans le Lincolnshire. Aucun monument (sauf un cénotaphe de famille dans l'abbaye de Westminster) n'avait encore été élevé à Newton dans son pays. Il est vrai que les concitoyens de l'auteur des *Principes* avaient mieux fait que de lui dresser des statues, ils l'avaient comblé d'honneurs et de pensions de son vivant.

La statue est en bronze et mesure treize pieds de hauteur. On la dit d'une ressemblance frappante. Le coût de l'érection du monument s'est élevé à plus de 40,000 francs, qui ont été entièrement couverts par des souscriptions volontaires.

La cérémonie du 21 empruntait un intérêt tout spécial à la présence de lord Brougham, qui, malgré ses quatre-vingts ans, a prononcé le discours d'inauguration. Il y a retracé avec éloquence les sublimes découvertes de son illustre concitoyen, et n'a pas craint d'appeler Newton le plus grand des génies que la Providence, dans son infinie bonté, ait jamais accordés au monde pour enseigner à l'humanité la nature de l'univers et les lois qui le gouvernent.

Il pourra sembler étrange, s'est écrié l'orateur en terminant, que les concitoyens de ce grand homme aient attendu un siècle et demi pour lui consacrer un symbole visible de leur admi-

ration. Mais l'inscription placée en l'honneur de l'architecte dans la cathédrale de Saint-Paul expliquera ce silence apparent. « Si tu cherches un monument, dit cette inscription, regarde autour de toi. » Si vous cherchez le monument de Newton, dirons-nous à notre tour, élevez vos regards vers ce firmament qui raconte sa gloire! et si un orateur grec a pu dire que « la terre entière était le monument des grands hommes, avec plus de raison encore pouvons-nous dire que le monument de Newton, c'est l'univers. »

Huit médailles.

La première, en bronze, de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste de face, tourné vers la droite, sous lequel : J. DASSIER. Insc. ISAACUS NEWTONIUS.

R. Un magnifique mausolée. Exergue : NAT. 1642. M. 1726 (1).

La deuxième, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : J. C(ROCKER). Inscrip. ISAAC NEWTONUS.

R. La Sagesse assise, tenant une table de forme carrée, représentant le système planétaire. Inscrip. FELIX COGNOSCERE CAUSAS. Exergue : 1726 (2).

La troisième, en bronze, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JAC. ROETTIERS (en lettres cursives). Insc. ISAACUS NEWTONUS.

R. La Sagesse assise, tenant une table ovale, indiquant la

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 264, pl. 163, n° 4. — Snelling, cité, pl. 29, n° 2.

(2) Mus. Mazz., n° 5. — Snelling, n° 1. — Koehler, cité, vol. 14, p. 57.

synthétique les lois de la gravitation, auxquelles il était parvenu d'une autre manière; il conserva dans ses papiers ou annonça sous forme d'anagramme les résultats qui auraient pu mettre ses contemporains sur la voie de nouvelles découvertes. Il semble que, par cette manière si différente d'agir, les deux nations rivales auxquelles appartiennent ces deux grands génies, aient caractérisé leur influence et leur mode d'action sur le développement de l'intelligence humaine.

On a érigé une statue à Newton.

L'inauguration a eu lieu le 21 septembre 1858, dans le Lincolnshire. Aucun monument (sauf un cénotaphe de famille dans l'abbaye de Westminster) n'avait encore été élevé à Newton dans son pays. Il est vrai que les concitoyens de l'auteur des *Principes* avaient mieux fait que de lui dresser des statues, ils l'avaient comblé d'honneurs et de pensions de son vivant.

La statue est en bronze et mesure treize pieds de hauteur. On la dit d'une ressemblance frappante. Le coût de l'érection du monument s'est élevé à plus de 40,000 francs, qui ont été entièrement couverts par des souscriptions volontaires.

La cérémonie du 21 empruntait un intérêt tout spécial à la présence de lord Brougham, qui, malgré ses quatre-vingts ans, a prononcé le discours d'inauguration. Il y a retracé avec éloquence les sublimes découvertes de son illustre concitoyen, et n'a pas craint d'appeler Newton le plus grand des génies que la Providence, dans son infinie bonté, ait jamais accordés au monde pour enseigner à l'humanité la nature de l'univers et les lois qui le gouvernent.

Il pourra sembler étrange, s'est écrié l'orateur en terminant, que les concitoyens de ce grand homme aient attendu un siècle et demi pour lui consacrer un symbole visible de leur admi-

L'avers est le même que celui de la septième. Le revers ne présente pas le caducée et a pour inscription : FARTHING. 1793.

NIEBUHR (BERTHOLD-GEORGES), naquit à Copenhague, le 27 avril 1776. Après avoir fait ses études à Kiel, il passa à Édimbourg, où il apprit la chimie, tout en étudiant les institutions anglaises, qu'il apprécia parfaitement en parcourant les diverses contrées de la Grande-Bretagne. Sa carrière administrative s'ouvrit à Copenhague, où il fut secrétaire du ministre des finances, puis sous-bibliothécaire, enfin l'un des directeurs de la banque danoise. Ayant quitté le Danemarck, le gouvernement prussien le nomma directeur du commerce de la mer Baltique.

Après la paix de Tilsitt, il fut envoyé en Hollande, afin d'y négocier avec des agents anglais sur quelques affaires de finances. A son retour à Berlin, il fut nommé conseiller d'État. On créa alors l'Université de Berlin : Niebuhr fut à la fois de l'Académie des Sciences et de l'Université avec Butmann, avec Heindorf, avec Savigny, et il vécut dans l'intimité de ces hommes célèbres, qui l'engagèrent à donner au public un cours d'histoire romaine. Il en rédigea, en 1811 et en 1812, les deux premiers volumes, dont l'apparition fit tant de bruit, et qui cependant sont loin d'avoir le mérite de la dernière édition. Il s'attacha surtout à la critique des faits, enchérit sur Beaufort, qu'alors il ne connaissait pas, approfondit les institutions, reconstitua celles dont le souvenir était perdu, et suppléa souvent, à force de sagacité, au silence des Anciens. Vers le même temps, il lisait à l'Académie de savants mémoires, par exemple sur le *Périple de* Scyllax, qu'il pense avoir été rédigé vers l'Olympiade 105. Il émit aussi une opinion



IMMORTALI MEMORIAE
B. G. NIEBVHRII C. F.
QVEM VIRTVS INTER SVMMOS
VIROS GERMANIAE RETTVLIT
INGENII LVMEN
NOSTRA AETAS ADMIRATVR
POSTERA ADMIRABITVR
HISTORIAE ET PHILOLOGIAE
CONCILIATOREM EGREGIVM
PIE SVSPICIVNT
PHILOLOGI VLMAE
CONGREGATI
A. CIϽ IϽ CCCXXXXII.

raisonnée sur l'inscription d'Adulis, s'occupa de la géographie d'Hérodote, jeta quelque jour sur les annales des Scythes, des Gètes, des Sarmates, effaça du recueil des œuvres d'Aristote le *Traité des Économiques*, etc. Pendant les désastres de Russie, en 1812, il suivit les armées, et, de concert avec Arndt, fit paraître un journal intitulé : *Le Correspondant prussien*. Niebuhr ne fut pas étranger à la défection de la Prusse, et assista à diverses batailles de la campagne de 1813. Après la guerre, il fut de nouveau envoyé en Hollande. En 1815, il perdit son père, et peu de semaines après, son épouse. Dès qu'il fut remis de sa douleur, il fit imprimer quelques écrits politiques en faveur de la Prusse contre la Saxe, et se montra longtemps le soutien des patriotes allemands, qu'il défendit dans un écrit sur les associations secrètes; aussi assure-t-on que sa mission près du Saint-Siége ne fut qu'un honorable exil.

Quoi qu'il en soit, la mission était bien choisie : c'était en quelque sorte rendre à Rome un citoyen dont le destin avait différé la naissance. Malgré les distractions causées par sa nouvelle union (il s'était remarié avant son départ), il publia les fragments de Fronton, s'associant à l'abbé Maï, qui venait de les découvrir. En passant par Vérone, il découvrit les *Institutes* de Gaius, qui depuis des siècles dormaient dans la bibliothèque du chapitre. A Rome, il fit des notes pour la *République* de Cicéron, et rechercha les vestiges de l'ancienne ville. Ses études, ses habitudes domestiques, l'estime de tous, l'affection du Saint-Père, lui rendaient le séjour de Rome fort agréable; mais en 1823 il fut obligé de solliciter son rappel, parce que la santé de sa femme avait trop à souffrir du climat. Avant de quitter l'Italie, il alla

visiter Naples, où il collationna un manuscrit de Charisius;
puis il partit pour l'Allemagne. En passant par Saint-Gall,
retira de la poussière les obscurs fragments du poëme
Marobaude, et se rendit dans les provinces du Rhin. Rete
à Bonn par des circonstances fortuites, il s'occupa sur-
champ de continuer son *Histoire romaine*. Le 3e volume
rédigé pendant l'hiver de 1824. Quand il l'eut terminé,
s'aperçut qu'avant de le publier, il lui fallait compléte
refondre les deux premiers volumes, déjà depuis longte
lancés dans le public; et il n'hésita point à entreprendre
immense travail.

En 1826, il conçut et réalisa le projet de réimprimer
auteurs de la collection de Byzance, et fit lui-même l'*Agathi*
il avait fondé aussi le *Musée du Rhin*, recueil périodi
qu'il gratifia de savantes dissertations sur *Lycophron*, sur
passage de *Tzetzès*, sur la *Guerre chrémonidienne*, et sur
fragment nouveau de Dion Cassius, qu'il restitua avec un
bonheur, malgré le mauvais état dans lequel l'avait trou
l'abbé Maï. Le 7 février 1830, son second volume étant enco
manuscrit, une nuit de désastre vint détruire le fruit de
de veilles : un violent incendie consuma les étages supérieu
de la maison de Niebuhr. Il lui fallut recommencer son vo-
lume. Il n'était pas encore remis de cet excès de travail quan
la révolution de Juillet vint jeter l'effroi dans son âme; dé
il se croyait expulsé de sa demeure par les Français. Il é
en général très-faible, et sa constitution nerveuse s'altérait
la moindre émotion. Dans les derniers jours de l'année, il fut
atteint d'un rhume dans lequel bientôt les médecins reconnurent
les symptômes d'une inflammation mortelle; en effet, le 2 jan-
vier 1831, il avait cessé d'exister. Cet illustre savant n'a laissé

le peu de manuscrits, et son *Histoire*, l'un des plus beaux monuments de l'érudition du siècle, demeure inachevée (1).

L'école dont Niebuhr est le fondateur n'a point pour trait istinctif le scepticisme, car ce n'était pas chose nouvelle de voquer en doute, de traiter de fables, les grands événements es premières périodes de l'histoire romaine ou de toute autre istoire; la nouveauté consistait dans une manière plus élevée, lus patiente, plus philosophique, de procéder à l'investigation le ces fables et de déterminer leur véritable place et leur véitable relation avec l'histoire. L'ancien sceptique, après s'être nvaincu qu'un récit était fabuleux, le rejetait purement et implement. Le critique moderne s'attache à suivre l'esprit, a vie de la nation, dans la fable même. Il n'essaie pas, à l'exemple de l'historien partagé entre le doute et la foi, de açonner et de réduire la fable à la mesure des croyances actuelles, de modifier les détails, d'élaguer les prodiges; mais, prenant pour point de départ les faits restés incontestables, les données puisées à des sources collatérales, il soumet à une investigation approfondie le récit fabuleux et poétique. Il se transporte dans les temps où la pensée humaine revêtait ces formes poétiques, et se proposait plutôt pour but le plaisir et l'excitation que l'instruction et la vérité; il cherche à se rendre compte des circonstances qui enflammaient alors l'imagination populaire; il montre comment la fable est née, comment elle a grandi; il en fait ressortir la pleine signification historique.

On conçoit la difficulté d'une telle tâche et combien sont récaires, après tout, les résultats de pareils travaux. Cette éthode historique ne saurait d'ailleurs être employée par un

---

(1) Ph. de Golbéry dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

esprit d'une érudition sèche, aride et doué de l'unique faculté de marchander sa croyance. Il faut, au contraire, une ample et riche érudition, unie à une puissance d'imagination suffisante pour grouper, coordonner, animer, dans un vivant tableau, les connaissances éparses puisées dans les livres, pour faire vivre celui qui la possède, au milieu des scènes et dans l'esprit des anciens âges. Telle fut précisement la méthode qu'employa Niebuhr, chez qui on trouve cette combinaison si rare d'une imagination ardente et d'une érudition prodigieuse.

Belle médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : P. HELFRICHT F. Inscrip. BARTHOLDUS G. NIEBUHR.

R. IMMORTALI MEMORIAE B. G. NIEBUHRII C. F. QUEM VIRTUS INTER SUMMOS VIROS GERMANIÆ RETTULIT INGENII LUMEN NOSTRA AETAS ADMIRATUR POSTERA ADMIRABITUR HISTORIÆ ET PHILOLOGIÆ CONCILIATOREM EGREGIUM PIE SUSPICIUNT PHILOLOGI ULMAE CONGREGATI 1842.

NIEMEYER (AUGUSTE-HERMANN), chancelier de l'Université de Halle, où il naquit le 1er septembre 1754, et où il mourut le 5 juillet 1828, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Médaille, en argent, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, avec PFEUFFER F. en lettres gravées. En dessous : G. LOOS DIR. Inscrip. D. AUG. HERM. NIEMEYER UNIV. FRID. CANC. INST. FRANCK. DIR. HAL. NAT. D. 1 SEPT. 1754.

R. Minerve, derrière laquelle l'égide surmontée d'un hibou et d'une branche de laurier, met le bonnet doctoral sur la tête d'une petite statue, placée sur un piédestal. Vers la gauche, un vieillard assis tenant de sa main gauche un flambeau allumé. Inscrip. ALTERI CONDITORI SUO ANTE HOS 50 ANN. CREATO DOCT. PHIL. INSTIT. FRANCKIANA HAL. Exergue : A. 1827 D. 18 M. APR.

NIEUWLAND (Pierre), savant mathématicien hollandais, un des professeurs les plus érudits de physique et d'astronomie qu'ait possédés l'Université de Leyde, naquit le 5 novembre 1764, et mourut le 14 novembre 1794, à peine âgé de trente ans.

Van Swinden prononça l'oraison funèbre de Nieuwland.

Jérôme de Vries, un des meilleurs amis de Rudolphi, possédait un portrait gravé sur argent, de forme ovale, de Nieuwland.

OBERNDOFFER (Jean), docteur en médecine.

Clichet, en plomb, de 4 centimètres, offrant le buste à droite, sous lequel : 1597. Inscrip. JOHANNES : OBERNDOFFER : DOCTOR : PP.

OCCO (Adolphe), premier du nom, surnommé le Frison, naquit à Osterhuys en 1447, pratiqua la médecine à Augsbourg, et mourut en 1503.

Médaille, en argent, de 5 3/4 centimètres.

A. Le buste. Insc. ADOLPHUS. OCCO. FRISIUS. MEDICUS.

R. JACTA CURAM TUAM IN DOMINO NAM ILLI CURA EST DE NOBIS (1).

OCCO (Adolphe), troisième du nom, fils d'Adolphe II et petit-fils d'Adolphe I, non moins célèbre en médecine qu'en

---

(1) Berl. biblioth., vol. 2, part. 1, 1748, où cette médaille se trouve représentée par les soins de Moehsen, qui, page 95 à 104, a traité de la partie numismatique se rapportant aux Occo. Cette pièce se trouve dans le cabinet des médailles de Berlin, et Rudolphi l'avait en plomb ainsi qu'une autre uniface. Le père d'Adolphe Occo, premier du nom, était un médecin plein de mérite, qui propagea avec succès l'étude des belles-lettres en Allemagne. On peut consulter avec fruit l'ouvrage déjà cité de Jacques Brucker, pour tout ce qui concerne l'histoire des Occo.

numismatique, naquit à Augsbourg, le 17 octobre 1524, et mourut le 28 octobre 1606, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Ses premières études furent dirigées par son père, savant médecin, qui l'envoya ensuite en Italie pour les perfectionner; il y obtint le laurier doctoral à Ferrare, en 1549. De retour à Augsbourg, Occo s'adonna à la pratique médicale. En 1564, il fut chargé de l'inspection de toutes les pharmacies de la ville, genre d'occupation avec lequel il se familiarisa tellement qu'il publia, quelque temps après, une pharmacopée dont le succès fut prodigieux, et qui n'eut pas moins de dix-huit éditions dans divers formats. Cet ouvrage servit de modèle à tous les autres du même genre. Lors de la création du collége de médecine d'Augsbourg en 1582, il fut élu vicaire perpétuel du doyen, et il remplit les fonctions de cette charge avec une exactitude et un zèle remarquables. N'ayant pas voulu se conformer au calendrier grégorien, décrété en 1581 par une bulle du pape Grégoire XIII, le Sénat le priva de tous ses emplois; il s'en consola en utilisant ses loisirs par l'étude des antiquités, spécialement de la numismatique, et en approfondissant la connaissance de la langue grecque, dont il rendit l'usage plus fréquent en Allemagne.

Les vastes connaissances d'Occo l'avaient mis en rapport avec les hommes les plus distingués de son temps, qui se faisaient un plaisir de cultiver son amitié, tels que le géographe Ortelius, le philologue Frischlin, et surtout Conrad Gesner, avec lequel il entretint une correspondance scientifique. La réputation qu'il s'était acquise par son mérite et ses talents parvint aux oreilles de l'empereur Maximilien II, qui lui envoya des lettres de noblesse.

L'ouvrage qui a placé Occo au premier rang des numisma-

tistes de son époque est intitulé : *Imperatorum romanorum numismata a Pompeio Magno ad Heraclium; quibus insuper additæ sunt inscriptiones quædam veteres, arcus triumphales et alia ad hanc rem necessaria.* Anvers, de l'imprimerie de Plantin, 1579, in-4°. Il eut plusieurs éditions; mais c'est la cinquième éditée par le savant Argellati et qui parut à Milan en 1730, in-fol. avec figures, qui doit être préférée à toutes les autres. Pour décrire ses médailles, Occo procède de la manière suivante : Après les noms du personnage, il pose une épigraphe grecque (1). Cette courte inscription est une sentence qui sert à dévoiler le caractère de l'individu, s'il a été bon ou méchant, s'il s'est distingué par quelque qualité ou action digne de remarque. Après l'épigraphe, vient une courte biographie, dans laquelle sont relatés les principaux événements qui ont marqué la vie ou le règne du personnage dont les médailles vont être décrites. Lorsqu'un historien exact et véridique s'est occupé du même sujet, Occo y renvoie le lecteur. Il rapporte aussi d'anciennes inscriptions, au nombre de plus de soixante, qui ont été composées en l'honneur de bons princes, ou pour célébrer des actions héroïques, ou même pour éterniser par l'adulation la plus vile la mémoire d'exécrables tyrans. Il donne les noms des triumvirs monétaires qui vécurent sous Auguste. Des notes marginales assez nombreuses servent à indiquer le sujet ou la date de la médaille, ou à en compléter la description. Celle-ci est toujours claire, précise, sans ambiguité : on

---

(1) Comme il n'a pas fait connaître à quelle source il les puisait, on peut conjecturer que ces épigraphes sortent de sa plume, d'autant plus si l'on se rappelle combien il était profond dans la connaissance de la langue grecque.

s'aperçoit par là que l'auteur avait à sa disposition des pièc[es]
choisies et parfaitement conservées (1).

Deux médailles, qui se trouvent au cabinet royal à Berli[n].

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. ADOLPHUS OCCO A. F. A. N. (Adolphi F[i]lius Adolphi Nepos) MED. R. P. AUG. AET. 52.

R. Des armoiries. Insc. VITA MIHI CHRISTUS MORS ERIT [MIHI] LUCRUM (2).

La seconde, de même métal, a 4 centimètres.

A. Le buste. Insc. ADOLPHUS OCCO A. F. A. N. MED. R. P. AU[G.] AET. 50.

R. Des armoiries. En haut : VIRTUTES PRÆMIIS DECORANTU[R]. En bas : MAXIMIL. II. IMP. P. F. AUG. MUNUS (3).

OCCO (ADOLPHE), septième du nom, fils d'Adolphe, petit-fi[ls] d'Adolphe et arrière-petit-fils d'Adolphe, devrait être, à pro[pre]ment parler, le quatrième du nom; mais comme plusieu[rs] Adolphe sont morts avant lui très-jeunes, Bruckerus l'appel[le] septième du nom d'Adolphe. Il naquit en 1578, fut médeci[n] à Augsbourg, et mourut de la peste en 1618, âgé de qua[ran]te ans.

On conserve dans le cabinet royal de Berlin une médaill[e] uniface, ovale, en argent, de 4 2/3 centimètres de haut sur 3 [...] de large, représentant le buste à droite avec l'inscription ADOL[PHUS] OCCO. A. F. A. N. A. P. M. D. AE. 25. Avec les lettres V et P

(1) [illegible], p. 64 et suivantes.

(2) [illegible] *[illegible]. Dec.* 2 vol. in-8°. — BRUCKERUS, p. 30. — KOEHLER, [illegible]

(3) [illegible], même page

réunies, qui paraissent former le monogramme du graveur (1).

ODHELIUS (JEAN-LAURENT), docteur en médecine, conseiller au collége de santé à Stockholm, médecin de la cour, premier médecin au lazaret des Séraphins de la même ville pendant cinquante ans, et où il professa la médecine clinique durant onze ans, fut membre de l'Académie des Sciences et de plusieurs sociétés savantes. Il naquit le 2 mars 1737, à Strengnas, en Suède, et mourut le 23 août 1816, âgé de soixante-dix-neuf ans.

Médaille de mariage.

A. Trois bustes, celui d'Odhelius et de ses deux épouses, entre des flambeaux en sautoir. Inscrip. OÖFVERVENNELIG, SÅSOM DÖDEN, ÄR KARLEKEN.

R. MINNE AF KÅRT ÄGTENSKAP 2. ÅR 4. M. 17. D. MED. ELIS. MAR. BIURMAN 1740. $\frac{10}{12}$ G. 1763. $\frac{11}{10}$ DÖD 1766. $\frac{28}{2}$. OCH 25 ÅR MED BRITA CHR. WÅHLIN F. 1750 $\frac{25}{2}$ G. 1773. $\frac{16}{3}$. En dessous : J. L. ODHELIUS 1798 (2).

OERSTED (HANS-CHRISTIAN), l'un des naturalistes les plus distingués des temps modernes (3), était né, en 1777, à Rudkjœping, dans l'île de Langeland (Danemarck), où son père exerçait la profession de pharmacien. En 1799, il fut reçu docteur en philosophie par l'Université de Copenhague, et l'année d'après il fut adjoint à la Faculté de médecine. De 1801 à 1803, il voyagea avec une pension du gouvernement en Allemagne

(1) MAZZUCHELLI, dans son Musée, vol. 1, p. 431, pl. 97, nº 2, l'attribue à tort à Occo, troisième du nom. — MOEHSEN, *in Bibl. Berol. L. C.*

(2) Fr. SILFVERSTOLPE, ouv. cité, p. 835, nº 65.

(3) RUDOLPHI lui donne les prénoms de Henri-Charles.

et en France. En 1806, il fut nommé professeur de physique à l'Université de Copenhague. En 1812 et 1813, il entreprit de nouveau un grand voyage en Allemagne; et à Berlin il fit paraître ses *Aperçus sur les lois chimiques de la nature* (en allemand, 1812), qu'il publia ensuite en français et en collaboration avec Marcel de Serres, sous le titre de *Recherches sur l'identité des forces électriques et chimiques*. Plus tard il donna son *Tentamen nomenclaturæ chemicæ omnibus linguis scandinavico germanicis communes*. Il fut le créateur de la Société pour la propagation de l'histoire naturelle, qui fait alternativement des cours publics dans les diverses villes du Danemarck. En 1829 on le nomma directeur de l'École polytechnique de Copenhague, qui venait d'être fondée suivant un plan présenté par lui au gouvernement. A partir de 1839, on le vit prendre une part active aux travaux de la société des naturalistes scandinaves. Lorsqu'il mourut, le 9 mars 1851, il venait d'être nommé, à l'occasion de son jubilé, conseiller intime de conférences; titre auquel est jointe en Danemarck la qualification d'*Excellence*.

Dès les premières années de ce siècle, Oersted s'était fait un nom parmi les physiciens par la part qu'il avait prise aux recherches relatives à la pile de Volta, puis par diverses découvertes sur le son, sur la lumière, sur la loi Mariotte, etc. Mais ce qui rendit son nom européen, ce fut la découverte des faits essentiels de l'électro-magnétisme. Elle date de 1819, et il la fit connaître dans ses *Experimenta circa efficaciam conflictus electrici in acum magneticum* (Copenhagne, 1820). Il a rendu compte dans les Annales de Poggendorf de la plupart de ses autres travaux sur la chimie et la physique. En même temps, il s'attachait à propager le plus possible le ré-


LAVRENTIVS OKEN ORTENAVIENSIS
NAT. D.II M. AVG. MDCCLXXIX


ORDINES CORPORVM ORGANIS AEQVAVIT
SCRVTATORES NATVRAE CONSOCIAVIT

sultat de ses méditations, soit au moyen de cours auxquels il conviait le public, soit en publiant toute une suite d'excellents ouvrages, dont le succès n'a pas été moindre à l'étranger que dans son pays.

Portrait, coulé en fer, de 8 1/4 centimètres, très-ressemblant, fait d'après celui en cire de Poschius.

OKEN (Laurent), médecin et naturaliste distingué, naquit à Ortenaw le 2 août 1779, et mourut à Zurich le 11 août 1851, âgé de soixante-douze ans. Il était un des associés à la classe des Sciences de l'Académie de Belgique depuis le 8 octobre 1825.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : LOOS D. KOENIG F. Insc. LAURENTIUS OKEN ORTENAVIENSIS NAT. D. 2 M. AUG. 1779.

R. Des figures allégoriques d'histoire naturelle. Insc. ORDINES CORPORUM ORGANIS AEQUAVIT SCRUTATORES NATURÆ CONSOCIAVIT.

OLBERS (Henri-Guillaume-Mathieu), naquit le 11 octobre 1758, au village d'Arbergen, près de Brême, et montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour l'astronomie. Il étudia aussi la médecine à Gœttingue et obtint en 1780 le diplôme de docteur par la défense publique d'une dissertation sur les changements internes que l'âge apporte à la conformation de l'œil. Il exerça son art à Brême, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée le 2 mars 1840. Comme médecin et comme homme, il jouissait à un haut degré de l'estime de ses concitoyens. En 1811, il partagea avec Jurine de Genève le prix proposé par Napoléon I pour le meilleur mémoire sur le croup. Mais la culture de l'astronomie finit par devenir le grand travail de sa vie. Il s'occupa surtout de l'étude et de la recherche des

comètes. Il inventa une nouvelle méthode pour calculer à l'aide de trois observations la carrière d'une comète; méthode qu'il fit connaître dans une dissertation publiée en 1797, à Weimar, et qui est restée en usage depuis. C'est lui aussi qui publia le catalogue le plus complet des comètes calculées; et en 1815 il découvrit une comète à laquelle on a donné son nom. Mais il est encore plus célèbre pour avoir découvert deux planètes, connues sous le nom de Pallas (1802) et Vesta (1807). Olbers se livra en outre à des recherches approfondies sur l'origine vraisemblablement lunaire des pierres météoriques, et inventa une méthode pour calculer les étoiles tombantes, etc. La *Correspondance mensuelle* de Zach, les *Nouvelles astronomiques*, de Schumacher et quelques autres recueils contiennent la plupart des curieuses dissertations dont il a enrichi les diverses branches de l'astronomie. En 1850 la ville de Brême lui a fait élever une statue en marbre, œuvre du sculpteur Steinhœuser.

Médaille, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. LOOS DIR. C PFEUFFER FEC. Insc. HEINR. WILH. MATH. OLBERS GEB. D. 11 OCT. 1758 DOCTOR DER HEILKUNDE D. 28 DEC. 1780.

R. Cercle en étoiles; au centre : DEM ENTDECKER DER PALLAS U. DER VESTA DEM ERFORSCHER DER KOMETEN BAHNEN IHREN HOCH-VEREHRTEN DIRECTIONS MITGLIEDE AM JUBELTAGE SEINER DOCTOR WÜRDE DIE GESELLSCHAFT DES MUSEUMS IN BREMEN D. 28 DEC. 1830.

ORFILA (Mathieu-Joseph-Bonaventure), toxicologiste célèbre, professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de l'Université de Paris, dont il fut doyen pendant dix-huit ans (de 1830 à 1848), naquit à Mahon, dans l'île de Minor-

que (une des Baléares), le 24 avril 1787. Issu d'une famille de petits commerçants, on le consacra de bonne heure aux emplois subalternes de la marine; et dès l'âge de quinze ans il visitait les côtes d'Afrique et de Sicile, comme mousse, à bord d'un bâtiment marchand. Peu curieux à cette époque, il stationna longtemps dans le port d'Alexandrie sans visiter les Pyramides. De retour à Mahon, en 1805, il obtint de son père la permission d'aller à Valence étudier la médecine, et au bout d'une année il remportait dans ce pays, lent au progrès, les premiers prix de physique et de chimie. En 1806, il quittait Valence pour Barcelone, cité plus avancée et dans laquelle il se fit tellement apprécier pour son intelligence et son zèle, que la junte du lieu envoya le jeune Orfila à Paris aux dépens de la caisse municipale, à raison de 6,000 réaux par année (1,500 fr.), et à la condition, flatteuse pour sa personne, qu'il reviendrait professer la chimie à Barcelone. Il arriva à Paris le 11 juillet 1807, mais la guerre qui éclata en 1808 entre la France et l'Espagne le soumit pour quelque temps aux inquiétudes de la vie, en supprimant tout-à-coup sa pension municipale de Barcelone. Heureusement un oncle qu'il avait à Marseille vint à son secours jusqu'au moment de sa réception, qui eut lieu le 27 octobre 1811. Il ouvrit un cours de chimie dès 1812, enseignant pour se poser et pour apprendre. Déjà, trois ans plus tôt, en 1809, il avait donné de premières leçons, rue du Bac, où Vauquelin et Fourcroy, voulant l'encourager, apparurent un jour inopinément dans son amphithéâtre. La chimie comptait dès lors de grands maîtres, les Vauquelin, les Thénard, les Berthollet, les Chaptal, les Gay-Lussac, lui-même ne s'étant point signalé de prime abord comme devant être leur successeur. Toutefois, il osa, et il

réussit. Des premiers, ses amis vinrent l'entendre : la foule inerte les suivit, puis cette foule vint seule et vint longtemps, attirée par la grande jeunesse et le talent du professeur et surtout parce qu'elle achetait à la porte le droit d'entendre et d'applaudir (1). Dès cette époque, Orfila était un professeur agréable et instructif. Sa parole facile et toujours étudiée, par la crainte des contre-sens d'une langue encore mal apprise, excitait la sympathie de l'auditoire. Ensuite Orfila a toujours professé debout, toujours su ses leçons par cœur ou à peu près, et toujours joint l'action oratoire au discours, et la preuve au précepte; et puis une voix pleine de vie et, comme Mesmer et Gall, un accent étrange, moitié espagnol, moitié languedocien, une figure toujours parlante et haute; que de motifs pour être écouté !

Il le fut et dès lors il ne marcha plus dans la carrière, il vola au but, et ceignit de nombreuses couronnes, allant toutes à son front. Cependant, invité par quelques Espagnols à venir occuper la chaire de Proust à Madrid, il adressa au gouvernement un plan d'études si grandiose et si dispendieux que cette chère patrie, jadis prodigue, se résigna aux vieilles routines de ses laboratoires et se passa de son concours; il se mit également à la disposition de Barcelone, envers laquelle il se trouvait engagé par sa parole et sa gratitude. Barcelone lui rendit sa promesse, se déclarant trop pauvre depuis la guerre pour pourvoir aux dépenses d'un enseignement progressif.

Libre donc des liens de la reconnaissance et de la patrie, et dès lors marié à Mademoiselle Gabrielle Lesueur (Juillet 1815), fille d'un sculpteur en renom, excellente musicienne

(1) Ce cours se payait à raison de 40 fr. par auditeur.

et femme d'esprit, il fit ses préparatifs pour un voyage à Mahon, résidence de sa famille. Il espérait judicieusement qu'à son retour il trouverait la France moins inquiète, plus rassise, et un gouvernement plus viable et mieux affermi. Quelques-uns crurent qu'il partait pour toujours, emmenant avec lui Madame Orfila. Encore à Marseille le 11 décembre 1815, et à la veille de l'embarquement, l'Académie des Sciences le nomma membre correspondant dans sa section de médecine. Quelques mois après, il revint à Paris, et put remercier personnellement ceux qui venaient de l'élire, le croyant fixé à Mahon. Déjà célèbre et membre de l'Institut, ce voyage aux îles Baléares fut pour Orfila une suite de fêtes et d'ovations.

En 1816 il fut nommé médecin par quartier de Louis XVIII, honorable sinécure de 1500 fr. que le ministre Decazes lui fit obtenir. Ayant de plus hautes prétentions, il se fit naturaliser Français en 1818, en sorte que ses amis, l'année suivante, purent le faire nommer professeur à la Faculté de médecine; il occupa dans l'origine la chaire de médecine légale. Mais M. Frayssinous ayant disposé de cette chaire en 1823, après le licenciement des anciens professeurs, Orfila obtint pour compensation la chaire de chimie, d'où son protecteur et premier maître Vauquelin venait d'être expulsé.

Il fut nommé doyen de la Faculté, alors que l'émotion politique et les émeutes eurent fait du décanat un faix trop lourd pour Antoine Dubois, devenu octogénaire. En 1832, en remplacement du baron Portal décédé, on le nomma du conseil général des hôpitaux et hospices de Paris, et peu de temps après on l'élut membre du conseil général de la Seine, deux places d'une très-haute importance, quoique gratuites et peu

conciliables dans un même titulaire, surtout quand celui-ci se trouvait être doyen d'une faculté, et deux ans plus tard membre du conseil royal de l'instruction publique, en remplacement de Guéneau de Mussy, décédé.

En 1834, Orfila obtint ses lettres de grande naturalisation, au moyen desquelles on avait espéré de l'élever à la pairie; mais un des secrétaires perpétuels de l'Institut lui fut préféré, après que le docteur Double eut repoussé les conditions auxquelles cette dignité lui était à lui-même offerte (1). Enfin, en 1838 Orfila fut promu commandeur de la Légion d'honneur. De tous les titres que nous venons d'énumérer sans omission, Orfila en perdit plusieurs dans les dernières années de sa vie. Il avait cessé depuis longtemps d'appartenir au conseil général de la Seine; la révolution de 1848 lui fit perdre le titre de conseiller des hôpitaux, la charge de doyen, et quelques autres de moindre importance. Il était resté membre du conseil supérieur de l'Université et professeur de la Faculté, places lucratives, mais assujettissantes, entre lesquelles il dut opter, les nouvelles lois d'alors ne permettant point le cumul de deux traitements dont le total dépasserait 12,000 francs.

Comme administrateur, Orfila a fait tourner au profit de l'École de médecine la haute et constante faveur dont il jouissait près du gouvernement de Juillet. Il eut à peine le temps de désirer, des fonds affluaient de toutes parts pour l'accomplissement de ses desseins. Grâce à lui, l'ancienne Faculté, elle et ses dépendances, n'est plus reconnaissable aujourd'hui.

---

(1) On demandait au docteur Double qu'il renonçât à l'exercice de la médecine.

Aucun administrateur de Juillet ne se conforma autant que lui à l'engouement de l'époque pour les constructions. Il fit certainement peu pour la bibliothèque de la Faculté; mais que de murs s'élevèrent à sa voix comme à celle d'Amphion! En cédant à la ville de Paris, au prix de 310,000 fr., l'emplacement insalubre des anciens pavillons d'anatomie et le jardin botanique de la Faculté, contenant à peine un arpent, il favorisa l'utile percement de la rue Racine. Le sacrifice de cet arpent de terre, outre les 310,000 francs de la ville, lui valut: 1° 300,000 francs sortant des caisses du ministre de l'instruction publique et émanant du budget; 2° l'autorisation de transférer à Clamart, au delà de la Pitié, les salles de dissection de l'École; 3° la concession de sept arpents de terre dans la partie Est du jardin du Luxembourg, avec faculté d'y aménager un nouveau jardin botanique. Or, grâce à ces 610,000 francs, si facilement obtenus d'un gouvernement sympathique à toute nouveauté, Orfila fit jeter bas l'ancien hospice Saint-Cosme ou de l'Observance et bâtir sur son emplacement ce bel hôpital des cliniques, qui serait parfait s'il était salubre. Il est juste de reconnaître que c'est une heureuse innovation d'avoir rapproché de la Faculté même les salles d'accouchement, de chirurgie et de médecine, dans lesquelles sont rendus pratiques et vraiment probatoires des examens qui jusque-là n'étaient qu'oraux et théoriques.

Orfila ne borna pas là ses services et son influence. Sa présence dans le conseil des hôpitaux lui fit obtenir de ce conseil que la Faculté serait défrayée des 200,000 francs auxquels s'élevait l'ameublement de l'hôpital des cliniques. Il obtint également du ministère qu'il laissât à l'École de médecine les 200,000 francs que Dupuytren avait légués pour la créa-

tion d'une chaire d'anatomie pathologique; et ce fut avec une partie de cette somme que put être fondé le musée Dupuytren, clause tacite du legs fait par l'illustre chirurgien. A coup sûr, Orfila fut moins bien inspiré, moins habile, alors que pour embellir et compléter cet autre ancien musée de l'École auquel il désirait sans justice donner son nom, il se résigna à de criantes irrégularités, qui, tout en laissant sauve son intégrité, ont exigé des enquêtes, donné lieu dans les chambres à de pénibles débats, embarrassé plusieurs ministres, entaché plusieurs budgets, et malheureusement satisfait les amis du scandale. Toutefois, il y aurait injustice à contester à Orfila d'avoir rendu les études médicales plus fortes et plus pratiques et d'avoir formé des médecins plus instruits et plus surveillés durant leurs études. Ses rapports si divers avec la Faculté, avec les hôpitaux, le conseil municipal et l'Université, lui permirent de mettre la main aux écoles supérieures de pharmacie, aux réceptions départementales des jurys médicaux, ainsi qu'aux écoles préparatoires des départements. Il a de même influé sur le service des hôpitaux, où le nombre des médecins fut de son temps plus que doublé. Il affaiblit l'unité confraternelle des 1500 praticiens de Paris, en associant inquisitorialement trois à quatre cents d'entre eux sous sa présidence, au risque de les mettre en hostilité, ou du moins en défiance avec 1000 à 1200 confrères, voulant expressément conserver leur indépendance. Enfin, jamais personne autant que lui n'aura trituré la matière médicale ni autant que lui influé sur les médecins, dont aucun n'était placé, promu, décoré, récompensé sans son intervention ou son agrément.

Orfila mourut à Paris, le 12 mars 1853, à l'âge de soixante-six ans. Deux mois avant, le 4 janvier, il était venu lire à l'A-

cadémie de médecine comme un testament scientifique, dans lequel il destinait et consacrait de son vivant une somme de 120,000 fr. à diverses fondations et à des récompenses (1).

Trois médailles.

La première est uniface ovale, en bronze, de 9 2/3 centimètres en hauteur et de 8 en largeur, offrant le buste à droite, devant lequel, en lettres gravées, ORFILA. En dessous et également en lettres gravées : DAVID 1726 (2).

La deuxième est aussi uniface en bronze de 8 3/4 centimètres présentant le buste à droite, sous lequel : DAVID 1826. Devant le buste : ORFILA. Les deux inscriptions en lettres gravées. Au revers : ECK ET DURAND.

La troisième, en bronze doré, de 3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : E. FAROCHON F. Inscrip. M. J. B. ORFILA PRÉSIDENT FONDATEUR ET BIENFAITEUR.

---

(1) Les principaux de ses ouvrages, qui tous comptent plusieurs éditions, sont: *Traité de médecine légale*, suivi du *Traité des exhumations juridiques* (1821 à 1823); 2° *Éléments de Chimie médicale*, (deux vol., 8e édit.; la première est de 1817); 3° *Secours à donner aux personnes empoisonnées et asphyxiées* (1818); 4° *Toxicologie générale* (5e édition, de 1813 à 1815); dans ce dernier ouvrage, qui est un traité expérimental des poisons, et qui témoignera dans l'avenir des travaux sérieux de l'auteur, Orfila étudie chaque substance vénéneuse, ses effets sur un être vivant (la plupart de ses expériences furent faites sur des chiens, auxquels on liait l'œsophage); les principaux réactifs pouvant servir à en signaler la présence; ses antidotes; les traces qu'en ont gardées les organes, et les troubles graves qu'en reçoit la vie. A la vérité, c'est un ouvrage de description plutôt que de principes, et dès lors d'une exécution facile et prompte, ce qui n'amoindrit aucun de ses mérites. Le malheur est que, dans ses expériences sur des animaux vivants, Orfila a confondu les effets nécessaires de la ligature de l'œsophage avec les effets essentiels des poisons expérimentés. — Docteur ISIDORE BOURDON.

(2) Il s'est glissé une erreur typographique dans la description donnée par RUDOLPHI de cette pièce : au lieu de 1726, c'est 1826 qu'il faut lire.

R. Dans le champ : « JE METS AU PREMIER RANG DES CHOS
UTILES QU'IL M'A ÉTÉ DONNÉ DE FAIRE, LA FONDATION DE L'ASSOCIA
TION.... » Périgraphe : ASSOCIATION DES MÉDECINS DE LA SEI
FONDÉE EN 1833 DÉCRÉTÉE D'UTILITÉ PUBLIQUE EN 1851. En de
sous : une étoile.

ORLOWSKI (ONUPHRIUS), répétiteur de botanique à l'Un
versité de Wilna. Il découvrit et empêcha la tentative d'
misérable d'empoisonner J. E. Gilibert, alors son profess
d'histoire naturelle et de matière médicale à Wilna; dep
professeur au Collége de médecine de Lyon, dont il devi
maire, et où il mourut le 2 septembre 1814.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste du roi, derrière lequel : I. P. H. (HOLZHAUSS
Insc. STANISLAUS AUGUSTUS D. G. REX POLONIAE M. D. LITUA.

R. L'inscription suivante entourée d'une guirlande de la
rier : OB CIVEM SERVATUM ONUFRIO ORLOWSKI STUDII BOTANICI
ACADEMIA VILNENSI REPETITORI DILIGENTISSIMO QUOD NEFANDAS
TEXIT ET IMPEDIVIT INSIDIAS IN VITAM GENTI REGIQUE UTILEM ET C
TAM, MAGISTRI SUI JOAN. GILIBERTI HIST. NATUR. PROFES. 1782 (1

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Comme celui de la précédente et le revers est aussi
même à l'exception de la guirlande, qui ne se voit pas su
celui-ci (2).

ORTELIUS (ABRAHAM), géographe belge éminent, l'un de

(1) LENGNICH *Nachr*. vol. 2, p. 482. — MERKW., ouv. cité, n° 426. Cette mé
daille est très-rare; très-peu ont pu être frappées, le coin s'étant cassé.

(2) Quoique cette médaille porte le même millésime que la précédente, LENGN
assure qu'elle ne fut frappée qu'en 1791.



CRÉATEUR DE LA
GÉOGRAPHIE MODERNE,
IL COORDONNA LES NOTIONS
DE CETTE SCIENCE EN LES
RECTIFIANT SOIT D'APRÈS SES
OBSERVATIONS PERSONNELLES, SOIT
PAR DES INDICATIONS PUISÉES A DES
SOURCES SÛRES. LE PREMIER IL PRÉSENTA
UN TABLEAU COMPLET DES DIFFÉRENTES
CONTRÉES DU GLOBE. SAVANT ANTIQUAIRE,
IL S'ADONNA AVEC SUCCÈS A L'ÉTUDE
DE LA NUMISMATIQUE. IL FUT HONORÉ
PAR LES PRINCES ET PAR LES SAVANTS
DE SON SIÈCLE. SES OUVRAGES ONT
REÇU L'HOMMAGE DE LA
POSTÉRITÉ.

restaurateurs de la géographie, naquit en 1527, à Anvers. Après avoir terminé ses études classiques, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut les Pays-Bas et une partie de l'Allemagne avec J. Vivian, négociant de Valenciennes, son ami : il accompagna ensuite Emmanuel Van Metteren, son cousin, en Angleterre et en Irlande; puis visita l'Italie jusqu'à trois fois, et y recueillit des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma l'un des cabinets les plus curieux qu'on eût encore vus dans les Pays-Bas. Son principal soin dans ses voyages était d'examiner les inscriptions pour reconnaître les anciens noms de chaque lieu, et fixer les rapports de l'ancienne géographie à la moderne. A son retour dans sa ville natale, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la géographie et conçut le premier l'idée de réunir les cartes publiées jusqu'alors par différents auteurs. Ses talents lui méritèrent l'amitié de ses plus illustres contemporains, entre autres de Gérard Mercator, Belge comme lui et célèbre géographe, qui, loin d'être jaloux du seul rival qu'il pût redouter, retarda la publication de ses propres cartes pour ne point nuire au succès de celles d'Ortelius. Cet atlas obtint l'approbation unanime et lui valut en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Ortelius mourut le 28 juin 1598.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : JOUVENEL. Insc. ABRAHAM ORTELIUS, NÉ A ANVERS EN 1527 MORT EN 1598.

R. CRÉATEUR DE LA GÉOGRAPHIE MODERNE, IL COORDONNA LES NOTIONS DE CETTE SCIENCE EN LES RECTIFIANT SOIT D'APRÈS SES OBSERVATIONS PERSONNELLES, SOIT PAR LES INDICATIONS PUISÉES A DES SOURCES SURES. LE PREMIER IL PRÉSENTA UN TABLEAU COMPLET DES DIFFÉRENTES CONTRÉES DU GLOBE. SAVANT ANTIQUAIRE, IL S'ADONNA

AVEC SUCCÈS A L'ÉTUDE DE LA NUMISMATIQUE. IL FUT HONORÉ PAR LES PRINCES ET LES SAVANTS DE SON SIÈCLE. SES OUVRAGES ONT REÇU L'HOMMAGE DE LA POSTÉRITÉ.

OVIDE (Publius-Ovidius-Naso), l'un des poëtes latins les plus gracieux, naquit à Sulmone dans le territoire des Péligniens, le 13 des calendes d'avril, ou 20 mars, de l'an de Rome 711 (quarante-trois ans avant J.-C.), sous le consulat de Vibius Pansa et de A. Hirtius.

Il annonça de bonne heure les plus remarquables dispositions pour la poésie. Possesseur d'une grande fortune, il put les développer et les perfectionner par des voyages en Grèce et en Asie-Mineure; de retour à Rome, il y vécut jusqu'à l'âge de cinquante ans tout entier au culte des Muses et au plaisir, aussi bien vu à la cour d'Auguste que dans un joyeux cercle de parents et d'amis. Mais un décret de l'empereur, rendu par des motifs qui sont demeurés inconnus, et qui ont donné lieu aux suppositions les plus diverses, vint l'arracher brusquement à cette existence épicurienne et l'exiler à Tomes, ville de la Mésie, sur les bords de la mer Noire, où il mourut de chagrin, huit ans après, l'an 17 de J.-C.

Ses poëmes, auxquels par suite de sa paresse habituelle il ne mit pas la dernière main, brillent en général par la grâce et la facilité, bien que parfois il s'y laisse aller au bavardage, à l'antithèse, au bel esprit et à de froids jeux de mots. Chez les Anciens, ses *Métamorphoses* étaient de toutes ses productions celles qu'on lisait le plus; et il en est encore ainsi aujourd'hui. Elles se composent de quinze livres, appartiennent au genre narratif, et traitent de tous les mythes depuis le moment où l'univers sortit du chaos jusqu'à l'époque de César. Le poëte

y suit autant que possible l'ordre chronologique, et en forme un récit continu. Il y a triomphé avec un rare bonheur de l'extrême difficulté de composer un tout avec des matériaux si divers. La meilleure traduction en vers qu'on en ait est celle de Saint-Ange (Paris, 1804). Les *Fastes* ou calendrier des fêtes romaines, en six livres, ressemblent beaucoup pour le contenu aux Métamorphoses, mais sont d'une nature plus didactique; on y trouve des récits tirés de la mythologie romaine ou bien des antiques chroniques romaines et italiques, qu'Ovide rattache aux journées et aux fêtes les plus solennelles du calendrier romain. Il célèbre l'amour sensuel dans ses *Amores* ou Élégies d'amour, en trois livres, dans son *Ars amandi* (l'Art d'aimer), en trois livres, ainsi que dans ses *Remedia Amoris* (Remèdes contre l'amour), poëmes qui ont en outre le mérite de nous initier à la connaissance exacte des mœurs de l'époque corrompue où vivait l'auteur. Dans ses *Héroïdes* (Héroïdes ou épitres amoureuses adressées à leurs amants absents par des héroïnes de l'époque mythique), Ovide a créé un genre tout particulier de poésie élégiaque et didactique. Il nous en reste encore vingt-et-une; mais sur ce nombre la critique prétend en rejeter quelques-unes, comme apocryphes. Enfin, on a encore d'Ovide des élégies proprement dites, qu'il composa pendant la durée de son exil; elles portent le nom de *Tristia* (Les Tristes), en cinq livres, et celui d'*Epistolæ ex Ponto* (Lettres écrites du Pont-Euxin), en trois livres. On trouve encore dans le recueil de ses poésies, sous le titre d'*Ibis*, un poëme satirique, diatribe en vers écrite contre un personnage dont le nom est resté inconnu. Mais sa tragédie de *Médée* est perdue. C'est à tort qu'on lui attribue quelques petits poëmes sans importance, tels que l'*Elegia ad Liviam*

Augustam et ceux qu'on désigne sous le nom de *Catalecta Ovidii* (1).

Médaille, en moyen bronze, de 2 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. OVIDIUS NASO.

R. Sacrifice dans un temple.

PACCHIONI (ANTOINE), médecin renommé, naquit à Reggio, dans le Modénois, le 13 juin 1665. Il fit ses premières études dans sa patrie et s'appliqua ensuite à la philosophie et aux mathématiques, il étudia la médecine, et dès qu'il eut obtenu le laurier doctoral, il se rendit à Rome, où il s'attacha à Malpighi, qui le produisit dans la pratique. L'estime de ce savant maître lui procura la confiance des habitants de Tivoli, où il exerça son art avec succès pendant près de six ans. Rappelé à Rome, il s'y fit connaître si avantageusement de Lancisci, que ce médecin l'associa à ses travaux. Il s'y occupa beaucoup de dissection. La dure-mère fut le principal objet de ses recherches anatomiques; mais tout ce qu'il a écrit, n'est pas conforme à la vérité. Il a prétendu, entre autres choses, avoir découvert quelques glandes conglobées dans les environs du sinus longitudinal, pendant que Nuck en niait formellement l'existence, et tandis que Malpighi, ce scrutateur attentif des glandes, n'en a point parlé. Méry a cependant communiqué à l'Académie des Sciences de Paris une observation qui semble appuyer l'assertion de Pacchioni. Mais ce point n'est pas celui sur lequel il a eu le plus à se défendre, son sentiment sur la structure musculaire de la dure-mère a été combattu par plu-

(1) L'édition *princeps* des œuvres complètes d'OVIDE est celle qui parut à Rome en 1471.



JEAN PALFYN,
NÉ À
COURTRAY
LE
XXVIII NOV. MDCL,
MORT
À GAND LE XXI AVRIL
MDCCXXX.

sieurs anatomistes et en particulier par Baglivi, Bazani et Fantoni. Pacchioni mourut à Rome le 5 novembre 1726, âgé de soixante-et-un ans. Il a laissé de nombreux mémoires sur l'anatomie.

Rothscholtz donne la description suivante d'une médaille frappée en l'honneur de ce médecin (1).

A. Le buste. Insc. ANTONIUS PACHIONUS REGIEN. MED. ET ANAT. ROMANUS. AN. LIV.

R. Un enfant est conduit par un génie auprès d'Apollon, qui montre un squelette, aux pieds duquel un enfant est assis, tenant un microscope. Dans le lointain, un temple. Insc. NON INGLORIUS IBIS.

PALFYN (JEAN), anatomiste célèbre, lecteur en chirurgie à Gand, naquit à Courtrai le 28 novembre 1650, et mourut à Gand le 21 avril 1730, à l'âge de quatre-vingts ans (2).

---

(1) Ouv. cité, p. 235, n° 112.

(2) Il a laissé les ouvrages suivants :

Nieuwe Osteologie ofte waere en zeer naeuwkeurige beschryving der beenderen van 't menschen lichaem. Gend, by J. Danckaert, 1701, in-12 de 418 pages. — Leyde, by J. Van der Deyster, 1702, in-12 de 494 pages. — Ibid., 1727, in-8° de 478 p. — Amsterdam, by J. Morterre, 1758, in-8° de 478 p. — En allemand, Breslau, 1730, in-8°. — En français, par l'auteur, Paris, G. Cavelier, 1731, in-12.

Les os de la tête y sont très-bien décrits. La description des fosses nasales et celle des trous de la base du crâne sont remarquables.

Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération; avec un *Traité des monstres de* Fortunio Liceti, et une *Description anatomique de deux enfants monstrueux nés à Gand en* 1703. Leyde, chez Schouten, 1708, in-4° de 366 pages, avec soixante-douze figures. — Traduit en hollandais, ibid., 1714, in-8°. — Ibid., by J. Van der Deyster, 1724, in-12. — Ibid., by J. Du Vivie, 1724, in-4° de 135 p. — Réimprimé en français, Leyde, chez Schou-

Palfyn a la gloire d'avoir introduit dans la science le titre d'anatomie chirurgicale; il ne resta étranger à aucun des progrès que le commencement du XVIII[e] siècle apporta à l'art qu'il cultivait avec un si brillant succès. Sa découverte du forceps, qu'il appelait *mains*, le place au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité; car c'est à cet instrument, modifié depuis, que tant de mères et leurs produits ont dû et doivent encore leur conservation.

Cet homme éminent avait une passion irrésistible, celle de la science; un besoin invincible, celui de se rendre utile en publiant le fruit de son travail; il ne pouvait résister à ces

---

ten, 1730, in-4°. — L'histoire des deux enfants monstrueux fut aussi imprimée à part, à Gand, en langue flamande, 1703, in-8°. Cette monstruosité a été reproduite par la peinture. La Société de Médecine de Gand, dans sa séance du 7 décembre 1847, reçut communication d'une lettre de la Régence municipale, annonçant qu'elle lui envoyait, pour orner le local de ses séances, un ancien tableau que le ci-devant collége de médecine avait fait faire en l'honneur du célèbre Palfyn, et qui représente ce cas curieux de monstruosité ischiadelphe. Ce tableau paraît avoir été peint par Jean Van Cleef. On sait que ce peintre naquit en 1646, à Venloo, et mourut en 1716, à Gand, où il était établi. Il fut élève de G. De Crayer et de Louis Primo. Le premier l'employait très-souvent pour l'aider dans ses nombreux travaux, et, à sa mort, Jean Van Cleef fut chargé d'achever les tableaux commencés par son maître, et notamment les ouvrages que Louis XIV faisait exécuter en Belgique.

Palfyn a encore édité :

Heelkonstige ontleeding des menschelyk lichaems ofte nauwkeurige verhandeling van de voornaemste handwerken der heelkonst zoo in de harde als sagte deelen van 's menschen lichaem. Leyde, 1710, in-8°, avec figures. — Ibid., 1718, by J. Van der Deyster, in-8°, de 563 p., avec fig. — Ibid., 1733, by J. H. Van der Deyster, in-8°, de 709 p. — Ibid., 1734, by J. H. Van der Deyster, in-4°, 2 vol. de 492 p. — Elle a été traduite en allemand, Leipzig, 1717, in-8°. — Traduite en français et augmentée par l'auteur, Paris, 1726, G. Cavelier, 2 vol. in-12,

bles penchants; il fallait qu'il satisfît l'impulsion de son me au prix de tous les sacrifices et des plus grandes privations. Il vit mourir ses protecteurs et ses amis; privé de leur itié, resté seul, Palfyn tomba dans la misère, dut vendre s livres pour subsister, et mourut dans les bras de la relin, son unique consolatrice, qu'il avait honorée toute sa vie. s restes mortels furent inhumés, sans pompe, au cimetière l'église Saint-Jacques, à Gand, et le nom de Palfyn, dont ouvrages avaient mérité la haute approbation des hommes science les plus illustres de l'Europe, semblait voué à bli, lorsqu'une voix du dehors osa attaquer la renommée

---

fig. Le chirurgien De Vaux, de Paris, a beaucoup travaillé à cette édition. — , 1734, 2 vol. in-8°, avec fig. Cette édition est due à Baudon, qui augmenta rage de notes et des observations chirurgicales de Ruysch et de celles de . — Ibid., 1753, veuve Cavelier, 2 vol. in-8°, avec fig. On doit cette der- à Antoine Petit, qui y joignit un grand nombre de figures tirées de Verheyen, un *Traité d'ostéologie*, par lui-même. La traduction italienne est de Ve-, 1759, 3 vol. in-4°. — Il existe encore une édition allemande faite 1760, in-12.

C'est son ouvrage d'anatomie chirurgicale. Palfyn y donne d'excellents pré-, fruits de son expérience, sur le traitement et l'opération du cancer au . Il réforma, le premier, le mode vicieux de suture dont on s'était servi jus-lors dans les plaies des intestins, y trace des règles judicieuses sur l'opéra- de l'empyème, sur l'époque la plus convenable pour pratiquer la paracenthèse, il détermine le lieu d'élection, etc. On y trouve encore la description des in-ments inventés par lui, et, parmi ceux-ci, un bistouri pour les hernies, dont ran s'est plus tard approprié l'invention.

De besondere Heel en Geneeskonst der Oogziekten, in 't frans beschreven door zeer ervaren heer M. A. Petit, etc., en vertaald door Johan Palfyn. Leyden, C. Vermey, 1714; 2 vol. in-4°, ensemble 422 pages et 96 figures. Cet ouvrage ferme plusieurs observations importantes du traducteur, et dans l'une d'elles, confirme l'opinion que la cataracte est due à l'opacité du cristallin.

de l'inventeur du forceps. Les président et assesseurs du Collége de médecine de Gand s'en émurent. Une démonstration touchante eut lieu : un modeste cénotaphe (1), orné du forceps et d'une couronne civique, fut inauguré, le 11 février 1783, par les soins du collége, dans l'église Saint-Jacques, au milieu d'un immense concours de monde. Van Dueren, licencié en médecine, y prononça le panégyrique de Palfyn; le docteur De Brabant y lut des vers flamands, admirables d'énergie, divisés en seize strophes et dans lesquels il compara le sort de Palfyn à celui de ses devanciers, Homère, Milton, Galilée et Vésale.

Cette solennité touchante produisit, par sa simplicité, un immense effet sur l'esprit de la population, mais surtout sur celui de plusieurs grandes familles gantoises, qui engagèrent le Collége de médecine à ouvrir une souscription pour élever un monument plus digne à Palfyn. Les listes furent bientôt couvertes d'une foule de noms considérables (2). Elles permirent d'inaugurer, en 1784, en face du premier cénotaphe, un véritable mausolée, dû au ciseau de l'habile sculpteur Van Poucke, avec cette inscription : IMMORTALI PALFINI GENIO.

Cet hommage grandiose retentit au dehors, rappela les titres honorables de Palfyn à la célébrité, et fit taire ou modifier les

---

(1) Ce monument portait pour inscription :

D. O. M.

ET PIIS MANIBUS JOANNIS PALFYN SCRIPTIS ANATOMICIS ET CHIRURGICIS PER EUROPAM CLARI OBIIT DIE 7 FEBR. 1733, ÆTATIS SUÆ 78. POSUIT COLLEGIUM MEDICUM GANDAVENSE 1783.

Cette inscription, fautive sous le rapport de l'âge et de l'année de la mort de Palfyn, a été effacée. La Commission pour la conservation des monuments en Belgique ne pourrait-elle pas faire rétablir l'inscription, en rectifiant les dates de l'âge et du décès de Palfyn?

(2) Je conserve ce précieux document historique dans ma bibliothèque.

accents de l'envie. Depuis, la renommée de Palfyn reçut de nouvelles consécrations. Sa ville natale donna le nom de Palfyn à la rue où il naquit; son buste est conservé à Gand sur la façade de la maison qu'il habita au Vieux-Bourg; son portrait, gravé sur cuivre d'après ce buste, figure dans l'ouvrage de M. le docteur Broeckx (1), couronné par la Société de Médecine de Gand. Cette compagnie savante a fait graver le nom de Palfyn sur la belle médaille qu'elle accorde aux lauréats de ses concours; le chemin de fer de l'État a attaché son nom à une de ses locomotives; son effigie est représentée sur la médaille d'inauguration de l'Académie royale de Médecine de Belgique et sur son sceau, et je possède une médaille, représentant les vénérables traits de Palfyn, due au burin élégant de Mr Ch. Onghena. La voici :

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face, tourné vers la droite, en costume de lecteur de chirurgie.

R. JEAN PALFYN, NÉ A COURTRAI LE 28 NOV. 1650, MORT A GAND LE 21 AVRIL 1730 (2).

La médaille de l'Académie de Médecine, dont je possède un exemplaire en bronze, a 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : JOUVENEL. Insc. LÉOPOLD PREMIER ROI DES BELGES.

Sept médaillons reliés entre eux par des banderoles et des feuilles de laurier, et offrant les bustes d'autant de célébrités médicales belges : celles de Palfyn, Rega, Dodonée, Van den Spieghel, Van Helmont, Verheyen et Vésale. Un huitième

---

(1) Page 109.

(2) Elle est entièrement gravée au burin.

médaillon, au centre, porte pour inscription : INSTALLÉ LE 26 SEPT. 1841 NOTHOMB MINISTRE DE L'INTÉRIEUR. Insc. ACA-DÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE BELGIQUE (1).

La médaille de la Société de Médecine de Gand, dont je possède un exemplaire en argent, a 4 1/2 centimètres.

A. Une étoile rayonnante surmonte la tête d'Hygie assise qui tient de la main droite une coupe à laquelle un serpent dont le corps entoure son bras, vient s'abreuver. A la gauche elle a un rouleau. Au dos du siége de la déesse pendent deux couronnes, et se lit le nom de PALFYN. A ses pieds, les emblèmes des sciences, des livres, des parchemins, sur l'un desquels : 1858; un hibou et une lampe allumée posée sur un piédestal. Derrière le siége, le bâton d'Esculape, entouré de fleurs et un vase où deux serpents s'abreuvent. Insc. SOCIETAS MEDICA GANDAVENSIS. Exergue : ERECTA 1834 — J. BRAEMT INV. ET F.

R. A la partie supérieure : EXPERIMENTUM DIFFICILE. En travers au-dessous, le bâton d'Esculape. Le champ est libre et est destiné à recevoir le nom du lauréat. En dessous, les armes couronnées de la ville de Gand, avec les initiales S. P. Q. G., entourées de fleurs et de fruits.

C'est la Société de Médecine de Gand, disons-nous, qui a fait frapper cette belle médaille, due au brillant burin de

(1) Cette magnifique médaille me fut remise par M. Sauveur, secrétaire de l'Académie, peu après le décès de mon père, qui était membre honoraire de cette institution scientifique. — GUIOTH, ouv. cité, p. 321. pl. 30, n° 322. La même planche représente encore le sceau de cette Académie. Il est en plomb; on y voit aussi les sept médaillons semblables à ceux de la médaille décrite; mais, à la place du 8e médaillon, se trouve au centre un écusson couronné, portant le lion belge, entouré d'une banderole, avec la devise : L'UNION F. LA FORCE.

M. Braemt, gantois. Cette association médicale compte vingt-cinq années d'existence; elle fut fondée par quelques hommes aux nobles aspirations le 15 juin 1834. Les suffrages les plus honorables l'accueillirent bientôt avec la plus vive sympathie. A son exemple, d'autres sociétés savantes s'organisèrent, mais à elle la gloire d'avoir donné l'impulsion au mouvement scientifique dans les cercles médicaux de notre patrie.

En fait de travaux, les nombreux mémoires, les observations, les rapports et les discussions auxquelles ils donnèrent lieu, se trouvent consignés dans soixante-et-un volumes de ses publications.

La Société ouvrit plusieurs concours : celui de 1858-59, l'un des plus brillants jusqu'alors, non seulement par le nombre des mémoires, mais par leur mérite intrinsèque, a placé l'association de Gand à un rang des plus élevés parmi celles de la Belgique.

Pour obtenir ce résultat, les hommes d'élite que la Société s'est librement choisis comme commissaires-présidents, se sont particulièrement ingéniés à donner une bonne direction à ses travaux et à maintenir une bienveillante harmonie entre ses membres. C'est ainsi que l'institution a progressé et qu'elle est parvenue à ce point de splendeur aujourd'hui. C'est grâce à ses louables efforts qu'elle peut insérer sur sa glorieuse bannière vingt-cinq années d'existence, vingt-cinq années de progrès dans l'art si difficile qu'elle cultive avec de si persévérants succès.

C'est le 14 juin 1859 qu'elle a fêté le vingt-cinquième anniversaire de son existence. A cette occasion, chaque membre résidant a reçu un exemplaire en bronze de la troisième médaille que nous avons décrite.

Aujourd'hui cette Société se compose, outre un grand nombre de membres correspondants et plusieurs membres honoraires, de trente-neuf membres résidants. MM. J. Guislain, A. Burggraeve, A. Lados, sont commissaires-directeurs; Ch. Poelman, secrétaire; L. Fraeys et E. Lesseliers, secrétaires-adjoints; J. De Muynck, trésorier, et A. Willems, secrétaire-adjoint et bibliothécaire.

PAPIN (Denis) naquit à Blois, le 22 août 1647. Après avoir achevé ses humanités, il s'adonna à l'étude de la médecine, et prit ses degrés à la Faculté de Paris. Il pratiqua son art avec succès, consacrant ses loisirs à des travaux sur la physique. S'étant rendu en Angleterre, il y fut accueilli avec distinction par les savants, et fut associé par Boyle à ses belles expériences sur la nature de l'air. Il fut admis en 1681 à la Société royale de Londres, et, en 1687, l'Université de Marbourg lui offrit une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de succès. En 1699, l'Académie des Sciences de Paris se l'adjoignit comme correspondant, et ce savant laborieux et estimable mourut en 1710 (1).

Une notice de M. Arago, jointe à l'annuaire des longitudes de 1829, a prouvé de la manière la plus positive que le docteur Papin doit être considéré comme le premier et le véritable inventeur des principes fondamentaux de la machine à vapeur

---

(1) Il a laissé les ouvrages suivants : *Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes*, Paris, 1682, in-12; *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines*, Cassel, 1695, in-8°; *Ars nova ad aquam ignis adminiculo efficacissime elevandam*, Leipzig, 1707, in-8°. Il a encore inséré un grand nombre de lettres et de mémoires dans le *Journal des Savants*, dans les *Transactions philosophiques*, etc.

telle qu'on l'emploie aujourd'hui. C'est en 1690 qu'il décrivit, dans les *Actes de Leipzig*, une machine à piston, montant et descendant alternativement dans un cylindre, par l'expansion et la condensation successive de la vapeur. Papin, qui avait parfaitement pressenti toutes les ressources du nouveau moteur, proposait de l'employer aux épuisements, à la navigation, à la balistique, etc. Avant 1710 il avait imaginé la première machine à haute pression et son condenseur, et le robinet à quatre voies, qui joue un rôle capital dans plusieurs espèces de ces machines. En 1682, il avait inventé son digesteur, si précieux pour l'industrie, et la soupape de sûreté, l'une des parties les plus importantes des appareils à vapeur.

Il ne sera pas inutile, croyons-nous, de donner ici un court aperçu historique des diverses phases qu'a parcourues la machine à vapeur; de la voir, ébauche grossière sortie du néant, se perfectionner sans cesse et parvenir de progrès en progrès jusqu'à défier par la justesse de ses mouvements la régularité du meilleur chronomètre.

Dénommée d'abord pompe à feu, les savants qui, les premiers, en apprécièrent la puissance, craignirent de la mettre en jeu. Pendant longtemps elle fut regardée comme une création dangereuse. Aussi la laissa-t-on dormir dans les laboratoires et les musées; mais, dès que le génie de l'industrie comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de cette force nouvelle, le praticien ne laissa plus le monstre tranquille, il le soumit à ses expériences, et à force d'essais parvint à en maîtriser l'action; alors on vit la machine à vapeur s'avancer triomphante dans la carrière, aidant le travail, triplant la production, opérant partout des prodiges, et enrichissant tous ceux qui se confiaient à elle.

Une fois la puissance de cette découverte reconnue, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, se disputèrent l'honneur d'avoir inventé la machine à vapeur. En Angleterre, dans les sociétés savantes et dans l'atelier, on s'accorde à regarder le marquis de Worcester comme le premier auteur de la machine à feu. Malgré cet accord formel, la France proclama, par l'organe de ses savants, que ce n'est point Worcester, mais bien Salomon de Caus, à qui revient le mérite de la priorité. Quelques érudits ont bien voulu gratifier l'antiquité de la découverte de la machine à vapeur, prétention absurde. « Avant Caus et Worcester, Hiéron d'Alexandrie (1), Aristote et Sénèque, disent-ils, savaient de quelle puissance énorme la vapeur est douée. Aristote et Sénèque attribuaient les tremblements de terre à la transformation subite de l'eau en vapeur; et Blasco de Garay fit marcher dans le port de Barcelone un navire de 200 tonneaux par l'impulsion de la vapeur. » Mais les idées émises par Aristote et Sénèque sont vagues, et l'expérience du marin catalan n'est constatée par aucune pièce authentique. Ce qui est certain, c'est que les premiers qui s'occupèrent avec succès de la machine à vapeur furent Salomon de Caus et Worcester. L'ouvrage dans lequel celui-ci indique le moyen de se servir de la vapeur comme force motrice, parut en 1663, sous le titre de *Century of Inventions*. Mais quarante-huit ans auparavant, en 1615, Salomon de Caus

(1) Dans un ouvrage laissé par Hiéron d'Alexandrie, qui vivait dans le deuxième siècle avant notre ère, on trouve la description d'une machine par laquelle un mouvement de rotation est produit au moyen d'un jet de vapeur qui s'échappe d'un vase rempli d'eau bouillante. Mais il paraît que cette machine fut jugée pendant bien longtemps ne mériter aucune attention, puisqu'on ne voit pas qu'avant le XVIe siècle, il ait été question de l'application de la vapeur comme moteur.

avait émis le même principe dans un ouvrage intitulé : *Des forces mouvantes;* c'est donc à ce dernier que revient le mérite de la priorité. Ni l'un ni l'autre cependant n'eurent la gloire de faire construire la machine à feu; Caus fut traité de visionnaire; le marquis de Worcester éprouva le même sort. L'honneur de créer cette machine était réservé au docteur Papin. L'appareil dont il se servit, pour essayer son invention, était remarquable par l'exiguité de ses proportions. Le corps de la pompe n'avait que deux pouces et demi de diamètre, et ne pesait que cinq onces; cependant telle était sa force, qu'il élevait l'eau à une hauteur considérable. Cette machine n'est autre que la machine à condensation, machine si parfaite par la régularité avec laquelle elle fonctionne, la facilité de son entretien, et surtout le peu d'accidents auxquels elle est sujette que, malgré son prix élevé, et les grandes masses d'eau froide et de combustible qu'elle exige, on la recherche partout : dans les filatures et dans tous les établissements à situation fixe.

A l'ingénieux Papin, succédèrent Savery, Newcomen, Cawley. Savery appliqua la première grande machine à vapeur atmosphérique à l'industrie; Thomas Newcomen et John Cawley créèrent la machine atmosphérique ou machine de Newcomen. Étrange caprice du génie ! ces deux hommes, dont l'un était forgeron, et l'autre simple vitrier, créèrent une machine si parfaite, qu'elle est encore en usage aujourd'hui dans les usines où le charbon est à bon marché. La machine de Savery, au contraire, était défectueuse, les dérangements en étaient fréquents; il fallait porter la vapeur de la chaudière à six atmosphères.

La machine à vapeur marchait de progrès en progrès, et cependant la défiance accompagnait encore cette belle décou-

verte, lorsque James Watt, avec la protection de Bolton, lui fit faire des progrès immenses. A la machine à double effet et à un seul corps de pompe, succédèrent le parallélogramme articulé, et l'application du régulateur à force centrifuge. Washbrough transforma le mouvement rectiligne du piston en mouvement de rotation ; Murray exécuta les glissoirs manœuvrés par un excentrique; Trev-Hick et Vivian inventèrent les machines à haute pression locomotive, système plus simple, moins dispendieux, plus léger que celui à condensation, et produisant une plus grande puissance avec un piston d'une moindre surface. Ces machines n'exigent point d'eau de condensation; on y emploie la vapeur à deux, trois, quatre, et même dix atmosphères de force élastique; de façon qu'un piston d'une certaine surface peut être poussé avec deux, trois, quatre et même dix fois le simple effet de la pression atmosphérique.

Parvenue à cet état de perfection, la machine à vapeur est devenue de nos jours en quelque sorte l'âme de l'industrie.

Ici se révèle dans tout son éclat le génie inventif de l'homme. En Angleterre, on appliqua la vapeur aux nombreuses usines, aux filatures de coton, de laine et de lin, aux travaux hydrauliques, à la navigation, aux voies ferrées, etc. (1). La Belgique ne tarda pas à faire son profit de cette admirable création; elle entra de plein pied, sans tâtonnements, sans transition pour ainsi dire, dans l'ère industrielle où nous vivons, et à laquelle nous devons une bonne part de notre nationalité; car en industrie, comme dans les

---

(1) Aujourd'hui la vapeur, dans ses diverses applications, remplace dans la seule Angleterre, le travail de plus de trente millions d'hommes.

arts, comme dans les sciences, toutes les branches se tiennent, et celui qui fait avancer l'une d'elles, n'a pas moins fait pour toutes les autres. Un homme, au génie actif, entreprenant, mécanicien dès son enfance, un Belge, Liévin Bauwens, qui fit trente-deux voyages dans le Royaume-Uni, importa le premier sur le continent, au péril de sa vie, l'industrie manufacturière anglaise, ses machines et ses ouvriers. L'ancien couvent des Chartreux à Gand fut bientôt converti en une vaste filature de coton à la mécanique mue par la vapeur. Pareil établissement s'éleva à Tronchiennes, sous l'intelligente impulsion de l'industriel gantois qui, il ne faut pas l'oublier, avait encore importé en Belgique l'art de tanner d'après des procédés supérieurs à ceux qui existaient chez nous. Liévin Bauwens ne s'en tint pas là; il réalisa le projet d'utiliser les hommes flétris par la loi et de les rendre à la société qui les avait repoussés, en établissant, dans la Maison de Force de Gand, qui comptait à cette époque une population de 12 à 1500 détenus, des ateliers de toute espèce. Fonderie, mécaniques, carderie, filature de coton, de lin et de laine, tissage de velours, de basins et de piqués, dentelles, habillements des prisonniers, fournitures d'armée, tout y fut entrepris avec succès. Chaque branche d'industrie avait son maître, qui formait des ouvriers et présidait à la fabrication; chaque ouvrier eut son salaire et, à l'expiration de sa peine, il possédait un état et un pécule, et, pouvait rentrer honorablement dans la société (1).

La découverte de l'illustre Papin a enfanté des prodiges!

---

(1) Consultez la notice sur Liévin Bauwens dans le *Messager des Sciences et des Arts*, cité, année 1853, page 164 et suivantes.

elle a augmenté indéfiniment la masse des jouissances humaines; elle a rendu accessibles au monde entier les ressources de l'aisance et de la prospérité. Elle a donné aux faibles mains de l'homme un pouvoir sans limites, et assuré à l'intelligence un triomphe perpétuel sur la matière.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BORREL 1852. Inscrip. DENIS PAPIN.

R. L'inscription : NÉ A BLOIS 22 AOUT 1647. MEMBRE DE LA SOC. ROY. DE LONDR. 1681. PROF. DE MATH. A MARBOURG 1687. INVENTE LA MACH. A VAP. A PISTON 1688. L'APPLIC. POSSIBLE A LA NAVIG. 1690. PUBLIE SON RECUEIL 1695. MORT A MARB. 1710.

PARACELSE (Théophraste), homme non moins remarquable par ses excentricités que par ses talents, et par la révolution qu'il amena dans la chimie et dans l'art de guérir. Il s'appelait Philippe-Auréole-Théophraste Bombast de Hohenheim, dont le nom latinisé fut transformé en celui plus connu de Paracelsus. Il naquit à Marien-Eisiedeln, en Suisse, l'an 1493 (1), et mourut le 24 septembre 1541.

Dans l'état où était la médecine du temps de Paracelse, il n'est pas étonnant qu'il ait passé pour un excellent médecin et un habile chirurgien. Le langage de cette science était un composé aussi ridicule que barbare de latin, de grec et d'arabe, et Galien commandait aussi despotiquement dans les écoles de médecine qu'Aristote sur les bancs de la philosophie.

---

(1) Le baron de Haller donne un autre lieu de naissance à Paracelse; il assure qu'il vint au monde au village de Gaiss, dans le canton d'Appenzel, et qu'il appartenait à la famille de Hohiner, qui y subsiste encore.

La théorie était fondée sur les qualités, leurs degrés, leurs tempéraments, et toute la pratique se bornait à saigner, purger, faire vomir et donner des clystères. La pathologie, qui conduisait à une telle pratique, n'avait que des principes erronés. Paracelse le premier démontra l'importance de l'étude de la chimie pour ceux qui cultivaient la médecine, importance à laquelle les médecins de son temps ne croyaient pas. Il fut aussi le premier à combattre la doctrine de Galien et d'Avicenne, et il apprit aux médecins à faire des recherches par eux-mêmes. Il établit l'infaillibilité du mercure dans les maladies vénériennes et dans d'autres affections, et il fit connaître divers autres médicaments qui lui ont mérité la reconnaissance de la postérité. Les médicaments qu'il employait avaient plus d'efficacité que ceux de ses prédécesseurs, parce qu'il les préparait avec le plus grand soin et d'après de meilleurs principes, et les extraits qu'il retirait des plantes étaient plus parfaits que ceux dont d'autres faisaient usage. A sa recommandation, on se servit beaucoup de la teinture d'hellébore. Nous lui devons l'*elixir proprietatis;* l'onguent digestif, préparé avec le jaune d'œuf et la térébenthine; différentes préparations tirées des minéraux, telles que les teintures martiales, le safran martial, divers médicaments composés avec le soufre, etc. C'est lui qui mit en avant cette grande vérité, que certains poisons pouvaient être employés comme remèdes avec succès. D'après ces principes, il faisait usage, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, des préparations de plomb pour les maladies de la peau, qu'il attaquait aussi avec différentes eaux corrosives, comme Valentin, son prédécesseur, et se servait de plusieurs remèdes antimoniaux. Il administrait intérieurement le sulfate de cuivre dans les maladies

de l'estomac, dans l'épilepsie, dans les affections vermin il se servait extérieurement de l'arsenic dans les ulcère geants. Il composa l'acide muriatique et l'eau forte par rents procédés. Il connaissait la composition de l'alun, qui constitue la différence qui existe entre ce sel et le vi Il avait des notions plus exactes que ses prédécesseur l'arsenic et le zinc, et sur la solution des métaux par régale; il fait mention de la propriété qu'a la vapeur de s d'altérer les couleurs végétales. Il avait des idées assez ju conformément aux notions de l'ancienne chimie sur le cipe auquel Stahl a dans la suite donné le nom de phlo que; il le trouvait dans le soufre et dans les métaux, et regardait comme indispensable dans la réduction de ces Il connaissait des fluides élastiques permanents autre l'air, qu'il regardait comme composé d'eau et de feu; étincelle excitée par le briquet était, suivant lui, un pr de ce feu contenu dans l'air. On trouve ainsi dans ses ouv le germe de deux systèmes célèbres qui ont paru long après lui. Si cet homme n'eût combiné ouvertement l'as gie et la magie à la chimie et à la médecine, il est certai eût reculé les bornes de ces deux sciences; malheureus il accorda trop de prix à l'alchimie et chercha avec trop deur à se faire des partisans (1).

Cinq médailles.

La première, uniface, en plomb, de 6 1/4 centimètres sente le buste avec les armoiries à côté et l'inscrip D. THEOPHRASTI PARACELSI. AE. 45 (2).

---

(1) Dezeimeris, ouv. cité, art. *Paracelse*. — *Biographie médicale*, même

(2) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 1, p. 237, pl. 53, n° 5 (où on lit par erreur: Koehler, vol. 11, p. 369. Cette médaille est en argent dans le cabinet de

La deuxième, uniface, en argent, pareille à la précédente, à l'exception qu'elle est un peu plus grande (7 1/4 centimètres), appartint jadis à Moehsen et se trouve actuellement dans la collection royale à Berlin.

La troisième, de 7 1/2 centimètres, est décrite dans Van Mieris (1). Sur le vase que Théophraste tient dans ses mains est écrit le mot AZOTH. Le champ de la médaille est le même que celui de la précédente; on y a ajouté un bord un peu plus large, avec l'inscription : ABSTRUSAM. TENEBRIS. TEMPUS. ME. EDUXIT. IN. AURAS.

La quatrième, uniface, en plomb, a 6 1/2 centimètres, avec le buste de face, tourné vers la droite, les mains soutenant le vase sur lequel le mot AZOTH. A côté des armoiries. Insc. THEOPHRAST. PARACELSI Æ. 45.

La cinquième, coulée en cuivre et perfectionnée par la gravure, très-belle, avec le buste tant soit peu élevé. Cette pièce, quoique ne présentant qu'un peu plus de 7 1/2 centimètres, pèse néanmoins onze onces et demie. En voici la description :

A. Le buste, sous lequel : le monogramme d'Albert Durer.

R. Une guirlande de laurier, avec ces mots au centre : EFFIGIES AUREOLI THEOPHRASTI AB HOHENHAIM AETATIS SUÆ XLVII (2).

PARÉ (Ambroise), l'un des plus grands chirurgiens des temps modernes, le père de la chirurgie française, chirur-

---

(1) Troisième volume, p. 44.

(2) Ce n'est certes pas l'œuvre de Durer, dit Rudolphi; car, à cette époque, cet artiste éminent devait déjà être mort depuis plusieurs années. Friedlander soupçonne avec raison que ce fut Moehsen qui fit faire cette médaille, qu'on conserve dans le cabinet royal de Berlin. La guirlande et l'inscription du revers sont gravées et trahissent un talent plus moderne.

gien ordinaire des rois de France Henri II et François II, et premier chirurgien de Charles IX et de Henri III, naquit à Laval, dans le Maine, vers 1509, de parents peu aisés. Son éducation s'en ressentit. Privé dans sa jeunesse de la connaissance des langues savantes, il dut se contenter de quelques livres, parmi lesquels les meilleurs étaient des traductions françaises; mais son ardeur d'apprendre et l'impulsion de son génie le firent avancer rapidement dans la connaissance de l'art pour lequel il était né. Il fréquenta les hôpitaux, passa près de quatre ans à celui de l'Hôtel-Dieu de Paris, se lança dans la chirurgie militaire, où il sut conquérir le titre du plus grand chirurgien de son époque. Il devint docteur en chirurgie le 18 décembre 1554 et mourut à Paris le 25 avril 1592 (1).

Ambroise Paré, dit Quesnay, effaça ses prédécesseurs; il se fit jour à travers les obstacles que lui opposait la fortune. L'émulation et la curiosité le conduisirent aux connaissances les plus profondes de la chirurgie : il porta dans cet art le goût de la simplicité qui va droit aux principes, qui les abrége, qui ouvre des routes faciles. Les opérations des Anciens paraissaient auprès des siennes des ouvrages gothiques; ce fut l'esprit d'invention qui le distingua surtout des autres chirurgiens. Véritablement né pour le vrai, il le démêlait souvent parmi tout ce qui le déguisait ou le cachait aux autres; il avait la fermeté de le prendre pour guide malgré les préjugés. Quoique plein de respect pour les Anciens, il ne fut jamais entraîné par le goût servile de son siècle; il ne reconnut dans la doctrine d'Hippocrate, de Galien, d'Albucasis, que l'autorité de la raison; il ramena leurs opinions à l'expérience

(1) D'autres biographes indiquent le 20 décembre 1590.

mme à une épreuve nécessaire et comme à la source de la rité.

Avant lui, on avait la cruelle coutume de verser de l'huile uillante dans les plaies d'armes à feu, sous le prétexte imaaire du poison dont on les croyait infectées. Paré prouva e la poudre à tirer n'a rien de vénéneux, que les balles ne ûlent point, et que ces plaies devaient être traitées d'une nière tout opposée. Il a été regardé comme l'inventeur de ligature des vaisseaux, quoiqu'il fût fort éloigné de s'attrier cet honneur, puisqu'il dit qu'Hippocrate, Galien, Avine et d'autres en ont parlé avant lui.

Il échappa à l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy par oïsme du roi; car ce fut moins par un principe de justice e dans des vues d'intérêt personnel que Charles IX, en ornant cette effroyable boucherie humaine, voulut sauver le irurgien à qui il avait dû son salut dans un cas dangereux, qui pourrait quelque jour lui rendre encore le même serice (1).

Une statue due au ciseau de David, d'Angers, a été érigée Ambroise Paré, en 1840, à Laval, sa patrie.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DEPAULIS. F. Inscrip. BROISE PARÉ.

R. NÉ A LAVAL EN 1509. MORT EN 1590. — Galerie métallie des grands hommes français. — 1819.

Pour les autres médailles, voir l'article consacré à Fernel.

---

1) Son ouvrage intitulé: *Ambrosii Parei Opera, novis iconibus elegantissimis strata; Parisiis*, 1582, in-fol., a été traduit dans toutes les langues. — DEZEIME- et la *Biographie médicale*, ouv. cités, art. *Paré*.

[illegible] eut à souffrir de la misère, [illegible] dans une maison opulente. A [illegible] il reprit ses études médicales, et au [illegible] le travail assidu, il fut reçu docteur.

[illegible] membre du conseil de salubrité [illegible] pour l'arrondissement de Sceaux, [illegible] pour les vieillards pauvres, ensui[illegible] membre du conseil général des prisons, il [illegible] emplois des preuves de dévouement. En [illegible] à Cadix pour étudier la maladie qui décima [illegible] et qu'on prétendait être la fièvre jau[illegible] que lorsque le fléau avait disparu. En 1821 il [illegible] qui sévissait dans le département de [illegible] aux médecins français qui allaient com[illegible] qui ravageait Barcelone. Ce fut entre s[illegible] le jeune Mazet, son ami et son élève. Lui [illegible] maladie, mais il eut le bonheur de se ré[illegible] à son retour, il se démit bientôt de ce[illegible]

En 1822, [illegible] les titres de membre du con[illegible] perpétuel de la nouvell[illegible]

comme la fièvre jaune. « Il fut l'un des législateurs des cordons sanitaires et des lazarets, a dit le docteur Isidore Bourdon, et rien n'a plus abrégé sa vie ni plus attristé ses derniers jours que les restrictions dont le gouvernement venait de frapper le régime des quarantaines. » En 1842, l'Académie des Sciences le choisit comme membre libre pour remplacer Pelletier. Il mourut à Paris, au mois de juillet 1847, à l'âge de soixante-sept ans.

Pariset fut un médecin littéraire. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ont obtenu les suffrages de ses collègues (1).

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : DUBOUR F. Inscrip. ÉTIENNE PARISET.

R. Dans le champ : IRE. OBVIAM. CADENTIBUS. MISERIS. AEGRIS. Inscription sur les bords : CADIX 1819. BARCELONE. 1824.

La seconde, en plomb, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : GAYRARD. F. Insc. ÉTIENNE PARISET.

R. Une couronne de chêne, au centre le bâton d'Esculape avec l'inscription : A ÉTIENNE PARISET SES AMIS (2).

---

(1) Parmi eux on remarque ses *Rapports sur la fièvre jaune de Cadix* et *sur la fièvre jaune de Barcelone*; un *Discours d'inauguration de l'Académie de médecine*, une édition des *Rapports de l'homme physique et de l'homme moral* de Cabanis, avec des notes; une traduction estimée des *Aphorismes d'Hippocrate* et de la *Lettre d'Hippocrate à Damogète sur Démocrite*; des notes jointes au *Formulaire magistral de Cadet de Gassicourt*; un *Mémoire sur les causes de la peste et sur les moyens de la détruire*, etc. Il terminait, quand la mort l'a surpris, un poëme *sur la vapeur*, pour le prochain concours de l'Académie française.

(2) C'est une pièce d'essai.

PARMENTIER (Antoine-Augustin), né en 1737, à Montdidier, fut privé de bonne heure de la tendresse et de l'appui de son père, et demeura confié aux soins d'une mère qui joignait un esprit cultivé à une grande élévation dans l'âme. La médiocrité de sa fortune lui interdit les études de collége et le força d'embrasser de bonne heure une profession utile ; la pharmacie fut celle pour laquelle il se décida. Après l'avoir étudiée quelque temps dans sa ville natale, il se rendit à Paris, où il resta jusqu'au moment de son départ pour l'armée du Hanovre, près de laquelle il fut nommé pharmacien en 1757. Bayen et Chamousset s'intéressèrent à son avancement, et le célèbre Meyer lui dévoila tous les mystères de la chimie. De retour à Paris en 1763, il reprit ses études et, trois ans après, il obtint au concours la place de pharmacien-adjoint de l'hôtel des Invalides, qu'il exerça pendant six années. Ses vues se portèrent alors sur les moyens d'augmenter les commodités de la vie dans ses besoins les plus immédiats. La pomme-de-terre attira surtout son attention, et il eut la gloire de dissiper les préventions aveugles qui s'opposaient, en France, à l'emploi général de cette plante utile que l'ignorance abandonnait entièrement aux animaux. Favorisé par Louis XVI, qui employa les plus nobles moyens pour seconder sa généreuse entreprise, il vit bientôt l'enthousiasme succéder au dédain, et sa plante chérie prendre enfin le rang qu'elle méritait d'occuper parmi les richesses agricoles (1).

(1) On sait qu'il planta ses pommes-de-terre dans la plaine des Sablons, sol aride, condamné jusque-là à une stérilité absolue, et qu'une excellente récolte de ces tubercules en fut le produit. Un second essai aussi productif eut lieu dans la plaine de Grenelle. La précieuse plante se répandit alors dans toute la France.

Il s'occupa également du blé de Turquie et de la châtaigne, perfectionna la boulangerie et proposa la mouture économique, dont l'emploi augmente le produit de la farine d'un sixième.

La faveur éclatante dont les auteurs de la révolution honorèrent la pomme-de-terre, ne s'étendit point d'abord à Parmentier, rendu suspect par ses rapports avec l'ancien gouvernement et par l'accueil particulier qu'il avait reçu du roi, mais le besoin qu'on eut de savants pour seconder un immense développement militaire, le fit bientôt rappeler à un service actif. Chargé de surveiller les salaisons destinées à la marine, il s'occupa en même temps de la préparation du biscuit de mer. En 1796, il fut porté sur la liste de l'Institut. Nommé successivement président du conseil de santé, inspecteur général du service de santé des armées, administrateur des hospices, il donna dans ces diverses fonctions de nouvelles preuves de son dévouement au bien public. Il améliora le pain des troupes, et rédigea un code pharmaceutique, qui fut généralement adopté pour les hospices civils, les secours à domicile et les infirmeries des maisons d'arrêt. Il ne demeura pas non plus étranger à la propagation de la vaccine, et indiqua le

---

C'est sous les yeux de Franklin qu'il essaya aux Invalides un procédé pour obtenir un pain savoureux de la pulpe et de l'amidon de la pomme-de-terre, combinés à égale portion, sans aucun mélange de farine. Le premier il parvint à ce résultat, et il communiqua gratuitement aux pâtissiers de la capitale le secret de fabriquer le *Gâteau de Savoie*, dont la base est encore l'amidon de pommes-de-terre. Nous ne pouvons pas omettre un dîner dont tous les apprêts, jusqu'aux liqueurs, consistaient dans la pomme-de-terre déguisée sous vingt formes différentes, et où il avait réuni de nombreux convives : leur appétit ne fut point en défaut, et les louanges qu'ils donnèrent à l'amphitryon, tournèrent à l'avantage de la merveilleuse racine.

moyen de rendre les soupes économiques aussi saines qu'agréables au goût.

Pendant le blocus continental, il reconnut et proclama les avantages du sirop de raisin, qui soutint bientôt la concurrence avec le sucre fourni par la betterave. En un mot, toutes les découvertes utiles au genre humain trouvèrent en lui un zélé propagateur. Son ardente philanthropie ne le quitta pas un seul instant jusqu'à sa mort, arrivée le 17 décembre 1813 (1).

---

(1) Ses nombreux ouvrages sont remplis de détails intéressants, mais ils se ressentent de l'insuffisance de ses premières études; ils manquent de méthode et sont écrits d'un style lâche et diffus. En voici les titres: Examen chimique de la pomme-de-terre. — Chimie hydraulique, par M. le comte de LAGARAYE, nouvelle édition augmentée de notes. — Avis aux bonnes ménagères des villes et des campagnes sur la manière de faire leur pain. — Observations sur les fosses d'aisances, et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange. — Le parfait boulanger, ou Traité complet sur la fabrication et le commerce du pain. — Expériences et réflexions relatives à l'analyse du blé et des farines. — Traité de la châtaigne. — Recherches sur les végétaux nourrissants qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires. — Recueil des pièces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'église Saint-Éloi de Dunkerque. — Méthode facile de conserver à peu de frais les grains et les farines. — Instruction sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages et d'augmenter la subsistance des bestiaux. — Le maïs ou blé de Turquie apprécié sous tous ses rapports. — Mémoire sur les avantages du commerce des grains et des farines. — Dissertation sur la nature des eaux de la Seine, avec quelques observations relatives aux propriétés physiques et économique de l'eau en général. — Instruction sur la conservation et les usages de la pomme-de-terre. — Traité sur la culture et les usages des pommes-de-terre, de la patate et du topinambour. — Économie rurale et domestique. — Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait, considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale, en commun avec M. Deyeux. — Déterminer, d'après les découvertes modernes chimiques et par des expériences exactes, quelle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles, putrides et dans le scorbut, en commun avec M. Deyeux. — Rapport au ministre de

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : E. DUBOIS F. Insc. ANT.ne AUG.in PARMENTIER.

R. Cérès debout montre à une femme assise, tenant un enfant sur ses genoux, une plante de pomme-de-terre en fleurs, entourée de tubercules et d'un soc de charrue. Exergue : CAUNOIS F. Sur la tranche, le mot CUIVRE.

PASSERUS, PASSERINUS ou DE PASSERIBUS (MARC-ANTOINE), fut, d'après Mazzuchelli (1), le prince des médecins de son temps, quoique Freherus, dans son ouvrage, ne le compte pas parmi les médecins, mais parmi les philosophes (2). Éloy, ni la Biographie médicale n'en disent rien. Il fut cependant médecin, mais s'adonna entièrement à la philosophie d'Aristote. Il naquit en 1491, et mourut en 1563, dans un âge avancé.

---

l'intérieur, par le comité général de bienfaisance, sur la substitution de l'orge mondé au riz, avec des observations sur les soupes aux légumes. — Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils, des secours à domicile, et des prisons. — Rapports au ministre de l'intérieur sur les soupes aux légumes, dites à la Rumfort, etc. — L'art de faire des eaux-de-vie et vinaigres. — Instruction sur les sirops et conserves de raisins destinés à remplacer le sucre. — Aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et des conserves de raisin dans le cours des années 1810 et 1811, pour servir de suite au traité publié sur cette matière, avec une notice historique et chronologique du corps sucrant. — Instruction pratique sur la composition, la préparation et l'emploi des soupes dites à la Rumfort. — Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires; cet ouvrage a été traduit en italien et en allemand. — Nouvel aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et conserves de raisin. — Biographie médicale; Cuvier, Silvestre, Cadet de Gassicourt, Éloge de Parmentier.

(1) Mus. MAZZ., ouv. cité, vol. 1, p. 322.

(2) *Theatrum virorum eruditione singulari clarorum*, in-fol., p. 1452.

Trois médailles.

La première, en plomb, de 3 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. M. ANTONIUS PASSERUS PATAVIN.

R. Deux individus, de sexe, paraît-il, différent, unis depuis le bassin jusqu'à la tête, les membres dégagés, les uns vers la terre, les autres dirigés en haut. Inscrip. PHILOSOPHIA COMITE REGREDIMUR (1).

La deuxième, en bronze, d'environ 3 3/8 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. M. ANTONIUS PASSERUS PAT.

R. Le même que celui de la première. Inscrip. PHILOSOPHIA DUCE REGREDIMUR (2).

La troisième.

A. Le buste. Insc. M. ANTONIUS PASSERUS. PATAVIN.

R. Une femme, debout sur un serpent, élève ses mains vers le soleil. Insc. SUPER ASPIDEM (3).

PATIN (GUY) naquit, selon les uns, le 31 avril, selon les autres (4), le 31 août 1601, dans le bourg d'Oudan, en Bray,

---

(1) Mus. Mazz., cité, vol. 1, p. 322, pl. 69, n° 3.

(2) Cette médaille est très-belle, dit RUDOLPHI, et quoique je l'aie attentivement examinée, que je me sois creusé le cerveau, je ne comprends rien à son revers. L'explication qu'en donne MAZZUCHELLI, et qui consiste à le représenter comme un cercle de la nature, est loin de me sourire, ajoute-t-il.

(3) CLAUDE DUMOLINET décrit cette médaille, dans son livre, sous le n° 45, p. 92 à 118, parmi les médailles de Jean Cavino, célèbre graveur italien du XVI° siècle, surnommé le Padouan, qui, comme on sait, s'appliqua particulièrement à contrefaire les médailles antiques. Les coins du Padouan se trouvent actuellement, au nombre de 122, à la bibliothèque royale de Paris. DUMOLINET les a fait graver dans son ouvrage intitule : *Cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*. Paris, 1692, in-fol.

(4) La *Biographie médicale*, art. *Patin*.


M. GVY PATIN DOIEN. 1652.
FELIX QVI POTVIT


·VRBI·ET·ORBI·SALVS·
FACVL·MEDIC·
PARIS·1648

diocèse de Beauvais (1), et selon quelques-uns à Hodenc, en Bray, village à quatre lieues de Beauvais (2). Après avoir fait ses humanités dans cette dernière ville, il vint à Paris pour y étudier la philosophie et retourna ensuite dans sa patrie. Il revint dans la capitale de la France contre le gré de ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique. Ce fut Riolan qui le détermina à se livrer à l'étude de la médecine. Pendant son baccalauréat, il fut fait archidiacre des écoles, et il parvint au doctorat le 17 décembre 1622 (3). Il exerça son art à Paris, mais il y fut moins connu par son habileté, que par l'enjouement de sa conversation et par son caractère satirique. En 1632, il fut nommé professeur de chirurgie à la Faculté de médecine, et quelques années après professeur au collége royal, où il remplaca Riolan. A l'ouverture de son cours, il prononça l'éloge de François I, fondateur de ce collége (1529), et celui des professeurs qui s'y étaient distingués, parmi lesquels, Danès, Turnèbe, Charpentier, les deux Duret, Simon Piètre et Riolan. En 1642, il fut élu censeur à la Faculté, et appelé au décanat en 1650. Ce fut un doyen vigilant et un rigide observateur des statuts.

Il eut à combattre les prétentions de Renaudot, qui travaillait à établir une nouvelle Faculté de médecine, sous le nom de chambre royale. Dans cette lutte avec un adversaire opiniâtre et habile, Guy Patin trouva l'occasion de déployer toute sa facilité oratoire et tout son esprit. Du reste, la Faculté ne

---

(1) Dezeimeris, art. *Patin*.

(2) La *Biographie médicale*, citée.

(3) Dans la *Biographie médicale*, art. *Patin*, t. 1, p. 401, il est dit qu'il reçut le laurier doctoral en 1627.

put que se féliciter de l'ardeur qu'il mit à défendre ses privilèges. Comme témoignage de ce zèle, on a la rédaction qu'il fit des annales de la Compagnie, au moyen des annales de la Faculté, conservées dans des registres dont un particulier avait fait restitution (1). Guy Patin mourut en 1672.

Guy Patin affectionnait particulièrement Hippocrate, Galien, Fernel, Duret, Houllier, Baillou et Heurnius. Il prétendait que les autres ouvrages n'étaient que de pâles copies de ces bons auteurs. Sa pratique était très-simple; il saignait beaucoup dans les maladies aiguës, et n'employait que les purgatifs minoratifs. Il était trop servilement attaché aux Anciens pour ne pas condamner l'antimoine, qui était un remède nouveau (2). On ne pouvait pas seulement prononcer dans les

(1) Ce fut pendant son décanat qu'un honnête particulier restitua à la Faculté de médecine deux manuscrits in-fol., qui étaient restés dans sa famille depuis le règne de Louis XII, c'est-à-dire, depuis environ cent cinquante ans. Cet ouvrage comprenait les faits remarquables qui s'étaient passés dans la Faculté depuis le 6 novembre 1395, sous le décanat de Pierre Desvallées. On y faisait mention de deux autres volumes pareils qui avaient dû les précéder et contenir l'histoire de cette Faculté depuis le commencement de son institution. Guy Patin se mit courageusement à l'œuvre, et l'extrait qu'il en fit a passé jusqu'à nous.

Longtemps avant ce doyen, la Compagnie faisait frapper des médailles ou jetons; l'usage était de marquer d'un côté les armes de la Faculté et au revers celles du doyen. Guy Patin changea cette coutume : il conserva d'un côté les armoiries de la Faculté, mais de l'autre fit représenter son portrait; ce changement fut imité douze ans après, par Antoine Morand et s'est perpétué jusqu'à Bourru, le dernier doyen de l'ancienne Faculté de médecine de Paris. — Hazon, ouv. cité, p. 112 à 118.

Patin haïssait l'antimoine autant que le cardinal Mazarin. Il tenait registre des malades tués, selon lui, par l'émétique, et il appelait sa liste le martyrologe de l'émétique, ou le témoignage de la vertu énétique (*ab enecando*) de l'antimoine.

(2) Les querelles au sujet de l'antimoine, qui s'élevèrent de son temps dans la Faculté de médecine de Paris, compromirent gravement la dignité doctorale en

écoles le nom redouté de ce minéral, qu'on ne fût vertement tancé par le doyen; et quiconque l'employait dans sa pratique, n'était rien moins qu'un empoisonneur.

Patin ne courut point après la fortune; il ne se souciait pas des grands, et refusa les places qu'on lui offrit à l'étranger. Ses lettres, écrites d'un style incorrect, mais avec beaucoup de verve et un esprit caustique, seront toujours lues avec plaisir. On en a publié une partie qui forme sept volumes in-8° (Rotterdam, 1663). C'est un ouvrage précieux pour l'histoire des lettres, de la politique et de l'esprit humain vers le milieu du XVII[e] siècle. On y trouve les bons mots, les nouvelles du jour, beaucoup de détails curieux sur la littérature et les savants de l'époque, surtout un tour dégagé et naturel, des traits libres et hardis, qui peignent au vif l'esprit et le génie de l'auteur; c'est une conversation sans nul apprêt, sans prétention aucune, familière, enjouée souvent : ce sont les confidences d'un ami à son ami. Malheureusement, les choses qu'il dit ne sont pas toujours très-exactes; on le lui a vivement reproché. Ménage dit quelque part : « Les lettres de Guy Patin sont remplies de faussetés... M. Patin ne prenait pas de précaution dans ce qu'il écrivait, et la préoccupation lui faisait croire mille choses qui n'étaient pas. » La bibliothèque de Guy Patin était célèbre. Elle comprenait 10,000 volumes, tant manuscrits qu'imprimés, qu'il appelait *Lumen oculorum meorum et laborum solatium.*

France. Elles devinrent même si acerbes, si acharnées que le parlement dut intervenir en ordonnant à la Faculté de décider au plus tôt sur les dangers ou l'utilité de l'usage de l'antimoine. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666, quatre-vingt-douze furent d'avis d'admettre le vin émétique au rang des remèdes purgatifs. Guy Patin fut inconsolable de cette résolution.

Deux jetons.

Le premier, en argent, de 2 1/5 centimètres.

A. Le buste à droite. Inscrip. M. GUY PATIN DOYEN. 1652. Exergue : FELIX QUI POTUIT.

R. Les armoiries et la légende de la Faculté de médecine. Exergue : FACUL. MED. 1648 (1).

Le second, en cuivre, de 2 1/5 centimètres.

A. Le même que celui de la première, mais sur mon exemplaire, qui est en argent, au lieu de lire DOIEN, c'est DOYEN comme sur celui de Rudolphi.

R. Les insignes de la Faculté avec la légende habituelle. Exergue : FACUL. MED. 1652 (2).

PAYEN (C.), élève de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, y obtint le premier accessit en anatomie, en 1841-1842.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BRAEMT F. Insc. LÉOPOLD PREMIER ROI DES BELGES.

R. Un cercle cordonné, au centre duquel en lettres gravées :

---

(1) Ma pièce diffère de celle-ci en ce que le mot DOYEN y est écrit DOIEN, et que sur le revers, à l'exergue, après FACUL., au lieu de MED., il y a MEDIC., et qu'après ce mot, on lit PARIS. — MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p, 377, décrit cette pièce de la même manière. — THOTT, ouv. cité, vol. 2, p. 176, n° 1542. Dans le catalogue de ce dernier, on trouve encore un jeton avec 1646 à l'exergue, n° 1541.

(2) A l'exergue de ma pièce, on lit : FACUL. MEDIC. PARIS. 1652. — ROTHSCHOLTZ, ouv. cité, p. 235, n° 113. — KOEHLER, cité, 13e partie, p. 337. — *Das geöffnete Munzkabinet*, p. 85. — Mus. BURKHARD, cité, 11e partie, p. 640, n° 1793. — MOEHSEN, cité, p. 388. Ici, comme on le remarque, l'année, à l'exergue, non seulement diffère, mais au revers les figures et les lettres sont autrement burinées.

ANATOMIE 1 ACC : C. PAYEN DE TOURNAY 1841-1842. Insc. ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS BRUXELLES (1).

PEIRESC (Nicolas-Claude-Fabri de), conseiller au parlement de Provence, né au château de Beaugensier en 1580, étendit ses recherches à tous les genres d'érudition, fut lié avec les plus illustres savants de son siècle et accorda, toute sa vie, aux sciences et aux lettres, une généreuse protection. Pendant qu'il voyageait en Hollande, il fit l'essai du chariot à voiles, création de Simon Stevin, et fut émerveillé de la rapidité de la marche de ce véhicule.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. N. C. FABRI DE PEIRESC.

R. CONSEILLER AU PARLEMENT DE FRANCE, M. 1637. J. D(ASSIER). F. (2).

L'autre de même module et métal.

A. Le même.

R. Plus orné avec la même inscription. Exergue : J. DASSIER F.

PELLOUTIER (Jacques-Charles), médecin renommé de Berlin, l'ami de Moehsen, qui fit frapper en son honneur la pièce suivante :

Médaille, coulée en argent, de 7 centimètres.

A. Le buste. Inscription : JAC. CAROL. PELLOUTIER D. MED. O. NOS(ODOCHII). GALL(ICI). — J. B. REINEL.

---

(1) Guioth, ouv. cité.

(2) Mus. Mazz., cité, vol. 2, p, 19, pl. 104, n° 5. La médaille décrite dans cet ouvrage porte pour inscription au revers : CONSEILLER AU PARLEMENT DE PROVENCE, au lieu de CONSEILLER AU PARLEMENT DE FRANCE, comme le veut Rudolphi.

R. QUEM MORS PRAEMATURA AMICIS CIVIBUS ERIPUIT. MANEAT
AERE A. C. — J. C. W. MOEHSEN M. D. 1763. (1).

PERRAULT (Claude), l'un des savants les plus distingués et l'un des plus grands architectes du siècle de Louis XIV, naquit à Paris en 1613. Il s'adonna à l'étude de la médecine et fut reçu docteur dans la Faculté de sa ville natale le 19 décembre 1641, sous la présidence de Charpentier et pendant le décanat de Guillaume Du Val. Chargé par Colbert de traduire Vitruve en français, les études qu'il fut obligé de faire pour entendre cet auteur lui inspirèrent le goût le plus vif pour l'architecture, et dévoilèrent les rares dispositions qu'il avait pour cet art. On sait que la belle façade du Louvre du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, l'arc de triomphe du faubourg Saint-Antoine, l'Observatoire, la chapelle de Sceaux, tous ces chefs-d'œuvre, furent élevés sur ses dessins (2). Membre de l'Académie des Sciences, il fut chargé de disséquer un grand nombre d'animaux dont l'anatomie était mal connue. Il se mit courageusement à l'œuvre et en disséqua plus de cent cinquante, dont il nous a laissé des descriptions très-soignées. Elles contiennent beaucoup de faits intéressants et nouveaux et ont servi à détruire une foule de préjugés accrédités. Per-

(1) Moehsen, ouv. cité, vol. 2, p. 576. Cette médaille se trouve au cabinet royal de Berlin.

(2) Le palais du Louvre fut achevé en 1856 sous Napoléon III. Un auteur, Boileau, a disputé à Perrault la gloire que lui ont procuré les trois premiers morceaux; il a prétendu que dans la façade du Louvre, qui obtint les suffrages du chevalier Bernini, on avait suivi le dessin du célèbre de Vau; mais c'est une injustice peu honorable pour ce poëte, qui exerça encore sa satire contre Perrault dans le quatrième chant de son *Art poétique*. — Dezeimeris et la *Biographie médicale*, art. *Perrault*.

rault mourut le 9 octobre 1688, des suites d'une infection purulente, déterminée par une piqûre qu'il s'était faite en disséquant un chameau qui avait péri d'une maladie contagieuse.

Quoique son goût pour les arts éloignât Perrault de la pratique de la médecine, la douceur de ses mœurs et la bienfaisance de son caractère l'y ramenèrent quelquefois; il l'exerça dans sa famille, pour le soulagement des pauvres, pour celui de ses amis, à qui il conserva souvent la vie et la santé. Comme architecte, Perrault doit être mis au rang des premiers hommes de son siècle; comme médecin, il est encore recommandable; la Faculté de Paris n'a pas dédaigné de placer son portrait dans la salle où elle tient ses assemblées, parmi ceux de Fernel, de Riolan, etc. C'est à Perrault qu'appartiennent la plupart des opinions que Stahl a soutenues avec tant de chaleur, et dont il a voulu se faire gloire. Dans le Traité du bruit, qui parut en 1680, Perrault dit que l'âme préside aux actions vitales, et le professeur de Halle n'en parla qu'en 1685.

Médaille, en argent, pesant une once et 7/16es.

A. Le buste. Insc. CLAUD. PERRAULT MED. PAR. 1675.

R. Une lanterne allumée. Insc. NON UT VIDEAR (1).

PERRAULT (Jacques), docteur régent, devint doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Jeton de 3 centimètres, offrant à l'avers l'inscription : DU. DOYENNÉ. DE. Me JACQUES PERRAULT, et au revers la date de 1648 (2).

---

(1) Hauschild, ouv. cité, no 675. Rudolphi avait vu cette médaille chez Goetzius.

(2) Dans le *Magasin pittoresque*, cité, A. 1857, p. 328, on lit que ce doyen fut Jacques Perreau, tandis que Hazon et Sabatier soutiennent que ce doyen s'appelait Perrault.

PERRONET (Jean-Rodolphe), ingénieur des ponts et chaussées, né à Surène, près de Paris, en 1708, fut, à l'âge de dix-sept ans, chargé de diriger plusieurs constructions importantes, et justifia la confiance de ses chefs. Nommé, en 1747, directeur de l'école des ponts et chaussées nouvellement fondée à Paris, il soutint dans ce poste la haute idée qu'il avait donnée de ses talents, et mit le sceau à sa réputation par les travaux qui furent exécutés d'après ses plans. Ses ponts de Neuilly, de Nemours, le pont Sainte-Maxence, et le pont Louis XVI à Paris, n'ont pas encore été surpassés. Celui de Neuilly était le premier exemple d'un pont horizontal. On doit encore à Perronet le canal de Bourgogne, et le projet de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette, entreprise dont le but a été atteint d'une manière plus avantageuse par l'exécution du canal de l'Ourcq. Perronet mourut en 1794 (1). Il était membre de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres, des Académies de Stockholm, de Berlin, etc.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : J. DUBOIS F. Insc. J. RODOLPHE PERRONET.

R. NÉ A SURÈNE PRÈS PARIS EN 1708. MORT EN 1794. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1821.

PESTALOZZI (Henri), philanthrope qui, par ses efforts pour améliorer le système d'éducation publique, a laissé un nom justement honoré, naquit le 12 janvier 1746, à Zu-

(1) Les travaux relatifs à ses divers projets ont été décrits dans trois vol. in-fol., 1782 et années suivantes, imprimés aux frais du gouvernement.

rich (Suisse). Il étudia tour à tour la théologie et le droit; puis, sous l'influence de la lecture de l'*Émile*, de Rousseau, il abandonna encore cette étude à l'âge de vingt-deux ans pour se faire cultivateur. Il acheta à cet effet un petit domaine, auquel il donna le nom de Neuhof, et se mit à l'exploiter lui-même. Un an plus tard, il épousa la fille d'un négociant de Zurich. En vivant ainsi au milieu des populations ouvrières, il put apprécier l'étendue de leurs misères et de leurs souffrances; et dès lors il conçut le projet de les adoucir et de les soulager. Dès 1775, il commençait sa carrière pédagogique en recueillant dans sa maison une cinquantaine de pauvres enfants abandonnés, qu'il arracha ainsi à la vie de vagabondage et de mendicité pour leur donner une éducation morale et pratique. Mais trop enclin à se laisser entraîner par ses premières impressions, et peu fait d'ailleurs pour diriger des entreprises industrielles, parce qu'il ne savait pas assez exactement calculer le prix de revient, il finit par s'endetter, et dut au bout de cinq ans fermer sa maison de refuge. Pestalozzi s'était ruiné; à son tour il apprit à connaître par sa propre expérience ce que c'est que la misère et les terribles luttes auxquelles elle condamne celui qui devient une fois son serf. Ses anciens amis ou l'évitaient soigneusement ou le baffouaient, se conformant à cette triste vérité si bien dépeinte dans ce distique :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

C'est alors qu'il vint à l'esprit de Pestalozzi d'écrire sur les questions au sujet desquelles il avait recueilli à ses dépens des notions toutes spéciales, et de populariser par la voie de la presse les idées qu'il avait conçues pour le soulagement des

souffrances de la classe nécessiteuse, en même temps que pour faire goûter ses idées en matière d'éducation et ses méthodes d'enseignement. Ce projet, il le réalisa de 1781 à 1798 dans une série de publications qui obtinrent un grand succès. Nous citerons plus particulièrement ici son roman populaire *Léonchardt et Gertrude*, et ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement de l'humanité*.

En 1798, avec l'appui du Directoire suisse, il fonda à Stanz une maison d'éducation pour les enfants pauvres; mais, au bout d'un an, les calamités de la guerre et les rancunes de ses adversaires politiques le contraignirent à fermer cet établissement, où l'on compta un moment jusqu'à quatre-vingts enfants, que seul il instruisait et élevait. Il s'établit ensuite à Burgdorf comme vulgaire maître d'école; et bientôt, grâce aux sympathies que ses livres avaient excitées dans une certaine partie de la population, la modeste école devint un institut ou pensionnat à l'usage de la jeunesse des classes riches ou aisées. De nombreux livres d'éducation, *Comment Gertrude enseigne ses enfants; le livre des Mères*, etc., obtinrent une grande circulation, et en remuant les idées des masses servirent en même temps de prospectus à l'établissement pédagogique fondé par l'auteur. Mais, d'un autre côté, les idées démocratiques très-avancées qu'il développait de plus en plus dans ses écrits le brouillèrent décidément avec le parti aristocratique suisse, tandis qu'en 1802 le parti populaire l'envoyait à Paris défendre ses intérêts auprès du premier consul.

En 1804, il transféra à Munchen-Buchsee, près d'Hofwyl, son pensionnat, qui était devenu de plus en plus florissant, puis, encore dans la même année, et afin de s'associer avec Fellenberg, de Munchen-Buchsee à Yverdun, dont le château

ui fut donné à bail par le gouvernement local. L'institut de Pestalozzi comptait pour élèves une foule de jeunes gens appartenant aux familles les plus distinguées et les plus riches de l'Europe. Mais malheureusement la discorde se glissa entre Pestalozzi et son associé, et leurs démêlés, en ébranlant l'établissement commun, assombrirent le soir de sa vie. C'est vers 1815 et 1816 que son institut se trouva dans la situation la plus florissante; puis à partir de ce moment, sa décadence fut rapide. Arrivèrent les embarras d'argent, et en 1825 Pestalozzi était contraint de fermer sa maison, après avoir, dans cet intervalle de dix années, consacré à la soutenir le profit que lui avait valu la publication d'une édition de ses œuvres complètes (1), profit qui s'était élevé à une cinquantaine de mille francs. Pestalozzi se retira alors à Neuhof, chez son petit-fils. Il mourut à Brigg, dans le canton d'Argovie, le 17 février 1827, âgé de quatre-vingt-un ans.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : F. ABERLI FEC.

R. HENRICO PESTALOZZIO CONCIVI IMMORTALI H. LANDOLT ET G. MEYER DE KNONAU GRATO ANIMO DICAVERUNT A°. 1846.

La seconde, en bronze, de 3 3/4 centimètres.

A. Le même que le précédent.

R. HENRICO PESTALOZZIO POPULI AD VERAM HUMANITATEM INSTITUENDI DUCI PRIMARIO HOC GRATI ANIMI MONUMENTUM DICATUM ESTO • VIRI IMMORT. SECUL. 1846.

PETIT (ÉTIENNE POURFOUR DU), fils du célèbre François Du

(1) En quinze volumes; Stuttgard et Tubingue, 1819-1826.



[illegible] CHRISTOPHE-HENRI [illegible] reçut docteur [illegible] mourut [illegible] octobre 1843, [illegible] ans.

[illegible] centimètres.

[illegible]

[illegible] au milieu duquel [illegible] lampe allumée [illegible] SPARGENDO CONSU[illegible] les initiales du g[illegible] [illegible]

[illegible] médecin contemporain d[illegible]

Médaille [illegible] centimètres.

[illegible] voici. [illegible]

[illegible]

R. Le bâton d'Esculape, entouré de laurier. Insc. IN MEMORIAM ANNI 1854 MEDICI BAVARIÆ.

PFITZNER (CHARLES-FERDINAND), médecin de Silésie, né à Breslau en 1736, et mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en 1819.

Portrait ovale, coulé en fer, de 7 1/2 centimètres, fait lors du jubilé doctoral de Pfitzner.

PHILIP (JOSEPH), que les auteurs biographiques et bibliographiques passent sous silence, fut, au dire de Rudolphi, trois fois doyen de la Faculté de médecine de Paris, quoique le tableau chronologique des doyens, qui se sont succédé à la Faculté de médecine de Paris depuis ses premiers temps jusqu'à nos jours, ne mentionne le décanat de Philip que pour l'année 1781-82.

Jeton, en cuivre, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : B. DUVIVIER. Insc. JOS. PHILIP INTERVALL. GLANDAT. SAL FAC. P. DEC.

R. Le médecin Philippe lisant la lettre qui l'accuse injustement, devant le lit d'Alexandre le Grand, prêt à boire la médecine qu'il lui a préparée. Insc. EX FIDE FIDUCIA. Exergue : 1780. 1781 (1).

Rudolphi avait encore un autre jeton en argent, différant seulement du précédent en ce qu'à l'exergue du revers, outre

---

(1) J'ai décrit ce jeton d'après celui qui se trouve dans ma collection. Voici la description qu'en donne RUDOLPHI :

A. Le buste, sous lequel : DUVIVIER. Insc. JOH. PHILIP INTERVAL. GLANDAT. SAL. FAC. P. DEC.

R. Le même que celui que j'ai donné.

les années 1780 et 1781, se trouvait inférieurement le chiffre 82, qui paraît y avoir été ajouté plus tard.

PICKEL (GEORGES), professeur de chimie, né le 20 novembre 1751, et promu au doctorat le 1er septembre 1778. Le 1er septembre 1828, ses amis, ses collègues et ses disciples célébrèrent son jubilé de cinquante années de doctorat et lui remirent à cette occasion la médaille suivante :

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : NEUSS. F. Insc. GEORGIO PICKEL D. 20 NOVEMBR. 1751 SOMMERACI NAT. D. 1 SEPT. 1778 MED. DOCT. PROMOT.

R. Une guirlande de laurier contenant : D. 1. SEPT. 1828. Insc. CHEMIAE PROFESSORI WIRCEBURGENSI CELEBERRIMO COLLEGAE DISCIPULI AMICI.

PIETRE (JEAN) passa son doctorat en médecine, sous la présidence de Jean de Bourges, le 29 août 1634. Il fut élu doyen de la Faculté, le 7 septembre 1648. La réputation dont il jouit fit honneur à la mémoire de ses ancêtres, dont trois s'étaient illustrés en médecine et dans le décanat. Sous le sien, la Faculté arrêta qu'aucun de ses membres ne pourrait approuver un remède ou un livre sans consulter la Compagnie; elle décida aussi que l'on ne nommerait pour doyen ou professeur aucun docteur attaché à la famille royale, parce que le professeur Yvelen avait été obligé d'interrompre ses leçons, pendant deux ans, pour suivre la cour.

Ce médecin appartient à une famille de praticiens aussi distingués par leur science que par leur probité. Son père, Nicolas, avait été professeur de la Faculté et maître de Guy Patin,

qui, dans ses lettres, ne parle jamais de cette famille sans éloges et sans attendrissement.

Son jeton porte la date de 1648-49 (1).

PIGNA (Jean-Baptiste), médecin philosophe, professeur à l'Académie de Ferrare depuis 1552, naquit en 1503 et mourut en 1575, âgé de soixante-douze ans.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 6 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JO. BAPTISTAE PIGNAE.

R. Pan devant Syrinx, commençant à se changer en roseau (2).

L'autre, en argent, de même module et métal.

A. Le même que celui du précédent.

R. Un berger promet à une femme, portant un rameau d'olivier, de garder le troupeau. Insc. SERVABO (3).

PIGNY (Marin le). Les détails biographiques sur ce personnage se lisent sur la pièce suivante :

Médaille uniface, de 10 1/3 centimètres, offrant le buste à gauche, avec l'inscription : MARINUS LE PIGNY REG. CONS. ELEEM. ECCL. ORD. CANON. ARCHID. ET MED. ROTHOMAG. DECANUS. 1621. AET. 67 (4).

PLACOTOMUS ou bien BRETTSCHNEIDER (Jean), nom

---

(1) *Magasin pittoresque*, cité, A. 1857, p. 328.

(2) Mus. Mazz., cité, vol. 1, p. 273, pl. 59, n° 6.

(3) Ibid., pl. 60, n° 1.

(4) Ibid., vol. 2, p. 8, pl. 102, n° 3. J'observe qu'au lieu de Rothomag., il y a seulement Roth. dans l'ouvrage de Mazzuchelli.

sous lequel il est encore désigné, devint docteur en médecine à l'Université de Wittemberg en 1543, professeur à Kœnigsberg en 1544 jusqu'en 1549, médecin à Dantzig, où il pratiqua pendant longtemps, et mourut vers 1574.

Médaille, uniface, ovale, en argent, de 5 3/4 centimètres en hauteur sur 5 centimètres en largeur, présentant le buste très-saillant, avec l'inscription : JOHANNES PLACOTOMUS. Au côté droit : NATUS 1610 (1).

PLANCUS (JANUS). Voir l'article consacré à Bianchi.

POCZOBUT (MARTIN), astronome du roi Stanislas-Auguste, professeur et recteur de l'Université de Wilna, correspondant de l'institut de France, etc., naquit, en 1728, à Slonconka, village près Grodno, et mourut au mois d'août 1808, à Dunebourg, ville de la Livonie polonaise, dans un couvent de jésuites, où il s'était retiré.

Médaille, en argent, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. P. H(OLZHÄUSSER). F. Inscrip. MART. POCZOBUT. ASTRON. REG. POL. SOC. R. LOND. N. 1728.

R. Des livres et des instruments astronomiques. Insc. SIC. ITUR AD ASTRA. Insc. BENE MERENTIS LAUDI DEDIT STAN. AUG. REX. 1775 (2).

POIRIER (LOUIS), naquit à Richelieu, dans le Bas-Poitou,

---

(1) Je soupçonne, dit RUDOLPHI, que l'année 1610 a été gravée ici par erreur de l'artiste au lieu de 1510; car, s'il en était autrement, le Placotomus dont il s'agit, serait le petit-fils de celui dont on parle dans cette médaille.

(2) LENGNICH *Nachr.*, ouv. cité, vol. 2, p. 340, n° 9.

prit le bonnet de docteur dans la Faculté de médecine de Paris le 29 décembre 1676, devint doyen de la Faculté en novembre 1706-7.

En 1708, il régna à Paris une espèce de grippe épidémique. M. Poirier, supposant que cette affection pouvait être déterminée par une influence atmosphérique négative, fit exposer à l'air pendant plusieurs nuits des serviettes blanches convenablement lessivées. Le lendemain, en tordant ces linges, il en exprimait une eau claire, saturée de parties nitreuses très-acides et très-piquantes. Ce médecin observa que la toux continua à régner aussi longtemps que l'air resta chargé de ces particules acides.

Poirier, par l'intermédaire d'un parent puissant, devint, en 1708, médecin des enfants de France; en 1715 il fut nommé premier médecin de Louis XV, lors de l'avénement de ce monarque au trône, mais il ne jouit pas longtemps de ce poste éminent, il mourut le 30 mars 1718.

Son jeton se trouve au cabinet des médailles de la bibliothèque impériale de Paris (1).

POLHEM (Christophe), mathématicien et physicien de premier ordre, naquit en 1661 à Visby, en Gothland, et mourut en 1751, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Trois médailles.

La première, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel le monogramme de FEHRMANN. Insc. CHRISTOPH. POLHEM CONSIL. COLL. COMMERC.

---

(1) *Magasin pittoresque*, cité, A. 1858, p. 87.

R. Un levier. Insc. IN TALIA PONDERA VIRES. Exergue : ANNIS NATO 87. 1749 (1).

La deuxième, de même métal et module.

A. Comme celui du précédent.

R. NATUS D. 18. NOV. 1661. QUI SUO GENIO DUCE SUMMOS MECHANICOS PRÆTERGRESSUS SUECIÆ COMMODO VIXIT AD 31 AUG. 1751. R. ACADEMIA SCIENT. PUBL. JACTURAM LUGENTE. Au-dessus de l'inscription : l'étoile polaire ; au-dessous d'elle : le carré de l'hypothénuse (2).

La troisième, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste d'un vieillard, sous lequel : E(NHÖRNING). Insc. CHRISTOPHORUS POLHEM R. COLL. COMM. CONS.

R. Une grue (machine au moyen de laquelle on peut soulever de grands poids). Insc. OPERA INTER TALIA PRIMUS. Exergue : INVENTIS MECHANICIS DE PATRIA OPTIME MERITUS (3).

PORTA (JEAN-BAPTISTE), célèbre physicien, l'un des fondateurs de l'Académie des *Otiosi*, à Naples, et l'instituteur de celle des *Secreti* (pour la découverte des secrets utiles à la médecine ou à la philosophie naturelle), naquit à Naples vers 1540, selon quelques-uns, et en 1545 d'après Rudolphi. Il mourut dans la même ville en 1615.

On lui doit la découverte de la chambre obscure, ainsi qu'un grand nombre d'expériences d'optique très-curieuses. Il a laissé plusieurs ouvrages, où, à côté d'un grand nombre

---

(1) BERCH, cité, p. 358, n° 137. — LENGNICH *Merkw.*, 462.

(2) BERCH, ibid., n° 138. — LENGNICH, ibid.

(3) Cette médaille, au dire de RUDOLPHI, ne se trouve décrite nulle part et a probablement été frappée après les autres.

de puérilités et de bizarreries, on trouve des observations très-remarquables.

Médaille, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JOAN. BAPT. PORTA. LYNCEUS. NEAPOL.

R. Une femme paraissant représenter la nature et un temple ouvert. Insc. NATURA RECLUSA (1).

PORTAL (ANTOINE), membre de l'Académie des Sciences et du conseil général des hôpitaux, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, officier de la Légion d'honneur, naquit à Gaillac, département du Tarn, le 5 janvier 1742.

Il fit ses études à Alby et à Toulouse, et prit la grade de docteur en médecine à Montpellier. Six mois après sa réception, il fit des cours publics d'anatomie et de physiologie. Venu à Paris en 1766, il fut bientôt associé aux travaux de Sénac et de Lieutaud, et succéda à Ferrein dans la place de professeur d'anatomie au collége de France. En 1777, Buffon lui fit donner la chaire d'anatomie au Jardin du roi. Malgré les travaux de l'enseignement, il se livra avec zèle à la pratique de la médecine, et sut acquérir une clientèle brillante. A la restauration, Louis XVIII le nomma son premier médecin, place qu'il conserva sous Charles X. A la fondation de l'Académie de médecine, établissement qu'il fit créer en 1820, il en fut nommé président d'honneur perpétuel. Il mourut le 23 juillet 1832, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Les travaux du professorat et ceux d'un vaste clientèle ne l'ont point empêché de publier un grand nombre d'ouvrages

---

(1) Mus. Mazz., cité, vol. 1, p. 445, pl. 99, n° 6.

(quarante-cinq), qui ont puissamment contribué à répandre, parmi les médecins, le goût de l'anatomie et surtout de l'anatomie pathologique, et à en faire sentir l'utilité. Les réformes heureuses que ce praticien fit subir à l'art de guérir et son éloignement pour tout système ont porté leurs fruits, et doivent recommander sa mémoire et son nom aux amis de la science et de l'humanité.

Deux médailles.

La première, en argent, a 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : 1809-10. Inscription. A PORTAL GALLIACENSIS MED. PAR. ACAD. PRÆSES.

R. Les armoiries. Insc. SERVAT ET PERFICIT (1).

La deuxième, de même métal et module que la précédente.

A. Le même que celui de la première.

R. Un coq, sous lequel : PRÆSES HON. ET PERP. COETUS. ACADEM. MEDIC. PARIS. — SERVAT ET PERFICIT. En dessous : un serpent s'abreuvant à un vase, 1818. Périgraphe : REGIS ARCHIATRORUM COMES.

POTERIUS (GUY), docteur en médecine et en philosophie, dont aucun biographe ne s'est occupé.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : ÆT. 40. Insc. CONSERVA ME DOMINE.

R. GUIDO POTERIUS V(TRIUSQUE). MED. ET PHYLOSOPH. DOCTOR LUDOVICI XIIII. REG. CHRISTIANISS. ET JOANNIS CASIMIRI POLON. ET SUEC. REG. CONSILIAR. ILLIUS UTRIUSQ. MEDIC. ROMÆ 1639 (2).

---

(1) Suppl. *Hist. Napol.*, ouv. cité, pl. 71, n° 456.

(2) Mus. Mazz., cité, vol. 2, p. 77, pl. 118, n° 2. — Moehsen, cité, vol. 1, p. 143.

La seconde, de même module et métal.

A. Le buste à droite, sous lequel : ROMÆ. 1665. Inscrip. GUIDO. POTERIUS. REGUM. FRANC. ET. POLON. CONS. ET. MED.

R. Un cercle formé par un serpent mordant dans sa queue, au centre duquel un flambeau allumé et une massue réunis par un lien. Inscr. A NUMINE VIRTUS (1).

POTTER (GUILLAUME), pharmacien sur lequel se taisent les biographes.

Médaille qu'on trouve dans l'ouvrage du comte de Thott (2).

A. Un écu à armoiries. Inscr. WILLIAM POTTER.

R. APOTHECAR IN OXON. Au milieu : P. W. A.

POUSSIN (NICOLAS), plus connu sous le nom de LE POUSSIN, naquit aux Andelys en 1594, et montra dès son bas âge un goût très-vif pour le dessin, qu'il cultiva sous différents maîtres. Il s'attacha ensuite à la peinture, et Raphaël et Jules Romain, dont il ne connut d'abord les chefs-d'œuvre que par des gravures, aidèrent beaucoup au développement de ses heureuses dispositions. Deux fois il entreprit le voyage de Rome et deux fois la pauvreté le força de s'arrêter en route. Enfin il eut le bonheur de faire la connaissance à Paris du chevalier Marini qu'il alla rejoindre à Rome en 1624, et qui lui accorda une protection méritée; mais malheureusement cet ami mourut peu de temps après, et Poussin se trouva réduit encore une fois aux seules ressources de son talent, qui, à cette époque, le mettait à peine au-dessus de l'indigence. N'importe, il continua l'étude des antiques avec le sculpteur

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 77, pl. 118, n° 1. — MOEHSEN, vol. 1, p. 154.
(2) Vol. 2, p. 229, n° 2061.

flamand Duquesnoy, auquel l'infortune l'avait attaché; il vengea par ses éloges publics et savants, le Dominiquin de l'oubli où on le laissait, sans toutefois heurter son rival, le Guide, dont il se plaisait à louer les qualités, et il fut heureux de la reconnaissance de l'artiste persécuté. Cependant la fortune commençait à sourire à Poussin; le cardinal Barberini le chargea de plusieurs travaux importants. Il fit la connaissance du chevalier del Pozzo, qui recommanda son talent en même temps qu'il lui ouvrit sa bourse et son cabinet d'antiquités. La réputation de l'artiste ne tarda pas à s'étendre dans l'Italie et même en France. Le cardinal de Richelieu témoigna le désir de le voir rentrer en France, où il retourna vers la fin de 1640. Il y reçut un accueil des plus gracieux du ministre et du roi Louis XIII, qui le nomma son premier peintre, avec une pension de 3000 livres et un logement au Louvre, et le chargea de la direction générale de tous les ouvrages de peinture et d'ornement des maisons royales. Tant d'honneurs éveillèrent l'envie des autres peintres attachés à la cour, qui finirent par lui susciter tant de tracasseries que Poussin, dégoûté, repartit pour Rome, en 1642, sous prétexte d'y aller mettre ordre à ses affaires; mais il ne revint plus en France, ne cessant pas toutefois de travailler pour elle. On peut dire que par ses travaux et ses conseils, il contribua beaucoup à former Lesueur, Lebrun et Mignard, et qu'il fut le principal rénovateur de l'art sous Louis XIV; aussi ce monarque lui conserva-t-il le titre et les honoraires de son premier peintre. Poussin mourut en 1665 (1). Un monument lui a été élevé aux Andelys, en 1851.

---

(1) Siret, ouv. cité, p. 235, où on trouve une juste appréciation de ce grand artiste, surnommé le peintre des gens d'esprit.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 6 centimètres.

A. Le buste à droite, surmonté d'une étoile. En dessous : R. DUMAREST F. Insc. NICOLAS POUSSIN PEINTRE FRANÇAIS.

R. Dans le champ les emblèmes de la peinture, sous lesquels : AN V, entourés d'une couronne de laurier. Insc. ÉCOLE FRANÇAISE = PREMIER PRIX DE PEINTURE (1).

La seconde, en plomb, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DUBOIS F. Insc. NICOLAS POUSSIN.

R. NÉ A ANDELY EN 1594. MORT EN 1665. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1817.

PRIESTLEY (JOSEPH), théologien renommé et physicien célèbre, naquit à Fieldhead, près de Leedts (Angleterre), le 18 mars 1728, d'après Cuvier, et 1733, d'après d'autres (Rudolphi). Son père mourut de bonne heure et le laissa dans une grande pauvreté; mais une tante riche et pieuse se chargea de son sort et lui fit étudier les langues et la théologie. Après avoir été pendant quelque temps vicaire ou pasteur des presbytériens de quelques petites communes, il obtint, à Warrington, un emploi dans une école de la même secte. Il reprit ensuite les fonctions pastorales pour les dissidents de Leedts. Ses écrits sur la physique l'ayant fait remarquer, lord Shelburne, secrétaire d'État, appelé depuis lord Landsdown, l'appela auprès de lui comme bibliothécaire, et le prit pour compagnon de voyage en France et dans quelques autres contrées. Au bout de sept ans, il quitta la maison de ce seigneur

(1) MILLIN, ouv. cité, pl. 23, n° 192. — HENIN, cité, pl. 79, n° 796.

pour s'établir à Birmingham comme ministre et comme instituteur de la jeunesse. Il y demeura onze années jusqu'aux persécutions qui le contraignirent de quitter cette ville, et qui bientôt après le déterminèrent à se retirer aux États-Unis, où il mourut le 6 février 1804, à l'âge de soixante-seize ans. Tel est en peu de mots le précis complet de la vie de cet homme, qui dut à ses opinions politiques le titre de citoyen français et sa nomination de député à la Convention nationale (1).

C'est par ses recherches sur les différentes espèces d'air que Priestley a établi le monument le plus durable de sa gloire (2).

---

(1) Voici quelques éclaircissements sur ce point de la vie de Priestley. On a cru en France les protestants républicains par religion ; ils ne l'étaient que par l'oppression. En Irlande, ce sont les catholiques qui passent pour l'être, et les protestants qui les dominent y sont royalistes, parce que le roi est de leur parti. Cette opposition naturelle est plus véhémente en Angleterre qu'ailleurs, précisément parce qu'on y tolère les dissidents à demi et parce qu'on ne les y tolère qu'à demi. On les y tient éloignés des honneurs et des affaires; on les y contraint de payer rigoureusement la dîme pour un culte qu'ils ne suivent pas; leurs enfants ne sont pas même admis dans les universités nationales, et cependant on les y laisse nombreux et riches; ils s'y assemblent, ils y parlent, y impriment, y jouissent de tous les moyens d'exalter leur ressentiment. Priestley fut pendant trente années l'organe le plus éloquent et le plus courageux, on pourrait dire le plus opiniâtre, de leurs plaintes. Il a fait vingt volumes dans ce sens, c'est dans ce sens seulement qu'il écrivit contre ces fameuses lettres où Edmond Burke prédisait d'une manière si effrayante et si vraie les malheurs que devait bientôt amener la révolution française. Apparemment qu'on ne connut pas bien ici l'objet de cette réponse de Priestley; car elle lui procura d'être nommé citoyen français et membre de la Convention, deux titres qui ne semblaient pas convenir alors à un si ardent défenseur de la révélation ni de la tolérance universelle. (Cuvier, *Recueil des Éloges historiques*, etc., 3 vol. in-8°, vol. 1er, p. 222).

(2) *Expériences et observations sur différentes espèces d'air*. Le premier volume parut en 1774 : il y en a trois; le dernier est de 1799. Cet ouvrage a été continué sous le titre d'*Expériences et observations concernant différentes branches de la philosophie naturelle;* trois vol. in-8°, dont le dernier est de Birmingham 1786. Tout a été traduit en français par Gibelin, six vol. in-12. Paris, 1775 à 1780.

epuis longtemps on savait que plusieurs corps laissent échapper de l'air, et que d'autres en absorbent dans certaines circonstances. On avait remarqué que l'air des fosses d'aisances, le fond des puits, celui qui s'élève des liqueurs en fermentation, éteint les lumières et fait périr les animaux; on connaissait encore, dans l'intérieur des mines, un air léger qui s'élève le plus souvent vers les voûtes des souterrains, et qui s'enflamme quelquefois avec de grandes explosions : le premier avait reçu le nom d'air fixe, et l'autre celui d'air inflammable. Ce sont les mêmes que nous appelons aujourd'hui, gaz acide carbonique, et gaz hydrogène. Cavendish avait déterminé leurs pesanteurs spécifiques; Black avait reconnu que c'est l'air fixe qui rend la chaux et les alcalis effervescents, et Bergmann n'avait point tardé à démêler sa nature acide : telles étaient les connaissances à cet égard, quand Priestley s'empara de cette matière, et la traita avec un bonheur qui n'a été donné qu'à lui.

Logé à Leedts près d'une brasserie, il eut la curiosité d'examiner l'air fixe qui s'exhale de la bière en fermentation, et le pouvoir délétère que cet air exerce sur les animaux, ainsi que son influence sur la flamme des bougies. Ses essais lui ayant donné des résultats remarquables, il en tenta de pareils sur l'air inflammable.

Voulant ensuite déterminer toutes les circonstances dans lesquelles ces deux airs se manifestent, il remarqua bientôt que dans un grand nombre de combustions, surtout dans les calcinations des métaux, l'air où ces opérations se font est altéré dans sa nature, sans qu'il y ait production d'air fixe ni d'air inflammable. De là sa découverte d'une troisième espèce d'air nuisible, qu'il appela air phlogistique, et qui depuis a été nommé gaz azote.

Il se servait de petits animaux pour essayer l'action pernicieuse de ces différents airs, et se voyait obligé de causer des tourments à des êtres sensibles. Son caractère se peint dans la joie qu'il éprouva lors de la découverte d'une quatrième espèce d'air qui le dispensait d'avoir recours à ces moyens cruels: c'était l'air nitreux, qui jouit de la propriété de diminuer subitement le volume de tout autre air auquel on le mêle, à peu près dans la proportion où cet autre air est respirable, et, par conséquent, de celle de mesurer jusqu'à un certain point le degré de salubrité des différents airs.

Cette découverte, origine de la branche de physique qu'on nomme *eudiométrie*, était de première importance; toutes les sciences naturelles étaient intéressées à posséder une telle mesure, et la médecine en aurait pu surtout tirer un grand parti, si les procédés scientifiques n'avaient pas tant de peine à s'introduire dans la pratique des arts même les plus scientifiques.

La combustion, la fermentation, la respiration, la putréfaction, produisaient tantôt de l'air fixe, tantôt de l'air inflammable, tantôt de l'air phlogistique; il y avait donc une infinité de causes capables de vicier l'air; et cependant sa pureté n'étant point sensiblement altérée depuis tant de temps que ces causes agissent, il fallait qu'il y eût dans la nature quelque moyen constant de rétablir cette pureté. Priestley le trouva dans la propriété qu'il découvrit aux végétaux de purifier l'air atmosphérique, pendant le jour en décomposant l'air fixe, propriété qui est de plus la première clef de toute l'économie végétale, et qui, jointe à celle qu'ont les animaux de gâter l'air en le respirant, fit entrevoir dès-lors, ce que la suite a mieux développé, que le ressort de la vie consiste surtout dans une transformation perpétuelle de fluides élastiques.

Ainsi, ces découvertes sur les airs ouvraient un champ tout nouveau aux recherches sur les corps vivants; la physiologie et la médecine se trouvaient éclairées d'une lumière inconnue. De nouveaux rayons, plus vifs encore, partirent bientôt du même foyer. Ayant appliqué la chaleur d'un verre ardent à des chaux de mercure, Priestley eut le bonheur d'obtenir pure et isolée cette portion respirable de l'air atmosphérique que les animaux consomment, que les végétaux restituent, que les combustions altèrent; il la nomma air déphlogistiqué.

Les autres airs différents de l'air commun éteignaient les lumières, celui-ci les faisait brûler avec une flamme éclatante, avec une rapidité prodigieuse. Les autres faisaient périr les animaux; ils vivaient dans celui-ci plus longtemps même que dans l'air commun, sans avoir besoin qu'on le renouvelât; leurs facultés semblaient y acquérir plus d'énergie. L'on crut un instant posséder un moyen nouveau d'exciter et peut-être de prolonger la vie, ou du moins un remède assuré contre la plupart des maladies des poumons. Cet espoir a été trompeur; mais l'air déphlogistiqué n'en est pas moins resté l'une des plus brillantes découvertes du XVIIIe siècle : c'est lui que, sous le nom d'oxigène, la chimie moderne regarde comme l'agent le plus universel de la nature. Par lui s'opèrent toutes les combustions, toutes les calcinations; il entre dans la composition de la plupart des acides; il est un des éléments de l'eau et le grand réservoir du feu; c'est à lui que nous devons presque toute la chaleur artificielle que nous nous procurons dans la vie commune et dans les arts; c'est lui qui, dans la respiration, donne à nos corps, ainsi qu'à ceux des animaux, leur chaleur naturelle et le principe matériel de leurs mouvements; l'énergie des diverses espèces d'animaux

est en rapport avec la force de son action sur elles; les végé taux ne passent par aucune période de leur accroissement, sans qu'il s'y combine ou qu'il s'en dégage de diverses manières; en un mot, la physique, la chimie, la physiologie végétale et animale n'ont presque aucun phénomène qu'elles puissent expliquer sans lui (1).

Deux médailles.

La première, en bronze, de 3 5/8 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. G. HANCOCK F. Insc. JOSEPH PRIESTLEY.

R. Un laboratoire physico-chimique. Exergue : 1783.

La seconde, de même module et diamètre que la première

A. Le même.

R. Les objets, qui dans l'avers de la précédente se trouvaient à droite, ici sont à gauche. On y voit aussi quelque autres instruments et la foudre qui descend sur une machine électrique.

PRUNELLE, docteur en médecine et professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, a publié des observations sur les animaux hivernants (2).

Médaille, en étain, de 3 1/2 centimètres.

A. PRUNELLE EST RÉFORMÉ DE SES FONCTIONS DE PROFESSEUR LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER. — ARRÊTÉ DE LA COMMISSION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU 3 SEPTEMBRE 1819.

R. Une guirlande de laurier, sous laquelle : ABREPTUM I QUITATE FAMA SERVAT REDUCEM EXOPTANT MOERENTES DISCIPU

(1) CUVIER, cité, *Éloge historique de Priestley*.

(2) *Annales du Musée d'histoire naturelle*, t. 18, p. 20-56 et p. 302-321.

Périgraphe : FAC. MED. MONSP. ALUMNI 160 MAGISTRO SUO. VOV. DIE 20 DEC. 1819.

PSILANDERHIELM (NICOLAS), minéralogiste, membre de l'Académie royale des Sciences de Stockholm et conseiller royal du Collége des mines.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : G. L. Inscrip. N. PSILANDERHIELM CONS. REG. COLL. MINE.

R. IN MEMORIAM SOCII BENEFICI REG. ACAD. SCIENT. STOCKH. (1).

PUCCINI (THOMAS), médecin et professeur d'anatomie à Florence, brilla au commencement du XVIII[e] siècle. Le savant botaniste Pierre-Antoine Micheli, de Florence, lui dédia un genre de plante.

Médaille, en bronze, d'environ 8 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : 1713. Inscrip. THOMAS PUCCINI. PATRIT. PISTORIEN.

R. Une femme assise (représentant probablement la Médecine), tenant de la main droite une couronne, de la gauche un livre; Mercure debout, tenant un caducée de la main gauche et le pied du même côté sur une lyre, lui pose une couronne sur la tête. Derrière lui, un cygne (2).

PUYLON (CLAUDE), docteur en médecine, fut doyen de la Faculté de médecine de Paris pendant l'année 1684-1685.

Jeton, en cuivre, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. M. CLAUDIUS PUYLON DECANUS.

---

(1) LUDECKE, cité, 7[e] vol., p. 229.

(2) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 232, pl. 157, n° 4.

R. Hercule, appuyé sur une massue, harangue la foule. Insc. LINGUA DEXTRAQUE POTENS. Exergue : 1686 (1).

QUARTIER (CLAUDE), docteur régent, fut doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Son jeton porte à l'avers le buste, avec la date de 1680 (2).

QUETELET (LAMBERT-ADOLPHE-JACQUES), est né à Gand le 22 février 1796. Il y fit ses humanités au Lycée, s'adonna ensuite à l'étude des sciences mathématiques et se fit recevoir docteur en sciences physiques et mathématiques après une brillante défense, à l'Université de Gand, de sa dissertation inaugurale, intitulée : *Dissertatio mathematica inauguralis de quibusdam locis geometris nec non de curva focali.*

D'abord professeur de mathématiques au Collége royal de sa ville natale, il fut chargé en 1826, par le Gouvernement, de la construction de l'Observatoire à Bruxelles, et en 1828 il en fut nommé directeur. Il devint successivement membre et secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences de Bruxelles, et président de la Commission centrale de statistique.

Comme mathématicien, comme astronome et comme physicien, M. Quetelet s'est fait un nom européen, et ses nombreux travaux de statistique, qui témoignent d'une rare sagacité scientifique et d'un talent de combinaison peu commun, brillent autant par la clarté de l'exposition que par la largeur des aperçus. Il ne se contente pas d'y accumuler et d'y

(1) Dans le *Magasin pittoresque*, ouv. cité, A. 1857, p. 363, il y a au revers 1680.

(2) Ibid.

rouper les chiffres, il étudie avant tout les phénomènes de l'ordre physique et moral qui déterminent la vie individuelle et sociale. M. Quetelet est à tous égards l'un des plus illustres représentants de la science en Belgique. Membre de presque toutes les académies et sociétés savantes de l'Europe, plusieurs souverains l'ont décoré de leurs ordres. Nommé chevalier de l'ordre de Léopold, le 19 octobre 1835, puis officier le 15 décembre 1841, il fut fait commandeur le 9 octobre 1853 (1).

(1) Voici la liste des ouvrages de M. QUETELET : Relation d'un voyage fait à la grotte de Han-sur-Lesse, au mois d'août 1822, par MM. KICKX et QUETELET, avec des notices sur plusieurs autres grottes du pays; ornée d'un plan de la grotte et 4 pl. Bruxelles, 1823, in-8°. — Correspondance mathématique et physique, recueil périodique, par MM. GARNIER et QUETELET, t. 1 et 2. Gand, 1825-1826. t. 3 à 8, par M. QUETELET seul. Bruxelles, 1827-1835. — Recherches statistiques sur le royaume des Pays-Bas. Brux., 1829, in-8°. — Statistique des tribunaux de la Belgique. Brux., 1830, in 4°. — Rapport sur les travaux de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles depuis le mois de juillet 1830, in-4°. — De la possibilité de mesurer l'influence des causes qui modifient les éléments sociaux. Lettre à M. Villermé, de l'Institut de France. Brux., 1832, in-8°. — Physique populaire de la chaleur. Brux., 1832, in-18°. — Recherches sur la reproduction et la mortalité de l'homme aux différents âges et sur la population de la Belgique. Brux., 1832, in-8°, pl., en collaboration avec M. ED. SMITS. — Astronomie élémentaire. Brux., 1834, 2 vol. in-18, 3e édition. — Astronomie populaire. Brux., 1 vol. in-18, 2e édition. — Positions de physique ou résumé d'un cours de physique générale. Brux. 1834, 3 vol. in-16. — Instructions populaires sur le calcul des probabilités. Brux., 1 vol. in-18. — Annuaire de l'Observatoire de Bruxelles pour les années 1834-35 et 36. Brux., in-18. — Supplément au Traité de la lumière de sir J. HERSCHELL. Paris, 1834, pl. — Annales de l'Observatoire de Bruxelles, 1834, in-4°. — Physique populaire. Brux., in-18. — Sur l'homme et le développement de ses facultés ou essai de physique sociale. Paris, 1835, 2 vol. in-8°. — Aperçu de l'état actuel des sciences mathématiques chez les Belges, mémoire lu au congrès scientifique de Dublin. Londres, 1836,



envoyé dès l'âge de huit ans à Gand, mais cette
soulevée en 1539 contre Charles-Quint, le jeune
fut conduit à Nuremberg pour y être élevé dai
plus renommée du pays. Il fit tant de progrè
de dix-huit ans, il se rendit à Bâle pour y étud
cine, pour laquelle il montrait un goût décidé. I
en même temps à l'étude de l'histoire et de la ph
pour maîtres Ulric Cocci, Jérôme de Wolf et l'
decin Henri Pantaléon. Il passa ensuite quelq
Fribourg, où il cultiva la connaissance de plusieu
renommés. A cette époque, Augsbourg et Nurem
considérées comme les villes les plus commercial
magne. Elles commerçaient surtout avec les Pa
cités étaient très-populeuses, l'assemblée des États
s'y tenait. Quickelberg se rendit dans la pren
villes, où une famille de riches négociants, du n

in-8°. — Sur la théorie des probabilités. Bruxelles, 1848. — D
et des lois qui le régissent. Paris, 1848. Outre les ouvrages que
citer, on doit encore à M. Quetelet un grand nombre de travaux
Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles. On les trouvera da
cette Académie, année 1836. M. Quetelet a en outre coopéré à

, dont les membres étaient grands amateurs des beaux-
s et des sciences, faisait le plus grand commerce de toute
llemagne (1). Ce fut à eux que Quickelberg s'adressa, et
le chargèrent de mettre leurs collections en ordre. Il s'a-
mna avec plaisir à ce travail, fit entretemps la généalogie des
rincipales maisons de l'Europe et leurs blasons. Après avoir
rminé cet ouvrage, il quitta Augsbourg pour se rendre à
golstadt. Il y professa publiquement, mais on ignore si ce
t en qualité de professeur de l'Université. A cette époque,
n homme très-docte et intelligent, le duc Albert V, régnait en
vière. Il avait étudié en Italie et y avait réuni une immense
llection de livres rares que, depuis 1550 et le commence-
ent de son règne, il n'avait pas cessé d'augmenter de manus-
rits anciens en toutes les langues. Les recommandations de
a puissante famille Fugger facilitèrent à Quickelberg son
ntrée au service du duc, en 1553. Il s'y rencontra avec d'au-
tres Belges, notamment Cyprien de Rohr, de Malines, et le
célèbre compositeur Orlando Lassus, qui devint maître de
chapelle du duc en 1557. Quickelberg fut chargé de la con-
servation des collections de monnaies, d'antiquités et de ta-
bleaux. Il habitait le château ducal à Munich. Ces collections
avaient été réunies à grands frais, dessinées et décrites par
le fameux Énée Vicus, dans un ouvrage en deux volumes
in-folio, conservé à Munich.

(1) Cette famille, anoblie par l'empereur Maximilien, a produit plusieurs hommes remarquables dont les principaux sont : Huldrich, camérier du pape Paul III, protecteur des savants et bibliophile éclairé ; Jean-Jacques, son frère, bibliophile. Antoine et Raimond, frères, fondèrent au XVIe siècle à Augsbourg, deux hôpitaux, un cabinet d'antiquités, une galerie de tableaux, un jardin botanique, et l'église de Saint-Maurice, où ils firent placer le jeu d'orgues le plus grand et le plus beau qu'on eût encore vu en Allemagne.

En 1564, Quickelberg accompagna Albert V à Francfort, où il allait assister au couronnement de l'empereur Maximilien II. Il se rendit avec le duc au concile de Trente. C'est dans ces deux villes qu'il trouva une précieuse occasion d'augmenter ses collections d'armoiries et ses tableaux généalogiques. Il alla encore dans ce but à Rome et parcourut toute l'Italie. On ignore la date de sa mort; on sait seulement qu'il vivait encore en 1565 (1).

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres, qui fut frappée en 1562, et se trouve au cabinet royal des médailles, à Berlin.

A. Le buste à droite. Inscrip. SAM : QUICCHELBERGUS. BELGA. ÆTAT. SUÆ. 33.

R. FLORUIT INGOLSTADII MEDICUS BAVARIÆ DUCIS SYMB. INTACTA VIRTUS (2).

QUIN (HENRI), médecin inconnu aux biographes et aux bibliographes.

---

(1) Il a laissé : *Tabulæ omnibus medicis summopere utiles, atque ad curandi studium accedentibus; imprimis salutares*. Ingolstadii, 1553. — *Apophthegmata biblica*. Coloniæ, 1571. in-8°. — *Dialogi ad eos solos, qui ab apophthegmatum natura non sunt alieni*. Monachi, sans date, et d'après M. Broeckx, dans son ouvrage couronné sur l'histoire de la médecine belge, en 1565, in-12.

Quickelberg n'a pu achever un grand ouvrage auquel il travaillait, et qui avait pour titre : *Inscriptiones seu Theatrum amplissimum, totam naturam universi amplectens*, dont il parut à Munich, en 1565, une introduction sous le titre : *Admonitio et consilium de universo*, in-4°. — MOERSSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 65 et suivantes.

(2) IMMOF, ouv. cité, vol. 2, p. 873, n° 2, rapporte que sur le bras du buste se lit l'année : 1503, en chiffres gravés. C'est là probablement une erreur. Peut-être que c'est 1563, mal rendu : encore est-ce impossible, puisque la médaille a été gravée en 1562, à moins qu'on n'ait ajouté le millésime l'année suivante. Sur un exemplaire en plomb, que je possède de cette médaille, je ne trouve aucune date sur le bras droit. L'inscription du revers est en lettres gravées.


JEAN DE LA QUINTINIE



Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : W. MOSS. P. F. Inscrip. HENRICUS QUIN M. D.

R. Les bords, comme ceux de l'avers, sont élevés : aucune inscription dans le champ, qui paraît être destiné à graver le nom du lauréat.

QUINTINIE (JEAN DE LA), célèbre écrivain agronome, naquit en 1626, à Chabannais, dans l'Angoumois. Après s'être fait recevoir avocat à Paris, il visita l'Italie, où il acquit de grandes connaissances théoriques dans l'agriculture et le jardinage, qui étaient ses goûts dominants depuis l'enfance. De retour à Paris, il fit des essais et des expériences fructueuses et ne tarda pas à être appelé par Louis XIV à Versailles pour prendre soin des jardins. Il y développa un génie et une habileté qui lui valurent de nombreuses et éclatantes preuves de la généreuse gratitude du monarque et qui lui ont mérité d'être compté parmi les personnages illustres du grand siècle. La Quintinie mourut à Versailles en 1688 (1), laissant un écrit qui longtemps a été le seul guide des jardiniers (2).

La Quintinie inventa les serpettes, et perfectionna les scies usitées de nos jours dans le jardinage. Le premier, il enseigna l'art d'avoir des jardins bien garnis pour toutes les saisons de l'année, et prescrivit la distribution des jardins pour les espaliers, depuis quatre cents toises jusqu'à douze cents. C'est

(1) Cette date ne s'accorde pas avec celle qu'on trouve sur le revers de la première médaille.

(2) Cet ouvrage, impatiemment attendu, parut en 1690, sous le titre de : *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité des orangers*; suivi de quelques réflexions sur l'agriculture, par le feu sieur de La Quintinie, deux vol. in-4°.

lui aussi qui fit connaître et mit en honneur certains bons fruits, tels que la poire de Colmar, l'eschasserie, la virgoulée, et qui en discrédita justement d'autres, tels que l'orange verte, le portail, poire autrefois si chère aux Poitevins, l'amadotte, les délices des Bourguignons. Les primeurs *étaient* presque entièrement inconnues avant lui. Le premier il parvint à obtenir dans le terrain froid, tardif et infertile de Versailles, des asperges et des laitues pommées en janvier, et même en décembre, des fraises à la fin de mars, des cerises, des pois verts en avril, des figues en juin, etc. Il échoua pourtant dans la culture du pêcher. Inventeur de la manière heureuse d'appliquer les arbres aux murailles, il n'y plaça qu'en tremblant le pêcher, tandis qu'il avait rangé en espalier même le prunier Sainte Catherine, usage dont il s'était bien trouvé. Malgré cette erreur, comment ne pas admirer encore aujourd'hui l'ouvrage de la Quintinie, qui fut traduit en anglais par Evelin, et dont le succès fut tel que pour Boileau le jardinage n'est plus que l'*art de la Quintinie;* Santeuil, dans un poëme latin, engage toutes les nymphes du jardinage à couronner La Quintinie; et Perrault, en des vers français bien inférieurs aux vers latins de Santeuil, le loue aussi fort ingénieusement.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JEAN DE LA QUINTINIE.

R. Un monument, sur lequel on lit : INTENDANT DES JARDINS DU ROY M(ORT) 1690 (1).

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 153, pl. 138, n° 4. Quoique le nom de Dassier ou ses initiales ne se trouvent pas sur cette pièce, elle appartient à ce graveur.

centimètres.

...quel : H. DE LONGUEIL. Inscrip.

...illes et de fleurs.

...E), médecin Altenbourgeois, naquit ... et mourut le 11 janvier 1708, âgé de ... ans, moins un jour.

... étain, de 4 1/2 centimètres.

...ste, sous lequel : AN. AET. 79. C. W(ERMUTH). Insc. ...D. BAB. HAERED. A. LENITSCH.

Des armoiries, sous lesquelles : 1707. C. W. Insc. (Con...nation de celle de l'avers) GLEICHAMB ET JUCHSEN. DUX. SAX. GOTH. CONSIL. ET ARCHIATER. — CANDIDE ET CAUTE (1).

RABELAIS (FRANÇOIS), célèbre écrivain et philosophe scep...e, médecin, naquit à Chinon, petite ville de Touraine, ... 1483. Il porta d'abord le froc; exerça avec distinction ... médecine à Montpellier, et suivit à Rome le cardinal Du ...ay, qui le protégea dans les fâcheuses affaires qu'auraient ... lui susciter ses attaques contre la cour papale. De re...tour en France, il devint curé de Meudon et mourut à Paris ... 1553.

Ses ouvrages peuvent être divisés en deux catégories, ceux ...ui peignent le scepticisme de la société de son temps et ceux ...ui traitent de sujets médicaux. Parmi les premiers, Panta...gruel, assemblage difforme de fictions bizarres, est l'expres...sion vivante de l'originalité grossière, mais puissante, de cette

---

(1) K... Siles., ouv. cité, pl. 24, n° 72.

époque, où le moyen-âge encore debout s'étonnait de voir grandir si vite, avec son audace de Titan, l'ère moderne et la renaissance. Le rire de Rabelais, si brutal quelquefois, ne couvre cependant pas entièrement une vive sympathie pour l'humanité : il n'est pas personnel à l'auteur; c'est le reflet général du doute religieux, philosophique et politique.

Son ouvrage sur les aphorismes d'Hippocrate est une œuvre sérieuse et utile (1). Il ne faut pas croire que Rabelais se soit borné à traduire servilement en latin les aphorismes du père de la médecine, il a fait mieux. On en jugera en lisant les paroles suivantes, qui commencent sa dédicace à l'évêque de Mauléon, et dont voici la traduction :

« Lorsqu'il y a un an (conséquemment en 1531), j'expliquais à Montpellier, devant un auditoire nombreux, les Aphorismes d'Hippocrate, et ensuite l'Art médicinal de Galien, j'avais annoté quelques passages dans lesquels les interprètes ne m'avaient point complétement satisfait. Après avoir collationné leurs traductions avec un manuscrit grec, que je regardais comme très-ancien, et qui était écrit en caractères ioni-

(1) *Aphorismorum Hippocratis sectiones septem, ex Franc. Rabelæsii recognitione*. Lyon, 1532, in-16. Ce petit volume est très-rare. Outre les Aphorismes d'Hippocrate en latin, auxquels a été ajoutée une huitième section, d'après les commentaires d'ANTONIUS MUSA, cet ouvrage renferme les trois livres d'Hippocrate *de Præsagiis*, d'après GUILLAUME COP, de Bâle; le livre de *Natura hominis*, d'après ANDRÉ BRENTIUS, de Padoue ; les quatre livres de *Ratione victûs in morbis acutis*, de plus l'*Ars medicinalis de Galien*, d'après l'interprétation de NICOLAS LEONICENUS, le tout en latin; et enfin les Aphorismes d'Hippocrate, en grec. RABELAIS dédia cette production à Godefroy d'Estissac, évêque de Mauléon, prélat distingué par toutes sortes de vertus, et qui avait donné à RABELAIS des témoignages d'intérêt et de haute estime.

s très-nets et très-élégants, je trouvai que les interprètes ient omis bien des choses, qu'ils en avaient ajouté d'étranes et de fausses, que plusieurs étaient mal exprimées, que vent l'ordre était interverti, » etc. C'est ainsi que, tout en vant l'interprétation de Leonicenus, Rabelais a rempli bien lacunes et corrigé une foule de passages défectueux. Des es marginales, semées çà et là, sont aussi destinées à expli- certains mots équivoques. On regrette qu'il n'ait point dé les changements qu'il avait trouvé à propos d'intro- dans les aphorismes, on aurait pu mieux apprécier l'im- nce de son travail et l'étendue de ses connaissances logiques et médicales.

é a voulu voir dans Rabelais un numismate; il est certain connaissait bien les monnaies courantes de son temps, même une grande partie de celles qui les avaient précé- sur la terre de France et pays circonvoisins (1).

abelais avait un port noble et majestueux, un visage régu- ment beau, une physionomie spirituelle, des yeux pleins feu et de douceur, un son de voix gracieux, une expression e et facile, une imagination inépuisable dans les sujets plai- nts; tout cela en faisait un homme d'une société délicieuse. était d'ailleurs estimable par la réunion des qualités qui ment l'homme d'esprit et le savant. Langues anciennes et dernes (il en connaissait huit), grammaire, poésie, phi- ophie, astronomie, jurisprudence, médecine, il avait orné mémoire, qui était prodigieuse, de toutes les richesses son temps; il ne lui a manqué que d'en faire un bon ge.

Renauldin, ouv. cité, p. 7 et suivantes.

Quatre médailles.

La première, uniface, de 4 centimètres, offrant le buste de face avec l'inscription : M. FRANÇOIS RABELAIS D. EN. MEDEC (1).

La deuxième, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le même que celui de la précédente.

R. Un coq devant un renard habillé en pélerin et portant une bulle d'absolution; par un soleil brillant. Insc. CAVE. FICTUS FALLIT AMICTUS. Exergue : WERGLAUBT ZU GESCHWINT OFT SCHADEN ENTPFINDT (2).

La troisième.

A. Le même que celui des deux précédentes.

R. Un navire (3).

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : E. GATTEAUX. Insc. FRANÇOIS RABELAIS.

R. NÉ A CHINON VERS 1483. MORT EN 1553. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1818 (4).

RANGONI (THOMAS), surnommé le philologue de Ravenne, fut un médecin très-célèbre et d'une grande munificence, au temps où il vécut. Il mourut très-âgé en 1577.

Plusieurs médailles.

---

(1) KOEHLER, ouv. cité, 19e vol., p. 225.

(2) Phrase que RENAULDIN traduit ainsi :

Qui croit trop promptement,
Souvent mal en ressent.

LOCHNER, ouv. cité, vol. 4, p. 353. — MOEHSEN, *Prüf. Gesellsch.* II. XI. pl. 12, p. 323. Le revers de cette médaille paraît avoir été ajouté en Allemagne.

(3) KUNDMANN *Gel.*, ouv. cité, p. 51, no 645.

(4) NORMAND, ouv. cité, fascicule 1er.

La première, en bronze, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. THOMAS. PHILOLOGUS. RAVENNAS.

R. La Divinité, du haut des nues, étend les mains sur une femme, posant une couronne sur la tête d'un bœuf. Inscrip. VIRTUTE PARTA DEO ET LABORE (1).

La deuxième, de 3 3/4 centimètres.

A. THOMAS PHILOLOGUS RAVENNAS PHISICUS ERE PROPRIO CONSTRUI FECIT ANNO 1554.

R. DUCATUS INCLITI PRINCIPIS VENETORUM MARCI ANTONII TRIVISANO BNEM. ANNO 1 (2).

La troisième, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, derrière lequel : 1560. Insc. THOM. PHILOL. RAVENN. PHYS. EQ. GUARD. D. MAR. MAG.

R. Un aigle applique Hercule au sein de Junon étendue sur une couche, entourée d'étoiles. En dessous : trois lis et autant d'oiseaux. Insc. A JOVE ET SORORE GENITA (3).

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. THOMAS. PHILOLOGUS RAVENNAS.

R. Le même que celui du numéro précédent (4).

La cinquième, de 2 1/2 centimètres.

---

(1) Mus. Mazz., vol. 1, p. 301, pl. 65, n° 3.

(2) Ibid., n° 4. J'ai donné cette médaille d'après l'ouvrage de Mazzuchelli, où, sur l'avers, il y a ERE au lieu de A RE que je trouve dans le livre de Rudolphi. Cette pièce faisant allusion à la munificence de Rangoni, il faudrait plutôt ÆRE au lieu de A RE et de ERE.

(3) Ibid., n° 5. Cette médaille, que je décris d'après Mazzuchelli, offre encore une différence avec celle donnée par Rudolphi, en ce que, au revers, au lieu de A JOVE, etc., il y a : JOVE. Sur l'avers, je lis bien distinctement 1560, au lieu de 1562, millésime qu'on trouve dans l'ouvrage de Rudolphi. On trouve encore cette pièce uniface sans le revers.

(4) Ibid., n° 6.

A. Le buste à droite. Insc. THOMAS PHILOLOGUS.

R. Un enfant debout sur un globe, étendant le bras droit et tenant de l'autre un bâton. Insc. DOMINUS DA..... (1).

RASORI (JEAN), médecin italien renommé, l'un des réformateurs de la thérapeutique médicale, naquit à Parme, le 20 août 1767 selon les uns, 1762, d'après Dezeimeris (2). Il acheva ses études médicales à l'Université de cette ville. Le célèbre Girardi, l'élève de Morgagni et l'héritier de ses manuscrits, le prit en affection, et lui procura l'amitié de Spallanzani. Bientôt il obtint du duc de Parme une pension pour aller perfectionner ses études dans les universités étrangères.

Rasori, qui n'avait encore que vingt-et-un ans, se rendit d'abord à Florenee, et, durant les trois ans qu'il y séjourna, il étudia la chirurgie sous Ange et Laurent Nannoni. C'est là aussi que pour la première fois il entendit parler de la doctrine médicale de J. Brown. Le professeur Giannetti lui procura un exemplaire du livre de cet auteur anglais, et il en entreprit immédiatement la traduction. En 1791 il se rendit de Florence à l'Université de Pavie, où brillaient alors les Volta, les Spallanzani, les Frank, les Scarpa, etc.; et il y séjourna deux ans. Il visita ensuite l'Angleterre et l'Écosse, toujours pensionné par le duc de Parme. Après dix-huit mois de séjour en Angleterre, il revint en Italie, sans passer par la France, et se fixa vers la fin de 1795 à Milan, qui, moins d'un an après, tombait au pouvoir de Bonaparte.

---

(1) Mus. Mazz. cité, vol. 1, p. 301, pl. 65, n° 7.

(2) Dans le *Dictionnaire de la Conversation*, cité, on lit qu'il naquit le 20 août 1766.


GIOVANNI RASORI
NESTI


INFRANSE
L'IDOLO DI COO
AL CULTO
DEL VERULAMIO
ADDUSSE IGEA
IN MILANO
MDCCCXXXVII



Rasori, comme tous les hommes au cœur généreux, à l'esprit noble et élevé, pensa que les gouvernements absolus avaient fait leur temps, et, avec les autres patriotes italiens, il favorisa par tous les moyens en son pouvoir les entreprises de l'armée républicaine, qui occupa Milan dans le mois de mai 1796. Vers la fin de la même année, on réorganisa l'Université de Pavie, dont il fut nommé recteur; en même temps, il fut appelé à y occuper la chaire de pathologie. Au commencement de 1798, il accepta les fonctions de secrétaire-général du ministère de l'intérieur, à Milan; mais dès l'année suivante il revint à sa chaire. Contraint à la fin de cette année, par les victoires des armées austro-russes, de se réfugier à Gênes avec les débris de l'armée française, il y resta jusqu'à la reddition de cette place. Une maladie épidémique s'étant développée durant le siége, il employa pour la combattre une méthode de traitement basée sur sa doctrine particulière, et publia ensuite un ouvrage sur cette maladie (1). La bataille de Marengo le ramena à Milan. Peu de temps après, il fut nommé inspecteur général de salubrité pour la République Cisalpine, transformée bientôt après en royaume d'Italie. Il obtint, en 1806, l'autorisation de créer une clinique médicale

(1) Sous le titre : *Histoire de la Fièvre pétéchiale de Gênes*, qui eut plusieurs éditions et fut traduite en plusieurs langues. En 1802, il publia les *Annales de Médecine*, journal qui ne parut que six mois, et où il attaquait, peut-être avec trop peu de ménagements, des ouvrages et des auteurs qui jouissaient alors d'une certaine réputation. Il mit ensuite au jour sa traduction de la *Zoonomie de Darwin* (6 vol.) — En 1830, il publia, en deux volumes, la *Collection de ses Opuscules cliniques*, qu'il fit précéder de l'*Examen d'un jugement de Sprengel*, etc. Enfin, dans les premiers mois de 1837, il mit sous presse sa *Théorie de la Phlogose ou inflammation*, dernier fruit de longues années de recherches et d'expériences.

... hopital de Milan, et l'année suivante il en ... l'hôpital militaire de Saint-Ambroise. ... nombreuses qu'il eut lieu d'y faire sur l'a... servirent à fonder sa nouvelle doc... connue sous le nom de Théorie du contre-... opéra une réforme complète dans la ... mais qui n'en fut pas moins d'abord l'objet ... passionnées. Rasori succomba à une ... le 13 avril 1837.

... en bronze, de 2 ... centimètres.

... Inscrip. ...

...

RASPAIL (François-Vincent), médecin contemporain, chimiste distingué, est né à Carpentras le ... janvier 1794. Il s'est exercé à d'utiles et curieuses recherches sur l'origine des maladies et sur la cause du dérangement des organes. Il affirme que le dérangement est presque toujours produit par ... étrangers, sans toutefois exclure l'in... De là ses remèdes d'hygiène, sa ... un système médical ... complet. ... naturelle de la santé et de la ma-

... maladies dé... Plus ou ... qu'il ... ... deux cla...

ladie, que les remèdes inscrits dans le Codex se divisent en cinq ordres principaux, tous succédanés de ses médicaments favoris, auxquels, du reste, il ne donne la préférence qu'en raison de leur prix modique et dans l'intérêt des classes pauvres. Un des points essentiels de son système médical est l'exclusion de tous les éléments non assimilables au corps humain, du mercure, par exemple, et des poisons, qui ne guérissent d'une maladie que pour en faire naître quelque autre plus dangereuse (1).

Il est à regretter que ce savant se soit laissé entraîner dans les commotions politiques de sa patrie. Il n'en recueillit que des déboires, et enfin, en 1853, l'exil. Depuis cette année M. Raspail habite la Belgique.

Plusieurs médailles.

La première, en bronze, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : B. C. Insc. F^çois V^cent RASPAIL.

R. NÉ A CARPENTRAS EN 1794. ÉLU REPRÉSENTANT DU PEUPLE 1848.

La deuxième, à bélière, en cuivre, de 2 1/3 centimètres.

A. Le buste de face à droite. Inscrip. FRANÇOIS RASPAIL NÉ EN 1794.

R. ASSEMBLÉE NATIONALE. REPRÉSENTANT DU PEUPLE LE 20 SEPTEMBRE 1848 (2).

La troisième, jeton en cuivre, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste de face à gauche. Inscrip. FRANÇOIS RASPAIL NÉ EN 1794.

---

(1) *Biographie de M. Raspail*, par EUGÈNE DE MIRECOURT. Paris, 1856, in-12.

(2) F. DE SAULCY, *Souvenirs numismatiques de la révolution de 1848. Recueil complet des médailles, monnaies et jetons qui ont paru en France depuis le 22 février jusqu'au 20 décembre* 1848. Paris, in-4°, planches, pl. 15, n° 3.

R. PRÉSIDENT DU CLUB MONTESQUIEU ÉLU REPRÉSENTANT DU PEUPLE LE 21 7bre DÉTENU AU FORT DE VINCENNES (1).

RAY (Jean), célèbre botaniste et physicien anglais, naquit en 1627 à Black Notley, village obscur du comté d'Essex. Il reçut une solide éducation, dont il profita pour étudier l'histoire naturelle et surtout les plantes qui croissent en Angleterre, mais particulièrement celles des environs de Cambridge. Ses connaissances lui méritèrent une place dans la Société royale de Londres, où il fut reçu le 7 novembre 1667. Il voyagea ensuite sur le continent avec Lord Willoughbi, animé des mêmes goûts que lui, et visita l'Allemagne, la Hollande, l'Italie et la France. Il se retira dans l'endroit de sa naissance et s'y appliqua à enrichir la botanique de ses observations. En les comparant toujours avec celles de Jean Bauhin et de l'Escluse, il se fit une méthode qu'il suivit dans son histoire générale des plantes, écrite d'un style aussi élégant que modeste. Il mourut en 1704 (2).

C'était un homme modeste, affable, communicatif, frugal et très-studieux. Il a été appelé le Tournefort anglais; aussi s'est-il attiré les éloges les plus flatteurs de la part des savants, qui ont rendu justice à la sagacité avec laquelle il a su faire un choix judicieux de tout ce qu'il a trouvé de bon dans les écrits des maîtres qui l'ont précédé.

---

(1) F. De Saulcy, etc., pl. 24, n° 5. — Il y a encore plusieurs autres médailles et jetons de Raspail. Consultez le même ouvrage, pl. 26, n° 2; pl. 49, n°s 8 et 9; pl. 53, n° 7; pl. 57, n° 2. Quelques jetons, sur l'avers desquels se trouvent les bustes de Raspail et de Barbès en regard, ne sont pas décrits dans le livre de De Saulcy.

(2) La Biographie médicale indique 1628 pour l'année de sa naissance et 1705 pour l'année de sa mort.


FRANCISCVS · REDI · PATRITIVS · ARETINVS ·
M·SOLD·1684


M·SOLDANVS·F·

Médaille, coulée en bronze, puis perfectionnée par la gravure, la tête et les bords très-élevés, de deux pouces de hauteur et d'un pouce 7/12 de largeur.

A. Le buste.

R. JOHN RAY F. R. S. NAT 1627. OBI 1704. (En lettres gravées, ce qui fait supposer à Rudolphi qu'au lieu d'une médaille, ce n'est qu'un clichet).

REDI (François), médecin, l'un des plus grands observateurs de son siècle, naquit le 18 février 1626, à Arezzo, en Toscane. Après avoir achevé ses études à l'Université de Pise, où il fut proclamé docteur en médecine et en philosophie, il s'établit à Florence, où il se fit bientôt connaître comme habile médecin. Ses succès lui méritèrent la confiance de Ferdinand II, grand-due de Toscane, qui le nomma son médecin. Plus tard, il fut confirmé par Côme III dans ce poste honorable.

Les devoirs de cette charge ne l'empêchèrent ni de cultiver les lettres et la poésie, ni de se livrer à son goût pour les expériences physiques; et, dans des genres si variés, dont quelques-uns semblaient s'exclure, il s'acquit une réputation que le temps a confirmée.

Comme médecin, il encouragea ses contemporains à bannir de la pratique ces vieilles erreurs qui ternissent l'éclat de la médecine. Simple et uni dans sa méthode, peu de remèdes lui suffisaient; il ne haïssait rien tant que l'abus des médicaments composés et il fit sentir à ses confrères la nécessité de l'observation.

Redi compte parmi le petit nombre de littérateurs italiens du XVIIe siècle, qui surent se préserver de la contagion du

mauvais goût, et prendre les anciens pour modèles; il contribua beaucoup à maintenir la pureté de la langue italienne (1).

Mais c'est surtout comme physicien observateur que Redi s'est acquis des droits à la reconnaissance et à l'estime de la postérité. Il fit une étude particulière des insectes, et, par une suite d'observations ingénieuses, dont l'exactitude est constatée, il démontra qu'aucune espèce n'est reproduite par la pourriture, comme on l'avait cru jusqu'alors presque sans examen : mais il eut le tort inexcusable de supposer aux espèces, dont il n'avait pas découvert les organes sexuels, une âme sensitive, à laquelle il attribuait le pouvoir de la reproduction, système insoutenable, et qu'il ne put faire adopter.

On a des observations neuves et intéressantes de Redi sur la vipère, sur les larmes de verre, connues sous le nom de larmes bataviques, sur les sels artificiels, sur les vers intestinaux, sur l'eau commune employée pour arrêter les hémorrhagies, etc. Enfin, il a porté la lumière dans presque toutes les parties de la physique, de l'histoire naturelle et de l'anatomie; et quoiqu'il ait commis quelques erreurs, on ne peut nier qu'il n'ait ouvert la seule route qui pût conduire à la vérité.

Plusieurs académies rendirent justice à ses talents : celles Del Cimento et de la Crusca de Florence, celle des Gelati de Bologne, celle des Arcadiens de Rome, se sont fait un honneur de le recevoir dans leur sein.

Quelques attaques d'épilepsie, qu'il éprouva sur la fin de sa vie, ne ralentirent point son ardeur pour l'étude. Cependant,

---

(1) Il eut une grande part à l'édition de 1691 du *Dictionnaire de la Crusca*, dans laquelle ses ouvrages sont cités comme autorité.

d'après le conseil de ses amis, il se rendit à Pise, pour s'y délasser de ses travaux, et y respirer un air plus pur. On le trouva mort sur son lit le 1er mars 1694, âgé de soixante-dix-huit ans (1).

Savant dans plusieurs genres, il aimait ceux qui l'étaient comme lui, et donnait avec plaisir tous ses soins à ceux qui voulaient le devenir. Éloigné de toute présomption, de toute injustice, incapable d'abuser des avantages que lui procurait la supériorité de ses talents, il mit tant de modestie dans sa conduite, qu'il fut loué de tout le monde et ne fit ombrage à personne. Comme il connaissait tout le prix de l'observation, il s'y livra par goût et il prit toutes les mesures propres à y réussir. Ce qui le caractérise de ce côté, dit un illustre écrivain, c'est une sage incrédulité à l'égard du merveilleux, une grande attention à détruire les erreurs établies, une sagacité singulière à observer la marche de la nature dans la formation de ses plus petits ouvrages, et une bonne foi scrupuleuse à faire l'histoire de ce qu'il avait observé.

Quatre magnifiques médailles.

La première, en bronze, de 6 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : M. SOLDANUS. Insc. FRANCISCUS. REDI. 1677.

R. Un navire, chargé d'ornements et sans matelots, voiles déployées. Inscription SONO. L'. MIO. SEGNIO. E. L'MIO. CONFORTO. SOLO (2).

---

(1) Ses œuvres complètes ont paru à Venise, 1712, 6 vol. in-8°. Plusieurs éditions se produisirent, parmi lesquelles celle de Naples, 1741, 6 vol. in-4°, passe pour la meilleure.

(2) Mus. Mazz., cité, vol. 2, p. 167, pl. 141, n° 1. — Moehsen, cité, vol. 1, p. 321 (au lieu de 324 qui se lit dans l'ouvrage de Rudolphi). — Fr. C. Lesser's

La deuxième, en bronze, de 8 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : M. SOLD(ANUS) 1684. Insc. FRANCISCUS. REDI. PATRITIUS. ARETINUS.

R. Minerve soulève le voile qui couvre la Nature assise près d'un temple portant pour inscription : SALUTI. Exergue : M. SOLDANUS F. (1).

La troisième, en bronze, de 8 1/2 centimètres.

A. Le même que celui de la précédente.

R. Une bacchanale (par allusion au poëme de Redi : *Bacchus in Toscana*). Exergue : CANEBAM (2).

La quatrième, de même module et métal que la troisième.

R. Saturne est renversé, Minerve présente à l'Éternité une guirlande pour être conservée dans son temple. Inscrip. AERE PERENNIUS. Exergue : M. S. F. 1684 (3).

REGA (HENRI-JOSEPH), célèbre professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Louvain, naquit dans cette ville le 26 avril 1690. Il reçut une éducation soignée, qu'il commença au collége de la Sainte-Trinité de sa ville natale (4). Il passa ensuite au collége du Porc en la même ville, et par l'étude de la philosophie, mais surtout de la physique, il s'y dis-

---

Besondere Munzen. Frankf. und Leipz. 1739, in-8°, pl. n° 25. — Je ne trouve pas dans MAZZUCHELLI, le nom du graveur SOLDANUS sous le buste, quoique MOEHSEN le donne et qu'il se trouve aussi sur mon exemplaire.

(1) MAZZ. cité, n° 2. — MOEHSEN, cité, p. 289 et 296.

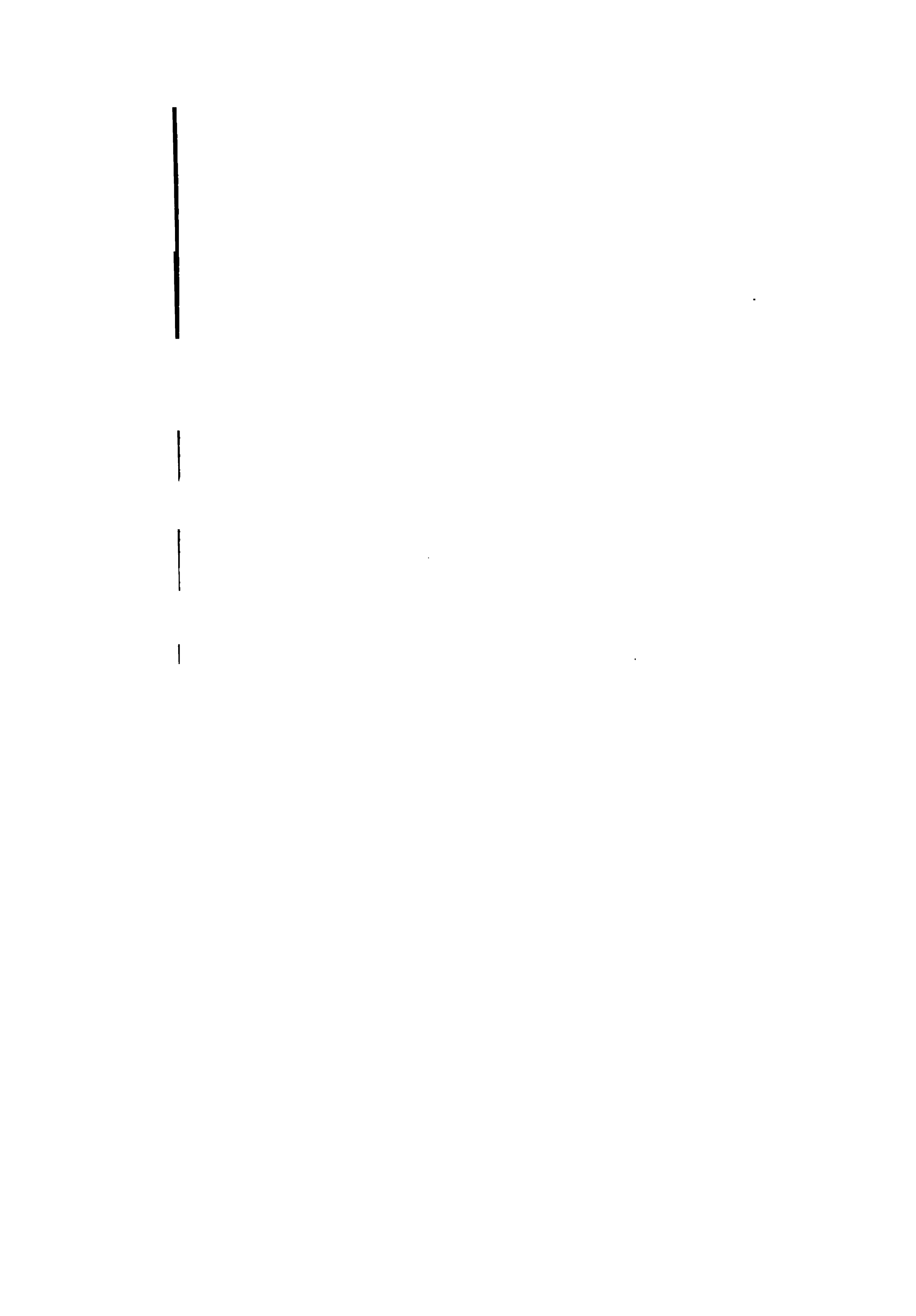
(2) MAZZ., n° 3. — MOEHSEN, p. 305.

(3) MAZZ., n° 4. — MOEHSEN, p. 313. Ces trois dernières médailles furent faites sur l'ordre de Côme III, un des plus nobles soutiens des sciences de son temps.

(4) Cette école d'humanité si célèbre pour les grands hommes qu'elle a donnés aux sciences supérieures, fut celle où le jeune Rega remporta toujours les premières places.



HENRI JOSEPH
REGA,
NÉ À LOUVAIN
LE XXVI AVRIL MDCXC.
Y MOURUT
LE XXII JUILLET
MDCCLIV.



posa à celle de la médecine, pour laquelle il avait une inclination très-prononcée. Il fut reçu licencié le 7 avril 1712.

La mort de M. de Lucq ne tarda point à le faire monter au rang de professeur, car le magistrat de Louvain le nomma le 24 avril de la même année à la place vacante. Cette promotion ne fit qu'augmenter l'ardeur du jeune Rega pour l'étude; mais comme sa chaire ne l'occupait que pendant six semaines, il n'en eut pas plutôt rempli les devoirs qu'il alla à Paris se perfectionner dans l'anatomie, la chirurgie et la chimie dont il suivit plusieurs cours des maîtres les plus habiles.

A son retour à Louvain, il commença à travailler à son traité *De sympathia*, et ce coup d'essai, dont les hommes les plus consommés se seraient fait honneur, lui valut une approbation universelle, lorsqu'il le publia en 1721.

Jusqu'à l'époque où parut ce livre remarquable, on s'était contenté d'étudier les organes un à un, sans aucun lien qui les unit entre eux et sans soupçonner aucune subordination de l'un à l'autre; car les Anciens, observateurs attentifs et scrupuleux de la nature, signalèrent bien quelques-uns des rapports qui existaient entre diverses affections de l'âme et du corps, mais ils n'étudièrent point théoriquement les lois qui président à ces phénomènes. Hippocrate et Galien ignoraient la structure anatomique de l'homme, et ne pouvaient par conséquent connaître les fonctions des organes ni expliquer bien des faits qui les frappaient sans qu'ils pussent s'en rendre raison. Mais lorsque l'anatomie humaine, créée par le génie de Vésale, offrit enfin des notions positives aux connaissances fondamentales sur lesquelles s'appuie la médecine, les physiologistes comprirent toute l'importance que devait avoir pour eux l'étude du cerveau, ainsi que celle des nerfs; ils recon-

nurent la cause des sympathies et l'importance de ces phénomènes fixa dès lors toute leur attention; Rega, le premier, fit voir les lois secrètes qui enchaînent dans un commun rapport certains organes ou certains actes de l'organisme; il détermina leur nature et sut les rattacher à des principes généraux, qu'il développa avec un rare talent dans son Traité des sympathies.

En 1716, il remplaça de Raedmaeker dans la chaire de chimie. Le 22 février 1718, il reçut le bonnet de docteur avec Favelet et Narez; peu de temps après, il passa à la chaire d'anatomie, qu'il abandonna le 11 septembre de la même année pour occuper celle de professeur primaire, que la mort du docteur Peeters avait laissée vacante. En 1719, il fut élu recteur de l'Université; on lui décerna le même honneur en 1722 et, pendant ses deux rectorats, il s'occupa activement de tout ce qui pouvait contribuer à l'avantage du corps académique.

Le mérite de Rega, qui jusqu'à cette époque n'avait guère été connu que dans le sein de la ville de Louvain, se répandit alors au dehors. Sa réputation perça dans les provinces voisines, et bientôt on vit les malades des pays même les plus éloignés, ou venir le trouver pour prendre ses conseils ou les lui demander par lettres. L'archiduchesse Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas pour l'empereur Charles VI, son auguste frère, décora Rega, en 1740, du titre de conseiller médecin de sa personne, et lui donna son portrait enrichi de diamants, en récompense des soins qu'il avait pris pour l'analyse des eaux de Marimont. Le duc Charles de Lorraine et de Bar, gouverneur-général des Pays-Bas, lui fit aussi présent de son portrait magnifiquement enrichi; et le prince de Lichtenstein imita cet exemple pour quelques conseils que Rega lui avait donnés sur sa santé.

Rega possédait le grand art de savoir ménager son temps; le nombre de ses malades ne le détourna jamais des fonctions académiques, non plus que de l'étude de la médecine et des belles-lettres. Sa bibliothèque, amplement fournie de ce qu'il y avait de meilleurs livres en tout genre, était l'endroit où il passait utilement les heures qu'il pouvait ménager sur ses occupations publiques. Mais cet homme, toujours avide de science, s'épuisa par la continuité d'un travail trop assidu; sa santé s'affaiblit visiblement sans qu'il songeât à la ménager davantage. Plus attentif à guérir les maux des autres que les siens, il parut en quelque sorte se négliger lui-même, devint très-sérieusement malade, et mourut le 22 juillet 1754, âgé de soixante-quatre ans.

Au mérite de Rega comme médecin, comme savant, comme érudit, il faut ajouter encore l'apanage non moins précieux d'une âme grande et généreuse. Les plus nobles vertus se rencontraient en lui; tant il est vrai que les hommes qui se distinguent par leur génie ou leurs connaissances supérieures, possèdent presque toujours aussi ces sentiments élevés, ces pures et belles qualités du cœur qui rehaussent et ennoblissent notre humaine nature.

Remarquable par la sévérité de ses principes comme par l'étendue de ses capacités et l'élévation de son caractère, Rega, homme austère et sérieux, accomplit la vie comme un devoir et son devoir comme un sacerdoce. Sobre de ces démonstrations ostentatrices, de ces vaines déclamations qui font le principal mérite de plus d'une célébrité moderne, il cultiva les sciences pour son art et pratiqua le bien pour le bien lui-même. Il termina sa carrière au même âge que J.-B. Van Hel-

mont, à la gloire duquel il avait, ainsi que Palfyn, succédé dans sa patrie.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. HENRI JOSEPH REGA, NÉ A LOUVAIN LE 26 AVRIL 1690, MOURUT LE 22 JUILLET 1754 (1).

Le nom de Rega figure encore sur la médaille frappée lors de l'inauguration de l'Académie royale de Médecine de Belgique (2).

REGEMANN (Jean-Lucas), disciple de Boerhaave, praticien recommandable, né à Brême en 1711.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 3/4 centimètres.

A. Le buste sans exergue : J. F. [illegible] F. Insc. JOAN. LUC. REGEMANN BOERHAAVII DISCIP. N. BREMAE 1711.

R. Guirlande de feuilles de chêne, au centre de laquelle on lit VIRO MEDICAE ARTIS STUDIO. FELICI. ABSQUE LUCRI QUAESTU. 35 [illegible] ANNIS DE GENTE POLONA CONTINUO BENE MERENTI. EXIMIA [illegible] PROBITATE INSIGNI. HOC GRATI ANIMI MONUMENTUM POST CURATUM AB EODEM VULNUS FERRO PARRICIDAE DIE [illegible] NOVEMB. 1771. SIBI ILLATUM. STAN. AUG. REX DEDIT (3).

La seconde, en bronze, de 4 1/3 centimètres, est la même,

---

(1) Cette médaille, gravée au trait, est due à l'élégant burin de notre graveur, Mr Ch. Onghena.

(2) Voir l'article consacré à *Palfyn*.

(3) Cette médaille fait allusion à la blessure que Stanislas, roi de Pologne, reçut lors de la conjuration qui eut lieu contre lui en 1771, et où il faillit perdre la vie. Madai fit représenter cette pièce dans l'ouvrage de Guillaume Battie sur les aphorismes de la connaissance et du traitement des maladies. Halle, 1780, in-8°, avant la dédicace de ce livre à Regemann. — Hauschild, ouv. cité, n° 741.

auf que le module en est plus petit, et que le revers, au ieu d'une guirlande, ne présente que deux rameaux de chêne contenant l'inscription (1).

REICHENBACH (Georges de), opticien éminent, naquit e 24 août 1772, à Durlach, dans le pays de Bade. Élevé à l'école militaire de Manheim, il se distingua tellement dans ses études, que l'électeur Charles-Théodore voulut être accompagné par lui dans le voyage qu'il fit en 1791 en Angleterre, et au retour duquel il le nomma lieutenant d'artillerie. En 1811 il entra au service de Bavière en qualité d'inspecteur des salines, et il ne tarda pas à fonder à Munich et à Benedictbeurn, en société avec Joseph d'Utzschneider, le mécanicien Lubherr et Fraunhofer, un établissement de mécanique et d'optique, des ateliers duquel sortirent bientôt une foule d'instruments nécessaires aux grands calculs astronomiques et géodésiques, fabriqués avec une perfection dépassant de beaucoup tout ce qui avait été fait jusque alors en ce genre. Esprit éminemment inventeur, Reichenbach excellait à mettre en pratique les données de la théorie. Les grands cercles méridiens à trois pieds, les cercles répétiteurs de douze pouces, les théodolites et autres instruments provenant de cet établissement touchaient aux dernières limites de la perfection pour la simplicité et l'utilité de l'organisme intérieur, pour la précision et la finesse des divisions. Avec les grands télescopes et réfracteurs astronomiques, entre autres le réfracteur gigantesque de Fraunhofer pour l'observatoire de Dorpat, on obtint les plus magnifiques résultats à cause de l'excellence du flint-glass fabriqué

---

(1) Lengrich *Merkw.*, ouv. cité, p. 484. — Hauschild, cité, n° 742.

dans l'établissement même, et de tous les détails de leur fabrication. Son équatorial et l'héliomètre de Fraunhofer ne sont pas moins célèbres. En 1812, Reichenbach se sépara d'Utzschneider, et fonda avec Ertel un établissement particulier pour la fabrication des instruments de mathématiques et d'astronomie, mais, nommé en 1820 directeur des routes et canaux de Bavière, il le céda l'année suivante à Ertel. En 1821, il établit aussi à Vienne une fonderie de canons d'après ses propres plans. La fabrique d'armes d'Amberg, les hauts fourneaux et les [illegible] de fer de Bavière lui doivent en outre de notables améliorations. L'Académie des Sciences de Munich se l'adjoignit comme membre. Reichenbach mourut le [illegible] mars 1826, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Pour sa médaille, voir l'article consacré à Fraunhofer.

REIFFENBERG (Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas, baron de), naquit à Mons, le 14 novembre 1793. Il fit ses humanités au lycée de Bruxelles, et entra à l'École normale [illegible] en vue de s'adonner à l'enseignement; [illegible] mars 1814, il prit un engagement [illegible] organisait alors, fut nommé sous-lieutenant [illegible] belge, et lieutenant au mois d'avril [illegible].

[illegible] quand les esprits furent [illegible] de Reiffenberg abandonna la carrière militaire et obtint, le 5 mars 1818, la place de régent de deuxième classe des langues anciennes à l'Athénée d'Anvers. [illegible] on ajouta à ses fonctions celles de professeur [illegible] de mathématiques.

Collaborateur au [illegible], fondé, en 1817, par lui

et ses amis, Philippe Lesbroussart et Raoul, il présenta dans une esquisse intitulée : *Coup-d'œil sur les progrès des lettres en Belgique*, les grands ouvrages historiques et philologiques publiés dans le pays.

Nommé régent de troisième à l'Athénée de Bruxelles le 5 février 1819, il devint membre de la Société de Littérature de cette ville. En décembre 1821, on lui confia les fonctions de conservateur et de bibliothécaire-adjoint de la Bibliothèque de Bruxelles et de celle de Bourgogne, et le 23 mai 1822, il reçut sa nomination de professeur extraordinaire de philosophie à l'Université de Louvain. L'Académie royale de Bruxelles l'admit à l'unanimité au nombre de ses membres, le 8 juillet 1823. Sa nomination ne fut agréée par le roi que le 9 novembre suivant.

A la suite de la révolution de 1830, l'Université de Louvain fut supprimée, et de Reiffenberg fut nommé à celle de Liége, en qualité de professeur ordinaire, le 6 décembre 1835. Il fut choisi, le 25 juillet 1837, par le gouvernement, comme conservateur de la Bibliothèque royale, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, qui le surprit à Saint-Josse-Ten-Noode, lez-Bruxelles, le 18 avril 1850, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Ses nombreux et savants travaux lui ont acquis une réputation considérable; en correspondance directe avec la plupart des hommes éminents de l'époque, il était membre de presque toutes les académies et de l'Institut de France. Le roi Léopold le nomma chevalier de son ordre, le 18 juin 1838, et les autres souverains imitèrent comme à l'envi cet exemple. Il n'en fallut pas davantage pour lui susciter des détracteurs, qui, d'ailleurs, ne manquent jamais aux hommes de talent. Avec une trempe d'esprit comme la sienne, il avait appris à

vivre [illegible] au milieu de ses ennemis. Les insinuations malveillantes, les [illegible] [illegible], les persécutions dans l'ombre [illegible] nous [illegible] encore, quand elles partent d'hommes qui, par leur position [illegible], exercent une certaine influence sur l'opinion [illegible], ne les [illegible] en la blessant.

Par sa position géographique entre les deux grands foyers de civilisation de l'Europe, la Belgique, dans son développement scientifique et littéraire, doit incliner vers l'Allemagne pour la pensée et vers la France pour le style. Tel paraît avoir été le système du baron de Reiffenberg. En effet, ses principes [illegible] et mieux encore ses souvenirs d'un pèlerinage en l'honneur de Schiller témoignent à quelle hauteur il a su s'élever dans l'esprit de l'Allemagne, tandis que, pour la forme littéraire, il possédait le talent, si rare aujourd'hui, de s'exprimer avec la convenance, l'agrément, l'élégance, la clarté des bons écrivains français du XVIIIe siècle.

[illegible] la littérature, de l'histoire et de la philosophie [illegible] la carrière de de Reiffenberg. Quel que soit le talent dont il a fait preuve en littérature, il s'est acquis des titres plus sûrs et plus durables dans le domaine de l'histoire. C'est à l'étude de notre histoire nationale qu'il rendit surtout un service signalé, en montrant la nécessité d'en vérifier les dates. Il n'épargna rien pour atteindre ce but, et il eut la satisfaction de voir ses efforts couronnés de succès.

Ce fut sa nomination de professeur de philosophie qui l'obligea en quelque sorte à l'étude de cette dernière branche. Ses ouvrages furent écrits en acquit de ses devoirs et non par un penchant véritable pour la science. Aussi abandonna-t-il complètement ce genre d'étude en quittant sa chaire de philosophie.


IO. CHR. REIL NAT. FEBR. XX MDCCLVIII DEN. NOV. XII MDCCCXIII


EXERCT.
DESTRVCT. NERV
NEXVS FIBRAR.
ENCEPH. INDAGAT.
ANNAL. PHYSIOL.
PYRETOLOGIA
CLINICE

De Reiffenberg passa les dernières années de sa vie entre les travaux bibliographiques et les études historiques, dont il fut l'un des représentants les plus actifs dans la commission royale d'histoire. Au milieu de ces occupations sévères, la poésie, ce doux charme de sa jeunesse, venait encore le bercer de quelques vagues illusions; elle lui est restée fidèle jusque sur le bord de la tombe (1).

Médaille, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : LEOP. WIENER F. Inscription : NÉ A MONS LE 14 NOV : 1795 DÉCÉDÉ A St JOSSE-T-N LE 18 AVR : 1850.

R. A LA MÉMOIRE DE FRED : AUG : FERD : TH : B^{on} DE REIFFENBERG LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DES ARTS ET DES LETTRES DU HAINAUT ET LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BELGES SÉANT A MONS 1850.

REIL (JEAN-CHRÉTIEN), anatomiste et physiologiste éminent, praticien renommé, naquit à Rhaude, dans la Frise orientale, le 28 février 1759 (2). Un entraînement invincible vers les

---

(1) Les publications du baron de Reiffenberg se résument en une quinzaine de volumes de poésies et de pièces dramatiques, quarante volumes de biographies, d'études et de réimpressions historiques et quinze volumes de brochures, de notices, d'ouvrages de philosophie et d'écrits politiques. Plusieurs de ces ouvrages ont été simplement édités par lui; mais il y a annexé des textes, qui, publiés pour la première fois, constituent de véritables monographies, telles que l'histoire de la langue française en Belgique, celle des traditions épiques, un Mémoire sur les croisades et Godefroid de Bouillon considéré sous un point de vue entièrement neuf. De Reiffenberg fut encore un des collaborateurs les plus actifs de la *Biographie universelle*, de MICHAUD; il a fourni aussi un grand nombre d'articles étendus au *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*. — *Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles*, ouv. cité, année 1852, p. 93 et suivantes.

(2) DEZEIMERIS et la *Biographie médicale*, ouv. cités, article *Reil*, sont d'accord pour le faire naître le 28 février 1759. La médaille que je décris plus loin, et qui fut frappée en mai 1829, porte qu'il naquit le 20 février 1758.

[illegible] de son avenir. Après avoir terminé ses [illegible] au collége de Narden, il se rendit à Gœttingue pour étudier la médecine; mais il ne se distingua pas d'une manière [illegible] dans cette célèbre Université. [illegible] trop rigoureux, on y repoussait [illegible] toute espèce d'innovation, pour que son esprit [illegible] ennemi de la contrainte imposée par l'autorité [illegible] libre essor et s'élever aux vérités nouvelles [illegible]. L'université de Halle, illustrée par [illegible] de Wolf, et dont les membres paraissent [illegible] animés du même esprit que cet [illegible], offrait un concours de circonstances plus heureuses. Reil ne tarda donc point à s'y rendre, et cette ville, [illegible] le théâtre de ses premières études [illegible] celui de sa gloire et des travaux [illegible] rendu si célèbre. Reil fut reçu docteur en médecine et en chirurgie le 9 novembre 1782, après [illegible] une dissertation sur la *polycholie* [illegible] de sa célébrité et fut toujours [illegible] de ses méditations, auquel dès l'année [illegible] assez considérables.

[illegible] Reil alla pratiquer la médecine dans son pays [illegible] des talents aussi éminents que les siens [illegible] ensevelis au fond d'une province. En [illegible] professeur extraordinaire à Halle, et [illegible], en 1788, il devint professeur ordinaire et [illegible] de l'Institut clinique. L'année suivante, il

---

[illegible]

t médecin pensionné de la ville. Ses cours publics, et plus ncore ses leçons de clinique, donnèrent un nouveau lustre à Université et y firent affluer des élèves de toute l'Allemagne.

En 1806, cette école florissante disparut devant le colosse ui, dans une seule journée, raya momentanément la Prusse u nombre des puissances continentales. Elle fut, à la vérité, éorganisée peu de temps après; mais le zèle de Reil, qui profita de l'interruption causée par la guerre pour prendre en 1808 le titre de maître en philosophie, ne put parvenir à lui rendre son ancienne splendeur.

En 1810, il fut appelé à Berlin pour y présider le conseil des mines; il obtint aussi une chaire de médecine dans l'Université de cette capitale. A l'époque de la dernière coalition, il s'occupa d'une manière spéciale de perfectionner l'institution des hôpitaux militaires. Ses utiles travaux en ce genre lui méritèrent la place importante de directeur général des immenses hôpitaux établis à Halle et à Leipzig, après la bataille livrée sous les murs de cette dernière ville. Mais, épuisé par l'étude et par des veilles continuelles, Reil ne put résister aux fatigues de ce nouvel emploi. Victime d'un dévouement généreux, il succomba aux atteintes du typhus le 12 novembre 1813, n'ayant pas achevé sa cinquante-cinquième année (1).

---

(1) Près de 30,000 blessés, après la bataille de Leipzig, affluèrent dans les hôpitaux organisés par Reil. On conçoit que quelque vastes que fussent ces locaux, ils ne pouvaient contenir un personnel aussi énorme. L'encombrement qui en résulta, détermina l'explosion du typhus, qui fit les plus cruels ravages parmi ces malheureux.

Après la bataille de Waterloo, où l'on compta le même nombre de blessés, les hôpitaux établis ne pouvant suffire, l'inspecteur-général Brugmans prit la sage mesure d'en faire organiser d'autres dans les villes voisines de Bruxelles. De cette

En débutant dans la carrière médicale, Reil adopta le réalisme chimique, c'est-à-dire, la doctrine suivant laquelle les lois de l'économie organique ne diffèrent pas d'une manière sensible de celles qui président aux phénomènes chimiques. Après avoir fait soutenir isolément la plupart de ses idées par ses disciples, il en développa lui-même tout l'ensemble dans un mémoire sur la force vitale, qui fit une vive sensation. Un esprit aussi actif que le sien ne pouvait effectivement pas admettre une qualité occulte qui tend à éteindre le goût des expériences et de l'observation. Convaincu que les phénomènes de la vie dépendent de la nature des matériaux dont se composent les organes qui en sont le siége, et qu'admettre qu'un organe vit ou tombe malade sans qu'il s'effectue de changement dans son état intérieur, c'est prétendre qu'il vit ou qu'il devient malade sans cause; il essaya d'expliquer physiquement l'influence du mélange de la matière organique sur la production des actions vitales, il tenta surtout l'application des lois de l'électricité; mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Aussi dégoûté par l'inutilité de ses travaux et plus encore par les sages critiques de Roose et de Sprengel, finit-il par abandonner le réalisme chimique, et par croire qu'il existe au moins une différence notable entre la chimie ordinaire et la chimie organique. Mais n'en demeurant pas moins éloigné d'admettre le dualisme des Kantiens, qui répugnait à sa raison, et ne voulant reconnaître que des degrés différents de perfection d'une seule et même substance, il se trouva naturellement conduit à embrasser le système de

manière, les blessés furent éparpillés sur un plus large espace; on évita un encombrement qui aurait pu devenir funeste: le typhus ne se montra dans aucun établissement hospitalier.

helling, peu différent du panthéisme des Grecs, et très-voisin rtout du Spinosisme, qui suppose l'organisation générale de nature, admet l'identité parfaite de l'esprit et du corps, et roclame leur réunion en une harmonie complète constituant principe absolu de l'univers. On a donc eu tort de lui reprocher, comme une apostasie, l'adoption des principes de la hilosophie de Landshut; car, en se rangeant sous la bannière le cette doctrine, il ne fit que persister dans ses anciennes opinions modifiées seulement par les réflexions que l'âge et l'expérience lui avaient suggérées. Mais, dès qu'il ne parla plus le langage de la chimie organique, Reil devint diffus, les expressions mystiques de la philosophie dite naturelle rendirent les raisonnements obscurs, et, en croyant devenir profond, il cessa tout bonnement d'être intelligible.

Les spéculations physiologiques de Reil sont déjà oubliées; mais on ne perdra jamais le souvenir des services qu'il a rendus à l'anatomie, principalement à celle du système nerveux. En effet, il s'est livré à de nombreuses recherches sur la structure des nerfs et du cerveau. Il pensait que la pulpe nerveuse est sécrétée par les artérioles du névrilème. La découverte de Bichat, touchant les relations des systèmes cérébral et ganglionnaire, fixa son attention, et il s'empressa de l'appliquer à la théorie des phénomènes du magnétisme animal. Il supposait que les fonctions de l'âme, concentrées et réunies pendant la veille, agissent alors de concert, mais que, durant le sommeil, surtout celui que le magnétisme procure, elles sont disséminées à l'intérieur dans les différents plexus et ganglions, de sorte qu'elles peuvent alors dévoiler les secrets les plus impénétrables de la vie organique et spirituelle. D'ailleurs, il s'attachait spécialement à faire ressortir l'opposition qui existe

entre les deux systèmes, et l'influence qu'elle exerce sur le matériel de l'organisation, tant en santé qu'en maladie. Toujours fidèle à ses principes, c'est-à-dire n'admettant qu'une seule substance dans le corps, et croyant à l'identité absolue du corps et de l'âme, il se montra partisan de la doctrine de Gall; et soutenant que les penchants, talents et inclinations sont aussi bien que les sens indiqués par des formes corporelles données, mais exprimées plus ou moins clairement, il appuya cet axiome d'observations nombreuses recueillies sur des aliénés, et tendant à prouver que les modifications de la forme qui correspondent à tel ou tel penchant sont d'autant plus marquées que le penchant lui-même est plus irrésistible, ou l'harmonie des fonctions de l'âme plus dérangée.

Reil ne croyait pas que les nerfs existent substantiellement partout où nous voyons du sentiment et du mouvement. Il pensait que la sphère d'activité de leur extrémité périphérique s'étend au-delà de leur existence corporelle, et que cette extrémité est entourée d'une sorte d'atmosphère de sensibilité; avouant d'ailleurs qu'on ne saurait expliquer comment elle est en état d'agir ainsi à distance. Stimulé, tant par ses propres recherches antérieures sur l'organisation des nerfs, que par celles de Gall sur l'organisation du cerveau, il essaya de développer l'idée que l'encéphale est un déploiement de la moelle allongée, et de poursuivre la chaine des ganglions cérébraux dans leurs rapports tant entre eux qu'avec la structure du système nerveux en général. Il fit mieux connaître la structure du cervelet que Malacarne, dont il rectifia quelques erreurs. Il étudia ensuite la chaine des ganglions étendue depuis la moelle allongée jusque dans la profondeur du cerveau, détermina, mieux que ne l'avait fait Gall, la texture des corps

régation de petites batteries galvaniques.
t en nosologie surtout que Reil a joué un grand rôle.
é du vague qui régnait dans toutes les définitions du
ìvre, il s'en servit pour désigner toute espèce d'altéra-
: l'état naturel des forces vitales dans un organe quel-
:; mais, afin d'éviter qu'il ne devint synonyme de
ie, il ajouta cette restriction, que la structure des or-
n'offre pas alors de lésion apparente, quoique du reste
it positivement que les fièvres, qui se trouvaient ainsi
nées des maladies organiques, sont dues à un change-
articulier, imperceptible pour nous, dans la disposition,
ıre et l'arrangement de la matière organique. On voit
e lui manquait que d'avoir cultivé l'anatomie pathologi-
ıur arriver à la vérité, dont il s'approcha autant qu'on
t le faire à l'aide de pures spéculations théoriques. Une
était pour lui une exaltation locale de l'irritabilité d'une
et quelquefois aussi d'un système entier. Il mettait les
ux et les nerfs au premier rang des organes suscepti-
devenir le siége de cette exaltation, mais il croyait son
ion dans un organe isolé bien plus fréquente encore.

autres, et que les médecins réunissent au gré de leurs idées arbitraires, ou en généralisant la marche accidentelle que la nature suit dans telle ou telle occasion. Il essaya de débrouiller ce chaos, et, pour y réussir, il considéra l'irritation morbifique dans les divers tissus et les divers organes, puis dans les systèmes entiers d'organes, le vasculaire sanguin, le lymphatique et le nerveux surtout. On voit qu'il s'éleva de toutes ses forces contre la doctrine des maladies essentielles. Il n'admettait ni fièvre maligne, ni fièvre putride, ni fièvre bilieuse, aucune des fièvres décrites dans les livres. Il ne voyait partout que des irritations morbides, tantôt locales, et fixées de préférence sur telle ou telle partie, tantôt plus ou moins générales, et soit simples, soit combinées les unes avec les autres, mais surtout fréquemment jointes à celles du système vasculaire sanguin ou du système nerveux. La maladie n'était pas à ses yeux, un être existant par lui-même et d'une nature spéciale. Il ne personnalisait pas davantage les maladies en particulier, à moins qu'elles ne fussent différentes dans leurs phénomènes, par suite de la diversité des tissus qu'elles intéressaient ; aussi s'éleva-t-il contre la doctrine des crises et des jours critiques, qu'il rejeta parmi les chimères. De même il ne croyait pas à des limites tranchées, mais seulement à des degrés différents entre les maladies aiguës et les chroniques. Mais, au milieu de ces innovations hardies, il commit de grandes erreurs, provenant de la manière dont il expliqua la faiblesse fébrile. Forcé, pour être conséquent, d'admettre une surexcitation dans toutes les maladies, il crut se tirer d'embarras en disant que la force vitale surexcitée réagit tantôt avec force, tantôt avec faiblesse. On est surpris qu'il n'ait pas senti combien ce raisonnement était absurde, et

il n'ait point recouru aux sympathies, dont il s'était servi e avantage dans d'autres circonstances. On est surtout nné de ce qu'en établissant ainsi les prétendues formes fonmentales dont il croyait que toutes les maladies doivent intestablement revêtir l'une ou l'autre, la force (*synoque*), la iblesse (*typhus*) et la paralysie, il ne se soit pas aperçu que dernière, caractérisée par l'abolition des forces dans un orme quelconque, entrait en contradiction directe avec sa défiion de la fièvre, avec l'idée d'une maladie par excès d'irriion. A la vérité, il supprima la troisième forme sur la fin de jours; mais il conserva les deux autres, et laissa ainsi son tème entaché de Brownisme, que la connaissance approdie de l'anatomie pathologique aurait pu seule lui donner moyens d'effacer.

Reil cultiva la chirurgie avec autant d'ardeur que la médee. Il était bon chirurgien, oculiste habile et il pratiqua la part des grandes opérations. Il s'occupa aussi de fort bonne re des affections morales, et déploya toute sa vie une actiité infatigable dans cette carrière épineuse, où il fut secondé r le professeur Hoffbauer (1).

Deux médailles.

La première est un clichet, coulé en fer, de 8 3/4 centimètres, offrant l'effigie très-ressemblante de Reil, mais avec le isage trop élevé.

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : JACHTMANN F. Insc. JO. R. REIL NAT. FEBR. XX 1758 DEN. NOV. XII 1813.

R. Une guirlande de feuilles de chêne, au centre de la-

---

(1) DEZEIMERIS et la *Biographie médicale*, cités.

quelle : EXERCT. DESTRUCT. NERV. NEXUS FIBRAR. ENCEPH. INDAGAT. ANNAL. PHYSIOL. PYRETOLOGIA CLINICE. G. LOOS DIR.

REIMARUS (JEAN-ALBERT-HENRI), né en 1729 à Hambourg y exerça la médecine avec beaucoup de succès et y devint professeur de physique et d'histoire naturelle, branches dans lesquelles il déploya de grandes connaissances. Il mourut à Hambourg en 1801, selon les uns, et en 1814 d'après Rudolphi.

Médaille, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel $\frac{A}{S}$ (ABRAMSON) Insc. JOH. ALB. HENR. REIMARO M. D. N. 1729 PIETAS.

R. Esculape debout devant le monument d'Isis. Exergue : DIE NATALI D. XI NOV. 1797.

REINWARDT (C.-G.-C.), naturaliste éminent, succéda à Brugmans comme professeur d'histoire naturelle à l'Université de Leyde. Il fit un voyage à l'île de Java, où il recueillit des objets d'histoire naturelle et de botanique du plus haut intérêt. Pendant son séjour aux Indes, il envoya à la Société de botanique de Gand, dont il était membre, plusieurs espèces de semences qui ont donné différentes plantes au jardin de l'Université de cette ville. La Société, reconnaissante des précieux envois de ce savant naturaliste, en consacra le souvenir en lui offrant une médaille d'honneur dans sa séance du 6 février 1823 (1).

Médaille, en bronze, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : V. D. K. AET. 78. Insc. RESPONDENT ULTIMA PRIMIS.

(1) *Messager des Sciences et des Arts*, ouv. cité, année 1823, p. 86.

R. L'inscription suivante, entre une étoile et deux branches réunies d'olivier : C. G. C. REINWARDTIO NATURAE INVESTIGATORI ET INTERPRETI PER. L. ANNOS. PROFESSORI AMICI. ET. DISCIPULI D. X. JUNII 1851.

REMBRANDT VAN RYN (PAUL), l'un des peintres les plus célèbres de l'École hollandaise, naquit le 15 juillet 1606, près de Leyde, entre Leyerdorp et Koukerk (1). Fils d'un meunier, il devint l'élève du peintre Pierre Lastman, et travailla successivement dans l'atelier de plusieurs autres. Étant encore fort jeune, un tableau qu'il avait fait et qu'il avait porté à La Haye lui fut payé cent florins. Il crut en devenir fou. Une soif insatiable de l'or déshonora le caractère de ce grand peintre, en le portant à commettre des fraudes artistiques qu'il appelait des plaisanteries. Un jour il se fit passer pour mort, et sa femme, avec laquelle il était de connivence, vendit de ses tableaux pour une somme énorme. S'étant établi à Amsterdam, en 1630, les commandes et les élèves lui arrivèrent en foule : à peine pouvait-il y suffire. Quelques biographes ont cru pouvoir avancer, d'après des gravures de Rembrandt, que ce grand artiste visita Venise; d'autres ont prétendu qu'il travailla à Stockholm; mais ces versions sont dénuées de vraisemblance; Rembrandt, accablé d'ouvrage, devant donner tous ses soins à ses nombreux disciples, ne connaissant aucune langue étrangère, resta toute sa vie dans sa patrie, où d'ailleurs il ne lui manqua ni la fortune ni la gloire. Il avait épousé une jolie paysanne de la Hollande septentrionale, et, à l'instar de Rubens, sa femme lui

(1) D'après l'une des médailles que nous décrivons plus loin, il serait né à Leyde.

d'une manière toute particulière, et de les avoir n
façon tout originale, soit par un coloris que lui
dait, soit par un pinceau essentiellement différe
des autres, qui, de près, déplait quelquefois, m
loin, ajoute à l'effet magique de ses compositi
brandt n'a dû son talent qu'à la nature, qui guida s
Il négligea l'étude des Antiques et fut un dessi
diocre. Quant à la couleur, il n'est personne qui
être comparé. Il aimait les grandes oppositions de
aux ombres et en poussa très-loin l'intelligence.
ébauchait ses portraits avec précision et avec une fo
leur qui lui était particulière. Il revenait sur cette c
avec des touches de vigueur; et il chargeait le
d'épaisseurs si considérables, qu'on aurait dit qu'il
tôt modelé que peint. Ses portraits étaient d'une re
frappante, et il saisissait le caractère de chaque
mie. Il imitait si fidèlement la nature qu'il sembl
têtes s'animassent et sortissent des cadres. Compo
noblesse, mais pleine d'expression. Génie plein de
sans grandeur. Entente admirable du clair-obs

›indres accessoires. Ses défauts sont d'ailleurs relevés ır la vérité et l'esprit qu'il prodigue partout; ses incorrecons, ses costumes bizarres, lui sont pardonnés par la nouauté de ses conceptions; enfin, si Rembrandt n'est pas le modèle à offrir aux peintres pour les préceptes sérieux de l'art, il pourra leur être d'un grand secours, en éveillant leur imagination, et en donnant à leur génie une tournure piquante et originale. Il fut aussi excellent graveur. Ses gravures offrent les mêmes qualités et les mêmes défauts. Pointe libre et pittoresque qui s'affranchit des règles de l'art. Touche spirituelle, légère et expressive. Le nombre des estampes gravées par Rembrandt s'élève environ à quatre cents. On lui a érigé une statue, qui fut inaugurée à Amsterdam, le 27 mai 1852 (1).

Plusieurs médailles ont été frappées en son honneur; j'en ai quatre dans mon cabinet.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel: SIMON F. Insc. REMBRAND VAN RHYN.

R. NÉ A REIN EN 1606. MORT EN 1674.

La deuxième, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: CAQUÉ F. Insc. PAULUS REMBRANDT.

R. NATUS LUGD. BATAV. AN. 1606. OBIIT AMSTELODAM. AN 1674. —Series numismatica universalis virorum illustrium — 1844. Durand edidit. Sur la tranche, le mot CUIVRE (2).

---

(1) SIRET, ouv. cité, p. 108.

(2) D'après les deux médailles que nous venons de décrire, Rembrandt serait mort en 1674; la troisième indique positivement qu'il fut enterré à Amsterdam, le 8 octobre 1669, deux ou trois jours après celui de son décès. Il en résulte qu'il a dû décéder le 5 ou le 6 du même mois.

[illegible] de 7 [illegible] centimètres.

2. La statue de Rembrandt placée sur un socle. Au [illegible] du pied gauche : ROYER SCULP. I[illegible] VAN Z. M. DEN KONING WILLEM [illegible] 1852.

3. [illegible] de tableaux, d'[illegible] environnés de feuill[illegible] un écusson aux initiales [illegible] au dessus une bander[illegible] [illegible]. Insc. VAN RE[illegible] 15 JULY 1606, BEGRAVE[illegible] 1669.

[illegible] à 3 centimètres.

2. La statue de Rembrandt posée sur un piédestal, où [illegible]. En dessous : L. ROYER SC. J. P. MENGER F. Insc. [illegible] VAN [illegible] TE AMSTERDAM 27 [illegible] 1852.

3. [illegible] pinceaux, entourée de deux bran[illegible] sur laquelle on lit : HY SCHITTERT [illegible]. Au dessus : une étoile dont les rayons embras[illegible].

RENAUDOT (Théophraste), naquit à Loudun, en 1584. Il fit ses études médicales et reçut le laurier doctoral à l'Université de Montpellier. Il vint s'établir à Paris en 1623, et obtint par le crédit de Richelieu de pouvoir y fonder, en 1631, avec la collaboration du généalogiste d'Hozier, le premier journal politique qui ait paru en France, sous le nom de *Gazette de France*. C'était un homme singulièremen[t] entreprenant et actif, doué du génie des grandes entreprise[s]

ıstrielles. De nos jours, il eût fait une fortune colossale. peut dire qu'il inventa en même temps le journal et la ame, le corps et l'âme de la spéculation. Il annonça dans euille qu'il donnerait des consultations gratuites, amorce aquelle on se laissa prendre, et qui lui valut bientôt une mbreuse clientèle. Le journaliste faisait valoir le médecin réciproquement.

Organe des universités provinciales, il voulut créer une fa- té de médecine rivale de celle de Paris, sous le nom de ambre royale. Cette institution, après la mort de Renaudot, rivée à Paris en 1653, fut fortement soutenue et prônée r D'Aquin, premier médecin de Louis XIV. Plusieurs pra- iens s'en firent membres, et la Faculté de médecine de Paris it bien près de sa ruine, lorsque Fagon fut nommé, le 2 no- mbre 1693, premier médecin du roi, sans que D'Aquin eût silié ces fonctions. Nous avons vu à l'article Fagon, combien tte nomination fut favorable à la Faculté et funeste à la ambre royale, qui fut supprimée le 6 juillet 1694. D'Aquin ourut de chagrin, en 1695.

Jeton, en cuivre, de 2 2/3 centimètres:

A. Le buste à droite, sous lequel: DU FOUR. Insc. THEOPHRAST. NAUDOT Sr D. BOISSEMÉ, CR. D. RE. S. COUR. D. M.

R. Des armoiries. Insc. SUPERAT VIGILANTIA ROBUR. Près du ique: 1665 (1).

RENEAUME DE LA GARANNE (MICHEL-LOUIS), né à

(1) On trouve dans le *Magasin pittoresque*, A. 1857, la description d'un autre de Renaudot, dont le revers est le même que celui que nous venons de don- A l'avers, l'inscription, THEOPH. RENAUDOT S D. BOISSEMEC. DESCOUR. D. M., e de celle du premier.

Jeton, en cuivre, de 3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DU VIVIER M. L. RENEAUME BLÆS. F. M. P. DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté avec l'inscriptio ORBI SALUS. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1734. 173

RIBEN (MATHIEU), né à Stockholm, montra nesse un goût prononcé pour l'art d'Hippocrate, à Upsal, où il prit le laurier doctoral en 1698 premier médecin du roi de Suède en 1705. Il étai du collége médical et membre de l'Académie de lorsqu'il mourut à l'âge de cinquante-et-un ans.

Médaille, en argent, de 7 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : 1712. In MATTHIAS RIBEN ARCHIATER SUEC.

R. Insc. gravée: MATTHIAS. RIBEN. HOLMIENSIS. ILLUSTRIS. APUD. SUEONES. ARCHIATER. AD. CERAM. MO FORMATAM. KARLSTENII. AB. HARTWIGIO. FUSUS. IN. ORICHALCO. PERPETIM. MANET. AMICA. CURA. N. KEDER

---

(1) Le docteur SABATIER, ouv. cité, p. 398, a parlé de MICHEL DE lieu de MICHEL RENEAUME. Le *Magasin pittoresque*, A. 1858, p. 88, c

D. G. et au bas, une étoile, et au-dessus de l'inscription, une croix (1).

RICCATI (VINCENT DE), jésuite, né à Castel-Franco en 1707, était fils du comte Jacques Riccati, l'un des mathématiciens les plus distingués d'Italie, et fut son disciple dans la science où il acquit lui-même tant de réputation. Envoyé par ses supérieurs à Bologne, il y professa pendant trente-cinq ans les hautes mathématiques avec un grand succès. Chargé de surveiller les cours des fleuves dans le Bolonais et dans les États-Vénitiens, les travaux qu'il fit exécuter sur le Reno, le Pô, l'Adige et la Brenta prévinrent le retour des débordements. En reconnaissance de cet important service, les Bolonais firent frapper une médaille d'argent en son honneur, et les Vénitiens une d'or, du prix de mille livres, qui lui fut offerte en 1774. Il mourut dans sa ville natale le 17 janvier 1775.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste. Insc. VINCENTIUS RICCATUS.

R. La Religion et les Mathématiques, représentées par deux femmes. Insc. MAGNUS UTRAque. Exergue : 1776 (2).

RICHTER (JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC), né le 21 mars 1763, à Wundsiedel dans la Franconie, se voua dès sa jeunesse à l'é-

---

(1) MOEHSEN. ouv. cité, vol. 1, p. 233. Cette description diffère de celle donnée par RUDOLPHI, qui, d'après ZIERVOGEL (*Dissertatio de re nummariâ ejusque in historia suiogothica usu.* Upsal. 1749, in-4°, p. 18, n° 15), croit que cette pièce n'était primitivement qu'un clichet sans aucune inscription. A l'appui, RUDOLPHI cite un spécimen en plomb où ne se voyait que le buste de Riben.

(2) LENGNICH *Nachr.*, ouv. cité, vol. 2, p. 334. — HAUSCHILD, cité, n° 748.

tude des sciences et des arts. Ses talents lui valurent le titre de conseiller aulique. En 1798, il alla s'établir à Weimar, où sa réputation ne fit que s'accroître. Le prince primat Dalberg lui assura, en 1802, une pension considérable, qui lui fut continuée par le roi de Bavière. Libre ainsi des inquiétudes qui trop souvent poursuivent le savant modeste, il vint couler doucement sa vie à Baireuth, où ses instants furent partagés entre les travaux, les plaisirs de la famille et le commerce de l'amitié. Cet homme aimable autant que spirituel et bon eut une fin bien digne de toute sa vie; il s'éteignit paisiblement le 14 novembre 1825, entouré de l'estime publique.

Il a écrit soixante volumes, dont la bizarrerie, dit Philarète Chasles, égale la spirituelle profondeur. Contemporain de Goëthe et de Schiller, aussi grand qu'eux peut-être, et non moins célèbre, il passe à juste titre pour l'écrivain le plus original de son pays et de son temps.

Médaille, en argent, de 3 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : C. VOIGT. Insc. LUDWIG I KOENIG VON BAYERN.

R. Une statue sur un piédestal. Inscrip. JEAN PAUL FRIEDRICH RICHTER 'S STANDBILD ERRICHTET ZU BAYREUTH 1841. Sur la tranche : DREY EIN HALB GULDEN VII E. F. M.

RINGSEIS (JEAN-NEPOMUCÈNE), professeur de chirurgie contemporain, accompagna le prince royal de Bavière à Rome.

Cliché, en bronze, de 8 2/3 centimètres, offrant le buste à gauche, sous lequel : C. VOIGT 1852, et l'inscription : JOH. NEP. V. RINGSEIS PROF. D. HEILKUNDE.

RINMAN (SVENON), minéralogiste suédois de mérite, auteur d'un savant travail sur l'histoire du fer, naquit à Upsal

1720. Il fut employé au collége des mines en Suède et nommé en 1749 inspecteur des exploitations métalliques de la province de Roslangen; il obtint successivement la direction des mines d'argent d'Hellefors, celle des hauts-fourneaux et des forges, et fut décoré de l'ordre de Wasa. Il devint membre de l'Académie des Sciences de Suède. Dans ces fonctions, il se rendit également recommandable par la découverte et le perfectionnement de divers procédés. Il mourut le 20 décembre 1792, à Eskilstuna.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : M. FRUMERIE. Inscrip. SUENO RINMAN R. COLL. METALL. CONSIL. E. O. V.

R. Un cube, portant la marque de fer et couvert de livres. Insc. LAUDEM FERENT. Exergue : IN MEMOR. SOC. MERITISS. AC. SC. SV. 1823.

La seconde est un clichet coulé en fer, de 8 3/4 centimètres, présentant le buste et le nom de Rinman.

RITSAART (Voir l'article consacré à *Huysse*).

RIVINUS (Auguste-Quirin) vint au monde à Leipzig, le 9 décembre 1652. Son goût l'entraina vers l'étude de la botanique et de la médecine. Il se rendit à Helmstadt, où il fut reçu médecin en 1676, retourna dans sa ville natale, où il obtint, en 1691, la chaire de physiologie et de botanique à l'Université. Il fit honneur à la Faculté par le goût qu'il mit dans ses recherches et par les découvertes qui en résultèrent. On lui doit celle d'un nouveau conduit salivaire; il a établi le premier une classification des plantes d'après la forme de la corolle et introduit dans la philosophie de la science de grandes amé-

liorations que l'autorité de Linné a depuis sanctionnées. La Société royale de Londres lui accorda une place parmi ses membres, et le 30 décembre 1723, Rivinus succomba à une pleurésie, âgé de soixante-et-onze ans et quelques jours.

Parmi ses quarante-quatre ouvrages, qui parurent presque tous sous forme de dissertations, il en est un qui a pour titre: *Censura medicamentorum officinalium*. Lipsiæ, 1701, in-4°. C'est une censure amère des officines pharmaceutiques de son temps et de cette manie de poly-pharmacie, souvent inutile, et qui tendait alors à s'étendre de plus en plus. Le P. Plumier a donné le nom de *Rivina* au genre qu'il forma d'un arbuste, de la famille des atriplicées, qui, comme l'a dit Linné, étant toujours vert, et portant à la fois des feuilles, des fleurs et des fruits, est digne du plus florissant botaniste de son temps.

Médaille décrite par Kundmann (1).

A. Le buste. Insc. AUGUSTUS QUIRINUS RIVINUS.

R. FIT PHILURES AUGUSTUS QUIRINUS IN URBE RECTOR FIT QUATER ET TEMPORIS ORDO NOVUS.

Kundmann donne encore la description d'une autre médaille sur le revers de laquelle on lit : FORMET SORS AEDES CONCORS URBI SIT IRINE (2).

RO (BAPTISTE).

Médaille de 6 1/4 centimètres.

A. Le buste. Insc. M. BAPTISTA RO CHIRURGUS.

R. Une main tenant un instrument, qui m'est inconnu, dit Rudolphi, et couvert d'une branche chargée de raisins (3).

---

(1) Ouv. cité, p. 54, n° 681.

(2) Ibid., n° 682.

(3) MOEHSEN, ouv. cité, vol. 2, p. 575, pl. 1, n° 5, soupçonne qu'on a voulu

,nitecte, lui facilita les moyens de continuer ses études sous MM. Percier et Fontaine.

deux années de séjour dans la capitale de la France, ındt revint à Gand, où il se fixa. Il fut nommé succent professeur de l'Académie royale, architecte de la ırofesseur d'architecture à l'École du génie civil an- l'Université.

re fondateur de la Société des Beaux-Arts et de Littée Gand, membre de l'Institut des Pays-Bas, de l'Acas Sciences, Belles-Lettres et des Arts de Bruxelles, de ıission royale pour la conservation des monuments en , etc., M. Roelandt a fourni les plans d'un grand

---

r cette médaille une illustration du nom de Baptiste Rogier ou Robert, vécu au XIII[e] ou XIV[e] siècle. Rudolphi suppose, au contraire, que est de l'invention de Moehsen. Ce n'est, en effet, qu'en passant que rle de cette médaille, ce qui est assez remarquable si elle était authenez-y qu'il ne cite aucun auteur dans le peu qu'il en dit et qu'elle ne se ı Musée royal de Berlin, ni chez le célèbre Augustin. Dans le catalogue (*A catalogue of the collection of ancient and modern coins and medals* *amuel Tyssen*. Lond., in-8°, p. 18, n° 245), il est fait mention du coin ce; mais les médailles fausses de Moehsen sont éparpillées partout; et e celle-ci paraît plus élégante que les autres, n'oublions pas que plu- ont été rendus plus beaux par le burin. Quant au revers de cette

nombre d'édifices et la plupart de ceux que l'on voit à Gand ont été élevés sous sa direction. Le beau palais de l'Université, le palais de Justice et la splendide salle de Spectacle ont été construits sur ses dessins. Après la bataille de Waterloo, il présenta un plan grandiose pour le monument à élever sur l'une des places publiques à Londres.

Décoré par le roi Guillaume I, il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold le 19 juin 1846, et il fut promu au grade d'officier de cet ordre le 27 septembre 1858. Peu de temps après, le 8 octobre de la même année, M. Roelandt, sur sa demande, a été déclaré professeur émérite à l'Université (1).

Plusieurs médailles.

La première à bélière, en argent, de 5 centimètres.

A. Un Génie, assis devant un cube qu'éclaire une lampe, médite sur l'architecture; autour de lui, les emblèmes de cet art et des livres, sur lesquels on lit : VITRUVE ET PERt (PERRAULT) SERLIO. Inscrip. MACTE NOVA VIRTUTE PUER! SIC ITUR AD ASTRA. Exergue : GAND 11 AOUT 1808.

R. LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE D'ARCre. DE J. DE VOGELAERE, ANCIEN ÉLÈVE COURONNÉ DE L'ACADÉMIE DE GAND AU PLUS CHÉRI DE LEURS CONDISCs. L. ROELANDT 1er AU CONCOURS DE L'AN 1808 (2).

La deuxième, en argent, de 5 1/2 centimètres.

A. Les emblèmes des Beaux-Arts, surmontés d'une couronne et sur lesquels rayonne le soleil. SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS A GAND. Exergue : J. B. PISSON INV. SALON D'EXPOSITION 1814.

---

(1) M. Roelandt a publié : Plans, élévations, vues, perspectives et détails d'un monument national, projeté pour être élevé dans le parc de Saint-James à Londres, en seize feuilles in-fol.

(2) Cette médaille, entièrement gravée au burin, est due à l'éminent graveur TIBERGHIEN.

R. MÉDAILLE D'HONNEUR DÉCERNÉE A L. ROELANDT ARCHITECTE DE NIEUPORT (1).

Médaille, en argent, de 6 centimètres.

A. Un monument, entouré des emblèmes des sciences et des arts, sur lequel plane la Victoire, tenant dans ses mains des couronnes et des palmes. Sur la face de gauche de ce monument, on lit les noms de TROPHONIUS CALLIMAQUE VITRUVIUS BRUNELLISCH BRAMANTE MICH. ANGE PALADIO SCAMOZZI FR. ROMAIN RUBENS. Sur la face de droite se trouvent les noms de VIGNOLE SERLIO ALBERT SERVAN PERRAULT SUFFLO. Insc. LUD. ROELANDT NEOPORT. URB. ET ACAD. AEDILI CLASS. ARCHITECTON. RECTORI ART. ET LITT. SOC. REG. GAND. Exergue : 1817.

R. TYPO LINEARI MONUMENTI WATERLOANI IN URBE LONDIN. ERIGENDI ANGLORUM PARSIMONIA AN INVIDIA REJECTO ADPLAUDUNT ET CONLEGAM CONLEGAE GRATIORES HOC NUMISMATE DONANT (2).

La quatrième, en or, de 4 centimètres.

A. AULA ACAD. GANDAVI FLANDROR. EXSTRUCTA SOLENNI DEDICATIONIS DIE IV NONAS OCTOBR. A. 1826.

R. ARCHITECTO LUD. ROELANDT URBIS ET ACAD. AEDILI JAC. LUD. KESTELOOT IN ORD. SCIENT. MEDICAR. PROF. ORD. H. T. RECTOR MAGN. UT ADMIRATIONIS PUBLICAE SIC ET PRIVATAE AMICITIAE TESSERAM NEOPORTANO NEOPORTANUS OMNIUM APPLAUSU D. D. (3).

La cinquième est un médaillon en or, de 4 centimètres.

---

(1) Cette pièce, gravée au burin, est due à l'élégant graveur Liévin De Bast.

(2) Cette médaille est également due au burin de Liévin De Bast, sur les indications fournies par Cornelissen.

(3) M. De Falck, ministre de l'intérieur à cette époque, remit, au nom de M. le professeur Kesteloot, qui venait de prononcer un discours à l'occasion de la remise du rectorat et de l'inauguration du palais de l'Université, le 3 octobre 1826, cette médaille à M. Roelandt.

A. Les emblèmes de l'architecture. Insc. ARCHITECTO LUD. ROELANDT, SUO QUONDAM ALUMNO, NUNC SCHOLARUM PROFESSORI. Exergue : BONAR. ARTIUM ACADEMIA REG. GAND. 1827.

R. QUOD SUMPTU URBIS GANDAE SCIENTIAR ET LITTERAR. CULTURAE PALATIUM AEDIFICANDO INTER ARCHITECTOS PRINCIPES ADNUMERARI MERUIT D. D. (1).

La sixième, en bronze, de 5 centimètres.

A. Un monument. Exergue : ÉGLISE S[te] MARIE A SCHAERBECK J. WIENER F. 1852.

R. Une guirlande de feuilles de laurier et de chêne entourant l'inscription : LE CONSEIL DE FABRIQUE DE L'ÉGLISE S[te] MARIE A L. ROELANDT ARCHITECTE 1852.

ROENNOW (CASTEN), médecin des plus recommandables, conseiller intime et premier médecin du roi de Suède, membre de l'Académie des Sciences de Stockholm.

Médaille, en argent, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. G. WIKMAN. Insc. C. ROENNOW REG. POL. CONS. INTIM. ET ARCHIAT. EQ. AUR.

R. Une femme, la tête ceinte de laurier, portant une corne d'abondance, présente une coupe à un serpent qui entoure de ses replis un autel. Inscrip. IN POSTEROS USQUE. Exergue : PIAE MEMOR. SOCII MUNIF. R. ACAD. SC. HOLM.

ROGIER (CHARLES), un des hommes d'État les plus éminents de Belgique, est né le 17 août 1800, à Saint-Quentin (France), d'une famille d'origine belge. A l'âge de douze ans,

(1) Ce médaillon fut offert à M. Roelandt par l'Académie royale de dessin, peinture et architecture de la ville de Gand, comme un souvenir de satisfaction pour les talents qu'il déploya dans la construction du palais de l'Université.


CHARLES ROGIER
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR


AU PROMOTEUR DE L'HYGIÈNE PUBLIQUE
EN BELGIQUE
1852
L W



Il quitta sa ville natale et vint se fixer à Liége auprès de son frère, alors professeur au Lycée de cette ville. Ses succès scolaires furent brillants; il s'adonna ensuite à l'enseignement privé, suivit les cours de droit à l'Université de Liége, obtint le diplôme d'avocat et s'unit d'amitié avec deux hommes de mérite, MM. Devaux et Lebeau, qui devaient plus tard se distinguer comme lui sous la même bannière politique.

Lors de la révolution belge en 1830, M. Rogier devint membre du gouvernement provisoire. Il comprit que les intérêts matériels du pays avaient été fortement lésés; que ses relations commerciales devaient être facilitées; qu'à cet effet il fallait ouvrir des débouchés à l'intérieur et à l'étranger, en même temps il prit à tâche de concourir au développement intellectuel et moral, en donnant un noble aliment à l'activité des esprits : il créa les chemins de fer en Belgique, réorganisa les enseignements supérieur, moyen et agricole; il établit des bibliothèques rurale et industrielle. La garde civique fut réorganisée; il introduisit des industries nouvelles dans les Flandres, institua des ateliers d'apprentissage, des expositions industrielles, encouragea l'agriculture, établit des conseils de salubrité, des prix de propreté, des congrès hygiéniques, prit toutes les mesures les plus convenables à l'assainissement des villes, apporta, en un mot, des modifications importantes à l'hygiène publique dans son pays.

Décoré de la croix de fer, officier de l'ordre de Léopold le 9 juin 1837, grand officier le 9 juin 1854, aujourd'hui M. Rogier est ministre de l'intérieur et continue dignement son œuvre (1).

---

(1) On doit à M. Rogier : *Mémoires de don Juan van Halen, écrits sous les*

Plusieurs médailles.

La première, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL (en lettres gravées) 1831. Insc. CHARLES ROGIER MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

R. CRÉATION DES CHEMINS DE FER BELGES. RÉORGANISAT. DE L'ENSEIGNEM. SUPÉRIEUR. RÉORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN. ENSEIGNEMENT AGRICOLE. BIBLIOTHÈQUE RURALE. BIBLIOTHÈQUE INDUSTRIELLE. RÉORGANISATION DE LA GARDE CIVIQUE. INTRODUCTION D'INDUSTRIES NOUVELLES DANS LES FLANDRES. INSTITUTION DES ATELIERS D'APPRENTISSAGE. EXPOSITION INDUSTRIELLE DES FLANDRES. ENCOURAGEMENT A L'AGRICULTURE. COMICES CONCOURS. EXPOSITIONS AGRICOLES. INSTITUTIONS DE PRÉVOYANCE POUR LES TRAVAILLEURS AGRICOLES ET INDUSTRIELS. MUSÉE POPULAIRE HYGIÈNE PUBLIQUE.

La deuxième, en bronze, de 6 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : LÉOPOLD WIENER F. Insc. CHARLES ROGIER MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

R. Hippocrate, tenant de la main gauche une couronne, et une femme, assis; entre eux un enfant tenant aussi une couronne. Derrière eux, Hygie debout. Sur les côtés, deux tablettes : sur celle de droite on lit : CONSEILS DE SALUBRITÉ. — [illegible] PROPRIÉTÉ; sur celle de gauche : CONGRÈS HYGIÉNIQUE. — ASSAINISSEMENT. Inscrip. AU PROMOTEUR DE L'HYGIÈNE PUBLIQUE EN BELGIQUE. Exergue : 1852 L. W.

La troisième, de même module et métal, offre aussi le même avers.

R. Une jeune femme debout tenant de la main droite une couronne, de la gauche une corne d'abondance. Un soc de

---

[illegible] portrait. Bruxelles, 1827, deux vol. in-8°. — De concert avec MM. Devaux et Lebeau, il a fondé à Liége le journal *Le Mathieu Laensbergh* (?), devenu depuis *Le Politique*.

arrue couronné est à ses pieds. Inscrip. AU PROMOTEUR DE LA IENCE AGRICOLE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE D'ALOST. Sur les tés : ENSEIGNEMENT. DRAINAGE. COMICES. CONGRÈS. Exergue : 1858. OPOLD WIENER (1).

ROLOFF (Chrétien-Louis), médecin de Berlin du plus nd mérite, naquit en 1726 et mourut le 15 août 1800. Il un élève distingué de Haller.

Médaille, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : $\frac{A}{S}$ (ABRAMSON). Inscrip. CHRIST. OV. ROLOFF ARCH. D. MED. RENUNT. D. 15 AUG. 1750.

R. Un autel embrasé, portant l'effigie d'une cigogne, supant le bâton d'Esculape et une corne d'abondance. Insc. FICIORUM MEMOR PIETAS. Exergue : D. 15. AUG. 1800.

ROSENBLAD (Éverard de), professeur de médecine à niversité de Lund, naquit en 1714 et mourut en 1796.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : E. Inscrip. EBERHARDUS ROSENBLAD ICUS.

R. INSPECTORI OPTIMO ANN. JAM 25 CURAM NAT(IONIS) AGENTI UDIOSA JUVENTUS GOTHOBURGICA LUND. 1787. En dessous : le âton d'Esculape sur un rameau de laurier (2)

ROSENSTEIN (Nicolas Rosen de), célèbre médecin suéois, naquit près de Gothenbourg en 1706. Il fit ses premières udes au Gymnase de cette ville et alla ensuite à l'Uniersité de Lund, puis il passa à celle d'Upsal, où il obtint

(1) Pour les autres médailles, où se trouve le nom de M. Rogier, consultez les ges 34, 53 et 61, et les nos 28, 51, 56 et 57 des planches de l'ouvrage de , plusieurs fois cité.

(2) Lenchich, ouv. cité, n° 501. — Sacklén, cité, p. 644.

une place d'assesseur adjoint à la Faculté de médecine par l'entremise de Rudbec. Il prit ensuite le grade de docteur en médecine, entreprit un long voyage en Allemagne, en Suisse, en France et en Hollande. De retour dans sa patrie en 1731, il prit possession de sa place d'adjoint à la Faculté d'Upsal, devint membre de la Société des Sciences de cette ville. L'année suivante, l'Université de Lund lui offrit une chaire de physique, et pour le retenir à Upsal, on augmenta ses appointements. Il devint successivement assesseur du collége de médecine, l'un des médecins du roi et membre de la Société des Sciences de Stockholm. En 1740, il devint titulaire de la chaire dont se démit Rudbec, et après la retraite de Robert, il fut chargé simultanément de l'enseignement de l'anatomie, de la physique et de la médecine pratique. Il exerçait ses élèves à la pratique au lit des malades. En 1756, il céda ses fonctions à son gendre Samuel Aurivillius, et alla se fixer à Stockholm, pour se livrer tout entier à la pratique de son art. Rosen mourut le 16 juillet 1773.

Ce médecin contribua à propager en Suède la pratique de l'inoculation varioleuse. Il admettait que les maladies syphilitiques pouvaient se montrer sous une forme larvée.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : G. L(JUNGBERGER). Inscrip. SAECLI DECUS INDELEBILE NOSTRI.

R. NIC. ROSEN DE ROSENSTEIN EQ. A. ARCHIATER REG. SOC. ET ACAD. SC. MEMBRUM ARTIS SAL. DISCIPULIS DESIDERATUS OBIIT A. CH. 1773. AET. 67 (1).

---

(1) C'est l'Académie des Sciences de Stockholm qui fit exécuter cette médaille. — SACKLÉN, cité, p. 320

a seconde, en argent, de 2 2/3 centimètres.

ı. Le buste, sous lequel : C. E. Insc. NICOLAUS ROSEN A RO-
TEIN ARCHIATER EQ. O. DE S[t] P.

ı. Esculape. Insc. PHOEBO ANTE ALIOS DILECTUS. Exergue :
IS MEDICÆ CLARUS ANTISTES OB. 1773 (1).

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES), naquit à Genève le 28 juin
12, et mourut le 3 juillet 1778, âgé de soixante-six ans.
caractère moral de cet homme célèbre échappe à l'analyse.
it un composé d'éléments si contradictoires qu'on est tou-
rs étonné de les trouver réunis dans le même individu.
isseau est néanmoins l'un des écrivains qui a le mieux
it son âme dans ses ouvrages, surtout dans sa *Correspon-
ce familière.* Il gagne à être pris sur le fait dans les épan-
nents de l'amitié, et, sous ce rapport, il a un grand avan-
sur les autres philosophes. L'enthousiasme de ceux que
nm appelle les *dévôts de Jean-Jacques*, en a fait un homme
mpli; une prévention contraire lui a prêté des traits hi-
t : il faut bien avouer les vices d'un homme qui s'est lar-
ent diffamé lui-même; mais on ne saurait lui contester
ques vertus dignes des temps antiques. Simple dans ses
s, ennemi d'un vain luxe, sobre et désintéressé, il aima
ıx manquer du nécessaire que d'acheter du superflu au
de son indépendance. Avec une âme ardente et irascible,
connut point la jalousie et les petites vengeances si fami-
ı aux gens de lettres. Conspué par Voltaire, il lui rendit
e, et put le haïr sans jamais l'insulter. Le travail lui
pénible, surtout dans le cabinet. Le mouvement de la

---

est encore l'Académie de Stockholm qui fit graver cette pièce.

promenade, l'aspect des champs et des forêts rendaient sa composition plus facile et plus féconde. Une admiration exagérée pour les sociétés primitives, la haine de la civilisation, puis conséquemment un enthousiasme faux pour l'homme sauvage, telles sont les principales doctrines de Rousseau, qui fut bien supérieur aux autres philosophes du XVIII[e] siècle comme homme de science. Il a quelquefois la vue métaphysique, quoiqu'elle soit presque toujours étouffée sous cette réaction qui écrasait alors les doctrines cartésiennes. Rousseau, prêchant la loi de famille, l'acceptation du devoir, le rigorisme dans les mœurs, a contribué puissamment à amener la révolution de 89; ce fut dans ses écrits que les révolutionnaires, et plus tard les montagnards, puisèrent leurs plus ardentes inspirations. En 1834, les Genevois lui élevèrent un monument en bronze, dû à l'habile ciseau de J. Pradier (1).

Quinze médailles.

La première, en bronze, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste avec la tête de face, sur les côtés duquel: G. C. WAECHTER F. Inscrip. J. J. ROUSSEAU CITOYEN DE GENÈVE NÉ LE 28 JUIN 1712.

R. Une guirlande de feuilles de chêne, avec ces mots au centre : INGENIO ET LIBERTATI PATRIÆ (2).

La deuxième, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DUMAREST F. Inscrip. J. JACQUE[s] ROUSSEAU NÉ A GENÈVE EN 1712.

R. LA PUISSANCE LÉGISLATIVE APPARTIENT AU PEUPLE ET NE PEUT

---

(1) La meilleure édition et la plus complète des œuvres de J.-J. Rousseau est celle de Musset-Pathay, 1824 et années suivantes, vingt vol. in-8°, auxquels on joint les œuvres inédites, deux vol. in-8°.

(2) HALLER, ouv. cité, vol. 1, p. 153, n° 264.

APPARTENIR QU'A LUI. Périgraphe : CONTRAT SOCIAL LIV. 3. CHAP. 1 (1).

La troisième, en tout semblable à la précédente, à l'exception qu'on lit sur la tranche : SE. VEND. A. PARIS. CHEZ. MONNERON (PATENTÉ). L'inscription sur la tranche est en lettres ou bien très-grandes ou bien plus petites. Cette médaille fut frappée en Angleterre (2).

La quatrième, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, surmonté d'une étoile, sous lequel : T(HÉODORE) B(ONNETON). Insc. J. JACQUES ROUSSEAU.

R. Une colonne supportant le buste de Rousseau, au milieu d'arbustes et de peupliers; de chaque côté, un autel. Inscrip. A. J. J. ROUSSEAU LE PEUPLE DE GENÈVE. Exergue : LE 28 DÉCEMBRE L'AN 2. DE L'ÉGA(LITÉ). 1793 (3).

La cinquième, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, au-dessus duquel : une étoile; en dessous : R. DUMAREST. Insc. J. JACQUES ROUSSEAU.

R. PANTHÉON OUVERT A J. J. ROUSSEAU — CONV. NATIONALE 19 BND. 3. AN. R. F. U. I. (4).

La sixième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : MONTAGNY F. Inscription : J. JACOBUS RUSSAEUS.

---

(1) HENNIN, ouv. cité, pl. 28, nº 307.

(2) Ibid., nº 306 et nº 308.

(3) Ibid., pl. 55, nº 557. Au lieu de : A. J. J. ROUSSEAU LE PEUPLE DE GENÈVE, comme le dit RUDOLPHI, l'inscription doit être modifiée, d'après HENNIN, par celle-ci : A. J J. ROUSSEAU PAR LE PEUPLE DE GENÈVE. Mon exemplaire porte également PAR LE PEUPLE.

(4) Sur l'avers de mon exemplaire se trouve l'inscription J.-JACQUES ROUSSEAU, qu'on ne voit pas sur celui de la médaille décrite par RUDOLPHI. — HENNIN, cité, 63, nº 639. — FRIEDLANDER possédait aussi cette pièce dans sa collection.

R. NATUS GENEVAE IN HELVETIA AN 1712. OBIIT IN GALLIA AN. 1778. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1819. Durand edidit.

La septième, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : MONTGARNY F. Inscrip. J. J. ROUSSEAU NÉ A GENÈVE EN 1712 MORT A ERMENONVILLE EN 1778.

R. Une guirlande de laurier, avec ces mots au centre : AU GÉNIE DE ROUSSEAU 1820. Périgraphe : LES SOUSCRIPT. AUX OEUVRES DE J. J. ROUSSEAU A 2 F. LE VOLUME EDIT. TOUQUET ET IM-PRIM. BAUDOUIN FR. (1).

La huitième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. BOVY F. Inscrip. JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

R. NÉ A GENÈVE EN 1712. MORT EN 1778. — Collection des hommes illustres — 1823.

La neuvième est un clichet de forme quadrangulaire, en métal de cloche, coulé et ciselé, de 4 1/4 pouces de hauteur et 3 1/6 de largeur, offrant l'effigie de Rousseau très-élevée. Insc. I. RUSSO (2).

La dixième est uniface, en bronze, repoussée comme Liénard en a donné plusieurs, de 4 1/2 centimètres, présentant le buste avec l'insc. I. I. ROUSSEAU CITOYEN DE GENÈVE. Le bord en est orné de feuilles.

La onzième, uniface, repoussée en cuivre, est de forme ovale, et porte le buste à droite avec l'inscription : AUX VERTUS PATRIOTIQUES DE J. JACQUES ROUSSEAU.

---

(1) Au lieu de MONTGARNY F., sur mon spécimen se trouve MONTAGNY F.

(2) Cette médaille a été frappée à Florence.

La douzième, uniface aussi, en plomb, de forme ovale, est un cliché offrant le buste à droite avec l'inscription : J. JACQUES ROUSSEAU.

La treizième, uniface, repoussée en cuivre, de 5 1/2 centimètres, présente le buste à gauche, sous lequel : THEVENON, et l'inscription : J^{n} J^{ques} ROUSSEAU NÉ A GENÈVE EN 1712, MORT EN JUIL^{t} 1778.

La quatorzième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Deux bustes, sous lesquels : CAUNOIS F. Inscrip. VOLTAIRE. J. J. ROUSSEAU.

R. Soleil, dont les rayons embrassent tout le champ.

La quinzième, en bronze doré, de 6 1/2 centimètres.

A. Monument élevé à J.-J. Rousseau, où il est représenté assis dans l'attitude de la méditation, sa main gauche sur un livre ouvert. Sur la base du monument à gauche, se lit le nom de J. PRADIER. Inscr. ÉLEVÉ A J. J. ROUSSEAU PAR SES CONCITOYENS. A la droite du monument : A. BOVY F^{t}.

R. Dans le champ : EN 1834 LES GENEVOIS CONSACRENT A SA MÉMOIRE UN MONUMENT EN BRONZE. Cette inscription est entourée d'une couronne de feuilles de laurier. Périgraphe : NÉ A GENÈVE EN 1712. MORT A ERMENONVILLE EN 1778.

ROUVIÈRE (Louis-Henri), était un pharmacien renommé à Paris en 1706.

Jeton, en cuivre, de 3 centimètres.

A. Un serpent sur une table ornée d'armoiries. Inscrip. ERRET SED SANAT. Exergue : LUD. HENRIC. ROUVIÈRE PHARMACOP. PARIS. 1706.

R. Hygie assise présente une coupe à un serpent entourant un autel. Insc. SALUS PUBLICA. Exergue : H. R. F.

ROUX (Augustin), né à Bordeaux au mois de janvier 1726, fit ses études médicales dans la Faculté de cette ville et y fut reçu docteur en 1750. Il se rendit à Paris, où la recommandation de Montesquieu et les talents qu'il possédait lui procurèrent des ressources que lui refusait sa famille, dont il avait perdu l'affection en refusant de suivre, comme elle le voulait, la carrière ecclésiastique. Il traduisit plusieurs ouvrages de l'anglais, travailla à un journal bibliographique, entra en licence dans la Faculté de médecine de Paris, et succéda, en 1762, à Vandermonde (1), dans la rédaction du Journal de médecine. L'époque durant laquelle Roux fut chargé de cette rédaction est la période brillante de ce recueil. Roux s'était occupé d'une manière particulière de l'étude de la chimie. La Faculté de médecine le chargea de l'enseignement de cette science en 1771 et il s'en acquitta avec beaucoup d'honneur. Il mourut le 28 juin 1776, âgé de cinquante ans.

Voir l'article consacré à Lethieullier pour le jeton.

ROZIER (Jean), agronome célèbre, membre de l'Académie de Lyon, était né dans cette ville le 23 janvier 1734. Après avoir achevé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique; mais son goût le portait vers les sciences naturelles, et sorti du séminaire, il abandonna la théologie pour se livrer à l'agriculture. Successivement rédacteur d'un journal de physique, directeur de la pépinière du département et professeur d'agriculture, il continuait ses expériences agricoles, lorsque la révolution éclata et le priva de toute sa fortune. Il en adopta les principes et accepta la cure de Saint-Nizier, malgré son

(1) Ce Vandermonde (Charles-Augustin) était d'origine flamande.




RUBENIO CIVE SUO STATUA DONATO
ANTVERPIA LÆTA
MDCCCXXXX

éloignement pour l'exercice du ministère. Il périt pendant le siége de Lyon, d'une bombe qui l'écrasa dans son lit, la nuit du 29 septembre 1793 (1).

Médaille uniface, en bronze, de 3 1/2 centimètres, représentant le buste à gauche, sur la base duquel : ROZIER. En-dessous : PILLART F. 1821. Insc. SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, D'HISTOIRE NATURELLE ET ARTS UTILES DE LYON.

RUBENS (PIERRE-PAUL), le plus célèbre peintre de l'École flamande, naquit à Cologne, selon les uns, mais il paraît aujourd'hui prouvé qu'il vit le jour à Siegen, dans le duché de Nassau (2), le 29 juin 1577, d'une famille originaire de Styrie, qui s'était établie à Anvers. Les troubles religieux du XVIe siècle avaient engagé Jean Rubens, son père, professeur en droit et échevin de la ville, à aller se fixer à Cologne, où il mourut en 1587. La mère de Rubens, Marie Pipelingue, revint alors habiter Anvers, sa ville natale.

La première jeunesse de notre peintre fut cultivée avec soin; on l'appliqua de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et il fit des progrès rapides dans la langue latine. Bientôt il fut placé, en qualité de page, chez la comtesse de Lalaing; mais, entraîné par un goût invincible pour la peinture, il sollicita et obtint de sa mère la permission de cultiver cet art. Il prit d'abord des leçons chez Tobie Verhaegt, et ensuite chez Adam Van Noort, qu'il quitta bientôt pour entrer dans les ateliers d'Otto-Venius.

---

(1) Il fit paraître : *Cours complet d'agriculture*, dix vol. in-4°, dont neuf seulement lui appartiennent. Le dixième, dû tout entier à ses collaborateurs, ne fut publié qu'en 1798, cinq années après sa mort.

(2) *Messager des Sciences et des Arts*, ouvr. cité, Année 1834, p. 164.

A l'âge de vingt-trois ans, Rubens se crut en état de se passer de maître. Il eut accès chez les princes, et il s'y fit bientôt distinguer par ses talents et la sagesse de sa conduite. L'archiduc Albert l'envoya à Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, qui le reçut favorablement et le prit à son service en qualité de gentilhomme. Ses talents et ses vertus aimables lui acquirent tant de considération dans l'esprit de ce prince, qu'il l'envoya comme ambassadeur à la cour de Philippe III, roi d'Espagne. Rubens partit chargé de riches présents pour le duc de Lerme, un des principaux favoris de Philippe; ces présents furent offerts avec une grâce qui en augmenta le prix. Le nouvel envoyé gagna bientôt l'estime du roi d'Espagne et de toute sa cour, il fit un grand nombre de portraits et de tableaux d'histoire, qui lui valurent des sommes immenses. Le duc de Bragance, depuis roi de Portugal, le fit venir à Villaviciosa, où il faisait sa résidence; il l'envoya ensuite à Rome pour y copier les principaux tableaux des grands maîtres; les ouvrages du Titien et de Paul Véronèse l'attirèrent ensuite à Venise, et ce fut dans cette excellente école qu'il puisa les règles sûres du coloris, dont il ne s'est jamais écarté. Cet illustre artiste retourna ensuite à Rome, puis se rendit à Gênes, où des portraits et des tableaux d'histoire l'occupèrent longtemps. La nouvelle de la maladie de sa mère vint suspendre ses travaux; il partit à la hâte, mais il arriva trop tard, sa mère n'était plus. Voulant fuir des lieux si cruels à son souvenir, il se préparait à retourner à Mantoue, lorsque l'archiduc Albert détermina Rubens à ne plus quitter sa patrie. Ce fut alors qu'il épousa Élisabeth Brant. Rubens jouissait d'une fortune immense et sa réputation devenait européenne.

calomnier son talent, il ne répondit à ses ennemis
·oduisant de nouveaux prodiges. Abraham Janssens,
rouvait à la tête des envieux, osa proposer à Rubens
de peinture : le grand artiste lui répondit qu'il accep-
ın défi quand il aurait prouvé qu'il pouvait être son
ent.

loire de Rubens parut dans tout son éclat en 1620,
Marie de Médicis le choisit pour peindre, dans une des
du Luxembourg, les principaux événements de sa vie
sa naissance jusqu'à l'accommodement qu'elle avait
ngoulème avec son fils Louis XIII. Cette magnifique
tableaux fut exécutée à Anvers, à l'exception de deux
ıx.

nt s'approcher les infirmités de la vieillesse, Rubens
cha plus que le calme et la paix; affligé de la goutte
tremblement de main, il se renferma dans son palais
ignit plus, aidé de l'appui-main, que des tableaux de
:. Il composa cependant encore les arcs de triomphe
ntrée de Ferdinand; ce fut son dernier ouvrage; il ex-
30 mai 1640, à l'âge de soixante-trois ans. On fit au
artiste des obsèques magnifiques, il fut inhumé dans
elle derrière le chœur, dans l'église de Saint-Jacques,
s. Deux siècles après, la ville d'Anvers paya son tri-
miration au grand peintre et lui éleva une statue colos-
bronze, due au talent de M. Buckens, professeur de
·e et de ciselure à l'Académie des Beaux-Arts de Liége.
ie de Rubens est, ainsi que ses ouvrages, empreinte
ractère de grandeur, de noblesse et de dignité virile;
apparait comme un des plus grands génies qui aient
l'humanité; c'est sans doute le plus complet dont puisse

se glorifier la Belgique. Il eut le rare bonheur de comprendre son siècle, d'en être compris et apprécié, de jouir dignement de sa gloire et d'être exempt de ces retours de fortune, si communs dans l'existence des artistes. Ce n'est pas qu'il n'excitât l'envie de bien des rivaux; mais étranger lui-même à ce sentiment, il ne fit que plaindre ceux à qui sa supériorité l'inspirait, et n'employa pour les désarmer que les bons procédés, payant la haine par des bienfaits.

Ses œuvres sont autant de poëmes où l'on découvre chaque jour de nouvelles beautés. Il peignait l'histoire, le portrait, le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux et même la mer. Sa couleur est tendre, vive, fraîche, naturelle, et il a poussé très-loin l'intelligence du clair-obscur. Abondant et facile dans ses productions, il savait varier à l'infini ses attitudes et les contraster sans les outrer. Ses expressions sont pleines de justesse, et l'on admire son jugement dans tous les morceaux où il a fait usage de l'allégorie. Ses draperies sont toujours convenables aux sujets, et jetées avec art; on y reconnaît distinctement la soie, la laine et le lin. Rubens a peut-être manqué quelquefois à l'élégance et au choix de la belle nature: il est même quelquefois maniéré, surtout dans les extrémités et les emmanchements de ses figures, mais ce défaut ne lui est point ordinaire. Pour la correction du dessin, il est égal aux plus grands maîtres. Le rôle de Rubens dans l'histoire de l'art est de la plus haute importance, non pas seulement à cause des élèves qu'il a formés, et qui seuls suffiraient à sa gloire; ses œuvres, malgré leur mérite immense, ne servent pas seules non plus à marquer sa place. Jordaens, David Teniers, Van Thulden, Van Dyck, et les treize cents tableaux connus par la gravure, constituent, il est vrai, la valeur per-

sonnelle de Rubens : mais, dans l'histoire de la peinture, son nom a un autre sens, un sens indépendant du mérite de ses élèves et du nombre de ses œuvres, il est le chef d'une École qui a renouvelé la face de l'art (1). Car, bien qu'il ait étudié avec un soin extrême les écoles romaine, florentine et vénitienne, et précisément peut-être à cause de ses études persévérantes, si l'on excepte ses premiers essais, il ne relève nulle part ni de Rome, ni de Florence, ni de Venise. Sa manière est aussi éloignée de Paul Véronèse que de Raphaël. Il a surpris leurs secrets, mais il ne s'en est servi que pour trouver le sien. Ce que les maîtres lui ont enseigné disparait sous l'individualité de ses procédés. Or, savez-vous en quoi consiste l'individualité de Rubens? savez-vous comment il se sépare de l'Italie? C'est que, le premier entre les modernes, il a cherché la grandeur et la beauté ailleurs que dans l'idéalisation de la partie harmonieuse et sainte de la figure humaine; c'est que le premier il a voulu tirer de la réalité prise en elle-même et pour elle-même tout ce qu'elle pouvait contenir de majestueux et de saisissant. Pour émouvoir, pour attacher, il n'a besoin, dit M. Gustave Planche, ni du regard angélique des madones de Raphaël, ni de leurs attitudes recueillies si loin du monde, ni de leurs traits si divinement purs qu'elles ne pourraient descendre à la vie humaine sans profanation, que le sang troublerait l'incarnat de leurs joues, et que leurs yeux se voileraient en voyant notre soleil. Il accepte franchement la nature qu'il a sous les yeux, pleine de sève et d'énergie, amoureuse de mouvement et de plaisir; loin de corriger ce qui semblerait d'abord exubérant, irrégulier, il exagère logi-

(1) Siret, ouv. cité, p. 15

quement et au profit d'une idée le caractère du modèle. Cependant, il avait vu comme Raphaël les figures italiennes, il avait vécu comme lui dans la campagne de Rome ; mais peut-être a-t-il compris que Raphaël avait épuisé les ressources de l'expression idéale, peut-être a-t-il senti qu'il n'y aurait pour lui aucune gloire à suivre ses traces dans une route déjà frayée. Il a mieux aimé s'ouvrir une voie nouvelle et y marcher.

L'École romaine s'est dévouée à l'irréprochable pureté des contours, à l'harmonie des lignes, sacrifiant volontiers aux exigences du dessin, tel qu'elle l'avait conçu, les caprices de la lumière, les accidents, les épisodes révélés par une observation attentive, mais qu'elle accusait de mesquinerie. Que fait Rubens ? Il prend la méthode opposée : au lieu de soumettre la couleur à la forme, il choisit dans le modèle ce qu'il y a de plus immédiatement pittoresque, la couleur, et au besoin, pour rendre ce caractère plus sensible et plus puissant, il l'exagère aux dépens de la forme, mais sans jamais s'écarter d'une logique admirable et que lui seul possède; car ce qu'il invente volontairement pour produire un effet donné est toujours intelligible et possible. On pourra chercher longtemps et vainement dans la nature les lignes de ses figures. Mais en y réfléchissant plus sérieusement, on arrive à concevoir qu'elles pourraient être ainsi qu'il les a faites, sans manquer à leur destination réelle; on comprend qu'il a eu d'excellentes raisons pour les changer sans les altérer, et que sans cela il aurait eu une masse de lumière moins éclatante et moins riche.

Si la peinture italienne est chaste et sainte, la peinture de Rubens est singulièrement hardie, et les mêmes nudités qui dans les *loges* n'éveillent aucune pensée profane, changent de caractère et de valeur sous son pinceau. C'est qu'il les prend

produit par leur côté réel. Mais cependant la réalité
us donne ressemble si peu aux trivialités de la vie
que c'est plutôt un objet d'étude et d'admiration
rovocation lascive et débauchée. Il y a jusque dans
s palpitantes, pleines de sang et de vie, quelque chose
l et d'élevé, de supérieur à notre nature. Il semble
rtères y battent plus vite, que les flots qui s'y pres-
nt plus rapides et plus pourprés; Raphaël avait idéa-
lre, Rubens idéalise le mouvement.

i de ces considérations purement esthétiques nous
s nos regards sur des intérêts plus immédiats, Rubens
re un digne sujet de réflexions et d'études. C'est à lui
t remonter pour comprendre et pour suivre la réac-
oresque de la restauration. Sans lui en effet, on ne
d pas les origines de l'École anglaise, de laquelle pro-
ourd'hui l'École française. Sans Rubens on ne sait pas
t Van Dyck et Reynolds ont produit Lawrence, qui de
s a servi de modèle à Champmartin. Sans l'étude préala-
rieuse de Rubens, on a grand'peine à deviner ce que
'insurrection de la jeune peinture contre David et son
s énergiques protestations qui se multiplient contre
nes et le *Léonidas* ont tout l'air d'une échauffourée
n ne connaît pas les titres et les droits que la révolu-
clame et revendique. Quand on ignore que le passé
on audace, on se méprend étrangement sur la sagesse
tée de ses desseins. Mais lors même que Rubens ne
pas à expliquer le symbole autour duquel se rallient
généreuses espérances, il y aurait encore un immense
l'étudier, non-seulement comme grand artiste, comme
ne singulièrement habile à exécuter un tableau, mais

[illegible] individualité constante, à cause de sa persévé- [illegible] jamais que lui-même (1).

[illegible] médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. P. PAULUS RUBENS.

R. NÉ A ANVERS EN 1577. MORT EN 1640.

La deuxième, en bronze, de 7 centimètres.

A. Le buste de face, mais tourné vers la gauche et orné du chapeau. En-dessous : HART F.

R. La statue de Rubens sur un piédestal orné d'armoiries. On y lit : PETRO PAULO RUBENS CIVI OLIM SUO S. P. Q. A. P. 1840; du côté gauche : HART F. En-dessous : ANTVERPIA LÆTA 1840, Insc. RUBENIO CIVE SUO STATUA ORNATO.

La troisième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le même que celui du précédent.

R. Dans le champ : une couronne sous laquelle : ANVERS ÉLÈVE UN MONUMENT A RUBENS 1840. Périgraphe : PAR LES SOINS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

La quatrième, de 7 centimètres.

A. Le même que le revers de la deuxième.

R. Dans le champ : écusson aux armes d'Anvers; en-dessous : une branche de laurier; au-dessus : PRYSKAMP. Insc. REDERYKKAMER DE OLYFTAK — LABORE ET CONSTANTIA.

La cinquième est un jeton de trois centimètres.

A. A RUBENS 1840, entouré de deux branches de laurier.

R. LE 10me ARRONDISSEMENT A JONGELINGS. En-dessous l'écusson aux armoiries d'Anvers entre deux étoiles.

---

(1) *Dictionnaire de la Conversation*, ouvr. cité, art. *Rubens*.

La sixième, de 7 1/2 centimètres.

A. Le buste de face, tourné vers la gauche, et orné du chapeau. En-dessous : HART FECIT 1840. PIERRE-PAUL RUBENS.

R. La statue de Rubens sur un piédestal (comme au revers de la deuxième médaille), à l'exception qu'au lieu de HART F., il y a HART FECIT. En-dessous : ANVERS 1840, entre deux branches de laurier. Insc. SOUVENIR DES FÊTES BISSÉCULAIRES CÉLÉBRÉES EN L'HONNEUR DE RUBENS OFFERT PAR LES ARTISTES A L. JACOBS CONSEILLER COMMUNAL.

La septième de même module que la précédente.

A. Le buste de face de Rubens, comme celui de l'avers de la deuxième médaille.

R. Aucune inscription.

La huitième de 4 1/2 centimètres.

A. Le même que celui de la troisième.

R. Une couronne de fleurs à banderoles, sous laquelle : ANVERS ÉLÈVE UN MONUMENT A RUBENS PAR LES SOINS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS 1840. En dessous : deux branches de laurier entrelacées.

La neuvième de 4 1/2 centimètres.

A. Dans le champ : Les armoiries de la ville d'Anvers avec l'inscription : FÊTE BISSÉCULAIRE 15 AOUT 1840, sur une banderole entourant l'écusson.

R. Dans le champ : une palette et des pinceaux, entourés d'une couronne de laurier. Inscrip. PAR SON PINCEAU HABILE IL RAVIT L'UNIVERS (1).

La dixième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

---

(1) Les huit dernières médailles sont représentées et décrites dans l'ouvrage cité de GUIOTH, p. 284 et suivantes, pl. 43, 44 et 45.

A LONDRES LES PRÉLIMINAIRES DE LA PAIX ENTRE L'ESPAGNE E TERRE.

La onzième, en bronze, ne diffère de la précédent son module, qui n'est que de 3 1/2 centimètres.

RUDBECK (Olaus) naquit à Arosen, dans la W le 20 juin 1630. Il montra de bonne heure de rares tions pour les sciences (1). Il étudia la médecine dans et y fit tant de progrès, surtout dans l'anatomie, que Christine l'envoya à ses frais dans les principales u du Nord. Il visita celles de l'Allemagne et de la I s'arrêta à Leyde, et ce fut dans l'Université de cette ville, qu'en 1650, au témoignage de Drélincourt, Ru la découverte des vaisseaux lymphatiques, en reche trajet et l'insertion des vaisseaux chylifères (2).

---

(1) Il se rendit fort habile dans la mécanique, et à l'âge de dix ans, il horloge en bois, citée comme un chef-d'œuvre.

(2) Le mémoire qu'il publia en 1653 sur cette importante question gique, qui fit faire tant de progrès à la physiologie, parut dans la *anatomica* de Manget (2e volume). Rudbeck eut une querelle fort vive a

De retour en Suède, Rudbeck se fixa à Upsal, où il établit ses frais, en 1657, un jardin botanique, agrandi depuis par son fils et ensuite par Linné. Il y donna des cours pour servir à l'instruction des élèves en médecine. Il se distingua tellement dans ces exercices qu'il fut nommé professeur d'anatomie et de botanique à l'Université d'Upsal, à la place de Jean Francken, mort en 1661. Bientôt Rudbeck en fut nommé recteur et l'année suivante curateur perpétuel.

Malgré ses nombreuses occupations, il cultiva l'architecture et la musique, étudia l'histoire de Suède et composa sur l'origine et les antiquités de ce pays un ouvrage immense, qu'il faisait imprimer chez lui. Le quatrième volume était sous presse quand l'incendie d'Upsal, au mois d'avril 1702, détruisit son atelier, ses manuscrits et les planches qu'il avait fait graver pour un traité de botanique. Accablé de chagrin, il résigna sa place à son fils, et mourut le 7 septembre de la même année, âgé de soixante-douze ans.

Rudbeck ne fut pas seulement un habile anatomiste et un botaniste distingué, il fut encore un antiquaire d'une vaste

---

alors. Ce ne fut qu'en 1654 qu'il en parla dans un ouvrage fait exprès, ayant pour titre : *Vasa lymphatica in homine nuper inventa*, Hafniæ, 1654, pour donner la description de ces vaisseaux. Il les avait cependant découverts en décembre 1651, par conséquent postérieurement à Rudbeck. Mais Bartholin n'en persista pas moins à revendiquer cette découverte, avec l'avantage qu'obtient si facilement en pareil cas un professeur célèbre contre un simple étudiant; mais la puissance des titres s'évanouit à la mort de celui qui les porte, et aux yeux de la postérité, la justice reprend ses droits. Elle accorde à Thomas Bartholin beaucoup de titres de gloire, mais c'est à Rudbeck qu'elle fait honneur de celle-ci. Vers le même temps, le docteur Joliffe aperçut les vaisseaux lymphatiques en Angleterre, et crut aussi devoir s'attribuer cette découverte, qu'il avait communiquée à ses amis.

érudition; mais il donna dans de grands écarts, comme on en voit tant d'exemples dans ce genre de littérature (1).

Quatre médailles.

La première, de 10 centimètres (2).

A. Le buste. Insc. OLS. RUDBECK. (symbole) INVARIABLE.

R. HAEC INCLYTI SUEONUM POLYHISTORIS IMAGO AD EBUR MANU CAVALLERII FORMATUM EX ORICHALCO FUSA EST, PIA CURA NICOL. KEDERI, HOLM. ANTIQUITATUM RIMATORIS. S. D. G. (3).

La deuxième de même module.

A. Comme celui de la première.

R. ILLUSTRIS SUEONUM POLYHISTOR, OL. RUDBECK PATER, SECUNDUM CERAM KARLSTEENIANA MANU FIGURATAM EX AERE FUSUS PIA CURA N. KEDERI HOLMIENS ANTIQUARII. S. D. G. (4).

La troisième, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : G. J. WIKMAN. Inscrip. OLAUS RUDBECK PATER PROF. UPSAL.

R. LA CONSTELLATION DE LA GRANDE OURSE; en dessous : la contrée d'Upsal. Inscrip. TOT FULGENT LUMINA IN UNO. Exergue : VIVO DECR. HONORES REDDITI ANNO 1753. AB EXITU 51 (5).

---

(1) Dans son livre intitulé : *Athlantica sive Manheim vera Japheti posterorum sedes et patria.* Upsal, 1675, quatre vol. in-fol. et in-4° pour les figures, ouvrage en latin et en suédois, rempli d'une érudition accablante, puisqu'il suppose une lecture prodigieuse dans son auteur, Rudbeck avance et soutient les paradoxes les plus étonnants. Ainsi il prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure des anciennes divinités du paganisme et de nos premiers pères; qu'elle est la véritable Atlantide de Platon, et que c'est de la Suède que les Allemands, les Français, les Anglais, les Danois, les Grecs, les Romains et tous les autres peuples sont sortis.

(2) D'après le célèbre Augustin, dans ses lettres.

(3) ZIERVOGEL, ouv. cité, p. 17, n° 12.

(4) Ibid., p. 18, n° 14.

(5) SACKLÉN, ouv. cité, p. 466.


CAROLUS ASMUNDUS RUDOLPHI N·HOLMIAE D·XIV·JUL·MDCCLXXI.
P·PUTINATI F·MDCCCXXXII


OBSERVATIONES
ANATOMICAE
PLANTAR·ANATOME
ENTOZOOLOGIA·PHYSIOLOGIA
FAMILIAR·RECENTIOR
NUMISMATA

La quatrième, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : P. H. L. Inscrip. OL. RUDBECK MED. D. ET PROF. UPSAL.

R. Un génie planant dans l'espace; en dessous une partie du globe sur lequel le mot : ATLAND. Insc. INQUIRENDO VASTUS FINGENDO GIGANTEUS. Exergue : EX NOBILI PHYSIOLOGO ARCHAEOLOGUS AUDAX OB. 1702.

RUDOLPHI (CHARLES-ASMOND), se distingua tout à la fois en anatomie, en histoire naturelle et en numismatique. Il naquit à Stockholm, le 14 juillet 1771. Son père, qui était corecteur de l'école allemande de cette ville, l'envoya d'abord au Gymnase de Stralsund pour ses premières études, puis à l'Université de Greisswald, où il obtint en 1793 le grade de docteur en philosophie. Le jeune Rudolphi s'étant décidé pour la carrière médicale, se rendit à Jena, et y suivit les leçons du professeur Hufeland. Passant de là à Dresde, à Erlangen et à Gœttingue, il retourna, en 1794, à Greisswald, où il reçut le titre de docteur en médecine, après avoir soutenu une thèse remarquable sur les *vers intestinaux*, sujet qui fixa plus tard toute son attention, et qu'il étendit jusqu'à la proportion de trois volumes.

Comme il se destinait à l'enseignement en faisant des cours particuliers, il fut nommé, en 1796, professeur adjoint à la Faculté de médecine de Greisswald. Ces fonctions ne l'empêchèrent point de cultiver en même temps l'étude de l'anatomie, de l'histoire naturelle et de l'art vétérinaire. En 1802, il fit un voyage scientifique en Allemagne, en Hollande et en France, et en publia une intéressante relation en 1804.

Devenu titulaire d'une chaire de médecine à Greisswald,

en 1808, sa réputation de savant ne tarda pas à s'étendre, et lui valut l'avantage d'être appelé en 1810 à professer l'anatomie et la physiologie à l'Université de Berlin, d'être nommé, peu après, membre de l'Académie des Sciences de cette capitale et directeur du muséum et de l'amphithéâtre anatomique, qu'il enrichit de plusieurs milliers de préparations diverses, suivant la déclaration du docteur J. Muller.

Rudolphi était à la hauteur de sa position. Travailleur infatigable, il donna, dans l'Université de Berlin, une forte impulsion aux études de l'anatomie de l'homme et des animaux, soit à l'état sain, soit à l'état pathologique. Appuyé sur son expérience, il n'adoptait point aveuglément les opinions des autres; c'est ainsi qu'il se montra fort opposé à celles de Meckel, à la doctrine de Gall et au système de la philosophie de la nature. En 1817, la Société des Sciences de Gœttingue lui adjugea le prix qu'elle avait proposé sur la question de l'anatomie des plantes. Ses talents lui méritèrent les décorations de l'Aigle rouge de Prusse et de l'Étoile polaire de Suède. Il était membre de plus de quarante sociétés savantes, entre autres des Académies de Stockholm, de Paris, de Pétersbourg et de Naples. Après avoir professé avec succès pendant vingt-deux ans à l'Université de Berlin, Rudolphi mourut dans cette ville le 29 novembre 1832, âgé de soixante-et-un ans.

Rudolphi avait composé dans sa jeunesse des poésies allemandes, qu'il fit paraître à Greisswald en 1798. Parmi les différents ouvrages qu'il a écrits, soit en latin, soit en allemand, et qui ont reçu un accueil favorable, on en remarque principalement deux qui traitent des vers intestinaux et dans lesquels l'auteur s'est livré à de nombreuses recherches sur l'organisation anatomique de ces animaux. Il a encore publié

les principes de physiologie, traité, qui, s'il eût pu le terminer, aurait été l'un des ouvrages les plus solides et les plus judicieux qu'on possède en ce genre.

Comme numismate, il a publié l'intéressant ouvrage dont nous avons rendu compte dans notre préface.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : F. PUTINATI F. 1832. Insc. CAROLUS ASMUNDUS RUDOLPHI N. HOLMIAE D. 14. JUL. 1771.

R. L'inscription : OBSERVATIONES ANATOMICÆ PLANTAR. ANATOME ENTOZOOLOGIA. PHYSIOLOGIA FAMILIAR. RECENTIOR : NUMISMATA, entourée d'une couronne de fleurs.

La seconde, en argent, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : KOENIG FEC. (en lettres gravées) LOOS DIR. Insc. C. ASMUND. RUDOLPHI M. DR. ET PROF. BEROL. R. BOR. A CONS. SECR. REI MED. ORD. AQ. RUBR. EQ. NAT. HOLMIÆ D. 14 JUL. 1771.

R. Un papillon; de chaque côté cinq étoiles. Dans le champ, cette inscription : QUI OCCULTA NATUR. ANIMANTIUM INDEFESSO STUDIO SCRUTATUS DOCTRINÆ COPIA PLURIMIS PROFUIT DECESS. BEROL. D. 29 NOV. 1832. En dessous : un crâne humain, des orbites duquel sortent deux rameaux chargés de feuilles et de fleurs.

RUEPPELL (Edouard), célèbre voyageur, est né le 20 novembre 1794, à Francfort-sur-Mein. Il fut destiné au commerce, et fonda à Londres un établissement; mais le climat de l'Angleterre ne convenant pas à sa constitution, il y renonça au bout d'un an pour aller passer quelque temps au midi de la France et en Italie. Il se rendit ensuite à Alexandrie et au Caire. De cette ville, il accompagna l'ambassadeur d'Angle-

terre auprès de Méhémet-Ali dans un voyage sur le Nil s
rieur et dans la Haute-Égypte. Revenu en Europe en 1
il alla prendre à Gênes des leçons d'astronomie sous de Z
et étudia deux années à Pavie. De retour dans sa p
en 1821, il conçut le projet d'un grand voyage scientifiq
Nubie et dans l'Arabie pétrée, qu'il exécuta en société
un de ses compatriotes, appelé Hey. Celui-ci mourut en r
en 1824; plus heureux, Rueppell revint en Europe en 182
publia alors ses voyages en Nubie, dans le Kordofan et l'
bie pétrée (1). Dès 1830, il retourna en Égypte, et le 1
vrier 1833 il entrait à Gondar, capitale de l'Abyssinie,
il revint encore une fois en Europe, en 1834, chargé d
abondante récolte de matériaux relatifs à l'histoire natu
à la géographie, aux antiquités et à l'histoire de l'Abyss
et il fit alors paraître la relation de son nouveau voyage
collections qu'il avait rapportées périrent, malheureuse
pour la science, dans un naufrage sur les côtes de Franc
ne fut qu'en 1836 qu'on en retrouva quelques fragme
l'aide de fouilles pratiquées sur la côte; et Rueppell en fi
à la bibliothèque de la ville de Francfort, qui depuis lor
fait une pension annuelle de 1,000 florins et a fait fra
en son honneur le souvenir numismatique suivant.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C. PFEUFFER FEC. G. DIR. Inscrip. EDUARDUS RÜPPELL M. DOCT. NAT. FRANCOFURT MOEN. D. 20 NOV. 1794.

R. CIVI REDUCI TERRARUM QUAS NILUS IRRIGAT SCRUTATORI I FESSO S. P. Q. F. 1828 (2).

(1) Francfort, 1829, avec un atlas d'histoire naturelle.

(2) Cette pièce fut frappée au mois de décembre 1828.

RUHL (JEAN DE), docteur en médecine contemporain, conseiller intime et premier médecin de l'empereur de Russie, médecin de l'hôpital des aliénés de Saint-Pétersbourg, président de la Société médicale philanthropique et de l'Académie de médecine de la même ville.

Ses collègues et ses amis lui firent frapper une médaille, en argent, de 5 1/3 centimètres, à l'occasion de son jubilé de cinquante années de pratique médicale.

A. Le buste à gauche, sous lequel : A. A. Insc. VIR SUMMIS CARUS ET IMIS. EGENIS CORPORE AEGRIS MENTE PERTURBATIS SPES ET PRÆSIDIUM PETROPOLI D. 16 JULII 1837.

R. L'inscription : VIRO EXCELL. JOHANNI A RÜHL DOCT. MED. ET CHIR. CONS. INT. ARCHIAT. CAES. FUNDATT. D. IMP. MARIÆ INSPECT. MED. HOSPITII MENTE ALIENAT. CURATORI SOCIET. MED. PHILANTHR. PRÆSIDI CONCILII MED. ACAD. MED. CHIR. PETROP. PLURR. SOCIETT. ERUDD. SODALI ET EQU. S. ANNÆ I. C. COR. IMP. S. WLAD. II. ET BOR. AQU. R. II. CL. ANNOS 50 MEDICINÆ PIE CONSECRATOS VENERABUNDI GRATULANTUR COLLEGAE AMICI CULTORES, entourée de deux branches de laurier.

RUMPF (CHRÉTIEN-CONSTANTIN), docteur en médecine, ambassadeur belge près la cour de Suède, et médecin de l'électeur palatin Frédéric V, naquit en 1634 et mourut en 1706, âgé de soixante-douze ans.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : KARLSTEEN. Inscription : C. C. RUMPF M. D. FOE(DERATI) BELG(II) ABL(EGATUS) ORDI(NARIUS) AP(UD) S(ERENISSIMUM) S(UECIAE) R(EGEM).

R. Une main, sortant des nues, tient sur le feu un anneau,

acier d'un diamant. Inscrip. CONSTANTIA VINCIT IN ADVERSIS. Exergue : 1677 (1).

La seconde, en argent, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : AK (ARWID KARLSTEEN). Insc. G. CONS : RUMPF M : D : AET. 48 A : 1681.

R. Une guirlande de laurier, au milieu de laquelle : QUID AETERNIS MINOREM CONSILIIS ANIMUM FATIGAS? HORAT. (2).

RUMPH, en latin RUMPHIUS (GEORGES-ÉVERARD), médecin hollandais, que les uns font naître à Hanau, dans la Wétéravie, et d'autres à Solm, en Allemagne, en 1626 ou en 1627, après avoir pris le bonnet de docteur en médecine, se passionna pour l'histoire naturelle. Afin de satisfaire à son penchant et d'acquérir des connaissances, il se rendit dans le Portugal, où il séjourna pendant trois ans. A peine de retour, il s'embarqua pour les Indes-Orientales, et en 1654, il se trouvait dans les possessions hollandaises des îles de la Sonde. Nommé par la compagnie, au service de laquelle il s'attacha, consul à Amboine, il se trouva placé ainsi au centre de la contrée la plus riche en productions naturelles et ne négligea rien pour les étudier et les faire connaître à l'Europe. Ce fut surtout à l'histoire naturelle des plantes qu'il s'attacha. Il n'avait que des connaissances imparfaites en botanique, mais il y suppléa par ses recherches opiniâtres et par les renseignements qu'il tira des naturels du pays. Il recueillit ainsi une

(1) Van Loon, ouv. cité, 3e vol., p. 216. — Mohnsen, ouv. cité, 1er vol., p. 332. On voit au cabinet de Berlin la même pièce, mais qui est formée de deux plaques en argent très-minces, pouvant se réunir par leurs bords et se séparer facilement l'une de l'autre.

(2) Mohnsen, cité, p. 361.


SIC MORBVS MORBO CVRATVR
III KALENDAS. MAI
ANNO I REIP. ITALICAE
MDCCCII


ALOYSIO. SACCO
IENNERIANAE. INSITIONIS
PRIMO. IN. COENOMANI
PROPAGATORI. BENEMER
MVNICIPIVM
GRATES

collection précieuse qu'il décrivit (1) et que l'Académie impériale des Curieux de la nature récompensa, en accordant à son auteur le titre de membre, sous le nom de *Plinius indicus*. Il mourut vers l'année 1706 (2).

Voir pour la médaille l'article consacré à LOBEL.

SACCO (ALOYSE), professeur de médecine à Bologne, institua le premier la vaccine en Italie et contribua, autant par ses écrits que par son exemple, à propager cette utile découverte.

Deux médailles que je décris d'après Rudolphi.

La première, en bronze, de 6 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : P. T. Inscrip. ALOYSIUS. SACCO. MEDIOL. MED. ET. CHIR. PROF.

R. Une guirlande de feuilles de chêne, entourée à sa partie inférieure du serpent d'Esculape. Insc. JENNERI. AEMULO. AMICI. BONONIENSES. A. I. A. B. ITAL. REP. CONS. (3).

La seconde, de même module et métal que la première.

A. Hygie et un Génie offrant une couronne devant un buste sur le piédestal duquel se voit une vache. Inscrip. SIC MORBUS MORBO CURATUR VIII CALEND. MAJI ANNO 1. REIP. 1802.

---

(1) *Amboinsche rariteitkamer*, etc. Amsterdam, 1705, in-fol., 60 pl. On a encore de lui : *Herbarium Amboinense*, etc. Ce dernier ouvrage, écrit en hollandais, fut traduit en latin et accompagné d'observations par J. BURMANN, et ne parut que de 1741 à 1755 à Amsterdam, sept vol. in-fol. On y a joint un index de vingt-deux pages, imprimé en 1769.

(2) D'autres indiquent l'année 1693 comme celle de sa mort.

(3) *Supplément à l'histoire métallique de Napoléon*, ouv. cité, pl. 64, nº 404. Sur l'avers les initiales du prénom et du nom du graveur sont suivies, dans MILLIN et sur mon exemplaire, de la lettre F et sur la tranche de mon spécimen se lit le mot COPIE en lettres gravées.

R. ALOYSIO SACCO JENNERIANÆ INSITIONIS PRIMO IN COENOMANIS PROPAGATORI BENEMER. MUNICIPIUM GRATE. (1).

SALANDUS (Ferdinand), médecin, né en 1561 et mort en 1630, âgé de soixante-neuf ans.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste. Inscrip. FERDINANDO SALANDO MEDICO, en lettres gravées.

R. Une table, sur laquelle : un livre. Ce revers est très-grossier.

SALICET (Natalis), médecin des papes Clément XIII et XIV et de Pie VI et dont le nom ne figure dans aucun ouvrage biographique ou bibliographique.

Médaille, coulée en bronze, peu soignée et perfectionnée par le burin comme toutes les médailles de Weber, du module de 7 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. W(EBER). Insc. NATALIS. SALICETUS. PIE VI. ARCHIATER.

R. Un navire, portant Esculape caché sous la forme d'un serpent, arrive à Rome.

SALLIN (Charles-Henri), médecin de Paris, fut doyen de la Faculté de médecine de cette ville de 1785 à 1788.

Jeton, en cuivre jaune, de 2 3/4 centimètres.

---

(1) *Supplément à l'histoire métallique de Napoléon*, cité, n° 405. A l'avers, d'après Millin, après le mot CURATUR le restant de l'inscription doit venir à l'exergue; au lieu de VIII il y a III, le mot CALEND s'écrit KALENDAS, et ITALICÆ suit le mot REIP. Le revers doit être écrit ainsi : ALOYSIO. SACCO JENNERIANAE. INSITIONIS PRIMO. IN. COENOMANI PROPAGATORI. BENEMER MUNICIPIUM GRATES. Ma médaille est en tout semblable à celle de Millin : on y lit sur la tranche le mot COPIE en lettres gravées.

A. Le buste à droite, sous lequel : DU VIV. Insc. J. CAR. HEN. ALLIN GRAYACUS. FAC. MED. P. DEC.

R. Des armoiries. Exergue : 1784. 1785.

SALVERTE (ANNE-JOSEPH-EUSÈBE BACONNIÈRE DE), né le 8 juillet 1771 à Paris, y mourut le 27 octobre 1839. Il est uteur entre autres écrits d'un ouvrage sur la magie et les ciences occultes. Membre de la chambre des députés en France, l s'y montra l'un des plus ardents défenseurs des doctrines ibérales et concourut puissamment à propager l'enseignement mutuel et les caisses d'épargne.

Trois médailles.

La première, de bronze, a 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : EMILE ROGAT 1834. Insc. EUSÈBE SALVERTE ÉLU DÉPUTÉ EN 1828, 1830, 1831.

R. LES ÉLECTEURS ET LES CITOYENS PATRIOTES DU 5me ARRONDISSEMENT DE PARIS A LEUR FIDÈLE MANDATAIRE. — JUIN 1834. Cette inscription est entourée d'une guirlande de feuilles de chêne.

La deuxième, en bronze doré, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : E. ROGAT. Insc. A Ebe SALVERTE, DIGNE REPRÉSENTANT D'UN PEUPLE LIBRE.

R. Une règle, en dessous les deux mots : NESCIA FLECTI. Le tout entouré de deux branches, l'une de chêne, l'autre de laurier. Sur la tranche le mot CUIVRE.

La troisième, de même module et métal que la précédente.

A. Aussi le même.

R. LE MENSONGE ET LA PEUR SONT DES VICES D'ESCLAVE. SALVERTE. — IL NAQUIT A PARIS LE 18 Jlet 1771 OU IL MOURUT LE 27 8bre 1839.

SANZIO (RAPHAEL DE SANTI, nom italianisé en celui de), un des plus grands peintres, le créateur de l'École italienne,

l'heureux émule de Michel-Ange, naquit à Urbin, dans les États pontificaux, en 1483, et mourut le 7 avril 1520, jour du Vendredi-Saint, celui où il avait aussi reçu le jour, trente-sept ans auparavant.

La carrière de ce grand artiste présente une limite étroite de quatorze ans, en partant de la maturité de son génie (1506) à sa mort, et cependant on croit que le nombre de ses œuvres se monte à plus de quatorze cents !

Raphaël est le seul artiste qui se soit porté par la puissance de son génie à un si haut degré de célébrité. Sa position sociale était telle que l'homme le plus ambitieux pourrait la désirer. Ami des plus grands hommes de son époque, il menait la vie d'un roi et ne dut sa royauté qu'à son immense talent.

Dessin d'une correction et d'une pureté admirables, expression de figures que lui seul ait comprise et qu'il sut rendre avec tant de chasteté et de vérité. Étude savante de l'antique, imagination pleine de poésie, de force et de judicieux mouvements, exécution supérieure à tout. Il serait fort difficile de préciser d'une manière nette et caractéristique le genre de mérite de Raphaël; ce serait vouloir définir la nature elle-même dont il a été constamment l'interprète. Les contemporains de ce grand homme, après lui avoir reconnu le mérite éminent du dessin, de l'expression et de la composition, attaquèrent son coloris. Quels sont les ouvrages qui, après avoir subi les attaques de trois siècles, brilleront de cette force et de cette harmonie de couleurs que nous connaissons aux œuvres de Raphaël (1)?

(1) Siret, ouv. cité, p. 344, où se trouve une juste appréciation de ses talents comme peintre.

La première, de 6 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. RAPHAEL-SANCTIUS-URBINUS.

R. La statue de la Nature, exprimant de ses seins le lait dont deux cerfs, placés à côté d'elle, s'abreuvent. Inscription : TIMUIT QUO. SOSPITE. VINCI (1).

La deuxième, en plomb, de 6 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : NIC. CERRAFA SCULP. 1577. Insc. RAPHAEL SANCTIUS.

R. Tableau représentant l'assomption de la Sainte-Vierge. Insc. PRIMUS. AB. ARTE. SUA. NOBIS. COELESTIA. PINXIT. Exergue : RAFAELLE SANZIO INV ET PINXIT NICCOLA CERRAFA SCULP.

La troisième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : CAQUÉ. F. Insc. RAPHAEL SANCTIUS.

R. NATUS URBINI IN ITALIA AN. 1483. OBIIT ROMAE AN. 1520. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit.

SARPI (PAOLO), plus connu sous le nom de FRA PAOLO, naquit à Venise, le 14 août 1552, selon Éloy, et 1555 selon Portal. Un de ses amis, Ambroise Morelli, lui apprit les humanités. Il entra dans l'ordre des Servites, et à dix-sept ans, il soutint à Mantoue des thèses sur la théologie et la philosophie. Ordonné prêtre à vingt-deux ans, il se rendit à Milan, auprès de saint Charles Borromée. Le mérite de Sarpi le fit élever aux principales fonctions de son ordre. Provincial en 1579, il en devint procureur-général en 1585, postes qui le mirent

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 1, p. 231, pl. 52, n° 1.

en relation avec les hommes les plus distingués de son temps. La république de Venise le nomma son théologien consulteur, mais il est triste d'être obligé d'ajouter, d'après le témoignage de Daru, que Fra Paolo fut quelquefois le conseiller du sanguinaire tribunal des Dix. Sarpi mourut le 14 janvier 1623, âgé de soixante-et-onze ans (1).

Il est peu d'hommes chez qui les facultés intellectuelles se soient plus développées que chez Sarpi; aucune science ne lui fut étrangère, car chacun s'empressa de lui apprendre ce qu'il avait de plus précieux, ou ce qu'il avait découvert ou inventé : le célèbre Vincent Pinelli et l'illustre Fabrice d'Aquapendente se disputèrent l'honneur de l'instruire, et son érudition extraordinaire, protégée par une mémoire prodigieuse, s'embellissait par son éloquence.

On lui a attribué la découverte des valvules des veines et on a été jusqu'à avancer qu'il découvrit aussi la circulation du sang. Or, on sait quant au premier point que Fabrice d'Aquapendente décrivit en 1574 les valvules des veines des extrémités (2). Quant au second point, il ne repose que sur une supposition, parce que Sarpi avait une varice sur la main et qu'en la pressant il aurait observé que le sang ne pouvait

(1) C'est PORTAL qui, dans son Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie, article SARPI, avance qu'il mourut en 1623, âgé de soixante-et-onze ans, et que sa naissance remonte à 1555. Or, d'après ce calcul, si Sarpi naquit en 1555, il ne pouvait avoir que soixante-huit ans à l'époque de sa mort.

(2) CANNANUS a parlé le premier des valvules de la veine azygos. Il en fit la démonstration, en 1574, à son ami Amatus Lusitanus, qui en a rendu un témoignage authentique dans ses Centuries; mais à Fabrice d'Aquapendente revient l'honnenr d'avoir le premier exposé les valvules des veines des extrémités dans ses cours.

. impossible, car ce livre ne parut que cinq ans après
e Sarpi. On ne peut donc attribuer l'une ni l'autre
e à ce dernier.

ıédailles.

ɑière, en bronze, de 3 4/6 centimètres.

buste à droite. Insc. PAULUS SARPIUS.

TOR GENTIUM (2).

ɔnde, uniface ovale, de 4 centimètres en hauteur et
rgeur, présente le buste à droite avec l'inscription :
RVITA VENETUS SERENISS. REIPB. VENETÆ THEOLOGUS ET
IUS) (3).

ƷURE (HORACE-BÉNÉDICT DE), célèbre naturaliste et
, né à Genève le 17 février 1740, fut dès l'âge de
en état de concourir pour une chaire de mathémati-
ı vingt-deux ans obtint celle de philosophie. Ami et
ɔn de Haller, il tourna ses premières recherches vers
ɉue, science qui lui doit d'importantes découvertes.
rut, pendant vingt-cinq ans, l'Italie, l'Allemagne,

PHI, article SARPI. — Les œuvres de cet homme remarquable ont été
n 2 vol. in-fol., en 8 vol. in-4°, ou en 24 vol. in-8°.

l'Angleterre et la France, fit diverses ascensions sur les sommets glacés des plus hautes montagnes de l'Europe, entre autres celle du Mont-Blanc, à la cime duquel il parvint le 3 août 1787, conduit par Jacques Balmat et dix-sept autres guides de Chamonix. Il y séjourna pendant quatre heures et y fit des expériences curieuses qui ont encore force de loi dans la science.

Comme physicien, ses observations sur l'état et les variations de l'atmosphère le conduisirent à inventer ou perfectionner la plupart des instruments dont on se sert pour mesurer la température, et les services qu'il a rendus dans cette branche sont inappréciables. Il concourut à l'établissement de la Société d'encouragement des arts à Genève, et mourut le 22 janvier 1799, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Ses *Voyages dans les Alpes* (1) resteront toujours comme un modèle d'étude patiente, de savante observation et de rare modestie. Cet ouvrage n'est pas moins remarquable par le style que par l'admirable philosophie qu'on y voit partout empreinte. C'est d'ailleurs une mine inépuisable où l'on trouve botanique, zoologie, minéralogie, physique, météorologie, géologie. De Saussure a fait faire un grand pas à ces deux sciences, et surtout à la dernière, dont il a été presque le créateur. Il est évident qu'il avait entrevu la grande loi de la formation des montagnes par soulèvements, et que sa réserve extrême l'a seule empêché de s'exprimer à cet égard d'une manière positive avant d'avoir plus longtemps observé.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A BOVY. F. Insc. HORce BENEDICT DE SAUSSURE.

---

(1) 4 vol. in-4°, 1779 à 1796.

R. NÉ A GENÈVE EN 1740. MORT EN 1799. — Collection des hommes illustres — 1823.

SBARALEA ou SBARAGLIA (JEAN-JÉRÔME), naquit le 28 octobre 1641, à Bologne. Il fit ses humanités sous les oratoriens de cette ville et étudia la médecine dans l'Université de Bologne, il y reçut le laurier doctoral le 27 février 1663, et fut agrégé quelque temps après au collége de médecine. Il devint professeur d'anatomie et de médecine à Bologne en 1673, professa pendant quarante ans avec éclat et obtint le titre d'émérite. Ses disciples et ses ouvrages portèrent sa renommée dans divers pays de l'Europe. L'Université de Padoue lui offrit une chaire de médecine en 1688; mais il la refusa, prétextant la délicatesse de sa santé, mais en réalité parce qu'il portait le plus grand attachement à sa patrie. Il mourut subitement le 8 juin 1710, dans la soixante-dixième année de son âge.

Deux médailles.

La première, de 6 centimètres.

A. Le buste à gauche. Inscrip. I. HIERONYMUS SBARALEA DOC. COLLEG. ET. BON. ANAT. LEC. EMER.

R. Un arbre, à l'une des branches duquel pend un couteau. Insc. INUTILES AMPUTANS (1).

La seconde, en bronze, plus petite (seulement de 3 1/2 centimètres) mais plus élégante, due au burin de St-Urbin (2), présente les mêmes avers et revers que la précédente (3).

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 211, pl. 152, n° 1.

(2) J. Fr. Joachim, cité, 3e vol., p. 319.

(3) Mus. Mazz., cité, n° 2.

SCARAMPUS (Louis), connu encore sous le nom de Mezzarota et de celui de cardinal de Padoue, naquit dans cette ville en 1391, selon les uns et en 1402 d'après les autres. Il s'appliqua à l'étude de la médecine, passa ses examens de docteur à Padoue, où il pratiqua son art avec succès.

Ayant obtenu la confiance du cardinal Condolmiero, il renonça à la pratique médicale, embrassa l'état militaire et fut nommé l'un des chefs de la garde du pape Martin V et administrateur du diocèse de Trau, et se fit ordonner prêtre pour parvenir aux dignités de l'Église.

Le cardinal Condolmiero ayant été élevé au pontificat sous le nom d'Eugène IV, Scarampus fut nommé successivement archevêque de Florence, patriarche d'Aquilée et cardinal. Il mourut le 11 mars 1465.

Médaille, en bronze, de 3 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Inscrip. L. AQUILEGIENSIUM PATRIARCA ECCLESIAM RESTITUIT.

R. Un corps de troupes se rendant dans un temple. Inscrip. ECCLESIA RESTITUTA. Exergue : EX ALTO (1).

SCARPA (Antoine), que les uns (Rudolphi) font naître vers 1746, et que les autres (Dezeimeris) soutiennent être né en 1747, le 13 juin, à Motta, village dans la marche de Trévise, reçut les premiers principes des humanités d'un parent

(1) Les Musées de Mazzuchelli et Argelati (*De monetis Italiae variorum illustrium virorum dissertationes*. Mediol. 1750-1759, vol. VI, 4 tab.) décrivent chacun une médaille frappée en l'honneur de Scarampus, mais avec une légende différente, de sorte qu'à la première vue on pourrait croire que ce sont deux pièces distinctes; mais Benj. Friedlander a démontré que ces deux médailles ne diffèrent pas l'une de l'autre, et que leur légende est la même.

gué par son savoir, et commença de bonne heure, à l'U-
sité de Padoue, l'étude de la médecine. Il y cultiva de
rence la physique expérimentale et l'anatomie, et ses
ès dans la dernière de ces sciences furent si rapides
put, dès la seconde année, aider et suppléer le prosec-
le l'Université.

rgagni, son illustre maître, reconnut bien vite ses rares
sitions et lui accorda sa protection et son amitié. Scarpa
ça sous le professeur Calza à faire des préparations en
et y acquit une grande habileté. Il alla à Bologne se per-
nner en chirurgie sous Riviera, et revint prendre à Pa-
le grade de docteur en médecine, qui lui fut conféré par
igni.

rès la mort de ce grand homme, en 1771, Scarpa vou-
ler se fixer à Venise, mais on lui proposa et il accepta
ce de professeur d'anatomie et de chirurgie à Modène.
rpa enseignait depuis huit années, lorsque Modène per-
duc François. Son successeur, Hercule, entreprit des
nes, et les étendit jusque sur les écoles. Pendant toutes
utations, Scarpa obtint la permission de voyager. Il
la France et l'Angleterre; il vit à Paris le savant et
nt Vicq-d'Azyr, le célèbre oculiste Wenzel, l'habile
deste lithotomiste frère Côme. Vicq-d'Azyr lui ménagea
oyens de continuer, dans l'amphithéâtre de la Charité, le
travail qu'il préparait sur l'odorat. A Londres, Scarpa
l'élève de Pott, des deux Hunter, de Cruickshank, de
n. Sur la fin de 1782, il revint à Modène. Joseph II
de créer à Pavie une chaire d'anatomie, de clinique
gicale et d'opérations. Cette chaire lui fut offerte; et ce
luc de Modène lui-même qui l'invita à l'accepter.

Scarpa fit en 1783 l'ouverture de ses cours. L'année suivante, il se rendit de Pavie à Vienne avec son ami Alexandre Volta. Il lui tardait de témoigner sa reconnaissance à Joseph II. L'empereur accueillit très-bien les deux savants, et les fit voyager. Ils parcoururent la Bohême, la Saxe, la Prusse, etc., et rentrèrent en Italie par la Bavière et le Tyrol. A Berlin, il eut l'honneur de s'asseoir à la table du grand Frédéric.

Pavie n'avait point d'amphithéâtre. Pendant l'absence de Scarpa, un magnifique amphithéâtre fut élevé par l'ordre de l'empereur. Ce prince fit de plus remettre à Scarpa un arsenal complet de chirurgie, d'un travail supérieur, et si heureusement distribué, qu'on y pouvait lire toute l'histoire de l'art. L'inauguration de ce bel établissement eut lieu en novembre 1785. Scarpa fut alors dans la plénitude de ses travaux; en peu d'années, et animé par le souvenir des deux Hunter, au milieu des fatigues de l'enseignement, il peupla le musée de Pavie d'une multitude de préparations anatomiques, entre autres sur le système nerveux et les organes des sens. Il mit la dernière main au cinquième livre de ses Annotations sur l'odorat, et sur les nerfs que ce sens emprunte à la cinquième paire. Chose étrange! après deux mille ans d'essais imparfaits, il achève enfin la description des nerfs olfactifs. Il fait voir que l'organisation qui leur est propre est analogue à celle de la vue et de l'ouïe; et sans s'expliquer sur l'intime structure qui donnerait à quelques-uns de ces nerfs la propriété de sentir, à l'exclusion de tous les autres, Scarpa s'attache surtout à décrire entre eux le nerf naso-palatin, qu'il avait découvert, mais que connaissait Cotugno. Ces investigations n'étaient que le prélude du grand ouvrage qui parut

en 1790, et fut réimprimé en 1794 sous le titre de *Recherches anatomiques sur l'ouïe et l'odorat.* Il y expose surtout, relativement à l'ouïe, le résultat de ses études sur les poissons, les reptiles, les oiseaux, les mammifères et l'homme; résultats qui n'ont été complétés que par les travaux tout récents de M. Breschet.

En 1796, lors de la création de la république cisalpine, Scarpa refusa de prêter le serment exigé des fonctionnaires publics, et ce refus lui fit perdre la chaire qu'il occupait avec éclat depuis douze années. Napoléon I s'étant fait couronner roi d'Italie à Milan en 1805, vint ensuite à Pavie, où il se fit présenter les professeurs de l'Université, et, ne voyant pas Scarpa, il demanda où il était. On lui dit alors en balbutiant la cause de la destitution de ce professeur. « Et qu'importent le refus du serment et les opinions politiques, répliqua-t-il, Scarpa honore l'Université et mes États, et je veux qu'il reprenne sa place. » Scarpa fut en conséquence prié de rentrer à l'Université. Il continua jusqu'en 1812 à y être chargé de la clinique chirurgicale et de l'enseignement de l'anatomie. En 1814, il fut nommé directeur de la Faculté de médecine. Le plan d'études de cette école ne répondant pas aux besoins de la science, Scarpa demanda à plusieurs reprises au gouvernement d'y faire les modifications nécessaires; ses observations répétées étant restées sans réponse, il donna sa démission. Pendant les cinq dernières années de sa vie, Scarpa fut tourmenté par une néphrite calculeuse et une affection chronique de la vessie; il mourut le 31 octobre 1832.

Praticien habile et observateur exact autant que laborieux, il doit être compté parmi les hommes de l'époque actuelle qui ont le plus contribué aux progrès de la chirurgie. Ses travaux

ont exercé la plus heureuse influence sur la manière d'étudier les affections qui forment le domaine de cette partie de la médecine. Il les a spécialement considérées sous le rapport anatomique, et a donné d'un grand nombre d'entre elles des descriptions plus détaillées et plus complètes qu'on ne l'avait encore fait. L'anatomie chirurgicale, qui a imprimé de nos jours une direction particulière aux recherches des chirurgiens, doit ses premiers développements aux travaux de Scarpa, et forme en quelque sorte le caractère distinctif de ses productions. Les ouvrages de ce praticien ne sont pas toutefois sans quelques défauts. Ils se recommandent plus par la clarté que par la précision et la sévérité du style; des phrases entortillées, surchargées de propositions incidentes, et devenues par conséquent longues et diffuses, en rendent presque toujours la lecture difficile; mais l'excellence des préceptes que ces écrits renferment, les considérations judicieuses et originales qui leur servent de base, ont placé plusieurs d'entre eux au rang des livres classiques, et les ont fait traduire dans la plupart des langues de l'Europe. Unissant à l'amour de la science un goût exquis pour les beaux-arts, l'auteur les a presque tous ornés de gravures dignes d'être citées comme des modèles d'exactitude, d'élégance et de pureté. Les planches qui représentent les nerfs du cœur, celles qui accompagnent les traités des hernies et de l'anévrysme sont rangées avec raison au nombre des productions les plus parfaites en ce genre.

Parmi les travaux les plus remarquables de Scarpa, il convient de nommer en première ligne l'opération de la cataracte par la méthode de l'abaissement, qu'il tira pour ainsi dire de l'oubli et remit en honneur, à une époque où l'engouement

méthode de l'extraction était porté au plus haut degré
lait justifié par l'assentiment général. On lui doit aussi
ıarques importantes sur les causes, le développement
érapeutique des tumeurs et des fistules lacrymales.
ne temps que J.-A. Schmidt, il créa pour l'opération
ıpille artificielle, une méthode nouvelle qui consiste à
r la grande circonférence de l'iris, méthode à laquelle
'a plus tard le procédé de Maunoir, de Genève. Scarpa
;, sur plusieurs espèces de hernies, des descriptions
ques très-fidèles, qui l'ont conduit à déterminer le
ime suivant lequel se produisent plusieurs dispositions,
à inconnues ou inexpliquées, que ces maladies présen-
ez fréquemment. Tous les praticiens connaissent les
tions et les expériences du professeur de Pavie sur la
des artères, qu'il exécute suivant le procédé de l'a-
nent. Ce grand praticien a puissamment contribué à
e et à faire généralement adopter, dans le traitement
vrysmes, la méthode d'Anel, improprement nommée,
s derniers temps, méthode de Hunter.

'é son âge avancé, et quoique privé en grande partie
e, Scarpa continua de se livrer au travail avec un zèle
ıctivité qui feraient honneur au débutant le plus la-
. C'est ainsi qu'il a ajouté de nouvelles modifications
ırocédé pour la ligature des vaisseaux, et que, se
aux discussions que l'opération de la taille a fait
n Italie, il s'est constitué le défenseur de la méthode
ée, en même temps qu'il a attaqué avec violence la
: recto-vésicale.

s avoir débuté dans la carrière comme anatomiste,
parut diriger toutes ses pensées vers la pratique de la

chirurgie; et si quelquefois il soutint des opinions paradoxales, si ses théories et ses préceptes ne furent pas toujours inattaquables, on reconnait, jusque dans ses erreurs, les vues d'un grand maître, et les pensées qu'il excite dans l'esprit du lecteur sont toujours utiles (1).

Médaille, en bronze, de 4 3/6 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : L. COSSA F. 1819. Insc. ANTONIO SCARPA. ANATOMICO.

R. Une guirlande de laurier, contenant ces mots : LUME ED ONORE DELLA CHIRURGIA (2).

SCHACK (Christian-Frédéric), docteur en médecine, devint médecin militaire en Prusse, et occupa des postes élevés dans le service de santé de ce pays. Il naquit en 1752 et mourut en 1824.

Clichet, coulé en fer, de 8 centimètres, offrant l'effigie ressemblante de Schack, sous laquelle se lit le nom du graveur : BEYERHAUS.

SCHÉELE (Charles-Guillaume) naquit à Stralsund, le 9 décembre 1742. Voici encore un de ces hommes modestes et laborieux que la nature avait doué d'un de ces génies rares et profonds, qui savent poursuivre une idée jusque dans ses conséquences les plus éloignées, et entrevoir les plus brillantes découvertes par une sorte de prévision qui surprend tou-

---

(1) Scarpa a publié vingt-trois ouvrages, parmi lesquels ses *Opuscoli di chirurgia* ont paru à Pavie, de 1825 à 1832, 3 vol. in-4°, fig. — Dezeimeris et la *Biographie médicale*, ouv. cités, art. *Scarpa*.

(2) Rudolphi rapporte qu'une autre médaille, gravée par Manfredini, lui fut promise, mais qu'il ne l'a jamais vue.

jours les âmes vulgaires. Schéele, le septième de onze enfants, ne fit d'abord que des progrès insignifiants dans l'école où son père l'envoya. Mais comme il avait un goût décidé pour la pharmacie, il fut placé chez l'apothicaire Bauch, à Gottembourg, où il resta pendant six années, et où il jeta les fondements de sa science. Il parcourut ensuite presque toutes les provinces de la Suède, s'occupant partout d'expériences chimiques et pharmaceutiques; il se rendit à Stockholm, où il découvrit que la castine (spath fusible, chaux carbonatée) renferme un acide; et la manière dont il traita ce sujet décela une grande sagacité. Il vint se fixer à Upsal, où ses relations avec les savants de cette ville, et la faculté qui lui fut accordée de travailler dans le laboratoire chimique de l'Académie, le mirent à même d'étendre ses connaissances. C'est alors qu'il eut le bonheur de contracter, avec le célèbre Thorberne Bergman, cette liaison qui fut si importante pour tous les deux. C'est à Upsal, qu'il fit le premier les expériences qui mirent sur la voie de la découverte de l'acide carbonique; et il est à présumer que Bergman a pu s'aider des travaux de Schéele, lorsque peu de temps après, il traita cette même matière avec plus de détails. Les recherches de Schéele sur le manganèse le conduisirent à la découverte de la baryte, par suite de la composition des minéraux qu'il employait. Ses travaux sur le mode d'action des acides, et particulièrement de l'acide hydrochlorique sur ce même manganèse, ses expériences sur les propriétés comburantes du gaz (oxygène), qu'il en retirait, datent aussi de la même époque. Mais bientôt il s'immortalisa par son Traité sur l'air et le feu (1), ouvrage non

(1) Qui parut à Upsal, en 1777, et qui eut les honneurs de nombreuses éditions et qui fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

moins remarquable par le grand nombre d'observations importantes qu'il renferme, que par la manière avec laquelle un sujet aussi délicat a été traité. Il obtint sur le champ une grande vogue, sans même qu'il eût besoin de la recommandation qu'en fit Bergman, dans une préface pleine d'expressions affectueuses pour son auteur. Parmi les découvertes que Schéele fit encore, les principales sont : l'oxygène, le chlore, le manganèse, le molybdène, l'hydrogène arséniqué, l'hydrure de soufre, le principe doux des huiles; les acides arsénique, urique, lactique, mucique, gallique, oxalique (suivant Ehrhart, son intime ami), hydrocyanique et malique; il obtint, le premier, à l'état de pureté, les acides tartarique et citrique; il donna des procédés ingénieux pour la préparation de l'acide benzoïque par la chaux, du phosphore au moyen des os, des éthers acétique et benzoïque; il constata la présence de l'oxalate de chaux dans un grand nombre de végétaux, tels que la rhubarbe, l'iris, le curcuma, l'asclépias, etc. Il analysa le premier l'air atmosphérique, le sel d'oseille, les hydrocyanates, et reconnut les altérations qu'éprouve l'acide nitrique à la lumière, etc. Il confirma les découvertes de Lavoisier et de Cavendish sur la composition de l'eau, et sur la production de ce liquide par l'inflammation d'un mélange d'oxygène et d'hydrogène, etc.

Schéele mourut le 22 mai 1786, à Kœping, en Suède (1), à l'âge de quarante-quatre ans, et dans une si courte carrière, il a rendu son nom immortel. Sa vie, si pauvre en événements, est féconde en découvertes brillantes, et les services qu'il a

(1) D'autres le font naître le 19 décembre 1742, et mourir le 21 ou le 24 mai 1786.

ns à la chimie sont si éclatants, que tout homme qui
l intérêt à cette belle science ne peut prononcer son nom
vénération. Et cependant, sa physionomie assez com-
était loin de laisser soupçonner la grandeur de son
:. Rarement il prenait part aux conversations ordinaires;
ıé sans relâche de ses recherches et de ses travaux, il
ıvait pas plus le loisir que l'envie. La seule distraction
se permît était dans le commerce de quelques amis aux-
il pouvait parler de sa science favorite. Une correspon-
: suivie avec Ehrhart, Meyer, Kirwan, etc., prouve com-
il était serviable et affectueux. Il était membre ordinaire
ıcadémie royale de Stockholm, qui lui allouait une somme
lérable pour les expériences dont elle le chargeait. La
té électorale des Sciences d'Erfurt, celle des Physiciens
:rlin, le comptaient au nombre de leurs membres. On
ıt l'attirer en Angleterre, par l'appât d'un emploi consi-
ıle qui exigeait peu de soins; mais son amour pour la re-
et son attachement à son pays et à son souverain, qui
dait aux sciences la protection la plus éclatante, rendi-
es négociations inutiles (1).

daille, en argent, de 3 1/3 centimètres.

Le buste à droite, sous lequel : J. G. WIKMAN. Inscrip.
US GUIL. SCHEELE CHEMICUS.

'après le *Dictionnaire de la Conversation*, art. *Schéele*, le hasard seul au-
pris à Gustave III qu'il comptait un homme illustre de plus parmi ses
à l'occasion d'une séance de l'Académie des Sciences de Turin, à laquelle
erain assistait, et où le savant chimiste d'Upsal reçut le titre de *membre*
r. Cette anecdote nous paraît peu vraisemblable. Ses travaux avaient
ı Schéele une réputation telle qu'il semblerait étrange que son roi n'en fût
ruit, lorsqu'à Turin on accordait au savant une si haute marque d'estime.

R. Une urne, entourée de rayons, au centre d'un appareil chimique. Inscrip. INGENIO STAT SINE MORTE DECUS. Exergue : SOCIO PRAEMATURA MORTE EREPTO. R. AC. SC. ST. (1).

SCHEUCHZER (JEAN-JACQUES), naquit à Zurich, le 2 août 1672 (2). Après avoir terminé ses humanités dans sa ville natale, il se rendit à Altorf, pour y étudier la médecine; de là à Utrecht, où il reçut le laurier doctoral en 1694. Il parcourut ensuite l'Allemagne et revint à Altorf, avec l'intention d'approfondir les mathématiques, qu'il se proposait d'enseigner dans sa patrie. Mais, emporté par son goût pour l'histoire naturelle, il fit de nombreux voyages dans les diverses parties de la Suisse, et principalement dans les Alpes, où il ramassa une quantité de minéraux qui, mis en ordre, lui formèrent un cabinet fort considérable. Il s'attacha surtout à étudier les pétrifications, les pierres figurées et les fossiles.

Dès 1696, il avait obtenu la survivance de la chaire de mathématiques, et avait été nommé médecin de la ville de Zurich. En 1712, Pierre-le-Grand lui avait offert, sur la recommandation de l'illustre Leibnitz, la place de médecin de sa personne, avec un traitement honorable; mais la ville de Zurich ne voulant pas se priver d'un homme aussi éminent, parvint à le retenir en lui faisant accepter une chaire de professeur de physique et une prébende de la collégiale de la ville, vacante par la mort de l'anatomiste Muralt. Sa réputation, son mérite et ses ouvrages le firent admettre dans plusieurs académies, telles que la Société royale de Londres,

---

(1) LUDECKE, ouv. cité, vol. 7, p. 229.

(2) La *Biographie médicale* le fait naître le 4 août 1672.

celle de Berlin et l'Institut de Bologne. Il devint aussi membre de l'Académie impériale des Curieux de la Nature, sous le nom d'Acarnan. Estimé de ses contemporains, Scheuchzer mourut dans sa ville natale, le 25 juin 1733, à l'âge de soixante-et-un ans (1). Il possédait une bibliothèque nombreuse et choisie, une belle collection de médailles et un riche cabinet de curiosités. Il s'occupa beaucoup des ichthyolithes, et prouva que les poissons fossiles sont, non pas des jeux de la nature, mais des restes de poissons antédiluviens. Il crut avoir trouvé le squelette d'un homme pétrifié, lequel, selon lui, avait dû être témoin du déluge; on a pensé ensuite, pendant plus de trente ans, que c'était un poisson nommé silure. Mais Cuvier a prouvé, après un examen approfondi de ce squelette fameux, conservé aujourd'hui dans le Musée de Haarlem, que ce n'est point un anthropolithe, mais une véritable salamandre d'une espèce gigantesque, inconnue maintenant dans la nature vivante. On compte encore Scheuchzer parmi les médecins numismates. Il a rédigé avec beaucoup de soin le catalogue de la belle collection des médailles de Tobie Hollander, consul à Schaffhouse. Mais malgré toute son attention, il s'est trompé en admettant comme légitime un Othon de grand bronze et de coin romain, qui, sans doute, sortait de la fabrique de Jean Cavino, surnommé le Padouan, habile graveur du XVI[e] siècle (2).

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. JOH. JACOBUS SCHEUCHZER.

---

(1) Dans le même ouvrage on le fait décéder le 23 juin 1733.

(2) Renauldin, ouv. cité, art. *Scheuchzer*.

R. TIGUR. MED. D. MATH. P. ACAD. IMP. N. C. ADJ. DES. ACARNAN. SOCC. REGG. ANGL. PRUS. ET INST. BON. MEMBRUM AET. 60. 1732 (1).

La seconde, de même métal et module.

A. TIGUR. MED. D. MATH. P. CAPIT. THUR. CANON. ACAD. IMP. N. C. ADJ. DCS. ACARNAN. SOCC. REGG. ANGL. PRUS. ET INSTO BONON. MEMBRUM. OB. ANN. AET. 61. 1733. H. I. G. (2).

SCHLATTER (JEAN-GUILLAUME DE), s'est rendu recommandable par ses connaissances des métaux et des monnaies. Il naquit le 19 février 1708, et mourut le 23 janvier 1768 à l'âge de soixante ans. Il était conseiller intime et perfectionna le système monétaire en Russie.

Trois médailles.

La première a 5 1/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. G. W(ÄCHTER). F. Inscription J. W. A. SCHLATTER. PRES. (ainsi) ET CONSILIAR. INTIMUS.

R. Un jardin dans lequel un homme cultive la terre; de côté : un balancier. Inscrip. PRO POSTERITATE VIRES MEAS CONSACRO (3).

La deuxième, de même module.

A. Le même que celui de la précédente.

R. La Sagesse près d'un appareil monétaire. En dessous GASS. Inscription : ROSSICAM REM MONETARIAM PERFICIT. Exergue :

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 297, pl. 171, n° 7.

(2) Moehsen, *Prüfend. Gesellsch. Schr.*, 2 vol., 11 sect.

(3) Le revers de cette médaille n'a pas été agréé, aussi n'en a-t-on frappé qu'un petit nombre. Elle a été remplacée par la deuxième. Lerchich, cité, vol. 2, p. 200.

(Parenti Optime Merito) NATO 19 FEBR. 1708. DE-
3. JAN. 1768. JO. A S(CHLATTER) FIL. M. F. C. (1).
roisième, en argent, de 5 1/3 centimètres.
,e même que celui des deux premières médailles.
'areil à celui de la précédente, à l'exception qu'au lieu
n du graveur GASS, en toutes lettres, on n'y voit que
e G. (2).

IOENLEIN (JEAN-LUCAS), médecin contemporain de mé-
ue les habitants de Zurich honorèrent de la médaille
le, en argent, de 4 centimètres.
.'effigie à gauche, sous laquelle : A BOVY F. Insc. JOANNES
SCHOENLEIN.
IO. LUCAE SCHOENLEIN MEDICO IN MEMORIAM VIRTUTIS ATQUE
S CIVES TURICENSES 1839.

IUETZER, anobli sous le nom de VON SCHUET-
RANZ (HERMAN), éminent chirurgien, naquit à Stock-
en 1713, et mourut en 1802. Il était président de la
; chirurgicale et premier chirurgien du roi de Suède.
aille, en argent, de 3 1/2 centimètres.
Le buste à droite, sous lequel : D. F(EHRMAN). Inscrip.
SCHÜTZER. ARCH. REG. SOC. CHIR. DIRECTOR.
Jn navire transportant Esculape, sous la forme d'un
t, du temple d'Épidaure à Rome. Insc. VENITQUE SALU-
'RBI. Exergue : CHIRURG. STUDIOS. PATRONUS (3).

---

coin de cette pièce s'est rompu lorsqu'on n'en avait frappé encore que
d'exemplaires. LENGNICH, cité, p. 201.
IGNICH, ibid., p. 202.
IHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 409, décrit aussi cette médaille, mais sur l'a-
ieu de DIRECTOR tout au long, il y a DIR.

SCHULZE (JEAN-HENRI), un des premiers savants du XVIIIe siècle, naquit à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, le 12 mai 1687. Fils d'un pauvre tailleur, il sut intéresser de généreux protecteurs, qui favorisèrent sa passion pour les sciences et l'aidèrent à développer ses heureuses dispositions. Son goût l'entraînait vers l'étude de la médecine; mais il s'instruisit en même temps dans les antiquités, la philologie, et apprit les langues arabe, syriaque, chaldéenne, éthiopienne et samaritaine. En 1708, on lui offrit, à la pédagogie de Halle, où il avait puisé la plupart de ses connaissances, sous la direction de A. H. Francke, une place d'instituteur, qu'il conserva sept ans. D'après les conseils du célèbre Frédéric Hoffmann, il revint ensuite à l'étude de la médecine, et fit des progrès si rapides, qu'au bout de deux ans, il se trouva en état de soutenir brillamment à l'Université de Halle les épreuves exigées pour obtenir le grade de docteur. En 1720, il fut nommé professeur d'anatomie à l'Université d'Altdorf, en remplacement de Heister, qui passait à celle de Helmstadt. En 1729, on lui confia encore la chaire de langue grecque, et plus tard celle d'arabe. Il remplit ces diverses fonctions avec éclat jusqu'en 1732, époque à laquelle le gouvernement prussien lui offrit la place de professeur d'éloquence et d'antiquités à l'Université de Halle. L'obligation d'enseigner l'archéologie lui inspira naturellement le goût de la numismatique. Dans un court espace de temps, il se forma une collection assez considérable de médailles antiques, sur lesquelles il publia divers écrits. Il envoya aussi à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg plusieurs dissertations numismatiques très-intéressantes, qui l'en firent nommer membre correspondant, en 1738, à la place de Bayer. Schulze termina sa car-

, à Halle, le 10 octobre 1744, à l'âge de cinquante-ans.

s nombreuses productions attestent l'étendue et la diver-de ses connaissances. L'anatomie, la pathologie, l'his-de la médecine, les littératures ancienne et moderne et amismatique, ont occupé la vie laborieuse de Schulze, et éclore de sa plume plus de soixante dissertations et quel-ouvrages plus étendus, le tout en latin (1).

lédaille ovale, en argent, de 3 centimètres de haut sur 1 3/4 arge.

. Le buste. Inscrip. (en lettres gravées) JOH. HENR. SCHULZE D. P. P.

. (en lettres gravées) MEM. PRAES(IDIS). ET PRAEC(EPTORIS). . DORSCHEI GEMMA. C. V. I. C. V. MOEHSEN. 1672. (2).

HULZENHEIM (DAVID SCHULZ DE), naquit en Dalécarlie, 7 mars 1732. Il commença ses études à l'école publique Vesteras, suivit son frère aîné à Kœnigsberg, où il s'a-a à l'étude de la médecine, fut nommé prosecteur de iversité d'Upsal en 1752, et promu au doctorat en mé-e deux ans après. Sa réputation commença par la part prit à la publication du *Mercure suédois* de Giorwel, de-l'origine de ce recueil, en 1755, et surtout par la publi-n de son ouvrage sur l'inoculation de la variole, un des leurs qui parurent à cette époque (3). En 1760, il fut né membre de l'Académie des Sciences de Stockholm;

---

(1) ENAULDIN, ouv. cité, art. *Schulze*.

(2) FORSSEN cité, vol. 2, p. 576. — ALTORF, ouv. cité, pl. 8, n° 10.

(3) inocula la variole aux enfants du roi, fut anobli sous le nom de Schulz ulzenheim et fait commandeur de l'ordre de Wasa.

l'année suivante, professeur d'accouchements; en 1766, assesseur du collége de médecine; en 1775, intendant de la maison d'accouchement. Il ne borna point ses travaux à la médecine; il s'occupa encore de finances et de l'économie politique, et fut l'un des rédacteurs d'un recueil consacré à ces matières. En 1809, il devint premier médecin du roi, et président du collége des médecins, qui lui érigèrent, à leurs frais, un buste en marbre blanc avec cette inscription : *Au Médecin, à l'homme d'État, au patriote*. Schulz de Schulzenheim était le plus âgé des savants de la Suède, quand il mourut, le 24 avril 1823, âgé de quatre-vingt-un ans.

Médaille, en argent, de 3 ½ centimètres.

A. Le buste, sous lequel : M. FRUMERIE. Insc. DAV. A SCHULZENHEIM PRAES. R. COLL. SAN. COM. ORD. VAS.

R. Minerve devant un autel d'Esculape. Insc. ACUMINE ET VIGILANTIA. Exergue : CLARO PER 54 ANN. SOC. ACAD. R. SC. ST. 1814 (1).

SCHÜPPACH (MICHEL), né en 1707, médecin renommé de la Suisse, qui s'établit à Langnau, dans le canton de Berne.

Médaille, en étain, de 5 centimètres.

A. L'intérieur d'une pharmacie avec plusieurs personnages. En dessous : NE EN 1707. Exergue : PHARMACIE RUSTIQUE.

R. Des armoiries, sous lesquelles l'inscription : REPRÉSENTATION DE LA CHAMBRE OÙ MICHEL SCHÜPPACH MÉDECIN A LANGNAU DANS LE CANTON DE BERNE TIENT SES CONSULTATIONS. En dessous, une vue de la Suisse.

---

(1) Sahlen, ouv. cité, p. 177

CHYNVOET (Simon), naturaliste, architecte, numismate
ılligent, naquit à La Haye, en 1652, et mourut à Amster-
n en 1727.

Médaille, coulée en métal de cloche, mais perfectionnée par
burin, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. S. SCHYNVOET ARCHIT. etc.

R. Un monument à la droite duquel : l'Architecture, repré-
ıtée par une femme; à la gauche : Pallas, toutes deux
ises. En dessous : SCHYN VOED.

SCOTT (Walter), célèbre romancier et poëte écossais,
ıuit à Édimbourg le 15 août 1771, et mourut dans son
ıteau d'Abbotsford, le 21 septembre 1832, âgé de soixante-
ın ans.

Walter Scott avait une connaissance étendue des usages,
mœurs et des chroniques de la vieille Écosse, qu'il a su
racer poétiquement dans une suite de romans historiques.
ıs avoir le coloris, le feu, la richesse d'images et d'expres-
n qui ont placé Byron dans une sphère si élevée, les com-
ıitions de Walter Scott se recommandent par la facilité,
égance, le naturel, par une grande richesse descriptive et
une rare fraîcheur. Elles se distinguent par la vérité des
actères, le naturel et la vivacité du dialogue, la manière
icate avec laquelle il traite la passion de l'amour, dont les
ıanciers en général ont si scandaleusement abusé. En
isissant pour lieu de la scène une région isolée, agreste, et
r époque de son action un ou deux siècles antérieurs au
ps où nous sommes, il a trouvé moyen de donner à ses
ations antiques le caractère le plus piquant de fraîcheur
'originalité. Tout semble neuf dans les romans écossais;

le paysage, les coutumes, les caractères, le dialecte, les costumes, tout nous charme par une singularité sauvage; et les raffinements de la civilisation moderne rendent plus curieux pour nous ces tableaux de la vie nomade, agricole et guerrière d'une civilisation imparfaite. Un seul de ses ouvrages fait ombre à ce tableau, c'est son *Histoire de Napoléon*, qui lui fut payé 300,000 francs. Conçue et élaborée dans un esprit évident de partialité, elle souleva de justes et vives réclamations, et fut réfutée depuis par un de ses propres compatriotes.

Médaille, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : W. WYON. SC. MINT THOMASON DIR. 1824. Insc. WALTER SCOTT.

R. La Muse de l'histoire assise, tenant des tablettes sur lesquelles on lit : WAV. Derrière elle : un Génie. En dessous, vers la droite : W. WYON. SC. Au centre, une couronne, sous laquelle : PUBLISHED BY THOMASON. Insc. TRUTHS SEVERE IN FAIRY FICTION DRESSED.

SCOTTI (Jérôme), médecin du XVI[e] siècle.

Médaille uniface, ovale en plomb, de 7 centimètres en hauteur et de 5 3/4 en largeur, offrant le buste de face avec l'inscription : EFIG : HIERONIMI SCOTTI PLACENT : En dessous : AN. AP. 1580 (1).

SEPTALIUS, SEPTALA ou SETTALA (Louis), éminent médecin hippocratique, naquit à Milan le 27 février 1550, d'après les uns (Dezeimeris), et 1552, selon la Biographie

(1) Wellenheim, 14,776. — Hauschild, 828.

édicale. Après avoir fait d'excellentes études littéraires, il la suivre les cours de médecine à l'Université de Pavie, et le fit avec tant de succès qu'on lui accorda le laurier doctoral ans sa vingt-et-unième année, et qu'à l'âge de vingt-trois ans, l obtint la première chaire de médecine dans cette Université. Les succès remarquables de son enseignement déterminèrent es directeurs de plusieurs des universités les plus célèbres de l'époque à se disputer, en quelque sorte, l'honneur de le posséder (1); mais il aima mieux, après quatre années de professorat, revenir se fixer dans sa ville natale. Il y vécut au milieu les succès d'une pratique étendue et des distinctions les plus honorables, et mourut le 12 septembre 1633.

Ce médecin donna de si grandes preuves de sa science, qu'il fut connu des hommes les plus illustres de son temps. Il avait l'esprit fin et le jugement sûr. Attaché à la doctrine l'Hippocrate autant qu'on peut l'être, il en étudia les ouvrages pendant tout le cours de sa vie et ne s'écarta jamais de ses maximes. Ce fut sur d'aussi bons principes qu'il régla sa pratique, qui fut heureuse, et qu'il appuya la plupart des écrits qui sont sortis de sa plume.

Médaille décrite dans le Musée Septalien (2).

---

(1) Sur le bruit de sa réputation, Philippe III, roi d'Espagne, lui offrit le titre historiographe; l'Électeur de Bavière lui proposa la place de directeur de l'Université d'Ingolstadt; le Grand-Duc le demanda pour Pise; la ville de Bologne ur ses écoles; et le Sénat de Venise, enchérissant sur tout ce qu'on lui avait mis d'honneurs et de récompenses, travailla plus puissamment encore à lui re accepter une chaire dans la Faculté de Padoue: mais toutes ces offres ne le achèrent point. Ce fut même inutilement qu'on revint à la charge; l'amour de patrie l'emporta toujours chez lui sur les sollicitations les plus pressantes. Il ccepta que la place de proto-médecin de l'État de Milan, que Philippe IV, roi spagne, lui offrit en 1627, pour honorer ses vertus et récompenser ses talents.

(2) Page 236, n° 78.

A. Le buste. Inscrip. LUDOVICUS SEPTALIUS REGIUS ARCHIATER STAT. MEDIOL.

R. Le soleil éclipsant la lune, dont les rayons se dessinent dans un vase rempli d'eau. Insc. ANTE OCULOS, INTERQUE MANUS.

SEPTALIUS ou bien SETTALA (MANFRED), surnommé l'Archimède milanais, naquit le 8 mars 1600. Il associa l'étude des sciences exactes à celle du droit, s'instruisit à fond dans toutes les branches de la philosophie et des mathématiques, cultiva les arts avec succès et surpassa les physiciens les plus habiles de son temps dans la construction des microscopes, des miroirs ardents et des autres instruments nécessaires à ses expériences. Il étendit le cercle de ses connaissances dans l'histoire naturelle et les antiquités par des voyages. Il visita les côtes d'Afrique et d'Asie, l'île de Chypre, la Syrie, l'Égypte, l'île de Candie, Smyrne, Éphèse et Constantinople. De retour à Milan, il forma la collection la plus complète qu'on y eût encore vue de machines, de médailles, de monuments, d'objets curieux (1). Associé aux principales Sociétés littéraires d'Italie, il reçut aussi le titre de correspondant de la Société royale de Londres. Il mourut le 16 février 1680, à l'âge de quatre-vingts ans, tué, dit-on, par un aérolithe.

Médaille de 9 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C. F. 1677. Inscrip. MANFREDUS SEPTALIUS MEDIOLANENSIS AETATIS ANNOR. 77.

---

(1) *Musæum Septalianum Manfredi Septalae, Pauli Mariae Terzagi geniali laconismo descriptum.* Dertonae, 1664, in-4°. — Il existe encore une deuxième édition de la version italienne de beaucoup supérieure à la latine, au titre de : *Museo o Galeria del Manfredo Settala.* In Tortona, 1677, in-4°.

R. Un planétaire, sur lequel une trompette très-longue de la Renommée. Insc. PERCURRIT UTRUMQUE (1).

SERRES (OLIVIER DE), seigneur du Pradel, surnommé le Père de l'agriculture française, naquit à Villeneuve-de-Berg, dans le Vivarais, en 1539, et mourut le 2 juillet 1619 (2). On lui doit en France le premier essai de la culture des mûriers. Henri IV, protecteur de toutes les industries et de tous les talents qui pouvaient contribuer au bien-être de son peuple, ainsi qu'à la gloire de son règne, fit transporter à Paris en 1601, d'après le conseil d'Olivier de Serres, et malgré l'opposition de son premier ministre, Sully, plus de 15,000 pieds de mûriers, qui furent plantés dans divers endroits, et notamment au jardin des Tuileries, où ils crûrent heureusement.

Un monument a été érigé à de Serres, en 1804, sur la place de Villeneuve-de-Berg, par les soins de Caffarelli, préfet de l'Ardèche à cette époque.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DROZ F. 1807. Inscrip. OLIVIER DE SERRES, N. EN 1539. M. 2 Jt 1619.

R. Une guirlande de feuilles de laurier, au centre de laquelle, l'inscription : SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU DÉPARTEMENT DE

---

(1) Mus. Mazz. cité, vol. 2, p. 127, pl. 129, no 1.

(2) Il est l'auteur du *Théâtre d'Agriculture*, dont la meilleure édition (il y en eut jusqu'à huit) est celle publiée en 1804, par la Société d'Agriculture de Paris, et qui parut conforme au texte, augmentée de notes et d'un vocabulaire, 2 vol. in-4o, avec le portrait de l'auteur.

LA SEINE, surmontée d'une abeille. En dessous, un faisceau d'é-pis de blé qui divise le millésime 1807 (1).

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : H. DE LONGUEIL. Inscrip OLIVIER DE SERRES.

R. Une couronne de feuilles d'olivier, de raisins, d'épis d blé où se dessinent les têtes d'un bœuf, d'un cheval et d'u bélier et un soc de charrue. Sans inscription.

La troisième, de même métal et module que la précédente

A. Le buste à droite, sous lequel : DONADIO F. Insc. OLIVIE DE SERRES.

R. NÉ EN 1539. A VILLENEUVE DE BERG. MORT EN 1619. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1821.

SERVETUS (MICHEL), dont les véritables noms étaient MIGUEL SERVEDE, naquit en 1509 à Villanova, en Aragon (Espagne). Ayant terminé ses études littéraires dans sa ville natale, ses parents l'envoyèrent à Toulouse, pour y étudier le droit; mais Servetus s'y adonna principalement à l'étude de la théologie. Il alla ensuite à Lyon, où il séjourna quelques années, se rendit à Paris, où il commença l'étude de la médecine sous Sylvius et Fernel; il parcourut ensuite les principales villes de France, dans l'une desquelles il prit le bonnet doctoral. Il s'essaya à la pratique de son art sans pouvoir se fixer d'une manière stable dans aucune ville : toujours soucieux et inquiet, enfin dégoûté d'un état qui ne s'accordait guère avec son humeur bizarre, il voulut dogmatiser. Abusant des connaissances qu'il avait puisées dans l'étude de la théo-

(1) [illegible] supplément cité, pl. 72, n° 445.

logie, il avait attaqué dès 1531 le mystère de la Sainte-Trinité (1); il n'en demeura pas là; à l'exemple de Calvin, il voulut encore être réformateur, et publia en 1553 son traité: *Christianismi restitutio*. Ce fut principalement cet ouvrage qui l'exposa aux poursuites de Calvin. Il fut arrêté et condamné à être brûlé vif sur les instigations de ce dernier. Cette sentence reçut son exécution à Genève le 27 octobre 1553.

On a prétendu que Servetus connaissait la circulation du sang. Il est vrai qu'il dit expressément que l'esprit vital (2) tire son origine du ventricule gauche du cœur, et que les poumons contribuent à sa perfection; il est vrai encore qu'il considère ce dernier organe comme celui qui, au moyen de l'air inspiré, donne au sang plus d'élaboration et d'affinement; mais quand il s'agit de tracer la route que parcourt le sang, il se borne à dire qu'il est porté par la veine artérieuse (l'artère pulmonaire) du ventricule droit du cœur dans les poumons; que les rameaux de la veine artérieuse le versent dans ceux de l'artère veineuse (la veine pulmonaire), avec lesquels ils communiquent; que le sang est attiré de l'artère veineuse dans le ventricule gauche du cœur dans le temps de la diastole; enfin que l'esprit vital, ou le sang affiné dans les poumons, est distribué du ventricule gauche dans les artères de tout le corps, et que la portion la plus ténue passe vers les parties supérieures, où cet esprit, de vital qu'il était, commence à devenir animal. Tout cela donne, à la vérité, assez d'idées sur la circulation; mais elles ne sont point exposées de

(1) *De Trinitatis erroribus*, imprimé à Haguenau en 1531, lorsque Servetus n'avait pas encore vingt-deux ans accomplis.

(2) Le sang

façon à pouvoir attribuer à Servetus une connaissance pleine et entière du mouvement circulatoire du sang. La manière dont il s'est expliqué a cependant fait croire à plusieurs auteurs qu'il avait là-dessus les notions les plus claires. On ne doit point en être surpris; car telle est l'importance de cette découverte, que quiconque a écrit quelque chose qui semblait avoir du rapport avec elle, a trouvé des partisans qui l'ont préconisé et qui lui en ont fait honneur. Il s'est même rencontré des savants qui ont soutenu qu'Hippocrate avait connu la circulation du sang; d'autres ont assuré la même chose de Galien; plusieurs médecins anciens ont encore été vantés à cet égard, grâces au caprice des hommes qui aiment mieux transporter à quelque personnage illustre une découverte qu'il n'a point faite, que de souffrir que son auteur soit illustre en la lui laissant. Ce tour d'esprit avilit la nature humaine et déshonore la philosophie. La dignité de l'homme et la gloire du philosophe consistent à secouer le joug des préjugés, et à s'attacher à la vérité partout où elle se montre. Nous ne prononcerons donc point que Servetus a connu la circulation; mais nous conviendrons qu'en remarquant que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaire, il a fait le premier pas vers cette importante découverte. Plusieurs passages du cinquième livre de son ouvrage : *Christianismi restitutio,* prouvent qu'il eut des notions distinctes sur le cours du sang par les poumons; mais la manière d'exposer ses idées est trop vague, trop indéterminée, pour qu'on puisse lui accorder la découverte pleine et entière de la circulation générale. Cet honneur était réservé au célèbre Harvey, qui, partant de ces premières observations ainsi que de celles faites par Realdus Columbus, André Césal-

pin et d'autres, parvint à former une démonstration sur le mouvement circulatoire du sang, qu'il appuya d'une théorie conforme à l'expérience et à la raison, utile au genre humain et absolument nécessaire aux progrès de la vraie médecine (1).

Plusieurs jetons.

Le premier, en cuivre, de 3 centimètres.

A. Calvin et Servetus debout, le premier sollicité pour qu'il enlève un fétu de paille de l'œil de l'autre. Insc. O SCHALCK TREC UIT DE BALCK. Exergue : LU(CAE). C. C.

R. Un hibou tenant dans ses griffes des lunettes devant une chandelle allumée. Inscrip. WAT BAT KERS OF BRIL DIE NIT ZIEN EN WIL.

Van Mieris décrit ainsi cette pièce (2).

A. Calvin et Servetus debout, etc., avec l'inscription : O. SCHAC. TREC UTH. U. BALCK. Exergue, le même.

R. Un hibou tenant dans ses griffes des lunettes, etc. Insc. WAT. BAT. KERS. OF. BRIL. DI. NIT. SIEN. E'. WIL.

Un pied-fort, en argent, de ma collection, présente l'inscription suivante sur l'avers : O SCHALC. TRECK UTH. U. BALCK. Au revers : WAT. BAT. KERS. OF. BRIL. DI. NIET. SIEN. EN. WIL.

Le quatrième, en argent, de 3 centimètres.

A. Servetus et Calvin debout, un fétu de paille sortant de l'œil de l'un et une poutre de celui de l'autre. Inscrip. SCHALC. TRECKT. UT. UWEN. BALCK. Exergue : LU. VI. C.

R. Le même que celui du premier, excepté que sous la chandelle allumée, on voit les lettres H. W. (3).

---

(1) *Biographie médicale*, ouv. cité, art. *Servetus*.

(2) Ouv. cité, vol. 3, p. 341, n° 1.

(3) VAN MIERIS, ouv. cité, n° 20.

Le cinquième, de même métal et module que le précédent.

A. Le même, à l'exception qu'on lit, sous la chandelle, au lieu de H W, les initiales I W.

R. Le même; mais à l'exergue on trouve : L. V. V. I. C.

M. de Coster, numismate distingué à Bruxelles, possède, dans sa belle collection de jetons des Flandres, en argent, un spécimen qui ne diffère du quatrième qu'en ce qu'il n'y a pas de K au mot BALCK, ce qui le rapproche davantage de celui décrit par Van Mieris.

J'en ai encore un qui offre au revers, au lieu de SIEN EN WIL, les mots SIEN E : WIL, mais qui, au reste, est entièrement conforme à celui de Van Mieris.

Le huitième, de 3 centimètres.

R. Les personnages figurant sur l'avers du premier jeton. Insc. HIPO. EJICE. PRI. TRABEM. EX.

R. Une chandelle allumée. Inscrip. OCULO. TUO. SERVIENDO CONSUMO(R) (1).

Le neuvième, en argent, de 3 centimètres.

A. Un hibou, les ailes étendues, des lunettes sur les yeux, tenant de chaque griffe un flambeau allumé.

R. WAS HELFFEN LICHTER UND BRILL, WEN MAN MIT FLEIS NICHT SEHEN WILL (2).

SEUTIN (Louis-Joseph, baron), est né à Nivelles, le 18 octobre 1793. Après avoir fait ses études médicales à Bruxelles et à Paris, il entra, en 1813, dans l'armée impériale, comme médecin militaire.

---

(1) Van Mieris, ouv. cité, n° 3.

(2) Cette pièce se rapporte au même sujet, quoiqu'elle n'offre pas le même avers que les précédentes.


LOUIS JOSEPH SEUTIN
NÉ A NIVELLES LE 18 OCT. 1793


A L'AUTEUR
DE LA MÉTHODE
AMOVO-INAMOVIBLE
LA MÉDECINE
ET L'HUMANITE
1852

En 1815, rentré en Belgique, il y occupa le poste de chirurgien aide-major, lors de la bataille de Waterloo. Plus tard, devenu chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, il s'y dévoua, sans réserve, à sa haute mission.

Quelque temps après notre régénération politique en 1830, il reçut le brevet de médecin en chef de l'armée belge, et rendit des services signalés pendant le siége de la citadelle d'Anvers. Le roi Louis-Philippe le nomma chevalier de la Légion d'honneur. Le 1er mai 1834, M. Seutin fut décoré de la croix de chevalier de l'ordre de Léopold, et fut nommé professeur de médecine opératoire à l'Université libre de Bruxelles, lors de la création de cet établissement. Membre de l'Académie royale de médecine de Belgique, il devint président de la commission médicale du Brabant.

M. Seutin, dans le cours de sa carrière médicale, a fait preuve de connaissances éminentes incontestables; mais son plus beau titre à la reconnaissance de la postérité, c'est sa méthode concernant les appareils amovo-inamovibles. Il visita la France, l'Allemagne et la Russie pour la faire connaître. Des distinctions flatteuses récompensèrent le mérite de cette belle découverte.

S. M. le roi des Belges lui accorda des lettres de noblesse et le créa baron. Il le choisit pour un de ses médecins, et le nomma officier de son ordre, le 9 avril 1853. Membre de plusieurs compagnies savantes, M. le docteur Seutin représente au Sénat l'arrondissement de Nivelles depuis le 12 juillet 1853 (1).

(1) Il a écrit les mémoires suivants : Principes physiologiques appliqués aux commotions et aux congestions cérébrales (Bibliothèque médicale; 1826, t. 3);

Médaille, en argent, de 6 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : LÉOPOLD WIENER F. Insc. LOUIS JOSEPH SEUTIN NÉ A NIVELLES LE 18 OCT. 1793.

R. Un vase où s'abreuve un serpent. En dessous, l'inscription, entourée de deux branches de laurier : A L'AUTEUR DE LA MÉTHODE AMOVO-INAMOVIBLE, LA MÉDECINE ET L'HUMANITÉ 1852.

SHAKSPEARE (Guillaume), le premier et le plus célèbre des auteurs dramatiques anglais, naquit le 23 avril 1564, à Stratford-sur-l'Avon, dans le Warwickshire, et mourut le jour anniversaire de sa naissance en 1616, âgé de cinquante-deux ans (1).

A part les plaisanteries grossières, cachet de l'époque, et la trivialité de quelques scènes, tout ce qui est sorti de la plume

---

Considérations sur l'ophthalmie de l'armée des Pays-Bas (Annales de la Société des Sciences naturelles et médicales de Bruxelles; 1827, t. I); Extirpation d'une tumeur cancéreuse située à la partie inférieure et interne du bras gauche (ibid.); Observation de cystotomie (Bibl. méd.; 1828, t. V); Observation de l'extirpation d'un sarcome tuberculeux et de la glande parotide (Journal de médecine; 1830, t. II); Observation de nécrose de l'os maxillaire supérieur du côté droit (ibid.); Observation sur l'extirpation du péroné droit (ibid.); Observation d'aphonie remarquable (Société des Sciences nat. et méd. de Brux.; 1832); Observation de gangrène spontanée (Encyclographie des Sciences médicales, 1re série, no 19); Observation d'un anévrysme de l'artère sous-clavière gauche (ibid. no 24); Observations de clinique chirurgicale (ibid. no 29); Observation sur deux cas de hernie étranglée (ibid, no 30); Du traitement des fractures par l'appareil inamovible (ibid., no 31); Mémoire sur les plaies de tête avec fracture de crâne (ibid., no 36); Observation d'un polype des fosses nasales (ibid., no 40); Réflexions sur l'entorse et ses suites (ibid., 2e série, no 5); Observation de gangrène spontanée (Annales de la Société des Sc. nat. et méd. de Bruxelles, 1836); Observation sur deux cas de hernie étranglée (ibid.); Traité de la méthode amovo-inamovible; 2e édition. Bruxelles, 1851, in-8o, planches.

(1) D'autres le font naître en 1561.

l'auteur anglais doit être un éternel sujet d'étude pour les artistes. Comme les auteurs dramatiques de l'école espagnole, Shakspeare est toujours lui; son génie, plein de verve et d'originalité, lui fait dédaigner l'imitation étrangère, et les tableaux qu'il a retracés nous restent comme une peinture fidèle des mœurs de la société anglaise. Ceux mêmes qui l'ont le plus attaqué à propos de la violation des règles de l'unité, s'accordent à reconnaître que personne mieux que lui n'a su embrouiller une intrigue, la rendre féconde en heureux effets, et créer un caractère qui ne se dément pas jusqu'au dernier vers. Shakspeare fut par excellence l'auteur dramatique de son temps, sublime ou bouffon par caprice, ne raturant jamais une ligne écrite; l'on peut accuser de ses défauts autant son siècle que sa propre insouciance. Pendant sa vie, la gloire fut pour Shakspeare dans la familiarité flatteuse des grands, dans les applaudissements du peuple et dans l'amitié de ses confrères, les auteurs et les artistes dramatiques. Longtemps après sa mort, en 1741, on lui éleva, à Westminster, un monument dont les frais furent couverts par deux représentations aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden.

Trois médailles.

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face un peu tourné vers la droite. Inscrip. GUILIELMUS SHAKESPEARE.

R. Une région montagneuse. Insc. WILD ABOVE RULE OR ART. Exergue : NAT. 1564 (1).

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 1, p. 446, pl. 99, n° 7.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BARRE F. Ins. GUILIELMUS SHAKESPEARE.

R. NATUS STRATFORDIAE IN BRITANNIA. AN. 1564. OBIIT AN. 1616. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1818. Durand edidit. Sur la tranche, MONACHII.

La troisième, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. SHAKESPEARE.

R. La Grande-Bretagne assise. Inscription : HALFPENNY. Exergue : 1790 (1).

SIGAULT (Jean-René), qu'on a confondu dans la *Biographie universelle* avec Sigaud de Lafond, naquit un peu avant le milieu du XVIIIe siècle, à Dijon. Après avoir terminé ses études littéraires, il vint à Paris suivre les cours de chirurgie de l'école de Saint-Côme, se distingua par son aptitude et ses progrès. Il fréquenta ensuite les cours de la Faculté de médecine et s'y fit recevoir docteur. Il communiqua le 1er décembre 1768, à l'Académie royale de Chirurgie, un mémoire dans lequel il proposait de remplacer l'opération césarienne par la section de la symphyse du pubis. Cette proposition ne fut point accueillie avec faveur par l'Académie. Cela n'empêcha point Sigault de saisir la première occasion qui se présenta à lui pour pratiquer cette opération. Ce fut le 1er octobre 1777, et le résultat en fut assez heureux pour pouvoir être cité comme

---

(1) Probablement qu'il existe aussi des farthings à l'effigie de cet éminent acteur dramatique, comme il y en a pour Newton. — Halliwell a commencé en 1852 une édition de luxe des œuvres de Shakspeare en vingt volumes in-folio; et depuis 1811 il existe à Londres, sous la dénomination de *Shakspeare-Society*, une association littéraire, qui a pour but la recherche et la publication de documents inédits, relatifs au grand poëte national et à son époque.

ès. Sigault en fit part à la Faculté de médecine, qui illit avec un enthousiasme d'autant plus exagéré que faire acte d'opposition contre les chirurgiens, ses ri- (1).

ur la médaille, voir l'article consacré à DESSESSARTZ.

TTARD (HENRI-ANDRÉ), médecin inconnu aux biographes.
daille, coulée en bronze, de 5 1/2 centimètres.

Le buste à gauche. Inscrip. HENRICUS ANDRIUS SITTARDUS. I ET MEDICINAE DOCTOR. ANNO AETATIS 71.

Dans le champ et sur quatre lignes : OMNIBUS ADDE . ANNO 1541 (2).

IELDERUP (MICHEL), médecin et professeur en méde- ontemporain.

laille, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

Le buste à gauche, sous lequel : SCHILLING F. LOOS D. MICHAEL SKJELDERUP DR. PROF. MED. En dessous : OCTOGE- INSTITUIT AN. 1849.

Esculape debout, tenant une couronne de la main droite. CONANTI.

DANE (HANS), l'un des plus savants médecins et natu- s du XVIII[e] siècle, naquit à Killileah, dans le comté de , en Irlande, le 16 avril 1660. Après avoir terminé ses nités à Londres, il s'adonna à l'étude de l'histoire natu- et de la physique, dans lesquels il fit des progrès remar-

---

our les détails, consultez ÉLOY, ouv. cité, vol. 4, p. 269 et suivantes.

TSCHOLTZ, ouv. cité, p. 232, n° 97. — MOEHSEN, cité, vol. 1, p. 33, où daille est représentée.

quables. Il étudia ensuite la chimie à Cambridge, sous Stafford, élève du célèbre Stahl. En 1638, il passa en France, et s'y perfectionna, à Paris, sous Tournefort, Duverney et Lémery, et à Montpellier, sous Magnol; il prit le laurier doctoral dans la ville française d'Orange, retourna en Angleterre, où il se concilia l'estime de Sydenham. Il fut reçu, en 1685, membre de la Société royale de Londres, et, deux ans après, membre du collége des médecins de la même ville. Il suivit, en 1687, en qualité de médecin, le duc d'Albermale à la Jamaïque, visita cette contrée et recueillit une riche collection d'objets d'histoire naturelle, surtout de plantes, parmi lesquelles huit cents des plus curieuses. De retour à Londres en 1688, il devint secrétaire de la Société royale en 1693, et l'année suivante, médecin de l'hôpital de Christ, place qu'il desservit avec un rare désintéressement pendant trente-six ans (1).

Son nom déjà célèbre se répandit dans les pays étrangers. Les Académies de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Madrid, de Gœttingue l'admirent dans leur sein; celle des Sciences de Paris le nomma son associé en 1708, et la Société royale de Londres le choisit pour son vice-président en 1712. En 1716, le roi Georges I le créa chevalier baronnet et médecin général de ses armées; en 1719, il fut élu président du Collége des médecins. En 1727, Georges II le choisit pour son premier médecin, et la Société royale pour son président, à la place

(1) Il recevait les appointements de cette place, en donnait quittance, et les rendait immédiatement pour être employés aux besoins des pauvres. C'est en leur faveur qu'il établit le Dispensaire de Londres, endroit public où ils ne paient que la valeur intrinsèque des drogues qui entrent dans les remèdes prescrits par les médecins.

de l'illustre Newton, décédé. Il remplit ces dernières fonctions jusqu'en 1740, où son grand âge l'obligea à la retraite; il se retira dans sa terre à Chelsea, où il mourut le 11 février 1752, selon Renauldin, et 1753, selon la *Biographie médicale* (1).

Rien n'égalait l'attention avec laquelle il observait, auprès de ses malades, jusqu'aux moindres symptômes. Il se mettait ainsi en état d'en porter un pronostic sûr. On lui doit de l'obligation au sujet du quinquina, dont il a étendu l'usage à un grand nombre de maladies, surtout aux affections nerveuses, aux gangrènes de cause interne et aux hémorrhagies. La célébrité dont Sloane a joui pendant le cours d'une vie longue, n'est due qu'à la supériorité de ses talents. Tout ce qu'il a fait pour le bien de l'humanité et l'avancement des sciences, lui a non-seulement mérité la plus haute considération de la part de ses contemporains, mais encore la reconnaissance de la postérité. La relation de son voyage aux îles de Madère, aux Barbades, à Saint-Christophe et à la Jamaïque, avec l'histoire naturelle de ces îles, mérite en particulier la reconnaissance des Anglais. Il s'est fort étendu sur les plantes, qu'il a disposées suivant la méthode de Ray; mais il ne s'est point borné à en donner les propriétés médicales, il a aussi parlé des usages économiques qui peuvent les rendre précieuses au commerce.

La bibliothèque de ce savant se composait de 50,000 volumes, dont 347 ornés d'estampes supérieurement coloriées, 316 manuscrits et un nombre considérable de livres rares

(1) D'après le *Dictionnaire de la Conversation*, cité, Sloane, né en 1660, serait mort en 1764, c'est-à-dire âgé de cent-quatre ans, ce qui n'est pas exact.

et précieux. Il fit un catalogue de sa collection numismatique (32,000 médailles), de celle de ses pierres précieuses, de camées, de plantes et d'animaux de toute espèce parfaitement conservés, avec une courte description de chaque objet. Il légua ces collections à la nation anglaise, en y mettant pour condition de payer à ses héritiers une somme de 20,000 livres sterling (500,000 francs), qui ne représentait que la valeur intrinsèque des riches métaux et des pierres précieuses. Le parlement accepta le legs et en remplit les conditions. Cette collection, réunie à quelques autres, a concouru à former le Musée britannique actuel (1).

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : A. DASSIER. F. Inscrip. JO. SLOANE EQU. BARONETTUS.

R. DOCTOR MEDICUS SOCIUS REGIAE SOCIET. LONDINENSIS 1744 (2).

La seconde, de même métal et module.

A. Le même.

R. PRÆSES SOCIETATIS LONDINENSIS 1744 (3).

SOCRATE, le plus célèbre des philosophes grecs, naquit à Athènes 470 ans avant J.-C. D'abord sculpteur, comme son

---

(1) RENAULDIN et la *Biographie médicale*, ouv. cités, art. *Sloane*.

(2) Le Musée MAZZUCHELLI, ouv. cité, vol. 2, p. 339, pl. 184, n° 2, donne HANS pour prénom à SLOANE sur cette médaille. — SNELLING, cité, pl. 33, n° 5.

(3) Sur l'exemplaire représenté dans l'ouvrage de MAZZUCHELLI il y a : PRÆSES SOCIETATIS REGIÆ LONDINENSIS. De ces deux médailles, frappées en 1744, la première est la plus rare; elle est décrite dans le catalogue du cabinet de Frost, intitulé : *Den af Hans Henrik Frost efterladte Mynt- og Medaille samling*. P. 2. Hafn., 1827, in-8°, p. 169, n° 227. On explique les deux différents revers par ce fait que de sociétaire, Sloane devint président de la même institution.

père, et auteur d'un beau groupe des trois Grâces, puis disciple d'Anaxagore et d'Archélaüs, il s'adonna tout entier, d'après les conseils d'un riche athénien, appelé Criton, à la philosophie.

Socrate ouvre une époque nouvelle dans l'histoire de la philosophie grecque. Si diverses qu'elles soient, toutes les écoles subséquentes émanent de lui. Il ne fonda pas de système; antagoniste déclaré de la sophistique ou même en général de la spéculation, il regardait à la fois comme téméraire et comme inutile toute science qui dépasse le domaine de la conscience, et n'a pas pour objet la perfection morale de l'homme. Son œuvre consista à rappeler l'homme à l'observation de lui-même, à faire de l'âme humaine le principe, le but de la philosophie. Il fut le fondateur de la morale; le premier il entrevit l'existence et posa les bases du droit naturel. La philosophie de Socrate ne fut point seulement une *science*, elle fut surtout un *art*. Il réalisa dans sa vie, aussi parfaitement que possible, tout le bien et le beau dont il développait l'idée dans son enseignement. Instituteur des hommes, soldat intrépide, magistrat courageux, il remplit fidèlement tous les devoirs de la vie civile ou privée (1). Sa lutte contre les sophistes et la franchise courageuse de son enseignement moral et politique, lui suscitèrent de nombreux ennemis.

(1) Lors de la déroute de Delium, Socrate sauva du champ de bataille son jeune ami Xénophon, et l'emporta sur ses épaules. On le retrouve encore dans une circonstance mémorable, le jugement des dix généraux, après le désastre des Arginuses. Lorsque les prytanes, intimidés par les violences de l'assemblée du peuple, cessèrent de résister et consentirent à mettre aux voix la condamnation, l'un d'entre eux persista dans son refus, et aucune menace ne fut capable de le vaincre. Nous lirons avec un vif intérêt le nom de ce citoyen courageux, chez qui une inébranlable fidélité à la loi et au devoir se mêlait à bien d'autres qualités dignes de respect. C'était le philosophe Socrate, pour la première fois de sa vie,

Accusé par Mélitus, Anytus et Lycon de corrompre la jeunesse, de méconnaître les dieux nationaux et d'introduire de nouvelles divinités, il défendit moins sa personne que la sainteté de sa mission, et fut condamné à boire la ciguë. Fidèle à lui-même jusqu'au dernier moment, il reçut la mort avec le calme et les saintes espérances d'un martyr, 400 ans avant J.-C.

Socrate reconnaissait l'existence d'un Dieu tout puissant, d'une sagesse et d'une bonté absolues. Il puisait ses preuves dans cet ordre d'idées, qu'on appelle aujourd'hui la *téléologie*, c'est-à-dire dans l'étude de l'harmonie de l'univers et de l'admirable organisation du corps humain. Au-dessous de l'Être suprême, il admettait des divinités secondaires, revêtues d'

à l'âge de soixante-dix ans, appelé à remplir une magistrature politique parmi les cinquante sénateurs que le sort désignait dans la tribu Anthiochis.

Il fut donné au même homme d'offrir encore une fois au monde l'exemple instructif et touchant du citoyen vertueux qui, sans l'excitation de la passion politique, accomplissant simplement ce qu'il croit être son devoir, sait défier l'injustice et la violence. C'était lorsque les trente tyrans établis par la révolution oligarchique de Lysandre faisaient régner la terreur dans Athènes. Poursuivant l'exécution du plan qui cherchait à rendre les citoyens, malgré eux, complices de leur oppression, les Trente mandèrent un jour, devant leur tribunal, cinq habitants de la ville : ils leur ordonnèrent avec des menaces effroyables d'aller à Salamine arrêter Léon, et de le ramener prisonnier. Parmi ces cinq citoyens se trouvait Socrate : il refusa d'obéir, et retourna dans sa maison, tandis que les autres se rendaient à Salamine. Quoiqu'il eût ainsi bravé la colère des tyrans, ils ne jugèrent pas à propos de le punir. Mais le fait de l'avoir désigné pour prendre part à un acte atroce, lui, vieillard d'une irréprochable vertu, dont le caractère public et privé commandait le respect, quoique sa doctrine fût impopulaire, ce fait prouve combien était excessif le système de contrainte exercé, à cette époque, à l'égard des Athéniens. Tandis que le refus unique de Socrate, qui eut seul le courage de ne pas céder à l'intimidation, nous apprend quel succès obtenait alors la politique des Trente. *Revue britannique*, ouv. cité, année 1851, 1er vol., p. 136 et suivantes.

partie de son autorité et dignes encore du culte des hommes. Socrate s'attribuait, depuis sa jeunesse, un génie dont la voix, prétendait-il, le guidait, plutôt néanmoins en le détournant des actes qui pouvaient être nuisibles, qu'en lui donnant des directions positives. On a cru que ce philosophe n'a feint de recevoir des inspirations supérieures, qu'à l'imitation d'autres législateurs de l'antiquité. Socrate, dit-on, n'a fait cela que pour se donner plus d'importance aux yeux de ses disciples et obtenir sur eux un empire absolu. Mais cette assimilation est gratuite. Non-seulement rien dans le caractère du sage ne justifie l'hypothèse d'une fiction, mais encore, dans sa vie et dans ses résolutions les plus graves, on le voit suivre, pour lui seul, les avertissements de ce génie, sans prétendre, par suite de cette faveur divine, à quelque ascendant ou à quelque autorité sur ses concitoyens. L'unique domination à laquelle il aspire, c'est toujours au nom de la raison qu'il la réclame. Il est donc hors de doute qu'il croyait lui-même aux avis de son *démon;* et plus ses lumières étaient supérieures, plus elles l'exemptaient de toute superstition comme de toute tromperie. On voit dès-lors à quelles doctrines a dû arriver l'intelligence de Socrate au sujet des dieux de son pays. Qu'il ait professé en son for intérieur une sorte de monothéisme, tout en reconnaissant dans les divinités de son pays des manifestations de l'Être suprême, ainsi que fit son disciple Platon, et que fit plus tard Cicéron, qui résuma toute la Grèce, cela ne saurait plus être aujourd'hui l'objet d'un doute.

La morale de Socrate, d'accord avec sa théologie, fondée sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, était toute religieuse. Il ne reconnaissait pour générales et nécessaires que les prescriptions de la raison, qu'il considérait comme

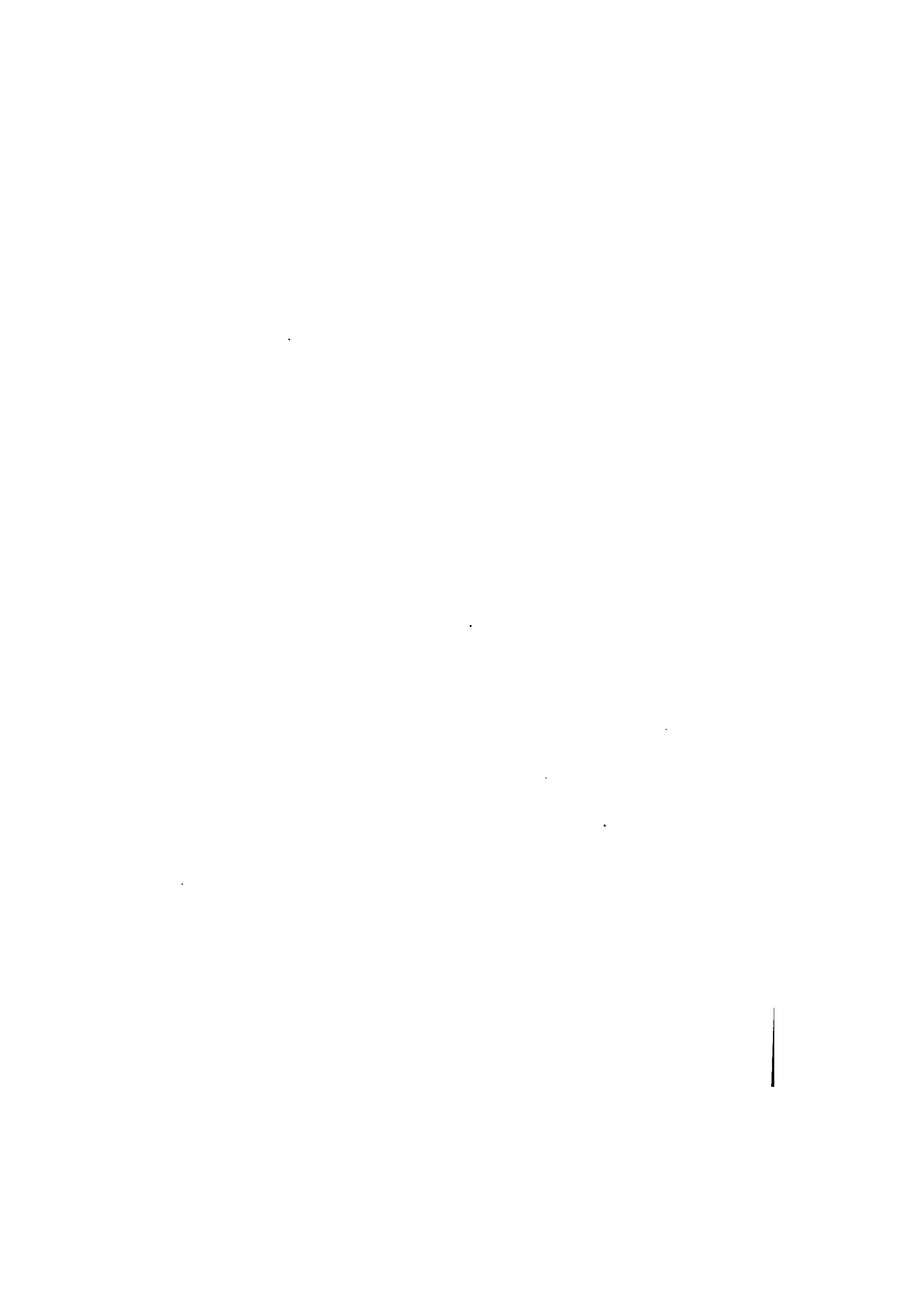
des émanations de la volonté divine, et qu'il appelait en conséquence *lois non écrites, données par les dieux,* par opposition aux *lois de l'État, faites par les hommes.* « *Sois vertueux pour être heureux.* » Sa morale reposait en dernière analyse sur cette maxime si chanceuse, qui expose à tant de mécomptes. Aussi Socrate faisait-il dépendre des circonstances l'accomplissement des devoirs. Il recommandait cependant d'une manière toute spéciale la crainte de Dieu, qu'il regardait comme la source de toutes les vertus; la continence, la bravoure et la justice. La vertu, selon lui, tantôt est chose naturelle, tantôt chose procurée par l'éducation, la pratique. Il considérait, enfin, la sagesse, qu'il ne distinguait pas assez d'une sage modération, comme le résumé de toutes les vertus ou, du beau et du bon, comme la source nécessaire du bonheur; le *bien faire* et le *bien-être,* qu'il rendait par un seul mot εὐπραξία, étant si intimement unis, qu'ils forment le but le plus élevé que puisse se proposer l'homme, le bien souverain de l'humanité.

Tels sont les traits généraux de cette éthique dont il fit une science, qu'il légua belle et grande à Platon, et que Platon transmit riche et fleurie à l'école d'Aristote. Mais on conçoit que des traits détachés ne présentent qu'une faible idée de cet enseignement si vif, si direct, si plein de finesse et de profondeur, de feu et d'élévation, que donnait un sage dont la vie fut une existence tout entière consacrée à l'idée du devoir.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous l'épaule droite A. GUILLEMARD F. Insc. SOCRATES.

R. Un génie assis montre à un jeune homme debout, tenant




S.TH.A.SOEMMERRING NAT.THORUNI D.XXVIII IAN.MDCCLV DOCT.CREAT.GOTTINGAE D.VII APR. MDCCLXXVIII


ANATOMICORUM PRINCIPI ANIMAE ORGANA QUI APERUIT ARTIS UTRIUSQUE CULTORES D.VII APR. MDCCCXXVIII

un livre sous le bras gauche, le chemin de la sagesse. Inscrip. WEG ZUR WEISHEIT UND TUGEND. En bas, à gauche : F. STUCK-GART F. Exergue : WERDE NUTZLICH.

SOEMMERING (SAMUEL-THOMAS), un des anatomistes les plus habiles et les plus laborieux de l'Allemagne, naquit à Thorn, le 25 janvier 1755. A peine eut-il terminé ses humanités, qu'il étudia la médecine à l'Université de Gœttingue, où il reçut le grade de docteur le 7 avril 1778. La thèse qu'il défendit à cette occasion, intitulée : *Dissertatio de basi encephali et originibus nervorum cranio egredientium,* révéla dès-lors cette admirable activité d'investigation et cette étonnante sagacité d'invention qui ont toujours caractérisé le talent de Sœmmering. Il traita avec la même habileté des fonctions du système lymphatique; des différences physiques qui distinguent les Noirs des Européens; des petits calculs qui se rencontrent dans l'épaisseur de la glande pinéale ou aux environs de cet organe; de l'entrecroisement des nerfs optiques; des crises et de la perturbation critique; du cerveau et de la moelle épinière; des effets pernicieux des corsets. Il décrivit les cas remarquables de monstruosités du cabinet anatomique de la ville de Cassel. Il publia un travail sur la cure des calculs et un autre, en commun avec J. Wenzl, sur la nature particulière des os chez les goutteux. Il démontra que les fractures des vertèbres ne sont pas toujours mortelles, et que, dans les cas mêmes où la lésion chronique du système osseux qui constitue les vertèbres a produit leur complète usure, il peut encore exister des chances de salut. Mais celui de ses ouvrages qui obtint le plus de succès, est son Manuel sur la structure du corps humain, qui se recommande entre tous ceux de ce

genre par l'exactitude parfaite des descriptions ainsi que par l'abondance et la variété des faits qu'il contient. Les hernies, les maladies mortelles de la vessie ont été traitées par lui avec cette supériorité qui lui est propre. Il est aussi l'auteur d'une œuvre capitale, les *Icones embryonum humanorum*, qui ouvrit la voie à ces belles et grandes recherches d'embryologie, dont l'Allemagne, et, à son exemple, les autres pays de l'Europe, ont été le théâtre depuis trente ans.

Lorsqu'on célébra, le 7 avril 1828, le jubilé de la cinquantième année du doctorat de Sœmmering, l'Allemagne entière lui adressa un hommage solennel. Dœllinger et Martius, au nom de l'Académie de Munich; Meckel, pour celle de Halle; Baër et Burdach, pour celle de Kœnigsberg; Tiedemann, pour celle de Heidelberg, et d'autres encore, offrirent chacun un mémoire original à celui qu'ils honoraient comme leur maître.

Sœmmering mourut à Francfort-sur-le-Mein, le 2 mars 1830, âgé de soixante-quinze ans.

Ce savant doit être considéré comme le père de la science embryologique et comme un des créateurs de cette anatomie chirurgicale qui a fourni tant de notions précieuses sur le mécanisme et la nature d'un grand nombre de lésions de nos organes. — Ses travaux ont plusieurs fois éclairé d'un nouveau jour, soit l'anatomie descriptive, soit l'anatomie pathologique. Il a constamment cherché à féconder les faits qui forment le domaine de l'une et de l'autre de ces parties de la science de l'homme, par l'application à leur histoire des vérités les mieux constatées de la physiologie. Les recherches de Sœmmering ont beaucoup d'analogie avec celles dont l'illustre Camper s'est occupé; mais, écrivant à une époque où la science avait fait plus de progrès, il a porté ses inves-

gations plus loin que le célèbre anatomiste hollandais. Il occupe une place honorable entre les Bichat, les Hunter, les Meckel, les Scarpa et autres observateurs qui ont analysé avec le plus de soin la structure et les rapports des organes de l'homme, et si Burdach, Bäer, Jœrg, Tiedemann, Carus, etc., ont jeté sur cette partie de la science les lumières les plus vives, c'est à l'impulsion vigoureuse qu'il a donnée aux anatomistes de son temps que doit être attribué cet avantage (1).

Deux médailles.

La première est un clichet, coulé en fer, de 12 centimètres, présentant l'effigie très-ressemblante de Sœmmering. Il a été exécuté d'après le modèle si bien fait en biscuit par Melchior.

La seconde, en bronze, de 5 centimètres, fut frappée à l'occasion du cinquantième anniversaire de son doctorat.

A. Le buste à droite, devant lequel : le bâton d'Esculape. En-dessous : G. LOOS DIR. C. PFEUFFER FEC. Insc. S. TH. A SOEMMERING NAT. THORUNI. D. 28 JAN. 1755 DOCT. CREAT. GOTTINGAE D. 7 APR. 1778.

R. La base du cerveau. Inscr. ANATOMICORUM PRINCIPI ANIMAE ORGANA QUI APERUIT ARTIS VIRIQUE CULTORES. D. 7 APR. 1828.

---

(1) Le nombre de ses ouvrages est immense. Nous mentionnerons plus particulièrement ceux qui ont pour titre : *De basi encephali et originibus nervorum ex cranio egredientium* (1778); *De Corporis humani fabricâ* (6 vol., Francfort, 1794-1801); *De morbis vasorum absorbentium corporis humani* (Francfort, 1795); *Sur l'organe de l'âme* (en allemand; Kœnigsberg, 1796), ouvrage dans lequel il développe l'hypothèse que l'âme a son siége dans la substance liquide et vaporeuse que contiennent les cavités du cerveau.

SOLANDER (Daniel), naturaliste suédois, naquit dans la province de Nordland en 1736, et mourut, d'après les uns, en 1781, et, d'après d'autres biographes, en 1782. Il fut le disciple de prédilection de Linné, l'ami et le fidèle compagnon de Banks dans ses voyages, sous-bibliothécaire du Musée britannique et botaniste éclairé. Le nom de *Solandra* a été donné à une belle plante de la Jamaïque, en l'honneur de ce naturaliste.

Médaille, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : G. L. derrière : LA SOLANDRA GRANDIFLORA. Insc. DANIEL SOLANDER.

R. JOSEPHO BANKS EFFIGIEM AMICI MERITO D. D. D. CL. ET JO[illegible]. ALSTROEMER (1).

SPIELMANN (Jacques-Reinhold), savant chimiste, naquit à Strasbourg le 21 mars 1722. Il fit ses études littéraires avec succès dans sa ville natale, puis il entreprit un voyage en Allemagne, fit un long séjour à Berlin, où il mit à profit les leçons des naturalistes et des médecins qui y brillaient alors. En 1742, il alla à Fribourg, où il s'appliqua à l'étude de la métallurgie, se rendit ensuite à Paris, où il séjourna quelque temps. A son retour à Strasbourg, il se fit agréger au collége des pharmaciens, dont son père faisait partie. Il fut reçu docteur en médecine en 1748. L'année suivante, il devint professeur extraordinaire de la faculté de médecine de Strasbourg. En 1756, on le nomma professeur d'éloquence, et trois ans après, professeur ordinaire de médecine, de chimie, de bota-

(1) Rudolphi, dans la description de ce revers, oublie les trois majuscules D. D. D. — Lengnich, ouv. cité, 560.

nique et de matière médicale. Ses talents le firent bientôt apprécier à l'étranger : il fut reçu dans l'Académie impériale des curieux de la nature, dans les Académies de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Mayence, du Palatinat, et l'Académie des Sciences de Paris le nomma son correspondant. Il mourut dans sa ville natale le 5 septembre 1783 (1). On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisants ou vénéneux de l'Alsace. Ses institutions de chimie, celles de matière médicale et sa pharmacopée sont des ouvrages très-remarquables.

Ce savant a fait frapper en souvenir de son épouse une médaille, que, pour rappeler la mémoire de Spielmann, dit Rudolphi, j'ai cru devoir reproduire.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

Le buste. Insc. MARIA MAGDALENA SPIELMANNIA NATA SACHSIA. NAT. ARGENT. D. 22 JUL. 1723. DEN. D. 15 JUL. 1750.

R. MEMORIAE CONJUGIS OPTIMAE CUJUS IN PULCHERRIMO CORPORE ANIMA PULCHRIOR TEMPORE NIMIUM HOSPITATA FUIT F. F. VIDUUS MOESTISS. J. R. SPIELMANN MED. P. P. ARGENT (2).

SPIGELIUS, Spiegel ou Van den Spiegel (Adrien), naquit à Bruxelles en 1578. Il fit ses humanités à Malines et commença à Louvain l'étude de la médecine, qu'il alla achever à Padoue sous Jérôme d'Aquapendente et Jules Casserius. Après sa promotion au doctorat, il voyagea en Belgique, en

---

(1) Dezeimeris et la *Biographie médicale*, ouv. cités, article *Spielmann*. Rudolphi n'est pas d'accord avec ces auteurs ; il dit que Spielmann naquit le 31 mars 1722 et qu'il mourut le 9 septembre 1783.

(2) Rudolphi se demande si cette médaille est due au burin de Werner ou de Vestner, et ajoute : *minime malum*, c'est-à-dire, qu'il n'y voit pas le moindre mal.

Allemagne, où il cultiva la connaissance des savants de ce pays, et alla s'établir en Moravie, en qualité de médecin des états de cette province. Il y jouissait de la plus brillante réputation, lorsque le sénat de Venise le rappela à Padoue le 22 décembre 1616, sur la recommandation de Jérôme d'Aquapendente, pour venir y occuper la principale chaire d'anatomie et de chirurgie, vacante par la mort de Casserius. L'invitation était trop honorable pour être refusée, et le 17 janvier 1617, Spigelius entra en fonction. Il s'acquitta avec tant d'éclat de sa tâche, qu'il rendit l'université de Padoue plus florissante encore. Le sénat de Venise le récompensa, le 25 janvier 1623, par le titre de chevalier de Saint-Marc et par un collier d'or. Ce savant, auquel son âge, la vivacité de son esprit, sa bonne constitution promettaient encore de longues années d'existence, mourut à Padoue le 7 avril 1625, à l'âge de quarante-sept ans.

De tous ses ouvrages, le plus remarquable est celui qui traite de la structure du corps humain. Il contient des descriptions exactes, assez amplement détaillées, exposées même avec beaucoup de méthode, de clarté et de précision. L'auteur y a joint plusieurs observations pratiques, beaucoup de questions physiologiques, et il a fait remarquer les différences des parties relativement aux âges, aux climats et souvent aux tempéraments. Il passe pour être l'auteur de diverses découvertes, entre autres de celle du petit lobe du foie, auquel on a donné son nom. Linné a appelé *Spigelia* un genre de plantes d'Amérique, dont une espèce est regardée comme un excellent vermifuge.

Médaille, en argent, entièrement gravée au trait, de 4 centimètres.

A. Le buste de face, en costume de professeur.

R. ADRIEN VAN DER SPIEGEL, NÉ A BRUXELLES EN 1578, MORT A
OUE LE 7 AVRIL 1625 (1).

SPONTINI (GASPARO-LUIGI-PACIFICO), célèbre compositeur musique, est né le 14 novembre 1779, à Majolati, dans États romains (2). Il fut confié par son père à un oncle, en de l'église de Santa Maria del Piano, à Jesi, qui de- l'élever pour l'état ecclésiastique. Mais le jeune Gasparo ait que peu de goût pour les fonctions du sacerdoce, et s'intéressait qu'au son des cloches, qui, en Italie, sont dis- es généralement de manière à former un carillon harmo- ie. Aussi lorsqu'elles se mettaient en branle, Gasparo araissait-il du chœur et se perchait-il dans le clocher, où ait délicieusement absorbé par le plaisir d'ouïr de très- le rimbombo harmonieux qui charmait son organisation ressionnable (3). Il apprit ensuite à toucher de l'orgue, s, révolté par la sévérité de son oncle à son égard, il alla eurer pendant quelques mois chez un autre de ses parents, ns austère. Il revint toutefois à Jesi, où on lui permit n de suivre son penchant pour la musique; on s'y prêta ne; il eut, entre autres, pour maître Bonanni, qui lui apprit héorie musicale. Quelque temps après, il fut envoyé au

---

Cette pièce est due au burin élégant de notre habile graveur, Mr CH. ONGHENA.

D'autres le font naître en 1778 à Jesi, petite ville des États romains.

Un jour, il pensa payer cher ce plaisir favori, la foudre tomba sur le clo- renversa le jeune *dilettante*, qui fut jeté de l'étage supérieur du clocher dans e qui se trouvait immédiatement au-dessous. Il en fut heureusement quitte la peur.

Conservatoire della Pieta de Naples, où il compléta son éducation musicale sous la direction de trois maîtres éminents: Sala, Tritta et Salino. Pendant son séjour à Naples, l'élève composait déjà des cantates, des oratorios, voire même des morceaux de musique de théâtre que Paesiello, Fioravanti, Cimarosa, jugèrent dignes d'être intercalés dans quelques-unes de leurs partitions. Spontini avait alors dix-sept ans; on lui proposa de se rendre à Rome et de lui confier un libretto; il accepta, et en six semaines il composa et mit en scène son premier ouvrage, *I Puntigli delle Donne*, opéra buffa, joué à Rome, le 26 décembre 1796, avec un tel succès, que l'auteur fut porté en triomphe après la représentation. Il composa encore à cette époque plusieurs autres opéras, qui lui donnèrent le succès sans lui donner la gloire, car aucune des productions de sa première jeunesse n'a survécu. C'est en France que les inspirations de son génie vont se trouver à la hauteur du grandiose et du sublime.

Il arriva à Paris en 1803, à une époque glorieuse entre Marengo et Austerlitz, au moment où le consulat allait se transformer en empire. Il débuta par quelques opéras bouffes qui eurent du succès. L'impératrice Joséphine le nomma compositeur et directeur de sa musique particulière. Mais Spontini, transporté devant les belles conceptions de Gluck, dans l'*Iphigénie en Tauride*, l'*Iphigénie en Aulide* et l'*Alceste*, appliqua toutes les forces de son génie à une œuvre élevée prise dans l'histoire de la Rome antique et que Jouy avait vainement présentée aux compositeurs en vogue à cette époque, Méhul, Boïeldieu et Chérubini, qui avaient rejeté le poëme de la *Vestale* comme impropre à être mis en musique. Cet opéra fut représenté, dans la capitale de la France, pour la

remière fois le 15 décembre 1807 (1). Le succès fut immense. En quelques années, il eut, à Paris seulement, trois ents représentations. Traduit en italien, il remplit pendant rois ans la caisse de San-Carlo à Naples; joué à Berlin n 1811, il fit proclamer l'auteur le digne successeur de Gluck, t il obtint le grand prix décennal institué par Napoléon Ier, t disputé par Chérubini, Lesueur, Méhul, Gossec, Grétry, Berton, Catel, etc.

Napoléon Ier récompensa Spontini en le nommant directeur le l'Opéra italien et surintendant de la musique de la chapelle mpériale. Il lui fit cadeau de 10,000 francs sur sa cassette. Joséphine, non moins satisfaite, combla également de présents on compositeur favori.

Lors de son expédition en Espagne, l'empereur crut devoir aire servir le talent de Spontini à populariser son entreprise; *Fernand Cortez* parut, opéra qui fut représenté pour la première fois en octobre 1809.

Après la chute de l'empire, notre maestro, comme tous es autres compositeurs du temps, paya son tribut au retour le la paix: il composa deux pièces de circonstance: *Pélage ou le Roi et la Paix,* et *les Dieux rivaux,* pour célébrer le mariage du duc de Berri. La position de Spontini sous les Bourbons fut à peu près aussi douce que sous Napoléon I. Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion d'honneur, et en compensation de la direction du théâtre italien, il lui accorda le titre de son compositeur dramatique ordinaire, avec

---

(1) Les exécutants étaient à la hauteur de l'ouvrage: Lainez, Lays, Dérivis remplissaient les rôles de Licinius, de Cinna et du grand-prêtre; mesdames Branchu t Maillard représentaient Julia et la grande Vestale.

des lettres de naturalisation et une pension de 2,000 francs.

Spontini composa peu après *Olympie*, la troisième de ses grandes partitions. Pour la première fois, le succès brillant auquel il était accoutumé lui fit défaut. On a attribué la froideur de l'accueil fait à cet opéra à différentes causes; les uns ont dit que c'était la faute du poëme, lequel se terminait par une catastrophe épouvantable, conclusion que le public n'aime pas dans les opéras; mais l'opéra d'*Othello* se termine également par une catastrophe, et cela n'a jamais nui au succès; d'autres, et parmi eux l'auteur même du libretto, pensent que le sujet était peu favorable aux effets de scène. La raison principale de la destinée de l'opéra d'*Olympie* est peut-être dans ce fait qu'il fut représenté pour la première fois en 1819, que l'assassinat du duc de Berry suspendit le cours des représentations, amena la démolition de la salle, et que cet opéra, où le poignard jouait un grand rôle, fut victime du poignard de Louvel.

Blessé de l'insuccès d'*Olympie*, Spontini quitta la France en 1820 et partit pour la Prusse, où le roi Frédéric-Guillaume lui accorda le titre de directeur-général de l'Opéra de Berlin et de la musique royale. C'est là qu'il a trouvé le temps d'enrichir le répertoire lyrique de trois partitions nouvelles: *Nourmahal*, *Alcidor* et *Agnès de Hohenstaufen*. Ce dernier ouvrage fit une grande sensation; le génie du maestro, s'inspirant pour la première fois du moyen-âge, y apparaît, dit-on, dans toute sa grâce, dans toute sa majesté, dans toute sa force. Il a été universellement admiré en Allemagne et l'auteur lui-même considère cette partition comme son chef-d'œuvre.

Après vingt années de séjour en Prusse, l'Institut de France lui envoyait un souvenir amical en l'appelant dans son sein à

lace de Paër. Sur sa demande, le roi de Prusse lui accorda ermission de voyager et même de fixer son domicile en ice, comme l'y obligeait sa qualité de membre de l'Insti- :n lui conservant ses titres et son traitement. Spontini ndit d'abord en Italie; il visita Jesi, où s'était écoulée nfance; Majolati, où il était né, et il consacra une partie fortune à fonder dans ces deux localités plusieurs éta- ments de bienfaisance. Le pape, Grégoire XVI, le nomma : de Sant-Andrea, et Spontini revint définitivement se ı Paris, dans la famille de M. Érard, le célèbre facteur de s, dont il avait épousé la fille (1). Il mourut le 14 jan- 851, à l'âge de soixante-treize ans.

daille, en bronze, de 5 1/4 centimètres.

Le buste de face mais tourné vers la gauche, sous lequel: UFFER F. G. LOOS DIR. Insc. SPONTINIO EQUITI CLARO PRIMO AGONIS SUI DIRECTORI. HAL. SAXON. D. X SEPT. 1829.

Une guirlande de laurier, aux branches de laquelle nt quatre décorations. Au centre : VESTALIS CORTES OLYM- RMAHAL ALCIDOR AGNES STAUF-MILTON CET. Périgraphe : E TRAGOEDIAE PRINCIPI GERMANIA MERITORUM CULTRIX.

RANGER (Barthélemy), élève de Jean Madyn, auquel le d'Anvers fit une pension, naquit dans cette ville 46. Ce peintre eut longtemps à lutter contre la mau- fortune. Vers la fin de sa carrière, son talent et sa per- nce lui firent amasser des richesses considérables, en temps qu'ils lui attirèrent l'amitié des grands : l'em-

---

lerie des *Contemporains illustres*, ouv. cité, vol. 2, p. 521 et suivantes.

pereur d'Autriche l'anoblit sous le nom de Spranger van den Schilde. Il mourut à Prague en 1628.

Peintre d'histoire et de paysage, l'ordonnance dans ses tableaux était riche, son pinceau spirituel, mais le dessin laisse à désirer; ses contours sont anguleux (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. BARTHOL. SPANGER.

R. NATUS ANTVERPIÆ AN. 1526. OBIIT VINDOBONÆ (2).

STAHL (Georges-Ernest), célèbre médecin, qui se fit un nom en chimie par sa théorie du phlogistique, qui lui servait à expliquer tous les phénomènes de la combustion, naquit à Anspach, en Franconie, le 21 octobre 1660. Il fit ses études médicales à Iena, où il fut promu au doctorat en 1684. Il ouvrit alors des cours particuliers sur la médecine, qui eurent le plus grand succès et le placèrent au rang des professeurs les plus distingués. La réputation qui lui fut bientôt acquise lui valut la place de médecin de la cour de Weimar. Frédéric Hoffmann, digne appréciateur des talents de Stahl, voulut l'élever sur un théâtre qui fût digne d'eux, et le fit nommer, lors de la création de l'Université de Halle, professeur dans la faculté de médecine de cette institution, en 1694; acte plein de noblesse et de générosité, car c'était se créer un rival, et un rival dont il n'ignorait point que les doctrines étaient en opposition avec les siennes.

---

(1) Siret, ouv. cité, p. 11.

(2) Il y a ici évidemment erreur. On ne connaît pas de peintre du nom Spanger, mais bien de celui de Spranger, qui naquit à Anvers en 1546, et mourut à Prague en 1628.

L'éclat de l'enseignement de ces deux hommes célèbres, et le retentissement de leurs doctrines en Allemagne et dans toute l'Europe, fixèrent, pendant un demi-siècle, l'attention du monde savant sur cette Université. En 1700, Stahl devint membre de l'Académie des Curieux de la Nature. Il fut appelé à Berlin, en 1716, pour donner des soins au roi Frédéric-Guillaume, qui le nomma conseiller aulique; il y fit en 1734 un second voyage, dans lequel il fut attaqué de la maladie qui le mit au tombeau le 14 mai de la même année, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Stahl est un des esprits les plus solides et les plus profonds qui se soient appliqués à l'étude de la médecine, et qui aient le mieux compris la méthode philosophique suivant laquelle l'esprit y doit procéder. Il s'en serait bien écarté si, comme le prétendent tous les historiens, tout ce qui constitue sa doctrine se réduisait à un système hypothétique d'animisme. Il y a de l'animisme dans ses doctrines; cela n'est pas douteux, quoiqu'en ait pu dire Cabanis; mais il y a bien autre chose. La première qu'on y aurait dû voir, et la dernière qu'on y ait remarquée, c'est que, tout au contraire des systèmes d'animisme fabriqués jusque là, l'auteur de celui-ci ne part point de l'âme comme d'un principe général, et dont il faille d'abord convenir, pour deviner ou en déduire, par une série de conséquences, tous les phénomènes de l'organisme; mais il part de ces phénomènes, les étudie en eux-mêmes, dans leurs rapports réciproques, dans les conditions de leur production; il les rapproche, il y saisit les caractères spécifiques qui les distinguent de ceux que les corps organiques présentent au chimiste et au physicien; enfin, il les rattache par induction à une cause substantielle, différente de la matière organique.

Nous ne dirons pas que, trouvant l'âme intellectuelle admise de son temps à peu près par tout le monde, il était assez naturel qu'il trouvât en elle ce principe substantiel dont il croyait avoir besoin pour couronner le faîte de sa doctrine. Nous ne le dirons pas, parce que nous ne prétendons point faire ici l'apologie de Stahl, mais seulement donner une idée de sa manière de philosopher. Elle consiste, non à procéder par hypothèses d'un principe général que l'on pose, aux faits particuliers que l'on déduit, comme avaient fait jusqu'alors les animistes, mais à partir des faits d'observation, pour s'élever, par des rapprochements et des abstractions, à un principe général qui les domine tous. Sans doute l'induction de Stahl est illégitime. Il s'est perdu dans les erreurs des animistes, mais il ne s'est point trompé comme eux. Qu'on ôte aux pneumatistes leur air igné, leur doctrine croule de fond en comble, et on n'y trouve pas même de débris à recueillir; qu'on enlève son âme à Stahl, le plan et le couronnement de son édifice sont mutilés, mais celui-ci reste élevé sur les fondements les plus solides (1).

Médaille, coulée en métal de cloche, perfectionnée par le burin et dorée, de 8 centimètres et du poids de 8 3/8 onces.

A. Le buste. Insc. gravée : D. GEORG. ERNEST STAHL. CONSIL. AUL. ET ARCH. BOR. REG.

R. En lettres gravées sur le bord : NAT. ONOLD. 1660. DEN. BEROL. 1734. Dans le champ : ILLUSTRIS STAHLII. IMAGINEM. EX CERA. ARTIFICI. MANU. N. GEORGII. FORMATAM. IN AES. F. C. J. G. V. MOEHSEN. 1762.

---

(1) DEZEIMERIS, ouv. cité, art. *Stahl*. On y trouve la liste des ouvrages que ce médecin a publiés.



SES OUVRAGES ET SES DÉCOUVERTES
DANS LES SCIENCES MATHÉMATIQUES
LUI ONT ASSIGNÉ UN RANG TRÈS DISTINGUÉ
PARMI LES SAVANTS LES PLUS CÉLÈBRES.
ON CITE SES TRAVAUX SUR L'ALGÈBRE,
SUR LES LOIS DE LA PESANTEUR ET DU
MOUVEMENT, SUR LA STATIQUE, SUR LA THÉORIE
DES PLANS INCLINÉS, SUR L'HYDROSTATIQUE,
SUR LA NAVIGATION, ETC. IL FUT L'INSTITUTEUR,
L'AMI, L'HOMME DE CONFIANCE
DU PRINCE MAURICE DE NASSAU
ET LES ÉTATS DE HOLLANDE LE NOMMÈRENT
QUARTIER MAÎTRE GÉNÉRAL
1600 IL FAIT L'ESSAI D'UN CHARIOT
A VOILES. 1617 ON CRÉE POUR LUI
LA PLACE IMPORTANTE
DE CASTRAMÉTATEUR

STERNBERG (GASPARD, comte DE), naturaliste éminent, cultiva la botanique avec succès. Il est né à Prague le 6 janvier 1761.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : LOOS D. KÖNIG F. NAT. PRAGAE VI JAN. 1761. Insc. CASPARUS COMES STERNBERG.

R. Une couronne de fleurs, au centre de laquelle : NATURAE ET FLORAE UTRIUSQUE SCRUTATOR INDEFESSUS.

STEVIN (SIMON), une des gloires de la Belgique, naquit à Bruges en 1548. On n'a que peu de renseignements sur sa famille et sur l'éducation qu'il reçut; toutefois, il cultiva les langues anciennes et les mathématiques et montra de bonne heure une singulière aptitude pour les arts mécaniques et la physique.

Au début de sa carrière, il fut employé chez un négociant d'Anvers comme caissier et teneur de livres. Il obtint ensuite un emploi dans l'administration des finances, au quartier du Franc de Bruges. Après avoir occupé ces modestes fonctions, Stevin quitta sa patrie, par suite, paraît-il, des troubles qui y éclatèrent vers la fin du XVI[e] siècle. Il voyagea en Pologne, en Prusse et en Norwége, revint dans les Pays-Bas et se fixa à Leyde, à l'époque où le prince Maurice fréquentait l'Université de cette ville.

Simon Stevin y publia, en 1582, son *Arithmétique décimale* et sa *Table des intérêts*, et, en 1583, ses cinq livres des *Problèmes de géométrie*, qu'il dédia à De Crunynghen, alors directeur des machines de guerre. Ces trois ouvrages commencèrent sa réputation, et attirèrent sur lui l'attention des savants, mais particulièrement celle du prince Maurice. Ces

deux hommes étaient faits pour s'entendre; aussi dès la première entrevue se lièrent-ils d'amitié, et il s'établit entre eux des rapports qui devaient tourner à l'avantage des sciences.

Le premier de ces ouvrages mérite spécialement notre attention. On y trouve l'exposé d'une méthode décimale de calculer et l'expression du vœu que cette méthode soit appliquée au commerce et aux monnaies (1).

Un auteur belge, M. Victor Goethals, a fait parfaitement ressortir l'utilité de la découverte de Stevin, en disant que sa Dîme a rapport à l'idée essentielle du système appelé calcul décimal, c'est-à-dire à l'arithmétique ou à la fraction décimale dont il voulait faire l'application aux mesures, aux poids et aux monnaies. Stevin lui-même fait remonter l'idée de cette espèce de calcul à Regiomontanus (Jean Muller, de Kœnigsberg). Cependant on en trouve déjà l'exposé dans le *Speculum doctrinale* de Vincent de Beauvais, composé vers le milieu du XIIIe siècle. L'auteur y indique l'usage du zéro et la règle d'après laquelle chaque signe numéral acquiert une valeur décuple à mesure qu'il est reculé d'un rang vers la gauche par l'addition de nouveaux chiffres à sa droite.

En 1585, il publia sa dialectique en flamand. Le grand

---

(1) Deux auteurs surtout ont fait ressortir tout le mérite de notre compatriote, en exposant l'historique de l'arithmétique décimale. Ce sont John Bonny Castle, dans son *Introduction à l'arithmétique*, et John Leslie, dans sa *Philosophie de l'arithmétique*. Jean Muller ou Regiomontanus, dont on a souvent parlé à propos de Stevin et du calcul décimal, et qu'on a représenté comme l'inventeur de ce calcul, n'a fait autre chose qu'employer pour le rayon la division décimale dans ses tables trigonométriques, au lieu de la division sexagésimale en usage auparavant. Mais il n'a nullement développé les avantages de cette nouvelle méthode et n'en a point déduit les conséquences pour les autres genres de calcul.

mérite de ces divers traités est surtout d'être plus clairs, plus approfondis que la plupart des ouvrages publiés à cette époque sur les mêmes matières. Les vérités nouvelles d'une application journalière qu'il développa en mécanique, en statistique et en hydrostatique (1), lui donnent surtout droit à l'hommage et à la reconnaissance d'un siècle aussi éminemment industriel que le nôtre.

Ce n'était pas seulement parmi ses compatriotes qu'il jouissait d'une haute réputation, mais encore à l'étranger. Les Allemands, les Français, les Anglais, les Hollandais et les Italiens se sont plu à l'envi à rendre justice aux travaux scientifiques de notre savant. Les villes de Dantzig, d'Elbing et de Braunsberg lui demandèrent successivement des renseignements hydrostatiques; Sully l'honora de son amitié, et Henri IV lui témoigna son estime et le cas qu'il faisait de ses connaissances transcendantes.

A cette époque, les fréquents voyages sur mer entrepris par les Hollandais vers les Indes, avaient attiré l'attention du gouvernement sur tout ce qui pouvait être utile aux progrès de la navigation. Il fit un appel aux savants; plusieurs mémoires furent soumis au prince Maurice. Simon Stevin publia à cette occasion trois écrits (2), dans lesquels il déploya des connaissances approfondies et l'esprit le plus pénétrant.

En récompense de ses éminents services rendus aux

---

(1) En 1586, il édita son traité de *Statique* et d'*Hydrostatique*, et en 1590, il fit paraître son ouvrage de la *Vie politique*, en latin, et le dédia au bourgmestre de Delft.

(2) 1° *Over de Zeilstreeken*, 2° *Over de Havenvinding*, et 3° *Over de Eb en Vloed*. En 1594, il publia son *Traité des Fortifications*.

sciences et à l'État, Stevin fut nommé inspecteur des travaux hydrauliques des Pays-Bas; le prince Maurice l'appela auprès de lui et lui confia l'administration de ses domaines, et les États lui conférèrent le titre et les fonctions de quartier-maître général.

Ces nouvelles fonctions ne l'empêchèrent point d'utiliser ses connaissances dans les arts mécaniques. Il inventa vers 1600 son fameux chariot à voiles, dont Maurice lui-même voulut faire l'expérience, en compagnie de plusieurs hauts personnages de sa cour.

D'après le témoignage de Hugo Grotius, on parcourut quatorze lieues en deux heures sur une plaine unie. Cet auteur s'exprime à cet égard d'une manière remarquable. « Dernièrement nous avons aussi trouvé, dit-il, le moyen de naviguer sur terre; car nous possédons des chariots pourvus de voiles qui *sont chassés par le vent* avec une vitesse trois fois plus forte que celle des navires; n'ayant point à surmonter la résistance des vagues et glissant sur une plaine unie, ils semblent voler avec une rapidité extraordinaire. » Ces observations de Grotius sur la diversité de résistance des vagues ou de l'eau et des frottements dans le chariot, sont fort justes et doivent faire regretter qu'on n'ait conservé aucun détail sur la construction de ces véhicules. Il est à croire, et Grotius le dit à peu près expressément, que le vent ou le choc de l'air contre les voiles, devait en constituer l'unique force motrice. Mais ce qui est remarquable, c'est que Stevin ne se présente pas seulement ici comme doué d'un éminent talent dans les constructions mécaniques, mais comme pourvu de cet admirable sens physique, démêlant la nature et jusqu'à un certain point la mesure, l'intensité du choc de l'air contre les corps.

:tte ingénieuse création fut célébrée dans des pièces de
ie remarquables. Laurent Sterne en parle à plusieurs re-
es dans son *Tristram Shandy*, et Gassendi nous apprend
Nicolas de Peiresc, se trouvant en Hollande en 1606, y
essai de ce chariot, et que la rapidité avec laquelle il fut
orté, l'émerveilla.

ans l'intervalle de 1600 à 1608, Stevin composa la *Cos-
raphie;* il édita, en 1617, sa *Castramétation*, et en 1618,
ortification par écluses.

:pendant les études scientifiques n'absorbèrent pas uni-
ient cet homme extraordinaire; il cultivait aussi les
s-lettres, et composa un poëme sur l'excellence du fla-
l. Dans un autre ouvrage, il revendique l'emploi de cette
ie pour les sciences positives et pour tout ce qui exige
précision dans l'expression de la pensée. Il prétendait
e flamand, sous ce rapport, convenait aussi bien, sinon
x, que le latin.

composa aussi un manuel diplomatique où il attaque la
ine de Machiavel, et examine, entre autres points, s'il
onvient pas qu'un homme d'État suive toujours les pré-
s de l'honneur et de la morale. Ses travaux sur la lin-
ique montrent une vaste érudition et contiennent une
de recherches utiles.

ifin, après avoir eu la satisfaction de voir, comme il le
ite lui-même, presque toutes les puissances de l'Europe
:rcher les plans qu'il dressait; après avoir, à diverses
ses, rejeté les offres brillantes que lui firent la France et
leterre; après avoir exercé avec honneur d'importantes
ions, Stevin termina sa laborieuse carrière en 1620.

ur reconnaître les talents transcendants de Simon Stevin

à son époque et lui accorder cette renommée qui lui fut déniée dans son propre pays dans une circonstance mémorable, il suffit d'avoir lu les travaux de ce savant sur les nombreuses matières dont nous avons parlé. L'assentiment unanime des savants de tous les pays témoigne hautement de son génie, et sa ville natale, en lui érigeant, en 1846, une statue, a rendu un éclatant hommage à l'homme pratique dont le nom restera consacré, dans l'histoire des connaissances humaines, comme un des plus beaux qui aient brillé par ses sublimes aspirations et ses utiles découvertes, qui ont servi de jalons aux progrès de nos sciences actuelles (1).

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL. Inscrip. SIMON STEVIN NÉ A BRUGES VERS 1548 MORT EN 1620.

R. Les emblèmes des mathématiques. En dessous, l'inscription : SES OUVRAGES ET SES DÉCOUVERTES DANS LES SCIENCES MATHÉMATIQUES LUI ONT ASSIGNÉ UN RANG TRÈS DISTINGUÉ PARMI LES SAVANTS LES PLUS CÉLÈBRES. ON CITE SES TRAVAUX SUR L'ALGÈBRE, SUR LES LOIS DE LA PESANTEUR ET DU MOUVEMENT, SUR LA STATIQUE, SUR LA THÉORIE DES PLANS INCLINÉS, SUR L'HYDROSTATIQUE, SUR LA NAVIGATION, ETC. IL FUT L'INSTITUTEUR, L'AMI, L'HOMME DE CONFIANCE DU PRINCE MAURICE DE NASSAU ET LES ÉTATS DE HOLLANDE LE NOMMÈRENT QUARTIER MAITRE GÉNÉRAL. 1600. IL FAIT L'ESSAI D'UN CHARIOT A VOILES (2) 1617. ON CRÉE POUR LUI LA PLACE IMPORTANTE DE CASTRAMÉTATEUR.

---

(1) *Album biographique des Belges célèbres*, ouv. cité, t. 1, p. 451 et suivantes. — STEICHER, *Mémoire sur la vie et les travaux de Simon Stevin.*

(2) Cette invention a été célébrée par H. Grotius dans une pièce de vers.

a deuxième, en bronze, mais de 3 1/2 centimètres seule-
nt, présente le même avers et à peu près la même inscrip-
n au revers.

La troisième, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. SIMON STEVIN. INAUG. 1846. Au
é droit : F. DE HONDT.

R. Les armoiries de la ville de Bruges.

Cette pièce fut frappée à l'occasion de l'inauguration de la
ue de Simon Stevin dans la capitale de la Flandre occi-
tale.

TIEGLITZ (JEAN), naquit à Arolsen, le 10 mars 1767.
ès avoir terminé ses humanités à Berlin, il s'adonna à
de de la médecine à l'Université de Gœttingue, où il reçut
urier doctoral le 25 avril 1789. Il pratiqua son art avec
succès si remarquable que le roi de Hanovre le choisit
son premier médecin. Il mourut le 25 avril 1839, âgé
oixante-douze ans (1).

Médaille, en argent, de 4 2/3 centimètres, que ses collègues
it frapper en son honneur.

.. Le buste à gauche, sous lequel : BRANDT F. Inscription :
TIEGLITZ EQ. ARCHIAT. HANNOV. NAT. AROLSEN D. 10 MART. 1767.
r. PROMOT. GOETTING D. 25 APR. 1789. MEDICI HANNOVE-
I D. D.

R. Un temple à colonnes, sur le frontispice duquel l'inscrip-
n : PROCUL ESTE PROFANI. Esculape debout tient une cou-

---

(1) D'autres soutiennent qu'il mourut le 31 octobre 1840. On a de lui : *Essai traitement plus rationnel de la fièvre scarlatine* (Hanovre, 1806); *Sur le étisme animal* (1814); *Recherches pathologiques* (2 vol., Hanovre, 1832); *Homœopathie* (1835).

ronne de feuilles de chêne qu'il place entre les deux colonnes de droite du péristyle. On y lit les noms de WERLHOF, ZIMMERMAN, WICHMAN et de LENTIN. Exergue : 25 APRIL 1839.

STIFFT (ANDRÉ-JOSEPH, baron DE), naquit le 29 novembre 1760. Après avoir achevé ses études littéraires, il s'adonna à la médecine et à la pharmacologie, prit ses degrés à l'Université de Vienne le 21 août 1784, il y pratiqua son art avec succès et devint premier médecin de l'empereur d'Autriche. Ses manières affables et dignes, l'aménité de son caractère, lui concilièrent l'amitié et l'estime de ses collègues, qui célébrèrent son jubilé de cinquante années de doctorat avec beaucoup de solennité en 1834.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : J. LANG. F. ORDO MEDICOR. VIENN. 29. NOV. 1826. Insc. ANDREÆ JOSEPHO L. B. DE STIFFT. OB MAGNA IN PRINCIPEM. IN PATRIAM. IN REM MEDICAM MERITA.

R. Une barquette, au milieu de laquelle l'empereur debout. Un Génie se trouve à la proue, tenant de la main droite un aviron et de la gauche le bâton d'Esculape, dont il menace Caron assis en face et qui laisse tomber sa rame brisée dans l'eau. Le petit navire se rapproche de la terre, où l'Autriche, sous la forme d'une femme, attend, étonnée. En dessous : PLENKER. INVEN. Insc. AUGUSTUM GRAVITATE MALI FERT FEBRIS AD ORCUM. HIPPOCRATES RETRO DIRIGIT ARTE RATEM (1).

(1) RUDOLPHI, dans la description de sa médaille, donne PLENNER pour le nom du graveur; c'est bien PLENKER que je lis sur mon spécimen, qui, pour le reste, est entièrement conforme à celui du professeur de Berlin.

La seconde, en bronze, de 5 1/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : I. D. BOEHM F. Inscrip. ANDREAS LIBER BARO DE STIFFT.

R. Une guirlande de feuilles de chêne et de laurier, au centre de laquelle : LAUREAM SEMI SECULAREM CELEBRAT ORDO MEDICORUM VINDOBONENSIUM 1834 — NAT. 29 NOV. 1760. PROM. 21 AUG. 1784.

STRANDBERG (ZACHARIE) naquit à Stockholm, en 1712. Ses études littéraires terminées, il s'appliqua aux sciences et à la médecine. Après avoir passé ses examens de docteur, il devint assesseur du Collége de médecine, membre de l'Académie royale des Sciences de Stockholm, et mourut en 1792.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. G. WIKMAN. Insc. ZACH. STRANDBERG M. D. ASSESSOR COLL. MEDICI.

R. SOCIO OPTIME MERITO IN LITTERAS MUNIFICO LUGENS AC. R. SC. F. 1794 (1).

STROEMER (MARTIN), né à Upsal en 1707, s'appliqua avec ardeur à l'étude de la physique et de l'astronomie. Il remplaça le savant André Celsius dans la chaire d'astronomie à l'Université de sa ville natale, devint membre de l'Académie royale des Sciences de Stockholm, et mourut en 1770.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. MART. STROEMER ASTRONOM. PROF. UPS.

R. IN MEMORIAM SOCII DESIDERATISS. ACAD. R. SCIENT. STOCKHOLM. F. C. (2).

---

(1) SACKLÉN, ouv. cité, p. 106.

(2) LUDECKE, ouv. cité, vol. 1, p. 212, n° 15.

STROMEYER (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin éminent, pratiqua et professa longtemps son art avec éclat à Gœttingue. L'Allemagne lui est redevable de l'introduction de la vaccine.

Consultez l'article consacré à BLUMENBACH, médaille frappée à l'occasion de son jubilé.

SUPERVILLE (DANIEL DE), jurisconsulte, médecin et botaniste, premier médecin et conseiller intime du margrave de Bayreuth, naquit à Rotterdam le 2 décembre 1696, et mourut en 1768, d'après les uns, et vers 1770, selon les autres.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : VESTNER. Insc. DANIEL DE SUPERVILLE.

R. CONSILIAR. INTEGERRIMAE ET RARAE FIDEI INTIMUS; AUCTA, PRAETER OPINIONEM ORDINANDO FRIDERICIAN. FRIDERICI GLORIA, PRIMUS ACADEMIAE DIRECTOR ET CANCELLARIUS NATUS ROTERODAMI D. 2 DEC. 1696 (1).

SWAB (ANTOINE DE), Suédois, minéralogiste d'un grand mérite, naquit en 1703 et mourut en 1768. Il était membre du Collége des mines et de l'Académie royale des Sciences de Stockholm.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : AET. 65. Insc. ANTONIUS V. SWAB EQ. AUR. OBIIT A. 1768.

---

(1) Mus. Mazz., cité, vol. 2, p. 394, pl. 198, n° 7. — Cette médaille est encore représentée dans : *Historia Academiae Fridericianae Erlangensis*. Erlang. 1744, in-fol. Je l'ai décrite d'après un exemplaire de ma collection ; le lecteur trouvera une légère différence entre l'inscription du revers de celui de RUDOLPHI et celle du mien.



NATUS
WESTIMENSTRI
IN ANGLIA
AN. M. DC. XXIV.
OBIIT
AN. M.DC.LXXXIX.

SERIES NUMISMATICA

M.DCCC.XXVI.

R. COLLEGAE PER MEMORIAM VIRT. ET MERIT. DESIDERATISSIMO R. SU. COLLEGIUM METALL. ET R. ACAD. SCIENT. CONJUNCTO DOLORE CUDI F. F. (1).

SWARTZ (Olaus) naquit à Norkœping, en 1760. Sa passion pour la botanique le porta à parcourir, en herborisant, les provinces et les îles de la Suède, après quoi il s'embarqua, à l'âge de vingt-trois ans, pour aller explorer le Nouveau-Monde. Il y étudia la flore de la Jamaïque, de Saint-Domingue et des autres îles, ainsi que celle des côtes de l'Amérique méridionale, puis il revint, en 1789, dans sa patrie par l'Angleterre, et il séjourna quelque temps à Londres. Nommé professeur de botanique à Stockholm, il fut successivement décoré des ordres de l'Étoile polaire et de Wasa, devint membre, puis secrétaire de l'Académie des Sciences de Suède et mourut le 18 septembre 1818.

Ami de Rudolphi, qui le regretta longtemps, il soutint par d'utiles travaux l'honneur de l'école suédoise, fondée par Linné.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : M. F(RUMERIE), et devant lequel : les insignes des ordres de l'Étoile polaire et de Wasa. Insc. OL. SWARTZ BOTANICUS CELEB.

R. Une Orchidée. Inscription : HONOS DUM PRATA VIREBUNT. Exergue : SECRETARIO SUO MERITISS. DEF. 1818. ACAD. SCIENT. SUEC.

SYDENHAM (Thomas), l'un des plus grands observateurs

(1) Ludecke cité, vol. 1, p. 212, n° 4.

parmi les médecins modernes, naquit en 1624, à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset, en Angleterre, et mourut à Londres le 29 décembre 1689, âgé de soixante-cinq ans.

Pour bien apprécier les services que Sydenham a rendus à la science, on doit se rappeler qu'il vivait à une époque où la médecine était envahie d'un côté par l'application outrée et hypothétique des principes de la chimie, et de l'autre par celle, non moins hasardée, des mathématiciens. Il sut éviter ce double écueil, et, en s'appuyant sur l'observation des faits, ramena les esprits dans la route, presque entièrement abandonnée, de la nature et de l'expérience. Il observa surtout avec une scrupuleuse attention les constitutions atmosphériques, parce qu'elles donnent naissance aux épidémies, lesquelles, à leur tour, exercent une grande influence sur le caractère des maladies intercurrentes et sur le traitement qui doit leur être appliqué. Il ne tarda pas à se convaincre que les épidémies dont il était témoin étaient de nature inflammatoire, et il les combattit avec succès par une méthode qu'il dénomma antiphlogistique ou rafraîchissante : il l'appliqua avec bonheur au traitement des petites véroles. Il paraît aussi être le premier qui a découvert la meilleure manière d'administrer le quinquina dans les fièvres intermittentes, en prescrivant cette écorce dans l'intervalle des accès.

Auteur de la composition du laudanum qui porte son nom, il a préconisé les avantages de l'opium avec un enthousiasme trop exclusif, et on peut lui reprocher de n'avoir point assez complétement renoncé à cette polypharmacie qui régnait de son temps. C'est un peu légèrement que ses compatriotes lui ont donné le titre d'Hippocrate anglais. Tout ce qu'il était permis de dire, c'est qu'il fut un médecin hippocratique,

c'est-à-dire qu'il sentit, comme le père de la médecine, le prix de l'observation et de l'expérience (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : MOLTEDO F. Insc. THOMAS SYDENHAM.

R. NATUS WESTIMENSTRI IN ANGLIA AN. 1624. OBIIT AN. 1689. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1826. Durand edidit. Sur la tranche le mot CUIVRE.

TACK ou TACKIUS (JEAN), professeur de médecine et d'éloquence à l'Université de Giessen, premier médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt, naquit à Wetzlar, dans la Wétéravie, en 1617, et mourut le 30 août 1675.

Deux médailles.

La première, ovale, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. JO. TACKIUS P. ET M. D. PROF. GISS.

R. Des armoiries. Au-dessus : 1655. Aux côtés : I. T. (2).

La seconde, ovale, en vermeil, de 3 1/2 centimètres.

A. Le même que celui de la première.

R. La Fortune avec son voile, dans lequel : 1655. A la droite, le mot : FORTUNE ; à la gauche, le mot : INFORTUNE (3).

TARGIONI TOZZETTI (JEAN), observateur laborieux et habile, naquit à Florence le 11 septembre 1712. Après avoir

---

(1) Parmi ses ouvrages, tous écrits en latin, il faut surtout citer ses *Observationes medicæ circa morborum acutorum historiam et curationem* (Londres, 1675), et son *Tractatus de podagra et hydrope* (1683).

(2) Cette médaille se trouve dans le cabinet royal de Berlin.

(3) Les lettres de l'avers sont gravées, tandis que celles du revers sont frappees. RUDOLPHI avait reçu cette pièce de Ben. Friedlander, son ami.

fait une partie de ses études médicales près de son père, médecin distingué, il fut envoyé à Pise, où il se fit connaître par une dissertation remarquable sur les propriétés médicinales des plantes. Il y reçut, à vingt-deux ans, le grade de docteur en médecine, et peu après, le titre de professeur extraordinaire à l'Université. Il revint dans sa patrie, où il suivit les leçons et bientôt partagea les travaux du botaniste Micheli. Il succéda à celui-ci dans la charge de directeur du jardin botanique de Florence, fut nommé conservateur de la Bibliothèque de Magliabecchi, médecin du fisc, et commissaire du bureau de santé. Il parcourut en naturaliste tous les points de la Toscane, publia une partie des innombrables observations qu'il avait faites, et mourut, à l'âge de soixante-douze ans, le 7 janvier 1784 (1).

Médaille, de 8 centimètres, coulée et puis perfectionnée par le burin.

A. Le buste, sous lequel en lettres gravées : I. W(EBER). Insc. JO. TARGIONIUS. TOZZETIUS. FLOR. MED. D. AET. A. 63.

R. Un homme, assis dans un pays montueux, écrit ses observations. Inscription : SIC RES ACCENDUNT LUMINA REBUS. Exergue : 1777.

TAYLOR (JEAN), oculiste anglais de mérite, mais d'une vanité extrême, frisant le charlatanisme, naquit à Norwich, en Angleterre, le 13 octobre 1708, et mourut à Paris, vers 1767, après avoir parcouru la plupart des pays de l'Europe.

---

(1) DEZEIMERIS, ouv. cité, dit que Targioni mourut en 1784, tandis que d'autres biographes, parmi lesquels RUDOLPHI, assurent qu'il mourut en 1783.

Médaille, en argent, de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : VESTNER. Inscrip. JOAN. TAYLOR EQUES MED. DOCT. IMP. REG. ET PRINC. PLUR. OPHTHALMIATER PLURIMARUMQ. ACAD. SOC.

R. EN VIRUM SCIENTIA MEDICA INSIGNEM TOTAQUE EUROPA CELEBREM NAT. NORWICH. IN ANGLIA 1708 D. 13 OCTOBR. HORA 11 MATUT. QUI COECIS INNUMERIS RESTITUENDO (VISUM?) SE TOTUM BONO PUBLICO CONSECRAT (1).

TENIERS (David), dit le Jeune, naquit à Anvers en 1610. Il fut l'élève de son père, Teniers le Vieux, d'Adrien de Brauwer et de Rubens, devint professeur à l'Académie d'Anvers; il imita d'abord les grands peintres de son temps, et sut rendre leurs manières, souvent opposées, avec une habileté merveilleuse, qui ne pouvait être comparée qu'à son extrême rapidité d'exécution. Aussi le surnomma-t-on le Protée de la peinture. Mais bientôt il résolut de ne plus imiter que la nature, et de cette époque datent ses véritables titres à la gloire. Aucun peintre ne l'a égalé peut-être pour la facilité et la légèreté du pinceau, et pour le sentiment intime et prompt de la vérité. On sait qu'il s'exerça dans le genre créé par son père, et pourtant ce peintre si vrai des tavernes, des cabarets et des fêtes villageoises, vécut dans les plus hautes classes de la société, fut nommé peintre et gentilhomme de la chambre de

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 396, pl. 198, n° 10. Je dois faire observer qu'au revers de cette pièce le mot VISUM entre parenthèses ne se trouve pas dans le texte de l'inscription, mais que je pense, avec Rudolphi, que l'inscription serait inintelligible, si on ne l'y intercalait. — Lengnich cité, vol. 2, p. 181, a confondu le poëte anglais, Jean Taylor, mort en 1654, avec notre ophthalmologiste, son homonyme.

l'archiduc Léopold, reçut de la reine Christine de Suède son portrait avec une chaine d'or, eut don Juan d'Autriche pour élève, fut honoré de la protection du roi d'Espagne, du prince d'Orange, du comte de Fuensaldana, de l'évêque de Gand et de Rubens, qui avait pour Teniers une estime et une amitié toutes particulières. Son beau talent et sa bonne conduite le firent aimer de tout le monde. Il mourut en 1694, à Bruxelles, selon les uns, et à Anvers, d'après d'autres.

Les petits tableaux de Teniers sont supérieurs aux grands. Il n'y a rien de plus naïf et de plus facile dans l'exécution. Le feuillé des arbres est léger, les ciels admirables. Ses petites figures sont d'une touche très-spirituelle et le caractère y est parfaitement saisi. Ordonnance riche, coloris relevé, touche délicate, effets harmonieux, voilà les principaux traits qui distinguent ce peintre inimitable. Il peignit la plus grande partie de ses tableaux, à sa maison de campagne, à Perk, village entre Malines et Anvers (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. DAVID TENIERS J.

R. NATUS ANTVERPIÆ AN. 1610. OBIIT AN. 1694 (2).

TERZAGO (PAUL-MARIE), naquit à Milan, prit le laurier doctoral à la Faculté de médecine de l'Université de Pavie, fut reçu membre du Collége des médecins de sa ville natale, et y

(1) SIRET, ouv. cité, p. 30.

(2) Teniers le Jeune, que FIORELLO fait mourir à Bruxelles, en 1690; que la *Biographie universelle*, *le Panthéon national des Belges illustres*, MM. IMMERZEEL, SIRET, etc., font mourir en 1694, parait avoir succombé dans les premiers mois de l'année 1685. *Messager des Sciences et des Arts*, ouv. cité, année 1837, p 260.

mourut le 4 février 1695. Il a décrit le Musée septalien, formé par Manfred Settala (1).

Médaille, en bronze, de 8 centimètres.

A. Le buste à gauche. Inscription : P. M. TERZAGUS PHYS. COLL. 1693.

R. Hygie. Inscrip. CHARITATE ET SAPIENTIA PRISTINA RESTITUEBAT (2).

TESSIN (CHARLES-GUSTAVE, comte DE), profond politique, un des hommes remarquables de la Suède et qui trouve ici sa place, à cause de son amour pour les sciences naturelles, en faveur desquelles il établit un musée, dont Linné a décrit une partie. Il naquit en 1695 (3), à Stockholm, et mourut dans sa terre d'Akeroe, en Sudermanie, le 7 janvier 1770.

Douze médailles.

La première, en bronze, de 7 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : J. C. HEDLINGER F. Insc. D. G. TESSIN COMES SUPR. AED. ET HORT. REGG. PRAEF. (4).

R. Une équerre dressée avec son aplomb. Inscrip. CONSCIUS RECTI. Exergue : MARESCH. COMIT. 1739. ORDO EQUESTR. R. S. DECREVIT (5).

---

(1) Voir la note, p. 337.

(2) Cette médaille fut frappée après la mort de Terzago, par les soins de ses concitoyens. — Mus. Mazz. cité, vol. 2, p. 168, pl. 142, n° 1, où on lit plusieurs faits à l'honneur de Terzago.

(3) RUDOLPHI le fait naître en 1694.

(4) Il y a ici une erreur typographique : au lieu de D pour l'initiale du prénom de Tessin, il faut C.

(5) BERCH, ouv. cité, p. 345, n° 55. — EWALD ZIERVOGEL, *Dissertatio de re nummaria ejusque in historia suiogothica usu.* Ups. 1749, in-4°, pl. 2. — J. GASP. FUESSLI, *Collection complète de toutes les médailles du chevalier Hedlinger.* Augsb. 1782, in-fol., pl. 20.

La deuxième, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite. Inscrip. C. G. TESSIN COMES REGNI SUEC. SENAT. CANCELL. PRAES.

R. Inscrip. IMAGINEM VIRI ILLUSTRISS. QUEM NOSTRA MIRATUR ET SEQ. AETAS MIRABITUR BENEFICIOR. PROBE MEMOR MANU LICET DEBILI SCALPS. OCTOGENAR. J. C. HEDLINGER. L'on voit au haut de cette inscription un cercle d'étoiles, et au bas une couronne de laurier liée à une branche de palmier (1).

La troisième, sous forme de jeton, en bronze.

A. Les armoiries de Tessin, sous lesquelles : CONSTANTER ET SINCERE.

R. Une guirlande, formée de deux lis blancs réunis, au centre de laquelle : JETON DE M. LE COMTE DE TESSIN (2).

La quatrième, encore sous forme de jeton.

A. JETON DE M. LE COMTE DE TESSIN.

R. MUTARE VEL TIMERE SPERNO (3).

La cinquième, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : H. (HEDLINGER). Insc. CAROL. GUST. TESSIN COM. ET. R. SUEC. SENATOR.

R. Des armoiries entourées des insignes de l'ordre de l'Aigle noir, avec la légende : SUUM CUIQUE. Insc. CONSTANTER ET SINCERE (4).

---

(1) Cette médaille fut ébauchée en Suisse, en 1771. Il est à regretter que la mort ait empêché Hedlinger de la finir. — On la donne ici d'après une empreinte en plomb. — CHRÉTIEN DE MECHEL, *OEuvre du chevalier Hedlinger ou recueil des médailles de ce célèbre artiste*, etc. Basle, 1776, in-fol. pl., pag. 17 des explications, pl. 17, n° 3.

(2) Le Blanc frappa ce jeton à Paris. — BERCH cité, p. 345, n° 56. Le lis entrait dans les armes de Tessin.

(3) Ce jeton, qui est rare, fut frappé à Stockholm. — BERCH cité, n° 57.

(4) Cette médaille fut frappée vers la fin de 1745. — BERCH cité, n° 58. Mus. MAZZ., ouv. cité, vol. 2, p. 424, pl. 204, n° 2. — FUESSLI cité, pl. des jetons, 16. —

ixième, de même métal et module que la précédente.
.e même que celui de la cinquième.
Jne boussole posée sur un plan uni. Inscription : ARCTOS SCOPUS. Exergue : OB MERITA ET INST(ITUTAM) PICT(URAE) MIAM) (1).
ieptième, en tout semblable à la précédente, à l'excep- 1 revers où l'on voit la transformation du ver-à-soie ysalide. Insc. REQUIE REDIVIVUS. Exergue : 1751 (2).
iuitième, de 3 centimètres.
Jn paysan cultivant son champ. En dessous : 1751.
)EN ÖKAR SWEA LAND SOM ODLAR SWEA IORD (3).
ieuvième, en argent, de 3 5/7 centimètres.
.e même que celui de la cinquième.
Compas décrivant la terre. Insc. D. 5 OCT. 1761 (4).
lixième, de même métal et module que la précédente.
lussi le même.
Jn encensoir, répandant des parfums, placé sur un al, sur lequel on lit : VII. JAN. 1770. Tout près un Inscrip. SUPERIS GRATUS ET IMIS. Exergue : ODOR VITAE M). 74. M(ENSIUM). 3. D(IERUM). 21. (5).

---

rrage de HEDLINGER, édité par CHRÉT. DE MECHEL, pl. 29, n° 1, on ne i la légende SUUM CUIQUE sur le revers de cette pièce.
ppée dans le même temps que la précédente. — BERCH cité, n° 59. — :. cité, n° 3. — FUESSLI cité, 17.
:H cité, n° 60.
ui veut dire : celui qui cultive la terre de Suède la rend plus productive. a gravé cette médaille. — BERCH cité, p. 346, n° 61. — LENGNICH)6.
: médaille fait allusion à l'époque (1761) où, fatigué de lutter contre)n des partis, Tessin résigna toutes ses charges, et se retira dans sa d'Akeroe. — BERCH cité, n° 62.
H cité, n° 63.

La onzième, sous forme de jeton octogone.

A. CAROL. GUST. TESSIN ET ULRICA LUDOV. SPARRE CONJUGES 1752.

R. Les armoiries des deux époux. Insc. CONCORDES EGIMUS (OVIDE, MÉTAMORPHOSES, LIV. VIII, 708 v.) (1).

La douzième, en or, du poids de deux ducats.

A. Des armoiries. Inscrip. C. G. TESSIN ÄGARE TIL PENNINGBY OCH CLASDORP O. S. O. S. W.

R. Des armoiries. Insc. U. LOUISA SPARRE ÄGARE TIL SUNDBY OCH OESTANÅ O. A. S. O. H. (2).

THAER (Albert), né à Celles, dans le Hanovre, le 14 mai 1752, étudia la médecine, et prit le bonnet doctoral, en 1774, à Gœttingue. Après avoir exercé son art pendant quelques années dans sa ville natale, il s'adonna à l'agriculture et commença en 1798 la publication des *Annales de l'agriculture de la Basse-Saxe*. Depuis longtemps il aspirait à être placé à la tête d'un grand établissement agricole. Le roi de Prusse se chargea d'accomplir ce vœu, en mettant à sa disposition un domaine de quatre cents journaux de terre, que Thaer échangea bientôt contre celui de Mœglin, où, en 1807, il fonda une école pratique d'agriculture. C'est à cette époque qu'il composa son grand ouvrage (3). Lors de la réorganisation administrative de la Prusse, en 1807, Thaer fut nommé conseiller

---

(1) Ce jeton fait allusion au jubilé de vingt-cinq années de mariage de Tessin avec Ulrique-Louise Sparre. — Berch cité, n° 64.

(2) Cette médaille fut donnée aux amis intimes, qui, par plaisanterie, s'appelaient possesseurs de terres. — Berch cité, n° 65.

(3) Qui a pour titre : *Principes de l'agriculture rationnelle*. Berlin, 1809-1810, quatre vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

tat, et prit en cette qualité une part importante à la rédac-
ı des lois agraires qui eurent pour objet de régulariser la
ation des paysans prussiens. En 1810, il fut nommé pro-
eur d'agriculture à l'Université de Berlin. En 1824, l'éta-
sement de Mœglin fut érigé en *École royale d'Agriculture*,
Thaer y mourut le 26 octobre 1828, âgé de soixante-
e ans.

.e grand mérite de ce savant, c'est d'avoir appliqué les
nces naturelles à l'agriculture pratique, d'avoir créé le
ul relatif aux frais et aux bénéfices de la production, d'a-
: développé les idées de produit brut et de produit net,
voir introduit la méthode des cultures alternantes; enfin
voir donné une grande extension à la culture de la pomme
terre.

Médaille, uniface, de métal composé, coulée et perfec-
nnée par le burin, puis dorée, de 9 centimètres, offrant le
iste très-ressemblant avec l'inscription : ALBRECHT THAER (1).

THEBALDAEUS (ANTOINE), né à Ferrare en 1463 et mort
Rome en 1537, fut un poëte distingué qui, dit-on, pratiqua
médecine pendant quelque temps.

Deux médailles.

La première, de 7 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. ANTONIUS TIBALDAEUS.

R. Vénus sur une conque marine, supportée par un dau-
in ; deux amours posent, en voltigeant, une couronne de

---

1) Cette pièce date de la célébration solennelle du jubilé de Thaer, en 1824;
fut frappée d'après le buste en marbre très-ressemblant que Wichmann avait
cuté.

fleurs sur la tête de la déesse, et à ses côtés des tritons sonnent de leurs trompes (1).

La seconde, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Inscription en lettres gravées : ANTONIUS THEBALDUS.

R. Une femme debout, élevant la main droite et tenant de l'autre une corne d'abondance. En dessous : ΕΑΠΙΞΕΙ (2).

THEDEN (JEAN-CHRÉTIEN-ANTOINE), naquit le 13 septembre 1714, à Steinbeck, petit village dans le Mecklembourg, de parents dont la condition de fortune rendit son éducation fort pénible. Après avoir suivi l'école de Butzow, il fit le métier de copiste, et fut sur le point d'embrasser celui de tailleur. Il se mit en apprentissage chez un chirurgien, puis fut obligé d'entrer en condition à Rostock en 1734; il trouva néanmoins le loisir de suivre les cours d'anatomie. Il fut aussi en condition à Hambourg et à Dantzig. Ce fut surtout dans cette dernière ville qu'il put continuer ses études; ses progrès furent si rapides qu'il obtint d'entrer dans un régiment de cuirassiers prussiens, en qualité de chirurgien d'escadron. Un séjour de deux ans qu'il fit à Berlin, lui permit de mettre à profit les leçons de Schaarschmidt, en 1744; il fut nommé chirurgien d'un régiment d'infanterie, et l'année suivante, chirurgien pensionné du roi.

Après la deuxième guerre de Silésie, il revint encore con-

(1) Mus. MAZZ., ouv. cité, vol. 1, p. 183, pl. 41, n° 1.

(2) Mus. MAZZ. cité, n° 3 (au lieu de n° 2). Je ferai observer qu'à l'avers au lieu du nom et prénom en toutes lettres, il y a dans cet ouvrage ANTON' THEBALD'; et qu'au revers, au lieu de ΕΑΠΙΤΕΙ que je trouve dans le livre de RUDOLPHI, il y a ΕΑΠΙΞΕΙ.

tinuer ses études à Berlin. En 1748, il fut envoyé à Stettin comme chirurgien de camp; il se signala pendant la guerre de sept ans, par son habileté chirurgicale, et fut nommé, en 1768, chirurgien-général du corps de l'artillerie. Frédéric II, qui l'avait vu de près et connaissait tout son mérite, l'éleva, en 1786, au poste de premier chirurgien-général des armées prussiennes. Le successeur de ce prince, que Theden avait deux fois sauvé de maladies graves, le nomma membre du Collége médical supérieur. Son zèle auprès des malades, ses efforts pour améliorer l'état des hôpitaux militaires, ses profondes connaissances en chirurgie, enfin son caractère de douceur et d'humanité, lui concilièrent l'estime générale et lui méritèrent d'être appelé le père Theden. Sa fête jubilaire de cinquante années de services consacrées à l'État fut célébrée avec beaucoup de pompe le 27 juillet 1787, et dix ans après, le 21 octobre 1797, Theden mourut âgé de quatre-vingt-trois ans. Cet homme éminent concourut efficacement aux progrès de son art. Ses ouvrages sont riches en observations remarquables concernant l'emploi de la compression dans le traitement de plusieurs maladies chirurgicales, et celui de l'application de l'eau froide dans les pansements des plaies (1).

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : F. LOOS. Insc. JOH : CHR : ANT : THEDEN ERSTER K : PR : GEN : CHIRURGUS.

R. Une guirlande de feuilles de laurier, au centre de laquelle l'inscription : DER HERR HAT DEN ARZT GESCHAFFEN UND

---

(1) DEZEIMERIS, ouv. cité, art. *Theden*.

KOENIGE EHREN IHN — SEINEM AMTS JUBILÆUM GEWIDMET VON DEN K: PR: PENS: CHIRURGEN DEN 27 JUL: 1787 (1).

La seconde, en argent, de 3 2/3 centimètres.

A. Une colonne, entourée du serpent d'Esculape, et à son sommet le centaure Chiron; à sa base, et tout à l'entour, les emblèmes des francs-maçons. Exergue : D. 27. JULII 1787. En dessous : ABRAMSON.

R. J: C: A: THEDE K: PR: 1ter GEN: CHIR: GEB: D: 13 SEPT: 1714 FEIERTE SEIN 50 JAEHRIG: DIENST JUBILAEUM IM KREISE VON MAURERN DIE IHN NIE AUS IHRER MITTE VERLIEREN WÜRDEN WENN DANKBARHEIT UND LIEBE IHM LEBEN GEBEN KOENNTEN.

THEMMEN (PHOEBUS-HITZER), médecin de mérite d'Amsterdam, président de la Société de vaccine de cette ville, qu'il institua en 1803, contribua noblement à la propagation de cette découverte.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : LAGEMAN F. Insc. PHOEBUS HITZERUS THEMMEN M. D. INSTITUIT 1803.

R. Une guirlande de laurier, dont le centre paraît destiné à recevoir les noms des propagateurs de la vaccine. Inscr. HET AMSTERDAMSCH KOEPOK-INENTINGS GENOOTSCHAP.

THOMASIUS (GODEFROID), médecin de Nuremberg, né en 1660, mourut en 1746.

Médaille, ovale, en argent, haute d'une pouce, large de huit lignes.

---

(1) LENGNICH cité, p. 598, n° 146. — Je décris cette pièce et la suivante d'après celles que je possède dans mon cabinet; le lecteur les trouvera quelque peu différentes de celles décrites par RUDOLPHI.

A. Le buste, sous lequel en lettres gravées : DORSCH F. IN GEM. Insc. gravée : GODOFR. THOMASIUS M. D.

R. Un homme jouant de la harpe. En dessous, en lettres gravées : M(OEHSEN) R. C. (1).

THORWALDSEN (ALBERT-BARTHÉLEMY), fameux statuaire, naquit en pleine mer, pendant le trajet que faisait sa mère de Raisciavik (Islande) à Copenhague, en 1769 (2). Il perdit ses parents de bonne heure. Admis comme élève boursier dans la classe de dessin de l'Académie royale des Beaux-Arts de Copenhague, il remporta, en mars 1794, le grand prix, auquel est attaché une pension de 500 écus de spécies (environ 2,400 francs) par an, pendant quatre années, pour mettre le vainqueur à même d'aller à Rome et de se perfectionner dans son art. Thorwaldsen s'embarqua dans la capitale du Danemarck, directement pour Livourne, se rendit de pied à Rome, où il passa plus de deux années, uniquement occupé à contempler les chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne, et indécis s'il devait se consacrer à la peinture ou à la sculpture. C'est dans une visite qu'il fit au Musée du Vatican qu'il se sentit subitement une vocation pour l'art du statuaire, et dès ce moment il s'y livra avec une ardeur extrême. Presque toutes ses œuvres ont acquis une célébrité européenne. Thorwaldsen a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie. Dans la matinée du jour où il est mort, le 24 mars 1844, il dessinait une statue d'Hercule, et peu de moments avant d'aller au théâtre,

(1) Une médaille semblable, mais d'un module un peu plus grand, figure au cabinet royal des médailles, à Berlin.

(2) D'autres biographes soutiennent qu'il naquit le 19 novembre 1770.

où il succomba à une attaque d'apoplexie foudroyante, il modelait un buste de Luther. Sa fortune évaluée à près de deux millions de rigzbankdelers (environ quatre millions de francs), il l'a léguée tout entière au musée qu'il a fondé à Copenhague et qui porte son nom, établissement où se trouvent déjà ses riches collections d'objets d'art. Thorwaldsen était président honoraire de l'Académie pontificale des Beaux-Arts de Saint-Luc à Rome, membre associé étranger de l'Institut de France et de presque toutes les autres Académies de l'Europe. Le roi Frédéric VI lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait créé grand-croix de l'ordre de Danebrog. Le roi des Français, Louis-Philippe, le nomma, en 1831, officier de la Légion d'honneur.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : C. VOIGT. Insc. ALBERTUS THORWALDSEN.

R. Une Muse assise; derrière elle, un Génie debout. A la droite, l'inscription : ERATO. Exergue : 1837.

La seconde, uniface, en bronze, obtenue par la galvanoplastie, de 3 2/3 centimètres, offrant le buste de face, sous lequel : GOETZE F., avec l'inscription : ALBERTUS THORWALDSEN.

THOU (JACQUES-AUGUSTE DE), naquit à Paris en 1553. Il se destinait à l'état ecclésiastique et ses études furent dirigées en conséquence. En 1573, il accompagna Paul de Foix en Italie, et sut mettre ce voyage à profit pour son instruction. A son retour, Henri III était monté sur le trône; il fut pourvu en 1576 d'une charge de conseiller-clerc, mais il ne tarda pas à quitter ces fonctions et l'état ecclésiastique : il résigna

ses bénéfices, devint maître des requêtes et obtint la survivance de la charge de président à mortier qu'avait son oncle, Auguste de Thou. Lorsque Henri III, forcé d'abandonner la capitale de France, envoya des commissaires dans les provinces, de Thou se rendit en Normandie et en Picardie, et y prépara habilement les esprits en faveur de la cause royale. A son retour, en 1588, il fut nommé conseiller d'État, et depuis cette époque il prit une part active aux affaires. Il était à Paris lorsqu'on y apprit l'assassinat des Guises, ce ne fut pas sans une peine extrême qu'il réussit à sortir de la ville. Il rejoignit Henri III, et contribua beaucoup à lui persuader de se réunir franchement au roi de Navarre. Un édit ayant transféré le parlement à Tours, il fut appelé à y exercer la charge de président, dont il n'avait encore que la survivance. Peu après à travers mille dangers il alla solliciter en Allemagne et en Italie des secours d'hommes et d'argent. Il fut informé à Venise de l'attentat de Jacques Clément, et se hâta de retourner en France et d'y offrir ses services à Henri IV. Après la reddition de Paris, de Thou, qui, par la mort de son oncle, se trouvait président à mortier, parut toujours au premier rang : ce fut lui qui, de concert avec quelques conseillers, rédigea les articles du célèbre édit signé à Nantes en 1598, et qui défendit avec le plus de force et de talent les libertés de l'Église gallicane. Sous la régence faible et orageuse qui succéda au règne de Henri IV, de Thou fut un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully; mais ce fut à regret qu'il accepta ces fonctions, si peu conformes à ses connaissances et aux travaux de toute sa vie. Une injustice vint ajouter à son dégoût : son beau-frère, Achille de Harlay, que l'âge et les infirmités faisaient songer à la retraite, vou-

lut lui résigner sa charge de premier président du parlement de Paris. Ce projet s'accordait avec les promesses du feu roi et de la régente; cependant la charge fut donnée à Nicolas de Verdun, en 1611. Atterré de cette injustice, de Thou en demeura inconsolable jusqu'à sa mort, arrivée en 1617.

La postérité a trouvé dans de Thou plus d'un titre à son estime et à sa reconnaissance; elle a vu en lui le citoyen sage et vertueux, le sujet fidèle et dévoué dans des temps de désordres et de factions, le magistrat intègre, éclairé et de mœurs sévères, l'habile homme d'État, et surtout le grand historien. Au milieu de la vie la plus occupée, de Thou osa concevoir le projet d'écrire l'histoire de son temps sur un plan si vaste, qu'on a lieu d'être surpris qu'un seul homme ait pu l'exécuter; mais c'est là le moindre mérite de cet ouvrage, proclamé par d'excellents esprits le plus parfait qu'aient vu éclore les temps modernes. Quelques taches pourtant déparent cette immense composition; mais on ne saurait trop admirer l'esprit de sage tolérance, de vertueuse franchise dont chaque page est empreinte et vivifiée, et qu'on s'étonne de rencontrer dans ces temps d'intrigues, de mensonges et de pieuses barbaries. Les contemporains furent frappés comme nous de ce contraste, qui n'était point honorable pour eux: ils s'en vengèrent sur l'audacieux censeur, en versant sur ses derniers jours le poison de l'injustice et de la calomnie. De Thou trouva quelques consolations dans l'amitié et les suffrages des hommes les plus éclairés de son époque (1), et dans le propre témoignage de sa conscience, qui lui disait

---

(1) Tels que Casaubon, Jos. Scaliger, P. Pithou, Ant. Loysel, Nicol. Rapin, Ronsard, Florent Chrétien, Pierre Dupuy, etc.

que son écrit était une bonne action, dont les générations à venir lui tiendraient compte.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : J. D(ASSIER). Insc. LE PRÉSIDENT DE THOU.

R. Un monument sur lequel on lit : HISTORIEN M. 1617. Exergue : J. D. (1).

La seconde, en bronze, de 4 1/5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : E. ROGAT F. Inscription : J. AUGUSTUS DE THOU.

R. NATUS LUTETIAE AN. 1553. OBIIT AN. 1617. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit.

THUNBERG (PIERRE-CHARLES), naturaliste éminent, célèbre par ses voyages et par ses écrits, naquit le 11 novembre 1743, célébra son jubilé en 1823, et mourut le 8 août 1828, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Rudolphi fut son ami et reçut avec reconnaissance plusieurs témoignages de son amitié, dont il conserva toujours un agréable souvenir.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. E. Insc. C. P. THUNBERG M. D. BOT. PR. R. P. W. COM.

R. Une guirlande de laurier, au centre de laquelle : INSPECTORI SUO PATERNAE PER 29 ANNOS CURAE MEMOR STUD. IUVENTUS UPS. SMOLANDICA 1818 (2).

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 1, p. 447, pl. 99, n° 8.

(2) Cette pièce fut remise à RUDOLPHI par son ami Thunberg. — Il y a évidemment une erreur dans l'inscription de l'avers de cette médaille. Les prénoms de

TIEDEMANN (FRÉDÉRIC), un des naturalistes les plus éminents du XIXe siècle, est né le 23 août 1781. Ses amis célébrèrent avec pompe son jubilé de cinquante années de services rendus à l'histoire naturelle, le 10 mars 1854.

Ce savant donna, au commencement de 1850, sa démission de professeur à l'Université de Heidelberg. On attribua cette retraite prématurée à la douleur que lui occasionna la mort de son fils, qui avait été commandant de la forteresse de Rastadt, dans la dernière insurrection de Bade, et qui fut exécuté à la suite de la reddition de cette forteresse.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : C. VOIGT. Insc. FRIDERICUS TIEDEMANN NAT. D. 23 AUG. 1781.

R. Une étoile de mer, sous laquelle : FRANCOF. A. M. D. X MART. 1854. Insc. VIRO DE AUGENDA NATURAE SCIENTIA PER X LUSTRA EGREGIE MERITO SODALES.

TINGSTADIUS (LAURENT-CHRÉTIEN), né en 1750, s'adonna à l'étude des sciences médicales, devint professeur de médecine, puis pratiqua son art à Stockholm, et se retira en 1810 dans sa terre de Sudermanie, pour s'y adonner à l'étude de l'économie agricole.

Médaille, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. E. Insc. L. C. TINGSTADIUS PROFESS. REDD. AF. K. W. O.

Thunberg sont, d'après RUDOLPHI, PIERRE-CHARLES, et, en décrivant la médaille, il met pour initiales des prénoms C. P., au lieu de P. C. — Il a existé une illustration du nom de Charles-Pierre Thunberg, savant botaniste suédois, qui fut l'élève de Linné, mais qui mourut en 1798, probablement le père du Thunberg dont il s'agit ici. — SACKLÉN, ouv. cité, p. 545.


FRIDERICVS TIEDEMANN
NAT. D. XXIII AVG. MDCCLXXXI


VIRO DE AVGENDA NATVRAE SCIENTIA PER X LVSTRA EGREGIE MERITO SODALES
FRANCOF. A.M.

R. Les emblèmes de l'agriculture et du commerce. Inscr. KL. SW. PATR. SALSK.

TITIEN (Tiziano Vecelli, dit Le), un des plus grands peintres de l'école italienne, naquit, en 1477, à Pieve de Cadore. Envoyé de bonne heure à Venise, il y suivit quelque temps les leçons de Sébastien Zuccato, mais il quitta cet artiste médiocre pour s'attacher à Gentile Bellini. Le Titien reconnut bientôt l'insuffisance de son maître, se rapprocha de Giorgione et profita de l'arrivée de quelques peintres flamands, dont les tableaux pleins de force et de vérité le firent hésiter un instant entre leur style et celui de l'école italienne. En 1505, on chargea Giorgione et le Titien des peintures extérieures du nouveau Fondaco dé Tedeschi. La façade principale fut confiée au premier; mais le triomphe de Judith, qu'exécuta le Titien sur l'un des côtés du bâtiment, le plaça dans l'opinion au-dessus de son compétiteur. Un autre grand ouvrage, l'*Assomption*, qui se voit aujourd'hui dans l'une des salles de l'Académie des Beaux-Arts, le mit tout-à-fait hors de ligne. Le Sénat de Venise le chargea d'achever les peintures commencées dans la salle du grand Conseil par Bellini, et pour le récompenser, lui accorda le titre de premier peintre de la république. Alphonse d'Este l'employa à Ferrare : à son retour à Venise, Léon X le fit appeler à Rome; mais le grand artiste refusa son hospitalité, ainsi que celle de François I. L'admiration de ses compatriotes ne connut bientôt plus de bornes : l'Arioste le consultait; l'Arétin, qui narguait les rois, devint le flatteur de l'artiste, et lui obtint l'insigne honneur de peindre Charles-Quint, à Bologne. Ce monarque posa jusqu'à trois fois devant lui, le combla d'honneurs, lui

accorda le titre de chevalier, le diplôme de comte palatin, et lui montra son admiration et même sa déférence dans toutes les assemblées publiques. En 1545, il céda aux instances de Paul III, se rendit à Rome, y travailla pendant un an pour le pape et pour les Farnèse, connut Michel-Ange, l'admira sans orgueil et sans jalousie, ainsi que l'illustre Raphaël qui ne vivait plus que par ses ouvrages. S'étant arrêté à Florence en revenant de Rome, le Titien n'y excita aucun enthousiasme, sollicita en vain l'honneur de faire le portrait de Côme de Médicis et se hâta de revenir à Venise. Quoique âgé de soixante-dix ans, il avait conservé toute la vigueur de la jeunesse et ne cessait de produire des chefs-d'œuvre. Deux fois Charles-Quint l'avait appelé à Augsbourg, en 1548 et en 1550, puis il l'avait emmené à Inspruck. Le Titien travailla également pour le successeur de ce prince, et c'est ainsi que ses plus belles œuvres se trouvent en Espagne. En 1557, il alla pleurer, loin de Venise, la mort de son ami l'Arétin, s'arrêta à Tercento et à Spilemberg, apprit la mort de son auguste bienfaiteur, Charles-Quint, eut en même temps à déplorer les désordres de son fils Pomponius, et trouva dans le travail une consolation à tous ses chagrins. Il s'occupait encore lorsqu'il succomba à la peste de 1576, âgé de près de cent ans.

Le Titien faisait un choix sévère de figures et de détails; peintre inimitable de la nature, il excella à exprimer les nuances les plus délicates, les sentiments les plus opposés; son talent varié brilla tour-à-tour dans les sujets sacrés, profanes, mythologiques et champêtres; à toutes ses qualités, plus que satisfaisantes pour constituer le grand peintre, le Titien réunit celle d'être le premier coloriste de l'Italie; en

vain a-t-on examiné, sacrifié même quelques-uns de ses tableaux, personne n'a pu découvrir son secret, et l'œil le plus exercé se flatterait en vain de suivre les traces d'un pinceau dont on ne peut assez admirer les prodiges. Le Titien, par son exemple, détacha les Vénitiens de l'imitation servile des Anciens, sans dédaigner toutefois leurs chefs-d'œuvre. Dans ses compositions, rien n'est inutile, et tout paraît nécessaire; on n'oserait supprimer les moindres accessoires, sans craindre de nuire à l'harmonie de l'ensemble. L'expression de ses figures est inimitable : il ne se bornait pas à saisir le caractère d'une passion, il la nuançait de plusieurs manières en marquant, pour ainsi dire, les degrés de souffrance ou de joie des différents acteurs. Non moins renommé dans ses portraits, l'histoire nous apprend qu'ils étaient d'une ressemblance admirable, en ce qu'ils dépeignaient l'homme moral en même temps que l'homme physique : c'est beaucoup, sans doute, de retracer la physionomie, mais c'est bien un autre mérite de laisser sur les traits l'empreinte ineffaçable des vertus et des vices. Préférant le bonheur domestique aux jouissances de la fortune et de la gloire, aussi modeste que plein de génie, sa belle âme ne se laissa point corrompre par les louanges de l'Arétin, ni par les honneurs dont il fut accablé. On peut lui reprocher d'avoir renvoyé de son école le Tintoret, dont les progrès excitaient sa jalousie : du reste, il répara cette erreur en se faisant remplacer par lui dans des travaux importants qu'il devait exécuter (1).

Cinq médailles.

La première, uniface, de 9 2/3 centimètres, offrant le buste

(1) Siret, ouv. cité, p. 341-342.

de face, sous lequel : VARIN. Inscrip. VERA TITIANI EFFIGIES (1).

La deuxième, de 3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C. Insc. TITIANUS : PICTOR. ET : EQUES.

R. La Renommée embouchant deux trompettes, précédée par un Génie tenant un flambeau allumé (2).

La troisième, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. DIVUS P. ARRETINUS FLAGELLUM PRINCIPUM.

R. Le buste à gauche, sous lequel : C. Insc. TITIANUS PICTOR ET EQUES (3).

La quatrième, en plomb, de 6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : NIC. CERBARA F. ROM. Insc. TITIANUS VECELLIUS.

R. La Madeleine. A sa gauche : TITIANUS VECELLIUS INV. ET PIN. A sa droite : NICOLAUS CERBARA SCULP.

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : PIETRI F. Insc. TITIANUS VICELLI.

R. NATUS CADUBRII IN FORO JULIENSI IN ITALIA AN. 1477. OBIIT AN. 1576. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit.

TOMMASINI (JACQUES), professeur de médecine, pratiqua

---

(1) Mus. Mazz. cité, vol. 1, p. 362, pl. 80, n° 6.

(2) Ibid., n° 7.

(3) Ibid , p. 291, pl. 60, n° 3. — Je décris plus loin une autre médaille avec les noms de LÉONARD DE VINCI et du TITIEN. Voir l'article consacré au premier de ces peintres.

à l'Université de Bologne, fit sienne la théorie de Rasori, qu'il augmenta beaucoup.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : L. MANFREDINI F. Insc. A. GIACOMO TOMMASINI.

R. Une guirlande, au centre de laquelle le bâton d'Esculape. Insc. (Continuation de celle de l'avers) : I DISCEPOLI RICONOSCENTI. 1822.

TRAFVENFELT (ÉRIC-CHARLES), médecin de mérite, naquit à Stockholm en 1774, devint professeur de médecine au Collége de Santé, et remplit pendant cinq ans, avec zèle et dévouement, les fonctions de secrétaire de la Société de Médecine de Suède.

Médaille, en argent, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : M. FRUMERIE. Inscrip. C. TRAFVENFELT M. D. R. COLL. SAN. PROF. EQU. O. ST. P. ET V.

R. Une guirlande de laurier avec cette inscription au centre : SODALI DILECTO ET PER QUINQUE AN. SECRETARIO OPT. MERITO SOCIETAS MEDICORUM SUEC. 1817 (1).

TREW (CHRISTOPHE-JACQUES), savant naturaliste, naquit à Lauffen, petite ville du pays de Nuremberg, le 26 avril 1695 (2). Son père, qui était pharmacien, lui enseigna les premiers principes de la botanique et de la pharmacie. En 1711, le jeune Trew fut envoyé à l'Université d'Altdorf. Il y étudia la médecine, y reçut la licence en 1715, et le grade de docteur

(1) SACKLÉN, ouv. cité, p. 242.

(2) DEZEIMERIS, ouv. cité, art. *Trew*, le fait naître en 1696, tandis qu'ÉLOY et d'autres le font naître en 1695.

l'année suivante. Il fit un voyage scientifique dans les diverses parties de l'Allemagne, en Suisse, en France, dans les Pays-Bas, séjourna quelque temps à Dantzig, alla passer quelques mois à Kœnigsberg et rentra dans sa ville natale, où il exerça son art avec éclat. En 1720, il fut appelé dans le collége médical de Nuremberg, dont il devint doyen en 1744. Associé dès 1727 à l'Académie impériale des Curieux de la nature, il en fut nommé président en 1746. Trew mourut le 18 juillet 1769, âge de soixante-quatorze ans.

Cet homme éminent, que les Académies des Sciences de Londres, de Berlin et de Florence s'étaient adjoints comme membre honoraire, fit à l'Université d'Altdorf un don digne de la munificence d'un prince. C'étaient des manuscrits, des livres rares, des dissertations, des gravures, des tableaux, des machines et instruments de chirurgie et de physique, enfin des productions des trois règnes de la nature. Sa veuve ajouta à ce legs un capital de 6000 florins.

Médaille, en argent, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : C. P. C. VESTNER F. In. C. D. CHRISTOPHOR' JACOBUS TREW.

R. NATUS LAUFFAE NOR. 1695. DOCTOR RENUNCIAT. ALT. NOR. 1716. IN INCL. COLL. MED. NOR. RECEPTUS 1720 ILL. AC. CAES. N. C. ADSCR. 1727. SER. PR. ON. BR. CONS. AUL. ET ARCH. CONST. 1736. (1).

TRIEST (Pierre-Joseph) naquit à Bruxelles, le 31 août

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 303, pl. 172, n° 8. — Spies cité, vol. 3, p. 9. La description, que je donne d'après le spécimen de ma collection, diffère de celle de Rudolphi.

1760. Il commença ses humanités au Collége des Jésuites de sa ville natale, et, après la suppression de cette Société, alla les achever à Gheel (1). Ayant terminé sa philosophie à l'Université de Louvain, il entra, en 1782, au séminaire de Malines, reçut les ordres en 1786, et remplit les fonctions de vicaire d'abord à Assche, près de Bruxelles, ensuite à Malines, dans la paroisse de Notre-Dame d'Hanswyk. Ce fut dans ce poste qu'il donna la première preuve de son généreux dévoûment à l'humanité. Une espèce de typhus exerçait ses ravages dans l'hôpital militaire. Déjà plusieurs médecins et ecclésiastiques avaient succombé victimes de leur zèle. La crainte d'une mort presque certaine ne peut arrêter le jeune vicaire d'Hanswyk; il ne cesse de prodiguer à ses frères mourants les secours de l'humanité et les consolations de la religion; il tombe à son tour, atteint de la contagion, mais il a le bonheur de se retablir.

La tourmente révolutionnaire avait cessé. L'abbé Triest, qui, pendant ce temps, s'était prudemment tenu à l'écart, fut nommé, en 1797, au concours, curé et chanoine à Renaix. C'est là qu'à la faveur du calme qui renaissait, il reprit sa mission évangélique, et institua, pour de pauvres orphelines, une école qui existe encore, et à laquelle il voua, toute sa vie, un affectueux souvenir. Devenu curé de Lovendeghem, riche

---

(1) Ce village, situé à trois lieues d'Anvers, est renommé par l'usage qui s'y pratique, de temps immémorial, d'y recevoir dans chaque maison, comme pensionnaire, un aliéné. La pureté de l'air, les soins affectueux dont ces malheureux sont entourés, l'espèce de liberté dont ils jouissent, amènent souvent une grande amélioration dans leur état. Le Gouvernement y a créé un établissement d'aliénés, à la tête duquel il a placé un médecin directeur.

et beau village situé sur le canal de Gand à Bruges, il y réalisa une pensée qui le poursuivait depuis longtemps. Au moyen d'une faible somme de 3,300 francs, que lui fournit une main bienfaisante, il y fonda l'établissement de l'ordre hospitalier des Sœurs de la Charité, destinées à servir les malades des deux sexes, à soigner les femmes aliénées, à instruire les sourdes-muettes, à diriger des pensionnats de jeunes filles, à élever des orphelines et d'autres enfants pauvres. Cette institution acquit bientôt une juste renommée.

Deux Français qui ont laissé parmi nous d'honorables souvenirs, l'évêque Fallot de Beaumont et le préfet Faipoult, accompagnés du comte Dellafaille, alors maire de la ville de Gand, voulurent être témoins oculaires de cette philanthropique institution. Peu de jours après, ils invitèrent le curé Triest à venir s'établir à Gand, dans l'ancienne abbaye de Terhaeghen, qu'un décret de Napoléon I venait de céder en toute propriété à la Congrégation des Sœurs de Charité (1). Triest apporta tous ses soins à son organisation et elle devint la maison-mère. Depuis, il fonda de nouveaux et nombreux établissements pour les infortunés de l'un et de l'autre sexe. L'évêque Fallot de Beaumont, appréciant les vertus chrétien-

(1) Cette vaste abbaye, convertie en fabrique, depuis la révolution française, se trouvait alors dans le plus triste état de délabrement. L'abbé Triest y plaça pour lui un lit qu'il s'était procuré dans une maison voisine; mais apprenant qu'il se trouvait dans ce quartier populeux une vieille femme infirme dans la plus profonde misère, il la fit apporter à l'instant dans son nouvel hospice, lui donna le seul lit dont il pût disposer pour lui-même, et, pendant dix nuits, une chaise suffit au repos de l'homme de bien !

nes et le rare dévoûment de ce philanthrope, l'admit, en 1807, à son chapitre, et le nomma chanoine honoraire de Saint-Bavon. Il devint chanoine titulaire lorsque l'évêque Van de Velde prit possession de son siége épiscopal.

Ce fut en 1806 que l'abbé Triest fonda, pour prendre soin des femmes indigentes, la société connue sous le nom de Dames de la charité maternelle. La comtesse douairière d'Hane de Steenhuyze en fut la première vice-présidente. Dans la même année, il institua encore à Gand les Frères de la Charité, auxquels il confia la mission de servir les malades, de soigner les aliénés, d'instruire les sourds-muets, les orphelins et les enfants pauvres. Les services qu'il ne cessait de rendre aux infortunés, attirèrent l'attention du Gouvernement; il reçut en 1818 la décoration de chevalier de l'ordre royal du Lion Belgique. Elle était accompagnée d'un magnifique exemplaire de la bible de Sacy et d'une lettre d'envoi conçue en des termes qui honoraient à la fois l'homme bienfaisant à qui elle s'adressait, et le souverain lui-même.

Regardé, à juste titre, dans sa ville adoptive, comme la providence des pauvres, Triest fit partie de toutes les institutions philanthropiques de Gand : il était membre de l'administration des prisons, de celles du Mont-de-piété, de l'atelier de charité, des hospices civils.

Deux congrégations, les sœurs noires et les fileuses, vont en ville, de temps immémorial, soigner les malades de leur sexe. On éprouvait le besoin d'une association analogue pour les hommes. Elle fut instituée en 1825.

Les établissements dus à l'initiative de l'abbé Triest et desservis par ses frères et sœurs de charité, s'élèvent à qua-

rante-six et renferment une population d'environ sept mille pensionnaires (1).

Le chanoine Triest reçut le 21 juin 1834, un témoignage bien doux de la reconnaissance publique. Le conseil de régence de la ville de Gand, réuni ce jour extraordinairement, remit solennellement à M. Triest la médaille d'or de la Société Monthyon et Franklin. Cette remise fut faite au nom des Belges, représentés par l'honorable Joseph Van Crombrugghe, alors bourgmestre, et au nom des Français, représentés par le brave Paillette de la Villette, député de la Société parisienne, dans cette solennité touchante. Nous ne pouvons nous refuser à transcrire les lignes suivantes extraites de la lettre adressée par le professeur A. Jarry de Marcy, fondateur-directeur de la Société Monthyon et Franklin, à la municipalité de Gand: « Pour des bienfaits tels que ceux du vénérable abbé Triest, l'amour et les bénédictions des peuples ne reconnaissent plus de frontières. » Peu de temps après, le roi Léopold le décora de son ordre, et, au moment de célébrer son jubilé de cinquante années de prêtrise, ce philanthrope mourut le 24 juin 1836, à l'âge de soixante-seize ans (2).

---

(1) Ces institutions sont situées à Gand, à Tournai et dans ses environs, à Lovendeghem, Waerschoot, Eecloo, Bruges, Courtrai, Saint-Genois, Renaix, Berleghem, Saeffelaere, Melsen, Anvers, Beerthem, Saint-Trond, Louvain et Bruxelles. L'on conçoit que, malgré les grandes ressources dont il disposait, l'abbé Triest ne pouvait pas entretenir un aussi grand nombre d'infortunés; aussi les gens riches et les communes paient-ils une pension modique pour l'entretien des individus qu'ils placent dans ces établissements.

(2) Ce jubilé devait avoir lieu le 29 du même mois; tous les préparatifs étaient faits. — *Portraits et histoire des hommes utiles*, etc., publiés par la Société Monthyon et Franklin, 1834.

Le Gouvernement lui a fait élever un monument dans l'église des SS. Michel et Gudule, à Bruxelles. Il occupe la première chapelle, de droite, près du transept, dans la partie inférieure de l'église.

Ce fut à l'occasion des fêtes de septembre 1846, que fut complétement achevé et livré à l'appréciation du public ce monument qui constitue, sans contredit, l'une des productions les plus remarquables de la statuaire contemporaine en Belgique.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : J. LECLERCQ. F. Insc. LE CHANOINE P. J. TRIEST.

R. Une couronne, sous laquelle : PERTRANSIVIT BENEFACIENDO. — BRUXELLES. 1836.

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, derrière lequel : une étoile et en dessous : F. DE HONDT. Inscrip. PETR. JOS. TRIEST BRUX. CAN. CONG. S. VINC. A PAUL. IN BELG. FUND. ET PROP.

R. Un mausolée. Sur la partie supérieure : A $\overset{P}{X}$ Ω . Dans le milieu : un pélican aux ailes étendues. Au-dessous : OBIIT GAND. 1836 ÆT. 76 (1).

TRINCAVELLA ou TRINCAVELLI (VICTOR), l'un des restaurateurs de la médecine grecque, naquit à Venise en 1496. Il fit ses études littéraires et philosophiques à Padoue, et commença ses études médicales dans la même université; il alla ensuite les achever à Bologne. Après sept ans de séjour dans

(1) GUIOTH, ouv. cité, p. 220, pl. 32, nos 239 et 240.

cette ville, il retourna à Padoue, où il prit le laurier doctoral, et alla se fixer dans sa ville natale. Peu après il y fut chargé de la chaire de philosophie, que Sébastien Fuscareni venait de quitter. Pendant son professorat, les habitants de l'île Murano, atteints d'une maladie épidémique, s'adressèrent au Sénat de Venise pour en obtenir des médecins; Trincavelli fut choisi et se dévoua généreusement au service des malades, et il le fit avec tant de succès qu'en peu de temps toute trace d'épidémie avait disparu. Il retourna ensuite à Venise, où il fut reçu avec enthousiasme et fut admis par acclamation au Collége de médecine. Choisi, en 1551, pour succéder à J.-B. Monti, dans la faculté de médecine de l'Université de Padoue, il exerça sur cette école une influence prodigieuse, dont il usa pour rappeler les élèves à l'étude des médecins grecs, d'Hippocrate surtout, qu'il expliqua, le premier, sur le texte original. Ce savant servit l'humanité jusqu'aux derniers jours de sa vieillesse avec un zèle qui ne put être égalé que par son désintéressement, et mourut en 1568.

Sa réputation de médecin habile autant qu'érudit éclipsa les plus grandes célébrités contemporaines. Il obtint dans la pratique et dans le professorat les plus beaux succès auxquels un homme pût prétendre et fut comblé d'honneurs et de richesses. Outre un grand nombre d'éditions grecques, dont il donna le texte pour la première fois, on a de lui des œuvres médicales avec les observations de Welsch.

Médaille, de 8 centimètres, que Rudolphi a remarquée dans la collection de Goetzius.

A. Le buste. Insc. VICTOR TRINCAVELLUS.

R. Le buste. Insc. FRATER VINCENTIUS (1).

---

(1) HAUSCHILD, ouv. cité, nº 200.

TRONCHIN (Théodore), praticien renommé, naquit à Genève en 1709. Il fit ses études à Cambridge, puis se rendit en Hollande, où il devint l'un des disciples de Boerhaave. Après avoir pratiqué pendant quelque temps à Amsterdam et avoir été président du conseil médical de cette ville, il fut appelé à Genève, en 1750, avec le titre de professeur honoraire. Ardent propagateur de l'inoculation varioleuse, il se rendit à Paris pour inoculer le duc de Chartres, devint le premier médecin du duc d'Orléans et fut bientôt le médecin le plus répandu dans les hautes classes de la société. Les richesses qu'il accumula ne le trouvèrent pas insensible aux misères des pauvres; il leur prodigua, avec ses conseils, la plus forte part de ses biens. Ce médecin mourut à Paris le 30 novembre 1781.

S'il faut en croire Chomel, dans son *Essai historique de la médecine en France* (1), Tronchin rejetait de sa pratique la saignée, les purgatifs, les lavements, le quinquina, l'opium, l'émétique, le lait, les bains, les eaux minérales, les vésicatoires, etc. Il se bornait à conseiller les frictions, du mouvement, de l'exercice, de longues promenades à pied, l'usage du vin, de la viande froide. Il croyait que toute fièvre était critique dans les maladies; il l'excitait donc, l'entretenait par des remèdes échauffants, des cordiaux, des gommes précieuses, etc. Il croyait par là faciliter les crises, dont il attendait patiemment la guérison du malade. Cette pratique, bonne pour quelques cas de vapeurs hystériques, ne pouvait convevenir dans les affections aiguës, où un traitement franchement antiphlogistique est seul capable d'enrayer la maladie.

---

(1) Page 25, note.

Médaille, en argent, du poids de 12 onces.

A. Le buste. Insc. THEODORUS TRONCHIN.

R. TUTISSIMUS IBIS. Exergue : SECURITAS POPULI PARMENSIS 1734 (1).

TULPIUS ou TULP (NICOLAS), excellent observateur, médecin et magistrat, naquit à Amsterdam le 11 octobre 1593, y pratiqua son art pendant cinquante-deux ans avec la plus honorable distinction, devint échevin et successivement bourgmestre de sa ville natale, fonctions qu'il remplit noblement et avec vigueur jusqu'à quatre fois. Il réchauffa le courage de ses concitoyens, prêts à céder aux armes victorieuses de Louis XIV, et sauva sa patrie. Il mourut en 1674, selon Éloy, mais, d'après d'autres, en 1679. Tulpius nous a laissé un heureux choix d'observations remarquables recueillies dans sa longue pratique.

Médaille, en argent, de 4 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. N. TVLP. AMSTERD. COS. IIII. SENATOR. ANNIS. QVINQVAGINTA.

R. Sur une montagne s'élève un cèdre, dont le sommet perce les nuages. Insc. VIRES. ULTRA. SORTEMQUE. SENECTÆ (2).

VAHL (MARTIN), professeur de botanique et écrivain dis-

---

(1) Cette médaille fut frappée à l'occasion de l'inoculation du duc de Parme. — HALLER, ouv. cité, vol. 1, p. 165, n° 283.

(2) VAN LOON, ouv. cité, vol. 3, p. 69. — KOEHLER cité, vol. 13, p. 330. Le premier de ces auteurs a pris l'arbre qui figure au revers de cette médaille pour un platane; le second soutient que c'est un cèdre, parce qu'il se trouve sur une montagne et que son sommet perce la nue, et que le cèdre est plutôt que le platane le symbole de la verte et active vieillesse. N'oublions pas que c'est à l'âge de soixante-dix-huit ans que Tulpius, par son ardent patriotisme, sauva sa patrie.

tingué, naquit le 10 octobre 1749 à Bergen, en Norwége, et mourut à Copenhague, le 24 janvier 1804, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Médaille, en argent, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : GIANELLI. Inscrip. MARTINUS VAHL PROFESSOR BOTANICUS HAFNIAE. NAT. D. 10 OCT. 1749. DEN. D. 24 JAN. 1804.

R. Les Heures dansant. A la droite : M. F. Insc. TE VARIIS SCRIBENT IN FLORIBUS HORAE. Exergue : AMICI F. C.

VALCARENGHI (PAUL), médecin de mérite, né à Crémone, et mort en 1780, membre de plusieurs sociétés savantes d'Italie, fut professeur de médecine à l'Université de Pavie et à l'École palatine de Milan, et conseiller médecin du duc de Modène. Il a donné l'histoire des constitutions médicales de sa ville natale de 1734 à 1740.

Médaille, en bronze, de 8 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. PAULUS VALCARENGHIUS PHYS. COL. CREMON. COM. ET EQ. P. M. PROF. PAP. ET MEDIOL.

R. Deux femmes debout, représentant la Chimie et la Botanique, entourées de leurs attributs et de ceux de l'anatomie. Vers la droite : A. S. Inscription : CLARESCIT UTRINQUE. Exergue : 1752 (1).

VALLISNIERI (ANTOINE), médecin distingué et l'un des plus habiles naturalistes du XVIIe siècle, naquit le 3 mai 1661, à Trasilico, château du pays de Carfagnana, dans le Modénais. Il commença ses études à Scandiano, et les continua à

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 408, pl. 200, n° 3.

Modène et à Reggio. En 1683, il se rendit à l'Université de Bologne, où il s'attacha avec prédilection aux leçons de Salani et de Malpighi. Il fut reçu docteur en médecine en 1685. Il passa ensuite à Venise, puis à Parme, où l'attira la réputation du professeur Jacques-Pompée Sacco. En 1689, Vallisnieri alla se fixer à Scandiano pour s'y livrer à la pratique de l'art de guérir, mais sans négliger les sciences naturelles, pour lesquelles il avait la plus forte inclination. L'étude des insectes, qu'il cultiva, à l'exemple de Goedart, de Swammerdam, de Malpighi, de Redi et d'autres savants, le conduisit aux belles découvertes qu'il nous a laissées dans ses ouvrages. Ces succès appelèrent l'attention sur lui. Il fut choisi en 1700 pour occuper à Padoue la chaire extraordinaire de médecine pratique, en remplacement de Sacco, son ancien professeur; en 1709, il monta à la seconde chaire de théorie, et deux ans après à la première, dans laquelle il succéda à Dominique Guglielmini.

Membre de presque toutes les académies d'Italie, associé à celle des Curieux de la nature, sous le nom de Philagrius, il devint membre de la Société royale de Londres. De brillantes offres lui furent faites pour l'appeler à Rome, en qualité de médecin du pape, place que la mort de Lancisi avait laissée vacante. On lui offrit aussi à Turin la première chaire de la Faculté de médecine, avec de très-forts appointements; mais ce fut en vain, il resta fidèle à l'Université de Padoue. En 1728, le duc de Modène le créa chevalier, de son propre mouvement, par lettres patentes du 30 janvier, qui accordaient la même qualité à tous ses descendants aînés. Vallisnieri succomba à une pleurésie, le 28 janvier 1730, à l'âge de soixante-neuf ans.

Vallisnieri a pris une part active aux progrès des scien-

ces; mais c'est principalement à ses recherches sur les divers systèmes de la génération qu'il dut sa célébrité et les suffrages de Buffon et d'autres savants recommandables. Il adopta le système des ovaristes, et combattit par des arguments nouveaux celui de la génération spontanée. A ne le considérer que comme médecin, on trouve dans ses écrits le germe de plusieurs principes sur lesquels s'appuie l'école actuelle d'Italie. Le nom de *Vallisneria* a été donné à un genre de plantes en son honneur.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 8 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : F. SELVI 1727. Inscrip. ANTONIUS VALLISNERIUS PUB. PRE. PAT. PROFESS.

R. Une femme assise, examinant attentivement, au moyen d'une loupe, un objet d'histoire naturelle, déposé sur une table, aux côtés de laquelle se voient des armoiries. Inscrip. R. DILIGENS. E. DELECTUS (1).

La seconde, en bronze, de 8 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. ANTONIUS VALLISNERIUS. PUB. PRI. PAT. PRO.

R. Une femme, représentant la Nature, exhibant des objets d'histoire naturelle, qu'une autre femme, assise devant une table, examine à la loupe. Insc. TANTUM IN MODICIS QUANTUM IN MAXIMIS. Exergue : A. SELVI F. (2).

VAN ASSCHE (Henri), un des peintres les plus distingués de l'École flamande moderne, chevalier de l'ordre de Léo-

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 281, pl. 168, n° 1.

(2) Ibid., n° 2.

pold, naquit à Bruxelles en 1775. Il montra dès ses plus jeunes années un goût décidé pour la peinture. Les premiers principes de dessin lui furent enseignés par son père, comme délassement, pendant ses années d'études. Il s'adonna ensuite à la peinture sous J.-B. Deroi, qui le prit en affection et qu'il accompagna pendant plusieurs années dans ses études d'après nature. Il fit différents voyages en Ardennes, en Allemagne, en Suisse, en France et en Italie, d'où il rapporta plusieurs études très-riches. Van Assche mourut à Bruxelles, le 10 avril 1841. Il maniait le pinceau avec tant d'aisance, qu'il achevait ses tableaux d'après nature sur les lieux mêmes, et avec une telle perfection, que les amateurs les estimaient autant que ceux terminés dans ses ateliers. Vers la fin de sa carrière, couronnée par de constants succès, son talent remarquable et la connaissance approfondie de son art lui avaient valu l'honneur de faire partie des jurys de presque tous les concours de peinture.

C'est la commission des artistes qui a fait frapper la médaille que nous décrivons ici (1).

Médaille, en bronze, de 6 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : HART FECIT. Insc. HENRI VAN ASSCHE.

R. Dans le champ un tableau, à l'angle gauche duquel se trouve une couronne; des cartons; sur la couverture du premier : H. V. A.; un châssis, une palette et des pinceaux; la croix de chevalier de l'ordre de Léopold, et des médailles. Insc. LES ARTISTES A HENRI VAN ASSCHE NÉ A BRUXELLES EN 1775 MORT LE 10 AVRIL 1841 (2).

---

(1) Cette commission était composée de MM. Lambrichs, Delvaux et Cluysenaar.

(2) GUIOTH, ouv. cité, p. 298, pl. 47, n° 313.

VAN BAVEGHEM (Pierre-Joseph), médecin belge de mérite, chirurgien au régiment du prince Salm-Salm, membre de l'ancienne Société de Médecine de Gand, des sociétés médico-chirurgicales de Bruxelles et d'Anvers, naquit le 2 décembre 1745, au Markgraeve-Leye-lez-Anvers, et mourut le 29 janvier 1805, à l'âge de soixante ans, à Baesrode, village près de Termonde, où il s'était établi.

Malgré l'opinion assez répandue dans ce temps que l'opération césarienne était constamment funeste, Van Baveghem osa l'entreprendre, et son exemple n'a pas peu contribué à faire revenir ses collègues de leur opinion erronée. Il publia un travail sur cette opération avec ses réflexions (1), et un autre sur la maladie des pommes de terre (2). Ce dernier est un mémoire en réponse à la question proposée en 1779, par le magistrat de la châtellenie d'Audenarde; mais le prix ne put être adjugé qu'en 1782, à cause des informations et des renseignements qu'il fallut prendre sur les lieux. Van Baveghem est également l'auteur d'un ouvrage sur les fièvres en général, sur la fièvre putride et la dyssenterie en particulier, etc., dans lequel il traite des institutions médicales et de l'hygiène de notre pays; il y décrit la dyssenterie épidémique et les fièvres putrides, intermittentes et larvées (3).

---

(1) Sous ce titre: *Tractaet ofte oordeelkundige aenmerkinge over de beruchte keyzersnede.* Dendermonde, 1773; in-8°, fig.

(2) *Prys-verhandeling over de ontaerding der aerdappelen, op koste der Casselrye van Audenaerde, met den dubbelen eerpenning beschonken.* Dordrecht, Blussé, 1782; in-8°. Ibid., 1783, chez Blussé, sous le titre : *Kort doch noodzakelyk bericht tot het landvolk om de aerdappels in hunne waare deugd, geaardheid en voortkrollen te bewaaren;* in-12° de 27 pages. C'est l'abrégé du précédent.

(3) *Verhandeling over de koortsen in t'algemeen, dog bezonder over de rotkoorts en roodeloop, welke sedert de tien à twaelf laetste jaeren alom in de Neder-*

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. PIERRE-JOSEPH VAN BAVEGHEM, NÉ LE 2 DÉCEMBRE 1743 AU MARKGRAEVE-LEYE-LEZ-ANVERS, MORT A BAESRODE LE 29 JANVIER 1805 (1).

VAN BRÉE (MATHIEU-IGNACE), né à Anvers en 1773, se livra de bonne heure à l'étude du dessin, de la peinture et de toutes les sciences qui se rattachent à ces deux arts. En 1807, à peine âgé de trente-quatre ans, il fut nommé premier professeur de l'Académie d'Anvers, dont il devint plus tard directeur. En 1837, il reçut la croix de chevalier de l'ordre de Léopold. Van Brée mourut dans sa ville natale en 1839.

Van Brée ouvre l'ère de l'École flamande moderne (2). Comme professeur, il est un de ceux qui ont le plus contribué au progrès et à la gloire de la peinture en Belgique; comme peintre, ses tableaux lui assignent un rang distingué.

Médaille, en bronze, de 6 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : HART FECIT. Inscrip. MATHIEU IGN. VAN BRÉE DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE D'ANVERS.

R. Sur le tour, entre deux rosaces, et sur la partie supérieure : NÉ A ANVERS 1773. MORT DANS LA MÊME VILLE, 1839. Sur la partie inférieure : LE DÉSIR DE FAIRE LE BIEN. Dans le champ, sur une console, les attributs de la peinture, de la sculpture et du dessin. Un chapiteau, une tête casquée, des équerres, des ciseaux, un marteau, un bouclier aux armes

---

landen de schrikkelykste verwoesting hebben aengeregt. Dendermonde, by de weduwe Ducaju, 1788, 1789, 1790; 3 vol. in-8°, ensemble 1211 pages.

(1) Cette pièce, entièrement gravée au trait, est due au burin de Mr CH. ONGHENA.

(2) SIRET cité, p. 72.

d'Anvers, une palette, des portefeuilles; sur l'un d'eux se trouve le mot ANATOMIE; un livre, sur la feuille de gauche duquel, on lit : LEÇONS DE DESSIN OU EXPLICATION SUR LES 100 PLANCHES QUI FORMENT LE COURS D'ÉTUDES DES PRINCIPES DU DESSIN. M. VAN BRÉE ANVERS 1821. Un rouleau déroulé sur la palette où se trouve : HART F. 1843. Un autre rouleau au-dessous de la palette, sur lequel reposent quatre décorations. Derrière ces attributs, le clocher de la cathédrale d'Anvers (1).

VAN DER HAERT (HENRI-A.-V.), né à Louvain en 1794, élève de David, passe à bon droit pour un des meilleurs professeurs de dessin qu'ait eus la Belgique. Ses œuvres, parmi lesquelles on peut citer la belle lithographie du portrait de feu Kluyskens, sont malheureusement peu nombreuses. Attaché pendant quelques années seulement à l'Académie de peinture de Gand, il contribua puissamment à la régénération de cette institution, qui dut à son talent de rivaliser dignement avec les autres établissements de ce genre dans notre pays. Van der Haert était chevalier de l'ordre de Léopold, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature à Gand, et directeur de l'Académie de peinture de la même ville. Il y mourut le 5 octobre 1846.

Médaille, en bronze, de 6 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL F. Insc. H. A. V. VAN DER HAERT, NÉ A LOUVAIN EN 1794 MORT A GAND EN 1846.

R. Un serpent formant cercle, au milieu duquel : AU PEIN-

---

(1) GUIOTH, ouv. cité, p. 280, pl. 41, n° 289.

[illegible] QUI CONSACRA SES DERNIÈRES ANNÉES A LA DIRECTION DE L'ACADÉMIE ROYALE DE GAND. Insc. TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION ET DE REGRET. Exergue : Une étoile.

VAN DYCK (Antoine), naquit à Anvers le 22 mars 1599. Élève de Van Balen et de Rubens, il voyagea en Italie, en Hollande, en France et passa en Angleterre, où il se fixa. Le peu d'encouragements qu'il reçut et son goût pour le luxe lui firent abandonner presque entièrement l'histoire pour se livrer au portrait, où il a rivalisé avec le Titien. Ses portraits lui furent payés des sommes immenses en Angleterre, où Charles Ier lui fit l'accueil le plus flatteur et le décora de l'ordre du Bain. Il mourut à Londres, le 9 décembre 1641, des suites d'une phthysie, après y avoir épousé la fille de lord Ruthven.

Ce peintre célèbre travaillait avec une extrême facilité. On dit même que, ne pouvant suffire aux nombreuses commandes qui lui étaient faites, il se contentait de dessiner les portraits sur papier de demi-teinte, les faisait ébaucher par des peintres d'un mérite inférieur et les terminait ensuite en quelques coups de pinceau. Il lui arrivait souvent d'en commencer et achever ainsi plusieurs dans la journée. Il savait joindre dans ses portraits les perfections de l'art aux charmes de la vérité ; la simplicité naïve, dont il les ornait, plaisait à tout le monde. Une ressemblance frappante des traits et des étoffes [illegible]. Si on ne place pas Van Dyck, cependant, comme peintre d'histoire, au même rang que Rubens, on convient qu'il l'a surpassé par la délicatesse des carnations et par la belle fraîcheur des couleurs. Il n'a pas eu, il est vrai, la même abondance de génie, mais il avait des expres-

sions plus fines, un meilleur caractère de dessin, et plus de vérité dans la couleur (1).

Cinq médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. ANTONIUS VAN DYCK.

R. NATUS ANTVERPIA AN. 1599. OBIIT LONDINI AN. 1641.

La deuxième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : WOLFF F. Insc. ANTONIUS VAN-DYCK.

R. NATUS ANTVERPIÆ AN. 1599. OBIIT LONDINI AN. 1641. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1823. Durand edidit.

La troisième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL. Insc. ANTOINE VAN DYCK, NÉ A ANVERS EN 1599, MORT EN 1641.

R. Une palette et des pinceaux, sous lesquels l'inscription : VAN DYCK A CONTRIBUÉ NON MOINS QUE RUBENS A LA GLOIRE DE L'ÉCOLE FLAMANDE. SI COMME PEINTRE D'HISTOIRE IL APPROCHE DE CE MAÎTRE, IL LE SURPASSE COMME PEINTRE DE PORTRAITS, ET SON GÉNIE N'EST PAS MOINS FÉCOND. 1620, IL ENTRE CHEZ RUBENS QUI LE DIRIGE DANS L'EXÉCUTION DE PLUSIEURS TABLEAUX. 1621-1626, IL HABITE SUCCESSIVEMENT VENISE, FLORENCE, GÊNES, TURIN, ROME ET PALERME. 1631, IL VA EN ANGLETERRE ET ACQUIERT PAR SES TRAVAUX UNE IMMENSE FORTUNE A LA COUR DE CHARLES I QUI LUI DONNE LES INSIGNES DE L'ORDRE DU BAIN.

La quatrième, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL. Insc. ANTOINE VAN DYCK.

---

(1) SIRET, ouv. cité, p. 21.

R. VAN DYCK A CONTRIBUÉ NON MOINS QUE RUBENS A LA GLOIRE DE L'ÉCOLE FLAMANDE. S'IL APPROCHE DE CE MAÎTRE COMME PEINTRE D'HISTOIRE, IL LE SURPASSE COMME PEINTRE DE PORTRAITS, ET SON GÉNIE N'EST PAS MOINS FÉCOND. 1620, IL ENTRE CHEZ RUBENS QUI LE DIRIGE DANS L'EXÉCUTION DE PLUSIEURS TABLEAUX. 1621-1626, IL SÉJOURNE EN ITALIE. 1631, IL VA EN ANGLETERRE ET ACQUIERT PAR SES TRAVAUX UNE FORTUNE A LA COUR DE CHARLES I.

La cinquième, en bronze, de 6 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : LÉOPOLD WIENER. Insc. ANTOINE VAN DYCK.

R. La statue de Van Dyck. Sur les côtés : NÉ A ANVERS LE 22 MARS 1599 DÉCÉDÉ A LONDRES 9 DÉCEMB. 1641. Vers le bas : STATUE ÉRIGÉE A ANVERS 1856. En dessous : LÉOP. WIENER D'APRÈS L. DE CUYPER.

VAN EYCK (HUBERT ET JEAN), naquirent à Alden Eyck, le premier en 1366, et le second en 1386.

Hubert est, avec son frère, l'inventeur de la véritable peinture à l'huile (1). Quelques détails sur ce sujet ne seront pas inutiles; Jean Van Eyck, élève de Hubert, ayant exposé au soleil un tableau qui lui avait coûté beaucoup de soins, ce tableau, qui était sur bois, se sépara en deux.

Pour ne plus être exposés à voir ainsi détruire le fruit de leurs travaux, les deux frères se concertèrent et s'entendirent

---

(1) D'après M. ED. DE BUSSCHER, la couleur à l'huile s'employait à Gand en enduit ou teinte plate dès 1328, et peut-être bien avant; puis elle s'y constate en peinture plastique en 1338. 1339, 1344, 1355, et avec plus d'importance en 1411, 1419, 1425, 1434, etc., pour d'autres peintres que les frères Van Eyck. Voir le remarquable article sur ce sujet dans le *Messager des Sciences et des Arts*. année 1859, page 105 et suivantes.

sur l'emploi de quelques moyens chimiques, afin de tenter si, par le moyen des huiles cuites, ils ne pourraient pas faire sécher leur vernis sans devoir recourir au feu ou aux rayons solaires. Ils se servirent de l'huile de noix, mais surtout de l'huile de lin, comme les plus siccatives, et en les faisant cuire avec quelques ingrédients, ils finirent par composer un vernis admirable. Ils éprouvèrent de plus que les couleurs se mêlaient plus facilement et plus intimement avec l'huile qu'avec la colle ou le blanc d'œuf, dont on s'était servi jusqu'alors.

Cette découverte leur fut vivement contestée. Domenici, dans ses *Vite di Pittori napoletani,* prétend qu'on a peint à l'huile depuis le commencement du XIVe siècle, et cite en preuve plusieurs tableaux de peintres napolitains antérieurs aux Van Eyck. Lessing, dans une dissertation sur l'origine de la peinture, publiée en 1770, cite un manuscrit d'un peintre, nommé Théophile, vivant à la fin du Xe siècle, qui employait, comme il le dit lui-même, ses couleurs avec de l'huile. Raspe et Cicognara pensent également que l'emploi des couleurs avec de l'huile remonte au moins jusqu'à ce Théophile.

Mais pourquoi alors cette pratique ne s'est-elle pas perpétuée depuis cette époque ? Il est probable qu'on a dû l'abandonner dans la peinture des tableaux, par la raison que chaque fois que quelques coups de pinceau avaient été donnés avec une couleur à l'huile, le peintre était obligé d'exposer cette partie de son tableau aux rayons du soleil ou près d'un feu qui pouvait dégrader son œuvre, et d'attendre qu'elle fût sèche avant d'oser appliquer une autre couleur, de crainte qu'elle ne se mélangeât avec la première.

Ce n'est donc pas dans l'emploi des couleurs avec de l'huile

que consiste la découverte due aux frères Van Eyck, mais bien dans l'emploi ingénieusement combiné des huiles siccatives, qui permettent au peintre d'achever son tableau sans devoir recourir à d'autres moyens pour les faire sécher.

C'est en Belgique, dans nos Flandres, que cette admirable création vit le jour; c'est à Gand, dans la cathédrale de Saint-Bavon, qu'on peut admirer le véritable chef-d'œuvre de ces célèbres rénovateurs de l'art, l'*Adoration de l'agneau mystique*, qu'Hubert commença quatre ans avant sa mort, arrivée le 18 septembre 1426. Jean Van Eyck l'acheva, et alla s'établir à Bruges; il y vécut entouré de l'estime générale, et y mourut au mois de juin 1440 (1), s'il faut en croire une note

---

(1) Une circonstance qui doit faire croire qu'il y a une erreur dans cette date, c'est que vers la fin de 1444, Van Eyck fut appelé à Ypres pour y peindre un tableau qui devait être placé dans le chœur de l'église de la prévôté de Saint-Martin, au-dessus de la sépulture de Nicolas van Maelbeke, prévôt du lieu. Cette circonstance, très-remarquable pour la biographie de notre peintre, est constatée par l'extrait d'un manuscrit du XV[e] siècle, cité par M. De Bast. « Anno 1445 heeft meester Joannes Van Eycken, een befaemde schilder, binnen Ypre geschildert dat overtreffelyk tafereel, t'welcke gestelt wiert in den choor van Saint-Maertens, tot een gedachtenisse van den eerweirdigen heere Nicolaus van Maelbeke, proost van Saint-Maertens klooster, die daer vooren begraven ligt. » (Extrait d'un journal des Frères gris, *grauwe Broeders*).

Van Eyck se mit à l'œuvre, et cette composition était presque terminée lorsque la mort vint d'une manière soudaine enlever notre artiste à ses admirateurs et aux beaux-arts, en 1445.

L'époque précise de cet événement a longtemps été un objet de discussion pour les auteurs; mais aujourd'hui la plupart s'accordent à peu près sur ce point. D'abord, ni des tableaux, ni des pièces quelconques n'établissent que Jean Van Eyck ait vécu au-delà de 1445; de l'autre côté, un manuscrit du XV[e] siècle prouve qu'il travaillait cette année à Ypres; la composition ne fut point achevée et on la mit en place dans cet état; enfin un autre document contemporain nous montre la veuve de Jean Van Eyck prenant part à une loterie à Bruges le 24 février 1445 (1446, puisque l'année commençait encore à Pâques).

trouvée dans les archives de l'ancienne cathédrale de Saint-Donat de Bruges, et en 1446, d'après la médaille que je décris plus loin. Philippe-le-Bon le nomma son conseiller privé.

De tous les peintres contemporains des Van Eyck, personne ne comprit mieux qu'eux la perspective linéaire et les effets de la perspective aérienne. Leur coloris surpasse celui de l'École italienne. Ils formèrent plusieurs élèves, qui devinrent des peintres célèbres, et auxquels ils communiquèrent loyalement leur manière de traiter les huiles à peindre. Ce ne fut donc pas un secret qu'ils gardèrent pour eux, quoiqu'on l'ait supposé et même écrit.

Antonello de Messine appliqua, le premier, en Italie, dans ses tableaux, le procédé des Van Eyck; on lui a fait l'honneur de cette création dans ce pays; mais il est prouvé que ce peintre (1) se rendit à Bruges, où il apprit de Jean Van Eyck sa manière de peindre à l'huile; ce ne fut même qu'après la mort du maître flamand qu'Antonello retourna en Italie, où il communiqua la découverte belge à Domenico de Venise, qui, à son tour, en fit part à André del Castagno. Ce dernier, poussé par une odieuse jalousie, assassina Domenico, croyant rester seul possesseur de son secret.

L'apparition d'une aussi puissante individualité dans l'empire de la peinture que celle de Van Eyck, devait nécessairement exercer une immense influence sur l'art dans ce siècle.

Ses tableaux vinrent donner aux artistes florentins l'idée d'un coloris plus vigoureux et plus brillant et leur montrer le

(1) Le roi de Naples, René d'Anjou, avait reçu un tableau peint par Jean Van Eyck; Antonello de Messine fut admis à le voir, et il en fut émerveillé au point qu'il résolut de partir pour la Flandre et de prendre des leçons de Van Eyck; il arriva à Bruges vers 1437, et fut parfaitement reçu par le grand artiste belge.

beau côté du naturalisme. Les Vénitiens n'avaient pas encore en peinture un caractère aussi positif que l'École de Florence. Peu à peu Venise prit une individualité à elle. Des rapports commerciaux très-fréquents avec la Belgique, surtout avec Bruges, avaient amené les chefs-d'œuvre de Van Eyck à Venise.

En France, le Frère Guillaume et Jean Cousin mirent en pratique le procédé de notre peintre.

Mais c'est surtout dans sa patrie que Van Eyck fut compris. Il y est le créateur d'une école qui, pendant la première génération, se développe d'une manière supérieure. L'École de Cologne, comme la plus voisine, devait surtout subir des modifications par l'étude des beautés de cet artiste qui, plus développées, la dominèrent, et à la fin se fondirent en elle. L'influence de Van Eyck est encore évidente sur l'École de la haute Allemagne, qui ne se signale que durant la seconde moitié du XV[e] siècle, surtout par les ouvrages de Martin Schongauer, de Frédéric Herlen, de Hans Holbein et de Michel Wohlgemuth.

L'Académie de Bruges a fait élever une statue à Jean Van Eyck, que l'histoire appelle encore Jean de Bruges. Ce beau monument est en marbre blanc et d'un fini admirable; il est dû à l'habile ciseau du sculpteur Calloigne et se trouve dans le musée de cet établissement. L'on peut en voir le plâtre posé sur un piédestal, au milieu de la petite place plantée d'arbres, vis-à-vis l'hôtel-de-ville (1).

---

(1) *Messager des Sciences et des Arts,* ouv. cité, années 1823, p. 89, 135, 237; 1824, p. 127, 193, 438; 1825, p. 115, 153, 181; 1826, p. 268; 1829-30, p. 331; 1835, p. 1; 1838, p. 359; 1841, p. 299; 1842, p. 204; 1847, p. 513; 1848, p. 126. — *Les Églises de Gand,* par Kervyn de Volkaersbeke, Gand, 1857, 2 vol. grand in-8°, avec pl., t. 1, p. 41. — Siret, ouv. cité, art. Van Eyck, Hubert et



JEAN BAPTISTE
VAN HELMONT,
NÉ À
BRUXELLES
EN MDLXXVII,
Y MOURUT
LE XXX DÉC.
MDCXXXXIV.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Les deux bustes à gauche, sous le bras gauche : JOUV. (en lettres gravées). Inscrip. HUB. VAN EYCK 1366 † 1426 JEAN 1386 † 1446 NÉS A ALDEN EYCK.

R. Une banderole sur laquelle on lit : ALS IK KAN. En dessous : GÉNIES CRÉATEURS, ILS SONT LA MERVEILLE DE LA PREMIÈRE ÉCOLE FLAMANDE. JEAN FRAYA LA VOIE A SES SUCCESSEURS DANS PRESQUE TOUS LES GENRES... 1410... IL INVENTE A BRUGES LA PEINTURE A L'HUILE. 1419. — PHILIPPE LE BON LE NOMME SON CONSEILLER PRIVÉ. 1420. — LES DEUX FRÈRES COMMENCENT A GAND LE TABLEAU DE L'AGNEAU MYSTIQUE. 1428 — JEAN VA EN PORTUGAL ET EN ESPAGNE. 1431 — IL ACHÈVE SEUL L'AGNEAU MYSTIQUE.

VAN HELMONT (JEAN-BAPTISTE), le chef des spiritualistes et le plus puissant adversaire de la médecine de Galien, naquit à Bruxelles en 1577. Il suivit les cours de l'Université de Louvain avec un tel succès, qu'à l'âge de dix-sept ans, on voulut lui conférer la maîtrise en philosophie, honneur qu'il refusa modestement, en alléguant que son esprit était plus meublé de mots que de science, et qu'il ne possédait en tout que l'art de la dispute. Il entendit ensuite quelques leçons sur la magie du père Martin Delrio, chez les Jésuites. Entraîné vers les sciences médicales et naturelles, il étudia Dioscoride, Fuchs et Fernel, apprit par cœur les aphorismes d'Hippocrate, lut deux fois les œuvres de Galien, d'Avicenne et d'autres, et médita longuement les ouvrages modernes. Peu satisfait de cette étude, il sentait son aptitude à discuter sur toutes sortes de maladies, mais aussi son impuissance à

Jean, Antonello de Messine. — *Album biographique des Belges célèbres, dédié a S. A. R. le duc de Brabant.* Bruxelles, 1845, 2 vol. grand in-8°, pl., t. Ier, p. 1re et suivantes.

guérir le moindre mal. Ayant été infecté de la gale à cette époque, il consulta ses auteurs pour s'en débarrasser. Les médecins Galénistes l'attribuant à la combustion de la bile, à l'état salin du phlegme, il prit des purgatifs et s'en trouva plus mal. Dès lors, il songea à réformer la médecine; mais, pour augmenter ses connaissances, il voyagea dans les principales contrées de l'Europe. De retour dans sa patrie, il choisit Vilvorde pour lieu de retraite et s'y livra à des expériences chimiques, qui lui donnèrent de curieux résultats sur la formation des gaz.

Dans sa doctrine, l'archée de Paracelse forme un des points capitaux de la théorie; mais il y attache des idées plus claires et plus physiologiques : l'archée, qui est le principe le plus subtil du sang, est le fondement de la vie et de toutes les fonctions de l'économie animale (1). En vain chercherait-on l'origine des maladies dans l'intempérie des quatre humeurs, puisque les humeurs ne sont pas telles qu'on les conçoit, ou dans la lutte que les éléments ont entre eux, dans les qualités nuisibles des venins ou des matières contagieuses; elle réside uniquement, selon lui, dans l'état souffrant, la colère, la frayeur de l'archée; la cause éloignée des maladies peut être considérée comme la semence idéale de cette dernière. La maladie n'est pas un état négatif; c'est, au contraire, une réalité aussi positive que la santé elle-même. En veut-on la preuve? elle est dans la marche périodique des affections et dans leurs crises, qu'on ne peut expliquer autrement que par les intentions et les impulsions morbides de l'archée, qui de

(1) Il entendait par Archée ce qu'Hippocrate comprend sous le nom de Nature, ce que Stahl désigna plus tard sous celui d'Ame, ce qu'on indique aujourd'hui sous la dénomination de Forces vitales.

l'estomac, où elle commande en despote, envoie avec impétuosité son ferment vers d'autres systèmes organiques. Mais, de toutes les maladies, la fièvre est celle qui paraissait le plus confirmer l'idée que Van Helmont s'était formée de la puissance sans bornes de l'archée : il partait du principe que la même cause, qui détermine les actions dans l'état physiologique, produit aussi les mouvements contre nature dans l'état pathologique. Les causes de la fièvre sont toutes plutôt propres à offenser l'archée, qu'à produire une lésion dans la structure des parties ou à attirer le mélange des humeurs; les symptômes de cette maladie démontrent d'ailleurs ce principe : ainsi le froid est l'état de frayeur ou d'ébranlement de l'archée, la chaleur résulte de ses mouvements désordonnés et prouve qu'elle est disposée à réagir. Il dit expressément que toutes les fièvres ont leur siége dans les voies digestives ou dans l'estomac et la rate, qu'il appelle le duumvirat, et que l'archée exerce une action spéciale sur l'estomac. Il trace un tableau remarquable des fièvres essentielles qui ont leur siége dans l'estomac, tableau qui prouve que l'idée-mère, la base du physiologisme moderne, se trouve renfermée dans la doctrine de Van Helmont. Cette manière de voir sur les fièvres essentielles localisées dans l'estomac, qui a tant agité les médecins de notre époque, et dont Broussais a cru devoir se proclamer le fondateur, appartient primitivement, non seulement à Van Helmont, mais aussi à une de nos célébrités du XVII[e] siècle, au savant et modeste Rega, qui a amplement développé cette doctrine (1). Au lieu d'attribuer,

(1) Le réformateur français n'a jamais cité les sources auxquelles on est porté à croire qu'il a pu puiser.

comme les anciens, plusieurs maladies aux catarrhes et aux fluxions, Van Helmont les regarde comme l'effet des erreurs de l'archée, qui augmente outre mesure la masse du *latex*, humeur dont les anciens ont entièrement méconnu la nature (1). Ses idées sur l'inflammation, plus exactes que celles des dogmatiques ses prédécesseurs, sont très-remarquables; il dit positivement que la maladie tient à l'irritation et qu'elle attire le sang : or, dans son style toujours figuré, il désigne cette irritation par le terme d'épine (2). On ne peut lui contester la gloire d'avoir localisé plusieurs maladies attribuées avant lui aux vices généraux des humeurs. D'abord, il soutient que les maladies locales se manifestent, sans que le système entier y prenne part, et blâme en plusieurs endroits les Galénistes pour avoir attribué la gale, les ulcères cutanés et les congestions aqueuses, aux vices généraux des humeurs, plutôt qu'aux affections de la force sécrétoire. Ainsi, la dyssenterie est due à l'irritation locale du canal intestinal, et ne diffère des autres inflammations que par son siége. De même les flatuosités tiennent au développement des gaz, de l'acide

(1) Cette humeur est le sérum du sang qui n'a pas encore pris part à la nature saline de ce fluide; les mucosités expulsées par l'expectoration dans le catarrhe, et celles que rejettent les fosses nasales dans le coryza, ne découlent pas de la tête, et ne sont pas sécrétées par les artères, mais proviennent, d'après Van Helmont, du superflu des aliments qui demeure adhérent aux parois supérieures du pharynx.

(2) Dans la pleurésie, l'épine provient ou des affections de l'archée ou de l'air inspiré: l'archée envoie vers la plèvre les acides qui y coagulent le sang, irritent la trame organique et développent l'épine de l'inflammation. Mais Van Helmont n'explique pas très-clairement comment l'archée peut lancer son ferment acide dans les parties éloignées, puisque, suivant lui, la masse du sang ne subit jamais d'altération; cependant il nous fait connaître expressément que cet acide s'engendre hors des vaisseaux, et qu'il contribue à la coagulation du sang.

carbonique dans l'estomac, et du gaz inflammable dans les intestins; ce développement reconnaît pour cause la lenteur et l'inertie de l'archée. — Van Helmont croit que c'est l'estomac qui est d'abord affecté dans les maladies épidémiques, parce que l'air qui pénètre dans l'économie par la respiration, passe à travers le diaphragme, et porte les odeurs dont il est imprégné jusque dans l'estomac. C'est pour cette raison que la peste attaque d'abord le ventricule avec fureur, et c'est de là que proviennent les douleurs d'estomac et les vomissements. — Il rend hommage à l'anatomie, qu'il regarde comme une science essentiellement utile dans l'étude de la médecine. Il regrette que la partie pathologique de cette science soit si peu avancée : il rapporte même quelques autopsies, entre autres celle d'un pestiféré, dans l'estomac duquel il trouva trois escarres, qui avaient perforé les tuniques de ce viscère. Il ajoute qu'il a vu des escarres semblables dans l'estomac d'une fille qui s'était empoisonnée avec de l'arsenic.

La thérapeutique de Van Helmont consistait à combattre les souffrances de l'archée, à la stimuler, à régulariser ses mouvements, tout en dirigeant son attention sur l'altération locale des humeurs (1). Ses découvertes chimiques lui avaient appris la vertu de plusieurs remèdes du règne minéral : les mercuriaux, les antimoniaux, l'opium et le vin sont, dit-il,

---

(1) Dans cette intention, il avait recours à la diététique, et agissait sur l'imagination de ses malades : de là cette foi superstitieuse qu'il avait dans l'efficacité de certaines paroles, pour la guérison des maladies de l'archée, et celles produites, selon lui, par les sortiléges et les mauvais génies; de là l'enthousiasme avec lequel il embrassa la défense du remède universel, auquel il donna le nom de *liquor alkahest, ens primum salium*.

particulièrement agréables à l'archée, lorsqu'elle est en fureur dans les affections fébriles (1).

Van Helmont ne s'attachait pas à combattre directement les altérations des fluides sécrétés : en effet, comme elles sont en tout subordonnées aux troubles éprouvés par l'archée, il veut qu'on régularise seulement cette dernière, pour que les ferments acides et les autres âcretés cessent de naître. Ainsi il dit que, dans la goutte, on ne doit pas avoir le moindre égard aux acides, qui sont toujours le produit de l'affection; et si ses sectateurs avaient médité cet excellent principe, l'on n'eût pas vu tant de pernicieuses erreurs se glisser dans le traitement de cette maladie, comme dans celui d'une foule d'autres affections.

Le sang, dit-il, ne subit jamais d'altération tant qu'il est en circulation, les erreurs seules de l'archée provoquent la pléthore et la congestion, et la saignée devient une opération inutile : elle peut même devenir nuisible, en diminuant la masse de l'esprit vital qui agit dans le sang, et produire l'étisie (2).

---

(1) Parmi les préparations hydrargyriques, il recommande surtout le protochlorure de mercure, qu'il appelle mercure diaphorétique, et il l'emploie dans toutes les fièvres, les hydropisies, les maladies du foie, et les ulcères du poumon. Il fait usage du précipité blanc (hydrochlorate mercurio-ammoniacal) et du précipité rouge (oxide de mercure au maximum), à l'extérieur dans les ulcères. Les principaux antimoniaux, auxquels il a recours dans les fièvres, sont le soufre doré et l'antimoine diaphorétique, remis en honneur dans ces derniers temps par M. le docteur Récamier, sous le nom d'oxide blanc d'antimoine.

(2) A cette époque, où la saignée était inconsidérément et à tout propos recommandée par les partisans de L. Botal, Van Helmont rendit à la médecine pratique un véritable service, en démontrant les suites fâcheuses vers lesquelles conduit l'abus des déplétions sanguines, et surtout en faisant bien ressortir le

Une altération quelconque des sécrétions supposant toujours aux yeux de Van Helmont un dérangement dans l'archée, et les évacuants étant presque tous de nature à épuiser les forces des malades, il avait sinon proscrit, du moins considérablement restreint l'usage de ces remèdes, et avait émis d'excellents principes au sujet de leur emploi. Ainsi, lorsque les premières voies sont remplies de saburres apportées du dehors, on doit, d'après ses prescriptions, avoir recours à ceux des purgatifs qui agissent avec le plus de douceur et sans affecter les forces. Le traitement de l'illustre médecin brabançon dans les maladies chroniques consiste à réveiller l'activité de l'archée, par les stimulants; mais il cherche à trouver des moyens spécifiques à chaque genre de maladie. Ce génie était né pour faire marcher la médecine dans la voie du progrès; il avait compris que les affections si nombreuses et si variées, auxquelles l'humanité est sujette, doivent avoir des remèdes différents et propres à chaque espèce, à chaque individualité morbide. Il mourut à Bruxelles, le 30 décembre 1644, âgé de soixante-sept ans.

Un grand nombre d'autorités médicales de nos jours placent Van Helmont sur la même ligne que Paracelse; mais la distance qui sépare ces deux hommes est immense. Les idées de Paracelse tiennent du délire, celles de Van Helmont annoncent un profond génie. On s'arrête avec plaisir sur les écrits

---

résultat funeste qu'ont ces moyens sur la manifestation des crises, par la faiblesse extrême à laquelle souvent ils donnent lieu. Ce que l'Hippocratisme de l'époque actuelle a fait à l'égard du Broussaisisme outré, notre réformateur le fit pour ainsi dire à l'égard de l'école de Botal. Cependant il est juste de dire aussi que Van Helmont se montra par trop hématophobe.

du médecin belge, et c'est seulement en étudiant ses œuvres sans prévention que l'on acquiert la conviction que, malgré son attachement aux idées superstitieuses de l'époque, il substitua des observations neuves, des vues ingénieuses, aux hypothèses qui avaient régné jusqu'alors, et qu'il sut signaler une foule d'erreurs théoriques et pratiques, tout en proclamant des principes admirables que les médecins, faute de connaissances historiques, ont depuis considérés comme le résultat des travaux entrepris par des modernes. Ce savant, en effet, mit sur la voie des plus belles découvertes dans les sciences; il fut l'investigateur le plus persévérant de la nature; c'est lui qui, dans ses recherches profondes, n'a eu d'autres limites que l'univers; c'est lui qui n'a rien ignoré de ce que la chimie offrait de merveilleux, et qui, pendant cinquante années de travaux, prépara les fondements d'un système médical que ses successeurs ont présenté comme leur ouvrage. Le premier, il a parlé de la formation des gaz, considérée comme une conquête de la chimie moderne; le premier, il a deviné le principe sur lequel Locke et Condillac ont établi leur théorie des idées; le premier, il a soulevé le voile qui nous cache le mystère de la reproduction; enfin il précéda Galilée dans la connaissance positive de la marche et de la forme du globe que nous habitons (1).

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. JEAN-BAPTISTE VAN HELMONT, NÉ A BRUXELLES EN 1577, Y MOURUT LE 30 DÉCEMBRE 1644 (2).

---

(1) C. BROECKX, ouvr cité, p. 84 et suivantes.

(2) Cette médaille est due au burin de Mr CH. ONGHENA; elle est entièrement gravée au trait.

VAN HENDE (Jean-François-Laurent), naquit à Thourout (Flandre occidentale), le 10 août 1738. Il fit ses premières études au collége de Menin, et y remporta constamment les premières palmes. Ces succès engagèrent ses parents à l'envoyer à Louvain, où le jeune Van Hende, qu'on destinait à l'état ecclésiastique, étudia pendant deux ans la théologie, et obtint la neuvième place de la première ligne. Mais ne se sentant aucune vocation pour les ordres sacrés, il abandonna la théologie et s'adonna à l'étude de la médecine, pour laquelle il avait un penchant des plus prononcés. Il y fit des progrès rapides, obtint, le 23 mars 1763, le grade de licencié et vint se fixer à Bruges, où résidait alors son père (1). Van Hende s'y fit bientôt remarquer par quelques cures heureuses, et en peu de temps, il se vit recherché de toutes les classes de la société. Riche en connaissances médicales et parlant la plupart des langues anciennes et modernes, il devint l'objet de distinctions honorables : la société médicale de Saint-Luc, à Bruges, s'empressa de lui offrir le diplôme de membre; celle de Paris et plusieurs autres compagnies savantes se l'adjoignirent comme associé. Il fit partie du jury médical sous l'empire, et fut nommé président de la commission médicale de la Flandre occidentale, lors de la création de cette institution dans les Pays-Bas, après la réunion de la Belgique à la Hollande, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1819; il avait quatre-vingt-un ans.

Van Hende, malgré une pratique brillante et la place de médecin de l'hôpital Saint-Jean, qu'il desservit depuis 1777

---

(1) Qui travaillait, à cette époque, dans le bureau du receveur des droits d'accise sur les boissons.

jusqu'en 1819, laissa peu de fortune. Ses deux filles obtinrent du magistrat de Bruges une pension viagère de cent florins, en récompense des services nombreux et désintéressés que leur père avait rendus.

Les plus grands artistes de Bruges à cette époque, Duc, Calloigne et de Hondt, ont perpétué le souvenir de ce médecin respectable. Un superbe portrait ordonné, dans le temps, par le préfet Chauvelin, est aujourd'hui possédé par la famille de feu M. Kesteloot, ancien professeur à l'Université de Gand. Un buste très-ressemblant est dans le commerce et une médaille, couronnée à Bruxelles, lors de l'exposition en 1824, fut frappée en l'honneur de ce savant praticien (1).

Voici cette pièce, dont je possède un exemplaire en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, derrière lequel : le bâton d'Esculape. En dessous : F. DE HONDT. F. Insc. VAN HENDE M. D. NATUS THORALTI 1737 MORTUUS BRUGIS 1819.

R. PROFUIT PROXIMO, au centre d'une guirlande de feuilles de chêne.

VAN HOEVEN (GERHARD). On ne sait de ce personnage que ce qu'indique la pièce suivante.

Médaille, en argent, du poids de deux onces.

A. GERHARD VAN HOEVEN MEDICYN CANDIDAT GEBOOREN TOT BREMEN, DEN 26 AUGUSTI ANNO 1670. GESTORVEN TOT LEYDEN DEN 23. MAY ANNO 1693.

R. Un arbre verdoyant, brisé à son milieu, par les efforts

(1) De Meyer.

de la tempête. Inscrip. DES DOODES KRAGT KOMNT ONVERWAGT (1).

VAN LOKEREN (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), médecin éminent, naquit à Gentbrugge-lez-Gand, le 5 mai 1764, et mourut à Gand, le 16 décembre 1841, âgé de soixante-dix-sept ans.

Il fit ses études médicales à Louvain, où il reçut le laurier doctoral le 25 juin 1789. Peu de temps après, il s'établit à Gand, où son activité et sa pénétration le firent bientôt rechercher. Conseiller communal de cette ville depuis le 6 floréal an VI jusqu'à l'époque de son décès, il devint successivement membre de la députation permanente de la Flandre orientale, membre de la Commission médicale de la province, médecin en chef de l'hôpital de la Biloke, membre honoraire de la Société de Médecine de Gand, qui fit paraître dans ses publications un mémoire sur les fièvres, que Van Lokeren avait présenté à l'ancienne Société médico-chirurgicale de cette ville, mais qui était resté à l'état de manuscrit.

Praticien remarquable, il jouit à Gand d'une considération et d'une confiance universelles; arbitre dans les cas graves, partout ses conseils étaient reçus avec déférence, empressement et reconnaissance. Revêtu de fonctions médicales et administratives importantes, les connaissances qu'il y déploya égalèrent l'exactitude qu'il mit à les remplir. Sa famille a fait faire son buste, dont un exemplaire en plâtre figure dans la bibliothèque de la ville.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

---

(1) Cette médaille est décrite dans : *J. Phil. Cassel 's Vollständiges Bremisches Münzcabinet.* Bremen, 1772, in-8°, 2 vol. s. 248.

R. JEAN BAPTISTE LOUIS VAN LOKEREN, NÉ A GENTBRUGGE-LEZ-GAND, LE 5 MAI 1764, MORT A GAND LE 16 DÉCEMBRE 1841 (1).

VAN METTEREN (EMMANUEL), historien belge, consul de Hollande en Angleterre, naquit à Anvers le 9 juillet 1535, et mourut le 8 avril 1612, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Cet homme, d'une érudition peu commune, avait consacré ses moments de loisir à élucider une époque importante de l'histoire de son pays, depuis l'avénement de Charles-Quint au trône d'Espagne en 1516, jusqu'à la fin des troubles religieux. Cet ouvrage, qui porte le titre d'Histoire des Pays-Bas, est encore consulté souvent et cité par les auteurs.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. EMANUEL VAN METEREN.

R. NATUS ANTVERPIÆ AN. 1535 OBIIT AN. 1612.

VAN MONS (JEAN-BAPTISTE-FERDINAND-ANTOINE), l'un des chimistes célèbres de l'Europe, est né à Bruxelles le 11 novembre 1765, et mourut à Louvain, le 6 septembre 1842, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Ancien président du jury d'instruction publique et représentant du peuple lors de la première occupation de la Belgique par les Français, professeur de chimie et de physique expérimentale à l'École centrale du département de la Dyle, membre correspondant de l'Institut de France, de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, il fut nommé

(1) Cette médaille, entièrement gravée au trait, est due au burin de Mr CH. ONGHENA.



JEAN BAPTISTE
VAN MONS,
NÉ À
BRUXELLES
LE XI NOV. MDCCLXV,
MORT À LOUVAIN
LE VI SEPTEMBRE
MDCCCXLII



professeur de chimie et d'agronomie à la nouvelle Université de Louvain en 1817. Lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur en Belgique, en 1835, le gouvernement le désigna pour donner le cours de chimie à l'Université de Gand, mais il ne crut pas devoir accepter cette nouvelle position; il sollicita son émérital, qu'il obtint, en 1836, avec le maximum de la pension de retraite et la décoration de l'ordre de Léopold.

Depuis l'époque où Van Mons avait porté ses vues sur les sciences, il s'était occupé des fleurs et des fruits. A l'âge de vingt-deux ans, il avait jeté les bases d'une théorie devenue célèbre depuis. En semant les premières graines d'une nouvelle variété d'arbre fruitier, s'était dit Van Mons, on doit en obtenir des arbres toujours variables dans leurs graines, puisqu'ils ne peuvent plus échapper à cette condition, mais moins disposés à retourner vers l'état sauvage que ceux provenus de graines d'une ancienne variété; et comme ce qui tend vers l'état sauvage a moins de chances de se trouver parfait, selon nos goûts, que ce qui reste dans le plein champ de la variation, c'est dans le semis des premières graines des plus nouvelles variétés d'arbres fruitiers que l'on doit espérer de trouver les fruits parfaits selon nos goûts.

Il mit cette théorie en pratique. Il sema des pepins et des noyaux de jeunes sauvageons en quantité dans sa pépinière, aux environs de Louvain. Aussitôt qu'il en obtenait des fruits qui étaient mauvais, il en semait tout de suite les graines, et il répéta cette opération sans intervalle jusqu'à la cinquième génération, qui ne donna que de bons et excellents fruits; c'est alors qu'il fit connaître son procédé. Il n'en continua pas moins ses expériences, et en 1834, il en était à la neu-

vième génération de mère en fils, et ses fruits étaient devenus de plus en plus parfaits. Aussi la réputation de Van Mons, comme pomologiste, s'étendit-elle en Allemagne, en France, en Angleterre et en Amérique. La Société royale et centrale d'agriculture de la Seine lui décerna une médaille d'or. La Société horticulturale de Londres, à peine constituée, s'empressa de le recevoir membre étranger et de lui faire parvenir une médaille d'or pour les beaux fruits qu'il lui avait adressés. La Société pomologique d'Altenbourg, les Sociétés d'horticulture de Boston, de New-Yorck, de Massachusett et autres de l'Amérique septentrionale le nommèrent membre correspondant, en reconnaissance du grand nombre de beaux fruits dont il avait enrichi leur pays (1).

---

(1) Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'a publiés Van Mons, on cite les suivants : *Essai sur les principes de la chimie antiphlogistique;* 1789, 1 vol. in-8°. — *Annales de chimie*, en collaboration avec Guyton-Morveau, Vauquelin, Fourcroy, Berthollet, etc., 8 vol. — *Journal de chimie et de physique*, par l'auteur seul, 8 vol. in-8°. — *Pharmacopée manuelle*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand, par Trommsdorf; cette traduction a eu deux éditions. — *Lettre sur l'électricité à Brugnatelli, en confirmation de la théorie électrique de Franklin*, 1 vol. grand in-8°. Wurzer a traduit cet ouvrage en allemand. — *Éléments de chimie de Davy*, avec quinze pages intercallées au texte. Ces éléments de chimie ont été traduits en italien. — *Lettres à Bucholz;* 7 vol. in-8°. — *Pharmacopée de Sweviaur*, augmentée d'un volume d'additions; Bruxelles, 1817, 3 vol. — *Philosophie chimique de Fourcroy, mise au niveau de la science;* Bruxelles, 1 vol. — *Annales des sciences physiques*, en collaboration avec Bory de Saint-Vincent, Drapier; 8 vol. in-8°. — *Pharmacopée usuelle théorique et pratique;* 2 vol. — *Conspectus mixtionum chemicarum*; 1827. — *Abrégé de chimie à l'usage des élèves des universités*; 5 vol. Le sixième et dernier n'a pas paru. — *Traité des arbres fruitiers*. — *Cours élémentaire de chimie philosophique;* Brux. 1818. — *Compendium materiei medico-pharmaceuticæ nec non pharmaciæ practicæ*; Louvain, 1829, in-8°. — *Arbres fruitiers, leur culture en Belgique et leur propagation par la graine, ou pomonomie belge, expérimentale et raisonnée;* Louvain, 3 vol.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. JEAN-BAPTISTE-FERDINAND-ANTOINE VAN MONS, NÉ A BRUXELLES LE 11 NOVEMBRE 1765, MORT A LOUVAIN LE 6 SEPTEMBRE 1842 (1).

VAN RHEEDE (HENRI-ADRIEN-DRAAKENSTEIN), Hollandais, d'une naissance illustre, s'est rendu célèbre moins par le zèle et l'habileté avec lesquels il remplit les premiers emplois civils et militaires dans les établissements de sa patrie aux Indes, que par le soin qu'il a pris de faire connaître les plantes les plus remarquables de cette contrée, dans un des plus magnifiques ouvrages qui eussent encore paru, l'*Hortus Malabricus* (2).

---

in-12. 1835. On doit en outre à M. Van Mons un grand nombre d'opuscules, tels que les suivants : *In commentarium Wieglebi de vaporis aquæi in aerem conversione de oxigene et thermoxigene, a Brugnatelli. — Galvanische waernemingen.* Ce mémoire, qui a été lu à la séance publique de la Société de Médecine d'Anvers, renferme la description de la pile galvanique avec tous ses effets, hors la décomposition chimique : il est antérieur de deux ans à la découverte de Volta. M. Van Mons se plaît à reconnaître dans ce mémoire que M. le professeur Volta a pris part à ses experiences depuis 1790 jusqu'en 1810. — M. V. M. n'a pas cessé de fournir des mémoires, fruits de ses expériences, aux journaux et publications périodiques de tous les pays, et principalement à ceux qui avaient pour rédacteurs, Crel, Gren, Scherer, Trommsdorf, Gehlen, de Lamethrie, Brugnatelli père et fils, Nicholson, Kasteleyn, etc. Pendant plusieurs années, il a continué, d'abord seul, et plus tard en collaboration avec M. Fournier, le recueil consacré aux sciences, lettres et arts, intitulé : *Esprit des journaux.* Indépendamment de ces journaux, il a adressé à l'Académie de Bruxelles, plusieurs mémoires sur divers sujets.

(1) Cette médaille est due au burin de M. CH. ONGHENA.

(2) Douze vol. in-fol. publiés de 1678 à 1703, avec 794 pl. — Arnold Syen et Jean Commelin, les plus habiles botanistes qu'il y eût alors en Hollande, se chargèrent d'en surveiller l'impression et d'y ajouter des notes. Le premier volume intitulé *Hortus indicus Malabricus*, etc., (Jardin de Malabar, contenant les plan-

Malgré tant de titres à l'illustration, l'on ne connaît de sa vie privée que le peu qui se trouve disséminé dans son ouvrage : ainsi l'on ignore les dates de sa naissance et de sa mort, et le lieu précis de sa naissanee; on peut conjecturer seulement qu'il était de la province d'Utrecht.

Dès l'âge de quatorze ans, il quitta la maison paternelle pour s'embarquer et commencer sa carrière politique, de sorte qu'il fut à portée de parcourir tous les établissemenls hollandais dans les deux mondes. S'il n'eut pas le temps de recevoir l'éducation que demandait sa naissance, il y suppléa par son esprit naturel, qui le portait à observer avec soin tous les objets qui le frappaient. S'élevant de grade en grade, il devint gouverneur-général de la côte de Malabar. Ce fut avec beaucoup d'activité qu'il remplit cette place éminente, en sorte qu'il parcourut, à différentes reprises, tous les districts qui dépendaient de son commandement. Il ne put traverser sans admiration ces campagnes si variées par leurs productions naturelles. Il entreprit de communiquer à sa patrie quelques-unes des sensations que la vue de la riche végétation de l'Inde lui avait fait éprouver; à cet effet, il employa tout le crédit que lui donnait sa place pour associer à son entreprise tous ceux qu'il crut propres à y concourir : il devint donc un point de réunion pour tous les éléments hétérogènes en apparence; tous les préjugés se turent devant lui. Dès qu'il avait mis en ordre les matériaux qui pouvaient compléter un volume, il les faisait passer en Europe pour les publier. C'est ainsi que parut cet admirable ouvrage.

---

tes les plus célèbres du royaume de Malabar, avec les noms malabares, arabes et brahmes) est dédié, au nom de Van Rheede et de Cascarius, à Jean Maetsuyker, gouverneur-général de l'Inde à cette époque.


GER.L.B.V.SWIETEN.S.C.R.M.A.CON.ARCH.CO.BIB.PR.
A.WIDE


DOCET ET SANAT
MED.VIENN
EMEND.

Ce qui distingue Van Rheede, c'est qu'ayant de grands moyens en puissance et en richesses, il n'en abusait pas pour tourner à son seul avantage les travaux qu'il faisait exécuter; il ne cherchait que des collaborateurs, avec lesquels il s'empressait de partager toute la gloire qui pouvait provenir du plus beau travail qu'on eût encore publié; car il fit connaître à l'Europe plus de plantes que les Anciens n'en avaient décrit; il révéla les sources d'où le commerce tirait, de temps immémorial, les aromates et les drogues les plus précieuses; non seulement il nommait honorablement tous ceux qu'il avait engagés à venir le seconder et qu'il avait, pour ainsi dire, créés botanistes; il s'empressait de payer, de plus, à leur mémoire le tribut de ses éloges (1).

Pour la médaille, voir l'article à Lobel.

VAN SWIETEN (Gérard), l'un des disciples les plus célèbres de Boerhaave, et l'un des plus savants pathologistes du dernier siècle, naquit à Leyde, le 7 mai 1700. Ayant terminé ses humanités dans sa ville natale, il alla faire sa philosophie à Louvain, revint à Leyde, où il s'appliqua à l'étude de la médecine sous Boerhaave, dont il fut l'élève le plus distingué. Reçu docteur en 1725, il se livra longtemps encore à l'étude et à l'observation des malades avant de pratiquer son art. Marie-Thérèse lui fit de brillantes offres pour l'appeler auprès d'elle en qualité de premier médecin; il se rendit à ses instances quand elle fut devenue impératrice, et alla à Vienne

(1) Aux douze volumes de l'*Hortus Indicus Malabaricus*, on ajoute la *Flora Malabarica*, dont l'avertissement fait voir que Van Rheede vivait encore en 1696; mais il ne vivait plus en 1703, année où l'on a mis de nouveaux titres aux derniers volumes de l'*Hortus Indicus*.

en 1745. Au titre de premier médecin de l'impératrice, il joignit celui de président perpétuel de la Faculté de médecine de l'Université de Vienne et de directeur des affaires médicales dans tout l'empire. Il fut aussi directeur du service médical des armées, et inspecteur supérieur de la bibliothèque impériale. Il vécut au milieu des honneurs; il avait été créé baron, commandeur de l'ordre royal de Saint-Étienne, était membre de la plupart des corporations savantes de l'Europe. Il mourut à Schœnbrunn le 18 juin 1772, âgé de soixante-douze ans.

Ce savant, qui fut pleuré de Marie-Thérèse, dont il était le conseiller intime, n'usa de son influence sur l'esprit de cette princesse que pour relever les sciences de l'état de médiocrité où elles languissaient alors, et pour rendre à l'Université de Vienne son ancien lustre. L'esprit pénétrant de Marie-Thérèse comprit parfaitement les vues de son médecin; et, on peut le dire à la gloire de Van Swieten, ses conseils, dictés par un jugement exquis, ont toujours influé sur les résolutions qu'elle prit dans tout ce qui concernait les sciences. Parmi les ouvrages de ce praticien, il faut citer les commentaires sur les aphorismes de Boerhaave, qui nous représentent le meilleur ensemble des connaissances qu'on avait en pathologie médicale avant le milieu du XVIII[e] siècle.

Deux médailles.

La première, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. WIDE(MAN). 1756. Insc. GER. L. B. V. SWIETEN. S. C. R. M. A. CON. ARCH. CO. BIB. PR.

R. Un génie assis sous un laurier. Il tient le bâton d'Esculape de la main gauche, et la droite est appuyée sur un livre ouvert; tout autour, les emblèmes de la chimie et de la

botanique. Insc. DOCET ET SANAT. Exergue : MED. VIENN. EMEND. (1).

La seconde, en vermeil, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. WIDEMAN. Insc. GER. L. B. V. SWIETEN ORD. S. STEP. COM. A. CON. AUL. ARCH. CO. BIB. PR.

R. Un monument orné du buste de Van Swieten, sous lequel ses armoiries et l'épitaphe : M. THERESIA AUG. MEMORIÆ GER. L. B. V. SWIETEN. NAT. 7 MAIJ 1700 † 18 JUN. 1772. Insc. OB DOCTRINAM ET INTEGRITATEM (2).

Feu M. le docteur G.-D. Van Herlé, de Wetteren, fit don à la Société de Médecine de Gand, au mois de septembre 1848, d'un exemplaire de cette médaille, que l'impératrice Marie-Thérèse fit frapper, en 1773, en l'honneur de Van Swieten. A ce présent se trouvaient jointes des copies d'une lettre concernant cette médaille, adressée par le président de Neny, qui, comme on sait, eut la plus grande part à la direction des affaires de la Belgique sous cette princesse, aux professeurs de l'ancienne Université de Louvain, ainsi qu'une description de cette pièce extraite du registre des actes de la Bibliothèque de cette ville.

Voici ces documents :

Lettre du président de Neny, écrite le 29 août 1773, à ceux de l'Université de Louvain.

« Messieurs,

» Notre auguste maîtresse se rappelant que feu Monsieur le baron Van Swieten a puisé ses premières instructions dans l'Université de Louvain, Sa Majesté m'a fait remettre et m'a

---

(1) GE. BAUER'S *Anserlesene und nützliche Neuigkeiten für allerlei Munzliebhaber.* Nürnb. 1772, in-4°, pl., pag. 334, n° 5. — MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 1.

(2) *Schau und Denkmünzen, welche unter Maria Theresia geprägt worden sint.* Wien, 1782, in-fol. p. 340, n° 243.

ordonné de distribuer entre vous une quantité des médailles qu'elle a fait frapper en l'honneur de cet homme célèbre, qui par l'étendue et la profondeur de ses connaissances a mérité également l'estime, la bienveillance et les regrets de Sa Majesté.

» En conséquence je vous envoie, Messieurs, 1° une médaille en or, qu'il conviendra de faire monter dans un cadre pour être et demeurer attachée à un des piliers de la bibliothèque publique.

» 2° Les médailles en argent devront être réparties de la manière suivante : une dans l'école des arts, une au théâtre anatomique, trois au collége du Faucon où le baron Van Swieten a fait sa philosophie, une à Monsieur le Recteur magnifique, une à chacun des docteurs et six autres aux professeurs en médecine.

» Je suis persuadé, Messieurs, que cette nouvelle preuve de la protection éclairée que Sa Majesté accorde aux sciences et la manière éclatante dont elle honore les hommes savants qui les ont illustrées, ne feront pas moins d'impression sur vous que la distinction flatteuse avec laquelle elle a daigné en cette occasion se souvenir de son Université de Louvain.

» J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Messieurs,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

(Signé) NENY. »

Description de la médaille, extraite du registre des actes de la Bibliothèque.

Nummus aureus in Bibliothecâ locandus bibliothecario (Joanni Francisco Van de Velde) extraditus fuit (die 30 augusti 1773) per eximium Dom. D. Wellens S. T. D. R. ad quem excell. Dns Neny nummos in memoriâ Baronis Van Swieten cusos destinarat.

Est porro nummus ille, secundi ut vocant moduli, ab A. Wideman Viennæ sculptus et cusus; nummus aureus est valoris circiter decem pistollarum.

Anterior quidem numismatis facies imaginem exhibet Baronis Van Swieten habitua cademico, et cruce ordinis regii S. Stephani; inscriptio porro hæc visitur : Ger : L : B : V Swieten Ord : S : Step : com. a. cons. aul. arch. co. Bib. pr. Aversa facies mausoleum representat, quod in æde Augustiniarum Viennæ, jussu Cæsareo, eidem est extructum cui lemma adjutum legitur : Ob doctrinam et integritatem.

N. B. Numisma illud aureum dux militum, primâ gallici exercitûs incursione anno 1792, *præsente et reluctante bibliothecario, extradi sibi fecit in ipsâ bibliothecâ* (1).

VAN SWINDEN (JEAN-HENRI), naquit à La Haye en 1746. Il fit ses études à l'Université de Leyde, et annonça de bonne heure l'étendue et la sagacité de son esprit. Son goût l'entraîna vers les sciences naturelles et exactes. Un jeune homme, d'ordinaire, en apprend ce que ses contemporains en savent. Van Swinden fit plus; il porta dès l'abord son attention sur leur histoire, observa la marche qu'avaient suivie les découvertes et les expériences, et voyant ce qu'on avait fait, reconnut bientôt combien il restait à faire. A vingt ans, Van Swinden obtint le grade de docteur en sciences, et avant la fin de sa vingt-et-unième année, il fut nommé professeur de physique et de philosophie à l'Université de Franeker, en Frise. Il s'y occupa avec ardeur de l'étude de l'électricité. Une lecture immense, la connaissance des langues modernes, cette patience d'observation qui devient de plus en plus rare, l'esprit d'exac-

(1) Bulletin de la Société de Médecine de Gand, XV[e] vol., année 1848, p. 293 et suivantes. On y voit l'avers de cette belle pièce, reproduit par le moyen de la gravure sur bois.

titude dont il était doué, lui donnèrent une supériorité décidée sur ses devanciers. Il s'appliqua modestement à faire disparaître les irrégularités des expériences connues; il observa journellement, pendant treize ans, la déclinaison magnétique, et nota, pendant dix ans, ses observations, heure par heure. Sa dissertation, Recherches sur les aiguilles aimantées, fut couronnée, en 1777, par l'Académie des Sciences de Paris, avec celle de Coulomb, et publiée dans le recueil des Mémoires présentés par les savants étrangers. Son Analogie de l'électricité et du magnétisme obtint, dans la même année, la médaille de l'Académie électorale de Bavière. On trouve dans ces ouvrages le pressentiment des nouvelles découvertes électro-magnétiques d'OErsted, Ampère et autres savants.

Animé par ce double succès, Van Swinden continua ses travaux, y joignit l'étude de la météorologie. Il correspondait avec la plupart des savants de l'Europe, et entretint un long commerce de lettres avec Bonnet, sur les idées innées.

Après dix-huit années de séjour à Franeker, Van Swinden fut nommé, en 1785, professeur de philosophie, de mathématiques, d'astronomie et de physique, à l'Athénée d'Amsterdam. Il publia alors les Éléments des mathématiques, d'une clarté et d'une méthode admirables. Son ouvrage sur la physique, sous le titre de *Positiones physicæ*, est considéré comme un des meilleurs qu'il ait donnés, et les juges les plus compétents le regardent comme le plus complet que l'on possède pour la littérature de la physique dans les diverses langues. On y reconnait cet esprit sévère d'exactitude qui distingue toutes les productions de ce savant (1).

---

(1) Malheureusement, il n'en a paru que le premier volume et la moitié du second.

En 1787, lors de la guerre entre la Hollande et l'Angleterre, il fut nommé membre d'une commission (1) par l'amirauté d'Amsterdam. Il écrivit pour les marins sur l'almanach nautique, sur l'usage du sextant et de l'octant, sur la détermination de la longitude en mer par la distance de la lune au soleil ou aux étoiles fixes, etc. Il fit partie, vers la même époque, d'une commission de salubrité publique, et en fut fait président. La collection des mémoires de cette commission forme trois volumes in-8°. Le premier, tout entier de sa main, donne l'histoire très-curieuse de la commission et des circonstances de sa formation, et dans les deux volumes suivants, il a inséré les mémoires les plus profonds et les plus minutieux sur les immondices des canaux et des rues; sur l'eau de citerne et de pluie, l'eau transportée en barques (2); sur les moyens de prévenir les accidents; sur les hôpitaux, les maladies, leurs causes locales et leur cours; sur le mouvement de la population, etc.

Pendant l'été de 1798, il assista comme commissaire de la République batave, avec M. Aeneæ, aux conférences qui se tinrent à Paris, au sujet des nouveaux poids et mesures. On le chargea du rapport sur ce sujet difficile et délicat. L'année suivante, Van Swinden le présenta à la classe

(1) Le gouvernement avait l'usage en Hollande, au commencement du XIX° siècle, de confier l'examen et quelquefois la direction de divers projets d'utilité publique à des commissions composées de citoyens notables, de savants distingués, qui n'avaient de salaire que l'honneur du choix et la satisfaction de s'employer au bien de la patrie. Cet usage était vieux en Hollande. C'était un reste précieux des mœurs républicaines dont on avait la sagesse de profiter.

(2) On sait qu'Amsterdam n'a point d'eau potable; celle des canaux est jaunâtre, et le sol est une grève sans sources.

des sciences physiques et mathématiques d'abord, puis à l'Institut en séance générale. Ce travail fut imprimé par ordre du Corps législatif. Il a traité cette matière *in extenso* dans son grand ouvrage en deux volumes in-8°, publié en 1802.

Un citoyen si utile et si dévoué ne pouvait être oublié dans les diverses révolutions qui ont eu lieu en Hollande comme en France. Il est digne de remarque que presque tous les savants, au premier quart de ce siècle, ont, de force ou de gré, pris quelque part aux événements publics. Van Swinden avait coutume de dire : « La politique ne me convient pas, et je ne conviens pas à la politique. » Toutefois, il n'a point échappé à sa destinée, et arraché, malgré lui, à ses paisibles études, il fut nommé, en juin 1800, l'un des directeurs de la République batave. Ce titre, le premier du moment, ne le séduisait pas. En vain s'empressa-t-il d'écrire au Corps législatif, ses refus ne furent point agréés ; dès lors, il se voua tout entier aux devoirs nouveaux qu'il s'imposait. Sa lettre au Corps législatif contre la défense de l'importation des grains, restera comme un monument, et fut pour son auteur le seul souvenir agréable de son élévation. Les décorations étaient contraires à ses principes : en 1807, le roi Louis-Napoléon lui offrit l'ordre du Mérite; Van Swinden crut devoir décliner cette offre. En 1815, S. M. le roi des Pays-Bas lui fit demander s'il accepterait l'ordre du Lion belgique, ses principes n'avaient point varié; il fit respectueusement prier S. M. de ne pas le lui offrir.

A l'entrée de l'hiver de 1801, il avait repris ses études comme simple professeur à l'Athénée d'Amsterdam. Il fut chargé de faire un rapport sur les universités du royaume. Il le dressa, mais son projet ne fut point mis à exécution.

Il s'était agi plusieurs fois de nommer Van Swinden à l'Université de Leyde; mais la ville d'Amsterdam l'avait conservé jusque là, en lui offrant de la manière la plus honorable une augmentation d'émoluments. Louis-Napoléon lui proposa le choix entre une place au conseil d'État ou une chaire à Leyde; Van Swinden optait pour l'Université, lorsque tout-à-coup, au moment de signer sa nomination, le roi se ravisa, sans que Van Swinden ait jamais su pourquoi. Il se consola facilement de ce mécompte, et continua les services que depuis longtemps il rendait à l'école de marine d'Amsterdam (1).

Lors de la réunion de la Belgique à la Hollande, notre savant fut nommé par le roi des Pays-Bas conseiller d'État en service extraordinaire. L'âge n'avait point ralenti son activité. Le besoin d'un nouveau système monétaire se faisait vivement sentir; la diversité presque incroyable des monnaies frappées autrefois par les Provinces-Unies, rendait la tâche si difficile que Louis-Napoléon s'était résigné à n'émettre qu'une seule pièce à son effigie, celle de deux florins et demi. En 1815, la variété des monnaies belgiques vint encore augmenter l'embarras. Van Swinden avait approfondi cette matière, il possédait une très-riche collection, il savait par cœur l'histoire des monnaies hollandaises; il pouvait dire de mémoire la quantité et le titre des pièces frappées depuis

(1) Van Swinden était attaché depuis trente-sept ans à cet établissement, dont il était l'âme, lorsque cette institution fut supprimée lors de la réunion de la Hollande à la France. Van Swinden se rendit l'interprète de la douleur publique, et fit paraître un compte-rendu de la gestion des deux dernières années, et l'adressa sans mystère à tous les donateurs. Soit oubli, soit justice, soit respect, ce noble courage ne fut point puni, et, en 1814, lors du rétablissement de l'école, Van Swinden eut la joie de présider à cette fête.

près d'un siècle, et les aperçus politiques auxquels cette étude l'avait conduit, étaient extrêmement curieux (1). Le gouvernement eut recours à Van Swinden, et le système, adopté alors, est presque entièrement son ouvrage (2).

On s'occupait aussi de l'introduction des nouveaux poids et mesures; c'était ramener Van Swinden vers ses vieux amis; il se remit à l'ouvrage avec son ancienne ardeur. Cette fois l'issue de ce travail lui causa quelque chagrin : il conseillait l'adoption du système français, en entier, avec toute sa nomenclature et une surveillance rigoureuse, en se reposant sur l'habitude du soin de lever avec le temps la répugnance populaire. L'exemple de la France plaidait pour lui; ses avis ne furent pas entièrement suivis; on eut pitié de la routine, on montra quelque indulgence et Van Swinden vit avec regret ses concitoyens peu disposés en faveur de ces poids et mesures qu'il aimait tant (3).

Des travaux plus pénibles encore et plus difficiles ont rempli ses dernières années. Il avait toujours pris une part active au *Waterstaat* (administration hydraulique générale). On se

(1) Il avait remarqué, par exemple, que depuis longtemps, ni guerre, ni trahison, ni révolution n'avait éclaté en Europe, que le prix de l'or n'eût haussé à la bourse d'Amsterdam, et que la monnaie d'Utrecht n'eût frappé plus de ducats que de coutume, sans savoir au moment pour qui. Il y a telles guinées que Van Swinden savait avoir été de Londres à Vienne, où on les refusa, et qui revinrent à Utrecht, d'où elles repartirent converties en ducats, qui furent acceptés.

(2) Sans doute que ce système laissait à désirer à cette époque, mais le hasard peut accumuler plus de difficultés que le génie ne saurait trouver de ressources, et l'on reconnut généralement que le système introduit par Van Swinden était aussi parfait qu'il pouvait l'être et d'une probité scrupuleuse, quoique avec un peu d'alliage, adopté depuis, il eût été encore meilleur.

(3) Aujourd'hui, le système décimal est généralement appliqué aux poids et mesures.

rappelle la terrible débacle de 1820, pendant laquelle la ville de Gorcum semblait une île au milieu d'une mer de glaces; une commission fut chargée de présenter un projet pour régler le cours des rivières. Van Swinden, malgré son grand âge et des déplacements continuels, consentit à en faire partie, et le roi, en le remerciant, lui dit : Je devais vous nommer, mais je ne pensais pas que vous accepteriez.

Il assistait régulièrement aux séances de l'Institut, à celles de l'École des aveugles et de la Société biblique, et ne négligeait jamais les devoirs du professorat. Ses leçons étaient toujours improvisées avec une facilité étonnante. Sa mémoire était prodigieuse. L'hiver d'avant sa mort, à l'âge de soixante-seize ans, il a prononcé, devant une société littéraire d'Amsterdam, deux discours improvisés, sur l'histoire de l'horlogerie, dans lesquels, depuis le cadran d'Achaz et les clepsydres anciens, jusqu'à l'horloge d'Aaroun-Al-Raschild, envoyée à Charlemagne, jusqu'aux montres marines de Bréguet, il a tout parcouru, citant siècle par siècle les artistes, expliquant les rouages qu'ils ont inventés ou perfectionnés, entremêlant ses récits d'anecdotes peu connues, le tout, à l'aide de quelques notes jetées sur le papier. L'année précédente, il avait traité de la même manière l'histoire des lunettes d'approche. Il n'était pas orateur, et le savait; il était plus en quelque sorte, il intéressait, il touchait sans être éloquent.

Quoique Hollandais dans toute la force de l'expression, il aimait la France, la langue et la littérature françaises. Il savait Racine par cœur et le préférait de beaucoup à Corneille. La manière dont il jugeait les auteurs et les savants offre les aperçus les plus ingénieux et les plus frappants : Le Gendre, disait-il, est un versificateur en mathématiques; La Place un

poëte, et je ne sais si Newton a fait plus en prenant la science où Descartes l'avait laissée, que La Place en la prenant où Newton l'avait laissée à son tour.

Accueillant avec bonté les personnes qui avaient besoin de ses lumières, il était en société plein d'enjouement et d'amabilité. Le savant ne paraissait qu'au besoin, et se mettait à la portée des conversations les plus ordinaires. Dans son intérieur, il conservait la douce gaîté qu'il portait dans le monde. Ardent à rendre service, il ne s'arrêtait qu'après avoir réussi... Il mourut dans les bras du professeur Vrolik, son gendre, le 9 mars 1823, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. J. H. VAN SWINDEN.

R. NATUS AMSTELODAMI AN. 1747 OBIIT AN. 1823.

VAN SWINDEREN (THOMAS), chevalier de l'ordre du Lion néerlandais, inspecteur des écoles du premier district de la province de Groningue, en Hollande, homme d'un mérite éminent, qui consacra vingt-cinq années de sa vie au progrès de l'enseignement moyen dans son pays.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DEVRIES J[r] F. Inscrip. M[r] TH. VAN SWINDEREN.

R. Une guirlande de laurier, au centre de laquelle : HY WERKTE 25 JAREN TOT HEIL VAN ONS EN ONZE LEERLINGEN 1832. Périgraphe : DE ONDERW[s] V. H. 1[e] DIST[r] D. PROV. GRON. AAN HUNNEN SCHOOLOPZ.

VAN TOERS (IGNACE), naquit à Gand le 15 février 1767. Après avoir terminé ses humanités dans cette ville, il alla

faire ses études de droit à l'Université de Louvain, où il fut le sixième de la première ligne, et licencié en droit le 7 avril 1788. Il vint s'établir dans sa ville natale, et fut nommé avocat consultant de la cour féodale et châtellenie du Vieux-Bourg, le 21 septembre 1791. L'année suivante, le 13 mars, il devint échevin de la ville. Il fut choisi pour secrétaire de la chambre de commerce de Gand, le 25 juillet 1793. Après que les Français se furent emparés de la Belgique, il fut nommé, par réquisition, avec MM. Varenberg et Van Hulthem, secrétaire de la municipalité de Gand, et, comme aucun d'eux ne voulut concourir aux mesures d'exécution d'un emprunt forcé, deux hommes de la force armée furent envoyés, sous la surveillance d'un officier, au domicile des trois secrétaires pour y garder leurs personnes, le tout à leurs frais, jusqu'à ce que l'administration en eût décidé autrement. Le conseil général de la commune réclama immédiatement contre cette mesure vexatoire, et le lendemain, 2 nivose de l'an IV, à quatre heures de relevée, l'administration du département de l'Escaut revint sur sa décision (1).

(1) Comme monument curieux des mœurs administratives de l'époque, nous donnons l'extrait suivant du Registre aux Arrêtés de l'administration du département de l'Escaut, du 1er nivose 4e année républicaine.

Vu le procès-verbal de la séance du Conseil général de la commune de Gand de ce jour, d'après lequel il conste que les citoiens Varenberg, Van Toers et Van Hultem, secrétaires de la municipalité de ladite commune, se sont refusés de se rendre à leur poste sous prétexte de démission;

Considérant que l'arrêté en vertu duquel lesdits secrétaires ont été nommés, porte la réquisition de leurs personnes;

Considérant que cette mesure de réquisition n'a point cessé jusqu'ici à leur égard;

Considérant aussi que cette démission au moment où il s'agit de l'exécution

M. Van Toers eut encore à supporter d'autres déboires de la part des hommes au pouvoir à cette époque. Après les élections de l'an V, l'administration du département de l'Escaut le nomma, le 4 mai 1797, secrétaire en chef de ce département; mais le coup d'état du 18 fructidor, qui rejetait le Directoire dans les voies de la terreur, l'éloigna de nouveau des fonctions publiques. Il dut expier l'indépendance de ses opinions, fut arrêté sous prétexte de participation à la révolte des Flandres, transporté à Paris et renfermé dans la prison du Temple, où il resta pendant sept mois, sans qu'il réussît à faire poser aucun chef d'accusation contre lui avant son départ pour Paris. On décréta qu'une visite domiciliaire aurait lieu chez lui. M. l'avocat Hellebaut, un de ses amis intimes, lui rendit en cette circonstance un service capital. On sait que dans ces temps, il était défendu, sous peine de mort, de correspondre avec les émigrés. Or, les tantes de M. Van Toers avaient passé à l'étranger, et il correspondait avec elles. Leurs lettres se trouvaient renfermées dans sa bibliothèque. M. Hellebaut, appelé par M. Van Toers à assister à la perquisition domiciliaire, reçut secrètement avis de ce fait, et sur un signe convenu, il fit passer ces lettres comme pièces de procédures, dont plusieurs dossiers se trouvaient dans la bibliothèque. C'est ainsi que M. Van Toers échappa à la peine de mort, que certes, dans ces temps de violence,

---

d'un emprunt dont dépend le salut de la république, ne peut être envisagée que comme une conspiration contre elle;

Considérant finalement que l'administration est investie des pleins pouvoirs pour effectuer la rentrée dudit emprunt par toutes les mesures que le salut public dicte;

Le commissaire du Directoire exécutif entendu, arrête, etc.

le tribunal révolutionnaire ne se serait pas fait faute de décréter contre lui.

M. Van Toers remplit successivement, vers la fin de 1798, les fonctions de greffier du tribunal de commerce; le 27 avril 1815, celles de membre du Conseil d'intendance du département de l'Escaut; le 26 avril 1816, celles de greffier des États de la province de la Flandre orientale. Le 27 juin 1817, nous le voyons secrétaire-inspecteur de l'Université de Gand; le 23 septembre de la même année, il reçoit la croix de chevalier de l'ordre du Lion belgique. Le 8 août 1821, il est nommé conseiller d'État, et le 27 août 1824, il devint un des curateurs de l'Université. En décembre 1830, ses concitoyens l'appelèrent au conseil de la commune, et le 9 février 1844, M. Van Toers mourut, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Jurisconsulte profond, administrateur consommé, apprécié par tous les gouvernements qui se sont succédé dans notre pays, Van Toers jouissait d'une confiance méritée. Dans les diverses fonctions qu'il a remplies avec honneur, il sut se concilier la considération générale par la droiture et la fermeté de son caractère. En société, c'était un homme aimable, honnête, aimant à se délasser de ses travaux avec quelques intimes par des causeries fines et de bon goût. Pensionné quelques années après la révolution belge, il passa avec bonheur ses jours tranquillement au sein de sa famille, dans laquelle il était adoré.

Son nom se rattache à toutes les institutions des lettres, arts et sciences de la ville de Gand. La société de Saint-Georges, dont Van Toers faisait partie depuis 1785, célébra son jubilé de cinquante années de membre, le 22 juin 1835,

et, dans un banquet qui eut lieu à cette occasion, lui remit la médaille suivante, comme un témoignage de sa haute estime.

Médaille à bélière, en or, de 4 centimètres.

A. Les armoiries et les emblèmes de la Société de Saint-Georges, entourés de deux branches, l'une d'olivier, l'autre de chêne, reliées entre elles par un ruban où on lit : LION BELGIQUE. Au milieu, la croix de cet ordre. Au-dessus des armoiries : 50 ANS. Sur le tour, l'inscription : A L'HON. IGNACE VAN TOERS. J. V. L. ET D. (Juris utriusque licentiatus et doctor) A GAND. En-dessous : SOCIÉTAIRE DEPUIS 1785. CHEF-DOYEN DEPUIS 1819. IL CÉLÈBRE SON JUBILÉ EN ACCORDANT DES PRIX PUBLICS A SES CONFRÈRES DE GAND LE 22 JUIN 1835 ; LA SOCIÉTÉ DE S. GEORGES RECONNAISSANTE.

R. NÉ EN 1767, EN 1791, PENS. DU V. B. (Pensionnaire du Vieux-Bourg sous le régime autrichien). EN 1792, ÉCHEV. DE GAND. EN 1798, GR. DU TR. DE COMM. EN 1816, GR. DES ÉTATS PROV. EN 1821, CONSEILLER D'ÉTAT. EN 1824, CURATEUR DE L'UNIV. EN 1830, CONS. DE LA RÉGENCE. MAGISTRAT INTÈGRE HONORÉ CHÉRI DE SA FAMILLE. AIMÉ DE SES CONFR.

VAN VEEN (OTTO), en latin OTTO VENIUS, qu'on peut considérer comme le fondateur de l'École flamande, naquit à Leyde, en 1556, et se forma à l'école de Zucchero. Après avoir étudié à Rome, il vint se fixer à Anvers. Il y travailla pour la cour d'Espagne, devint intendant des monnaies à Bruxelles; mais le plus beau titre d'Otto Van Veen à la reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir été le maître de Rubens. Il mourut à Bruxelles en 1634. Les qualités de ce peintre peuvent se résumer ainsi : dessin correct, composition gra-

cieuse, excellente manière de draper, figures pleines d'expression (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Inscrip. OTTO VENIUS.

R. NATUS LUGDUNI BATAV. AN. 1556. OBIIT AN. 1634.

VERBEECK (FRANÇOIS-ÉGIDE), praticien distingué, naquit à Malines en 1779. Après avoir terminé ses humanités, il vint à Gand pour y étudier la médecine, et y fit tant de progrès, qu'on lui fournit les moyens d'aller les achever à Paris, où il prit le laurier doctoral. Il revint ensuite à Gand et s'y fixa. Il s'adonna à la pratique de la chirurgie et des accouchements avec succès, devint membre de la Société médico-chirurgicale, fut adjoint au professeur d'anatomie (M. de Block), et professa la botanique à l'école élémentaire de médecine, où il remplit les fonctions de secrétaire. Lors de la création du royaume des Pays-Bas, Verbeeck fut nommé membre et successivement secrétaire de la Commission médicale de la Flandre orientale (2); il fut chargé, en qualité de professeur ordinaire, des cours d'anatomie et de physiologie à l'Université de Gand, lors de la création de cet établissement, le 25 septembre 1816; il devint membre du conseil municipal, chirurgien-adjoint de l'hôpital civil, chirurgien de la ville (3), et fut nommé chevalier de l'ordre du Lion néerlandais.

---

(1) SIRET, ouv. cité, p. 12.

(2) On institua, à cette époque, dans le royaume, une commission médicale par province. Elle avait son siége dans le chef-lieu; il y avait en outre des commissions médicales locales.

(3) MM. Hulin, père, et Verbeeck remplissaient les fonctions, le premier, de

Après la révolution belge, à la réorganisation de l'enseignement supérieur en 1835, Verbeeck fut maintenu comme professeur à la Faculté de médecine, où il donna le cours de pathologie chirurgicale; il fut nommé membre titulaire de l'Académie royale de Médecine de Belgique, et, à la mort de Kluyskens, il lui succéda dans les fonctions de professeur de clinique chirurgicale, de chirurgien en chef de l'hôpital et de président de la Commission médicale. Le roi Léopold le décora de son ordre le 28 décembre 1843; il fut déclaré émérite, et mourut peu de temps après, le 14 novembre 1848.

Verbeeck dut à ses talents et à son activité les postes honorables qu'il occupa dans sa ville adoptive. Recherché dans la société, il y brilla par ses reparties vives et souvent caustiques; mais il oublia parfois cette bienveillance impartiale qu'on aime à rencontrer dans le véritable collègue. Son buste en plâtre bronzé se trouve à côté de celui de Kluyskens dans le beau cabinet d'instruments de chirurgie à l'Université de Gand.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. FRANÇOIS-ÉGIDE VERBEECK, NÉ A MALINES EN 1779, MORT A GAND LE 14 NOVEMBRE 1848 (1).

VERBOECKHOVEN (EUGÈNE), peintre éminent de l'École flamande moderne, est né à Warneton (Flandre occidentale),

---

médecin; le second, de chirurgien de la ville. Ce n'est que depuis 1851 que le magistrat de Gand a nommé trois praticiens pour tout ce qui concerne le service médico-chirurgical et sanitaire de la ville.

(1) Cette médaille, entièrement gravée au trait, sort des ateliers de Mr CH. ONGHENA.

le 8 juin 1799. Cet artiste contemporain excelle dans le genre *animaux;* il est membre de la section de peinture de l'Académie royale de Bruxelles et officier de l'ordre de Léopold. Ses amis et les admirateurs de son beau talent lui ont fait frapper, en 1836, la pièce suivante.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : HART F. Inscrip. EUGÈNE VERBOECKHOVEN.

R. NÉ A WARNETON LE VIII JUIN 1799. Entre deux étoiles: 1836. Dans le champ, une palette et des pinceaux. Sur la palette une couronne de chêne, à laquelle est suspendue la croix de l'ordre de Léopold, et un ruban auquel est attachée la Croix de fer (1).

VERCELLENSIS (BAPTISTE) ou BATTISTA DA VERCELLI, que la Biographie médicale piémontaise (2) disculpe de l'injuste soupçon d'empoisonnement, pour lequel ce chirurgien charitable, au dire de Rudolphi, fut puni du genre de mort le plus cruel par le pape Léon X.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. BAPTISTA VERCELLENSIS MEDICINAE PARENS.

R. Trois femmes, représentant la Foi, l'Espérance et la Charité. Cette dernière, la plus élevée, est au milieu, assise, tenant un enfant sur ses genoux; les deux autres sont debout à ses côtés. Entre elles, les lettres : M. V. C. V. L. M. Inscrip. LANGUENTIUM. FIDES. SPES. ET CARITAS (3).

---

(1) GUIOTH, ouv. cité, p, 223, pl. 32, n° 242.

(2) *Biografia medica piemontese.* Torino, 1824, in-8°, vol. 1, p. 162 à 167.

(3) MUS. MAZZ., ouv. cité, vol. 1, p. 113, pl. 23, n° 5.

VERHEYEN (PHILIPPE), éminent anatomiste belge, naquit à Werbroeck, dans le pays de Waes, le 23 avril 1648. Il ne commença l'étude des humanités à Louvain, qu'à l'âge de vingt-quatre ans, et y remporta la palme au célèbre concours de 1677. Il prit ensuite l'habit clérical; mais ayant dû subir l'amputation de la jambe, par suite d'une gangrène qui s'y était déclarée, il devint inhabile aux fonctions ecclésiastiques, et tourna ses vues vers la médecine. Il y fit des progrès si étonnants à Louvain, qu'après qu'il y eut pris le grade de licencié le 1er février 1681, et qu'il eut passé quelque temps à l'Université de Leyde, le magistrat de la première ville lui offrit la chaire royale d'anatomie, en 1689. Verheyen y fit preuve de vastes connaissances; il joignit à la première chaire celle de chirurgie, en 1693; sa réputation se répandit partout; une foule d'élèves de pays étrangers se pressèrent à ses cours. Il mourut à Louvain le 18 janvier 1710, à l'âge de soixante-deux ans.

Cet homme, d'une pénétration d'esprit peu commune, et qui, de son vivant, fut le principal ornement de l'Université de Louvain, mérite un rang distingué parmi les célébrités médicales de la Belgique. Il était infatigable, et, malgré des occupations multipliées, il trouva encore le temps d'écrire plusieurs ouvrages, un, entre autres, sur l'anatomie, qui obtint un immense succès, à l'époque de sa publication, en 1693. Toutefois les hommes de l'art furent très-divisés dans leurs jugements, à l'égard de ses travaux anatomiques. Les uns en ont fait l'objet des éloges les plus outrés, les autres en ont critiqué jusqu'à la diction; Morgagni en a relevé amèrement quelques détails inexacts. Le savant Haller lui accorde une grande exactitude dans les descriptions, dont plusieurs sont



PHILIPPE
VERHEYEN,
NÉ À
WERBROECK,
DANS LE PAYS DE WAES
EN MDCXLVIII,
MOURUT À LOUVAIN
LE XXVIII JANVIER
MDCCX.



originales et caractérisent le véritable anatomiste. D'ailleurs, si les grands hommes professent des erreurs, il est permis de les relever, mais il importe de rendre justice à leur mérite (1).

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. PHILIPPE VERHEYEN, NÉ A WERBROECK, DANS LE PAYS DE WAES, LE 23 AVRIL 1648, MORT A LOUVAIN LE 18 JANVIER 1710(2).

Le nom de Verheyen figure encore, avec son buste en médaillon, sur la médaille frappée à l'occasion de l'inauguration de l'Académie royale de Médecine de Belgique. Voir l'article consacré à PALFYN.

VERNAGE (FRANÇOIS), naquit dans le Berri (France). Il fit ses études médicales à Paris, fut reçu docteur le 31 décembre 1688, devint professeur des écoles et s'acquitta d'une manière brillante de ces fonctions. Charles II, roi d'Espagne, voulut l'attacher à sa personne, en qualité de premier médecin; mais Vernage, sans ambition et aimant son cabinet et ses livres plus que la fortune, refusa cette dignité. Élu doyen de la Faculté de médecine en novembre 1702, il s'opposa à un nouvel impôt que l'on voulait établir (indépendamment de la capitation) sur tous les étudiants qui voudraient prendre des degrés, dans toutes les universités du royaume. Ce fut une immunité dont la république des lettres, ordinairement peu favorisée du côté de la fortune, fut redevable à Fagon et à Vernage. Il mourut le 24 janvier 1720.

Voir pour le jeton l'article consacré à FAGON.

---

(1) BROECKX, ouv. cité, p. 160 à 165.

(2) Cette médaille, entièrement gravée au trait par Mr CH. ONGHENA, reproduit fidèlement les traits de Verheyen et le costume que portaient, à cette époque, les professeurs de la Faculté de médecine de l'ancienne Université de Louvain.

VERRI (le comte Pierre), naquit à Milan, le 12 décembre 1728. Après avoir fait ses études dans les colléges de Monza, de Rome et de Parme, il embrassa la carrière militaire pour se soustraire aux exhortations de son père, qui désirait le consacrer au barreau; revenu à Milan, il s'adonna à l'étude des finances de l'État, parla de réformes à y introduire et se fit écouter avec bienveillance. Honoré d'un emploi élevé, il dirigea ses premiers efforts contre les fermiers généraux, qu'il regardait comme autant de dilapidateurs de la fortune publique, et adressa à M. le prince de Kaunitz, ministre de Marie-Thérèse, un mémoire lumineux à ce sujet (1). L'impératrice, ses conseils entendus, s'empressa d'entrer dans les vues de Verri, qui fut récompensé, en 1763, par la dignité de membre du conseil suprême des finances. En 1772, il fut nommé vice-président de la cour des comptes, et, en 1783, conseiller d'État. Quelque temps après, il reçut les insignes de chevalier de l'ordre de Hongrie, et fut chargé de la direction de la Société patriotique de Milan, que Marie-Thérèse avait fondée pour encourager l'agriculture, l'industrie et le commerce. Tout en remplissant avec zèle ses diverses fonctions, Verri ne cessait d'employer sa plume pour la défense de tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité des peuples; il démontra les iniquités de la torture dans les procès criminels. Un talent si hardi, si populaire, donna de l'ombrage; on calomnia ses intentions, on lui suscita des contrariétés; il fut

---

(1) Il y prouvait combien ce mode absurde de percevoir les impôts était ruineux pour les peuples, et stérile pour le gouvernement. Il appuyait ses principes sur des faits et des calculs incontestables, car ceux qui avaient alors le bail des fermes ne payaient à l'État que cinq millions par an, tandis qu'ils en retiraient [illegible] des contribuables.

obligé de justifier ses opinions et sa conduite. On alla plus loin, on profita de l'institution d'une nouvelle organisation du duché de Milan pour le dépouiller de tous ses emplois. Verri, fort de sa conscience, et sans se laisser déconcerter par ces injustices, se retira à la campagne, où il vécut pendant dix ans environ dans la solitude et dans le calme d'un homme irréprochable. Il s'y occupa de différentes recherches d'utilité publique, de mathématiques. Il venait de faire imprimer, en 1796, ses Considérations sur la liberté du commerce des blés, lorsque les Français s'emparèrent de la Lombardie. Ce changement inattendu ramena Verri sur la scène politique. Le gouvernement français, qui cherchait partout le mérite, s'empressa de l'arracher à sa paisible retraite, et de le placer encore une fois dans une carrière qu'il avait embellie de ses lumières, de ses vertus, et d'une intégrité de caractère à toute épreuve. Mais la joie que le peuple fit éclater en revoyant un magistrat qui avait été le défenseur constant de ses droits et de sa prospérité, fut d'une très-courte durée. L'année suivante, Verri fut atteint d'un coup d'apoplexie, qui le mit au tombeau en peu de jours.

Il a publié un ouvrage sur l'économie politique, dont le succès fut prodigieux. Sept éditions en furent successivement épuisées en Italie dans l'espace de deux ans, et on le traduisit immédiatement en français et en allemand. Lorsqu'on réfléchit en effet qu'à cette époque la science n'était pas faite, parce qu'Adam Smith n'avait pas encore publié son immortel ouvrage sur la richesse des nations, il n'y a point à s'étonner de l'accueil qu'obtint ce travail, où, pour la première fois, on essayait de développer les véritables principes de cette branche intéressante de nos connaissances. Verri partagea

cette gloire avec Genovesi et Galiani, qui se trouvaient précisément dans les mêmes circonstances; et c'est sous ce point de vue que Say, en France, et Macculoch, en Angleterre, lui ont prodigué de nos jours les plus éclatants éloges (1).

Médaille, en bronze, de 9 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. Æ. 43. Insc. PETRUS VERRI MEDIOL. NAT. A. 1728 OB. A. 1797 PATRIAE ET FAMILIAE DECUS.

R. Un Génie assis trace quelques mots sur un livre qu'il tient sur ses genoux : un autre Génie, debout, appuie son coude sur une console. A leurs pieds, les emblèmes de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. La Renommée, aux ailes étendues, plane au-dessus, portant dans la main gauche un rameau d'olivier. Insc. FAMAM EXTENDERE FACTIS HOC VIRTUTIS OPUS. VIRG.

VERVIER (JEAN-BAPTISTE), né à Gand, le 8 mars 1750, fut d'abord militaire, parvint à un grade honorable, mais auquel il renonça pour s'appliquer entièrement aux sciences et aux beaux-arts, pour lesquels il avait d'heureuses dispositions naturelles. C'est surtout à la médecine qu'il se voua; il fit sur cette science de fortes et rapides études. Ayant obtenu le laurier doctoral en 1777, il devint, deux ans après, médecin en chef des armées de l'impératrice Marie-Thérèse en Belgique. Après la guerre de Bavière, il reçut du Gouvernement

(1) On lui doit encore un Discours sur la nature du plaisir et de la douleur; un [illegible] sur le bonheur. Il [illegible] le célèbre journal, le Café, auquel contribuèrent avec lui les hommes distingués qui florissaient alors en Lombardie. Ce recueil périodique, [illegible] d'être placé à côté du Spectateur d'Adisson.

autrichien une mission secrète et particulière, avec le titre de médecin et chirurgien en chef d'une expédition d'Afrique et des Antilles. Rien n'était plus conforme à ses goûts et au désir qu'il avait d'étudier, dans un autre hémisphère, les merveilles de la nature; aussi ne se borna-t-il pas aux contrées qui lui étaient indiquées; il entreprit encore, de son propre mouvement, différents voyages de long cours. Enfin, de retour dans sa patrie, il se livra surtout à la pratique de la médecine, et l'exerça pendant trente-cinq ans, avec distinction, ne consacrant aux sciences et aux arts, pour lesquels il était passionné, que le peu de loisirs que lui laissait sa nombreuse clientèle. Il remplit successivement, à Gand, les places honorables de médecin en chef de l'hôpital militaire, de médecin des hospices civils, et de président de la Société de médecine. Vervier joignait la plus grande modestie à l'instruction la plus variée dans les différentes branches des connaissances humaines; aussi correspondait-il avec tous les hommes distingués qui honoraient la Belgique, soit comme savants, soit comme hommes de lettres, soit enfin comme artistes. Il n'était heureux que lorsqu'il faisait du bien, et l'affection de ses semblables était le sentiment qu'il aimait le plus à mériter. Il mourut le 15 décembre 1817, âgé de soixante-sept ans.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. JEAN-BAPTISTE VERVIER, NÉ A GAND, LE 8 MARS 1750, Y MOURUT LE 15 DÉCEMBRE 1817 (1).

---

(1) Un portrait très-ressemblant a permis de reproduire, sur cette médaille, par la gravure au trait, l'effigie de ce praticien. Cette pièce est due au burin de Mr CH. ONGHENA.

VÉSALE (1) (André), le prince des anatomistes, le premier qui préféra la nature aux traditions pour la démonstration du corps humain, et dont les louanges retentiront jusqu'à la postérité la plus reculée, naquit à Bruxelles le 30 avril 1513, selon Foppens, ou, selon d'autres biographes, le 31 décembre 1514. La passion de l'anatomie était en quelque sorte innée chez lui. Dès son enfance, il se plaisait à disséquer des rats, des taupes et des chiens. Il se distingua à Louvain d'abord, puis à Paris où, pendant la nuit, il osa déterrer des corps morts, au mépris des peines sévères dont cette coupable industrie était frappée à cette époque. Ayant terminé ses premières études, il acquit le laurier doctoral et parcourut plusieurs contrées de l'Europe, revint à Louvain, où il professa l'anatomie en 1535, puis il servit comme médecin militaire dans les armées impériales.

Nommé professeur d'anatomie à l'Université de Padoue, il y attira la plupart des médecins de l'Europe, désireux de l'entendre. En 1543, il consentit, sur les prières des magistrats de Bologne et de Pise, à y enseigner l'anatomie, et l'empressement de ses auditeurs était tel qu'il se vit obligé de passer de l'une de ces villes dans l'autre, afin de satisfaire aux vœux qui lui étaient si honorablement exprimés.

Averti par la renommée, Charles-Quint éleva Vésale au poste éminent de son premier médecin, et l'appela près de lui à la fin de 1543 ou au commencement de 1544. Enlevé à la

---

(1) Le nom véritable de sa famille parait avoir été Wellings. Elle était originaire de Wesel, dans le pays de Clèves, et l'on prétend que c'est à cette circonstance qu'est dû le changement de son nom primitif en celui de Wesele ou de Wesale.



VESALE QUE BRUXELLES A VU NAÎTRE
FUT LE PÈRE DE L'ANATOMIE.
1537, APRÈS AVOIR ÉTUDIÉ ET AVOIR
OBTENU LES PLUS BEAUX SUCCÈS A
MONTPELLIER, A PARIS, A LOUVAIN A
PADOUE ET A VENISE, FUT CHARGÉ DE
PROFESSER L'ANATOMIE ET LA CHIRURGIE
A L'UNIVERSITÉ DE PADOUE ET CE FUT LÀ
QU'IL COMPOSA SON MAGNIFIQUE
OUVRAGE SUR L'ANATOMIE DU CORPS
HUMAIN. PLUS TARD AYANT QUITTÉ
LA COUR DE MADRID QUI LUI
ÉTAIT DEVENUE INSUPPORTABLE,
IL ALLA MOURIR A ZANTE
OÙ LES VENTS CONTRAIRES
L'AVAIENT JETÉ.

science, Vésale quitta l'Italie, et traversant Bâle, gratifia l'école de médecine de cette ville d'un squelette, don alors précieux, conservé depuis avec une vénération religieuse. L'écorce de Kina, nouvellement découverte, avait rendu la santé au puissant monarque, qui ne pouvait plus se passer de lui et l'emmena dans tous ses voyages.

Lorsqu'en 1556, dégoûté des affaires et du monde, Charles-Quint abdiqua l'empire pour finir ses jours dans la solitude, Vésale passa au service de Philippe II. Homme de cour, et devenu à peu près étranger à l'anatomie, il sortit momentanément d'un trop long sommeil pour répondre à Fallope, dont l'anatomie, publiée en 1551, renfermait un grand nombre de découvertes, et indiquait plusieurs corrections à faire dans celle de Vésale. Disciple de ce grand maître, Fallope ne s'était point écarté du respect qu'il lui devait. Vésale, en publiant sa défense, parut, il faut l'avouer, au-dessous de lui-même; c'est le jugement qu'en portent ses deux illustres éditeurs, Boerhaave et Albinus. Cependant, riche, puissant et considéré à cette cour de Madrid, où affluaient les trésors du Nouveau-Monde, et qui, à cette époque, exerçait sur les autres états de l'Europe une si grande influence, Vésale jouissait de sa gloire et favorisait de tout son crédit l'étude de l'anatomie, autant du moins que cela était possible en Espagne, à côté de l'inquisition, et sous un prince tel que Philippe II, lorsqu'une accusation singulière vint le précipiter dans l'abîme du malheur. On prétendit qu'ouvrant le cadavre d'un gentilhomme, en vue de découvrir les causes de la mort, le cœur avait palpité sous le tranchant du scalpel, crime invraisemblable, que la mort devait expier; et, chose inouïe, la postérité, comme les contemporains, n'a élevé aucun doute sur la réalité

du fait qui donna lieu à cette accusation absurde. Quels témoins en déposèrent? Pour mettre le cœur à découvert, il faut ouvrir la poitrine, couper les cartilages, scier les côtes, enlever le sternum, faire, en un mot, des incisions longues, profondes, et bien capables de ranimer la vie, avant que le cœur puisse être aperçu, par la division du péricarde (1). Bientôt l'ignorance, l'envie et la mauvaise foi dénaturèrent le fait en l'exagérant; l'Inquisition demanda la mort du coupable, et les prières de Philippe II obtinrent difficilement, dit-on, que la peine fut commuée en un pèlerinage à la Terre-Sainte. Vésale s'achemina donc vers Jérusalem, avec Jacques Malatesta, général des Vénitiens. Il n'avait pas encore quitté la Palestine que le magistrat de Venise, prévoyant tout l'éclat que ce génie colossal pouvait donner à ses écoles, lui fit les offres les plus brillantes pour l'engager à venir occuper la chaire d'anatomie à Padoue, devenue vacante par la mort de Fallope. Il accepta et s'embarqua pour revenir en Europe. Mais pendant la traversée, une horrible tempête ensevelit son vaisseau dans les ondes, et il fut jeté seul sur une des côtes de l'île de Zante; là, dépourvu de tout, il périt de faim, selon les uns, ou de maladie selon d'autres, le 15 octobre 1564 (2).

Pour bien apprécier Vésale, il faut le suivre pas à pas dans sa brillante carrière. On est saisi d'admiration devant ce cou-

---

(1) Afin de donner quelque vraisemblance à l'accusation, on peut supposer que l'un des spectateurs, penché et s'appuyant sur le cadavre, aura fait refluer le sang veineux dans les oreillettes; un frémissement obscur, un mouvement ondulatoire en résultant, on aura vu dans cet effet mécanique quelque signe de vie, et jeté un cri d'effroi, répété par les ennemis de Vésale, trop heureux de cette occasion de le perdre.

(2) Boerhaave et Albinus ont publié ses œuvres complètes; Leyde, 1725.

rage héroïque, qui le porta à étudier l'anatomie à une époque où les lois, les préjugés sociaux, les idées religieuses, l'autorité même des papes condamnaient les dissections des cadavres humains et fermaient ainsi l'accès à toutes les découvertes. On en restait donc forcément réduit aux ouvrages de Galien, que l'on considérait comme seule et infaillible autorité, comme le *Nec plus ultrà* de la science.

Et cependant Vésale eut l'audace d'examiner avec les yeux ardents de la science les écrits de Galien. Il osa soulever le voile; il signala les nombreuses imperfections de celles des œuvres de ce médecin qui traitent de l'anatomie; il les renversa, pour élever à leur place une science infaillible, reposant tout entière sur des faits, dont chacun pouvait, en interrogeant la nature, vérifier l'exactitude et la vérité.

Vésale eut la gloire de détruire complétement les erreurs que l'approbation de quatorze siècles avait sanctionnées avant lui. Son portrait, peint par le Titien, en 1552, est conservé à Vienne. Sa statue, due à l'habile ciseau de M. Joseph Geefs, et coulée dans les ateliers de MM. Trossaert, à Gand, a été solennellement inaugurée à Bruxelles, le 31 décembre 1847, en présence des autorités, du comité central, des députations diverses du corps médical, et de plusieurs notabilités appartenant aux sciences, aux arts et aux lettres.

Ce monument, si tardivement élevé à l'une des principales illustrations scientifiques de la Belgique au XVIe siècle, occupe le centre de la place des Barricades. La statue, qui a à la fois une attitude noble et imposante, est placée sur un socle de pierre bleue d'Écaussines, dont deux des faces portent les inscriptions de la dixième médaille, que nous donnons plus loin; les deux autres, des bas-reliefs, représentent, l'un, le

naufrage de Vésale à Zante, l'autre, une leçon d'anatomie.

Onze médailles :

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. ANDREAS VESALIUS.

R. NATUS BRUXELLIS IN BELGICA AN. 1514. OBIIT AN. 1564.

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : W. BINFIELD F. Insc. ANDREAS VESALIUS.

R. NATUS BRUXELLIS IN BELGIA AN 1514. OBIIT AN 1564. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1810. Durand edidit.

La troisième, de même métal et module que la précédente.

A. Le buste à droite, sous lequel : LEFEVRE. Inscrip. ANDREAS VESALIUS.

R. NATUS BRUXELLIS IN BELGICA AN 1514. OBIIT AN. 1564. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1820. Durand edidit.

La quatrième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : JOUVENEL. Insc. ANDRÉ VÉSALE NÉ EN 1514 MORT EN 1564.

R. A la partie supérieure : plusieurs livres, dont celui placé au centre est ouvert et porte pour titre : DE CORPORIS HUM. FABRICA LIB VII BASIL. 1543. En dessous : VÉSALE QUE BRUXELLES A VU NAITRE, FUT LE PÈRE DE L'ANATOMIE. 1537, APRÈS AVOIR ÉTUDIÉ ET AVOIR OBTENU LES PLUS BEAUX SUCCÈS A MONTPELLIER, A PARIS, A LOUVAIN, A PADOUE ET A VENISE, FUT CHARGÉ DE PROFESSER L'ANATOMIE ET LA CHIRURGIE A L'UNIVERSITÉ DE PADOUE ET CE FUT LA QU'IL COMPOSA SON MAGNIFIQUE OUVRAGE SUR L'ANATOMIE DU CORPS HUMAIN. PLUS TARD AYANT QUITTÉ LA COUR DE MADRID QUI LUI ÉTAIT DEVENUE INSUPPORTABLE, IL ALLA MOURIR A ZANTE OU LES VENTS CONTRAIRES L'AVAIENT JETÉ.

La cinquième, en bronze, de 3 centimètres.

A. Le même que celui du numéro précédent.

R. IL FUT LE PÈRE DE L'ANATOMIE. 1537, APRÈS AVOIR ÉTUDIÉ ET AVOIR OBTENU LES PLUS BEAUX SUCCÈS A MONTPELLIER, A PARIS, A LOUVAIN, A PADOUE ET A VENISE, IL PROFESSA L'ANATOMIE ET LA CHIRURGIE A L'UNIVERSITÉ DE PADOUE. IL Y COMPOSA SON MAGNIFIQUE OUVRAGE SUR L'ANATOMIE DU CORPS HUMAIN. AYANT QUITTÉ LA COUR DE MADRID OU IL NE SE PLAISAIT POINT, IL MOURUT A ZANTE OU LES VENTS CONTRAIRES L'AVAIENT JETÉ.

La sixième ne diffère de la troisième qu'en ce que le buste regarde à gauche, et que le nom du graveur, sous l'effigie, est celui de LEBOULONOIS. F.

La septième, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : MERLEN. F. Insc. ANDREAS VESALIUS ANATOMICUS.

R. SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BRUXELLES — MESSIDOR AN XII, entre deux branches de feuilles de chêne.

La huitième, en argent, de 2 5/6 centimètres.

A. Le buste de face, mais tourné vers la gauche, sous lequel : MERLEN F. Insc. ANDREAS VESALIUS ANATOMICUS.

R. Il est à peu près le même que celui du numéro 7, à l'exception que les deux branches de chêne sont autrement entrelacées (1).

La neuvième, en argent, de 5 centimètres.

A. Vésale disséquant un cadavre. Insc. SEXCENTOS EXSECUIT UT NATURAM SCRUTARETUR. Exergue : T. M. T.

R. L'hôpital du Saint-Esprit, à Rome. En dessous : MERCANDETTI FECIT ROMA. Inscription : NOSOCOMIUM. Exergue : des

(1) Les nos 7 et 8 sont les deux rares médailles parmi le petit nombre de celles qui ont été frappées en Belgique pendant la révolution française.

armoiries qui séparent les deux mots : PRÆMIA STUDIORUM (1).

La dixième, en bronze, de 3 centimètres.

A. La statue de Vésale; aux côtés de la base : L. WIENER D'AP. J. GEEFS. Inscription : STATUE D'ANDRÉ VÉSALE INAUGURÉE LE 31 DÉC : 1847.

R. SOUS LE RÈGNE DE LÉOPOLD I ROI DES BELGES. — LE GOUVERNEMENT LA PROVINCE DE BRABANT LA VILLE DE BRUXELLES ET LE CORPS MÉDICAL BELGE.

La onzième, en bronze, est, comme la précédente, une médaille commémorative de l'inauguration de la statue de Vésale.

A. ANDREÆ VESALIO, SCIENTIÆ ANATOMICÆ PARENTI. — NATUS BRUXELLIS, 31 DEC. 1514. NAUFRAGUS IN ZACYNTHO. OBIIT 30 OCT. ANNO 1564.

R. AUSPICIIS LEOPOLDI PRIMI, BELGARUM REGIS, ET PUBLICO NEC NON PROVINCIÆ ET MUNICIPII ÆRARIIS DE PROMPTA IN SUMPTUM PECUNIA UT ET EX PRIVAT. UNIV. MEDIC. BELG. ORDIN. COLLATIONE, ERECTUM HOC MONUMENTUM ET DICATUM 31 DEC. 1847.

VILARS (ÉLIE COL DE), médecin de mérite, naquit en 1675 à Rochefoucauld, dans l'Angoumois (France). Après avoir terminé ses études litteraires, il vint à Paris pour étudier la médecine, y prit le bonnet doctoral en 1713, et s'adonna à l'exercice de son art. Au bout de quelques années, il obtint la charge de médecin du roi, au Châtelet, et la remplit avec distinction pendant dix-huit ans. Il fut encore médecin titulaire de l'Hôtel-Dieu et de l'hôpital des incurables. La Faculté le nomma deux fois professeur de chirurgie, et il

(1) On donnait cette médaille en prix aux élèves qui s'étaient distingués par leurs connaissances en anatomie et en chirurgie dans les États romains. Vésale y est d'une ressemblance parfaite.


LEONARDVS VINCIVS FLORENTINVS


SCRIBIT QVAM SVSCITAT ARTEM
1669

s'acquitta honorablement des fonctions de cette chaire. Il obtint le décanat en 1740, et fut continué dans ce poste honorable jusqu'en 1744. Ce fut dans la seconde période de son décanat que la Faculté fit rebâtir l'amphithéâtre de l'école de médecine. De Vilars mourut le 26 juin 1747.

Deux jetons.

Le premièr, en cuivre, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: DU VIVIER. Insc. ELIAS COL DE VILARS INCULISM. F. M. P. DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté de médecine, avec la légende: URBI ET ORBI SALUS. Exergue: 1741. 1742.

Le second, en argent, de 3 centimètres.

A. Le même que celui du précédent.

R. L'amphithéâtre de médecine de Paris. Insc. UT PROSIT ET ORNET. Exergue: AMPHIT. MEDIC. PARIS. REEDIFICATUM 1744.

Au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris, figure un troisième jeton, aussi avec l'amphithéâtre de médecine au revers.

VINCI (LÉONARD DE), célèbre peintre de l'École italienne, naquit en 1452, au château de Vinci, près de Florence. Élève d'André Verrochio (1), il se rendit, en 1489, à Milan, où son protecteur, le duc Ludovic Sforza, le nomma directeur de l'Académie de peinture et d'architecture. Ce fut dans cette ville qu'il exécuta le fameux tableau de la Cène, devenu si célèbre. Au commencement du XVI[e] siècle, Sforza fut battu, fait prisonnier par les Français, et mourut misérable-

(1) De Vinci peignit dans un tableau de son maître une tête d'ange qui surpassait tout le reste en beauté; Verrochio, de dépit, abandonna la peinture.

ment en Touraine. Le vainqueur, Louis XII, accorda à de Vinci plusieurs faveurs signalées. Celui-ci partit pour Florence, et y fut chargé, par le Sénat, de peindre, avec Michel-Ange, la salle du conseil. Les deux artistes produisirent des chefs-d'œuvre, sans pouvoir se surpasser. Léonard, inquiet de la réputation toujours croissante de son rival, quitta Florence pour Rome, et suivit dans cette ville Julien de Médicis. Il fut présenté au nouveau pape, Léon X, mais ce dernier, prévenu sans doute par les partisans de Michel-Ange, l'accueillit froidement : de Vinci, mécontent de cette réception, céda aux instances de François I, et partit pour la France, en 1515, après avoir fait encore plusieurs voyages à Florence, à Parme et à Milan. Reçu comme son génie le méritait, logé au château de Saint-Cloud, Léonard de Vinci y finit paisiblement ses jours le 2 mai 1519.

D'un esprit plein de ressources, d'une âme noble et généreuse, d'un caractère aimable et gracieux, d'une philosophie douce, ce grand homme paya son tribut à l'humanité, par une susceptibilité d'amour-propre qui ressembla quelquefois à la jalousie. D'un goût sévère, épris de la perfection, il eut le mérite de réunir de grands exemples à de sublimes beautés, dans le petit nombre de ses productions. Doué au plus haut degré du génie de l'invention, inférieur à Raphaël pour l'art de la composition, il peut lui être comparé sous d'autres rapports, eut comme lui le privilége d'exécuter des têtes de Madones vraiment divines, et posséda à un plus haut degré que cet illustre artiste, la science du clair-obscur. Son expression dramatique est parfaite, et la beauté qu'il représente est toujours remplie de noblesse et de majesté. Peintre éminemment classique, théoricien savant, dépourvu de toute

espèce d'affectation, son désir de terminer les objets jusque dans leurs moindres détails et d'en arrêter les contours avec précision, le fait quelquefois tomber dans la sécheresse; excellent coloriste, en comparaison des artistes de son temps, ses carnations sont trop violettes et ont trop souvent le poli du marbre; enfin, son dessin, quoique savant, a parfois de la maigreur. Peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, chimiste, mécanicien et poëte, il fut également célèbre dans chacune de ces différentes branches. Ami de Marc-Antoine della Torre, de Vinci fut aussi un anatomiste éminent; Hunter admira ses belles planches anatomiques, dont un grand nombre sont aujourd'hui à Londres (1).

Sept médailles.

La première, en étain, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. LEONARDUS VINCIUS FLORENTINUS.

R. Un pinceau et une plume en sautoir; au-dessus, une couronne. Inscription : SCRIBIT. QUAM. SUSCITAT. ARTEM. Exergue : 1669 (2).

La deuxième, en bronze, de 5 1/2 centimètres, est tout-à-fait semblable à la précédente, à l'exception que sous le buste se lit le nom du graveur : HERARD F., et, qu'au revers, il ne se trouve pas de point après chaque mot de l'inscription.

C'est une médaille restituée.

La troisième, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : L. COSSA F. 1820. Insc. LEONARDO DA VINCI.

---

(1) SIRET, ouv. cité, p. 338. — BLUMENBACH, *Med. Bibliothek*, t. 3, p. 141 à 147.

(2) KOEHLER, ouv. cité, vol. 9, p. 369. — Dans le Musée MAZZUCHELLIEN, vol. 1, pl. 39, n° 2, on ne trouve pas le millésime au revers. RUDOLPHI suppose que c'est parce que le coin était défectueux.

R. Deux rameaux de laurier, entrelacés d'un côté et ouverts de l'autre, au centre desquels : VINCI I VAGITE PRIMO. — GALLO MONARCA GLI ULTIMI RESPIRI — CLOUX LE MORTALI SPOGLIE — A. A.

La quatrième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : PUTINATI. Inscrip. LEONARDO DA VINCI.

R. NATO NEL CASTELLO DI VINCI NEL 1443. MORTO A FONTAINEBLEAU IL 1518.

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : VIVIER F. Insc. LEONARDUS VINCIUS.

R. NATUS AN. 1452 IN CASTELLO VINCIENSI APUD FLORENTIAM OBIIT FONTEBELLAQUEO ANNO 1520. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1825. Durand edidit.

La sixième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : PUTINATI. Insc. LEONARDO DA VINCI.

R. Le buste. Insc. TITIANO VICELLI (1).

La septième, en argent, plus petite que la précédente.

A. Le buste, sous lequel : PUTINATI F. Inscription : CAROLUS AUGUSTUS MAGNUS DUX SAX.

R. Deux bustes en regard. Derrière l'un : L. VINCIUS. Derrière l'autre, J. BOSSIUS. En dessous : SAXONIA MEMOR 1817. Périgraphe : ITALIA SALUTATA MONUMENTIS ARTIUM CONQUISITIS PATRIAEQUE DONATIS (2).

VIRGILE (Publius Virgilius Maro), né à Andès, petit bourg

(1) Le buste de l'avers de cette médaille paraît être le même que celui du nº 4, mais le nom du graveur est très-rapproché de l'effigie, tandis que dans la pièce du nº 6, il en est plus éloigné.

(2) Rudolphi avait vu cette médaille chez le célèbre Uden.

des environs de Mantoue, le 15 octobre de l'an de Rome 684 (70 ans avant J.-C.), alla recueillir à Crémone les premiers bienfaits d'une éducation libérale. A l'âge de seize ans, il prit la robe virile à Milan et termina ses études à Naples, où il se prépara aux inspirations de la poésie, en prenant pour modèles les poëtes grecs. Il préluda par des églogues, admirables de versification et par le charme continu du style, la douceur, l'éloquence mélodieuse, et par l'heureux assemblage d'une foule de beautés lyriques. Virgile s'y inspira des événements politiques au milieu desquels la fortune l'avait placé, de la reconnaissance envers d'illustres protecteurs, qu'il flatta pour les attendrir sur les désastres de sa patrie. Parurent ensuite ses immortelles Géorgiques, monument du génie du grand poëte en même temps qu'elles furent l'œuvre d'un excellent citoyen. Les guerres civiles n'avaient pas seulement porté le désastre dans les campagnes, et épuisé les sources de la culture, en imposant aux champs de nouveaux maîtres, elles ne leur avaient pu rendre que des bras inhabiles à tracer le sillon. L'industrie, l'expérience avaient fui; l'horrible famine allait régner sur le sol de l'Italie avec les farouches vétérans. L'habile et prévoyant Mécène comprit que l'État allait succomber sous un double fléau, si l'on ne parvenait à inspirer aux Romains le goût des travaux champêtres. Il s'agissait, pour atteindre ce but, d'associer aux leçons d'un art qui répugnait à la moderne élégance tous les charmes que pouvait leur prêter le riant coloris du pinceau de Virgile. Le poëte avait alors trente-quatre ans ; il alla méditer et écrire les Géorgiques sous le beau climat de Naples, et sept ans plus tard, les lettres latines purent se glorifier d'un chef-d'œuvre dont la Grèce eût été fière, et consacré par l'admiration de vingt siècles comme son plus beau titre de gloire.

On suppose avec beaucoup de fondement que, pendant cet intervalle, Virgile exerça plus d'une fois ses crayons aux peintures d'un autre ordre, qu'il allait tracer bientôt dans sa magnifique épopée. Le plan de l'Énéïde, composition tout-à-fait nationale, lui fut suggéré par l'horreur que sa belle âme éprouvait au souvenir des guerres civiles, plutôt comprimées qu'éteintes sous le poids de la puissance d'Auguste, et prêtes à se ranimer avec les idées de l'indépendance. Le but que s'y proposait Virgile fut évidemment de tracer, et pour les Romains et pour leur nouveau maître, le modèle d'un prince que celui-ci fût jaloux d'imiter, que ceux-là apprissent à chérir. Et, que l'on compare les principaux incidents de la vie supposée du prince troyen avec la chaine des faits qui amenèrent Auguste au pouvoir suprême, il faudra reconnaître qu'Énée fut calqué sur Auguste, mais sur Auguste tel que le poëte, qu'il comblait de bienfaits, se plaisait à le peindre aux Romains, flattés eux-mêmes avec une égale habileté dans ces attachantes images. Virgile mit plus de dix ans à composer la moitié de son Énéïde, et il ne regardait encore son travail que comme une ébauche, lorsque, vaincu par les instances d'Auguste, il en lut à ce prince les 2e, 4e et 6e livres. On sait quel éclatant suffrage Octavie donna à l'épisode de la mort de son fils Marcellus. Les six derniers livres de l'épopée Virgilienne furent achevés en quatre ans; mais le poëte ne put à son gré en faire disparaître les imperfections qu'il y reconnaissait. Il s'était rendu dans ces vues à Athènes; il y fut rencontré par Auguste, qui revenait d'Orient et qui voulut le ramener à Rome. Atteint d'une indisposition grave pendant la traversée, il mourut le 10 des calendes d'octobre, an de Rome 735 (19 ans avant J.-C.), à Brindes, où l'on venait de

débarquer. Ses restes furent transportés à Naples, ainsi qu'il l'avait demandé, et on lui érigea, sur le chemin de Pouzzole, un tombeau où se lit l'épitaphe qu'il dicta pour lui à sa dernière heure. Par un excès de modestie, Virgile avait ordonné en mourant que l'on brûlât son Énéïde, mais ses exécuteurs testamentaires se bornèrent à en retrancher quelques vers imparfaits. Ses héritiers, Auguste, Mécène, L. Varius et Plotius, Tucca, publièrent ainsi l'Énéïde, telle que l'avait laissée Virgile, telle qu'un si grand nombre d'éditions et de traductions dans toutes les langues connues, et dans celle même d'Homère, l'ont reproduite depuis deux mille ans.

Deux médailles.

La première, en petit bronze, de 1 1/2 centimètres.

A. Le buste lauré à gauche. Insc. VIRGILIUS MARO.

R. EPO.

La seconde, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : GATTEAUX DENON D^t. Insc. VIRGILIUS MARO.

R. Une couronne murale, sous laquelle, un cigne. Insc. CAPITULATION DE MANTOUE 30 JANVIER 1797 (1).

VIVIANI (VINCENT), l'un des géomètres éminents du XVIIe siècle, naquit à Florence, le 5 avril 1622. Il fut le dernier élève de Galilée (2), et reçut, après la mort de ce grand homme, des leçons de Torricelli. Ses progrès rapides et ses

---

(1) MILLIN, ouv. cité, pl. 4, n° 6. Dans l'ouvrage cité de HENNIN, pl. 78, n° 781, le nom du graveur GATTEAUX est précédé de la lettre E, initiale de son prénom et le nom est suivi de F. (Fecit).

(2) Viviani vécut pendant trois ans dans l'intimité de Galilée, qu'il suivit dans la prison à laquelle l'avait condamné le tribunal de l'Inquisition, et où il lui prodigua les soins et les marques d'attachement d'un fils.

travaux importants pour restituer quelques livres perdus d'Apollonius et d'Aristée eurent bientôt étendu sa réputation dans toute l'Europe. Les princes de la maison de Médicis s'empressèrent à l'envi de le combler de leurs bienfaits; Colbert l'inscrivit sur la liste des savants étrangers, auxquels Louis XIV faisait éprouver les effets de sa munificence; le grand-duc Ferdinand le chargea de professer les mathématiques aux pages et à l'Académie de Florence, et le nomma son géomètre et son premier ingénieur. Viviani était membre de l'Académie del Cimento, de celle des Arcadiens et de la Société royale de Londres, et avait été admis, en 1699, à l'Académie des Sciences de Paris, dans la classe des associés étrangers; il aurait pu être encore le premier astronome de Louis XIV; mais il refusa ce titre par attachement pour son pays, comme il avait déjà refusé les offres de Casimir, roi de Pologne. Il mourut, âgé de quatre-vingt-un ans, à Florence, le 22 septembre 1703, comblé d'honneurs et de gloire.

Médaille, en bronze, de 9 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. VINC. VIV. NOVISS. MAGNI GALILAEI DISCIPULUS AET. 79. QUI PRIMUS A. SAL. 1646.

R. Un livre, sur lequel des parties d'une sphère. Inscription (continuation de celle de l'avers) ET SPHAERICAS SUPERFICIES NIL RECTI HABENTES NOTIS RECTANGULIS OSTENDIT AEQUAS (1).

VLEMINCKX (Jean-François), est né à Bruxelles, le 3 novembre 1800. Après avoir terminé ses études médicales, il s'établit dans sa ville natale, et prit une part active aux événements politiques de 1830. Il fit partie de la députation

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 184, pl. 145, n° 3.

envoyée à La Haye pour demander au roi Guillaume de faire droit aux griefs des Belges.

Lorsque le Gouvernement provisoire institua le conseil de santé de l'armée, M. Vleminckx en fit partie; mais ce conseil ayant été dissous, M. Vleminckx fut revêtu des fonctions d'inspecteur-général du service de santé militaire et chargé d'organiser ce service.

Lors de la création de l'Académie royale de Médecine de Belgique, il en devint membre et en fut nommé président. M. Fallot l'a remplacé pendant quelques années dans ces fonctions.

M. Vleminckx a fait partie comme membre, mais le plus souvent comme président, des jurys d'examen pour les grades de médecine; il est membre de la Commission des pensions et du Conseil provincial du Brabant. C'est sur sa proposition qu'en 1848, ce conseil décréta la création d'un Institut ophthalmique du Brabant, qui fut ouvert le 10 septembre 1849, au boulevard Botanique, à Bruxelles (1).

Parmi ses publications, il en est une qui traite de l'ophthalmie militaire, qu'il attribuait à la compression du cou, déterminée, selon lui, par le resserrement trop prononcé du col de l'uniforme et par la pesanteur du shako. Rempli de ses idées, M. Vleminckx fit apporter des modifications à la coupe de l'habit et à la coiffe du soldat; malheureusement l'ophthalmie militaire continua à sévir avec intensité. C'est alors que M. Jungken, ophthalmologiste distingué à Berlin, fut invité de la part du gouvernement à se rendre en Belgique, pour y donner son avis sur la nature de cette maladie. Ce praticien

(1) Voir l'article consacré à M. Cunier.

examina dans tous ses détails la tenue du soldat, il visita les casernes, les hôpitaux et resta convaincu de la nature contagieuse de cette affection oculaire; il prescrivit les mesures devenues indispensables pour diminuer l'intensité de ce terrible fléau, et tous les hommes porteurs de granulations aux paupières durent être séquestrés pour subir un traitement rationnel avant leur rentrée au corps.

Nommé chevalier de l'ordre de Léopold, le 1er mai 1834, officier le 21 juillet 1839, commandeur le 9 octobre 1852, M. Vleminckx est aussi chevalier de la Légion d'honneur, commandeur des ordres de Danebrog de Danemarck et d'Isabelle la Catholique d'Espagne (1).

Médaille, en bronze, de 6 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : LÉOPOLD WIENER. Insc. J. F. VLEMINCKX, INSPECTEUR GÉNal DU SERVICE DE SANTÉ DE L'ARMÉE BELGE.

R. Deux branches de laurier entrelacées. Au-dessus, le bâton d'Esculape, surmonté d'un miroir; au centre: A L'ORGANISATEUR HABILE, A L'ADMINISTRATEUR INTÈGRE, AU CHEF DÉVOUÉ — LES OFFICIERS DU SERVICE SANITAIRE 1853.

VOLCKAMER (JEAN-GEORGES), médecin et botaniste distingué, naquit à Nuremberg, le 7 mai 1662. A l'exemple de

(1) Il a publié : *Essai sur l'ophthalmie de l'armée des Pays-Bas*, avec la collaboration de VAN MONS, Br. 1825. — *Description des maladies de la peau*, par ALIBERT, enrichi d'appendices par MM. VAN MONS et VLEMINCKX, Br. 1826. — *Considérations sur la coqueluche*, avec VAN MONS (*Bibl. méd.*, t. I, 1824). — *Réflexions sur les forces et la faiblesse* (id.). — *Mémoires et obs. sur le diabètes* (id., t. III, 1826). — *Sur l'analogie qui existe entre l'hydrophobie spontanée et l'hydrophobie rabique* (id., t. V, 1828). — *Observation d'une glossite survenue par l'ingestion du mercure* (*Journal de Médecine*, t. I, 1830).

son père, il s'adonna à l'étude de la médecine, prit le laurier doctoral et fut admis dans le collége des médecins de sa ville natale en 1685. Il écrivit la Flore de Nuremberg, devint membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'Helianthus II, et mourut le 8 juin 1744, selon Éloy, et en 1746, d'après Rudolphi (1).

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Deux bustes se regardant, sous lesquels : VESTNER F. Insc. D. JO. GEORG. VOLCKAMER, COLL. MED. SEN. PR. — D. GODOFR. THOMASIUS, PRINC. MED. ET CONS. Exergue divisé en deux. NAT. NOR. (et non NOV. comme le dit Rudolphi) 1662. REC IN COLL. MED. 1685 (et non 1691, d'après Rudolphi) — NAT. LIPS. 1660. (au lieu de 1650, imprimé par erreur dans l'ouvrage du professeur de Berlin) COLL. MED. ADSER. 1691 (en place de 1685, qu'on trouve dans le même livre).

R. Vers la partie supérieure, une étoile, sous laquelle l'inscription suivante : NOBILISSIMO MEDICOR. PARI AEVI HUJUS ORNAMENTIS QUI PER 50 ANNOS COLLEGIUM MEDIC. NORIMB. MAGNIS MERITIS ILLUSTRARUNT CUI ALTER JAM SEXT. PRAESEDIT ALTER SEXT. PRAESIDERE COEPIT HONOR. ERGO F. C. COLLEGAE. Exergue : A. 1741 (2).

---

(1) La plupart des biographes ont confondu ce Jean-Georges Volckamer avec son père, qui portait les mêmes prénoms; mais qui naquit le 9 juin 1616, à Nuremberg, et y mourut le 17 mai 1693, à l'âge de soixante-dix-sept ans (*Éloy*).

(2) Je décris cette médaille d'après un exemplaire de mon cabinet. — Le Musée de MAZZUCHELLI donne la même description de l'avers de cette pièce que RUDOLPHI, à l'exception du mot NOV., où au lieu d'un V à la fin, il y a évidemment un R. J'explique l'exactitude du revers de ma médaille par ce fait, consigné dans *Éloy* (article VOLCKAMER), que l'admission de ce praticien dans le Collége des médecins de sa ville natale eut lieu en 1685, et non en 1691. — Voir l'article consacré à THOMASIUS. — Mus. MAZZ., ouv. cité, vol 2, p. 319, pl. 178, n° 4. — A. WILL, ouv. cité, vol. 1, p. 241.

VOLTAIRE (François-Marie-Arouet de), naquit à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694. Il fit ses humanités chez les jésuites et partit, en qualité de page du marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande. De retour à Paris, il y donna des preuves de son esprit satirique, et fut mis à la Bastille comme soupçonné d'être l'auteur d'une diatribe contre le feu roi. Ce fut pendant sa captivité qu'il ébaucha sa *Henriade* et composa sa tragédie d'*Œdipe*. Rendu à la liberté, Voltaire donna son *Œdipe* et quelques autres pièces; la première obtint le plus grand succès. La publication de la *Henriade* racheta le succès équivoque des autres compositions. Une querelle avec le chevalier de Rohan ayant été suivie d'une nouvelle captivité pour le jeune poëte, puis d'un ordre de quitter la France, il se rendit en Angleterre, et s'y familiarisa, dans un séjour de trois ans, avec une philosophie et une littérature que plus tard il naturalisa dans son pays. Revenu à Paris clandestinement, il put s'y livrer, sans être inquiété, à des spéculations financières qui l'enrichirent. Il y fit représenter plusieurs tragédies nouvelles, mais les *Lettres philosophiques* attirèrent, en 1735, un nouvel orage sur sa tête. Il alla se cacher, en Lorraine, au château de Cirey. A la suite d'un court séjour à Berlin, en 1740, il fut rappelé à Paris par le ministère, il composa divers opéras qui furent représentés à Versailles, et obtint, par la protection de Mme de Pompadour, le brevet d'historiographe de France, une charge de gentilhomme de la chambre du roi et une place à l'Académie française en 1746. Néanmoins, il tomba bientôt en disgrâce, et après avoir donné *Sémiramis, Oreste* et deux autres pièces, il se retira d'abord à Nancy, puis à Berlin, où le grand Frédéric lui fit l'accueil le plus gracieux,

en 1750. Quoique ce monarque le comblât de faveurs, leur liaison fut de peu de durée. Voltaire, ennuyé de laver le linge sale de Frédéric, qui avait d'ailleurs prêté l'oreille aux perfides insinuations des rivaux du nouveau protégé, quitta définitivement Berlin en 1753. Il parcourut quelque temps l'Allemagne, rédigea pour la duchesse de Saxe-Weimar les Annales de l'empire, ouvrage médiocre; passa à Strasbourg, à Colmar, à Lyon, et vint enfin se fixer à Ferney, dans le pays de Gex, en 1758. Ce fut là, dans une magnifique demeure qu'il fit construire, que s'écoulèrent ses vingt dernières années, pendant lesquelles il fit preuve d'une prodigieuse activité d'esprit, et sembla se surpasser lui-même. Attiré à Paris pour y voir représenter *Irène*, l'une de ses dernières productions, il fut reçu avec des témoignages d'admiration tels que sa santé en reçut une grave atteinte. Il succomba trois mois après, le 30 mai 1778, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur les doctrines de Voltaire, qui exerça une influence immense, on ne saurait contempler sans admiration un exercice aussi plein, aussi soutenu, aussi infatigable des facultés les plus puissantes de l'âme. Voltaire prêcha pendant vingt ans les doctrines subversives qui préparèrent la révolution. C'est à lui que les Girondins se rattachent directement, tandis que les Montagnards sont les disciples de Rousseau. Il embrassa tous les genres littéraires.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 1/5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: J. M. MORIKOFER. F. Insc. MAR. FRANC. AROUET DE VOLTAIRE.

R. Les emblèmes des jeux scéniques, surmontés d'une cou-

ronne de laurier. Inscrip. MONUMENTUM AERE PERENNIUS (1).

La deuxième, en bronze, de 5 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, aux côtés duquel : G. C. WÆCHTER F. Insc. VOLTAIRE NÉ LE 20. FÉVRIER 1694.

R. Un monument, couvert des emblèmes des sciences et des arts, entourés de rayons. On y lit : TIRÉ D'APRÈS NATURE AU CHATEAU DE FERNEY. G. C. WÆCHTER. Exergue : GRAVÉ 1770.

La troisième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous le bras droit duquel : CAUNOIS F. Insc. AROUET DE VOLTAIRE.

R. NÉ A CHATENAY PRÈS PARIS EN 1694. MORT EN 1778. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1817.

WAITZ (JACQUES), naquit dans la Saxe, en 1642, et s'adonna à l'étude de la chimie et de la médecine. Il prit le laurier doctoral, devint conseiller intime et premier médecin du duc de Saxe, qui l'anoblit. Ce praticien, homme d'un grand savoir, eut néanmoins la faiblesse de croire à l'alchimie, dont il fut un adepte pendant quelque temps.

Cinq médailles :

La première, de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. JAC. WAITZ. PH. ET. M. D. DUC. SAX. CONSIL. ARCHIAT. ET REDIT. PROVINC. PRAEF. CONSUL. GOTHANUS. En dessous : Des armoiries. AN. AET. 71. 1713.

R. Le soleil rayonne sur une cornue en verre avec les symboles du sel, du soufre et du mercure : Insc. IN UNO DAT COELESTE ET FIXUM. — ELICIT HÆC CHALYBS, ET CORPUS DANT VE-

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 393, pl. 198, n° 6.

NUS ET MARS, INTUS ET EST FIGENS; SED CUR NON OMNIBUS IDEM? EST ILLIS MEA TERRA TAMEN, QUEIS DONO BENIGNA (1).

La deuxième, en étain, de 4 1/3 centimètres.

A. Deux bustes se regardant; un écu renfermant deux espèces d'armoiries. Outre l'inscription de l'avers de la première médaille, on lit encore sur celui-ci : CHRISTIANA WAITZIN GEBORNE JAEGERIN.

R. IN CLEMENTISSIMI DEI GENITORIS GLORIAM ERNESTI PII. FRIDERICI SAPIENTIS. FRIDERICI PII SAPIENTIS ET FELICIS. D. D. D. SAXONIAE PER 50 ANNOS FIDELI SERVO ET CONSULI GOTHANO 48 ANNOR. CUM CONJUGE 26. PER. 10 ADHUC VIVENTES LIBEROS 42 NEPOTIBUS AUCTO POST 50 ANNOS DE MATRIMONIALI JUBILEO D. 3. MART. 1716. CELEBRATO PUBLICIS VOTIS GRATULABANTUR AMICI ETC. Périgraphe : VIRTUTE ET LABORE. C. W(ERMUTH) C. PR(IVILEGIUM) CÆS. (2).

La troisième, en bronze, de 4 3/4 centimètres.

A. Deux bustes se regardant et l'écusson aux deux armoiries. L'inscription est la même que celle de l'avers de la précédente pièce; mais après les titres de l'époux, on trouve : AN. AET. 75. CHRISTIANA WAITZIN AN. AET. 70.

R. MORE THOROS DOCTOR CONSORS ET WAITZ RENOVABANT. IN CONJUGII JUBILAEUM D. 1. MART. SACRIS AUSPICIIS CELEBRATUM.

La quatrième, de 3 1/3 centimètres.

A. Le même que celui de la première.

R. NOMEN GRANDE TENENS CRESCAT GENS WAITZIA NATIS. Exergue : IN NATALEM ET QUOD ANTE CONTIGIT GOTHAE NULLI SUSCEPT(UM) AB

---

(1) LESSER, ouv. cité, p. 94, n° 26. — J'ai rétabli le texte du revers de cette médaille d'après MAZZUCHELLI, vol. 2, p. 235, pl. 159, n° 1.

(2) J.-CHR. KUNDMANN *Nummi Jubilaei*. Breslau, 1734, in-4°, pl. — pl. 4, n° 17. — J'ai encore ici reproduit le texte d'après MAZZUCHELLI, cité, n° 2.

ANNO 1668 CONSULATUM XXV. JOHANNES GEORGIUS JUNCKER COS. WALT (HERSHUSANUS) (1).

La cinquième présente l'avers de la troisième, mais avec le chiffre de l'âge, 76; et le revers de la deuxième (2).

WALLERIUS (JEAN GOTTSCHALK), chimiste et minéralogiste suédois du plus haut mérite, naquit le 11 juillet 1709, dans le comté de Nerk. Après avoir terminé ses études littéraires, il se décida à devenir médecin, étudia la médecine à l'Université d'Upsal, sous Rosen de Rosenstein, voyagea en Suède et dans le Danemarck, et passa son doctorat en 1735. Il s'appliqua ensuite à la chimie et à la minéralogie, et ses travaux dans ces deux branches le firent bientôt connaître honorablement dans toute l'Europe. Le roi l'appela à Stockholm, et le nomma son premier médecin. En 1750, il obtint à Upsal la chaire de chimie, de métallurgie et de pharmacie, à laquelle il renonça en 1767. La mort termina sa glorieuse carrière, le 16 novembre 1785; il avait soixante-seize ans.

Il eut le mérite de tenter, le premier, en minéralogie, l'établissement d'une classification naturelle, qui fut préférée à celle de Linné. Il appliqua fort heureusement la chimie à l'agriculture, et on peut le considérer comme le fondateur de la chimie agricole.

Médaille, en argent de 3 1/2 centimètres.

---

(1) FR. CHR. LESSER, ouv. cité, p. 90, décrit cette médaille. RUDOLPHI la donne d'après cet auteur.

(2) LESSER cité, p. 91. — Ce sont là les cinq médailles dont parle Erbstein, mais qu'il n'a pas décrites. Il a indiqué au moins les quatre premières dans ses lettres. — CAR.-FRID.-GUIL. ERBSTEIN *Numismatische Bruchstücke*, 1-3. Br. Dresden, 1816, in-8°, p. 58.

A. Le buste sous lequel : G. E. Insc. J. G. WALLERIUS PROF. UPS. EQ. ORD. R. VASAEI.

R. Un Génie, devant un appareil chimique, examine quelque chose au moyen d'une loupe. Insc. IN ORDINEM ET USUM. Exergue : CHYMICO ET MINER. ILL. SOCIO DESID. AC. R. SC. ST. (1).

WALTER (JEAN-THÉOPHILE), anatomiste habile, naquit à Kœnigsberg le 1er juillet 1734. Son père, à son lit de mort, lui avait fait promettre de ne jamais s'occuper de sciences médicales. Cependant, après avoir terminé ses humanités, il fut entraîné, en quelque sorte malgré lui, aux recherches anatomiques, qui devinrent l'unique objet de ses travaux. Il suivit d'abord les cours à l'Université de sa ville natale, puis il se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où il prit, en 1757, le grade de docteur en médecine. Il partit alors pour Berlin, où il obtint la protection et l'amitié de Meckel, qui le fit nommer prosecteur au théâtre anatomique du collége médico-chirurgical. En 1762, Walter obtint la place de second professeur d'anatomie, et il succéda à Meckel dans la première chaire, en 1774. Il fut aussi quelque temps chargé de la pratique des accouchements à l'hôpital de la Charité à Berlin et de l'enseignement de l'obstétrique. Il mourut le 3 janvier 1818, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (2).

Walter est un des anatomistes qui ont le plus disséqué ; il n'avait cessé de travailler, depuis ses premières recherches, à se former un musée anatomique. Il avait créé en ce genre une des plus belles collections qui eussent jamais existé. Elle

---

(1) LUDECKE, ouv. cité, vol. 7, p. 229. — SACKLÉN, ouv. cité, p. 508.

(2) DEZEIMERIS et la *Biographie médicale* le font mourir le 4 janvier.

se composait de deux mille huit cent soixante-huit pièces; il y consacra cinquante-quatre années de travail, pendant lesquelles il disséqua plus de huit mille cadavres humains. Cette collection fut mise en vente en 1802, et le roi de Prusse, pour ne pas laisser se disperser tant de richesses, en fit l'acquisition au prix de 400,000 francs.

Médaille, en argent, de 4 1/4 centimètres.

R. Le buste très-ressemblant, sous lequel : ABRAMSON. Insc. J. G. WALTER MED. D. ANATOM. PROF. NAT. 1734.

R. Une guirlande de laurier, au centre de laquelle : DIEM MUNERIS X PER LUSTRA EXPLETI CONSECRANT CULTORES ET AMICI EX GREMIO COLL. MED. CHIR. ABROGATI D. 3 JAN. 1810 (1).

WAPPERS (baron GUSTAVE), premier peintre du roi Léopold, un des peintres d'histoire les plus distingués de l'École flamande moderne, élève de M. Van Brée, membre de la section de peinture de l'Académie royale de Bruxelles, est né à Anvers, le 23 août 1803. Il est officier de l'ordre de Léopold; le roi le créa baron en 1847.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : HART F. Inscrip. GUSTAF WAPPERS.

R. NÉ A ANVERS LE 23 AOUT 1803. Entre deux étoiles : 1834. Dans le champ : une palette et des pinceaux. En sautoir sur

---

(1) Cette médaille est représentée dans l'ouvrage que son fils, Frédéric-Auguste Walter, a consacré à la mémoire et à l'exposé des travaux de son père, sous ce titre : *Alte Malerkunst und Johann Gottlieb Walter 's Leben und Werke.* Berlin, 1821, in-8°.

la palette, une couronne et un ruban, auquel est suspendue la croix de l'ordre Léopold (1).

La seconde, en bronze, de 6 1/2 centimètres.

A. Bustes accolés de MM. Geefs et Wappers, tournés à gauche. Sous le buste de M. Wappers : JOUVENEL FEC. Inscrip. G. GEEFS STATUAIRE. — G. WAPPERS PEINTRE. Ces deux noms sont séparés par une étoile à cinq branches.

R. Dans une couronne de laurier : 1835 (2).

WARGENTIN (PIERRE-GUILLAUME), naquit à Stockholm, le 22 septembre 1717. Un goût prononcé le porta dès son enfance vers l'étude de l'astronomie. En 1729, à l'âge de douze ans, il observa avec beaucoup de sagacité une éclipse de lune. Celsius l'engagea ensuite à s'occuper de la théorie des satellites de Jupiter, et Wargentin fit la découverte importante des équations empiriques de ces satellites. Il ne fut conduit à cette découverte que par l'instinct du génie, puisqu'il n'y avait pas encore de méthode générale pour ces sortes de recherches. Il découvrit encore la comète de 1742, et s'illustra plus tard par beaucoup d'autres succès de ce genre. Devenu membre et plus tard secrétaire de l'Académie des Sciences de Suède, il remplit dignement ces difficiles fonctions pendant trente-quatre ans. Il fut décoré de l'ordre royal de l'Étoile polaire, et les Académies de Paris, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal, de Gœttingue, de Copenhague, etc., l'avaient reçu au nombre de leurs membres. Il mourut à l'Observatoire de Stockholm, le 13 décembre 1783, âgé de soixante-six ans.

(1) GUIOTH, ouv. cité, p. 189, pl. 26, n° 213.
(2) Ibid., p. 203, pl. 29, n° 228.



Un goût éclairé pour toutes les sci
simplicité de son caractère, son activi
répandre même les ouvrages de ses a
rigoureuse, lui méritèrent l'estime gén
ment ne lui avait pas permis de s'occ
la fin de sa vie, il éprouva des inqui
l'amitié de ses confrères répara tout. L
lui accorda une gratification sur se
elle sollicita auprès du gouvernement
enfants. Cette Compagnie lui a fait fra
neur qu'elle ne rend qu'à ses membre
voici :

Médaille, en argent, de 4 2/5 centin

A. Le buste, sous lequel : C. G. FE
WARGENTIN EQUES AUR.

R. Jupiter et ses satellites. Inscrip
Exergue : SECRET. SUO PER 34 AN. M
ST. 1783 (1).

WAUTERS (PIERRE-ENGLEBERT),
en 1745, à Moerseke, près de Term
le 8 octobre 1840.

Licencié en médecine à l'ancienne U
fut couronné cinq fois par des corpora
mémoires en réponse aux questions qu'

Wauters occupa des fonctions imp
successivement médecin des petits hos
de l'hôpital civil; directeur des hôpita

(1) LENGNICH *Merkw.*, ouv. cité, p. 624.



PIERRE
ENGELB. WAUTERS,
NÉ, EN
MDCCXLV
A MOERSEKE,
PRÈS DE TERMONDE,
MOURUT À GAND
LE VIII OCT.
MDCCCXL.



médecin de la maison de détention, membre du comité de santé, médecin des épidémies pour l'arrondissement de Gand; membre du jury pour l'enseignement primaire, du jury médical pour le département de l'Escaut et du comité d'administration de l'École de médecine. Il fit partie de la Commission administrative des hospices civils et fut un des collaborateurs de la *Pharmacopœa Belgica*. Il était président de la Commission médicale de la Flandre orientale et du Comité central de vaccine; chevalier de l'ordre Léopold.

Son mérite généralement reconnu lui fit obtenir de nombreux titres scientifiques. Il était membre correspondant de l'ancienne Société de Médecine de Paris, de la Société de l'École de Médecine, de la Société de Médecine pratique de la même ville, associé de la Société pratique de Montpellier, de la Société de Médecine de Bordeaux, membre honoraire de la Société *Ter Bevoordering der Heelkunde* à Amsterdam, de la Société de Médecine de Louvain, membre correspondant de la Société d'Émulation d'Anvers, de la Société médico-chirurgicale de la même ville, de la Société de Médecine de Bruxelles et président de l'ancienne Société médico-chirurgicale de Gand. Il était encore membre de la première classe de l'Institut royal des Pays-Bas et de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles.

Ce fut à ses nobles efforts qu'on dut, lors de la réorganisation des hôpitaux, le retour, dans ces établissements, des sœurs hospitalières.

Fuyant avec soin le commerce des amis oisifs et importuns, ennemi de toute orgueilleuse philosophie, évitant tous les excès, ne connaissant pas le tumulte des passions et tout entier à son immense et belle pratique, Wauters savait, au plus haut

degré, étendre la dignité et le charme de sa profession; aussi a-t-il été le modèle du vrai médecin, tel que nous désirons le trouver, et tel qu'il a été si heureusement dépeint par l'antiquité (1).

Six médailles.

La première, en or, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : B. DUV. Inscrip. MARIA THERESIA AUG. SCIENT. PATRONA.

R. PALMA ACADEM. CÆSAR. REGIÆ SCIENTI. ET LITTE. BRUXELL. EX LARGIT. PRINC. Cette inscription est entourée d'une guirlande de feuilles de laurier. En dessous : P. N. WURTH. Sur la tranche en lettres gravées : MERUIT P. E. WAUTERS AN° 1787 (2).

La deuxième, en tout semblable à la première, à l'exception que sur la tranche, au lieu de AN° 1787, il y a AN° 1788 (3).

La troisième à bélière, en or, du module de 3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. LUD. XVI. REX CHRISTIANISS.

R. SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE. En lettres gravées : REMPORTÉ PAR P. E. WAUTERS 23 F[r] 1790.

Ce bijou est entouré de diamants (4).

La quatrième, en or, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste d'Hippocrate à droite, sous lequel : BRENET.

R. Une étoile, sous laquelle : SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BOR-

---

(1) GUISLAIN, *Discours sur le médecin P.-E. Wauters.*

(2) Cette médaille lui fut donnée, en 1787, à l'occasion de sa réponse, ayant pour titre : *Præsidia adversus periculosos inhumationum præfestinatarum abusus* (Précautions contre les inhumations précipitées).

(3) Il obtint ce prix pour son mémoire intitulé : *Aen. te toonen de nederlandsche gewassen bekwaem om olie te maken*, enz.

(4) C'est le prix qu'il remporta, le 23 février 1790, à la Société royale de Médecine de Paris. En 1791, il y remporta le prix d'émulation, pour sa dissertation de *Exutoriorum delectu*; mais je n'en ai pas vu la médaille.


GEO·HENR·WEBER·PROF·KIL·NAT·1752·DOCT·CR·D·SEPT·17·1774


MEDICO ET BOTANICO SVMMO AVDITORES ET AMICI LAETABVNDI
D·SEPT·17·1824

DEAUX. En dessous, deux branches de laurier entrelacées. Insc. REMPORTÉ PAR P. E. WAUTERS LE 30 AOUT 1809 (en lettres gravées) (1).

La cinquième, en or, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : MICHAUT. F. Inscrip. WILH : NASS : BELG : REX. LUXEMB : M : DUX:

R. DOCTO VIRO. PHARMACOPOEÆ. BELGICÆ SCRIBENDÆ P. E. WAUTERS MED. DOCTOR. REX. D. 1829. Cette inscription, en lettres gravées, est entourée d'une guirlande de feuilles de laurier et de myrte (2).

La sixième, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

R. PIERRE ENGELB. WAUTERS, NÉ EN 1745, A MOERSEKE PRÈS DE TERMONDE, MOURUT A GAND LE 8 OCT. 1840 (3).

WEBER (GEORGES-HENRI), naquit en 1752. Son goût le

(1) Il fut couronné le 30 août 1809, à Bordeaux, pour une réponse à la question de savoir, quels sont les médicaments indigènes capables de remplacer les plantes exotiques dans le traitement des maladies. Il est à remarquer que le graveur, au lieu des deux initiales des prénoms de M. Wauters P. E., a mis P. F.

(2) Guillaume I remit cette médaille à M. Wauters comme un témoignage de sa haute satisfaction pour la collaboration de ce médecin à la Pharmacopée belge. J'ai corrigé une erreur sur le revers de cette pièce; il y avait pour initiales des prénoms P. A., au lieu de P. E.

Ces cinq médailles que nous venons de décrire et dont il nous a été permis de prendre note, sont religieusement conservées dans la famille de M. Pierre-Jean Wauters, fils de Pierre-Engelbert, excellent praticien lui-même, qui mourut subitement à Naples, le 3 février 1855, à l'âge de cinquante-cinq ans. (Voir *Notice nécrologique du docteur P.-J. Wauters*, par M. J. GUISLAIN — *Bulletin de la Société de Médecine de Gand*, 22e vol. p. 81 et suivantes).

(3) Cette médaille, dont le buste est d'une ressemblance parfaite, est due au burin de Mr CH. ONGHENA.

porta à étudier la botanique et la médecine. Il prit le laurier doctoral le 17 septembre 1774, pratiqua son art avec succès, mais ne perdit pas de vue la botanique, à laquelle il fit faire des progrès remarquables. Il devint professeur à l'Université de Kiel. Ses élèves et ses amis se réunirent pour fêter dignement son jubilé de cinquante années de doctorat, et lui remirent la médaille suivante, qu'ils firent frapper à cette occasion.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : JACHTMAN. F. Insc. GEO. HENR. WEBER. PROF. KIL. NAT. 1752. DOCT. CR. D. SEPT. 17. 1774.

R. La *Webera corymbosa* (1). Inscrip. MEDICO ET BOTANICO SUMMO AUDITORES ET AMICI LAETABUNDI. D. SEPT. 17. 1824.

WEDEKIND (Georges-Chrétien-Théophile), naquit à Gottingue, le 8 janvier 1761. Après avoir terminé ses humanités, il étudia la médecine et passa son examen de docteur, le 14 juin 1780. Il pratiqua son art avec éclat pendant quelques années, devint conseiller et médecin de l'Électeur-palatin et professeur de médecine à l'Université de Mayence. Quand les Français entrèrent dans cette ville, en 1792, il prit du service dans leurs rangs et embrassa avec chaleur les principes de la révolution française. En 1794, il se trouvait à Strasbourg, il y occupa la place de médecin du grand hôpital militaire. Il alla reprendre quelques années après la chaire de thérapeutique et de clinique médicales à Mayence, puis fut nommé conseiller intime et premier médecin du grand-duc de Hesse-Darmstadt, qui l'anoblit et lui accorda le titre de baron. Ses collègues de cette dernière ville célébrèrent son jubilé de

(1) Plante qui lui avait été dédiée.

cinquante années de doctorat, le 14 juin 1830. Wedekind mourut peu de temps après, en 1831. Il est auteur de nombreux ouvrages sur la médecine, la politique et la franc-maçonnerie.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel (en lettres gravées): GOETZE F. Inscription : DR. GEORGIUS L. B. DE WEDEKIND NAT. D. 8 JAN. 1761.

R. Le bâton d'Esculape. Insc. DE ARTE MEDICA PER 50 ANNOS OPTIME MERITO MEDICI DARMSTADIENSES D. 14 JUN. 1830.

WEDEL (Georges-Wolfgang), savant médecin, naquit à Goltzen, ville de la Lusace, le 12 novembre 1645. Après avoir terminé ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à l'Université d'Iéna, où il fut reçu maître ès-arts, puis docteur en médecine. Il passa ensuite à Gotha, et s'y livra pendant cinq ans à l'exercice de sa profession. En 1763, il quitta cette dernière ville pour retourner à Iéna, où il remplit une chaire de professeur. Bientôt sa réputation s'étendit dans toute l'Allemagne, et lui mérita des titres et des honneurs : il était digne des uns et des autres par ses qualités personnelles, et surtout par ses vastes connaissances. A celles qu'exigent le professorat et l'exercice de l'art de guérir, il joignait la philologie et les langues orientales. Il n'avait que vingt-sept ans, lorsque l'Académie des Curieux de la Nature se l'associa sous le nom d'Hercule I. Wedel fut nommé successivement premier médecin du duc de Weimar et de l'Électeur de Mayence, conseiller de l'empereur d'Allemagne, comte palatin, puis membre de la Société royale de Berlin. Après avoir professé la médecine à Iéna pendant près de cinquante ans, et avoir

formé un grand nombre de bons élèves, Wedel mourut le 6 septembre 1721, à l'âge de soixante-seize ans.

Cet homme célèbre mérita certes les hautes distinctions dont il fut honoré, par l'étendue de ses talents et par une rare modestie, unie à un grand fond de probité; cependant on a le droit de s'étonner qu'un homme aussi rempli de science n'ait pas su se soustraire aux séductions de l'astrologie. Il laissa un nombre prodigieux d'écrits, publiés la plupart sous forme de dissertations. On en compte, d'après Dezeimeris, trois cent soixante-douze sur toutes sortes de sujets, mais particulièrement sur la médecine, la chimie et la pharmacie. Parmi ces écrits, il y en a qui traitent de la numismatique, et qui prouvent, chez Wedel, un talent qu'aucun de ses biographes n'avait remarqué avant M. le docteur Renauldin. Voici une analyse de ces derniers travaux, d'après cet auteur.

Les ouvrages numismatiques de Wedel sont divisés en centuries. Dans la sixième décade de la première centurie, il traite : *De nummis caduceatis*, du Caducée de Mercure, ce symbole formé par deux serpents entortillés autour d'une baguette, et qui se présente au revers de plusieurs monnaies antiques appartenant à des empereurs romains. L'auteur, après avoir considéré le nom de Mercure sous ses différents rapports, sidérique ou planétaire, minéral, chimique, philosophique et moral, entre dans quelques détails, pour nous rappeler que le caducée est un emblème de paix, et qu'on le donne non seulement à Mercure, mais encore à Bacchus, et il aurait pu ajouter, à diverses déesses allégoriques, telles que la Félicité, la Concorde, la Fortune, la Sécurité. La même décade renferme une dissertation sur les monnaies à tête voilée, *De nummis capite velato*. Le voile était plus communément l'apanage

des femmes, comme signe de la pudeur. Poppée, femme de Néron, en portait un sur la figure toutes les fois qu'elle sortait en public, afin de ne point attirer les regards de la multitude, au dire de Tacite (Annal., lib. XIII, cap. 45). Les médailles de Livie, de Bérénice, d'Agrippine, de Pauline, de Faustine et d'autres, nous présentent la tête de ces princesses couverte d'un voile. Ce voile était composé d'un tissu de laine ou de lin. Les vestales et les matrones préposées aux sacrifices ne manquaient pas de se parer de cet ornement, en signe de piété. Parmi les hommes voilés, on distingue les pontifes, les flamines, les sacrificateurs et quelques empereurs. Jules-César, exerçant les fonctions de pontife, est représenté la tête voilée, sur une médaille frappée en son honneur. Il en est de même de Constantin-le-Grand, lorsqu'une main divine l'enlève de son quadrige, pour le porter au ciel.

Dans la septième décade de la même centurie, on trouve deux dissertations, l'une sur les monnaies dentelées, *De nummis serratis,* où l'auteur soutient que les pièces des familles romaines sont presque les seules où l'on rencontre cette particularité de la dentelure. Les numismates, dit le baron Marchant, ont échoué dans leurs recherches sur la cause de la dentelure qui se remarque au pourtour d'un fort grand nombre d'*argenteus* primitifs, qui en ont reçu la dénomination de *nummi serrati.* On a pensé qu'il s'était peut-être agi de prouver par cette opération, que la médaille n'était pas fourrée; mais alors il suffisait d'un ou de deux coups de lime; pourquoi aurait-on opéré sur toute l'étendue du bord de la pièce? Je crois que l'on ne peut se refuser maintenant à voir dans cette *dentelure* la réduction de l'excès de poids que ces pièces pouvaient avoir sur le petit *argenteus* impérial. La dentelure était

préférable à la rognure, puisqu'elle conservait mieux le module et la forme des pièces.

L'autre dissertation roule sur les monnaies de Janus portant l'effigie d'un navire, *De nummis Jani ratitis*. Ce dieu mythologique est représenté sur les pièces romaines avec une tête à deux faces, l'une à droite, l'autre à gauche, et le revers de ces pièces offre un navire ou une proue. Du temps de Wedel, ces monnaies étaient fort rares, aujourd'hui elles sont plus communes. L'auteur, dit M. Renauldin, ne m'a pas paru donner une juste interprétation aux caractères qui accompagnent le revers; et il ajoute, du reste, je dirai que, pour moi, Janus est encore un véritable hiéroglyphe.

La huitième décade nous montre une dissertation intitulée: *De nummis pileatis*, monnaies où l'on voit des figures couvertes du *pileus*, sorte de bonnet phrygien. Cette coiffure, très-ancienne, était en usage non seulement chez les Perses, les Parthes, les Daces et autres, mais encore chez les Grecs et les Romains. C'était la coiffure des Dioscures, Castor et Pollux; c'était aussi le principal signe de la liberté.

D'autres dissertations *De nummis Gothicis* — *De nummis novi testamenti, de nummo C. C. Augusti aenigmatico,* qui n'est pas si énigmatique que le veut l'auteur, ne doivent être que citées. Elles ne contiennent rien d'intéressant.

Ces centuries renferment, en outre, une foule de mémoires curieux, la plupart relatifs à l'archéologie, traités avec une érudition peu commune. L'auteur y disserte sur la mort du traître Judas, sur Saül en fureur, sur la sueur sanguinolente du Christ, sur la destruction de Sodome et la statue de sel, sur le nectar et l'ambroisie, sur les Milésiennes qui se pen-

daient, sur la mythologie des Parques, sur Hercule considéré comme médecin, etc. (1).

Deux médailles.

La première, en bronze, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : ÆT. 59. 1704. Inscrip. GEORG. WOLFG. WEDEL. MED. D.

R. Quatre pyramides, ornées chacune d'un médaillon à effigie, et sur la base desquelles, les noms de Paracelse, d'Hippocrate, de Galien et de Van Helmont. Inscrip. NON UNUS SED QUIDQUID AD USUM. Exergue : MEMOR. PERPET. C. WERMUTH FEC. C. PR. CÆS. (2).

La seconde de même module que la première.

A. Le même.

R. Les Juifs, sous leur chef Néhémias, rebâtissent les murs de Jérusalem, et se préparent à la guerre. Insc. AD UTRUMQUE. Exergue : NEHEM. IV. 15. 1717. C. W(ERMUTH). C. PR. (3).

WEDENBERG (ADOLPHE-FRÉDÉRIC), praticien distingué de Stockholm, naquit en 1743. Il fut premier médecin du roi,

---

(1) RENAULDIN, ouv. cité, p. 333-339.

(2) Mus. Mazz. cité, vol. 2, p. 252, pl. 161, n° 6. D'après la remarque fort juste de RUDOLPHI, on ne trouve pas à l'exergue du revers de cette pièce les deux premiers mots, MEMOR. PERPET. Le professeur de Berlin soutient encore qu'au lieu de WERMUTH FEC., il y a dans MAZZUCHELLI WERMUTHFEC. J'ai cet ouvrage sous les yeux; c'est l'édition indiquée par RUDOLPHI, j'y lis très-distinctement : WERMUTH FEC. Il y a même un intervalle assez marqué entre l'H et l'F. — NEGELEIN et KÖHNLEIN, *Thesaurus numismatum modernorum hujus seculi ab anno* 1700 *ad annum* 1709, *et suppl.* — *Numismata historica anni* 1710. Norimb., in-fol., pl., pag. 450.

(3) Mus. Mazz. cité, n° 5. — Je crois devoir faire observer que le revers de cette pièce appartient à Joachim-Juste Breithaupt, théologien, dont la médaille figure dans le Musée MAZZUCHELLI, vol. 2, p. 181, pl. 144, n° 8.

décoré de l'ordre de Wasa, et pratiqua l'art des accouchements avec le plus heureux succès pendant quarante-deux ans.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : M. FRUMERIE. Insc. A. F. WEDENBERG REG. MED. PRIM. EQU. ORD. VAS.

R. Lucine tenant de la main droite une fleur, de la gauche, un flambeau. Inscrip. SPES MATRUM SOBOLUMQUE SALUS. Exergue : SOCIO SENIORI CURA PUERP. ET ORPH. PER 42. ANN. MERITISSIMO SODALITAS PRO PATRIA (1).

WENDT (JEAN), praticien éminent, naquit en 1777, devint conseiller médical et professeur ordinaire à la Faculté de médecine de l'Université de Breslau.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : H. GUBE FEC. Insc. DOCT. JOH. WENDT K. PR. GEH. MEDICINALRATH U PROFESSOR ORDINAR. AM. 26 OCTB. 1828.

R. Hygie assise, présentant une coupe au serpent sacré. Autour, une guirlande de feuilles de chêne, à la partie supérieure et inférieure de laquelle se voient les emblèmes des francs-maçons (2).

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. LOOS DIR. C. PFEUFFER FEC. Insc. DOCTOR JOHANN WENDT IN BRESLAU.

R. Un autel, à la droite duquel, un hibou; à la gauche, le

(1) SACKLÉN, ouv. cité, p. 404.

(2) L'exemplaire en bronze de RUDOLPHI lui avait été donné, comme un témoignage d'estime, par Wendt lui-même. Le professeur de Berlin ne possédait pas la seconde médaille, qui fut frappée en l'honneur de Wendt.

bâton d'Esculape, dont le serpent boit à une coupe déposée sur l'autel, orné de l'effigie d'Esculape. Inscrip. DIE GRÖSSTE WEISHEIT IST EIN WAHRER MENSCH ZU SEIN.

WENZL (JEAN-BAPTISTE), médecin contemporain.

Clichet, coulé en bronze, de 11 1/4 centimètres, offrant le buste de face. A la hauteur du visage, des armoiries et le millésime 1851. Insc. JOANN. BAPT. DE. WENZL. MEDICINÆ. DOCTOR. MONACENSIS. AETATIS. SUÆ 33.

WERNER (ABRAHAM-GOTTLOB), l'un des plus savants minéralogistes modernes, naquit le 25 septembre 1749, d'après Rudolphi, 1750, selon Cuvier et d'autres biographes, à Welhau, dans la Haute-Lusace. Il reçut sa première éducation à l'école de l'hospice des orphelins de Bunzlau, et fut ensuite placé à l'école des mines de Freyberg, en Saxe. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il publia son Traité des caractères des minéraux, ouvrage qui pouvait faire prévoir qu'il rendrait plus tard à la minéralogie un service analogue à celui que Linné avait rendu à la science des végétaux, par la terminologie expliquée dans sa philosophie botanique. En 1775, il fut nommé adjoint à la chaire de minéralogie de Freyberg et inspecteur du cabinet des mines. Quelques autres écrits, et surtout ses leçons, lui firent bientôt une réputation européenne. Il vint en 1802, à Paris, où il fut accueilli avec une grande distinction par tous les savants. Il était déjà l'un des huit associés étrangers de l'Académie des Sciences. Malgré les offres brillantes qui lui furent faites à plusieurs reprises, il ne voulut jamais entrer dans aucun service étranger, et mourut à Dresde, dans les bras de sa sœur, le 30 juin 1817, à l'âge de soixante-sept ans.

Werner sépara l'art du mineur de la minéralogie proprement dite. Il sépara de même l'oryctognosie, ou la minéralogie, de la géognosie, branche des connaissances humaines à laquelle le premier il donna une forme scientifique, en 1785. Avant lui, on ne connaissait que ce qu'on appelait la *géologie* ou *géogénie*, théorie ou histoire de la formation du globe, composée d'une série d'hypothèses. Werner fonda sa géognosie sur l'observation, et en fit une science complétement expérimentale. Elle a pour base les rapports d'étendue entre les différentes masses dont se compose la surface terrestre; la connaissance de leur nature ne vient qu'au second rang. La clarté et la simplicité de ses explications, ainsi que la solidité de ses inductions, inspirèrent à ses disciples une confiance telle, qu'ils n'admettaient pas le moindre doute sur les enseignements de leur maître. Suivant Werner, l'Océan est la véritable source de toute formation terrestre, et aujourd'hui encore c'est dans l'eau qu'on devrait chercher la cause de toute formation nouvelle dans le règne minéral. Il méconnut donc les forces plutoniennes, agissant de bas en haut; et les volcans encore en activité n'avaient à ses yeux aucune importance réelle. Il est probable que, s'il lui avait été donné de voir un volcan en ignition, ou même les volcans éteints existant dans les contrées du Bas-Rhin ou au midi de la France, il n'eût jamais placé dans un dépôt aquatique l'origine du basalte et des masses analogues. Mais si bon nombre de ses opinions en géognosie sont aujourd'hui reconnues pour fausses, la gloire d'avoir créé cette science ne lui en appartient pas moins.

Deux médailles.

La première, uniface, coulée en plomb d'après le plâtre, fait on ne sait par quel artiste, offre le buste, très-ressemblant,

et fut très-gracieusement communiquée à Rudolphi par le célèbre Erbstein.

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : ARMAND F. Inscription : ABRAHAMUS G. VERNERUS.

R. NATUS AN. 1749. WAHRANIAE IN LUSATIA SUPERIORA (1) OBIIT AN. 1816. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit.

WILCKE (Jean-Charles), excellent physicien, secrétaire de l'Académie royale des Sciences de Stockholm et chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire, mourut dans cette ville le 18 avril 1796.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : G. E. Insc. NULLO TENEBRIS DAMNABITUR AEVO.

R. J. C. WILCKE EQ. AUR. SECRETARIO SUO LUGENS AC. R. SC. STOCKH. 1797.

WILLDENOW (Charles-Louis), un des meilleurs botanistes de son temps, né en 1765, à Berlin, y fut admis à l'Académie des Sciences en 1794; il obtint quatre ans après la chaire d'histoire naturelle au collége royal de médecine, puis celle de botanique en 1801, et enfin la direction du Jardin des plantes. Pour enrichir cet établissement, il entreprit plusieurs voyages en Autriche, dans la Haute-Italie et en France, et se mit en correspondance avec les plus savants botanistes et naturalistes de l'époque. Il forma un cabinet zoologique, dont il fit présent

(1) Il y a une double erreur sur le revers de cette médaille : au lieu de SUPERIORA, lisez SUPERIORE, et remplacez le millésime 1816 par 1817.

au musée de Berlin. A sa mort, le 10 juillet 1812, il était membre ou correspondant de vingt-quatre sociétés savantes.

Clichet en fer coulé, d'après celui en cire exécuté, en 1811, par Poschius, offrant le buste très-ressemblant de Wildenow (1).

WILLEMS (Joseph-François), littérateur flamand du plus grand mérite, naquit à Bouchout (province d'Anvers), le 11 mars 1793. Les préliminaires de son éducation commencèrent au pensionnat de Contich. Au sortir de cet établissement, il fit ses études humanitaires à Lierre, sous la direction de M. l'avocat Bergmans. C'est là qu'il prit du goût pour la poésie flamande et qu'il cultiva les principes de l'art dramatique. Il s'y adonna encore à l'étude de la musique, et devint en peu de temps un amateur distingué au piano et au chant. Vers 1810, il entra dans l'étude d'un notaire à Anvers, où il trouva le loisir de s'occuper des langues et des littératures de l'Europe. Nommé archiviste adjoint de la ville d'Anvers, en 1815, il y commença ses recherches sur la paléographie et s'initia aux habitudes et aux rouages de toutes les administrations des anciens gouvernements de Belgique. Entre temps, il consacrait aux Muses, en écrivant plusieurs pièces flamandes (2). Ces diverses productions lui valurent des distinctions honorables. Il fut nommé successivement conseiller d'administration de l'Académie de peinture d'Anvers, secrétaire de la Société des

---

(1) Rudolphi fait ici une réflexion bien juste : Plusieurs portraits de mes amis les plus chers, dit-il, sont représentés sur le bronze, mais peu sont ressemblants.

(2) Entre autres, une églogue sur la naissance du roi de Rome et un poëme sur la bataille de Friedland et la paix de Tilsitt, couronné à Gand, en 1811, dans un concours que présidait le comte et sénateur François de Neufchâteau, et où notre jeune poëte fut vainqueur sur près de quarante auteurs flamands, ses concurrents.


J.F.WILLEMS GEB.TE BOUCHOUT 11 MAERT 1793 OVERL.TE GENT 24 JUNY 1846


MYN VADERLAND IS MY NIET TE KLEIN



Amis des Arts (1), l'un des curateurs de la bibliothèque publique de cette ville, secrétaire de la Société pour l'encouragement de la langue flamande. Son épître aux Belges (en langue flamande), qu'il fit paraître à cette époque, souleva contre lui tous les adversaires de l'union de la Belgique à la Hollande, et lui valut les chaleureux applaudissements des littérateurs et des savants de la Hollande, qui lui procurèrent une position avantageuse, en le faisant nommer, en 1821, receveur de l'enregistrement des actes civils, à Anvers. Élu successivement correspondant et membre de la seconde classe de l'Institut des Pays-Bas, il fut proclamé docteur en lettres et en philosophie par le sénat académique de l'Université de Louvain, devint membre de la Commission royale d'histoire, associé à presque toutes les sociétés littéraires du pays, et fut chargé par le gouvernement de faire et de publier la statistique ancienne de la province d'Anvers. Un fait digne de remarque, c'est que Willems, malgré la haute faveur dont il jouissait à cette époque, et sa vive estime pour les littérateurs hollandais avec lesquels il entretenait une correspondance très-suivie, n'adopta jamais, dans ses écrits, les règles de l'orthographe hollandaise. Il plaida, au contraire, la cause du flamand proprement dit dans un ouvrage publié en 1824, et qui depuis a servi de base au système linguistique, tant critiqué dans le temps. C'était donc grâce à l'intelligent concours de Willems que la littérature flamande sortait de sa longue torpeur, lorsque la révolution de 1830 éclata. A peine le calme se fut-il un peu rétabli, que tous les poëtes et prosateurs de quelque renom dans le pays adoptèrent spontanément le système vraiment national

---

(1) Érigée par M. le baron de Keverberg.

préconisé par Willems (1). Quant à lui, la révolution le trouva fidèle à son pays, quelque belles que fussent les offres qui lui furent faites pour aller s'établir en Hollande. Le gouvernement provisoire le récompensa, en le réléguant brutalement à Eecloo, où, sans se plaindre, il passa près de quatre années. Il s'y occupa de ses études favorites, et y publia le fameux poëme du Renard (2). L'apparition de cet ouvrage fit une immense sensation dans le monde philologique. Ses amis intercédèrent en sa faveur auprès du gouvernement; on reconnut qu'il n'avait point démérité de sa patrie, qu'il n'avait jamais cessé d'être Belge et attaché de cœur à la nationalité du peuple au milieu duquel il était né : le roi Léopold le nomma chevalier de son ordre et directeur de l'enregistrement des actes civils à Gand, après avoir approuvé sa nomination de membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, et l'avoir appelé de nouveau à faire partie de la Commission royale d'histoire. Fixé à Gand depuis cette époque, Willems s'y consacra à la culture de cette riche langue flamande, dont

(1) Ce qui eut lieu longtemps avant l'institution, en 1836, de la Commission royale d'histoire, dont Willems fut le promoteur et le président.

(2) L'Allemagne et la France se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à ce curieux poème, si populaire au moyen-âge, que Goethe ne dédaigna pas de traduire en vers allemands modernes, comme plus tard OEhlenslâger le fit passer dans la littérature danoise. Willems, dans son enthousiasme pour ce chef-d'œuvre que nous a légué le XIIe siècle, voulut prouver que cette fable-épique, comme il l'appelle, est essentiellement flamande d'origine et de composition. Il publia pour la première fois le texte primitif de ce poëme, d'après un manuscrit que, sur ses instances et celles de M. le professeur Serrure, le gouvernement belge acheta au prix de 4,000 francs, à la vente de la riche collection du bibliophile Heber, à Londres; il l'enrichit de précieuses notes philologiques, qui lui acquirent une autorité européenne.

il s'était surtout constitué le défenseur dans nos provinces. Il y mourut le 24 juin 1846, âgé de cinquante-trois ans.

Dans quelque partie du champ des connaissances humaines qu'on porte ses pas, on est surpris d'y rencontrer des traces du passage de Willems : point de sentier qu'il n'ait battu, point de mystère qu'il n'ait sondé. Lettres, sciences, arts, sa vaste intelligence a tout remué, tout approfondi. Mais cette surprise se change en admiration, quand on songe que Willems dut tout à lui-même; quand on sait que, sans le secours d'aucun maître, privé du bienfait des études classiques, embarrassé dans ses travaux par les mille soucis de l'administration ou de la famille, cet homme est parvenu à s'élever des rangs les plus modestes de la société jusque dans la région des plus hautes célébrités de l'époque! Aussi, quelle persévérante passion pour le travail! Quelle avidité insatiable pour savourer tous les fruits de l'arbre de la science!

Dès le début de sa carrière, il avait senti la nécessité pour son intelligence d'être en contact immédiat avec l'intelligence spéciale de tous les peuples : pour avoir la clef de toutes les civilisations qui nous entourent, il était devenu, à son insu, pour ainsi dire, et à l'insu de ses amis, un véritable polyglotte. Initié à tous les secrets de la science philologique, il s'était livré à de nombreuses recherches sur les anciennes langues du nord et du midi de l'Europe (1). De plus, il avait

(1) Déjà, en 1819, dans le 1er volume de sa Dissertation sur la littérature flamande, Willems consacra plusieurs chapitres à démontrer les origines de la langue flamande et sa connexité avec le sanscrit, système qui a été depuis développé chez nous, par MM. Van Thielen, Van den Hove et Lebrocquy. En 1837, il

dans sa riche bibliothèque, il connaissait dans leur texte original, les principaux chefs-d'œuvre des littératures allemande, hollandaise, française, anglaise, danoise, italienne et espagnole; il en suivait les phases diverses avec un intérêt soutenu, et toujours dans un but national. Il n'est donc pas étonnant que, dans toutes les contrées étrangères, les plus voisines comme les plus éloignées, Willems comptât des admirateurs et des amis. Ses relations, à en juger par sa correspondance d'un quart de siècle, étaient immenses. L'on ne conçoit pas que, sans aucune aide ou assistance, il ait pu suffire à rédiger toutes ces lettres, qui, sous sa plume obligeante, devenaient bien souvent de petits mémoires sur l'un ou l'autre point de la philologie ou de l'histoire.

Le sentiment national avait pris chez notre savant un caractère particulier de grandeur. Homme d'une race avant que d'être l'homme d'un pays, il ne resserrait point ses affections entre d'étroites frontières, il ne les mesurait pas au compas d'une diplomatie sans entrailles: des hauteurs de l'histoire, il suivait de l'œil et du cœur ces séculaires et providentielles divisions des peuples, contre lesquelles luttent sans cesse les petites combinaisons d'une politique égoïste et myope. Et qu'on ne croie pas qu'il y eût de sa part défaut de patriotisme ou ambition personnelle à agrandir ainsi la sphère de nos souvenirs et de nos influences; non, il ne rougissait pas de l'exiguïté de notre territoire, il n'était pas Belge à demi, celui qui, dans un de ses derniers discours officiels, prononça ces

---

publia, sous le titre d'*Elnonensia*, un petit traité sur les monuments des langues romane et tudesque du IXe siècle, qu'il réimprima, en 1845, avec de notables augmentations.

belles paroles dignes des Anciens: La patrie n'est jamais trop petite (1).

Afin de conserver et de développer cet esprit national dont il était lui-même si pénétré, Willems consacra trente années à surmonter des difficultés de tout genre, à dissiper des préventions de toute nature, pour réintégrer dans leurs droits et replacer dans une position convenable la langue et la littérature de ses pères. Il semblait fait pour une telle mission : il était un des derniers types de cette antique génération flamande, si remarquable d'énergie et de persévérance, si distinguée par son bon sens et son esprit naturel. L'absence même de toute éducation classique lui avait été utile, car elle avait donné à son intelligence, comme à son caractère, le cachet d'une piquante originalité. Aussi était-il l'âme de cette jeune littérature flamande, dont il suivait les progrès avec une joie de père, et sur laquelle il exerçait une autorité de maître.

Des honneurs et des distinctions lui furent accordés, après sa mort, avec une patriotique profusion. Un monument, produit d'une souscription, fut élevé à sa mémoire, au cimetière de Saint-Amand, et inauguré le 24 juin 1848. Le sculpteur Pierre Devigne, de Gand, a exécuté en marbre, aux frais du gouvernement, le buste de Willems, et nous possédons une magnifique médaille, qui fut frappée en son honneur à Bruxelles, et dont voici la description (2).

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

(1) Het vaderland is nooit te klein.

(2) Consultez le *Messager des Sciences historiques*, ouv. cité, A. 1846, p. 425, 483 et suivantes — A. 1847, p. 156 — A. 1848, p. 265. — *Annuaire de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, treizième année, 1847, p. 117 et suivantes.

A. Le buste à gauche, sous lequel : 1847. Inscription : J. E. WILLEMS GEB : TE BOUCHOUT 11 MAERT 1793. OVERL : TE GENT 24 JUNY 1846.

R. Une femme assise, tenant des tablettes sur lesquelles on lit : AEN DE BELGEN. A ses pieds, des livres qui ont pour titre : REINAERT DE VOS — SLAG V. WOERINGEN — BELGISCH MUSEUM. Derrière elle, une lyre avec cette inscription : VLAEMSCHE LIEDERE. Inscrip. MYN VADERLAND IS MY NIET TE KLEIN. Exergue : J. ET L. WIENER FEC.

WILLEMS (Louis), docteur en médecine contemporain, né à Hasselt, le 26 avril 1822, préconise l'inoculation de la pleuropneumonie exsudative dans l'espèce bovine. Ses succès, par cette méthode, sont contestés (1).

Médaille, en bronze, de 6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : LÉOPOLD WIENER. Insc. Dr LOUIS WILLEMS NÉ A HASSELT LE 26 AVRIL 1822.

R. Deux branches de laurier; au centre : A L'INVENTEUR DE L'INOCULATION DE LA PLEUROPNEUMONIE EXSUDATIVE DE L'ESPÈCE BOVINE 1853.

WILLIS (François), né en 1717, s'était destiné à l'église, et dirigeait une paroisse dans le Lincolnshire (Angleterre). Ayant quelques connaissances en médecine, il aimait à soigner les maladies du corps autant que celles de l'âme, et particulièrement les affections mentales. Il passa bientôt pour un homme fort habile dans cette branche de l'art de guérir, et fut tellement recherché qu'il fonda, à Gredford, un établis-

(1) Camper avait déjà proposé, de son temps, l'inoculation pour combattre une épizootie, qui sévissait fortement en Hollande.

sement spécialement affecté au traitement de la folie. Les hautes classes de la société le prirent sous leur patronage, et, pendant près de quarante-huit ans, Willis n'eut jamais moins de trente malades confiés à ses soins. Le 6 décembre 1788, il fut attaché à la personne de Georges III, roi d'Angleterre, qui venait d'être atteint pour la seçonde fois d'un accès d'aliénation mentale (1). Willis avait alors soixante-et-onze ans, mais il semblait exempt des infirmités de la vieillesse, et sa physionomie respirait l'intelligence, en même temps que la sérénité d'une âme toujours maîtresse d'elle-même. C'était un homme ouvert, honnête, d'une droiture à toute épreuve, gai, simple, d'un esprit élevé. Après avoir soigné Georges III, il fut appelé à Lisbonne pour le traitement de la reine Marie, tombée en démence. Willis mourut le 5 décembre 1807.

Médaille, en étain, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. J. Insc. DOCTOR WILLIS.

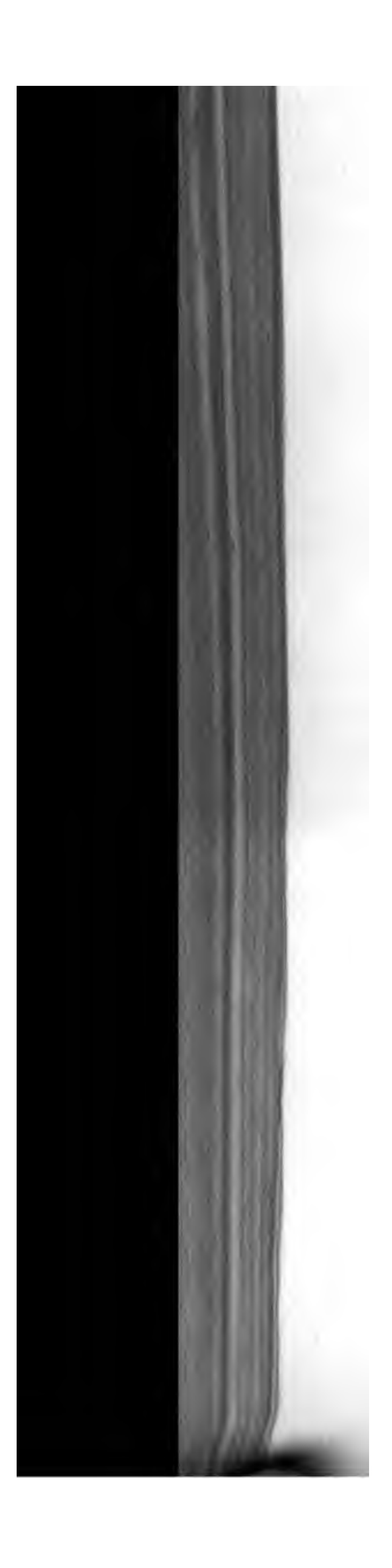
R. BRITONS REJOICE YOUR KING'S RESTORED. 1789.

WOLF (Christian), né le 24 janvier 1679, à Breslaw, annonça, dès son extrême jeunesse, les plus heureuses dispositions, qui furent cultivées par d'habiles maîtres. A vingt ans, il suivit les cours de l'Université d'Iéna et prit ensuite ses de-

---

(1) A partir du 25 février 1789, le roi rentra insensiblement et par degrés, avec la santé, dans l'exercice de ses prérogatives constitutionnelles.

Georges III fut frappé cinq fois d'aliénation mentale. Le premier accès eut lieu au printemps de 1765, quand il n'avait que vingt-sept ans; le deuxième en 1788, à l'âge de cinquante ans; le troisième en 1801, lorsqu'il était âgé de soixante-trois ans; le quatrième en 1804, et le cinquième en 1810, à soixante-douze ans. A l'exception de cette dernière crise, dont le roi ne se remit jamais, et à laquelle il succomba le 29 janvier 1820, âgé de quatre-vingt-deux ans, elles furent toutes relativement d'assez courte durée; aucune ne se prolongea au-delà de six mois.



grés à Leipzig. C'est là que, mis en ra
reçut cette éducation philosophique d
tard les résultats d'une manière si brill
ser les mathématiques et la physique à
en 1707, sa réputation ne tarda pas à
universités voulurent l'attirer, mais le
retenir, le nomma conseiller aulique et
res. Wolf éprouva aussi ce que peut l'e
noncer, en 1721, un discours académi
On persuada au roi que la doctrine de c
gereuse pour l'armée, en offrant une
Wolf tomba en disgrâce et quitta la Pr
honorable auprès du landgrave de Hess
le titre de conseiller aulique, la chaire d
démie de Marbourg. C'est dans cette
publia le cours entier de sa philosophie
des Sciences de Paris, la Société royale
mie de Stockholm, l'admirent au nom
Pierre-le-Grand, en le nommant vice-pr
de Saint-Pétersbourg, lui assigna une
voulut réparer l'injustice du roi, son pè
Wolf dans sa chaire de Halle, avec l
privé, de vice-chancelier de l'Universi
droit de la nature et des gens. Wolf
de sa gloire et du fruit de ses trava
le 9 avril 1754, selon Rudolphi, et, d'a
d'autres biographes, en 1764.

Cet homme remarquable conçut le pr
cyclopédie complète des sciences philos
en partie réalisée d'après les doctrines l

ne rejeta que les monades et l'harmonie préétablie. Son système est surtout remarquable par l'unité, la solidité et l'enchainement systématique qu'il sut donner à tout l'ensemble, à l'aide de la méthode mathématique. C'est principalement dans la philosophie pratique que Wolf a fait époque; il voulut faire découler de l'idée de perfection l'ordre entier de cette philosophie, mais il échoua quand il vint à appliquer ses principes aux règles de détail. Il ne sut pas reconnaître l'existence de ressorts moraux, capables de donner l'impulsion à la conscience, et fut accusé avec quelque raison, par ses adversaires, d'aboutir à l'eudaemonisme.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 1/5 centimètres.

A. Le buste de face, un peu tourné vers la gauche, sous lequel : J. DASSIER. Insc. CHRISTIANUS WOLFIUS.

R. Une déesse, soutenant une corne d'abondance, est assise sur un cube entouré d'un serpent. Inscrip. SEDES FRUCTUSQUE PERENNIS. Vers le bas, sur la droite : J. D. (1).

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : V(ESTNER). C. PR. S. C. M. Insc. CHRISTIAN. WOLF. CONS. REGIM. HASS. PROF. PRIM. MATH. ET PHIL. MARBURG.

R. EN AEVI NOSTRI HERMETEM TRISMEG. NAT. VRATISL. A. 1679. D. 24. JAN. QUI MATHESIN PERVIAM PHILOSOPHIAM FIRMAM ET UTILEM REDDIDIT CLARE ET DISTINCTE UTRAMQUE DOCUIT. HALAE AB A. 1706. MARBURGI AB A. 1723. NEMINI GRAVIS NISI AEMULIS (2).

---

(1) KUNDMANN Siles. ouv. cité, pl. 30, n° 91. — LESSER cité, n° 27. — KOEHLER cité, vol. XII, p. 385. — Mus. Mazz. cité, vol. 2, p. 369, pl. 190, n° 2.

(2) LESSER cité, n° 28. — KOEHLER, même vol., p. 409. — Mus. Mazz. cité, n° 4.

La troisième, aussi en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : HALAM RELIQUIT 1723. Insc. CHRISTIANUS WOLFIUS.

R. Le soleil, se dégageant des nuages, rayonne sur la ville de Halle. Inscrip. CUNCTANDO NOVO INSURGIT LUMINE. Exergue : HALAM REVERSUS 1740. K(OCH) (1).

WOLF (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), l'un des premiers philologues de l'Allemagne, naquit à Haynrode, dans le Holstein, le 15 février 1759. Son père, professeur à Nordhausen, lui donna les éléments de l'instruction ; il étudia ensuite sous Hake et Frakstein, puis alla suivre les cours à l'Université de Gœttingue, en 1777. Il obtint la place de régent au collége d'Ilefeld, en 1779, et fut nommé professeur à l'Université de Halle, quatre ans après. C'est là qu'il mit au jour la plupart de ses immenses travaux philologiques. Contraint de quitter cette ville en 1806, lors de la guerre de Prusse, il vint se réfugier à Berlin, et reçut, après la paix de Tilsitt, le titre de conseiller d'État. En 1808, il eut une grande part à la fondation et à l'organisation de la nouvelle Université à Berlin. Il y reprit son rang de professeur, et vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués. Au commencement de 1824, ce savant s'était décidé à faire, pour raison de santé, un voyage dans le midi de la France. Arrivé à Marseille, il y mourut d'une maladie de poitrine, le 8 août de cette année, âgé de soixante-cinq ans. Il était membre de l'Académie de Berlin et associé de l'Institut de France.

Le nom de Frédéric-Auguste Wolf est désormais inséparable de celui d'Homère. Il prépara une édition critique de ses

(1) KOEHLER cité, vol. XIII, p. 409. — Mus. Mazz. cité, n° 3.

œuvres, et compulsa dans ce dessein non seulement les *Commentaires d'Eustathe*, les scoliastes, les lexicographes, les grammairiens; mais encore les poëtes qui ont imité ou cité Homère. Partout il recueillit les gloses et les variantes, cherchant à remonter, autant que possible, au texte le plus pur et le plus ancien, pour faire ensuite, à travers tous les siècles, l'histoire des altérations qu'avait subies ce texte. Ces travaux conduisirent le philologue allemand à un système complet sur les textes homériques. Tant de variantes, d'interpolations, de suppressions, de répétitions, d'incohérences et de lacunes ne s'expliquent, dit-il bientôt, que par un fait majeur, celui que les contemporains d'Homère n'écrivaient pas; qu'Homère n'a pas composé ses deux poëmes; qu'Homère, tel qu'on l'a fait, n'a pas existé. En effet, ajoute-t-il, pour rencontrer des écrivains dont la date soit certaine, dont les ouvrages soient authentiques, écrits en prose positive, il faut descendre trois siècles après l'époque où l'on fait vivre ce poëte. La seule espèce d'auteurs qu'on rencontre au temps d'Homère, ce sont des chantres, personnages sacrés qui transmettaient en vers, d'une génération à une autre, les anciennes traditions de la Grèce; traditions historiques, politiques, religieuses, mythiques; traditions qu'ils développent et étendent, qu'ils embellissent et relèvent par des épisodes ou des fragments nouveaux. De là naît peu à peu un cycle épique d'une richesse immense, mais qui s'altère d'âge en âge, et dont les héritiers, les rhapsodes, se partagent en plusieurs écoles. La plus célèbre de ces écoles, c'est celle des *homérides;* et le plus célèbre des homérides, c'est Homère; à moins qu'Homère ne soit qu'un nom commun, qu'un symbole pour désigner les *homérides.* Quoi qu'il en soit, cette famille de chantres se distingua de

toutes les autres, en s'attachant aux deux plus belles portions de l'héritage sacré, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qu'elle conserva, qu'elle perfectionna, dont elle fit les deux plus magnifiques monuments qui nous restent sur la civilisation de la Grèce héroïque. Ces monuments, toutefois, appartiennent à des époques et à des contrées différentes. Elles manquaient, dans l'origine, de cette unité de plan et de conception qu'Aristote imposa depuis à l'épopée, et que tous les soins de Lycurgue, de Solon, de Platon, de Zénodote, d'Aristophane et d'Aristarque n'ont pu lui donner.

Tel fut le nouveau système que Wolf vint tout-à-coup jeter par ses fameux *Prolégomènes*, au milieu de l'Allemagne et du monde savant. On le conçoit, un enchaînement d'hypothèses qui renversait, sur la plus grande question de l'antiquité, toutes les idées reçues, dut rencontrer des critiques animées; l'innovation de Wolf eut aussi des partisans. La polémique fut générale et ardente: d'un côté, Bœttiger, Schneider et Herrmann se prononçaient pour ce qu'ils appelaient une *admirable investigation;* d'un autre côté, Sainte-Croix, Hug, Cesarotti et Wassemberg s'élevaient contre ce qu'ils disaient un *tissu de vaines hypothèses.* En général, l'opinion de Wolf prévalut en Allemagne, et c'est une grossière erreur dans ce pays que de parler d'Homère comme d'un personnage historique. Il est seulement fâcheux que l'auteur n'ait pas achevé son ouvrage, et que, dans la seconde édition de ses fameux *Prolégomènes,* il n'ait pas conduit l'histoire des textes homériques au delà de l'époque de Longin; mais d'autres travaux l'en détournèrent, car il tâcha de prouver que non seulement les quatre discours déjà contestés à Cicéron par Markland (*Post reditum in senatu — Ad Quirites post reditum — Pro domo suâ — De*

aruspicum responsis) n'étaient pas de cet orateur, mais encore que celui qui était prôné dans les écoles comme son chef-d'œuvre entre tous, le *Pro Marcello*, n'était « qu'une plate et ridicule imitation de son talent » (Matter).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Au centre du bord étoilé, le buste à gauche, sous lequel : F. HELFRICHT F.

R. A la partie supérieure : une couronne d'étoiles, au centre de laquelle : NAT. 1759 DEF. 1824. En dessous : FRID. AUG. WOLFII ANTIQUARUM LITERARUM STATORIS UNICI MANES ATQUE MEMORIAM PIE CELEBRAT COETUS PHILOLOGORUM GOTHAM CONGREGATUS A. D. 29 SEPTEMBRIS ANNI 1840.

WOYSSEL (GODEFROID), médecin de mérite, né à Breslaw en 1582, et mort en 1628.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste. Inscription : GODOFREDUS WOYSSEL DOCT. MED. AET. 37. 1619.

R. Un enfant, tenant une fleur, près d'un arbre privé de la moitié de son feuillage d'un côté, et de l'autre offrant un crâne humain (1).

YVON (FRANÇOIS DE SAINT-), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en devint le doyen en 1704-5.

Son décanat ne présenta aucun événement important. L'influence exercée par Fagon, dominait à cette époque, et la plupart des résolutions prises par la Faculté lui étaient suggérées par ce médecin de Louis XIV.

---

(1) KUNDMANN SIL., ouv. cité, p. 399, pl. 29, n° 90. Cette médaille se trouve au cabinet royal de Berlin, où RUDOLPHI l'avait vue.

Le jeton de ce doyen figure dans le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris (1).

XIMENÈS (Léonard), jésuite, mathématicien de l'empereur, membre associé des Académies des Sciences de Paris, de Saint-Pétersbourg, et de diverses sociétés savantes d'Italie, naquit en 1716, à Trapani (Sicile), et mourut en 1786.

Professeur de géographie à l'Académie de Florence, et astronome, c'est à lui que la capitale de la Toscane doit l'observatoire de San-Giovannino. Hydraulicien et ingénieur, il a utilisé ses talents dans une foule de travaux importants, tels que la route de Pistoie, le pont de Sestajone, etc.

Médaille, en bronze, de 8 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : A. 1785. Insc. LÉON. XIMENÈS M. ET D. MATH. ETC.

R. Pallas avec des génies, dont l'un tient une sphère, l'autre un compas. Inscrip. DE ASTR(ONOMIA) AC HYDR(OLOGIA) B(ENE) M(ERITUS).

ZAGORSKI (Pierre), médecin contemporain, s'adonna à l'étude des sciences, mais cultiva surtout la médecine. Il prit le laurier doctoral le 2 novembre 1786, et fut revêtu de diverses fonctions que nous trouvons détaillées sur la médaille qui fut frappée en son honneur, comme un souvenir de son jubilé de cinquante années de doctorat. Cette imposante fête fut célébrée avec pompe à Saint-Pétersbourg, le 2 novembre 1836.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

R. Esculape, assis, tenant de sa main droite étendue une couronne, présente, de la gauche, une coupe à un serpent.

---

(1) Magasin pittoresque, cité, A. 1858, p. 87.


VITAE ARTI MEDICAE CONSECRATAE
SACRA SEMISECVLARIA.
PETROPOLI.


VIRO. EXCELL.
PETRO. ZAGORSKI.
CONS. STAT. ACT. MED. ET CHIR. DOCT.
ACAD. SCIENT. SOC. ORD. PRO. ANAT.
ACAD. MED. CHIR. PROF. ANAT. EMER.
E. SOC. HON. EQU. ORD. S. STAN. II. CL.
S. WLAD. III. CL. ET S. ANN. II. CL. C. ADAM.
PLUR. SOCIET. ERUD. SOCIO.
PIE. GRATULANTUR.
CULTORES. ET. AMICI.



Sur la droite, un chien; sur la gauche, un crâne humain sur un livre, au dos duquel une M. Inscrip. VITAE ARTI MEDICAE CONSECRATAE SACRA SEMISECULARIA. Exergue : PETROPOLI DIE 2 NOVEM. 1836. A. I. IALIN.

R. Une couronne de laurier, au centre de laquelle : VIRO EXCELL. PETRO ZAGORSKI CONS. STAT. ACT. MED. ET CHIR. DOCT. ACAD. SCIENT. SOC. ORD. PRO. ANAT. ACAD. MED. CHIR. PROF. ANAT. EMER. E. SOC. HON. EQU. ORD. S. STAN. 2 CL. S. WLAD. 3. CL. ET S. ANN. 2 CL. C. ADAM. PLUR. SOCIET. ERUD. SOCIO. PIE GRATULANTUR. CULTORES. ET AMICI.

ZÄH (SÉBASTIEN), médecin d'Augsbourg, naquit en 1527.

Médaille, en plomb, de 3 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite. Inscription : SEBASTIAN. ZÄH ANNO. AET. 45. 1572.

R. Deux personnages, dont l'un présente à l'autre un vase. Insc. RESPICE FINEM.

ZAMBECCARI (le comte FRANÇOIS), physicien et aéronaute, naquit à Bologne en 1756, et périt malheureusement, le 21 septembre 1812, en s'élevant dans un ballon à rames qu'il prétendait pouvoir diriger dans les airs (1).

Médaille, en argent, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : P. T(ADOLINI). Insc. FRANCISCUS. ZAMBECCARIUS. AERONAUTA.

R. PERICULIS. FACTUS. ANIMOSIOR.

---

(1) Se fondant sur l'existence de divers courants d'air à différentes hauteurs, et sur l'augmentation ou la diminution du gaz, afin de s'élever ou de descendre à volonté, il entreprit l'expérience malgré un temps fort contraire, son ballon s'accrocha à un arbre et prit feu. L'aéronaute périt ainsi victime de son zèle pour la science.

ZANOTTI (FRANÇOIS-MARIE), mathématicien de mérite, naquit à Bologne le 6 janvier 1692. Il s'adonna à l'étude des sciences et fit de remarquables progrès dans les mathématiques. Nommé professeur de philosophie, il devint successivement secrétaire et président de l'Institut de sa ville natale, il contribua beaucoup à propager le goût des sciences en Italie, en y popularisant les systèmes de Descartes et de Newton. Il mourut le 25 décembre 1777, selon Rudolphi, et le 26, d'après d'autres biographes.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. BALUGANI. Inscrip. FRANCISCUS M. ZANOTTUS BONON. MATH. PHIL. POËTA MAXIMUS.

R. Une pyramide, à laquelle sont suspendus une lyre, des instruments servant aux mathématiques et des livres. Pallas à la droite; à la gauche, un Génie tenant une couronne. Insc. INVENIT. DOCUIT. PLACUIT. Exergue : PRAECEPTORI ET AMICO CASALIUS BENTIV. PALEOT. DEDICAVIT (1).

La seconde, en bronze, de 6 3/4 centimètres.

A. Le buste. Insc. FRANC. ZANOTTUS BONON. PHIL. ORAT. MATH. POËT. INSTITUT. PRAES.

R. Minerve répandant le contenu d'une corne d'abondance sur des livres. Insc. UBERIUS NEMINI. Exergue : P. TADOLINI (2).

ZINNENDORF. Voir l'article consacré à ELLENBERGER.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

---

(1) *Appendice alla Biblioteca Firmiana*, ouv. cité, p. 110, n° 111.
(2) Ibid., n° 112.

SUPPLÉMENT.

PREMIER VOLUME.

A l'article Buffon, se rapporte une cinquième médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : E. DUBOIS F. Inscrip. G^{es} L^{s} LECLERC COMTE DE BUFFON.

R. L'inscription : NÉ A MONTBAR 1707. MEMB^{re} DE L'ACAD^{ie} DES SCIENCES 1733. INTENDANT DU JARDIN DU ROI 1739. MEMB^{re} DE L'ACAD^{ie} FRANÇAISE 1753. MORT A PARIS 1788., entourée d'une guirlande de feuilles de chêne.

A l'article Camden, on a oublié au revers le mot *numismatica* après le mot *series*.

Il existe une seconde médaille qui ne diffère de la précédente que par le mot MONACHII qui se trouve sur la tranche.

Une quatrième médaille a été frappée en l'honneur de Cuvier. Elle est en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. BOVY. Inscrip. GEORGES CUVIER.

R. L'inscription : NÉ A MONTBÉLIARD 1769. MEMB^{re} DF L'INSTITUT 1795. SECRÉT^{re} PERPÉTUEL DE L'ACAD^{ie} DES SCIENCES 1803. MAITRE DES REQUÊTES 1813. CONSEILLER D'ÉTAT 1814. MEMB^{re} DE LA COMMISSION DE L'INSTR^{on} PUBLIQUE 1815 MEMB^{re} DE L'ACAD^{ie} FRANÇAISE 1818 ACAD^{ien} LIBRE DE L'ACAD^{ie} DES BELLES LETT^{es} 1830 PAIR DE FRANCE 1831 MORT 1832.

A la page 260, art. DODONÉE, on doit ajouter une cinquième médaille qui ne diffère de la deuxième que parce que son diamètre est plus grand (4 1/2 centimètres), qu'elle est en bronze et que l'inscription du revers est surmontée d'une vase de fleurs, entouré de livres, sur l'un desquels on lit : FLORUM HISTORIÆ, et sur un autre : STIRP. HIST.

A la page 288, art. ÉRASME.

Cinquième médaille d'Érasme. Elle est en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. DESIDERIUS ERASMUS.

R. NATUS ROTTERODAMI AN. 1467 OBIIT AN. 1536.

Sixième, en étain, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequelle : A. BEMME. F.

R. Un buste d'un dieu Terme, sur la base duquel : TERMINUS avec l'inscription : CONCEDO NULLI. En dessous : GEBOREN TE ROTTERDAM 1467. OVERLEDEN TE BAZEL 1536.

A la page 312, art. FONTENELLE.

Une seconde médaille a été frappée en l'honneur de Fontenelle. Elle est en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous le bras droit : DONNADIO F. Insc. B. LE BOUYER DE FONTENELLE.

R. NÉ A ROUEN EN 1657. MORT EN 1757. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1819.

A la page 379, article GRÉTRY.

Sixième médaille, en bronze, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel une lyre et le nom du

graveur, E. GATTEAUX. Insc. LES ENFANS D'APOLLON A LA MÉM^re DE GRÉTRY.

R. Une couronne, sous laquelle : IL SÇUT CHANTER COMME ÉCRIVAIT MOLIÈRE. BOUILLY. — Séance du 19 mai 1814.

A la page 381.

Il existe encore une variété de la cinquième médaille de Grotius, avec le mot MONACHII sur la tranche.

Les deux médailles suivantes se rapportent à Gutenberg, page 404.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Un bouffon avec des armoiries. Inscrip. DISSIMULARE. VIRUM. HUNC. DISSIMULARE DEUM EST. Exergue : INSIGNIA GENTILIT. EJUSDEM. R.

R. Entre deux étoiles : MEMOR. FEL. JO GUTTENBERG NOBIL. MOGUNT. ANNO SEC. III. CHALCOGR. 1740 AERE0. MONUM. MERITO COLENDI QUI. ARTE. A. SE. INVENTA AERE. IMPRESSOS. LIBROS DEDIT. NOBIS AERE. MODICO PARARE.

Médaille, en argent, de 4 1/3 centimètres.

A. Une presse typographique et deux génies. La Renommée plane au-dessus tenant un parchemin déroulé, sur lequel on lit les noms de GUTTENBERG, de FAUST, de SCHEFFER, de MERTELIN et de REGIOMONT. Insc. BENEFICIO DEI ET SOLERTIA GERMANORUM. Exergue : MEMOR. SÆCULAR. 1740.

R. Une guirlande de feuilles de laurier avec cinq écus à armoiries. Au centre : DEO OPT. MAX. OB BENEFICIUM TYPOGRAPH. A GERM. INVENTAE ET PER III SAEC. FELICITER EXCULTAE VOTA SOLV. ET MULTIPL. TYPOGRAPHI NORIMB. Exergue : CURAT. REI SACR. ET LITER.

SECOND VOLUME.

A la page 46.

L'illustre De Humboldt est décédé à Berlin le 6 mai 1859, à trois heures de relevée. Des honneurs princiers ont été rendus à sa dépouille mortelle.

A la page 70, art. JOHNSON.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SMITH F. Inscrip. SAMUEL JOHNSON.

R. NATUS LESCHFELDIÆ IN STRAFORDIA AN. 1709. OBIIT AN. 1784. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1824. Durand edidit.

A la page 180, art. DE MALESHERBES.

Clichet, en bronze, de 5 centimètres, présentant le buste à gauche, sous lequel : VIVIER F. Inscrip. C. G. LAMOIGNON DE MALESHERBES.

MÉDAILLES

REPRÉSENTÉES

PAR LA GRAVURE DANS CE SECOND VOLUME.

HALLER.
HARVEY.
HOFFMNANN.
HUFELAND.
HUMBOLDT.
JENNER.
KANT.
KLUYSKENS.
LEEUWENHOEK.
LEIDENFROST.
LIEBIG.
LINNÉ.
MADAI.
MERCATOR.
MORGAGNI.
MOZART.
NEWTON.
NIEBUHR.
OKEN.
ORTELIUS.
PALFYN.
PATIN.
QUINTINIE (DE LA).
RASORI.
REDI.
REGA.
REIL.
ROGIER.
RUBENS.
RUDOLPHI.
SACCO.
SEUTIN.
SOEMMERING.
STEVIN.
SYDENHAM.
TIEDEMANN.
VAN HELMONT.
VAN MONS.
VAN SWIETEN.
VERHEYEN.
VÉSALE.
VINCI (DE).
WAUTERS.
WEBER.
WILLEMS.
ZAGORSKI.

TABLE DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.





